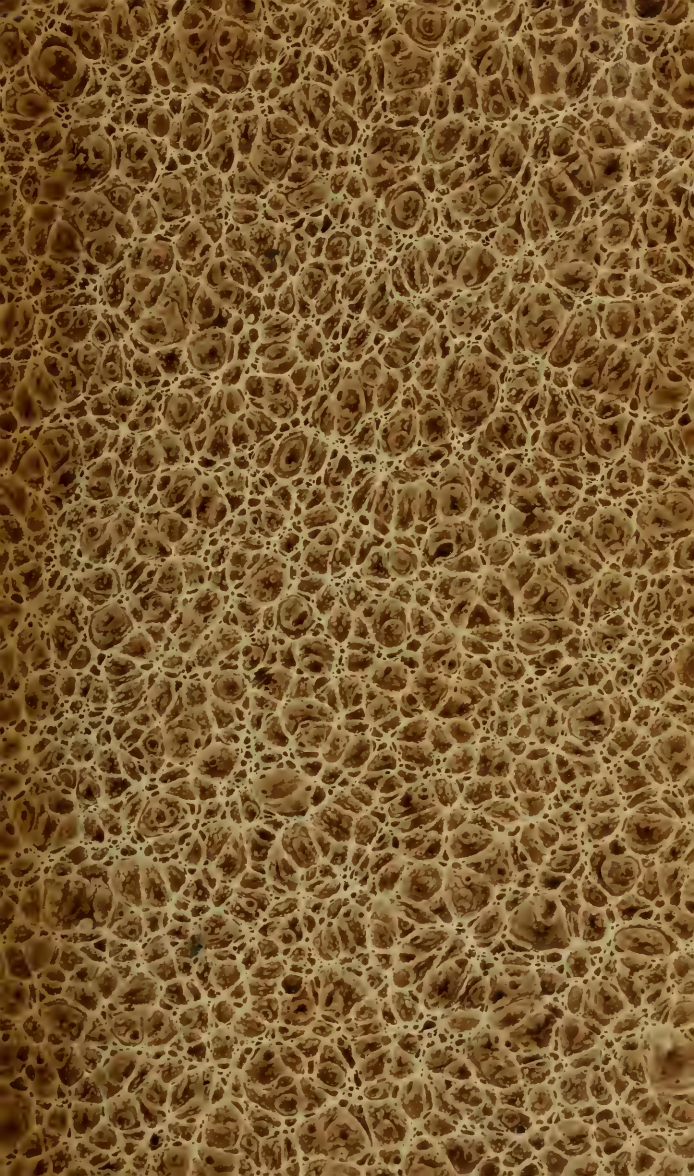


3 1761 07972361 5









2227



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

O E U V R E S

DRAMATIQUES

D E

M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.



A A M S T E R D A M,

Chez D. J. C H A N G U I O N.

M D C C L X X X I I.

Part 11 11 11

PG
1954

A-A 17

11782



11782 11782 11782

A V O I S

D U

LIBRAIRE.

LE succès mérité des Tragédies & Drames de M. d'Arnaud, nous fait espérer que le Public recevra avec plaisir la Collection complète que nous lui en offrons, sous le titre d'*Oeuvres Dramatiques* en deux Volumes, avec figures. Cette Collection contient *Coligny, ou, la Saint Barthelemi*, Tragédie; les Drames de *Comminge, Euphémie, Mérinval* & la Tragédie de *Fayel*. Si M. d'Arnaud publie d'autres Pièces, nous nous empresserons de les ajouter à ce Recueil.

PIECES CONTENUES

D A N S

CES DEUX VOLUMES.

T O M E P R E M I E R.

COLIGNY, ou la Saint Barthelemi, Tra- gédie en trois Actes.	Page xxvii
LE COMTE DE COMMINGE, ou les Amans mal- heureux: Drame en trois Actes.	I
Mémoires du Comte de Comminge.	89
FAYEL: Tragédie en cinq Actes.	153
Extrait de l'Histoire du Châtelain de Fayel.	288

T O M E S E C O N D.

EUPHÉMIE, ou le Triomphe de la Religion: Drame en trois Actes.	Page. I
Mémoires d'Euphémie.	97
Lettre de l'Auteur à l'occasion du Drame d'E- uphémie.	193
MÉRINVAL: Drame en cinq Actes.	313
Effets de la Vengeance: Relation d'un Reli- gieux.	419

COLIGNY,

O U

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.

COLLEGE

1817

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Cette Tragédie a eu plusieurs éditions. Les Anglais lui ont fait l'honneur de la traduire; elle a été jouée avec beaucoup d'applaudissemens dans les Pays étrangers. L'Auteur la composa, comme elle a paru d'abord, à l'âge de dix-huit ans. Nous la donnons ici entièrement différente des éditions précédentes; les deux premiers Actes sont totalement changés, & le troisieme rempli de nouveaux vers & de nouvelles situations.

La versification de cette piece est noble & élevée; les caractères bien soutenus, & ne se démentant point. Peut-être des amateurs du nouveau Théâtre, de ces Scènes chargées & romanesques accuseront cette Tragédie d'une trop grande simplicité. L'Auteur paroît avoir eu devant les yeux ce naturel pathétique des Auteurs Grecs & Anglais. S'il a pu rendre son ouvrage intéressant, il a rempli la premiere regle. Il ne faut jamais s'interroger sur la cause du plaisir qu'on ressent à la lecture ou à la représentation d'une piece; pourvu qu'elle ait le don de plaire, on ne doit pas exiger davantage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ceux qui aiment la vérité, la trouveront dans cet ouvrage. La journée de la saint Barthelemi feroit honte à nos Français, s'ils ne la désapprouvoient eux-mêmes; on fait qu'elle est en horreur parmi eux, comme le sont aujourd'hui les Vêpres Siciliennes chez les Espagnols. Les Anglais, une des nations les plus sensées de l'Europe, blâment la conduite de leurs peres à l'égard de Charles I. Les Protestans ont été les premiers à détecter ces misérables fanatiques nommés Camisards. (1) Les meilleurs Catholiques, en honorant saint Pierre & les autres Pontifes aussi respectables, abhorrent Alexandre VI. Il y a une espece d'imbécillité à vouloir excuser les fautes de ses ayeux: il se trouve des superstitions de tout genre, la plus honteuse de

(1) Les troubles des Cévennes doivent être mis à côté de la saint Barthelemi, pour les horribles excès où se livrerent ces Camisards, qu'on peut nommer avec raison des *enragés*. Des Prêtres respectables par leur vieillesse & encore plus par leurs mœurs, furent les principaux objets de la fureur de cette canaille, qui ressembloit assez aux Vaudois & aux Albigeois.

toutes est ce respect mal-entendu pour les siècles précédens ; ce préjugé grossier, & cependant si ordinaire, arrête souvent les progrès de la raison. Pourquoi devoir à autrui un bien que nous trouvons chez nous-mêmes ? Nous avons tous la même faculté de penser ; ce n'est que les divers abus qu'on en fait, qui rendent un homme si différent d'un autre homme.

On a le malheur de confondre souvent le fanatisme avec la religion. Un Chrétien est un homme plus raisonnable que les autres ; la raison & la vraie religion ne se séparent jamais.

On n'a qu'à parcourir les Mémoires de l'Etoile, la grande histoire de Mezeray, l'illustre Préfident de Thou, le Tite-Live de la France, cet Historien si sage & si éclairé ; on y lira le détail de la saint Barthelemi, on pourra juger par tant d'exemples que tous les hommes sont également méchans, lorsqu'ils sont frappés de ce préjugé imposant, qu'ils nomment religion, & qui cependant lui est si opposé.

Il est nécessaire de donner une légère idée sur la saint Barthelemi, pour remettre sous les yeux des lecteurs des traits qui auroient pû leur échapper, & dont la connoissance est nécessaire à l'intelligence de la picce.

Medicis depuis long-tems méditoit de porter ce coup au Parti Calviniste : il étoit nécessaire

qu'on empruntât les voiles de la Religion & de la perfidie, pour accabler avec plus d'assurance un parti qui s'aggrandissoit tous les jours. On n'eut pas de peine à faire goûter ce complot à une cour, composée d'imbécilles, de superstitieux, de mécontents & d'esprits amoureux des nouveautés : les uns étoient des fanatiques que le zele de la Religion rendoit barbares de sang froid; les autres, moins grossiers & plus coupables, se servoient de ces especes de pieuses machines, pour travailler aveuglement à leurs propres intérêts. C'est ainsi que le peuple a été de tous tems le martyr de ses maîtres & de sa crédulité.

Les Guises haïssoient les Condé & les Coligny, plutôt à cause de leur haute réputation, que par rapport au titre de Protecteurs de l'Hérésie. Si Coligny eût été Catholique, ils eussent été les plus zélés soutiens des Protestans.

Charles IX. eut peine à donner son consentement pour une si horrible exécution; mais il n'avoit point assez de force pour oser être vertueux, dans une cour empoisonnée des maximes de Machiavel. Cependant, malgré sa docilité pour sa mere, il a passé pour le Prince le plus emporté de son tems, il tomboit dans des especes de fureurs convulsives. Quelques-uns ont soupçonné que la maladie dont il mourut, fut occasionnée par le poison; ce fait n'est pas avéré.

Gaspard

Gaspard de Coligny, Amiral de France, avoit succédé dans son parti au Prince de Condé, son neveu, tué à la bataille de Jarnac par Montequiou ; c'étoit un honnête homme, auquel il ne manquoit que d'être Catholique. Jamais Chef ne fut mettre mieux à profit le malheur ; s'il ne remporta pas d'éclatantes victoires, il fit beaucoup d'honorables retraites ; ce qui distingue le grand Capitaine presqu'autant que le succès. Les noces d'Henri IV & de Marguerite de Valois, l'attirent à la Cour, rassuré par le prétexte d'une paix générale que Medicis feignoit de vouloir leur donner. Il étoit attaché à son Roi, malgré la différence de Religion, & faisoit voir qu'on peut servir à la fois son Dieu & son maître. Toute sa prudence ne put lui faire écouter des soupçons qu'un accident (1) qui lui étoit arrivé quelques jours avant, devoit justifier ; ce fut la première victime qu'on sacrifia à Medicis. Ses assassins le trouverent qui lisoit Job : il ne parut point épouventé à leur vue, il attendit la mort & la reçut avec cette tranquillité d'ame, qui fait le caractère du Héros & du Chrétien ; son corps fut jetté par les fenêtres. Le Duc de Guise, surnommé le

(1) Coligny allant au Louvre pour voir le Roi, fut blessé d'un coup d'arquebuse, en passant par un des appartemens.

Ba'afré, qui n'eut que de grands vices & des talens qu'on nommoit vertus, eut la cruauté de fouler aux piés le cadavre de Coligny ; il lui effuya même avec son mouchoir son visage tout couvert de fang, pour le reconnoître, & pour jouir (si on ose le dire) de l'affreux plaisir de la vengeance. La tête de l'Amiral fut portée à Mediceis, qui, suivant quelques Historiens, l'envoya toute embaumée au Pape, comme un présent de sa haine & de sa colere : on pendit le corps de Coligny par les piés au gibet de Montfaucon ; Charles IX, avec toute sa Cour, alla raffasier sa fureur de ce spectacle ; les biens du mort furent confisqués au profit du Roi, sa mémoire déclarée odieuse. Il y a quelques années qu'en creusant les fondemens d'une Chapelle à Chantilly, on trouva un cercueil qui renfermoit son corps ; il étoit entouré de bandelettes aux jambes & aux bras. (1)

(1) La haine pour le nom de Coligny, s'est étendue si loin, que des religieuses d'une ville de Languedoc ayant trouvé depuis peu un tombeau, où étoit enlevé Dandelot, frere de Coligny, l'en tirent elles-mêmes avec une sainte fureur, lui donnerent force coups de couteau, à la sollicitation d'un Directeur, & le jetterent ensuite dans un grand feu qu'elles avoient allumé exprès pour consommer un si pieux sacrifice. Ce fait prouve de quoi est capable l'imbécillité & l'ivresse du fanatisme.

Le Comte de Teligni, son gendre, se sauva tout nud en chemise dans les bras de son beau-pere, & y fut massacré sur le champ par les assassins; ce jeune homme étoit cher au parti, & même aux Catholiques qui savoient respecter la vertu jusques dans leurs ennemis.

Marillac, Comte de la Rochefoucault, étoit un des courtisans qui possédoit davantage la faveur du Roi; il avoit passé une partie de la nuit à jouer aux dez avec ce Prince, qui voulut en vain le retenir. Ce Roi, dont la foiblesse étoit le premier vice, laissa courir Marillac au devant de la mort, persuadé que le Ciel avoit résolu sa perte.

Le Maréchal de Tavannes, honnête homme d'ailleurs, s'il n'eût pas été aveuglé par son ignorance, commandoit tous ces meurtres dans la vue d'obéir à Dieu; on se servoit de sa docile fureur comme d'un instrument propre à châtier les Huguenots. Il étoit à la tête d'une troupe de meurtriers qui portoient sur leurs chapeaux une croix blanche; & le Maréchal de Tavannes crioit de toutes ses forces: „ saignez, saignez; la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.”

Albert de Gondy, Maréchal de France, étoit un des Favoris de Medicis, aussi bien que Moscouët, Gentilhomme Breton, & le Vidame de

Chartres ; cette Princesse mettoit l'amour au rang de ses passions. (1)

Nevers, Frédéric de Gonzague de la maison de Mantoue & l'un des principaux auteurs de la saint Barthelemi, le fils du Baron Desadrets, Buffi d'Amboise qui tua son propre cousin Renel, Bême attaché à la maison de Guise ; voilà quels étoient les premiers assassins.

Sept ou huit cens Protestans s'étoient réfugiés dans les prisons : les Capitaines destinés pour l'exécution, se les faisoient amener sur une planche par la Vallée de Misere, où ils les affommoient à coups de maillet. Un tireur d'or en tua pour sa part quatre cens de sa propre main. Ces fanatiques dénaturés, qui n'étoient pas même des hommes & qui se disoient Catholiques, se regardoient comme autant de vengeurs du Ciel.

Qui eût demandé à cette troupe d'assassins, pourquoi ils égorgoient ainsi leurs freres, ils eussent répondu tranquillement qu'ils ne pouvoient faire de sacrifice plus agréable à Dieu.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

(1) Elle ne marchoit, dit Monstrelet, „ qu'accompagnée des plus belles femmes de la Cour, qui tenoient „ en lesse un long cortège de courtisans ; & falloit-il „ que le Bal marchât toujours.” Ce sont les propres paroles de cet Auteurs.

Du moins, c'est la superstition qui usurpe un nom si respectable.

Un Aubépin que le hasard fit fleurir le lendemain de cette affreuse journée dans le cimetière des Innocens, fut regardé comme un prodige par cette populace, & ne servit qu'à l'affermir dans l'assurance que le Ciel approuvoit ces meurtres.

Les Pédans de l'Ecole se mirent de la partie; on en immola plusieurs aux mânes d'Aristote & d'Horace. Charpentier assassina Pierre la Ramée, pour n'avoir pas voulu embrasser le Péripatétisme. Lambin mourut d'une fièvre que lui avoit causé la seule frayeur de la mort. Charpentier qui s'étoit déclaré le vengeur d'Horace, avoit résolu de lui sacrifier ce Commentateur.

Charles IX eut la cruauté de tirer sur ses propres sujets. Le Louvre, ce Palais respectable, n'étoit plus qu'une affreuse boucherie. Les uns se précipitoient dans la rivière, les autres se jettoient du haut de leurs maisons & furent écrasés sur le pavé, d'autres enfin s'allèrent livrer à leurs bourreaux. Ce massacre dura trois jours & trois nuits; la Seine en fut ensanglantée. Marsillac, Soubise, Renel, Pardaillan, Guerchy, furent les plus distingués d'entre les morts. Sans les remontrances de quelques sages citoyens, également zélés pour la gloire de leur Roi &

pour le bien de l'Etat, la moitié de la France eût péri des mains de l'autre.

Ce tableau suffit pour montrer que l'esprit de fanatisme entraîne tôt ou tard la ruine d'une Nation. On ne sauroit trop exposer ces sortes de peintures aux yeux des hommes. Les Catholiques auroient tort de désapprouver cette piece; c'est un ouvrage qui doit être dans les mains de tout le monde, & dont le but est d'exciter à l'humanité, le germe des vertus, & d'inspirer, s'il se peut, de l'aversion pour le crime & pour la superstition. (1)

(1) On ne doit pas omettre l'histoire d'un digne Prélat nommé *Jean Hennuyer*, qui du rang de Confesseur d'Henri II avoit passé à l'Evêché de Lizieux. Lorsque le Lieutenant de Roi de cette Province lui annonça les ordres de la Cour, ce sage Evêque répondit qu'il s'opposeroit toujours à l'exécution d'un pareil Arrêt; qu'il étoit le Pasteur de son peuple, & non son bourreau; que ces hérétiques, tout égarés qu'ils étoient, avoient sur son cœur les mêmes droits que les catholiques: il ajouta qu'il ne permettroit jamais qu'on employât de semblables moyens pour convertir les hommes; qu'il avoit reçu la vie de son Dieu, pour la consacrer au bien spirituel & même temporel de son troupeau. Il obtint donc que les Protestans de son Diocèse ne fussent point enveloppés dans ce massacre général. Il arriva que les

Présentement il faut entrer dans l'examen de cette Tragédie, répondre à quelques critiques dont on a daigné l'honorer, donner une idée des caractères.

Hamilton, Curé de saint Cosme, & qui dans la suite fut un des plus fameux Ligueurs, est un des Acteurs qui joue le rôle le plus frappant de cette piece. Il est aisé de s'appercevoir que ce Curé n'est autre que le fameux Cardinal de Lorraine, oncle du Duc de Guise le Balafré, qui sema les premières étincelles de cet incendie dont toute la France pensa être consumée. Cette explication justifie donc l'Auteur aux yeux de quelques personnes, obstinées à ne vouloir point envisager dans Hamilton un plus grand personnage, redoutable aux deux Partis, & dont l'ambition ne connoissoit nulles bornes.

On a tâché de représenter Coligny sous les traits d'un honnête homme, qui pensoit que sa Religion étoit la meilleure. Teligni est dépeint comme un jeune homme fougueux, & qui ne

Huguenots qui devoient la vie à leur Pasteur, furent touchés de sa générosité, & embrassèrent la Religion Catholique, persuadés que c'étoit une Religion de douceur & de charité, puisqu'elle permettoit à *Hennuyer* de pareils sentiments; & que l'abus seul & la politique la défiguroient & la rendoient haïssable.

respire que la vengeance. Ces caractères semblent se soutenir jusqu'à la fin.

L'antiquité ne nous opposera jamais un sujet plus Tragique que celui-ci. L'Oedipe de Sophocle qui est plein de situations touchantes, excite moins la pitié, qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'égorgeant avec zèle ses compatriotes. Un Français (& il s'en trouve beaucoup) qui ne se piquera point de Littérature, verra avec indifférence les tableaux d'Antigone, d'Electre; l'ignorance souvent aveugle le cœur, comme l'esprit. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que Créon avoit défendu qu'on ensevelît le corps de Polynice, qu'Oreste en tuant sa mere Clitemnestre vengea le meurtre d'Agamemnon son pere. Personne en France, je dirai dans l'Univers, n'ignore que Catherine de Medicis fit assassiner Coligny & plus de cinquante mille personnes dans la même nuit, par la main de leurs concitoyens: ce n'est point dans la Grece, à Thebes ou à Argos, que s'est passée cette sanglante catastrophe; c'est à Paris, dans le sein d'une ville où les étrangers venoient déjà recevoir des leçons de justice & d'humanité, & il y a à peine deux siècles.

Les partisans des Aristote, des Daubignac, ces esclaves des regles qu'ils appellent la raison, & que quelques Auteurs hardis nomment foibles-

se, se sont déjà récriés contre la témérité d'avoir fait tuer Coligny sur le Théâtre; ils opposent à ces innovations Corneille, Racine; car voilà les mots de ralliment pour le parti. Mais ne peut-on s'ouvrir des routes nouvelles en respectant les anciennes? Horace lui-même, la source des regles, n'a-t-il pas dit:

Licuit, semperque licebit

Signatum prasente notâ producere nomen.

Il vaut mieux tomber quelquefois en voulant s'élever tout seul, que de marcher à tâtons appuyé sur un autre.

Descartes assure que la lumiere est une matiere subtile, répandue dans tout l'univers. Qui eût soutenu alors un sentiment opposé, eût passé pour un Philosophe schismatique. Newton est venu qui a renversé le systême de Descartes, il a triomphé à son tour; il a voulu que la lumiere fût un amas d'une infinité de petits rayons émanés du Soleil dans l'espace de 7 minutes $\frac{1}{2}$ & on l'a cru sur sa parole. Il viendra un troisieme Physicien qui détruira ces deux systêmes, en créera un nouveau, & tout-à-fait contraire aux premiers. La raison fait chaque jour des progrès, & la nature n'est peut-être encore que dans son enfance.

Ces exemples peuvent appuyer la hardiesse de

L'Auteur. Ne fera-t-il défendu qu'aux Poëtes d'innover, tandis que les Philofophes tous les jours retranchent, ajoutent ou inventent à leur gré? Sophocle, Euripide, Shakespear, font des modeles qu'on ne doit point rougir de suivre. Les Grecs & les Anglais feroient-ils moins éclairés sur la Tragédie que les Français?

Donnons un exemple de la Scene ensanglantée: Euripide fait tuer à Médée ses enfans presque sur le Théâtre; n'oseroit-on plus faire revivre cette imitation? Un grand génie n'auroit qu'à représenter sous des traits forts & expressifs, l'infidélité de Jason, l'impuissance où Médée se trouve de ne pouvoir se venger autrement qu'en immolant ses propres enfans, ses combats, ses larmes, ses cris même auprès de son époux pour le rappeler à elle; ses nouveaux outrages, sa tendresse prête à l'emporter sur sa vengeance, par un retour rapide, maîtresse de la pitié, ses enfans égorgés dans le premier moment de la plus vive fureur, son trouble, son désespoir subit; tout le pouvoir de l'amour maternel, le dessein où elle est de se donner la mort du même poignard teint du sang de ses fils, la vue d'un Amant infidèle, & qui vient au même instant d'épouser sa rivale; sa nouvelle rage, enfin son départ, après avoir laissé échapper au milieu de sa haine quelques transports

d'amour pour l'ingrat Jason, & des marques de douleur sur la mort de ses enfans.

Qu'on entre bien dans le caractère d'une femme qui aime, qui a été aimée, & qui se voit enlever le cœur de son amant par une rivale. Qu'on se pénétre de sa passion; qu'on devienne, pour ainsi dire, Medée elle-même : alors on concevra que quelque barbare qu'elle soit, elle est encore plus à plaindre qu'à détester; on oubliera la maxime d'Horace :

Ne coram populo pueros Medea trucidet.

Il faut avouer aussi que les cœurs des femmes se révolteroient moins que les nôtres à la représentation d'un pareil spectacle, parce que leurs ames sont plus propres que celles des hommes à ressentir les grandes passions, surtout lorsque l'amour en est la première cause. On pourroit d'abord être étonné, le spectateur douteroit un instant quelles impressions le remueroient : mais bientôt la terreur & la pitié se décideroient, & l'on s'intéresseroit pour Medée, de même que tous les jours on s'intéresse pour Phedre.

Il est encore des situations fortes qui expriment la douleur mieux que les plus beaux vers, & qui déplaisent à notre Nation : le même Euripide, dans le second Acte de son Hecube, représente cette Princesse couchée par terre, &

abîmée dans sa tristesse : les Anglais donnent à Zaïre une pareille situation ; Orofinane s'écrie *Zaïre, vous vous roulez par terre* : les Anglais sont touchés aux larmes ; un Français riroit.

On peut mettre certaines expressions au même degré d'estime parmi nous autres. Elles offensent notre délicatesse. Hecube en parlant de Polixene sa fille, l'appelle *la vie, la nourrice de son ame* ; *le bâton, le guide de son chemin* ; *πόλις, τιθίμι βάκτρον, ήγεμών οδού*.

Shakespear fait dire à Hamlet : „ A peine „ mon pere est-il dans le tombeau, que mon „ indigne mere va entrer avec un autre époux „ dans un lit tout fumant encore de sa chaleur.”

Ce même Shakespear a introduit des ombres sur la Scène avec succès, tandis que l'Abbé Nadal n'a osé risquer sur son théâtre l'apparition de Samuel ; & peut-être ce foible versificateur a-t-il eu raison : il sentoit qu'il n'avoit pas assez de force & de pathétique dans la pensée & dans l'expression, pour soutenir une Scène aussi merveilleuse, & qui eût demandé le pinceau d'un Corneille, ou d'un Voltaire.

Chaque objet a ses différentes faces : il n'est qu'un pas du touchant au ridicule, du majestueux au fanfaron. Si ces fortes de Scènes ne frappent point & ne produisent pas leur effet dans le moment, elles tombent au même instant, & le

Le spectateur est assez peu clair-voyant pour mettre sur le compte de la Nature les sottises de l'Auteur.

Saint Michel qui foule aux piés le Diable, ce tableau du fameux Raphael, s'il fût sorti d'une main novice, auroit excité le rire, au lieu qu'il inspire l'effroi & la vénération.

Doit-on conclure de M. l'Abbé Nadal qu'il ne faut pas exposer aux yeux de pareilles Scenes? Non, sans doute; & il est étonnant que jusqu'ici, sur la foi de ces Auteurs rampans, les Français se soient défié de leurs forces & crus incapables de soutenir la vue de spectacles sublimes. C'est à des génies de leur montrer qu'ils peuvent avoir le droit d'imaginer & de sentir aussi fortement que les Grecs & les Anglais?

L'Atrée de M. de Crebillon, selon quelques personnes de goût, est un chef-d'œuvre du Théâtre; cependant il n'a jamais réussi autant qu'il le méritoit: la délicatesse Française n'a pu se familiariser avec cette dernière Scene si bien exprimée, où Atrée présente à Thyeste son frere la coupe pleine du sang de Plisthene. Il est à souhaiter pour notre Nation, qu'elle adopte le haut tragique, comme elle a déjà embrassé les nouveaux systêmes des Newton & des Leibnitz.

On s'est étendu au long sur cette partie du Théâtre, parce qu'il s'est trouvé des censeurs

qui ont condamné la Scene, où Coligny est tué aux yeux des spectateurs : ils ne veulent point examiner que cette piece n'est pas composée dans le goût Français, & qu'on s'est attaché à suivre les Anciens.

D'autres enfin sont fâchés que l'Amour n'ait pas joué un rôle dans cette Tragédie ; ils auroient souhaité que les personnages eussent épuisé une conversation de tendresse, tandis qu'ils sont environnés d'ennemis, & qu'à tous momens ils attendent la mort. La terreur, la pitié, ne sont-elles pas des passions aussi fortes que l'Amour ?

La situation de Coligny qui embrasse ses assassins, les appelle ses enfans, les presse de lui arracher une vie qu'il eût voulu perdre pour eux dans les combats, qui leur découvre enfin son estomac tout couvert de blessures ; tous ces traits ne produisent-ils point sur les cœurs les mêmes impressions qu'une femme qui reproche à son Amant ses infidélités, ou lui fait de nouvelles assurances de tendresse ? D'ailleurs ces ressorts pour émouvoir l'ame du spectateur sont si usés, que souvent loin de toucher, ils jettent dans les sens une langueur qui va jusqu'au dégoût & à l'ennui. Cette Scene de Coligny, quoique sans amour, parut si intéressante, que dans sa nouveauté on la nommoit *la Scene des femmes*.

L'Auteur de cette piece a été obligé de tomber

Dans la faute que la Mothe sur-tout a reprochée à Racine: Hamilton se découvre à Bême, comme Nathán à Nabal, dans Athalie. Mais de quel autre moyen se servir pour instruire le spectateur? Le personnage, sans cette confiance, ne laisseroit point échapper tous ces traits qui établissent son caractère. Des monologues deviennent ennuyeux & insupportables, pour peu qu'ils aient quelque étendue; l'action ne peut pas toujours suppléer au dialogue. Il faut nécessairement se permettre ce défaut, à condition qu'on le rachete par des beautés qui le fassent oublier.

Le Théâtre, au reste, s'écarte quelquefois des règles de la vraisemblance. Toutes ces reconnoissances qui réussissent presque toujours, ne sont point naturelles; ces pressentimens qu'un pere éprouvé à la vue d'un fils qu'il ne connaît pas, sont des préjugés que les hommes prennent en entrant au spectacle, & dont-ils se dépouillent à la sortie. N'importe; ces préjugés, quelque grossiers qu'ils soient, sont pour leurs cœurs des sources de plaisirs; & ils ont raison de s'y livrer, puisqu'ils y trouvent leur compte.

Ce parallele suffit pour autoriser ces confidences, qu'un personnage fait mal-à-propos à un autre; si ces Scènes sont conduites avec art, on ferme les yeux sur la machine & l'on se contente de sentir les heureux effets qu'elle produit.

Il seroit inutile de répondre à des critiques méprisables, qui sont plutôt des libelles diffamatoires, que des ouvrages propres à éclairer un Auteur sur ses fautes. Quiconque entre dans la carrière des lettres, doit s'attendre à essuyer toutes sortes de calomnies, & regarder d'un œil de Philosophe ces insectes de Littérature, qui ne piquent que foiblement, lorsqu'on fait les mépriser.

Il s'est encore répandu dans le monde une grossiere opinion, qui ne peut naître que d'un défaut de raison ou de probité. Depuis combien de tems renouvelle-t-on contre les Auteurs, l'accusation d'impiété? Un lecteur malin prétend découvrir dans un ouvrage le caractère & la façon de penser de celui qui l'a composé; là-dessus il fixe son jugement, & condamne ou approuve les mœurs de cet homme, qui sans doute aura cent caracteres différens, si l'on veut lui prêter tous ceux des personnages qu'il aura imaginés.

M. de Crébillon, dans sa préface d'Electre, se plaint qu'Atrée avoit fait croire qu'il étoit inhumain & furieux: il n'y a personne de plus doux dans la société, de plus humain.

Racine étoit donc un homme sans religion, parce qu'il a fait parler un Prêtre apostat: par conséquent l'Auteur de Coligny sera damné sans miséricorde, comme un mauvais Catholique,
pour

pour avoir dépeint Hamilton sous des traits véritables. Les hommes ne rougiront-ils jamais d'être si injustes ? Mais ils ne s'apperçoivent pas eux-mêmes de leur méchanceté ; le moyen qu'ils s'en corrigent !

On n'entreprendra pas enfin de prouver que cette Tragédie est sûre de plaire, puisqu'elle est intéressante ; on ne comptera point ici les suffrages ni les critiques qui se sont élevés à son sujet. L'Auteur est bien persuadé , malgré les éloges qu'il a reçus , que ses censeurs sont plus sinceres que ses panégyristes. Les louanges ne serviront qu'à l'encourager , & il prendra les critiques sur le pied de leçons utiles , qu'il aimera toujours à recevoir. Il n'a fait dans sa piece que la peinture de la vérité ; il s'est attaché à démontrer sous les yeux que le fanatisme est également éloigné de la religion & de la nature : s'il n'a pas rempli son sujet , qu'on se souviene de ces vers de la traduction de M. Pope , par M. l'Abbé de Renel :

Tant l'esprit est borné , tant l'art est étendu , &c.



ACTEURS.

COLIGNY, *Amiral de France.*

TELIGNY, *Gendre de Coligny.*

MARSILLAC, *Comte de la Rochefoucault.*

LAVARDIN.

HAMILTON, *Curé de St. Côme.*

BESME, *attaché a la Maison de Guise.*

BUSSY D'AMBOISE.

TAVANNES.

DES-ADRETS.

NEVERS.

GONDY.

Premiere Troupe de Conjurés.

Seconde Troupe de Conjurés.

Suite de Protestans.

Gardes.

La Scene est au Louvre.

*La Piece commence au déclin du Jour & finit
dans la Nuit.*





Mon Fils ! Mon Dieu... je meurs !

COEUVRES. Acte V. Scène dernière.



COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMILTON.

O NUIT, trop lente nuit, permets que la
vengeance

T'adresse ici ses vœux, & son impatience:
Hâte-toi, de ces murs chasse un jour odieux,
Dont les foibles rayons blessent encor mes yeux.
D'un Peuple réprouvé ne sois point la complice,
Cesse de retarder l'instant de son supplice,
Que ma fureur épuise un sang qu'elle a proscrit,

Ou fois pour ma paupiere une éternelle nuit.

Enfin c'est aujourd'hui que mon sort se décide,
 Au faite des grandeurs ce premier pas me guide,
 Ou, servant Coligny, va-moi seul me livrer
 Au piège que mes mains ont sçu lui préparer.
 Aurois-je en vain tissé la trame de sa perte?
 Non, ses jours sont comptés & sa tombe est ouverte;
 Ma bouche l'a dépeint sous les traits criminels
 D'un nouveau destructeur (1) du Trône & des
 Autels;

Je l'ai montré l'appui, le vengeur de sa Secte,
 Tous les jours nous jurant une amitié suspecte;
 J'ai fait voir ses vertus aux yeux de Medicis,
 Comme un art dangereux de gagner les esprits.
 „ Des Condés, ai-je dit, il a toute l'audace,
 „ Peut-être qu'en secret il brigue votre place.
 „ Qui sçait si dans sa fourbe, habile à vous tromper
 „ Il ne vous tend le bras que pour mieux vous
 frapper?
 „ Sur votre fils, sur vous..... Mais à regret j'écoute
 „ Des craintes que letems condamnera sans doute.
 „ L'amour de mes devoirs me rend trop défiant,
 „ On doit peu s'assurer sur un pressentiment.
 Dissimulant ainsi l'intérêt qui me guide,

(1) Coligny avoit remplacé Condé dans le parti Protestant.

Je ferois les soupçons dans cette ame timide ;
 Mais pour m'en réserver les plus précieux fruits ,
 D'un dernier coup, enfin, j'ai frappé ses esprits ,
 „ Le Ciel, ai-je ajouté, qui se lasse & s'irrite ,
 „ Attendra - t-il longtems qu'une race proscrite ,
 „ Que malgré ses decrets vous semblez protéger ,
 „ Echappée au trépas vive pour l'outrager ?
 „ Craignez , Reine , tremblez que ce Dieu sur
 vous-même
 „ Ne fasse retomber le poids de l'anathême ,
 „ Et pour mieux vous punir n'amasse tous ses traits ;
 „ Il exige, il est vrai, le sang de vos sujets ,
 „ Mais c'est un sang impur, vous devez le
 répandre.”

Medicis s'est troublée, elle a cru même entendre
 L'ordre d'un Dieu vengeur qui, tonnant par ma
 voix,

Venoit, le glaive en main, lui prescrire ses loix.
 J'ai saisi ce moment d'erreur & de foiblesse,
 Pour perdre un ennemi dont l'aspect seul me blesse ;
 D'un trouble précieux, enfin j'ai profité,
 Elle a signé l'arrêt que ma bouche a dicté.

La crainte, l'intérêt, un fanatique zele,
 Aveugles instrumens, servent tous ma querelle.
 Medicis pense donc qu'un saint emportement,
 Me fait des Novateurs presser le châtiment ;
 Sur moi se reposant du soin de l'entreprise,
 Elle s'aint de venger & l'Etat & l'Eglise

Mais moi, qui de son cœur sçus toujours arracher
 Les secrets mouvemens qu'elle y voudroit cacher,
 Je n'y vois que l'ardeur de se venger soi-même,
 D'abaïffer un rival jaloux du rang suprême,
 Qui, s'il ne succomboit, l'accableroit un jour.

Dans ses déguisemens je l'imite à mon tour:
 Que ma haine à ses yeux du Ciel semble guidée;
 Laissons-la s'endormir dans cette heureuse idée;
 Du feu de l'encensoir allumons les flambeaux,
 Qui par nous préparés dans la nuit des complots,
 Et brûlans aujourd'hui de flâmes immortelles
 Vont d'un embrasement semer les étincelles;
 Puisse-t-il extirper cet orgueilleux parti,
 Cet hydre si puissant, qui loin d'être affoibli
 Des pertes de ce sang dont il souilla la France,
 Reprenoit sous nos coups, la vie & la vengeance.

Poursuivons à couvrir de ce masque sacré,
 Les blessures d'un cœur par l'envie ulcéré;
 J'intéresse le Ciel, Medicis, la Patrie,
 Quand je suis le Dieu seul, auquel on sacrifie;
 La Victime à mes coups ne sçauroit échapper,
 L'Autel, le fer est prêt, & ma main va frapper....

Près de moi, qu'en ces lieux Bême tarde à se
 rendre. . . .

Qui peut?.... Mais le voici.

S C E N E II.

HAMILTON, BÈME.

HAMILTON.

PARLE, ami, dois-je attendre
Que j'aurai des vengeurs, dociles à mon gré ?

BÈME.

Tous sçauront obéir & d'un bras assuré,
Servant Rome, Paris, Medicis & vous-même;
Frapper, combattre, vaincre, ou mourir avec Bème.
Les uns que du bandeau de la religion,
Ont couverts l'ignorance & la soumission;
Ces ames, saintement aux prêtres asservies,
Prodigueront pour vous leurs fortunes, leurs vies;
Les autres, dont le meurtre est l'unique trafic,
Assassins par état, qu'achete le public,
Avers d'un sang vil qu'ils vendent à l'enchere,
A prix d'or m'ont livré leur fureur mercénaire;
J'ai sçu vous acquérir & leurs cœurs & leurs bras,
Leur prêtant des transports qu'ils ne ressentoient
pas ;

L'intérêt m'a soumis, ce que la foi, le zèle,
A leurs impressions ont pu trouver rebelle.

Par ces divers liens, par ces puissans ressorts,
De membres desunis je n'ai formé qu'un corps,

Qui plein de ce courroux, dont l'ardeur vous
enflamme,

Pour servir vos desseins, semble avoir pris votre
ame.

Gondy, Nevers, Buffi, Tavannes, Desadrets,
Enivrés par devoir de l'amour des forfaits,
A grands cris, leur nommant le Ciel & la Patrie,
Les premiers, à leur tête, excitent leur furie;
Et vous les allez voir. . . . Mais ce courage altier,
Ce front audacieux.

HAMILTON.

Connois - moi tout entier :

Soumis au préjugé, l'imbécile vulgaire
Repousse le flambeau dont la raison l'éclaire;
Toujours de l'ignorance épaississant la nuit,
Par de fausses lueurs il est toujours séduit;
Ne connoissant de Dieu que l'usage & ses prêtres,
Il suit l'étroit chemin frayé par ses ancêtres;
De ses foibles ayeux servile imitateur,
Catholique idolâtre, aveugle adorateur;
Courbé sous notre joug, rampant dans la poussière
Il n'ose s'élever jusques au sanctuaire.
Pour lui tout est mystère, il craint de pénétrer
Des secrets que nous seuls avons droit d'éclairer,
Esclave qu'affervit notre main souveraine,
Il pense qu'avec nous, le ciel forma sa chaîne;
Qu'en fuyant les grandeurs, à l'ombre des autels
Nous vivons séparés du reste des mortels;

Que

Que nés pour la priere, & couverts d'un cilice,
 Nous consumons nos jours dans ce vil exercice.
 Que le ciel se fermant, s'ouvrant à notre voix,
 Lui fait grace ou justice au gré de notre choix ;
 D'une main complaisante, & d'une ame ingénue
 Baissant le voile épais qu'on jette sur leur vue,
 Dans ce sommeil d'erreur se retenant plongés,
 Ils se chargent de fers qu'eux-mêmes ils ont forgés.
 Toujours prêts à nous croire, avides de merveilles,
 Nous fascinons leurs yeux, nous charmons leurs
 oreilles,

Par de stériles vœux, par des prodiges vains,
 Nous subjuguons leurs cœurs, nous réglons leurs-
 destins;

Tout ce qui les surprend, ils l'appellent miracle,
 Tout ce que nous disons, ils le nomment oracle:
 Cachant à leurs regards les traits que nous lançons,
 Nous sommes innocens quand nous le paroïssons:
 Du soupçon même exempts, ce peuple né-crédule,
 Dès que nous ordonnons, obéit sans scrupule:
 C'est un corps qui soumis à nos impressions,
 Reçoit avidement nos goûts, nos passions;
 Patrie à notre gré, cette matiere vile,
 Ce limon sous nos mains prend une ame docile;
 D'un seul mot, arrêtant, ou-mouvant ses ressorts;
 Nous pouvons retenir ou hâter ses transports;
 Et conservant toujours un heureux despotisme,
 Y transmettre à propos l'esprit du fanatisme.

D'un sexe encor plus foible, idoles qu'il chérit,
 Nous gagnons à la fois son cœur & son esprit;
 Haïs, mais craints des grands, & toujours redou-
 tables,

Amis intéressés, ennemis implacables,
 Elevant jusqu'aux cieux ceux que nous protégeons,
 Plongeant dans les enfers ceux dont nous nous
 vengeons;

Chefs sans camp, Rois sans trône, & Dieux de
 tous les hommes,

En tous lieux, en tous tems, voilà ce que nous
 sommes.

Sçachons donc profiter de cet heureux pouvoir,
 Faisons briller tous deux le Glaive & l'Encensoir.

Faut-il qu'un seul instant Coligny vive encore!
 Ce n'est point son erreur, c'est lui seul que j'abhorre;
 Mon œil jaloux surprit dans cet altier rival,
 Des talens, dont l'emploi m'eut été trop fatal:
 Je haïs ce sang, ce nom aux Guises formidable;
 Voilà tous les forfaits qui le rendent coupable.
 Voilà pour quel sujet j'ai dû le condamner;
 Il est à craindre, enfin, comment lui pardonner ?

B E M E.

Vous ne le craindrez plus, sa perte est assurée;
 Au coôteau qui l'attend la victime est livrée;
 Cette nuit va bientôt combler tous vos
 souhaits;

Mais du pied de l'autel faisons partir vos traits,

Content de recueillir le fruit du parricide,
Laissez à notre bras immoler ce perfide.

HAMILTON.

Ce meurtre est un plaisir que je dois t'envier,
Et mon cœur à longs traits veut s'en rassasier ;
Qu'il me soit réservé :

B E M E.

Mais que dira la France ;
De voir un Prêtre armé du Fer de la vengeance ?

HAMILTON.

Loin de me condamner sa voix m'applaudira (1) ;
Entre ses nouveaux Saints elle me placera,
L'Encens en mon honneur fumera dans ses
Temples :

Mes forfaits consacrés lui serviront d'exemples ;
Eh ! ne connois-tu pas les droits & les fureurs
Que la Religion permet à ses vengeurs ?
Car de ce nom sacré je prétexte ma cause,
Je sçais tout ce qu'il peut, & combien il impose ;
Qu'étouffant, détruisant tout sentiment humain,
Du cœur le plus sensible, il fait un cœur d'airain ;
Transforme l'homme même en un monstre
farouche,

(1) L'esprit du fanatisme s'étend si loin, que dans la
suite on mit au rang des Saints Jacques Clément, assassin
d'Henri III.

Qu'hors ses noires fureurs, rien n'émeut & ne
touche ;

Laiſſons donc éclater un zele impétueux,
Déchainés, élançons ces tigres furieux,
Dont les rugiffemens nous demandent leur proie,
Et dans des flots de ſang que leur rage ſe noye ;
N'attendons pas, ami, que ces premiers tranſports
Soient refroidis, éteints par de lâches remords,
Enfans de l'habitude, ou plutôt de la crainte
Et qui d'un foible cœur à nos yeux font l'empreinte.
Saiſſiſſons des inſtans ſi chers à mon courroux.
On ne vient point encor.... Je crains.....

B E M E.

Que craignez-vous ?

Je vous l'ai déjà dit, dès que la nuit plus ſombre,
Qui bientôt en ces lieux va répandre ſon ombre,
Aura vu s'éclipſer ces rayons expirans,
Vous verrez accourir les flots impatiens,
D'un Peuple de vengeurs qu'assemble un même zele.

Mais écourez-vous l'ami le plus fidele ?

Car vous ne doutez pas que je vous ſois lié
Par des nœuds éternels qu'a ferrés l'amitié ;
Né, nourri ſous vos yeux, dès ma plus tendre
enfance,

Jé vous fus dévoué par la reconnoiſſance :

Oui, je n'ai d'autre Dieu que le ſeul Hamilton,
Souffrez qu'en votre ſein je dépoſe un ſouçon.

Penſez-vous échapper aux regards de la Reine ?

Si ses yeux vont s'ouvrir, votre perte est certaine....

HAMILTON.

Je sçaurai les fermer; élevé dans la cour,
 A travers-cette nuit je distingue le jour; -
 Au milieu des périls j'appris longtems à vivre,
 Longtems j'ai parcouru les détours qu'il faut suivre;
 Cette mer à la vue offre un calme trompeur,
 On ne peut y voguer qu'au gré de la faveur;
 Souvent le moindre souffle en ride la surface,
 Le bonheur trop rapide entraîne à la disgrâce;
 Le caprice du peuple, & la haine des grands,
 Sans cesse de l'envie y déchainent les vents:
 J'ai sçu, pilote adroit, échappé des naufrages,
 Céder ou faire tête à différens orages;
 Et m'assurant un port contre tant de rivaux,
 Détruire sourdement ou former des complots:
 Cet art ne suffit point, ma politique habile,
 Chaque jour étudie un art bien plus utile,
 La science du cœur, j'en sonde les replis,
 Dans ce livre profond sans cesse je relis.
 Je connois Medicis, épouse impérieuse,
 Mere dénaturée & Reine ambitieuse; (1)
 La rivale en un mot des plus fameux Héros,

(1) Quelques Auteurs prétendent que Medicis fit empoisonner Charles IX, & qu'elle dit au Duc d'Anjou, depuis Henri III, qui partoit pour être Roi de Pologne: „ allez, mon fils, vous n'y ferez pas longtems.”

Si son cœur se montrant criminel à propos,
 Selon les tems favoit se découvrir & feindre :
 Mais elle est femme, ami : ce trait doit te dépeindre
 Les foibleſſes d'un ſexe inhabile à régner,
 Et qui ne ſçut jamais ſervir ni gouverner.

Trop foible pour porter le poids du Diadème,
 Traînant ſes jours obscurs dans l'oubli de ſoi-même,
 Et docile inſtrument qu'elle employe au forfait,
 Toujours enfant, ſon Fils eſt ſon premier ſujet.

Je ne parle point d'un vil ramas d'eſclaves,
 Se diſputant l'honneur de porter des entraves;
 De ces indignes Grands, qui, Plébeïens des Cours,
 De l'eſprit de leur Roi ſont animés toujours.

Veux-tu qu'à tes regards ouvrant mon ame entiere,
 Je leve ce bandeau qui me cache au vulgaire :
 Tu connois des humains les ſuperſtitions,
 Ces préjugés puiffans dont nous nous appuyons;
 Tu ſçais que de tout tems Paris fléchit ſous Rome.

C'eſt-là que ces Chrétiens déſiant un homme,
 Couchés dans la pouſſiere attendent ſes Arrêts,
 Et penſent d'un Dieu même entendre les décrets.
 Par lui le Ciel ſtérile, ou fécond en miracles,
 Paroit ou reſuſer, ou rendre ſes Oracles;
 Son trône eſt un autel, ſes armes l'encenſoir,
 Des vœux ſeuls ſes combats, la brigue ſon pouvoir;
 D'un ſeul mot, il éteint, ou rallume la foudre,
 Jouit du droit ſacré de punir & d'abſoudre;
 Et plus que les Céfars étendant ſes grandeurs.

Un Pontife asservit les esprits & les cœurs.

Quelle Couronne égale un triple Diadème,
Dont la Religion ceint le front elle-même!
Bême, que cet éclat me paroît enchanteur!
L'orgueil de son poison, vient enivrer mon cœur;
Vois donc tous les transports où mon ame s'égaré,
Je dévore en secret l'honneur de la thiare.

Voilà l'unique place où tendent mes souhaits,
La grandeur n'a pour moi que d'impuissans attraits,
Si le fort m'arrêtant dans ma vaste carrière
De ce trône sacré me ferme la barrière.

B E M E.

A ce suprême rang qui peut vous élever ?

H A M I L T O N.

Medicis, c'est un prix qu'elle doit réserver
A trente ans de travaux, de service, de brigues,
Dont mon heureuse adresse appuya ses intrigues :
Il me faut aujourd'hui fléchir & demander,
Mais à mon tour enfin, je pourrai commander.

Le Théodore s'obscurcit.

Déjà l'obscurité dans ces murs nous devance.
Sur les pas de la nuit la Victoire s'avance,
Que ma vengeance encor l'accuse de lenteur!
Ce tems ne vole point au gré de ma fureur.
Par un nouveau signal (1) hâtons le sacrifice,

(1) On fit hâter d'une demi-heure la cloche du Palais ;
par celle de St. Germain l'Auxerrois.

Précipitons l'instant marqué pour leur supplice ;
 Qui... Mais j'entends du bruit... Songe à dissimuler
 Les secrets qu'Hamilton vient de te révéler ;
 Bême, imite ma feinte & change de langage,
 Montrons-nous s'il se peut sous un autre visage ;
 Ces ombres, l'appareil que je dois déployer,
 Un serment solennel dont les nœuds vont lier
 Des mortels déjà pleins de l'ivresse du crime,
 Tout leur inspirera le courroux qui m'anime.....
 Ils marchent vers ces lieux.....

S C E N E III.

HAMILTON, BEME, NEVERS, GONDY,
 BUSSY, TAVANNES, DESADRETS.
Les Conjurés.

HAMILTON.

O DIGNES Citoyens,

Vous qui seuls méritez le nom de vrais Chrétiens ;
 Des vengeances d'un Dieu, Ministres respectables,
 D'obéir à son gré vous sentez-vous capables ?
 Fermes dans vos desseins sçavez-vous triompher,
 Des remords que le Ciel ordonne d'étouffer ?
 Promettez-vous enfin de venger son injure,
 D'écouter le devoir, de dompter la nature ;
 D'être tous à ce Dieu, qui par un heureux choix,

Verse en vous ses fureurs & vous dicte ses lois?

NEVERS.

Nous brûlons d'obéir, parlez, que faut-il faire?

HAMILTON.

Répandre un sang marqué du sceau de sa colere ;
 En abreuver vos cœurs, percer des ennemis
 Ivres d'un fol orgueil, dans le crime endormis ,
 Enfoncer sans frémir dans le sein de ces traîtres ,
 Des poignards consacrés par la main de vos Prêtres ;
 Fussent vos bienfaiteurs, vos amis, vos parens ,
 Je dirai plus encor, vos peres, vos enfans ,
 Levez le bras, frappez, point de remords, de grace ,
 Faites des réprouvés disparoître la race ;
 L'Ange exterminateur volera devant vous ;
 Aiguifera les traits émouffés sous vos coups ;
 Et dans vous, ranimant ces désirs magnanimes :
 De combattre, de vaincre & de punir les crimes ;
 Armé du fer vengeur, lui-même il frappera ,
 Le sein de l'ennemi qui vous échappera.

Etouffez donc les cris d'une pitié vulgaire ;
 Songez que vous n'avez d'ami, de fils, de pere ,
 Que ce Dieu tout-puissant qui vous créa pour lui ,
 Qui par ma bouche enfin vous commande
 aujourd'hui ;

Craignez de l'outrager par de lâches foiblesses ;
 S'il ne vous peut toucher par de saintes promesses ,
 Si vous ne sentez pas le prix de ses bienfaits ,
 Du moins de son courroux redoutez les effets :

A mériter ses dons s'il ne peut vous contraindre,
 Si vous ne l'aimez point, apprenez à le craindre,
 Apprenez que Saül pour avoir balancé (1)
 D'exécuter l'arrêt par ce Dieu prononcé,
 Pour avoir un instant manqué d'obéissance,
 Par d'affreux châtimens signala sa vengeance;
 Que dès qu'on l'interroge on devient criminel.

B U S S Y.

Amis, je crois entendre un nouveau Samuel.

D E S A D R E T S.

Disposez de nos bras, disposez de notre ame,
 Que la religion nous guide, nous enflamme;
 Nous attendons de vous ces glaives affassins,
 Instrumens de la mort, qu'ont dû bénir vos mains.

T A V A N N E S (troublé.)

Pardonnez, de mes sens la foiblesse s'empare,
 Daignez me rassurer, me rendre assez barbare
 Pour ne point écouter de secrets mouvemens,
 Du préjugé sans doute imbéciles enfans,
 Une touchante voix au fond du cœur me crie;
 „ Arrête, malheureux... quelle aveugle furie
 „ Précipite tes pas au devant des forfaits,
 „ Te rend l'exécuteur des plus affreux décrets?

(1) La malédiction dont Dieu, par la bouche de Samuel, accabla Saül, pour avoir épargné Agag, Roi des Amalécites.

„ Crois-tu servir le ciel, en égorgeant tes freres ,
 „ Qu'il reçoive tes vœux, tes horribles prieres,
 „ Qu'il exige le sang de tes concitoyens ?
 „ Connois mieux les devoirs , le Dieu des
 vrais Chrétiens ,
 „ Vois ses propres enfans dans ces tristes-victimes..]
 „ Non, il n'est point de Dieu qui commande
 les crimes.

Tel est mon desespoir , mon trouble , mes combats ;
 Mélange de transports que je ne connois pas ;
 Il semble que deux Dieux, tour à tour me maîtrisent ,
 Dans mon cœur tour à tour renaissent, se détruisent..
 Déterminez mon ame, arrachez - moi ce cœur,
 Qui frémit d'embrasser une juste fureur ;
 Demandez à ce Dieu que j'offense peut-être,]
 Que de mes sentimens il se rende le maître ;
 Que faire.... ô ciel....

HAMILTON. (*Le fond du Théâtre s'ouvre & laisse
 voir un Autel, sur lequel sont des Foignards.*)

Tomber au pied de cet Autel,
 Implorer ton pardon, désarmer l'Eternel,
 Qui sur ta tête impie eut fait tomber sa foudre,
 Si fléchi par ma voix, il n'eût daigné t'absoudre ;
 Par un remords heureux mérite ce pardon.

(*Aux autres Conjurés.*)

Vous, sacrés défenseurs de la Religion,
 Venez à cet Autel, dans les mains de Dieu même,
 Prêt à lancer par vous la mort & l'anathème ;

Venez renouveler vos sermens & vos vœux.

(Ils approchent tous vers l'Autel.)

TAVANNES.

Oui, ce saint appareil a défilé mes yeux,
 Un courage divin succède à ma foiblesse;
 Oui, la Religion de mes sens est maîtresse,
 Ce cœur qu'elle affermit n'a plus rien de l'humain.
(Il va prendre lui-même sur l'Autel un poignard.)
 Donnez, donnez un fer à mon avide main....

HAMILTON, *(distribuant les poignards.)*

Baignez-vous dans le sang; c'est-là l'unique
 offrande,

Qui soit digne du ciel, & que le ciel demande :
 Armez-vous de ces traits que Rome a consacrés,
 Ils ne pourront porter que des coups assurés;
 Baisez avec respect ces glaives homicides....

B U S S Y.

Regne notre loi seule & meurent les perfides!

NEVERS *Je met à genoux, en posant une de
 ses mains sur l'Autel, & de l'autre tenant son poignard.*

Dieu, qui nous connoissez, nous jurons à genoux
 De vivre, de combattre & de mourir pour vous :
 De la Divinité la foudre est le partage,
 Tonnez, montrez-vous Dieu, déchirez cet ouvrage,
 Indigne de la main qui l'a daigné former,
 De l'esprit des Martyrs venez nous animer,
 Parmi ses saints vengeurs que la France nous
 nomme,

Et n'ayons de parens que les amis de Rome.

GONDY, (*mettant aussi sa main sur l'Autel.*)

Nous partageons, Nevers, ces nobles sentimens,
Nous nous lions à Dieu par les mêmes sermens.

B U S S Y.

C'est trop nous arrêter, amis, le tems s'écoule,
L'heure fuit.

DESADRETS.

Courons donc.

GONDY.

Frappons.

TAVANNES.

Que le sang coule.

NEVERS.

Enveloppons ces murs de la nuit du trépas.

TAVANNES.

Epouvantons Paris par des assassinats,
Et que la France enfin avouant nos conquêtes,
Consacre ce grand jour par d'éternelles fêtes. . .

HAMILTON.

Votre Roi vous remet les biens de ces proscrits,
D'une sainte vengeance ils font le nouveau prix ;
Et celui qui du ciel dispense (1) les largesses,
Vous promet à son tour d'éternelles richesses,
Trésors que votre sang ne peut assez payer ;
(*Il prend un Crucifix sur l'Autel & le leur montre.*)

(1) Les Indulgences & les Agnus Dei.

Surtout, à ce signal, fachez vous rallier;
 Des Prêtres d'Israël je suivrai les exemples:
 Le sang dût-il souiller les marbres de nos temples,
 Nul asyle à mes coups n'opposera ses Lois;
 Vous, allez... qu'à la nuit témoin de vos exploits,
 Jaloux de cet honneur, l'astre du jour envie
 L'aspect du châtement d'une secte ennemie!
 Obéissez.

S C E N E I V.

HAMILTON, (*un Crucifix d'une main &
 un poignard de l'autre.*)

ET toi, digne ami d'Hamilton,
 Au gré de mes transports fers mon ambition;
 Par ton exemple échauffe, aux meurtres, au carnage
 Ces organes grossiers où j'ai soufflé ma rage;
 Sur tant d'esprits divers admire mon pouvoir,
 Et combien de ressorts il m'a fallu mouvoir;
 Commençons par frapper de vulgaires victimes,
 Sur un peuple essayons notre bras & nos crimes,
 Et certains du succès revenons dans ces murs,
 Sur son chef orgueilleux porter des coups plus surs;
 Des noms les plus affreux quel'univers me nomme,
 Voilà le seul chemin qui peut conduire à Rome.

Fin du premier Acte.

L E C O M T E
DE COMMINGE,
O U
LES AMANS MALHEUREUX,
D R A M E.

LE COMTE
DE CONTHOUZE

LES ANNEES 1789-1790
D. N. 1790

A MADemoiselle * *

En lui envoyant le DRAME

DU COMTE DE COMMINGE.

GUINÉ par un Peintre flatteur,
Qui pour vous ne le sçauroit être,
Quelque talent qu'il fit paraître
Dans votre portrait enchanteur;
Inspiré par ce Dieu, sincère
Quand c'est vous qu'il prétend louer,
Dans quelques vers lus de sa mère,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous les agrémens :
Je cédois à mes sentimens ;
Au tableau ramené sans cesse,
J'ai peint la fille du Printemps,
Et la Rose de la Jeunesse ;
J'ai fait voir l'Amour, l'Amitié,
Par le Goût fixés sur vos traces ;
Je vous ai nommée AGLAË :
N'êtes-vous pas une des Graces ?

Mais ce n'est point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage :
C'est à cette ame faite exprès
Pour embellir l'esprit d'un Sage ;
C'est au plus sensible des cœurs
Que le mien présente les larmes

De deux Amans , dont les allarmes ,
Les ennuis , les sombres douleurs
Pour la tendresse auront des charmes ,
Si vos yeux leur donnent des pleurs.

COMMINGE , s'armant d'un saint zèle
Contre l'ardeur qui l'enflammoit ,
A ses vœux put rester fidèle :
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.

Par un effort rare & suprême ,
ADÉLAÏDE constamment
Refuse au sein de ce qu'elle aime ,
D'épancher ses pleurs , son tourment ;
Tant de vertu vient me confondre :
Mais , satisfait de la vanter ,
Je n'ose en vérité répondre
Que je puisse en tout l'imiter.



DISCOURS PRÉLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS

Qui se trouve à la tête de la première Edition.

PARLER de soi ennuié, & souvent révolte. S'entretenir sur son art avec le public connaisseur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui seule assure le vrai succès, & indique les moyens de l'obtenir, c'est converser, s'instruire avec ses maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *Pitié* & la *Terreur* sont les deux ressorts dominans que doit employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus susceptible de ces deux mouvemens énergiques que le sujet du *COMTE DE COMMINGE*. On ne sçauroit lire ces *Mémoires* (1) sans émotion; on est surtout attendri au dernier tableau qu'ils nous présentent; c'est dans ce morceau que se trouve déployée, avec

(1) Ils sont de Madame de T**, Auteur des *Malheurs de l'Amour*.

toute la pompe, cette noble & touchante *majesté des douleurs* de Stace. On a donc osé mettre en vers cette action; on s'est contenté de l'annoncer sous le titre simple & générique de *Drame*. Avec cette sorte de ménagement, on fera sûr de ne pas indisposer les partisans superstitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élan- cer du cercle étroit où les enchaîne l'esprit d'imitation, pleurent précisément aux endroits qu'Aristote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéresser, de faire couler quelques larmes, de nous rame- ner à cette grande, cette importante vérité: les plus faibles étincelles dans les passions condui- sent à de terribles incendies, souvent la source de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes; & ensuite on pourra perdre le tems à disputer sur le nom propre qui convient à ce poëme.

Il y a des héros de tout genre. On sçait que c'est l'enthousiasme qui crée cette espece d'hom- mes supérieure à la nôtre; lorsqu'à cet enthou- siasme vient se joindre la religion, l'image la plus majestueuse, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre, que l'on me pardonne ces expressions, à voir jaillir de ce double foyer des êtres merveilleux (1). Faire

(1) Les religieux de la Trappe.

mourir dans son cœur jusqu'au moindre germe des passions humaines ; se pénétrer, se remplir de l'idée à la fois consolante & terrible d'une Divinité qui récompense & punit ; veiller en quelque sorte sur soi-même comme sur son plus cruel ennemi ; se combattre & se subjuguier avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce ressort si puissant de notre aine ; tirer sa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entièrement de vue la terre & ses révolutions (1) pour avoir les yeux sans cesse levés vers le ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment susceptibles de connaissance ; se détruire enfin tout entier, pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'est-là le grand tableau que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Constantinople, à Nangasaki on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'est bien de ces religieux que l'on peut dire à la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam*, &c

(1) On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des religieux de la Trappe qui ont ignoré longtemps cette nouvelle, dont l'Europe étoit remplie.

Patrum meum cum fletu miscbam. Qu'on se souviene que le silence le plus rigide est la base de leurs statuts, que le Pere Abbé accorde seul la permission de parler, que leur Noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils se prosternent devant les étrangers & le Pere Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier seul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonstances ne doivent pas être indifférentes aux personnes qui voudront goûter quelque plaisir à la lecture de ce Dramé. J'oublois de dire que ces religieux, avant que d'expirer, sont couchés sur un lit de cendre & de paille; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la philosophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la religion qui puisse tenter des efforts si pénibles, si révoltans pour la nature humaine, qui soit capable de verser des consolations dans ces cœurs desséchés de pénitence; & c'est assurément ce que ne feroit pas notre prétendue sagesse.

C'est dans un fonds si riche & si neuf que j'ai puisé mon *Costume*. J'ai cherché à répandre dans ma pièce ce *sombre*, qui est peut-être la premiere magie du pittoresque, partie dramatique, que les anciens ont si bien connue, & que les modernes parmi nous ont ignorée, ou entièrement

rement négligée. Qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur cette partie intéressante pour les peintres & les poètes. Jettons les yeux sur les grands maîtres dans ces arts : nous voyons Rembrant, Rubens, le Poussin atteindre par cette route au sublime de la peinture (1). Qu'on lise l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du Docteur Young, & l'on sentira combien cette branche du pathétique a d'empire sur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin somptueux; d'un palais moderne, que d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années semblent accumulées ? Je voudrois bien que nos métaphysiciens se donnassent la peine d'éclairer la cause de ce sentiment qui nous maîtrise, nous emporte, nous ramène à ces débris de monumens antiques, de tombeaux, &c.

C'est cette nouvelle partie du Théâtre que j'ai entrevue, & qui dans les mains d'un homme de génie seroit susceptible des plus grands effets, & produiroit une source d'horreurs délicieuses pour l'ame. On seroit tenté de croire que nous

(1) Rembrant dans sa *Résurrection du Lazare*; Rubens dans son *Martyre des Innocens*, & la *Chûte des Réprouvés*; Le Poussin dans le célèbre *Testament d'Eudamidas*.

sommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce ressort dramatique : il fait mourir autour de nous toutes les illusions de la dissipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier sur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre, & l'on n'ignore pas que ce sentiment approfondi excite nécessairement les vertus, les belles actions, &c.

J'ai cherché à simplifier les moyens qui sont multipliés dans les *Mémoires du COMTE DE COMMINGE*, persuadé que c'est de cette noble simplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Je citerai encore les anciens. Rien de plus simple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine presque toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon siècle : mais me seroit-il permis de me plaindre ? Aujourd'hui on ne veut plus que des scènes marquées à la craie ; tout est esquissé ; rien de développé ; plus de caracteres exposés dans toute leur force, plus de traits prononcés ; une maniere efféminée, énervée : voilà ce que nous offrent la plupart de nos pièces modernes. De-là l'impossibilité de poursuivre surtout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de succès. Pourvu qu'on fasse passer rapidement devant les yeux une multitude d'évenemens incroyables, que l'on entasse coups de théâtre sur coups de théâtre

tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'auteur croit avoir faisi le secret de l'art, & une infinité de spectateurs crie au miracle : mais veut-on soumettre ce succès à l'épreuve de l'expérience? ces mêmes spectateurs ne sont pas arrivés chez eux, que toute cette illusion & ce faste théâtral sont détruits : au lieu qu'on emporte & garde dans le silence du cabinet les profondes impressions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos maîtres; Polyeucte, Phèdre, Zaïre se gravent dans notre ame; & c'est alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du sentiment, feu sacré qu'on ne sçauroit trop conserver & animer.

Ces Réflexions semées au hasard me conduisent assez naturellement à faire part au public de quelques détails relatifs à cet ouvrage. On s'échauffe & on se perfectionne en faisant entrer les autres dans le mécanisme des ressorts que l'on a mis en œuvre.

J'ai regardé le silence rigoureux de la Trappe, comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon Drame. Un de mes premiers personnages contraint de se taire pendant deux actes, & agité d'une grande passion, forme, ce me semble, un tableau qui irrite la curiosité. On n'auroit pu étendre ce sentiment plus loin.

que deux actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée : c'est ce qui m'a obligé à ne donner que trois actes à cette Tragédie ; j'ai risqué le mot, car je ne crois pas, je parle du sujet, que l'on en puisse imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raison allant contre toutes les regles, j'ai si fort étendu la dernière scène du dernier acte. J'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, & même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette scène, il faut se pénétrer du tableau (1). C'est le développement d'un caractère passionné. Le personnage ouvre son cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait suivre & saisir les impressions les plus légères ; ces mouvements d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des faiblesses qu'il doit,

(1) Peu d'âmes ont assez de force & de vivacité pour s'élançer hors d'elles-mêmes & se transporter dans l'ame d'autrui ; de-là tant de façons de voir si louches & si opposées, tant de jugemens faux aussi absurdes que barbares ; que les hommes, se dépouillant d'un amour-propre, grossier & aveugle, sçachent s'approprier les divers modes d'existence de leurs semblables ; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la situation, la sensibilité gagnera des plaisirs, & la philosophie de nouvelles lumieres.

en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le Chevalier des Grioux, ou Clarifié qui n'a commis qu'une imprudence d'où sont nées toutes ses infortunes, étoient morts dans le sein de leurs parents, je crois qu'ils se seroient répandus dans cette effusion d'ame. On ne perdra point encore de vue que cet infortuné EUTHIME, rendu tout à coup à Dieu, fait une forte de *confession générale* ; si on l'accuse d'appuyer avec un peu trop de complaisance sur les circonstances de ses fautes, l'avouons-nous ? ce plaisir secret de se rappeler de cheres erreurs ; plaisir qu'assurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on ose soi-même se rendre compte, est peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine là-dessus de bonne foi. Que de lecteurs dans ce morceau trouveront leur histoire !

Les *Mémoires* nous font voir le COMTE DE COMMINGE venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la religion, & rempli de sa seule douleur. J'ai pensé qu'en lui donnant de la piété, je varirois ce caractere, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleversé par ces orages de passion, qui au Théâtre produisent presque toujours des effets sûrs de plaire. Un personnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaisseau continuelle.

ment battu de la tempête. Zaïre intéresseroit beaucoup moins, si, après l'entrevue de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combat, à la religion de ses pères. COMMINGE peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse : c'est à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour; ce n'est qu'au moment de sa mort qu'elle reconnoît ses erreurs : & ce passage subit de la passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, selon moi, flatter & déchirer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme; l'Antiquité nous en a laissé une image terrible : Médée tue ses enfants, parce que Jason, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouse une autre; & nous ne voyons pas que la Scène Grecque nous montre un pere meurtrier de ses enfants. J'ai pris plaisir à exposer dans le Pere Abbé toute la dignité, la pitié, la tendresse de la religion que les hommes ont cherché à défigurer; en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

- On ne me fera point un crime d'avoir francisé les noms Espagnols qui sont dans les *Mémoires*.

C'est en avoir dit assez, je crois, sur cet ouvrage. S'il ne réussit point, il faut en convenir, ce sera ma faute, car je ne pense pas qu'il

puisse y avoir de sujet plus intéressant , plus théâtral. Ce fera toujours beaucoup pour moi d'avoir réveillé l'attention des gens de lettres sur une partie dramatique qui manque absolument à notre Scène, & j'aime assez mon art pour sacrifier ma vanité au plaisir de le voir se perfectionner dans des mains plus heureuses.

S E C O N D D I S C O U R S

Qui a paru dans la seconde Edition.

QUELQUE flateur que puisse être pour moi le succès constant que l'indulgence du Public semble assurer au Drame du COMTE DE COM-MINGE, mon amour-propre, car qui n'en a pas, a le courage de s'avouer que ces applaudissements, la récompense la plus brillante de l'homme de lettres, & la seule à laquelle il doit être sensible, sont donnés beaucoup plus au choix du sujet, qu'à la façon dont il est traité. On se supposeroit des talents supérieurs pour la poésie, toutes les connaissances de l'art dramatique, on auroit de la peine à se dissimuler qu'une *Fable* heureusement choisie sera toujours la cause principale de la réussite d'une pièce de théâtre; nous en avons des exemples frappants dans An-

dronic, Inès de Castro, &c. N'oublions jamais pour rabattre de notre vanité poétique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus : & peut-être les chûtes de notre maître, du grand Corneille, doivent-elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la mal-adresse de ses sujets, qu'aux incorrections du style & des détails ; on n'apperçoit point ces fautes dans Cinna, Polyeucte, Rodogune, & elles ne se font que trop sentir dans Théodore, Agésilas, Attila, Pertharite, Surèna, &c.

On a nommé les poètes une sorte d'Enchanteurs : celui qui sçait revêtir ses imperfections de l'intérêt séducteur du sentiment, est le plus habile magicien ; & comment se pénétrer de ce sentiment si nécessaire à tout écrivain, quand le sujet ne nous fait pas illusion à nous-mêmes, & qu'il ne nous élève point au-dessus de la sphere de l'humanité ? Mes idées par un hazard heureux se sont arrêtées sur le COMTE DE COMMINGE ; mon ame aussitôt s'est enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde solitude, dans l'ombre majestueuse du cloître où regne „ je „ ne sçais quoi d'attendrissant & d'auguste." (1)

(1) Propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

J'ai creusé, j'ai fouillé dans le sein d'une nouvelle nature. Eh! quelles richesses n'y ai-je pas découvertes! qu'un écrivain de génie auroit à puiser où je n'ai fait qu'entrevoir ma faiblesse! Les personnes sensées, cette classe privilégiée d'hommes qui ne sont pas menés à la lessive, que l'on me passe ce mot familier, par le préjugé, par l'esprit servile d'imitation, ont conçu par cet essai, que ces trésors transportés sur notre Scène y produiroient un genre de spectacle neuf & intéressant. Quelques gens du bel air, qui, sans le sçavoir, sont les esclaves de cette multitude ignorante qu'ils méprisent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des Automates importants pourroient d'abord rire: mais que l'on ait le secret de réveiller leur léthargie par les secousses de la terreur, de leur faire trouver dans leur aine dégoûtée & aride, l'attrait de la mélancolie, une source de larmes: ils cesseront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots parasites, & céderont sans peine à la plus délicieuse des impressions, au plaisir que l'on goûte à sentir son cœur.

C'est donc cette nouveauté de *mœurs* & de *costume* qui m'a gagné les suffrages du Public; il a vu encore mieux que moi, quoique je connaisse assez mon art pour me convaincre de ses difficultés & de mon impuissance; il a vu, dis-je,

toutes mes fautes, qui font considérables: mais il a été attendri, il a pleuré, & des juges qui pleurent, font bien près de faire grace. Si je mortifie en moi l'orgueil en convenant que mes faibles talents ont peu de part à mon succès, mon amour pour la vérité me console de cet aveu humiliant; & peut-être y a-t-il un raffinement de vanité à vouloir prouver par sa propre expérience, que c'est presque du choix du sujet que dépend la réputation d'un ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hasard dans le Discours précédent, sur l'art de la Tragédie. Le Public aura la bonté de se rappeler l'espece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'observerai toute ma vie; bien loin d'instruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer; ce seront-là toujours mes sentimens. Je vais donc, je le répète, continuer de m'entretenir avec mes maîtres. Je répands mon ame & ma façon de penser avec cette franchise courageuse & naïve, la seule qualité que l'on puisse emprunter du sublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la composition des hardiesses déplacées, des jugemens faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec les connaisseurs, sans trop m'applaudir de cet avantage, je m'attacherai à mériter encore plus leur approbation.

Portons d'abord nos regards sur notre Théâtre Tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carrière; qu'ils doivent être nos modeles, nous échauffer, nous enflammer, sans que nous nous obstinions à nous traîner sur leurs pas, à nous montrer leurs copistes superstitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que font Campistron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès de ces génies créateurs? Qu'arrive-t-il de cette idolâtrie mal-entendue? Que nous sommes accablés d'un nombre infini de pieces jettées dans le même moule. On composeroit un excellent ouvrage & très-utile aux auteurs naissants, où l'on rapprocheroit, depuis nos tréteaux jusqu'au dernier changement de notre Scène, toutes les ressemblances serviles, j'ose dire indécentes, qui reviennent jusqu'au dégoût dans nos Tragédies. Les jeunes gens, qui se livrent à cette étude si séduisante & si ingrate, seront effrayés, quand ils sçauront que d'environ trois mille Drames Français composés jusqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui surnage dans ce déluge immense. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, se former un esprit, une *maniere* à

foi, le résultat des caractères différents de nos grands maîtres, prendre le noble, le sublime de Corneille, l'élégant, le tendre, le séduisant de Racine, le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon, le pathétique, le brillant, le philosophique de M. de Voltaire, mais surtout remonter à la naissance de la Tragédie.

Il en est de cet art, comme de la plupart des autres inventions de l'esprit humain. On s'est efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entassé sur ce beau tableau vingt couches de vernis, toujours plus étrangères à la vraie couleur; ce seroit une entreprise digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard imposteur, & de nous remonter la nature telle qu'elle étoit dans son origine; où trouverons-nous cette belle nature, dans sa sublime, sa décente nudité, dont l'œil puisse admirer, saisir les contours heureux, les formes arrondies, les sages proportions, la vérité énergique? Chez les Grecs, les premiers que nous sachions qui ayent eu un Théâtre.

Ce sont eux qui nous ont enseigné cette simplicité touchante dont nous sommes aujourd'hui si éloignés. Les hommes qu'une sorte de prédilection de la nature semble distinguer des autres hommes, aiment selon Shaftersbury à rencontrer partout cette noble simplicité qui les inspire, qui

se répand dans leurs mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même source parmi les Grecs, qui produisoit des vertus sans faste, & des Tragédies simples. Ils avoient une idée bien plus distincte que nous ne l'avons, de ce *Κάλος*, de ce *Beau*, la base du bon esprit, comme du véritable héroïsme; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ses impressions que le nôtre. Les plaintes de Philoctète, Oedipe à Colone, Antigone prosternée aux pieds de Créon, & lui demandant avec des larmes les honneurs de la sépulture pour le cadavre de son frere: ces attitudes simples ont suffi pour animer des Tragédies entières, pour arracher des pleurs à toute la Grece assemblée.

Je m'arrêterai quelques instans sur cette *simplicité* si chere à quiconque veut se donner la peine d'étudier la vérité de l'art dramatique. Nos modernes mêmes nous offrent des exemples qui établissent la beauté & le succès du *simple*. Les trois derniers actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connaisseurs, sont un chef-d'œuvre, par la raison qu'ils marchent, se soutiennent, se développent sans nul secours d'épisodes. M. de Voltaire à vingt-cinq ans nous a fait voir Philoctète amoureux de Jocaste, comme si ce n'étoit pas assez de la situation terrible d'Oedipe pour

remplir un Drame: mais ce grand poëte sacrifioit alors au mauvais goût de ses contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à son tour servir de modele, il s'est bien gardé de faire la même faute dans Mérope: aussi cette Tragédie est-elle une des meilleures du Théâtre Français. „Plus un sujet est compliqué,“ l'a judicieusement observé M. Diderot, „plus le dialogue en est facile;“ au lieu que dans une Tragédie simple, si l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut nécessairement répandre une ame vigoureuse, enflammée, *pleno profusae pectore*: & c'est-là ce feu sacré du génie, que possèdent par malheur pour le progrès de l'art, si peu d'écrivains.

Un trait, que j'emprunte de la Gazette Littéraire de cette année (1765), achevera de démontrer combien le *simple* est préférable à tous les faux ornements du *composé*.

Un jeune Officier Anglais est fait prisonnier dans un combat par une nation de Sauvages. Il est prêt de tomber sous la hache; un vieux guerrier se dispoit à le percer d'une flèche: il fixe ses regards, se laisse attendrir; l'arc lui échappe des mains; il s'assure de l'Officier, l'emmene dans sa cabane, lui fait des caresses, en prend soin, l'instruit dans sa langue. Ils vivoient ensemble comme deux tendres amis; une

seule chose inquiétoit l'Anglais : il surprenoit souvent les yeux du Sauvage attachés sur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard, au retour de la belle saison, rentre en campagne avec sa Nation; l'Officier le suivoit; ils découvrent un Camp d'Anglais; le vieux guerrier observe la contenance de son prisonnier: il lui demande, après un long silence, s'il fera jamais assez ingrat pour porter les armes contre le peuple chez qui il a trouvé un ami? Le jeune homme avec des pleurs s'écrie, que, tant qu'il vivra, ils seront toujours ses freres; le Sauvage met les deux mains sur son visage en baissant la tête, & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il considère l'Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendresse & de douleur: „ as-tu un pere? Il vivoit „ encore, ” réplique le jeune homme, „ lorsque „ j'ai quitté ma patrie.” Ah! qu'il est malheureux, ” s'écrie le Sauvage! & après s'être tû quelques moments: „ sçais-tu que j'ai été pere? „ je ne le suis plus! j'ai vu tomber mon fils „ dans le combat! il étoit à mon côté; je l'ai „ vu mourir en homme; il étoit couvert de „ blessures, mon fils, quand il est tombé! mais „ je l'ai vengé.”

En prononçant ces mots avec force, il frissonnoit, il respiroit avec peine, & sembloit suffoqué par des gémissements qu'il ne vouloit

pas laisser échapper; ses yeux étoient égarés; & ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu, & se tournant du côté de l'Orient, il montra le Soleil levant au jeune Anglais; & lui dit: „ vois-tu ce beau Soleil resplendissant de
 „ lumière? as-tu du plaisir à le regarder? Oui,
 „ répond l'Anglais; j'ai du plaisir à le regarder.
 „ der. — Eh bien, je n'en ai plus! ” Après avoir dit ce peu de mots, le Sauvage regarda un Manglier qui étoit en fleurs: „ vois ce bel
 „ arbre, dit-il au jeune homme: as-tu du plaisir
 „ à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le
 „ regarder. — Je n'en ai plus, ” reprit le
 „ vieillard avec précipitation, & aussitôt il ajouta;
 „ pars, vas chez les tiens, afin que ton pere
 „ ait encore du plaisir à voir le Soleil qui se
 „ leve, & les fleurs du Printemps.”

Quel tableau pathétique, & comme on y saisit la touche de la nature! Malheur au cœur assez insensible pour n'en être pas attendri jusqu'aux larmes! Voilà de ce Beau simple qui nous frappe partout chez les Grecs, & moins souvent chez les Latins. Les premiers ne l'employoient pas seulement dans la fable, dans l'expression; il dirigeoit le choix de leurs caractères. Ennemis de ces charges grossières que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs Drames un avare précisément en contraste avec un prodigue;

gue ; ils sçavoient varier les nuances de ces *caractères* par des dégradations légères & perceptibles pour le goût. Je comparerois volontiers nos poètes dans cette partie, à ces peintres mal-adroits , qui pour donner plus d'embellissement & de force à leur sujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un Nègre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples instruisent mieux que des raisonnements. Corneille a deux héros à nous représenter, tous deux d'une égale valeur, Horace & Curiace ; il a l'heureuse adresse, sans l'artifice grossier de ces oppositions triviales, de nous offrir sous des traits particuliers chacun de ses deux personnages. C'est-là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui sçavoit immoler les accessoires, les beautés étrangères, pour conserver le fonds, pour être simple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient : car il faut mettre au rang des lieux communs de la conversation, répétés par les gens du monde qui n'approfondissent rien, ce prétendu apophtegme : „ Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & „ Corneille tels qu'ils devroient être, ” jugement des plus faux : Corneille a représenté les

Romains tels qu'ils étoient réellement, & fuyant les divers âges de leur empire.

Nous observerons qu'il faut que ce *simple* soit animé par des *Images*. Malgré toutes les règles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puisse s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuse faculté de faire passer dans l'ame du spectateur le trouble qui est censé déchirer celle du personnage. Un génie heureusement audacieux présenteroit avec des applaudissemens; ou je me trompe fort, Barnewelt assassinant son oncle, Médée égorgeant un de ses enfans: mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie; sans cette qualité si puissante, si rare, la *terreur* refroidie devient l'*horreur* dégoûtante: plusieurs de nos auteurs l'ont éprouvé.

Si cette *terreur* doit être l'ame de la Machine dramatique, me pardonnera-t-on de regarder *Æschile* comme le seul *Troïque* en ce genre que nous puissions proposer pour modèle? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connaissances cultivées, la correction, l'art des Sophocles, des Euripides: mais trouve-t-on chez ces derniers, des tableaux aussi imposans que ceux qui sont sortis en foule de la main de ce pere du Théâtre? Vulcain, ministre de la vengeance divine, attachant sur un rocher l'infortuné Prométhée, & clouant ses fers à ce rocher; ce mal-

heureux luttant en quelque sorte contre Jupiter lui-même, se répandant en blasphêmes contre ce tyran céleste, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abîmes de la terre; l'Ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atossa, & frappant de respect & d'effroi une troupe de vieillards prosternés; les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laissant voir son cadavre ensanglanté; Oreste un bandeau sur le front, tenant, une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de sang, environné des Furies qui le poursuivent avec des hurlements; Clytemnestre elle-même sortant des gouffres infernaux, & appelant à haute voix ces Divinités vengeresses. Quels spectacles! Qu'on joigne à cette richesse de tableaux, des vers sublimes & d'un rythme pittoresque & analogue au sujet; qu'on y ajoute le choc, la flamme des passions, la noblesse & la variété des caractères: ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie sur son trône, dans son plus haut point de splendeur & d'énergie?

C'est donc là le grand objet que je voudrois que tout poëte dramatique eût toujours devant les yeux; ce seroit ensuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Je reviens, sans trop m'en appercevoir, à

cette partie théâtrale que j'aime , & qui à mon gré ; est une des plus heureuses créations du génie d'Æschile ; je veux parler de ce *sombre*, le ressort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la Tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon ? La majesté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant d'une belle aurore ; le tonnerre enfermé dans la nue , scintillant & éclatant par intervalle, en impose plus que le Soleil dardant ses rayons à travers des nuages colorés ; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets sublimes de la tempête. Qu'on fasse attention que les impressions qu'excite le *sombre* sont toujours plus profondes , maîtrisent davantage la nature humaine. Pergoleze est beaucoup plus grand, plus musicien dans son *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il est bien singulier que notre musique en ce genre ait fait des progrès supérieurs à ceux de notre poésie. Le quatrième acte de Zoroastre , je parle du musicien , le morceau de Castor , *tristes apprêts*, peuvent donner à nos auteurs une idée suffisante du succès qu'auroit le *sombre* porté au Théâtre de la Nation. Il ne faut pas conclure d'après la timide médiocrité de l'Abbé Nadal (1), que l'appari-

(1) Il se félicite dans sa Préface de sa Tragédie de

tion d'une Ombre nous révolteroit. Ce spectacle a réuffi dans Sémiramis, & il ne feroit pas impoffible de lui prêter un nouveau degré de terreur. M. de Voltaire, dans fa differtation intéreffante pour les amateurs de la Tragédie, à la tête de cette même Sémiramis, prévient à ce fujet les infipides objections de ces fades plaifants qui pensent avoir laiffé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'ils ne croient point aux revenants. Affurement M. de Voltaire ne doit pas être foupçonné d'y croire: & il a judicieufement remarqué que cet appareil au Théâtre produifoit des effets. Ne rougiſſons pas d'avouer que le Commandeur dans la farce du Feſtin de Pierre nous fait quelque plaifir. L'Ombre de Didon dans Enée & Lavinie, Opéra de Fontenelle, la dernière fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le ſpectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux ſublime dans ce paſſage de Job, chap. 45? „ Dans l'horreur d'une viſion nocturne „ lorsque le ſommeil aſſoupit davantage tous les „ ſens des hommes, je fus faiſi de crainte & de

Saül, de n'avoir pas fait paratre l'Ombre de Samuel; & il a raifon. L'emploi de ces hardieſſes de Théâtre n'appartient qu'au génie, & ces ſcenes du ſublime, dans des mains faibles & malheureuſes, ne produiſent que le bizarre & l'abſurde.

„ tremblement, & la frayeur pénétra jusqu'à
 „ mes os. Un Esprit se présenta devant moi,
 „ & les cheveux m'en dresserent à la tête. Je
 „ vis quelqu'un dont je ne connoissois pas le
 „ visage; un Spectre parut devant moi, & j'en-
 „ tendis une voix faible, comme un petit souffle,
 „ qui me dit: l'homme comparé à Dieu sera-t-il
 „ justifié, & sera-t-il plus que celui qui l'a créé?"

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une scène terrible de Shakespear (1), ce fidele imitateur d'Æschile à bien des égards. J'avertis mes lecteurs que je ne traduis pas : je retranche, j'ajoute, heureux si je pouvois me pénétrer du génie de mon modele! Je ne scaurois me dispenser en faveur des personnes qui n'ont pas l'Histoire d'Angleterre présente, de tracer une esquisse de la Tragédie de Richard III, dont cette scène est tirée : cette

(1) Jamais Tragique n'a plus ressemblé à Æschile ; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos pieces un tableau des effets de la terreur qui suit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette dernière Tragédie. Il n'est pas surprenant que les Anglais en faveur de pareilles beautés fassent grace à Shakespear sur tous les défauts monstrueux qui le défigurent. Ce n'est qu'au génie qu'on pardonne des fautes.

pièce est intitulée : *The life and death of Richard III: la vie & la mort de Richard III.* Henri VI de la Maison de Lancaſtre a été détrôné par le Duc d'Yorck , qui bientôt eſſuye à ſon tour les révolutions de la fortune , & perd le trône & la vie. Son fils Edouard reprend la couronne; il avoit deux freres , le Duc de Clarence , & le Duc de Gloceſtre , depuis Richard III; ce dernier, le plus ſcélérat & le plus fourbe , comme le plus difforme des hommes , poignarde de ſa propre main le Prince de Galles, fils de Henri IV , qui ſe nommoit auſſi Edouard , court aſſaſſiner l'infortuné pere dans ſa priſon , trouve moyen de détruire dans l'eſprit de ſon frere Edouard , Clarence ſon autre frere , le fait arrêter en cachant ſa perfidie , envoie à la Tour deux aſſaſſins qui égorgent ce Prince , & le plongent dans un tonneau de malvoisie. Le Roi Edouard meurt ; Richard s'empare du trône , après avoir fait maſſacrer impitoyablement ſes deux neveux. Il avoit ſcellé ſes forfaits en épouſant la Princeſſe Anne , veuve du fils de Henri VI ; bientôt empoifonnée par ſon barbare époux , elle ſuivit au tombeau les victimes de ſa rage. Le Duc de Buckingham , lâche complice de ce Monſtre , en reçoit lui-même la mort pour récompense. Richard raffaſſé de crimes , noyé dans des flots de ſang , éprouve enfin qu'il eſt

un Dieu vengeur. Le Comte de Richemond arme contre ce détestable Prince, lui donne bataille, la gagne, le tue, & devient Roi.

S C E N E V,

du cinquieme Acte (I), de

R I C H A R D III,

Tragédie de Shakespear.

*On aperçoit dans l'éloignement un Camp, la lueur
des feux allumés selon l'usage de la guerre, &
quel-*

(1) Les Littérateurs, dont la plupart entendent l'Anglais, seront peut-être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la scène de Shakespear; c'est ce qui m'engage à l'insérer ici dans la langue originale. Je n'imagine point que l'on me fasse un crime de n'avoir pas employé toutes les Ombres que ce grand poëte fait paraitre, & d'avoir supprimé le refrain de compliment pour Richemond, tandis que j'ai conservé celui qui doit entretenir la terreur. Mes lecteurs, je crois, prendront ma défense, c'est-à-dire, les Français
pour

quelques flambeaux qui répandent une faible clarté sur le fond de la Scène. La tente du Comte de RICHEMOND domine parmi d'autres tentes; elle est ouverte & en face du spectateur, mais à peine peut-elle se voir. Le devant du Théâtre est dans la nuit: à l'un des côtés est la tente de RICHARD; il paraît endormi; il est revêtu de son armure, & assis dans un fauteuil; il a son casque orné du bandeau royal, posé sur une table, où lui-même il a la tête appuyée sur un bras; sur cette table est une lampe expirante, qui produit de tems en tems de longs effets de lumière: elle porte par intervalle son reflet sur RICHARD, qui semble ne jouir que d'un sommeil agité. On observera que, lorsque ces traits de lumière s'affaiblissent, on distingue à peine cette partie du Théâtre.

pour qui j'écris: car il ne faut pas assurer qu'il existe un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un écrivain sage est de chercher à plaire à ses concitoyens, quand la vérité n'en souffre pas. Encore une fois, j'essaye d'imiter cette scène admirable; je ne la traduis point. Si elle déplaît, le tort retombera sur moi; je suis le premier à venger Shakespear, puisque j'ai eu le courage de rapprocher l'original de la copie.

PREMIERE OMBRE (1).

Le Prince Edouard, fils de Henri VI, dans un habillement guerrier, & le côté ensanglanté.

PLEINE d'un courroux implacable,
 Demain, mon Ombre & te presse & t'accable !
 Richard, demain, graces au Ciel vengeur
 Qui seconde les vœux d'une trop juste haine,
 Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
 Quand de mes tristes jours la fleur s'ouvroit à peine ?
 De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

SECONDE OMBRE.

*Henri VI ayant son Diadème & son Manteau Royal
 couverts de sang.*

Envisage, Tyran, cette illustre Victime

(1) On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les Ombres lui adressent la parole, des frémissements, des mouvements de terreur variés qui décelent son trouble. On se souviendra encore que ces Ombres successivement s'élevent de la terre, qu'elles y rentrent après avoir accablé Richard de leurs malédictions : on ne fait que les entrevoir, parce que les regles du pittoresque théâtral exigent que ces sortes d'apparitions ne soient pas trop sous les yeux. C'est Garrick qui joue à Londres le rôle de RICHARD : on n'a jamais vu, dans ce personnage surtout, un acteur se rendre plus maître de l'ame du spectateur.

SCENE V.

*Between the Tents of Richard and Richmond;
They sleeping.*

*Enter the Ghost of Prince Edward Son to
Henry the Sixth.*

Ghost. LET me sit heavy on thy soul to morrow!
(*To K. Rich.*)

Think how thou stab'st me in the prime of youth
At *Tewksbury*; therefore despair and die.

Be chearfull *Richmond*, for the wronged souls (*To Richin.*)
Of butcher'd Princes fight in thy behalf:
King Henry's issue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghost of Henry the Sixth.

Ghost. When I was mortal, my anointed body
(*To K. Richard.*)

By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; despair, and die.

Virtuous and holy be thou conqueror; (*To Richm.*)
Harry, that prophesy'd, thou should'st be King,
Doth comfort thee in sleep; live thou and flourish.

Enter the Ghost of Clarence.

Ghost. Let me sit heavy on thy soul to-morrow!
(*To K. Rich.*)

I that was wash'd to death in fulsome wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death:
To morrow in the battle think on me,
And fall thy edgless sword; despair, and die.

Dont ta fureur impie a déchiré le sein (1) :
 Le nom sacré de Roi n'arrêta point ta main :
 De l'ombre de la Tour vois s'élever ton crime ;
 Entends ces murs affreux contre toi déposer ;
 Mon sang jaillit encore , ardent à t'accuser.
 C'est Henri qui demande , & s'applaudit d'avance
 Que le Ciel sur Richard épuise sa vengeance.

De la mort qui t'attend (2) , sens toutes les horreurs !
 Meurs dans le désespoir , meurs dans la rage , meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Et toi jeune Héros , Vengeur de notre Race ,
 Vois s'accomplir le sort (3) que t'a prédit ma voix ;
 Le Ciel qui t'inspira ta généreuse audace ,
 Sur ton front triomphant met le bandeau des Rois.

(1) Ce Prince fut percé dans la Tour de plusieurs coups de poignard par ce monstre d'inhumanité. La scène qui nous présente cette catastrophe est atroce ; c'est le dénouement de la Tragédie qui porte le nom de Henri VI.

(2) Ce refrain dans l'Anglais est d'une précision énergique ; il est rendu par ces deux mots *despair and die*. La déclamation dans cette langue étant plus prononcée , plus forte que la nôtre , cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les Acteurs appuient beaucoup sur *die* , & prêtent à ce mot tout le sombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui , propres à chaque langue , ne sçauroient se transporter dans une autre.

(3) Henri , dans la Tragédie de ce nom , prédit au jeune Comte de Richemond qu'il montera sur le trône d'Angleterre.

Thou off-spring of the house of *Lancaster*, (To *Richm.*
The wronged heirs of *Tork* do pray for thee,
Good Angels guard thy battle; live and flourish.

Enter the Ghosts of Rivers, Gray, and Vaughan.

Rivers. Let me sit heavy on thy soul to-morrow,
(To *K. Rich.*
Rivers, that dy'd at *Pomfret*: despair, and die.

Gray. Think upon *Gray*, and let thy soul despair.
(To *K. Rich.*

Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy lance! *Richard*, despair and die. (To *K. Rich.*

All. Awake, and think our wrongs in *Richard's*
bosom (To *Richm.*
Will conquer him. Awake, and win the day.

Enter the Ghost of Lord Hastings.

Ghost. Bloody and guilty; guiltily awake; (To *K. Rich.*
And in a bloody battle end thy days:
Think on *Lord Hastings*; and despair and die.

Quiet untroubled soul, awake, awake. (To *Richm.*
Arm, fight, and conquer, for fair *England's* sake.

Enter the Ghosts of the two young Princes.

Ghosts. Dream on thy cousins smother'd in the *Tower*:
Let us be laid within thy bosom, *Richard*, (To *K. Rich.*
And weigh thee down to ruin, shame, and death!
Thy Nephews souls bid thee despair and die.

Sleep *Richmond*, sleep in peace, and wake in joy.
To *Richm.*

Good Angels guard thee from the boar's annoy;

TROISIEME OMBRE.

Le Duc de Clarence, le visage ensanglanté.

Que le sang de ton Frere (1), amassé sur ta tête,
 Sur ta tête, demain retombe & soit vengé!
 Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
 Clarence . . qui t'aima . . Ton supplice s'apprête;
 Ton glaive enfin se brise & tombe de ta main,
 Richard; le Ciel, l'Enfer, tout presse & veut ta fin;
 L'orage des fléaux sur toi fond & s'arrête.

De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

QUATRIEME ET CINQUIEME OMBRES.

*qui paraissent à la fois, deux jeunes Enfans,
 neveux de Richard: ils sont vêtus de blanc, se
 tenant embrassés & tout couverts de sang; ils
 furent poignardés en effet dans cette situation,
 & dans le même lit.*

Vois deux Victimes innocentes
 Que ta faim de regner frappa dans le berceau.

(1) Clarence fut mis en prison, parce qu'il s'appel-
 loit George, & qu'un astrologue avoit prédit au Roi
 qu'un G seroit l'initial du nom de celui qui devoit être
 le destructeur de sa maison. Richard entretint la faiblesse
 barbare du Monarque, & comme nous l'avons dit, fit
 assassiner son frere Clarence dans la Tour.

Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy sons do bid thee flourish.

Enter the Ghost of Anne his wife.

Ghost.) *Richard*, thy wife, that wretched *Anne* thy wife,
 That never slept a quiet hour with thee, (To *K. Rich.*
 Now fills thy sleep with perturbations:
 To-morrow in the battle think on me,
 And fall thy edgless sword: despair and die.

Thou quiet soul sleep thou a quiet sleep: (To *Richm.*
 Dream of success and happy victory,
 Thy adversary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghost of Buckingham.

Ghost.) The first was I that help'd thee to the crown:
 The last was I that felt thy tyranny. (To *K. Rich.*
 O, in the battle think on *Buckingham*,
 And die in terror of thy guiltiness.
 Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
 Fainting despair; despairing yield thy breath.

I dy'd for hope, ere I could lend thee aid; (To *Richm.*
 But cheer thy heart, and be thou not dismay'd:
 God and good Angels fight on *Richmond's* side,
 And *Richard* falls in height of all his pride.

(*The Ghosts vanish.*

(*K. Richard starts out of his dream.*

K. Rich. Give me another horse — bind up my wounds.
 Have mercy, *Jesu* — soft, I did but dream.
 O coward conscience! how dost thou afflict me?
 The lights burn blue — is it not dead midnight?

Puissent nos Ombres gémissantes
 Porter la mort au fein du plus cruel Bourreau!
 Puissions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau,
 Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes,
 Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau,
 A tes yeux effrayés d'un horrible tableau,
 Toujours nous remontrer plus pâles, plus sanglantes!
 De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs!
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

SIXIEME OMBRE.

*La Princesse Anne, Veuve du fils de Henri VI,
 qui eut la faiblesse ou plutôt la lâcheté d'épouser
 Richard, tout dégouttant encore du sang de son
 mari; elle a des habillements de deuil, le bandeau
 de Veuve, & elle est couverte d'un voile noir.*

Reconnais-tu, Richard, ta Femme infortunée,
 Cette Epouse infidelle à son premier Epoux,
 Qui put joindre sa main à ta main forcenée,
 Dont le Ciel vengeur par tes coups
 Précipita la dernière journée,
 Qui près de toi jamais n'a goûté le sommeil,
 Qui toujours revoyoit son crime à son réveil? . . .
 Je viens te rendre tout ce trouble,
 Dans tes sens consternés répandre la terreur:
 Mon Ombre te poursuit, & s'attache à ton cœur:
 Que par moi, s'il se peut, ton supplice redouble!
 De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs!
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

Cold fearful drops stand on my trembling flesh,
 What? do I fear myself? there's none else by,
 Is there a murth'rer here? no; yes, I am (1).
 My conscience hath a thousand sev'ral tongues,
 And ev'ry tongue brings in a sev'ral tale,
 And ev'ry tale condemns me for a villain.
 Perjury, perjury in high'st degree,
 Murther, stern Murther in the dir'st degree,
 All several sins all us'd in each degree,
 Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
 I shall despair: there is no creature loves me:
 And if I die, no soul will pity me. (2).
 Methought, the souls of all that I had murther'd
 Came to my tent, and every one did threat
 To-morrow's vengeance on the head of *Richard*.

(1) — No; yes, I am:

Then fly — what, from my self? great reason; why?
 Lest I revenge. What? my self on my self?
 I love my self. Wherefore? for any good
 That I my self have done unto my self?
 O no. Alas, I rather hate my self,
 For hateful deeds committed by myself,
 I am a villain; yet I lie, I am not.
 Fool, of thy self speak well — Fool do not flatter.
 My conscience hath, &c.

(2) — no soul will pity me.

N-y, wherefore should they? since that I my self
 Find in my self no pity to my self.
 Methought, the souls of, &c.

SEPTIEME OMBRE.

Le Duc de Buckingham en habit de Pair, un des complices les plus ardents de Richard, & qui cependant au moment de sa mort alloit prendre le parti de Richemond.

Vois ton premier Flatteur, ta dernière Victime :
Ce prix m'étoit bien dû ; je t'ai prêté mon bras ;

Tyran, le Complice du crime
Du crime seul devoit recevoir le trépas.

Jusque dans le combat emporte mon image !

Ne rêve que de mort, que de sang, de carnage !

Que ton cœur, que ton cœur de larmes enivré,

Soit par toi-même dévoré !

Qu'il soit déjà flétri de l'horreur éternelle !

Qu'il soit déjà plongé dans les feux des enfers !

Sous l'excès des tourmens divers,

Richard, exhale enfin ton ame criminelle !

De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !

Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,

Richemond : j'accourois te servir, te défendre :

Le Ciel n'a point permis qu'au rang de tes sujets,

Je pusse expier mes forfaits.

Ma voix du sein des morts, t'annonce la victoire ;

Dieu chasse loin de toi tous les traits destructeurs ;

Le glaive en main, ses Anges protecteurs

A tes côtés combattent pour ta gloire :

Tandis que le Tyran sous ton char écrasé,
 Sous cent coups de foudre brisé,
 Du faite des grandeurs, de l'orgueil & des crimes
 Roulé précipité dans les profonds abîmes.¹

Une foule d'OMBRES s'élevant toutes à la fois, de tout âge, de tout sexe, toutes habillées différemment : beaucoup cependant sont couvertes de linceuls ensanglantés : elles s'écrient ensemble :

Considère, Tyran, tout un Peuple à la fois,
 Victime des fureurs d'une guerre éternelle (1):
 L'Angleterre immolée à ta rage cruelle,
 A poussé vers les Cieux une plaintive voix;
 L'Appui du malheureux, le Soutien de nos droits
 Se leve, il va briser ta tête criminelle :

Le Maître & le Juge des Rois
 A prononcé ta sentence mortelle.

De la mort qui t'attend sans toutes les horreurs !
 Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

Elles s'enfoncent dans la terre.

Après quelques moments, pendant lesquels l'agitation de Richard paraît redoubler, s'élançant de la terre des traits de feu ; ils sont suivis de l'apparition d'un FANTÔME effroyable, qui d'une main tient un poignard ensanglanté, &

(1) Les Roses rouge & blanche, qui ont fait verser tant de sang, & qui ont coûté la vie à quatre-vingts Princes des deux Maisons de Lancastre & d'Yorck.

*de l'autre une torche allumée : il approche de
Richard :*

Enfin, Richard (1), je tiens ma proie !

Demain, je punis tes forfaits !

Demain, dans les tourments tu tombes pour jamais !

Pour jamais dans tes pleurs, dans ton sang je me noye ?

C'est moi, qui le Vengeur des peuples opprimés,

C'est moi, qui foudroie au cri d'un éternel blasphème,

Sur les Tyrans de rage consumés,

Attache la douleur, attache l'Enfer même.

Je vais toujours te déchirer !

Je vais toujours te dévorer !

Tu renaîtras toujours, pour toujours expirer !

De l'Enfer qui t'attend vois tous les précipices,

Avides d'engloutir un coupable mortel. .

Je laisse dans ton cœur le premier des supplices,

Le premier des Démons, le remords éternel.

*Il s'abîme environné d'un tourbillon de feu, &
après avoir secoué des étincelles de son flambeau
sur le cœur de Richard.*

(1) La foule d'Ombres & le Fantôme sont de mon invention ; je souhaite que ces traits étrangers à l'original ne déplaisent pas.

RICHARD tout à coup levant son bras de dessus la table, s'agitant & s'écriant dans son sommeil & avec rapidité:

Le Théâtre s'éclaire entierement.

Qu'on arrête mon farg, élançé de mes playes. . .

Richemond . . il seroit vainqueur! . .

A l'instant . . un Courfier . . Ciel! . .

Il s'élançe avec précipitation de son fauteuil, fait quelques pas comme pour fuir, se réveille & s'arrête.:

Lâche! tu t'effrayes!

D'un songe, d'un vain songe! . Il regarde de tous côtés.

Eh.. d'où naît ma terreur? .

Il met la main sur son cœur.

De mon cœur qui, sans cesse empoisonnant ma vie,

M'accuse, me condamne & contre moi s'écrie.

Il fait quelques pas sur la Scène, en remettant la main sur son cœur.

Je n'étoufferai pas cette importune voix!

Il s'arrête en continuant d'être dans la même attitude.

Que le sceptre me reste, & que je sois coupable.

En se frappant le sein.

Je sçaurai bien dompter cet ennemi des Rois. .

Il leve les yeux au ciel, & fait quelques pas.

Le Ciel ne brille encor que du feu des étoiles,
Sur l'horifon, la Nuit étend ses sombres voiles. .

Du friffon de la mort je me sens refroidir. .

Eh! qu'ai-je à redouter? . & qui me fait frémir? .

Je fais seul en ces lieux.. qui me frappe de crainte? .

Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,
M'arracher aux remords dont mon ame est atteinte! .

A la fois foulevés, tous mes Forfaits, ô Ciel!

Jufqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel,

A haute voix m'appellent un perfide ,

Un affassin farouche, un monstre parricide!

L'Enfer a dans mon fein verfé tous les poifons!

Déchiré par tous fes Démons ,

Je ne vois fous mes pas qu'un abîme effroyable! .

Du Monde entier exécration Fléau ,

Qui me confoleroit d'un deftin déplorable ,

Quand la main la plus fecourable

Ne m'aideroit pas même à descendre au tombeau? .

Je finirai mon fort coupable ,

Sans être plaint, heureux encor d'être oublié! .

Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,

Richard .. ofes-tu bien réclamer la pitié? .

Quel fonge! . j'ai cru voir les Ombres effrayantes

De tous les malheureux à ma rage immolés. .

Pâles, couverts de fang, furieux, défolés. .

Sous le même linéal, je les vois raflemblés! .

J'entends leurs cris de mort.. leurs plaintes menaçantes! .

Tous m'ont paru s'unir dans leur fombre fureur,

Pour m'accabler demain de leur courroux vengeur.

Si le *sombre* est une partie dramatique que nous ne cultivons point ; il y en a encore une autre qui n'est pas moins négligée. La *Pantomime* que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection , & que l'on peut appeler l'éloquence du corps , la langue première des passions , est au nombre de ces ressorts du pathétique , dédaignés de nos auteurs de théâtre. Cependant si je ne craignois de me flatter , je citerois pour exemple le personnage d'EUTHIME ; son jeu muet a paru sur le papier même attacher & intéresser : que seroit-ce à la représentation ? Il y a des attitudes , des gestes , des signes du sentiment , que la précision & la vérité mettent fort au-dessus de toutes les richesses de la poésie. Ce qu'on dit est si faible en raison de ce que l'on sent ! Qu'un seul regard , qu'un soupir ont quelquefois d'éloquence ! Que cet Orateur connoissoit bien l'empire de la *Pantomime* , lorsqu'il découvrit le sein de cette courtisane aux yeux des juges qui l'alloient condamner. Dans une Tragedie de *Balthazar* , cette main imposante qui trace sur la muraille , en caracteres de feu , l'arrêt de mort de ce Prince , ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les discours d'amplification de nos beaux esprits ? Les anciens se laissoient bien plus que nous entraîner par les affections de l'ame ; ils recherchoient comme un

plaisir tout ce qui pouvoit exciter leurs impressions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient persuadés qu'il est un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne fais si nous devons trop nous applaudir de cette secheresse métaphysique qui fait abstraction de tous les signes, & tue en quelque sorte la nature. Malheur à l'auteur dramatique qui n'est que *raisonneur* ! La raison prépare les moyens : mais c'est de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brulante qui les rend maîtres du cœur, & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des signes. C'est encore dans cette partie que les Tragédies Grecques sont supérieures aux nôtres. Des enfants, des vieillards prosternés aux pieds d'Oedipe; un peuple entier portant à la main & sur la tête des rameaux & des bandelettes; Jocaste offrant des guirlandes & de l'encens aux Dieux domestiques; Philoctete se traînant égaré de douleur sur la terre, poussant de longs gémissements, découvrant même ses blessures; Phedre mourante, presque étendue sur un lit, succombant sous la passion qui la dévore, remettant son voile pour cacher sa rougeur, quand elle confie à sa nourrice son amour incestueux pour Hyppolite; Hécube les cheveux épars, couchée dans la poussiere, pleurant ses enfants, son époux, sa fortune anéantie, accablée

accablée d'un sombre désespoir ; les jeunes fils d'Hercule réfugiés autour d'un autel : voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre sur le Drame le coloris de l'action , c'est l'effet heureux qui naît de la *Pantomime*. Racine s'en est servi dans son *Athalie* avec un succès qui auroit dû engager les autres écrivains dramatiques à l'imiter. Les Anglais ont sçu profiter de cette source de beautés théâtrales. L'épouse de *Macbeth* & non *Macbeth* lui-même , ainsi que l'a dit un homme d'esprit estimable (1) qui s'est mépris , est la complice de son mari ; après avoir poignardé chez lui Duncan son Roi & son parent, il s'étoit emparé du Trône d'Ecosse ; sa femme , livrée à tout le trouble qui suit le crime, est devenue somnambule : on la voit, dans la nuit, s'avancer sur la Scène, les yeux fermés, dans un profond silence, imitant par ses gestes l'action de se laver les mains , comme si elle eût voulu effacer le sang qui les avoit souillées ; quel tableau terrible ! & qu'il renferme de sublimes vérités ! Dans la même piece, le Spectre de *Banquo* que *Macbeth* a fait assassiner , vient s'asseoir dans un festin à la place de l'Usurpateur ; ce fantôme affreux, tout sanglant reparait par intervalle, & n'est

(1) L'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets.

aperçu que de *Macbeth*, dont l'épouvante nous est représentée d'un pinceau énergique. L'Ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un seul mot, se contente de faire plusieurs fois un signe du doigt à son fils, & s'éleve autant de fois de la terre: c'est par ce geste si expressif, par ce silence ténébreux que Shakespear a sçû donner à son tableau toute la teinte tragique dont il étoit susceptible; par-là il irrite la curiosité du spectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux transports des passions. La *Pantomime*, employée avec goût, est une des cordes majeures d'où résulte l'accord dramatique, quand elle est revêtue d'une versification mâle & soutenue: car toute piece qui manque de versification, eût-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le Théâtre, ne sçauroit avoir qu'une réputation éphémere.

Comme mon objet est une espee de développement des idées semées dans mon premier Discours, j'ai imaginé qu'une réponse détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes faibles connaissances sur les divers secrets de mon art. On daignera se souvenir que je consulte mes maîtres.

Un Journaliste (1) m'avoit reproché de n'a-

(1) L'Auteur de *l'Année Littéraire*.

voir pas assez motivé la permission que donne le Pere Abbé au Frere Arsene de voir & d'entretenir un Etranger : j'ai senti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on est convaincu de sa justesse, est d'essayer de se corriger : c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce Supérieur des vers qui nécessitent davantage cette permission. Qu'on n'attende pas que je me montre aussi docile sur le personnage de d'ORSIGNI que le même Censeur désapprouve. Il auroit voulu que moins fidele aux *Mémoires*, je n'eusse point rendu d'ORSIGNI amoureux d'ADÉLAÏDE, que je me fusse contenté de lui faire jouer le simple rôle d'ami. Ne me serois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'ORSIGNI ce caractère étranger à l'intérêt que doit toujours exciter ADÉLAÏDE, l'ame invisible de la piece ? D'ORSIGNI, aimant ADÉLAÏDE, en parle avec plus de chaleur ; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt, contribuent beaucoup plus, selon moi, à l'unité d'action. D'ailleurs il y a de la générosité à ce d'ORSIGNI de consoler son rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il est encore épris ; la situation de COMMINGE en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des passions, d'où s'é-

chappent les grands mouvements dramatiques. J'ai donc eu dessein que tout se rapportât à cette ADÉLAÏDE, le ressort moteur de mon Drame; c'est ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit séduit au premier coup d'œil. Je faisois venir à la Trappe le pere de COMMINGE, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé son fils à s'arracher de ses bras, demandant partout des nouvelles de ce fils, attiré à cette solitude sur de vagues notions que COMMINGE y étoit renfermé, le pere & le fils enfin se voyant, s'embrassant, confondant leurs larmes. Quelle scène brillante à traiter! quel pathétique à déployer! Mais que seroit-il arrivé de cette scène dominante? Elle eut suspendu, affaibli, si elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté & réuni sur ADÉLAÏDE. A quinze ans que j'eus la témérité de composer deux pieces de Théâtre, COLIGNI & le MAUVAIS RICHE, j'eusse saisi cette scène si séduisante: aujourd'hui plus instruit sur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connaissances dans mon art, quand j'ai le courage de rejeter des beautés déplacées, & de leur préférer ce vrai sans faste, sans éclat, cette simplicité si peu apperçue, & cependant si touchante, & qui n'est sentie que du très-petit nombre des bons esprits. Il faut qu'un auteur de théâtre ait toujours devant les

yeux l'ensemble de sa pièce, qu'il ne sacrifie jamais le fonds aux accessoires. S'il arrivoit par malheur pour le goût qu'il réussit dans ces innovations contre la vérité de l'art, il ne doit point s'applaudir de tels succès ; ils ne peuvent être que passagers. C'est l'exacte imitation, & l'étude seule de la nature qui ont fait les grands peintres & les grands poètes, & qui leur assurent l'estime de tous les tems.

Je suis bien éloigné de chercher à justifier ma scène d'EUTHIME dans le premier acte, je la regarde comme très-nécessaire, comme une des sources principales de l'intérêt ; c'est de cette scène qu'émane celle du second acte, qui a fait quelque plaisir : la première prépare, enflamme la curiosité, & établit toutes les forces de la seconde.

Nous voici arrivés à la dernière scène du dernier acte, celle qui m'a semblé réunir le plus de suffrages ; on me pardonnera d'en faire l'éloge, puisqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'auteur des *Mémoires*. C'est, sans doute, cet esprit d'imitation dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, sans m'en appercevoir, dans des répétitions de faits : je les ai supprimées ; je n'ai conservé que la marche, le pathétique de la scène ; j'ai donné plus de feu au rôle de COMMINGE, & c'étoit une

entreprise assez difficile que de varier les signes de douleur & d'accablement de ce personnage. Je lui fais terminer la pièce avec la flamme qui l'a dévoré; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du Pere Abbé, caractere, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché; j'ai vu avec satisfaction que la plupart de mes lecteurs ont eu mes sentimens de prédilection pour ce rôle.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà instruit: c'étoit une faute considérable qui retardoit les mouvemens de la scène: mais je me suis bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il falloit faire disparaître, ces développemens du cœur, ces gradations de la passion d'EUTHIME dont l'effet est si attendrissant. C'est encore un des torts, selon moi, que je prends la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des semences de scènes, des squelettes dramatiques: bientôt on donnera des canevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques, ouvrages toujours monstrueux, & nécessairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les mystères des arts, & qui surtout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une scène, il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du sentiment, des vers

isolés qui n'appartiennent point à la masse de la scène, & n'entretiennent point le *crescendo*, des faits répétés, la stérile abondance de la déclamation; sans contredit, ce sont-là des *longueurs* & des *longueurs* impardonnables; fussent-elles embellies de la plus brillante poésie, il faudroit les extirper sans pitié, comme on émonde les branches parasites d'un arbre, pour ne conserver que celles qui sont utiles, & pour les fortifier. Mais nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expression puissante, & si l'on peut le dire, le débordement des grandes passions, cet embonpoint du sentiment, qui constitue la force, l'énergie, la vie des caractères dramatiques, qui est enfin l'opulence, & l'effusion du génie? Une scène riche, abondante, qui s'élançe du sein même du talent, comme on nous représente Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit ressembler à ces fleuves superbes, qui dans leur naissance torrents impétueux, couvrent ensuite avec majesté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & resserrées dans un bassin factice.

Je reviens toujours à la nature que nous ne devons jamais perdre de vue, ainsi que le modèle doit être sans cesse sous les yeux du peintre. Écoutons une femme à qui la mort vient d'enlever son mari, une mère, un père qui pleureront leurs enfants: ces personnes répandront leur ame

dans leurs larmes ; lorsqu'elles raconteront les circonstances de ces pertes affligeantes , elles peseront sur tous les détails , retourneront sur les mêmes images. Il se formera de ce langage diffus un résultat de douleur , qui affectera , qui déchirera l'ame des auditeurs. La passion s'exprime avec abondance. Le sentiment cherche à s'épancher , il n'y a que le bel esprit qui soit retenu & compassé.

A la dernière reprise d'Armide (1), le chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique , j'ai entendu des amateurs de la précision , ou plutôt de la mutilation moderne , accuser de *longueur* la simple & noble exposition de cette belle Tragédie ; ils trouvoient aussi *trop long* le dernier acte , qui est peut-être le cinquième acte le plus sublime pour l'explosion des passions. Aussi avons-nous aujourd'hui peu de *Scènes* , mais en revanche beaucoup d'*allées* & de *venues* sans liaison , sans nécessité.

(1) Quinault est peut-être de nos poètes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs pour la simplicité , la vérité du sentiment. Le cinquième acte d'Armide me paraît autant au-dessus du cinquième acte de Berenice , que cette dernière Tragédie est supérieure à la plupart de nos Tragédies modernes. Je pourrois encore citer Thésée , Atys , comme des modèles inimitables dans l'art du Théâtre.

fité: Ce ne font tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaifons calculées de coups de théâtre, mais point d'ensemble, point de concours judicieux des rapports, des diverfes parties, point de corps bien proportionné, formé de ces membres épars. Si Racine à préfent nous donnoit la fameufe fcène d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec fes enfans, Corneille la fcène d'Auguste & de Cinna, Moliere les fcènes étendues & vigoureufes qui font dans le Tartuffe, dans le Mifantrope: ces grands hommes entendoient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus de nos poètes qu'ils courent furtout la carrière du Lyrique; il n'eft plus poffible de filer les fcènes, de fuivre la marche des paffions, tantôt précipitée, tantôt majestueufe; l'efprit du jour eft de facrifier le récitatif à l'ariette, c'eft-à-dire, de nous préfenter un nain de deux pieds, au lieu de nous offrir une taille élégante & avantageufe: de-là tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours pensé qu'il n'y avoit d'inutile, que ce qui étoit ennuyeux: c'eft la regle la plus sûre pour juger des *longueurs*. Un homme d'efprit me propofoit d'élaguer, difoit-il, Clariffe. A Dieu ne plaife, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie! Relifez l'immortelle Clariffe, portez-y toute votre atten-

tion, & vous sentirez qu'il n'est point de traits indifférens dans ce vaste tableau, que toutes les beautés y sont à leur place, que ce sont ces prétendues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clarisse, vous plongent dans ses douloureuses situations, vous font en quelque sorte mourir avec elle. On relut en effet cet ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit absolument rien à y retrancher.

L'Auteur de *l'Année Littéraire* me fait d'autres reproches sur quelques vers négligés, sur des métaphores selon lui peu naturelles: je ne prétends point dissimuler mes fautes; on me dispensera de répéter à ce sujet un aveu qui ne coûte point à mon amour-propre; parce qu'assurement j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiseur de vers; je connais les difficultés de cet art, toute l'incapacité de mes faibles-talents; j'en suis convaincu plus que personne: mais je prierai mes juges de souffrir que je saisisse l'occasion de répandre ici quelques idées nées au hasard sur la versification; tout le monde en raisonne avec assez de confiance:

„ . . . Dans les vers tous s'estiment Docteurs,
„ Bourgeois, Pédants, Ecoliers, Colporteurs &c.

Rouffeau, Epitre à Clément Marot.

Mon dessein n'est point d'entrer dans le tech-

nique de la versification, quoique jusqu'à présent nous n'ayons eu là-dessus que des éléments très-imparfaits, sans la moindre vue, dépouillés de toute discussion; cette matiere demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'esprit à peu près que le célèbre *Dumarsais* nous a présenté les Tropes. Il n'y a point de connaissances humaines sur lesquelles on ne puisse porter les lumieres de l'analyse métaphysique, si l'on veut perfectionner ces connaissances, & les asséoir sur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la versification en général. Un poëte doit avoir sa versification propre, comme un peintre a sa *maniere*; Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une versification qui les distingue, qui leur appartient; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois, Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé, Racine dans le mol & l'élégiaque, Crébillon dans le dur & les constructions louches, M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé; concluera-t-on de là que ces quatre grands poëtes ne sont pas aussi grands versificateurs? Ce n'est point sur quelques vers, c'est sur le ton général de leurs vers qu'on jugera leur talent pour cet art. Qui me montrera un morceau de vers français où l'on ne remarque pas des taches? Prenons-le

premier endroit de Racine (1), tel qu'il s'offrirait sous la main : l'on sçait que Virgile & Racine sont les deux plus séduisants versificateurs qui aient existé; arrêtons-nous à ce couplet de Jofabet tiré de la seconde scène du premier acte d'Athalie, elle répond à Joad :

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévère
 Que je crains pour le fils de mon malheureux frere,
 Qui sçait si cet enfant par leur crime entraîné
 Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
 Si Dieu le séparant d'une odieuse Race,
 En faveur de David voudra lui faire grace ?
 Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
 Revient à tout moment effrayer mon esprit :
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;
 Un poignard à la main , l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats ;
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
 Joad laissé pour mort frappa soudain ma vue ;
 Je me figure encor sa Nourrice éperdue,
 Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain,
 Et faible le tenoit renversé sur son sein :

(1) Un de nos meilleurs Grammairiens modernes nous a donné des *Remarques Littéraires & Grammaticales sur la Bérénice de Racine*; on en trouve beaucoup qui sont très-judicieuses, & qui ne servent qu'à m'affermir dans l'idée que l'art des vers est le plus difficile de tous.

Je le pris tout sanglant ; en baignant son visage
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage,
 Et soit frayeur encor , ou pour me caresser ,
 De ses bras innocents je me sentis presser.
 Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !
 Du fidele David c'est le précieux reste ;
 Nourri dans ta maison , en l'amour de ta loi ,
 Il ne connaît encor d'autre pere que toi.
 Sur le point d'attaquer une Reine homicide ,
 A l'aspect du péril , si ma foi s'intimide ,
 Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui ,
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ;
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses ,
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

Ce morceau , sans doute , est admirablement
 versifié ; il est écrit avec cette élégance , ce charme
 continu , qu'a possédés le seul Racine. Osons
 pourtant être sacrilege & employer la chicane de
 la Critique vétilleuse. Le premier vers est rempli
 de monosyllabes durs , de sons qui offensent
 l'harmonie , *c'est sur ces sa ce se* ; le troisieme a
 ces mêmes défauts *fait si cet* ; de ce troisieme au
 quatrieme inclusivement reviennent des hémisti-
 ches qui riment ensemble , *enfant naissant sépa-*
rant ; mon malheureux frere , odieuse race , il faut
 se garder de finir les vers par un monosyllabe ,
 parce que cette chute rend un son muet ; la
chambre , expression familiere , & qui ne doit
 jamais entrer en poésie ; *pour mort* , hémistiche

dur & sourd; renversé sur son sein, ce n'est plus ici la lyre enchanteresse de Racine; *sanglant en baignant*, autres sons durs & désagréables; *Frayeur encor*, *encor* a été employé de même dans l'hémistiche, quatre vers plus haut; dans *ta maison*, *en l'amour*, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les sons, le son nasal; il ne connaît *encor*, & pour la troisième fois après le quatrième vers où il est répété, &c.

Je ne me suis point attaché à quelques expressions qu'on pourroit taxer de faiblesse, à quelques constructions, qui, regardées avec cet œil difficile de critique, paroissent peut-être vicieuses.

On trouve dans l'*Iphigénie* du même poëte ces vers de fuite, acte II, scène I.

Maintenant, tout vous rit : l'aimable Iphigénie
 D'une amitié sincère avec vous est unie ;
 Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur ;
 Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.
 Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,
 Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.

Mais je n'ai pas besoin de le redire : ce n'est point avec cet esprit de petitesse, avec ce pédantisme de raisonnement qu'il faut lire les poëtes ; c'est avec la flamme qui les a inspirés, & cette flamme sacrée absorbe leurs légères imperfections. J'ai voulu prouver seulement, en puisant

mon exemple dans Racine, que la censure minutieuse pouvoit attaquer jusqu'à la perfection même.

Tous les jours on nous dit qu'il est nécessaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance se soutiennent : sans contredit : mais il faut varier ces tons, & c'est en cela que la versification ressemble à la musique ; cette même musique ne doit pas tout exprimer, comme la poésie ne doit point tout peindre ; tous les vers pour être bons, auront-ils la même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de personnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette strophe de la première Ode sacrée du fameux Rousseau :

Seigneur, dans ta gloire adorable

Quel mortel est digne d'entrer ?

Qui pourra, grand Dieu, pénétrer

Ce Sanctuaire *impénétrable*,

Où tes Saints inclinés d'un œil *respectueux*

Contemplant de ton front l'éclat *majestueux* ?

Les deux derniers vers surtout leur ont paru produire les mêmes sons, tomber de la même chute. Il en est des vers ainsi que des couleurs : les teintes s'éteignent, se fondent les unes dans les autres, & par un heureux mélange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui semblera lâche, à le juger détaché,

placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accusera de dureté, appuyera la mollesse du précédent. Il en est quelquefois plusieurs que l'on sacrifiera à la beauté d'un seul. Dans Racine :

« Madame, je n'ai point des sentiments si bas ,

est relevé par ce vers admirable

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer dans Crébillon sont de toute beauté :

La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats ;
Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
Rien, qui puisse tenter l'avarice de Rome.

Des remarques sur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des observations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos versificateurs est de se former un *faire* sur celui de nos maîtres ; on s'apperçoit que ces copistes serviles & rampants n'emploieroient pas une expression, un mot, qui n'eussent été consacrés par leurs modèles : souvent ce sont les mêmes pensées, les mêmes hémistiches. Que résulte-t-il de cet esprit d'imitation ? que les vers de ces écoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaise copie ; s'ils

ont quelque élégance, ils ont le même rythme ; je serois tenté de les nommer des *vers morts*, & de les comparer à ces figures de cire qui rendent, à faire peur, la ressemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les siècles passés, des pédants superstitieux composer des poèmes entiers d'après les vers mis en pièces des Virgile, des Horace ; &c. c'est ce que font aujourd'hui la plupart des versificateurs.

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on transportât avec choix dans nos vers, les tours, les hardiesses des autres langues, qu'on s'étudiât davantage à y jeter des expressions pittoresques, & des beautés d'harmonie imitative, partie de notre versification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma première édition, scène seconde du premier acte, *son fugitif éclat* ; l'adjectif précédant le substantif me sembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure si peu ; des gens d'esprit m'ont blâmé : j'ai donc substitué, avec une complaisance que je me reprochois, *son éclat fugitif* ; je sçais que le son par ce changement est plus doux : mais il n'y a plus d'image ; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera plusieurs corrections de ce genre que je déclare avoir faites contre mon gré ; je me suis cependant obstiné à garder l'hémistiche suivant, *j'ai donc brisé mon cœur*, expression empruntée de

l'Anglais, *heart-break*, persuadé encore une fois qu'en appropriant à notre langue les richesses des autres sans rien perdre de notre goût, nous ne faisons que l'étendre & le fortifier. Convenons, que si le Français est plus pur, plus élégant, plus correct qu'au tems d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractère vigoureux que lui avoient donnés ces deux génies, & que Corneille lui conservoit encore; Racine n'eut jamais fait dire au vieil Horace:

Qu'est ceci, mes enfans? Ecoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui tout plein du patriotisme, vient le verser dans le sein de son fils & de son gendre? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchise d'expression dans sa Tragédie des Scythes: *il est mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partisans du jargon affecté & doucereux. C'est cette énergie, cette vérité de la nature que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je désirerois de retrouver dans notre langue.

Je souhaiterois encore que nous imitassions nos voisins, pour délivrer notre versification de cette malheureuse uniformité qui appésantit ses fers,

je parle surtout des vers de la Tragédie. Dans Shakeſpear, ils changent de mètre; le ſtyle eſt toujours celui de la ſituation; les perſonnages ſubalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des tragédies en vers mêlés; je veux dire des vers d'inégale meſure? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croiſées, comme dans le Tancrede de M. de Voltaire, devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il eſt vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuſe fineſſe de goût; ce n'eſt point aſſurement cette ſorte de vers qui fit tomber Agéſilas, ce fut le ſujet.

Quelques perſonnes ont défapprouvé dans mon drame; l'uſage fréquent des points: elles auroient été moins empreſſées à me condamner, ſi elles avoient daigné rechercher la cauſe de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuſer. Qu'elles ſe donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le COMTE DE COMMINGE eſt une des piéces où il y a le moins de reticences & de ſens ſuſpendus. Cet ouvrage ne paraiſſant point ſur le théâtre de la nation, & ne pouvant ſe répandre que par la voie moins impoſante de la lecture, il m'a fallu néceſſairement accompagner mes vers d'une eſpece de game poétique. Pour le malheur de nous autres verſificateurs, il

Y a peu de gens (1) qui veuillent s'appliquer à sçavoir lire les vers ; c'est une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la prose. D'ailleurs j'ai écrit pour tout le monde, pour des jeunes personnes à qui la lecture de la poësie n'est point familiere. Si l'on fait à ma piece l'honneur de la jouer (2) sur quelque théâtre particulier, on faisira davantage, par le moyen de ces points, le sens de l'auteur, & la représentation en deviendra plus facile. Combien de disputes (3) n'ai-je pas

(1) Voici ce que nous dit l'auteur distingué de la *Lettre sur les sourds & les muets* : „ La lecture des „ poètes les plus clairs a sa difficulté. Je puis assurer „ qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre „ un géometre qu'un poëte, parce qu'il y a mille gens „ de bon sens contre un homme de goût, & mille per- „ sonnes de goût, contre une d'un goût exquis.”

(2) Les personnes, qui voudroient représenter le **COMTE DE COMMINGE**, observeront que cette piece est dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geste, nulle déclamation ; je ne connais qu'une actrice capable de rendre la dernière scène dans l'esprit du rôle.

(3) J'ai été témoin d'une discussion très approfondie : les sentimens cependant sont demeurés toujours partagés. Il s'agissoit de sçavoir, si dans la scène où Agrippine a un éclaircissement avec Néron, elle devoit faire une pause après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous regnez.

Ou, si elle devoit dire tout de suite : Vous regnez, &c.

vu s'élever sur la façon dont se devoient lire nos meilleurs ouvrages dramatiques ! Toutes ces discussions n'auroient jamais eu lieu, si les Corneille, les Racine, les Moliere nous eussent transmis, en quelque-*forte*, par leur ponctuation, l'esprit dans lequel ils avoient composé. J'ai eu soin dans cette Edition, qu'on ne mit que deux points aux repos ordinaires ; les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

. . . L'imiter. . . eh le puis - je ?

Ils ont aimé sans doute. & leur cœur ne sent plus !

Je me suis déjà plaint (1) que nous fussions encore si peu avancés dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points : le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui servent aussi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c. Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame son point particulier ? Quelle vie une telle ponctuation répandroit sur les écrits ! Il faut espérer qu'il s'élevera parmi nous quelque génie qui créera cette nouveauté, si nécessaire à l'esprit des langues, & à la fidélité de la tradition.

Il seroit heureux, pour une ame sensible au

(1) Dans la Lettre au Comte de Frise, à la tête de la Traduction des *Lamentations de Jérémie*.

précieux avantage d'être utile, que ces faibles observations en fissent naître de plus profondes, de plus dignes du sujet. Quand je n'aurois contribué qu'à lui ouvrir une nouvelle carrière, où il puisse s'élançer avec succès, je croirois avoir acquis quelque droit sur l'estime de ce Public respectable, le seul protecteur que je reconnoisse, & j'imagine avoir prouvé que je ne sollicite & ne desire point d'autre prix de mes travaux. Un esprit sage ne doit aimer & cultiver les arts, que parce qu'ils nous éclairent sur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inséparables de la vie, qu'ils nous aident à supporter la méchanceté ou plutôt la faiblesse maligne des hommes; parce qu'ils nous apprennent enfin à nous suffire à nous-même, la première des connaissances; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge pour prendre avec le Tasse le nom *di Penitito*.

TROISIEME DISCOURS.

LA malignité de la critique est si avide de saisir le ridicule, que souvent elle le combat même où il n'existe point. Son œil sévère avoit cru, peut-être sans fondement, entrevoir dans les préfaces

de l'ingénieur la Motte une sorte de finesse cachée qui lui avoit fait établir un système dramatique, dont le but tendoit à déguiser les défauts de ses tragédies, ou à les rendre plus excusables. Je n'ai point les prétentions de l'auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en législateur de notre littérature; c'est un rôle qui appartient à bien peu d'écrivains, & qu'on est porté avec raison à soupçonner d'orgueil & de despotisme: mais j'ai demandé qu'on me permît de répandre sur l'art théâtral quelques idées conçues au hasard. Je les présente avec la même franchise qui me les a inspirées. Je suppose que la méchanceté m'accusât d'avoir eu le dessein de créer des règles; du moins sera-t-on forcé de convenir que j'entens mal mes intérêts en les publiant: car si l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon drame, on trouvera que, bien loin de m'être favorables, elles pourront servir à ma condamnation. J'eusse fort souhaité en tirer un meilleur parti: mais on n'ignore point que dans tous les arts, il y a une distance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & personne n'est convaincu plus que moi de l'impuissance de mettre ses pensées en œuvre, lorsqu'on a le malheur de n'être point secondé par le génie. Je ne cherche donc point à dissimuler mes fautes: je voudrois seulement être de quelque utilité dans

les lettres; c'est ce qui me détermine à profiter d'une réimpression du **COMTE DE COMMINGE**, pour risquer encore un petit nombre d'observations qui viennent assez naturellement à la suite de celles qu'on a déjà lues.

J'ai peut-être indiqué au Théâtre une nouvelle Carrière; ce seroit assez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, si je pouvois me flater d'avoir excité l'enthousiasme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux ailes du génie de se déployer.

J'ai avancé une vérité sentie du peu de personnes qui pensent d'après elle: Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire se sont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un succès qui sera confirmé sans doute par la postérité: mais je le repete, se traîner sur leurs traces, c'est vouloir grossir servilement l'obscur troupeau du peuple imitateur. Sommes-nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation sur la scène? Il faut de toute nécessité, en se pénétrant de l'esprit sublime de ces illustres tragiques, imaginer d'autres ressorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le respect que nos modèles doivent nous inspirer, osons le dire, parce que l'admiration raisonnable exclut le fanatisme superstitieux: la *terreur* & la *compassion*, ces deux grands pivots du théâtre, n'ont point été

employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils sont susceptibles. St. Evremont se plaignoit avant moi, que nos pièces ne font pas une impression assez forte; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendresse; que l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond." M. de Voltaire, à l'occasion de cette remarque, ajoute: il faut avouer que St. Evremont a mis le doigt dans la plaie secrète du Théâtre français, & il finit par cette observation si vraie, qui doit être une leçon éternelle pour quiconque aspire au titre d'auteur dramatique: „ ces défauts viennent de trop de société (1), du bel

(1) On dit que, de tous les peuples, le Français est le plus sociable: cela peut être: mais cet amour de la société qui produit les agréments de la conversation, la fleur de la politesse, l'élégance du style, le brillant du bel esprit, ce même amour de la société n'a-t-il pas aussi ses inconvéniens? En donnant naissance aux fines allusions, aux comparaisons ingénieuses, à ces graces légères qui sont l'aliment de l'esprit, n'est-il pas nuisible à la vigueur & aux progrès du génie? De-là cette même physionomie, si l'on peut le dire, dans la façon de penser, dans les ouvrages; de-là notre fautive délicatesse, nos ames efféminées: plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs

esprit (2) & *du peu de soléitude.*" (3) Voilà sans contredit d'où naît cette faiblesse de traits répan-

distinctives ; toutes les nuances se confondent. On quitte son esprit pour prendre celui d'autrui , & l'on est toujours assuré de perdre.

(2) J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel esprit*, n'est que le frivole talent de riller & de tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses ; ce vice afflige non-seulement la plupart de nos écrivains, mais il est devenu le ridicule général de la nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature, qui est le seul qu'on doit employer, & le seul qui assure solidement le mérite d'un ouvrage.

(3) Il y a près de deux mille ans qu'un poëte latin écrivoit :

Carmina secessum scribentis & otia querunt.

Pétrarque, dont le premier charme peut-être est celui d'une douce mélancolie, disoit aussi :

Cercato hò sempre solitaria vita
 Le rive il fanno, e le campagne, e i boschi
 Per fuggir quest' ingegni fordi, e iofchi
 Che le strada del ciel hanno smarrita:

 Le città son nimiche, amici i boschi
 A miei pensieri, &c.

Il n'y a pas jusqu'au Philosophe sans faste, au Précepteur de l'humanité, qui n'ait dit : „ chacun regarde

due dans la plupart de nos ouvrages modernes. Ce n'est point à la cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis que le grand Corneille alloit puiser cette force de raisonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine, qui l'élevé si fort au-dessus de ses rivaux. Si Moliere eût cédé aux sollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au service d'un prince, il n'auroit pas eu le loisir de créer & de nourrir dans le silence du cabinet les scènes vigoureuses & immortelles du Tartuffe, du Misanthrope, &c. On ne sçauroit trop s'arrêter sur ce principe si important pour les hommes de lettres: la solitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ses facultés, & en la détachant des objets accessoires, en l'isolant, la rend, si l'on peut le dire, plus elle-même; c'est du sein de la profonde méditation qu'éclôt & s'éleve le génie créateur, au lieu que l'esprit a besoin d'emprunter de la société: ce qui lui donne un air de ressemblance avec tout ce qui l'environne, & lui

„ devant soi: mais je regarde dans moi, je n'ai affaire „ qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contrôle, „ je me goûte, je me roule en moi-même.” Pour réussir dans quelque genre de littérature que ce soit, je dirai plus, pour être homme, il faut descendre en soi, s'interroger, *écouter son ame.*

fait contracter la froide timidité de la servitude. Cet amour de la retraite, ce travail obstiné, l'*improbus labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ses idées, d'en étudier tous les effets, de creuser dans la nature même, est sans doute ce qui a produit chez nos voisins des scènes détachées que nous admirons, & ce chef-d'œuvre des romans (1) qui sera toujours le modèle & le désespoir des écrivains qui suivent cette carrière.

C'est donc dans ce champ tout neuf pour nos poètes tragiques que j'invite le génie à s'élançer & à nous faire goûter de nouveaux plaisirs & de nouvelles instructions: car le Théâtre, (2) malgré la mauvaise humeur & la sévérité féroce & gothique de certaines gens, sera toujours regardé comme une des premières écoles de sagesse & d'humanité.

(1) Est-il nécessaire de nommer Clarisse? C'est peut-être l'ouvrage où les passions sont le plus développées, & le meilleur traité de morale pratique.

(2) „ Je regarde, dit M. de Voltaire, la Tragédie „ & la Comédie comme des leçons de vertu, de raison „ & de bien-séance. Corneille, ancien Romain parmi „ les Français, a établi une école de grandeur d'ame, „ & Moliere a fondé celle de la vie civile. Les génies „ français formés par eux, appellent du fond de l'Europe „ les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, & „ qui contribuent à l'abondance de Paris.”

Il est des martyrs zélés de l'habitude, prêts à se soulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette classe d'hommes qui ne demande pas mieux que de se garotter des chaînes de l'usage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un drame où l'on représente des religieux, un tombeau, un des personnages creusant sa fosse ; toutes ces images sombres & pathétiques qui laissent des impressions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes, trop affligeantes*, ce sont leurs expressions. Il est vrai que le genre dramatique du COMTE DE COMMINGE, est un peu différent de celui de l'Opéra-comique. (1) devenu par l'extra-

(1) S'il arrivoit que la nation, par une de ces bizarreries qu'on ne peut gueres appréhender de son inconstance, persistât à mettre l'Opéra-comique au rang de ses premiers spectacles, il seroit à craindre que le goût, disons plus, les mœurs ne fussent altérés & bientôt corrompus ! Le théâtre chez les Grecs étoit lié au système de législation. Des hommes éclairés qui connoissent le pouvoir du physique, ne sçauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, & des impressions qu'ils reçoivent. Des âmes remuées par des images nobles & attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assurément plus préparées aux grandes choses, aux bonnes actions, que des esprits nourris de jeux insipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résisterent aux forces

vagance de la mode un de nos spectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces Critiques délicats que nos prédécesseurs ont épuisé l'imposant, ce sentiment si borné du genre admiratif, ainsi que les mouvements doux & agréables du genre tendre. Lorsque Corneille & Racine donnerent leurs chef-d'œuvres, nous nous ressentions encore de la fermentation des guerres civiles; le sang étoit allumé; tout respiroit l'énergie, la flamme de la passion; tout étoit disposé, soit à la fierté de l'héroïsme, soit à l'ingénieuse galanterie de l'amour Espagnol: de légers ébranlements suffisoient pour exciter des sensations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'elles sont affaîsées par la mollesse, qui nous réveillera de cette langueur léthargique, si ce n'est une répétition continue de violentes secousses? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages seuls sont capables d'agiter. Ce n'est plus

du *grand roi*, ils ne couroient point entendre des musiciens effeminés, ils alloient enflammer leur courage aux représentations des drames immortels des Sophocles, des Euripides, &c. Au moment que les Romains désertèrent le théâtre de Terence pour les Atellanes, l'esprit mâle de la république perdit de sa vigueur, & ce fut peut-être la première époque de sa décadence.

le pinceau, c'est le burin même dont il faut se servir pour tracer & entretenir dans nos âmes éternuées quelques sentimens qui s'y impriment & s'y conservent. Quand le COMTE DE COMMINGE n'auroit produit que cet effet si important pour l'humanité, pour la vraie philosophie, de mettre sous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariser avec la terreur qui accompagne cette image; d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'art dramatique, qui à la rigueur ne devoit en avoir d'autre que celui de la morale; d'ailleurs je ne prétens pas faire le procès aux scrupuleux sectateurs de l'*ancienne routine*. Qu'on me reproche de n'avoir pas fait ressembler mon drame à trois ou quatre mille piéces composées dans le même esprit; de n'avoir pas voulu me traîner sur les pas d'humbles copistes, bien inférieurs à leurs modèles; d'avoir négligé la petite adresse d'agencer sans vraisemblance des conversations amoureuses & élégiaques; d'avoir rejeté la stérile abondance des situations romanesques, la multiplicité des incidents, ces rôles de tyran si opposés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangères qu'on nomme des *tirades*; enfin d'avoir essayé de faire quelques pas sans m'appuyer sur la faiblesse d'autrui; je citerai pour ma défense un de nos législateurs dra-

matiques : „ Si , dit-il , on avoit toujours mis
 „ sur le théâtre tragique la grandeur romaine , à
 „ la fin on s'en feroit rebuté. Si les héros ne
 „ parloient jamais que tendresse , on seroit affadi,
 „ &c. Tous les genres sont bons , hors le genre
 „ ennuyeux. Ainsi il ne faut jamais dire : si cette
 „ musique n'a pas réussi , si ce tableau ne plaît
 „ pas , si cette pièce est tombée , c'est que cela
 „ étoit d'une espece nouvelle : il faut dire : c'est
 „ que cela ne vaut rien dans son espece.”

J'aurai donc prononcé ma condamnation , si
 COMMINGE a eu le malheur d'ennuyer : mais si
 par hazard j'avois réussi à faire couler quelques
 larmes , à peindre les passions , à montrer la re-
 ligion sous les traits véritables qui la font aimer ,
 s'obstineroit-on à ne me point pardonner une si
 heureuse témérité ? Il seroit singulier que ceux
 qui tous les jours ont Athalie entre les mains ,
 eussent l'injuste bisarrerie de taxer de *hardiesse*
contre les regles , le sujet du COMTE DE COTMIN-
 GE. Le Grand-Prêtre des Juifs valoit bien l'Abbé
 de la Trappe ; & si je pouvois risquer mon apo-
 logie , j'aurois peut-être l'audace d'avancer que
 la *Fable* du COMTE DE COMMINGE pour le but
 moral , a quelque supériorité sur celles de Po-
 lyeucte & d'Athalie (1). Que nous présente en
 effet

(1) Qu'on lise M. de Voltaire , on verra que je ne suis
 point

effet la première de ces tragédies? Un néophyte dominé par un emportement de ce qu'ont désavoué même les Percs de l'Eglise, qui brise sans nulle nécessité les statues des Dieux de l'Empire, qui cause la mort de son ami, & par un enthousiasme déplacé, expose tous les Chrétiens aux horreurs d'une proscription générale. Dans Athalie on voit un Prêtre, un ministre de paix & de vérité, échauffer les fureurs d'une conspiration, attirer dans un piège une Reine, sa Souveraine, & ordonner de sang-froid qu'elle soit massacrée. Jettons ensuite les yeux sur COMMINGE: la religion y est représentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir son sein compatissant à des enfants malheureux. J'ose présentement demander à des esprits exempts de prévention, laquelle de ces trois pièces (qu'on daigne toujours se souvenir que je parle du sujet) a une fin plus morale, plus liée à la saine politique, excite des sentiments plus purs, plus profitables à l'humanité? Aussi je ne désespere point que dans la suite des tems COMMINGE & les drames de cette espece ne soient représentés sur notre scène. Les Espagnols, dans la semaine sainte,

point le premier à faire ce reproche à ces drames, qui d'ailleurs sont des chefs-d'œuvres.

jouent des *Autos Sacramentales*, & pourquoi ne joueroit-on pas COMMINGE dans cette semaine de dévotion, où les seuls spectacles soufferts sont la Foire & l'Opéra-comique? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces singularités de l'esprit humain: mais les religieux de la Trappe saisis d'un saint respect pour l'Etre suprême, COMMINGE se pénétrant de l'image de la mort, formeroient selon moi un spectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'amélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un théâtre qu'on appelleroit le *Théâtre sacré*, destiné uniquement à des représentations de cette sorte? Je sçais que je vais exciter le rire des *Plaisants agréables*, qui me renverront aux pieuses facéties de nos peres: mais la plaisanterie ne m'empêchera jamais de proposer ce que je croirai raisonnable. Nos Comédiens français joueroient pendant le Carême sur ce théâtre; on n'y donneroit que des pièces saintes: ce seroit remonter à la véritable institution de la Tragédie; on sçait que chez les Grecs le théâtre servit d'abord à consacrer l'appareil de la religion & la pompe de ses mystères. Un homme de génie ne seroit pas embarrassé d'annoblir ce que nos ayeux ignorants étoient parvenus, à force de mauvais goût, à rendre ab-

surde & ridicule. Milton dans les plates bouffonneries de la Comédie du *Péché Originel*, entrevit tout le sublime de son Poëme, la majesté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'Ange rebelle terrassé, & se relevant sans cesse des gouffres infernaux, les graces chastes & séduisantes d'Eve, la faiblesse intéressante d'Adam, l'imposante perspective de tous les malheurs qui devoient accabler sa postérité. Croiroit-on, par exemple, que la *Passion* (1) traitée par un talent

(1) Castelvetro, Maffei nous apprennent que la *Passion* a été jouée de tous les tems en Italie. Au reste, ce que je propose n'est point de mon invention: je ne parle que d'après un de nos maîtres. „ Les Confreres de la passion „ en France, dit M. de Voltaire, firent paraître vers le „ seizieme siecle Jesus - Christ sur la scène. Si la langue „ française avoit été alors aussi majestueuse qu'elle étoit „ naïve & grossiere, si parmi tant d'hommes ignorants „ & lourds il s'étoit trouvé un homme de génie; il est „ à croire que la mort d'un Juste persécuté par des „ Prêtres Juifs, & condamné par un Prêtre Romain, „ eût pu fournir un ouvrage sublime: mais il eut fallu „ un tems éclairé, &c.” Et que d'autres sujets encore à traiter dans le genre sacré! Abraham prêt d'immoler son fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour se remplir de l'obéissance due à l'Etre suprême; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit suivre

supérieur, ne seroit pas une de nos tragédies les plus pathétiques ? Quel plus grand intérêt que celui qui résulteroit du spectacle d'un Dieu assez grand pour se soumettre aux ignominies & aux souffrances de la nature humaine, assez bon pour pardonner à ses bourreaux & pour prier en leur faveur ? Qu'on ajoute à ce vaste & magnifique tableau, ceux d'une mere en proie à toutes les douleurs, d'un disciple chéri & fidele, qui pleure en accompagnant son maître au supplice, d'un autre disciple qui, frappé d'un profond repentir, déteste ouvertement sa faute ; que ces situations enfin soient rendues avec tout l'éclat, toute la dignité du sujet, & en vers sublimes, tels que ceux d'Athalie, & je doute qu'il y ait un seul spectateur dont l'ame ne soit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compassion*.

Après m'avoir fait des objections sur le genre de mon drame, on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois Actes. Je hasarderai à ce sujet quelques idées que, suivant

son crime ; l'ombre de Samuel évoquée par Saül, & lui montrant dans toute son horreur le sort qui l'attend ; le Prophete Daniel accablant Balthasar des vengeances de Dieu : ne voilà-t-il pas des drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c ?

ma convention avec mes lecteurs éclairés, je sou-
mets à leur jugement.

La distribution d'une pièce en Actes est une invention des modernes, c'est-à-dire des Romains, que nous avons adoptée. On a cru par ces nouvelles difficultés de l'art appuyer davantage la vraisemblance de l'intrigue, & augmenter l'intérêt : on n'a fait que l'affaiblir. Nos écrivains dramatiques ressemblent en cela à nos orateurs, qui partagent leurs discours en plusieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu pueril du mauvais goût. Que diroit-on d'un bâtiment où l'on laisseroit subsister les échaffauds qui ont servi à la construction ? Ces divisions dans les drames étoient absolument ignorées des Grecs ; leurs intermedes remplis par les chœurs, développoient l'esprit des scènes. L'Abbé d'Aubignac qui a écrit sans nulle philosophie, sans aucune vue qui lui appartient, a prétendu que cette division étoit *fondée sur l'expérience*, & que toute tragédie devoit avoir une *certaine longueur* : on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expressions vagues d'une *certaine longueur* ; on pourroit encore ajouter que cette division, *fondée sur l'expérience*, est peut-être opposée à la Nature, qui cependant est la source & le modele des arts d'imitation. Qu'est-ce qu'un drame ? N'est-ce pas la représentation d'une ac-

tion quelconque? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée? Qui doit en fixer l'étendue? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action cesse, ou plutôt qu'elle soit complète. Je dirai plus : est-il vraisemblable que l'on puisse supporter avec des interruptions les grands mouvements de l'amour, de la vengeance, de la fureur? Or un assemblage de scènes où l'intérêt croîtroit à chaque instant, où l'ame seroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire poussé de flots en flots, où la tempête des passions seroit d'autant plus violente, qu'elle approcheroit de sa fin, un tel ouvrage ne seroit-il pas assuré de réussir? On se garderoit bien de borner les scènes, ce seroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je suppose qu'un drame pareil composât un seul Acte (1) de mille à

(1) De telles tragédies en un acte pourroient être jouées à la suite d'une autre tragédie. L'usage de donner après un drame touchant une petite piece comique, & souvent une farce, se ressent encore de notre ancienne barbarie. Rien de plus opposé au sens commun! On nous dit qu'il est *bon de rire après avoir pleuré*: la joie assurément est une sensation nécessaire à notre nature; mais le but du Théâtre est que chaque mouvement de l'ame produise son effet, & par ce passage subit des

douze cents vers, ne seroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéressé le spectateur, & de l'avoir conduit jusqu'à la fin, sans ces entre-actes qui amènent toujours avec eux des défauts d'invéraisemblance, & le refroidissement, le premier des torts sans contredit pour tout écrivain.

Je conviendrai cependant que peu de sujets pourroient être traités de cette manière : mais du

larmes aux ris, on détruit les impressions nobles & profondes qu'a excitées la Tragédie ; on s'oppose totalement à son objet, qui est de conduire par la mélancolie & par l'attendrissement, au développement de la sensibilité, la source des vertus & des bonnes actions. Ce n'est pas que je prétende bannir de notre scène la Comédie : je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule : le grand objet de l'art théâtral : mais la Tragédie attaque *l'inhumanité* même, ce principe de tous les crimes ; elle exerce les âmes à la pitié, y réveille le sentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux sortes de Drames sont également utiles à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier ? Qu'on divise donc leur domaine : qu'un jour soit consacré à la représentation de la Comédie, & un autre à celle de la Tragédie ; à la faveur de ce partage, les deux spectacles ne se nuiront point, & l'on emportera chez soi des sentiments décidés, qui contribueront plus fortement à nous toucher, & à nous corriger.

moins si l'on veut s'affujettir à cette division d'Actes, que la sévérité pédantesque de la règle n'aille pas jusqu'à nous faire une loi absolue du nombre de cinq Actes; celui de trois me paraît plus naturel, plus conforme à ce qu'exigent la vérité & la matière de la plupart des actions dramatiques. Il est aisé de juger par les meilleures pièces de nos maîtres, que la distribution en cinq Actes leur a été souvent peu avantageuse. Combien de nos excellentes tragédies dont le premier Acte surtout est inutile, & ne sert qu'à répandre de la langueur sur l'économie de la pièce? Je ne serois point étonné qu'un poëte dont le génie justifieroit l'audace, composât des drames tragiques en deux, en trois, en quatre Actes, & même en six, sept, huit, si la matière le comportoit; il est vrai que les actions susceptibles de cette dernière étendue, sont en très-petit nombre. En un mot, qu'un sujet théâtral soit soutenu & animé jusqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'apercevra point de sa longueur. Qu'on entre dans la célèbre Eglise de Saint Pierre de Rome, on sera fasciné & enchanté du beau résultat de tant de sages proportions, & l'on ne cherchera point à les décomposer. Ces Actes divisés sont le technique du Drame; le secret du talent consiste à cacher les procédés de l'art.

Que tous les *Manœuvres* de regles nous disent encore qu'il est nécessaire que ces Actes aient une longueur respective : autre abus de l'esprit d'ordre & de goût qui doit être attaché au génie, comme un ami qui le conseille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'est-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des Actes, & n'est-il pas absurde qu'un Acte n'ait que trois cens, trois cens quarante vers, parce que l'Acte précédent ou suivant n'en a point davantage ? Voilà aussi d'où naissent ces remplissages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plupart des drames, & qui font dire aux ignorans mêmes : „ Cette piece peut être belle ; „ je ne m'y connais pas : mais elle m'a ennuyé.” Le plus stupide des spectateurs, *sans s'y connaître*, fera affecté au Théâtre, quand on ira droit à son ame, & qu'on ne s'amusera point à débiter des *tirades*, au lieu d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. „ Un des plus grands be- „ soins de l'homme est celui d'avoir l'esprit „ occupé ;” peu de gens savent raisonner : mais tous les cœurs sont faits pour sentir, & c'est toujours la faute de l'auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorsque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de théâtre entassés les uns sur les autres, sans liaison, sans choix, un composé

d'incidents, de surprises, qui ressemble à un jeu d'échecs où la finesse conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la passion. Nous en avons un exemple frappant : rien de si agissant, de si enflammé que le personnage de Phédre ; on observera en passant que l'on trouve dans Racine très-peu de ces incidents imprévus, que l'on appelle coups de théâtre, & qui ne peuvent causer que le froid plaisir de la curiosité.

Quand, à la place de ces *tours de passe-passe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* simples & sublimes, tels que les Grecs nous en présentent ? Qu'on auroit aimé à voir sur la scène ces vers en action :

Le trouble semble croître en son ame incertaine :
 Quelquefois pour flatter ses secrettes douleurs,
 Elle prend ses enfants, & les baigne de pleurs,
 Et soudain renonçant à l'amour maternelle,
 Sa main avec horreur les repousse loin d'elle ;
 Elle porte au hazard ses pas irrésolus ;
 Son œil tout égaré ne nous reconnaît plus ;
 Elle a trois fois écrit, & changeant de pensée,
 Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.

Quels effets eut produit cette scène admirable sous le pinceau de l'enchanteur Racine ! Et quel coup de théâtre approcheroit d'images aussi touchantes, aussi vraies ?

Lorsque je recommande les *tableaux* & la *pantomime*, je suis bien éloigné de pencher pour ce faste théâtral qui surcharge souvent en pure perte pour l'esprit, & sans aucune nécessité, quelques Opéra Italiens : je suis très-convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que pour rendre une pièce intéressante, pour composer dans le *genre sombre*, il suffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des spectres. Si la représentation n'est amenée par des motifs bien appuyés, si elle n'est pas embellie par le charme continu des vers, ce ne sera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de semblables cannevas : mais qu'un poëte qui possède son art, le fortifie des beautés émanées des *tableaux* & de la *pantomime*, il donnera une double vie à son drame ; il aura composé pour les yeux & pour les oreilles, & l'on ne sçauroit trop se concilier les sens, pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des signes : c'est la langue primitive, c'est celle de tous les hommes. Si les cinquiemes Actes d'Iphigénie & de Mérope se passoient en action sur la scène, que cette pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes pièces ! Nous parlons trop, nous n'agissons point assez.

Qu'on n'imagine point cependant que je

proscribe ces scènes étendues que j'appelle des *scènes pleines*, & qui constituent la richesse du Drame. Assurément nous perdriens beaucoup, si la belle scène entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & si celle de Pauline & de Sévere n'abondoit pas de cette plénitude de sentiment qui assure toute la force des caractères; c'est dans ces morceaux que le génie peut répandre ses trésors & déployer sa vigueur; ces fortes de scènes sont l'ame robuste de l'action: mais elles doivent être placées, & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers qui ne sont qu'un remplissage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne servent précisément qu'à former cette mesure toisée d'Actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des règles théâtrales.

Il me semble encore qu'on doit apporter autant de soin à la composition d'une scène, qu'à celle du Drame entier, & n'employer surtout le Monologue que lorsqu'il est l'effusion même, le cri de la passion; est-il amené par la force du sujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne sçais comment la Motte a pu écrire: „ Où trou-
 „ veroit-on dans la nature des hommes raisonna-
 „ bles qui pensassent ainsi tout haut, qui pronon-
 „ çassent distinctement & avec ordre tout ce qui
 „ se passe dans leur cœur? Si quelqu'un étoit.

„ surpris à tenir tout seul des discours si passion-
 „ nés & si continus , ne seroit-il pas légitimé-
 „ ment suspect de folie ? ” Il falloit que la Motte,
 pour parler ainsi , connût bien peu la nature.
 Et combien rencontre-t-on de gens profondé-
 ment affligés , qui exhalent leurs plaintes en mar-
 chant ! qu'il est naturel qu'une ame surchargée
 de douleurs se déborde d'elle-même , & qu'on se
 plaît à entendre Caton délibérer , s'il s'ôtera la
 vie ! Sans contredit un monologue , qui n'est pas
 l'éruption de l'ame , sent le mécanisme de l'art ,
 & alors il est insupportable ; on doit le renvoyer
 avec ces ridicules à *parte* , le comble de l'absur-
 dité théâtrale.

Le même esprit de vérité , qui permet les Mo-
 nologues , lorsqu'ils nous offrent le ravage des
 passions , le travail en quelque sorte d'un cœur
 déchiré par de violents transports , rejette sans
 complaisance ces morceaux de détails (1) que l'on
 a nommés des *tirades* , quoiqu'ils obtiennent pres-
 que toujours des battemens de mains. Un auteur
 dramatique jaloux de plaire à ce petit nombre de

(1) „ Celui , dit un écrivain connu , qui prononcera
 „ d'un drame dont on citera beaucoup de pensées
 „ détachées , que c'est un ouvrage médiocre , se trom-
 „ pera rarement. Le préme excellent est celui dont
 „ l'effet demeure longtems en moi.”

connaisseurs qui portent les écrits à la postérité, se gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornemens déplacés dont s'offense toujours le vrai goût. Un bel esprit me reprochoit de n'avoir point inféré dans COMMINGE de ces sortes de morceaux, qui forment autant de *jolis cadres* à part, étrangers au total du tableau: je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges; elle m'a prouvé que j'avois suivi la regle fondamentale, que je me suis imposée, de ne jamais perdre la nature de vue, & de ne point rechercher les applaudissemens, lorsqu'ils seront contraires à ce principe essentiel pour tout écrivain. Il faut avoir le courage d'aimer son art, indépendamment du succès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un poëte étoit pénétré de son sujet, qu'il eût assez de talent pour s'oublier, pour se fondre dans ses personnages, combien aurions-nous au théâtre de réussites moins éblouissantes, mais plus durables? Je ne vois point que les Grecs & Racine parmi nous, aient employé de ces beautés artificielles; tout chez eux se rapporte à l'ensemble; tout part des entrailles de l'action; qu'on me pardonne une comparaison triviale, mais fidele: c'est une toile d'araignée dont tous les fils aboutissent au centre; par ce moyen caché, il n'est point de situations

qui ne soient motivées, & qui ne produisent de l'effet; Richardson est un modèle en ce genre, que les auteurs qui se destinent à composer pour la scène, ne sçauroient avoir trop entre les mains; Clarisse est un corps bien organisé, où toutes les parties sont relatives & forment un heureux résultat, d'où sort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos drames ce peu de liaison? Pourquoi ne travaillons-nous pas de masse? Nous n'étudions point assez la nature; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & sequi*; nous composons les uns d'après les autres, comme ces peintres qui se forment sur la manière d'autres peintres & qui n'ont point recours au modèle: ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera insensiblement la décadence & la perte de l'art dramatique. Jeunes poètes, ressouvenez-vous que Moliere ne se contentoit pas de lire Plaute & Terence; il suivoit partout la nature (1), & ne la quittoit point qu'il n'eût rassemblé tous les traits dont il

(1) Moliere avoit trouvé sous sa main un de ces originaux dont les traits sont marqués; il s'attacha à cet homme, se mit avec lui dans le coche, l'accompagna jusqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui composoient ce personnage.

devoit former le personnage qu'il avoit à mettre sur la scène. De-là cette vérité de caractère, un des principaux talents de ce grand homme; on voit qu'il s'étoit fait une étude sérieuse & réfléchie de l'esprit humain, qu'il a poursuivi; si l'on peut le dire; ce Protée, & qu'il l'a fait sous toutes les métamorphoses qu'il emprunte. Molière étoit peut-être encore plus grand philosophe (1) que grand poëte, & sans cette première qualité, il n'eut point acquis cette supériorité de génie qui lui assigne une place séparée par un intervalle immense de tous les autres écrivains dans son genre.

Je

(1) Il y a des gens qui prétendent que la philosophie est nuisible à notre littérature; oui, la philosophie d'apparat, qui ne sçait point se plier à la chaleur, au charme du sentiment & se fondre avec lui, qui loin de cacher ses ressorts & ses forces, fait parade de son compas & de la morgue de sa doctrine: mais la philosophie, telle que Molière l'a employée, est ce feu secret & nécessaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette sagacité, ce génie puissant qui l'ont fait entrer en maître dans le mécanisme des passions humaines; il a dû à la philosophie l'avantage d'avoir créé ce comique, qui est beaucoup moins d'expression que de situation, le vrai comique, & le seul qui mérite d'être appelé *vis comica*; aussi Molière jusqu'à présent n'a-t-il pas eu de rivaux, ni même d'imitateurs &c.

Je ne cesserai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre esprit à nous éloigner de la nature; pour nous en rapprocher, il faut absolument que nous revenions sur nos pas, & que nous remontions au principe des arts d'imitation. Je conviendrai que c'est un travail pénible; mais si l'on ne s'efforce point de découvrir le nud sous le nombre des faux ornemens qui le défigurent & l'écrasent, notre poésie est anéantie.

Les Allemands qui jouissent des plus beaux jours de leur littérature, prouvent par leurs succès qu'ils sont beaucoup moins que nous écartés des premières règles du théâtre. Le *bel esprit* & la *société* n'ont point encore altéré chez eux ce simple, ce beau naturel, la source des richesses dramatiques; je ne citerai qu'un exemple tiré d'une tragédie où éclate surtout cette vérité de caractère, sans laquelle il ne peut exister d'intérêt. Adam a banni de sa présence Cain souillé du meurtre de son frère. Ce malheureux père touche au moment de sa fin, qui lui a été annoncé par l'Ange de la mort. La scène représente sa fosse, creusée près de l'autel, qu'avoit élevé Abel, & qui est encore teint de son sang. Adam répand ses craintes, ses larmes dans le sein de Seth, un de ses fils bien-aimés. On vient lui dire qu'un homme, dont l'air est menaçant & le regard terrible, s'est montré à la porte de sa

cabane : à ces traits effrayants , Adam n'a pas de peine à reconnaître Caïn ; il ordonne aussitôt à Seth de presser ce fils criminel de fuir sa présence ; il ajoute cependant qu'on le laisse entrer , si c'est Dieu qui l'envoie , & par une de ces nuances délicates & sublimes qui n'ont appartenu jusqu'ici qu'au seul pinceau d'Homere (1) , Adam recommande à Seth de couvrir l'autel , *afin que le sang d'Abel ne blesse point les yeux de son meurtrier.* Caïn paraît , amené par Seth ; il a les cheveux hérissés , l'œil sombre & foudroyant ; il s'écrie (2) :

(1) On ne sçauroit trop lire Homere pour avoir une idée de ces fineses de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t-il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut seul apprécier ! Ce peintre sublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odyssée , un animal domestique vieilli dans les foyers du palais d'Ulysse , & exposé aux mauvais traitements des amants de Penelope ; Ulysse , déguisé sous l'air & l'habillement d'un malheureux étranger , arrive chez son serviteur Eumée dont il est méconnu ; le chien plus éclairé par le sentiment , reconnoît son maître , fait des efforts pour se relever , & va en se traînant lui lécher les pieds. Qui seroit assez insensible pour n'être pas remué jusqu'aux larmes par une peinture aussi naïve & aussi touchante ? &c.

(2) Scène tirée des IV, V, & VI scènes du second acte de la *Mort d'Adam* , tragédie de M. Klopstock.

Est-ce Adam que je vois ? (1).

ADAM, *d'un ton de surprise, mêlé de douleur.*

Caïn dans ce séjour !

A Seth.

Je le sens trop, voilà mon dernier jour !

A Caïn.

Malheureux ! . fils rebelle aux ordres de ton pere ,
Tu me désoberis ! . Tu parais en ces lieux !

CAÏN, *d'un air farouche & trouble.*

Adam . . quel est celui qui m'amene à tes yeux ?

ADAM.

Seth ne t'est point connu ! mon second fils , ton frere !

CAÏN.

Mon frere ! . Que dis - tu ? . Je n'ai point de parents ;
Mes parents . . sont l'enfer, les remords dévorants.

ADAM, *d'un ton attendri.*

Mon fils !

CAÏN.

Ah ! laisse-là ce nom que je déteste ;

Bannis toute pitié ; n'en attends pas de moi.

Tu veux sçavoir pou-quoi la colere céleste

A rappelé mes pas dans ce séjour funeste ?

(1) J'ai pris la liberté de traduire à ma façon, c'est-à-dire autant que ma faiblesse a pu me le permettre, ce morceau de la tragédie *de la mort d'Adam* de M. Klopstock ; ce drame a plusieurs endroits d'une vérité aussi pathétique ; M. Huber nous en a donné une traduction en prose qui suffit pour faire goûter les beautés essentielles de l'original &c.

Adam .. Adam ... je viens ... pour me venger de toi,
Pour te punir.

SETH *effrayé, faisant quelques pas vers son frere.*

Son flanc .. sous ta main sanguinaire !

Ciel !

CAIN, *à Seth.*

Avant que tu fusses né,

Déjà j'étois infortuné !

Jeune homme, écoute - moi .. songe à te taire.

ADAM.

Ta vengeance , grand Dieu , le poursuit donc toujours ;

CAIN, *à Adam.*

Adam .. ne crains point pour tes jours.

ADAM.

Et tu veux me punir ?

CAIN, *reprenant sa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

ADAM *avec tendresse.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils !

CAIN, *d'une fureur concentrée.*

Tu rassemblas sur moi des malheurs inouis,

Tous les tourments .. tu m'as fait naitre !

Oui, je veux me venger de la terre, des cieus,

De toi, dont j'ai reçu la fatale existence,

Le présent le plus odieux ,

De toi, par qui je vis & je suis malheureux ;

Oui, je veux attacher le trait de la vengeance

Sur moi .. sur moi l'auteur d'un homicide affreux. .

Je vois tomber Abel .. son sang crie & s'élance. .

A Adam.

De tes fils qui sont nés . . qui naissent, qui naîtront,
Le plus infortuné comme le plus coupable,
Je cède, en blasphémant, à ce Dieu qui m'accable,
L'arrêt de sa justice est gravé sur mon front;
Par-tout il me poursuit, & par-tout je l'offense;
Pour augmenter encor l'horreur de ma souffrance,
Qu'il m'offre le passé, le présent, l'avenir;
Que ses foudres sur moi viennent se réunir;
Tous deux enflâmez-vous d'une haine immortelle;
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle:
Je vous jure à tous deux une guerre éternelle;
Ce sont-là tes forfaits . . & je veux t'en punir.

SETH allant à Caïn en pleurant.

Ah! barbare, où t'emporte une fureur impie?
Considère ces traits si chers & si puissants,
Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le tems. .
Songe . . songe, cruel, que tu lui dois la vie.

CAÏN, avec transport.

C'est ce qui fait son crime, & ce qui fait mes maux,
Ma rage. .

ADAM, d'un ton pénétré, à Seth.

C'est son juge & le mien qui l'envoie!
Dieu, me réservojs-tu ces châtimens nouveaux?

A Seth.

Laisse-le s'abreuver des pleurs, où je me noie.

A Caïn.

Que veux-tu?

CAÏN.

Te maudire.

ADAM, *d'un ton pénétré.*

Ah! c'en est trop, mon fils :

Ne maudis point Adam . . mon fils ! . je t'en conjure
Par le saint nom de pere, au nom de la nature,
Au nom même d'un Dieu . . qui peut te pardonner.

CAIN, *avec désespoir.*

Sur ma tête proscrire il ne peut que tonner. .
Non . . rien n'empêchera Caïn de te maudire.

ADAM, *allant vers sa fosse.*

Avec chaleur.

Eh bien, suis les transports du Démon qui t'inspire ;
Viens, fils dénaturé, fléau d'un Dieu vengeur,
Viens, que l'humanité, le sang, rien ne t'arrête :
Viens, je vais te montrer la place où ta fureur,
Ta malédiction doit tomber sur ma tête. .
Vois-tu bien cette fosse ouverte par mes mains ?

CAIN, *avec étonnement.*

Une fosse ! .

ADAM, *avec la même vivacité.*

Elle attend la cendre de ton pere.
C'est-là que pour jamais le premier des humains
Déposera neuf cens ans (1) de misere ;
C'est-là qu'enfin je trouve un terme à ta colere ;
Là, tu dois me maudire . . aujourd'hui, malheureux,
De son dernier soleil Adam voit la lumiere !
Une éternelle nuit s'étend sur ma paupiere !
Cette fosse engloutit mes craintes & mes vœux ! .

(1) Lisez la Genese : *Et factum est omne tempus quod vixit Adam, anni nongenti triginta, & mortuus est, &c.*

Caïn a les yeux attachés sur cette fosse.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entière
Frappoit en ce moment ton pere infortuné!
Frémis, le même sort, Caïn, t'est destiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la poussiere. .
C'est peu pour tes regards de ces affreux objets,
Adam découvre l'Autel qu'il avoit fait voiler par Seth.
Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

C A I N, épouvanté.

Cet autel! .

S E T H, avec emportement à Caïn.¹

Tremble encore effrayé de ton crime.

Tu vois l'autel d'Abel, l'autel où la victime
Fut ton malheureux frere assassiné par toi;
Son sang . . t'accuse encore. .

*Caïn recule d'effroi, & Adam est penché sur l'Autel
& pleure.*

C A I N, troublé.

Il réjailit sur moi! .

Abel des profondeurs du ténébreux abîme,
Monte . . s'éleve . . il touche à la voûte des cieux!
Le feu de la vengeance éclate dans ses yeux!
Où me cacher? . mon frere! . ô mon frere! . il m'entraîne!
Contre moi . . contre moi tout l'enfer se déchaîne!
Mon frere, vois mes pleurs . . mon frere, entends
mes cris . .

Courons! . *Il va vers l'autel.*

Dieu! cet autel me repousse! . Il s'agite . .

Un rocher menaçant roule . . se précipite. .

Et m'écrase de ses débris! .

Après une longue pause.

Où suis-je ? .. (A Adam.) Auteur d'une affreuse existence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille; écoute ta sentence;
Je foule aux pieds la nature & ses loix:
La malédiction t'accable par ma voix,
Et ton supplice enfin commence!

Avec fureur.

Rassemble dans ta mort tous les traits assassins,
Qui doivent moissonner les malheureux humains!

Que de toutes les agonies

Les horreurs sur Adam s'attachent réunies!

Que ses yeux expirants, fixés sur le tableau

Des malheurs dont ses fils redoutent la menace,

Mesurent le vaste tombeau

Où doit courir en foule & s'engloutir sa race!

Sans le frisson mortel parvenir à ton cœur! ..

Sans la destruction s'emparer de ton être! ..

Avant que d'expirer, meurs cent fois de terreur!

Songe .. que tu vas cesser d'être.

Vois le fatal linceul, au gré de mes souhaits,

Déjà développé, t'enfermer pour jamais! ..

Vois ton cercueil rouler dans la fosse profonde, ..

Ta mémoire en horreur au monde,

Par le dernier de tes neveux

Ton nom maudit .. ton nom toujours plus odieux! ..

ADAM, *accablé de douleur.*

Arrête, fils cruel .. tu fais mourir ton père! ..

*Adam tombe sans connaissance au pied de l'autel
sur les bords de la fosse; Seth accourt le sou-
tenir dans ses bras.*

CAIN, tout à coup troublé, & croyant avoir
tué son pere.

J'ai porté le trépas dans le sein paternel !

Il court vers Adam, Seth le repousse.

Démons, à vos fureurs que reste-t-il à faire ?

Peut-on être plus criminel ?

Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel !

Enfer, que j'embrasse avec joie,
Enfer, où je voudrois être à jamais entré,
Peut-on de tes serpens être plus déchiré,
De tes flammes plus dévoré ?

A ta rage je suis en proie !

Je marche dans le sang ! le sang rougit mes mains !

Avec un cri.

C'est le sang de mon pere ! .. achève mes destins,

Dieu vengeur, qui me fais la guerre,

Frappe .. anéantis-moi sous cent coups de tonnerre.

Il sort égaré de terreur.

ADAM toujours étendu sur la terre aux
pieds de l'Autel, & soutenu par Seth.

A Seth.

Mon cœur plein de la mort s'est r'ouvert à ses cris.

D'un ton attendri.

Seth .. fais ses pas .. Il est aussi mon fils !

Dans cet égarement du crime

Qui toujours poursuivra le malheureux Cain,

Il croit avoir, hélas ! immolé sa victime,

Il croit m'avoir percé le sein !

Jusqu'à ce trouble affreux sa raison l'abandonne !

Non .. il n'est point mon assassin ..

Dis-lui . . . qu'il est mon fils , dis . . que je lui pardonne.

Va , cours . .

Seth fait quelques pas, Adam le rappelle.

Surtout, ne lui rappelle pas

Que ce jour . . est le jour marqué pour mon trépas . .

Quel tableau ! quelle vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn ! Le poëte avoit à nous représenter le premier des scélérats : il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le suivent. La bonté paternelle est déployée toute entière dans le personnage d'Adam ; ce qu'il dit à Seth au sujet de Caïn qu'il aime encore, tout coupable qu'il est, doit être mis au nombre de ces beautés de sentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuse de la passion, tous les orages du cœur humain. Je vais essayer à présent de donner une idée de cette simplicité attendrissante qui excite sans effort la pitié, qui fait goûter le plaisir de laisser couler ces douces larmes, plus chères peut-être pour la sensibilité, que celles qu'arrachent la violence des transports, & la force des situations ; j'emprunte encore cet exemple de la même source où je viens de puiser (1). Adam est appuyé sur l'autel d'Abel ;

(1) Imitation de la première scène du II acte de la même tragédie.

à quelques pas est la fosse que ce malheureux
vieillard vient de creuser; il est avec Seth, son
fils bien-aimé.

A D A M, appuyé sur l'Autel, au-devant de sa fosse.

Qu'à mes tristes regards cette terre est changée !

Dieu ! quels objets pour mon ame affligée !

Ce ne sont plus, mon fils, ces champs délicieux,

Asyle (1) du printems, berceau de la nature,

Où des tapis de fleurs fourioient à mes yeux,

Où des fruits abondants prévenoient la culture :

C'est un séjour de mort, haï, proscriit des cieus ;

Et le lieu de ma sépulture !

Il quitte l'Autel & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer !

Moi, l'ouvrage sorti de la main éternelle,

Moi, qui ne suis point né d'une femme mortelle,

Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer !

Je le sens trop ! Je touche à ce moment terrible

Qui rappelle à la terre un limon corruptible,

Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux.

Ah ! cache-moi tes pleurs : ils augmentent mes maux.

Tous ces vers sont récités d'une voix tombante.

(1) On ne sera point étonné de trouver dans ce
morceau des images pastorales; toute la nature étant
en quelque sorte dans sa riche simplicité, sous les yeux
d'Adam, il est assez dans la vraisemblance qu'il em-
pruntoit ses expressions des objets champêtres qui l'en-
touroient, &c.

SETH, *baissant la main de son pere.*

Mon pere !

ADAM.

Sur mes yeux des ombres s'épaississent !

Mon bras s'appesantit ! mes genoux s'affaiblissent !

Soutiens-moi. . *Seth le soutient : il fait encore quelques pas.*

Je respire avec peine, mon fils !

Frappés d'un froid subit, mes membres se roidissent !

Jusqu'en ses plus profonds replis

Mon cœur est oppressé d'une sombre tristesse !

Envain je la combats . . elle revient sans cesse

M'accabler . . me plonger dans un sommeil pesant,

Bien différent, hélas ! du sommeil bienfaisant,

Qui consolait ma vie & réparait mon être !

N'en doutons point . . tout me le fait connaître !

C'est l'affreux sommeil du néant !

Je ne puis plus marcher . . Seth . . aide-moi . .

Son fils l'assied sur un banc de gazon.

Peut-être

N'est-ce pas ce moment . . ce moment que je crains !

L'espoir . . l'espoir (1) dans mon cœur vient renaître . .

Ce Dieu, mon auteur & mon maître

Pourroit me rendre encore des jours purs & sereins ! . .

(1) On a tâché de rendre la nature dans toute sa vérité. L'espoir est peut-être le seul consolateur, le seul soutien de l'homme ; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorsqu'on a jeté sur nous le drap mortuaire.

Avec un long soupir.

Ah ! . le sceau de la mort a marqué mes destins . . .
 O mon fils . . mon cher fils . . dérobe-moi tes larmes :
 Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes allarmes,
 Et me portent de nouveaux coups !

SETH, dans les bras de son pere :

Mon pere . . Je ne puis mourir cent fois pour vous !

ADAM, le tenant contre son sein.

De l'amour paternel je goûte encor les charmes ! . .

En montrant sa fosse.

De cet affreux tableau je voudrois fuir les traits !
 Seth, avant que mes yeux se ferment pour jamais ,
 De mes derniers regards jè veux jouir encore ,
 Les tourner vers ces champs où le ciel fait éclore
 La richesse de sès bienfaits !

Que je puisse admirer ces superbes forêts ,
 D' où j'ai vu tant de fois naître & monter l'aurore !

Mon fils, guide mes pas tremblants ,
 Vers ces objets, pour mon cœur si touchants.

Seth conduit Adam, qui dit en marchant :

Que ma paupiere appésantie ,
 Par un suprême effort, se leve sur ces lieux,
 Sur ces bords enchanteurs, le plaisir de mes yeux !

Eden, Eden, séjour délicieux ,
 Attache encor ma vue , & mon ame attendrie . .
 Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois ,
 Ces vallons où s'étend la nature embellie ! .

Qu'il respire encore une fois
 Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie !

Seth l'a assis sur un autre banc de gazon, qui est en face d'Adam.

Aide mes faibles yeux. .

SETH.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entiere ;
Plus loin , les montagnes d'Eden
Vous présentent leur cime altiere. .

ADAM.

Les montagnes d'Eden, dis-tu ! . Ciel ! . ma paupiere. .
En gémissant.

Seth . . . je ne les vois plus ! . peut-être, en cet instant
Le soleil moins visible est couvert d'un nuage ? .

SETH.

Un nuage, il est vrai (1), précurseur de l'orage,
Affaiblit la splendeur de cet astre brillant.

ADAM.

Eh ! quand il montreroit son front éblouissant,
Quand sa lumiere encor seroit plus éclatante. .

C'en est fait ! idée accablante

Qui frappe mes sens éperdus !

Le malheureux Adam . . ne le reverra plus ! . .

(1) Je crois qu'on trouvera l'expression de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuse situation de son père. Adam, qui aime à se flatter comme la plupart des mourants, croit qu'un nuage lui cache le soleil, & son fils par un ingénieux artifice qu'inspire la délicatesse du sentiment, entretient son père dans son erreur.

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitter, campagnes fortunées,
 De l'aimable verdure en tout tems couronnées,
 Où j'ai vu mes enfans s'élever sous mes yeux,
 Accourir dans mes bras, m'amuser par leurs jeux,
 Où toute la nature, attentive à me plaire,
 Sembloit après le ciel aimer en moi son pere !
 Il faut donc vous quitter !. Eden, divin séjour,
 De mes regards la volupté, l'amour !
 Ah !. je ne puis, sans répandre des larmes,
 Me rappeler tes délices, tes charmes,
 Ces prés, ces bois, ces ombrages si frais,
 Ces cédres élevés, fiers enfans des forêts,
 Ces fertiles côteaux, ces ondes jaillissantes,
 Qui toujours plus brillantes,
 Retombent en ruisseaux, coulent parmi les fleurs. .
 C'est trop vous profaner, lieux sacrés, par mes pleurs !
 Dans ce jour. . de mes jours le terme déplorable,
 O cher Eden. . reçois mon éternel adieu !
 Hélas ! des vengeances d'un Dieu,
 Tu portes à jamais l'empreinte ineffaçable !
 Il a puni sur toi l'homme faible & coupable ! . .

Il regarde encore quelque tems.

Seth, arrache-moi de ce lieu ;
 Remene-moi, mon fils. . vers mon dernier asyle :
 De cet unique objet mon cœur doit se remplir ;
 Retournons vers ma fosse ; elle attend mon argile,
 Et. . ne songeons plus qu'à mourir !

Seth entraîne Adam vers sa fosse.

C'est bien à propos d'un tel morceau, qu'on

peut s'écrier avec l'auteur de la nouvelle Héloïse: „ô sentiment, sentiment, douce vie de „l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as „jamais touché? Quel est l'infortuné mortel, à „qui tu n'arrachâs jamais de larmes?”

Je ne rapporte ces exemples empruntés de la littérature étrangere, que pour exciter nos écrivains dramatiques à étendre une carrière qui n'est déjâ que trop limitée par notre goût minutieux & notre *bel-esprit*, la mort du sentiment & de la vérité. Quand goûterai-je le plaisir d'assister à la représentation d'un drame; qui, dès les premiers actes, fera fondre en larmes, déchirera les cœurs, y portera le ravage des passions, arrachera à l'assemblée entière le cri de la nature même? Quand verrai-je tous les spectateurs, emportés à la fois par le même mouvement, applaudir comme le peuple romain, lorsqu'il répéta avec enthousiasme ce vers de Térence (1):

Homo sum, humani nihil à me alienum puto?

(1) Tout le peuple romain se leva à la fois, & répéta ce vers. On se rappellera que les théâtres anciens contenoient environ quatre-vingts mille hommes assis. Qu'il est beau, qu'il est glorieux de s'emparer en quelque sorte de l'ame d'une nation entière! Et que de tels succès sont au-dessus du faible avantage d'amuser l'oisiveté de deux ou trois mille Sybarites, qui ne sont amenés au

Que le génie se dégage des entraves de l'imitation ; qu'il se pénètre de son sujet ; qu'il associe la pantomime (1) & la décoration au discours ;

spectacle que par le seul besoin de varier leur ennui , & pour qui des vers ne sont que du bruit , & le sentiment qu'un faste d'expressions théâtrales ! &c.

(1) On ne sçauroit trop le redire : la pantomime est l'ame du discours. Que de scènes nous paroissent moins longues , moins froides , si le récit étoit soutenu par la pantomime. Philoctète , Hercule mourant , Hecube sont des modèles en ce genre que nous ne sçaurions avoir trop sous les yeux ; un seul geste quelquefois est plus éloquent qu'une vingtaine de vers , quelques beaux qu'ils puissent être. Il est vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres , que leurs sensations étoient plus marquées , leurs fibres plus délicates ; *Et documenta damus quæ simus origine nati* ; nous sortons des glaces du nord : nos membres roides & sans souplesse , ont de la peine à se plier à l'expression du sentiment. A l'égard de la décoration , ne perdons jamais de vue que le théâtre doit être une représentation successive de tableaux , & qu'un seul tableau est préférable à une multitude d'incidents qui ne sont presque jamais que des jeux puérils de l'art. Jeunes poètes , lorsque vous composez des drames , remplissez-vous bien de ce principe d'Horace :

*Segnius irritant animos demissa per aurem ,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus , & quæ
Ipse sibi tradit spectator &c.*

qu'il rejette les *pastiches*, & qu'il étudie l'art théâtral d'après l'expérience & la connaissance de l'humanité; qu'il ne se montre jamais & s'identifie avec le personnage qu'il nous représente; qu'en un mot le grand poëte ne soit que le plus sensible des hommes (1); & alors la nation verra paraître ce chef-d'œuvre qui manque absolument à notre théâtre. Qu'on ne vienne point me dire que les arts d'imitation sont arrivés au degré de supériorité où ils pouvoient atteindre: on n'a peut-être fait que les premiers pas dans ce champ immense. Il n'y a que l'ignorance ou l'imbécillité d'un amour-propre grossier, qui prétendent que

C'est au goût à déterminer les situations qu'il faut exposer sur la scène, & celles qu'on en doit tenir éloignées, parce qu'en effet il y a des actions qui acquièrent plus d'intérêt par le récit, que si elles étoient présentées à nos regards &c.

(1) On pourroit, dans la culture des arts d'imitation, calculer les degrés de génie par le plus ou le moins de sensibilité; ce qui a mis une distance si prodigieuse entre Racine & Pradon, n'est autre chose que le plus ou moins de chaleur d'ame. Les poëtes les plus sensibles seront toujours ceux qui réussiront davantage. Quel est ce charme indéfinissable qui nous ramene sans cesse à la Fontaine, si ce n'est cette magie de sentiment, le premier des talents que possédoit cet homme unique dans son genre? &c.

ces arts font dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens pensent tout bas , & ce qu'ils ont la faiblesse de ne point écrire : le théâtre français est susceptible de changement & d'amélioration. Qu'on ne m'oppose pas que les situations & les caractères font épuisés : la nature est une mine qui se reproduit sans cesse ; ses modifications varient à l'infini ; elles font différentes à Pekin & à Paris , & ce font ces différences dont nous devons enrichir notre scène. Tching-ing dans *l'Orphelin de la Maison de Tchao*, tragédie chinoise, veut sauver cet enfant précieux à la nation, & le garantir des fureurs de son ennemi : il vient confier son secret à Kong-sune, vieux ministre d'état, retiré, attaché à la maison de Tchao, & l'engage à cacher l'Orphelin dans sa solitude (1).

Je suis dans ma quarante-cinquième année, (lui dit Tching-ing,) j'ai un fils de l'âge de notre cher Orphelin ; je le ferai passer pour le petit Tchao ; vous irez en donner avis à Tou-ngancou (l'assassin de cette famille de Tchao) & vous m'accuserez d'avoir chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils, & vous, vous élevez l'héritier de votre ami, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parents. Que dites-vous de ce dessein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

(1) Fragments d'une Tragédie Chinoise.

KONG - SUNE.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING - ING.

Quarants-cinq ans.

KONG - SUNE.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphelin puisse venger sa famille ; vous aurez alors soixante-cinq ans , & moi j'en aurai quatre-vingt dix : comment à cet âge-là pourrois-je l'aider ? O Tching-ing , puisque vous voulez bien sacrifier votre enfant , apportez-le moi ici , & allez dire à Tou-ngan-cou que je cache chez moi l'Orphelin , qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils , & vous élevez l'Orphelin de Tchao , jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre : qu'en dites-vous ?

Ce sang-froid de Kong-sune , caractère inconnu à nos climats , ce calcul réfléchi de vengeance , cette espece , en un mot , de nouvelle nature , ne charmeroient-ils point nos spectateurs ? Tching-ing a sauvé enfin l'Orphelin qui est parvenu à l'âge où il peut se venger ; & il veut éprouver le courage du jeune homme ; il laisse comme par oubli dans son appartement un rouleau , où sont représentés tous les malheurs de la maison de Tchao. L'Orphelin seul jette les yeux sur ce rouleau , est frappé de ce qu'il voit ; il ignore cependant ce que signifient ces peintures ; il tombe dans la rêverie ; c'est dans ce mo-

ment que Tching-ing revient; il examine d'un œil observateur les impressions diverses qu'a excitées ce tableau dans l'âme de l'Orphelin; il prend la peine de lui en expliquer le sujet; enfin, quand il a bien approfondi les sensations de son pupille, & qu'il s'est assuré de son caractère, il s'écrie :

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel habillé de rouge, c'est Tou-ngan-cou. Tchao-tune, c'est votre grand-pere. Tchao-fo c'est votre pere. La Princesse c'est votre mere. Je suis le vieux Médecin Tching-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN.

Quoi? Je suis l'Orphelin de la maison de Tchao! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, &c.

Cette scène n'est-elle pas comparable pour le sublime & la situation à celle d'Oreste & de Palamede dans l'Electre de Crébillon? Ce tableau produit un effet singulier & rapide, bien au-dessus des froideurs du simple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût français devoit s'approprier; ce sont-là les richesses dont nous pourrions grossir nos trésors, au lieu de recourir à cet esprit servile d'imitation & de plagiat, qui ne sert qu'à déceler la faiblesse de nos ressources & notre malheureuse indigence.

On ne manquera point de m'opposer nos mat-

tres : qui les admire plus que moi ? Mais je demande qui les a créés ? On sera forcé de me répondre : la nature. C'est donc à la source où ils ont puisé , que je propose de remonter : c'est par l'étude de cette nature , le principe de tous les arts , que nos prédécesseurs ont mérité de nous servir de modeles. Efforçons-nous de l'être à notre tour. „ Ce qui nous sert maintenant „ d'exemple , dit Tacite , a été autrefois sans „ exemple , & ce que nous faisons sans exemple , „ en pourra servir un jour.” Le grand Corneille , assurément je ne puis citer un nom plus imposant , pensoit qu'il devoit le mauvais succès de Pertharite à l'emploi de l'amour conjugal ; bien des gens de mérite l'avoient cru sur sa parole , & n'auroient pas imaginé d'appeller de cette décision. Au bout d'une cinquantaine d'années , Inès paraît , & l'on est tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé , & qu'il falloit attribuer la chute de Pertharite , non à l'amour conjugal , mais à la façon dont l'auteur l'avoit traité. On a fait des brochures , des volumes , pour décider si l'on pouvoit donner le nom de comédie aux pieces de la Chaussée (1) : on devoit bien plutôt examiner s'il avoit

(1) Il est étonnant que l'auteur de *Mélanide* n'ait pas senti combien le pathétique étoit au-dessus de ce comique

ſeu tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par Térence, & ſans perdre le tems à diſputer ſur des mots, ſe plaindre de ce que le poëte françois n'avoit pas tout le génie néceſſaire pour mettre en œuvre ce genre ſi intéreſſant. On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant prodigue, c'eſt-à-dire, les ſcènes d'Euphémon fils, avec ſon valet, ſa maîtreſſe & ſon pere, étoient au-deſſus de la ſenſibilité monotone de la Chauffée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un ſiècle que notre ſcène ne pouvoit ſubſiſter ſans amour : Mérope nous a prouvé que la tendreſſe maternelle étoit ſupérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire riſque une Ombre dans Eryphile, une de ſes premières tragédies; cette hardieſſe ne réuſſit point; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il eſt applaudi. Cependant l'Ombre d'Amphiaraius pro-

déplacé dont il a défigurés la plupart de ſes autres drames; il eſt encore plus étonnant que le public ne lui ait fait la guerre que ſur le nom de comédie que portoient ſes piéces de théâtre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet aſſemblage biſarre de l'attendriſſant & du plaiſant? D'ailleurs la Chauffée entendoit la ſcène; peut-être doit-il être placé à la tête de la ſeconde claſſe de nos auteurs dramatiques &c.

duisoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraüs s'élevoit du tombeau en criant à Alcméon : „ *Venge-moi!* — *De qui?* lui „ demandoit Alcméon. — *De ta mere,*” répondit l'Ombre, & en même tems elle remettoit une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connoisseurs dont je tiens cette anecdote, m'ont rapporté que la situation présentoit un grand tableau: mais il falloit des yeux *désaccoutumés* de la petitesse des objets admis sur notre scène, pour soutenir toute la majesté de ce spectacle digne du cothurne grec, & ce n'est que peu à peu & après bien des efforts souvent infructueux, qu'on parvient à aggrandir la sphere étroite des idées & des plaisirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude; ils ne demandent pas mieux que de s'y soumettre. Le premier des despotes, qu'on appelle *coutume*, est peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons presque toujours la mal-adresse de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, est de reculer les bornes de l'art dramatique, trop-resserrées peut-être par nos prédécesseurs. Ce n'est pas que je me déclare contre l'autorité des regles: j'en reconnais la nécessité & l'heureux emploi; leur observation constitue plus ou moins le mérite d'un ouvrage:

je

je voudrois seulement qu'on ne s'affujettît qu'à celles qu'on peut regarder comme les *regles primitives*, & qui nous sont prescrites par la nature; elles ont formé les Homere, les Sophocle, les Euripide; loin de nuire à l'effor du génie, elles l'affermissent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques sur notre théâtre, je ne prétends point blâmer le corps de l'édifice, je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la construction. Je demande enfin aux poètes comme aux peintres qu'ils ne se contentent point d'avoir les yeux fixés sur les tableaux de nos grands maîtres, & qu'ils consultent davantage le modèle.

Il est aisé de juger de mon désintéressement dans un art que je cultive depuis la plus tendre enfance (1), & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les succès du théâtre sont les seuls qui en imposent, & qui assurent, pour parler poétiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins fastueux de la lecture; c'est, me montrer avec tous

(1) L'auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déjà composé plusieurs pieces de théâtre, dont il n'a conservé que COLIGNI & le MAUVAIS RICHE. La premiere repartra avec des corrections qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le public semble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée &c.

mes défavantages. Que diroit-on d'un homme faible & nud, qui se mesureroit avec un géant armé de pied en cap? Voilà à peu près ma position, comparé à mes rivaux qui se disputent la scène française, & qui sont appuyés du prestige de la représentation & du jeu des acteurs. Il est vrai, car depuis le philosophe jusqu'au dernier versificateur, qui n'a pas de l'amour-propre? Il est vrai que ma gloire sera un peu plus à moi, si j'ai le bonheur de soutenir l'épreuve du cabinet; m'est-elle défavorable? ma chute sera moins de bruit, & il y a une sorte de consolation à ne point attacher de l'éclat à ses disgrâces. Que l'on écoute la raison, & non cette malheureuse vanité qui nous égare presque toujours: l'homme sensible doit rechercher l'obscurité, & le plus heureux est celui dont on parle le moins.



P R É C I S

D E L'HISTOIRE

D E L'ABBAYE

D E LA TRAPPE (I).

L'ABBAYE DE LA TRAPPE est située dans le diocèse de Sées, au milieu d'un vallon assez étendu, sur les confins du Perche & de la Normandie. On diroit que la nature avoit elle-même désigné ce lieu pour être la retraite de la pénitence; il est entouré de bois, de collines & d'étangs qui le rendent presque inaccessible; l'air en est mal-sain, & obscurci d'un brouillard continuel; ce vallon d'ailleurs renferme des terres labourables, des arbres fruitiers, des pâturages.

(I) Quelques personnes ayant désiré pour l'intelligence du Drame, avoir sur la Trappe des notions moins vagues que celles qui sont insérées dans les Discours Préliminaires & dans les Notes, on en présente ici une idée, que l'on pourra regarder comme une instruction suffisante.

Un silence sombre & imposant paraît avoir régné depuis la naissance des siècles dans cette solitude ; on ne sçauroit gueres exprimer la tristesse morne, l'espèce de terreur dont l'ame se sent pénétrée à son approche ; c'est la frayeur religieuse que Lucain nous montre répandue sur la forêt de Marseille. En effet, quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un peintre ou d'un poète ! De vieux arbres qui ont tout le funebre des cyprès, leur feuillage agité par les vents, auxquels la prévention prête un bruit sinistre, le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux : voilà ce qui annonce l'Abbaye de la Trappe ; il est difficile de s'y rendre sans le secours d'un guide. Enfin après avoir descendu une montagne, traversé des bruyeres, & marché quelque tems entre des hayes, & par des chemins tortueux & profonds, on croit découvrir tout-à-coup un pays inconnu (1), une nouvelle nature ; ce séjour se montre dans toute sa majestueuse austérité. On

(1) Il y a près de cette abbaye des villages, où ces solitaires sont si peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cens lieues pour voir la Trappe, eût beaucoup de peine à sçavoir dans les environs où elle étoit située.

arrive à la première cour, séparée de celle des Religieux. Au-dessus de la porte est la statue de St. Bernard, qui tient une bêche de la main droite; sur la gauche il porte une église: espece d'hieroglyphe assez ingénieux, qui semble faire entendre que, dans tout établissement émané d'une sage législation, on doit associer le travail à la piété. La seconde cour est plantée d'arbres fruitiers; à côté est une basse-cour, où sont les greniers, les celliers, les écuries, une brasserie, une boulangerie & autres bâtimens nécessaires pour la commodité d'un couvent. A quelques pas se voit un moulin; l'eau qui le fait tourner prend sa source dans les étangs.

L'Abbaye de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, c'est son premier nom, fut fondée par Rotrou II, Comte du Perche, l'an 1140, du vivant de St. Bernard, sous le pontificat d'Innocent II, & sous le regne de Louis VII Roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux; elle est l'accomplissement d'un vœu qu'avoit fait ce Comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'esprit de son siècle, avoit promis de bâtir un monastere; de retour dans sa patrie, il s'étoit hâté d'acquitter sa promesse. Pour laisser à la postérité un monu-

ment mémorable du sujet de cette fondation, il voulut que la charpente & le toit de l'église représentassent au dehors la forme d'une quille de vaisseau renversé, construction que cet édifice a conservée jusqu'à présent; il fut consacré sous le nom de la Vierge en 1214, par Robert Archevêque de Rouen, Raoul Evêque d'Evreux, & Sylvestre Evêque de Séez. Erbert étoit son quatrième Abbé régulier. Le nom de Notre-Dame de la Trappe répond à celui de Notre-Dame des Degrés; pour y entrer, il falloit descendre dix ou douze marches; *Trappe* en langage du pays signifie *degré*.

Cette Abbaye fut durant plusieurs siècles renommée par la vie austère & irréprochable de ses abbés & de ses religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglais; le temps enfin qui détruit tout, jusqu'à la vertu la plus affermie, amenerent à leur suite dans les corps ecclésiastiques mêmes, le relâchement (1) & bientôt le dérèglement; le désordre s'empara de ce monastère, au point qu'il devint pour le

(1) L'esprit de relâchement est, sans doute, un des vices attachés à la nature humaine. Comment la constitution d'un établissement religieux ne s'altérerait-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus sages Républiques ont essuyé une pareille révolution?

pays un monument de mauvaises mœurs & de scandale. La ruine du spirituel avoit entraîné celle du temporel; les religieux n'en avoient plus que le nom; la chasse & des amusements plus profanes encore étoient leur seule occupation: c'étoit le tableau de la vie la plus licentieuse; elle étoit portée à l'excès dans cette Abbaye, lorsque le célèbre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier; Réformateur de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite Observance de Cîteaux, naquit à Paris le 9 Janvier 1626. Il sortoit d'une ancienne maison originaire de Bretagne; ses ancêtres y avoient exercé la charge d'Echançon auprès des Ducs de cette province, d'où leur est venu le nom de Bouthillier. Il eut pour parrein le Cardinal de Richelieu; son berceau fut entouré des prestiges de la fortune & de la grandeur; Marie de Médicis l'honora d'une protection particulière. Chevalier de Malthe dans son enfance, il étoit destiné à la profession des armes; devenu dès l'âge de dix ans l'aîné de sa famille par la mort de son frere, il fut engagé dans l'état ecclésiastique, & réunit sur sa tête tous les bénéfices que ce frere possédoit. Ses premières années annoncerent un mérite supérieur. Il fit sa licence avec distinction,

prit le bonnet de Docteur le 10 Février 1654, fut Aumônier du Duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'assemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du second Ordre. Il passa quelques mois au séminaire de St. Lazare sous la conduite de Vincent de Paul, qui jetta dans cette ame naissante des semences de vertu, développées depuis par l'Evêque d'Aleth. Il refusa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours, & ce qui est encore au-dessus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de se brouiller avec le Cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au Cardinal de Retz dans ces tems d'épreuve, auxquels ne résistent gueres les amitiés du monde. L'Abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractère des âmes sensibles; il sçavoit surtout exhorter les mourants; & ce n'est pas le talent le moins digne d'éloges que celui de consoler les hommes sur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le songe de la vie: il en est si peu qui sçachent mourir! L'Abbé de Rancé après la mort de son pere, & à l'âge de vingt-six ans, se trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente; revenu considérable pour ce tems. Jeune, riche, il réunissoit au charme de l'extérieur & à la naissance, de l'esprit, des graces, le ton de la cour, cet agré-

ment

ment que l'on peut appeller la fleur de la société, cette finesse de raillerie que posséderent si bien les Grammont, les Saint Evremont; il est difficile qu'avec de tels avantages, on conserve cette intégrité de mœurs, qui semble être le fruit du malheur & de l'obscurité. L'Abbé de Rancé se livra donc à tous les mensonges flatteurs qui l'environnoient; l'esprit de son état l'animoit peu: il aimoit le jeu, la chasse, la dissipation, le luxe. Quelques mémoires du tems veulent que son intimité avec une Dame du premier rang, liaison que l'on nous a peinte sous les couleurs d'une amitié pure, fût établie sur des sentimens plus vifs & moins défintéressés. Ce que l'on peut assurer, c'est qu'après la mort de cette femme célèbre par sa beauté & par la réunion de tous les talents de plaire, l'Abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples: il alloit s'enfoncer dans les bois les plus solitaires, y versoit des torrents de larmes, nommoit cette Dame à haute voix, lui adressoit ses regrets, ses pleurs, comme si elle eût pu l'entendre; son désespoir le conduisit à la faiblesse d'imaginer qu'il existoit des moyens d'évoquer les morts: il essaya ces prétendus secrets, dont il reconnut bientôt la chimère. Cette situation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduisit à

toute extrémité. Revenu à la vie, son chagrin reprit de nouvelles forces; le tems, qui presque toujours apporte la consolation, ne fit qu'approfondir son affreuse mélancolie. Les malheurs du Cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune; Gaston frappé d'une mort imprévue dans le sein des grandeurs; toutes ces images l'avoient préparé à se convaincre de la frivolité des illusions humaines; désabusé de même sur une passion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux séductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaisir; enfin l'Abbé de Rancé, dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaste tombeau; il sentit cette vérité importante, qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre consolateur que Dieu; son ame s'abîma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il se dépouilla de tous ses biens, dont il fit présent à l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il résigna trois Abbayes & deux Prieurés qu'il possédoit en *commande*; en renonçant à ses bénéfices, il s'étoit réservé l'Abbaye de la Trappe, mais avec le dessein de la posséder en *regle*. Il se retira à Perseigne, où il prit l'habit monastique, pour lequel il avoit eu jusqu'alors une répugnance insurmontable; il fit

profession le 6 Juin 1664. De Perseigne, il courut s'enfouir tout vivant dans la solitude de la Trappe, où semblent en quelque sorte s'être éternisés sa sombre douleur & son désespoir religieux; il y établit la réforme qu'il projettoit, c'est-à-dire, l'observance de la règle de St. Benoît dans sa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus austère que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point sur le détail des soins & des peines que coûta cette institution à l'Abbé de Rancé, sur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illustre solitaire finit avec le siècle: il mourut le 20 Octobre 1700: il avoit soixante-quatorze ans neuf mois & dix-sept jours, trente-six ans & quatre mois de profession. Nous avons de lui quelques ouvrages (1), dont la plupart ont pour objet les devoirs de la vie monastique; ses lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du Cardinal Bellarmin, & les Vies des Peres des Déserts: ce dernier livre n'avoit

(1) Voici les principaux: *La Sainteté des devoirs monastiques: Les Eclaircissements: Explication sur la Règle de St. Benoît: Traité abrégé des obligations des Chrétiens: Réflexions Morales sur les quatre Evangiles: Les Instructions & les Maximes, &c.*

pas, sans doute, peu contribué à enflammer la sombre imagination de ce rigoureux réformateur. On s'est ressouvenu que, dans son enfance, il parloit avec transport de la Thébaïde & de ses solitaires, qui sembloient fouler le monde à leurs pieds ; on s'est encore rappelé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Citeaux, il avoit pris plaisir à s'enfoncer dans l'obscurité des Catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où se forment en silence & d'où s'échappent les grandes pensées & les grandes actions. Il jouit de son vivant de tous les respects que l'admiration humaine est forcée de rendre à la vertu, surtout lorsqu'elle prend les traits de la singularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embrassé l'Abbé de Rancé tient du surnaturel. Jacques II, Roi d'Angleterre, la Reine son épouse, Monsieur, frere du Roi, Mademoiselle de Guise, &c. pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient souvent le visiter & l'admirer dans sa retraite, & ils en revenoient éclairés par ses conseils & fortifiés par ses consolations. Ménage disoit de lui : *Æsurire docet & discipulos invenit.*

Le nombre des religieux de la Trappe est considérable : on comptoit, en 1765, soixante-neuf religieux de chœur, cinquante-six freres convers

& neuf freres donnés. Un silence éternel est le premier des réglemens de cette maison ; il est l'esprit des statuts , & plus-observé encore durant la nuit : il étoit si important aux yeux du fondateur, qu'il disoit à ces pieux solitaires , que rompre le silence & proférer des blasphêmes, étoit pour eux le même crime ; il s'appuyoit de ces paroles de l'Ecclésiastique : *sedebit solitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe consiste donc moins en des paroles qu'en des signes ; c'est-là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque religieux est forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix basse, & ne dit absolument que ce qui est nécessaire : on en a vu à l'agonie porter l'observation de la règle au point d'expirer, plutôt que de parler, pour demander des secours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour éviter même toute occasion de s'entretenir, jamais deux religieux ne se trouvent seuls (1), l'un près de l'autre ; quel-

(1) On lit l'anecdote suivante dans le Curé de Nonancourt, premier auteur d'une Vie de l'Abbé de Rancé.
 „ Deux freres avoient vécu dix à douze ans à la Trappe

quelques fois ils vont tenir la conférence dans les bois ; ils sortent du chapitre au son de la cloche, un livre à la main , tous accablés de ce silence terrible , & ayant leur supérieur à la tête ; ils emploient une heure & demie , que dure cette promenade , à méditer sur les sujets les plus sublimes de la religion , & s'en retournent dans le même ordre au monastere. En quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se saluent en s'inclinant, & ne se prosternent que devant le Pere abbé & les étrangers ; ils vivent dans une mortification générale des sens. Leurs mets sont apprêtés au sel & à l'eau : ce sont des légumes, des racines, du laitage ; ils n'ont à leurs repas pour toute boisson que du cidre ou de la biere très-médiocres ; on ne leur donne jamais de vin au réfectoire, & très rarement à l'infirmerie ; leur pain approche du pain bis. Ils se couchent en été à huit heures, & en hiver à sept. Ils se lèvent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui finissent ordinaire-

„ sans se connaître ; le plus âgé étant à l'article de la
 „ mort, témoigna au Pere Abbé, qu'il n'avoit en expi-
 „ rant qu'un regret, c'étoit d'avoir laissé dans le monde.
 „ un frere qui couroit des risques pour son salut.
 „ L'Abbé, touché de son inquiétude, fit venir ce frere
 „ devant lui, & lui permit de l'embrasser.”

ment à quatre heures & un quart. C'est un spectacle bien imposant (1) que celui de cinquante ou soixante religieux rassemblés dans les ténèbres, au milieu d'une église éclairée d'une lampe lugubre, tantôt prosternés contre terre, tantôt debout, sans être appuyés, dans un profond recueillement & ne formant qu'une seule voix, pour publier les louanges de l'Être Suprême! Leur chant est le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'espace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dînée; ces travaux sont le labourage, les lessives, le soin des écuries, le balayement des cloîtres; ils s'occupent aussi à écrire des livres d'église, à en relier, à des ouvrages de menuiserie, à tourner; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'osier. A sept heures, on sonne la retraite; chacun va se mettre au lit, c'est-à-dire, se coucher tout vêtu, sur des ais couverts d'une paille piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture sans

(1) Qu'on se transporte dans l'horreur des ténèbres, combattue par une lueur sombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugements éternels, proférer, dans le cri de leur cœur, ce verset terrible : *exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo sacrificium in tempore suo.*

draps, car jamais ils ne se deshabillent. L'aménagement des cellules consiste en une petite table, une chaise de paille, un petit coffre de bois sans ferrure, & deux treteaux qui soutiennent l'espece de lit dont nous venons de parler.

Les médecins sont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne sont jamais alités, se levent tous les jours à trois heures & demie, & se couchent à la même heure que la communauté; ils assistent à tous les offices dans le chœur de l'infirmerie. Le reste de la journée est employé à lire, à prier & à des travaux proportionnés à leurs forces; il ne leur est pas même permis de s'appuyer sur leur chaise. Toujours soumis à ce silence rigoureux, plus effrayant encore la nuit, ils ne se parlent jamais, & portent la réserve jusqu'à ne pas jeter les yeux sur ce qui se passe dans l'infirmerie. L'usage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fièvre, ou plutôt lorsqu'ils sont prêts d'expirer: encore la plupart regardent-ils comme une faiblesse & comme une lâcheté d'accepter ce soulagement. Ils gardent jusqu'au dernier soupir le jeûne & l'abstinence, vont à l'église, appuyés sur les bras de l'infirmier, recevoir les derniers sacrements, & en reviennent dans la même situation, pour être étendus sur la cendre & la paille, où

ils attendent la mort, entourés de la communauté. C'est dans ces moments que l'on a vu des prodiges d'héroïsme ; ce sont les mourants qui font des exhortations, au lieu d'en recevoir ; il faut avouer qu'on ne meurt pas ainsi dans le monde. On appelle parmi eux se proclamer, ou dire ses coupes, une accusation volontaire & à haute voix qu'ils font de leurs fautes. Ils se proclament aussi les uns les autres réciproquement ; on ne doit point s'excuser, quand même on seroit innocent. Le but de cet acte de sévérité, où le premier coup d'œil n'apercevra qu'une singularité révoltante, est d'entretenir la profonde humilité qui est en quelque sorte l'ame de ces religieux. Ils saisissent toutes les occasions de pratiquer cette vertu ; morts à leur propre volonté, ils obéissent non-seulement aux supérieurs, mais au dernier même de la communauté, dès qu'il fait quelque signe ; ils sont si avides de souffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la règle, & ce qui paraîtra plus étonnant, une douce sérénité, le plaisir de l'ame, respirent sur leurs visages : on diroit que leur joie croît en proportion de leurs austérités. Lorsqu'un religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens ; sa

profession faite, il rompt commerce avec ses amis & même avec ses proches (1), & il perd entièrement le souvenir du monde. On ne reçoit rien dans ce monastere; qui, sans être riche, trouve encore par une espece de récompense attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenses: il vient quelquefois aux portes du couvent jusqu'à quinze cens pauvres; à qui l'on distribue des portions, du pain & même de l'argent. Quand l'abbé apprend la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prieres de la communauté, mais sans le désigner, & en disant, en général, que le pere, la mere, &c. d'un des freres est mort.

(1) Le Comte de Rosenberg refusa de voir sa mere. Le Chevalier d'Albergotti eut une pareille inflexibilité à l'égard d'un de ses amis. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet ami ne pouvant parvenir à jouir de la présence du Chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des solitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté: d'Albergotti s'obstina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux sur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de soi-même! Est-il décidé que la religion ordonne ces sacrifices de la nature & du sentiment?

A l'égard des hôtes, voici à peu près de quelle façon ils sont reçus : le portier qui est un des religieux, ouvre la porte, après avoir dit, *Deo gratias*, se met à genoux; en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déjà observé, fait ensuite entrer dans une salle, & va avertir le Pere Abbé; celui-ci donne ordre au religieux chargé de la réception des hôtes, d'aller au-devant d'eux; il arrive, se prosterne, les conduit à l'église, où il leur présente de l'eau-bénite, les mene à l'appartement qui leur est destiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de salutation. La table des hôtes est servie de même que celle de ces solitaires: la seule portion extraordinaire est un plat d'œufs; on ne leur fait jamais manger de poisson; quoique les étangs en soient remplis; quelquefois on donne du vin aux personnes incommodées; on lit pendant le repas l'imitation, ou quelqu'autre livre de ce genre. Rarement les hôtes sont-ils admis au réfectoire: on craindrait qu'ils ne causassent des distractions aux religieux, & qu'ils ne vinssent souffler l'esprit mondain, si opposé à celui qui anime cette assemblée de philosophes chrétiens. J'oubliois de dire qu'en divers endroits du cloître sont placées des sentences en vers. On seroit tenté de croire que

ces bons religieux ont poussé la modestie & le mépris des arts d'agrément, jusqu'à choisir les plus mauvais vers pour ces inscriptions. On en jugera par celle-ci qui est sur la porte du réfectoire :

Quelqu'herbe cuite au sel avec un peu de pain
Est le seul mets qu'on sert, en tout tems, sur la table ;
C'est bien peu : mais le corps ne sent pas qu'il a faim,
 Quand le cœur vit & se sent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La Réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lançai, est, à peu de chose près, la même que celle de la Trappe; elle fut établie, dans le dernier siècle, par Eustache de Beaufort, &c.

Quelques personnes (1), qui n'approfondissent point leurs jugemens; s'éleveront avec chaleur contre une institution, où la nature humaine paraît toujours en guerre avec elle-même, où

(1) L'Abbé de Rancé eut en effet beaucoup de censeurs à combattre; les murmures augmentèrent en 1664. L'Abbé fit assembler ses religieux, & leur ordonna de parler avec franchise sur cette réforme. Ils s'écrièrent tous d'une voix unanime, qu'ils chérissent leur état, & qu'ils étoient dans la disposition de s'assujettir à de nouvelles austérités.

elle est étouffée & anéantie sous les rigueurs excessives d'une mortification inouïe : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe seroit trop austere, si l'on n'y admettoit ; comme dans les autres Ordres religieux , que des jeunes gens , qui , par goût ou par oisiveté , embrassent la vie monastique : mais c'est ici en quelque sorte un lieu de repos ouvert à des hommes (1), qui souvent ont vécu dans le désordre & que poursuit leur conscience effrayée. Envisagée sous ce point de vue, cette fondation sera donc regardée comme une des plus sages & des plus utiles qu'ait créées l'esprit de législation. Écartons même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumieres naturelles ; il y a eu, de tout tems, chez les Egyptiens (2), les Grecs , les Romains , chez tous les peuples & dans toutes les religions des asyles expiatoires. Un établissement, où le crime agité de remords,

(1) Lisez les vies de D. Muce, D. Moyse &c. dans les Mémoires de quelques religieux de la Trappe, en cinq volumes.

(2) Les Initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les poëtes de ces derniers ont consacré les expiations : voyez la pièce intitulée les *Euménides* d'*Eschile* ; on connaît aussi la *Fête des Expiations* chez les Juifs, &c.

peut-se jeter dans le sein d'un Dieu consolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reste encore au repentir l'espoir de partager, un jour, la récompense de la vertu, un tel établissement doit attirer la considération & les respects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuse. Quel homme sur la terre auroit le front d'affirmer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas besoin de recourir à ce séjour d'expiation ?



LES
AMANS MALHEUREUX,

O U
LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE,
RELIGIEUX DE LA TRAPPE, SOUS LE NOM DE
FRERE ARSÈNE.

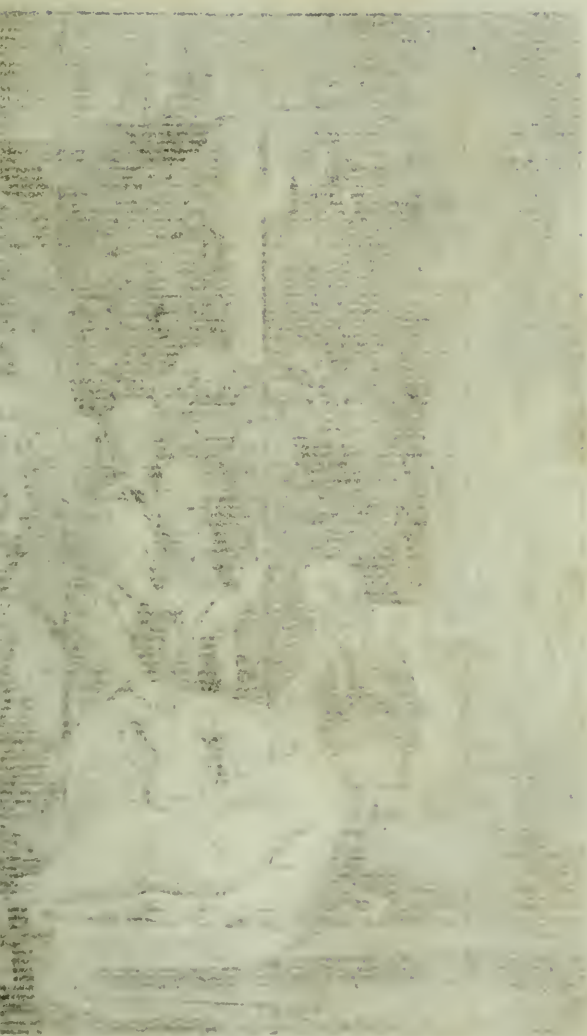
LE FRERE EUTHIME.

LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

LE PERE ABBÉ DE LA TRAPPE

RELIGIEUX.

La Scène est dans l'Abbaye de la Trappe.





1800. par. 1800.

1800. par. 1800.

Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir.

COMMINGE, le dernier, le dernière



LES
AMANS MALHEUREUX,
O U
LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E.

ACTE PREMIER.

La toile se leve, & laisse voir un souterrain vaste & profond, consacré aux sépultures des religieux de la Trappe; deux allées du cloître, fort longues & à porte de vue, y viennent aboutir; on y descend par deux escaliers de pierres grossièrement taillées & d'une vingtaine de degrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'élève une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sépulchre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix; c'est le tombeau du célèbre Abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paraît nouvelle.

lement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle &c. Au-devant de la scène, dans un des côtés à main droite est une autre fosse. Sur les deux atles de ce souterrain se distinguent de distance en distance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui désignent les sépultures des religieux. On aperçoit au haut d'un-des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au-bas de la grande croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine : *Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui.* Au-dessus de la même croix est cette autre inscription :

C'est ici que la Mort & que la Vérité
 Elèvent leur flambeau terrible :
 C'est de cette Demeure, au Monde-inaccessible,
 Que l'on passe à l'Éternité.



On peut lire encore, des deux côtés du souterrain, ces quatre nouvelles inscriptions.

Mortel, entends cette Voix qui te crie :
 DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE ;
 PEU I-ÊTRE, FRÉMIS DE TON SORT,
 LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,
 QUE TA CENDRE INSENSIBLE, A CES CENDRES UNIE,
 DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.



Qu'après de vaines connoissances
 Les Elclaves du Siècle empressés de courir,
 Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences :
 Ici l'on apprend à mourir.



Homme aveugle, dont l'ame, au mensonge asservie,
 Des souvenirs du Monde est encor poursuivie;
 Que l'aspect de ces Lieux dissipe ton Sommeil;
 C'est où finit le Songe de la Vie,
 Où de la Mort commence le Réveil.



Homme, qui crains de te connaître,
 Qui repousses de toi les horreurs du Tombeau,
 A la lueur de ce pâle flambeau,
 Lis ton arrêt: MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.



SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *seul, sous le nom du FRERE ARSÈNE, nom qu'il garde pendant toute la pièce, est prosterné aux pieds de la croix, & penché sur le tombeau de Ransé. Il se relève, tourne ses regards vers le ciel, & après les avoir jetés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet asyle sombre, à la mort consacré,
 Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
 Jusqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne!
 Comminge existe encore, & brûle au cœur d'Arsène!
 Rebelle sous la haire, indocile apostat,
 L'homme plus que jamais s'éleve & me combat!

4 LE COMTE DE COMMINGE,

Maitre des passions, toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme,
Me vaincre, anéantir ces traits persécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs
Reviennent de mes sens égarer la faiblesse?

De cercueils entouré, je parle de tendresse!
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé,
A l'aspect de la tombe où repose Rancé!
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta misère;
Laisse-là ses erreurs; ose avoir sa vertu;
Ose imiter Rancé, mais quand il a vaincu...

L'imiter... eh! le puis-je! un austere cilice,
Les larmes, la priere, un éternel supplice,
Rien ne sçauroit détruire un souvenir vainqueur:
A Dieu même il dispute, il enleve mon cœur..
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'en-
tendre?

Quel nom va prononcer une mourante voix?
Adélaïde seule.. est tout ce que je vois!
Ah! j'offense encor plus ta majesté suprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe, elle est tout ce que
j'aime.

Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir brise un cœur révolté!
Je révele à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhaler ici le soupir qui me reste!

Eh! comment le remords suivroit-il cet aveu?
 J'entretiens ma blessure, & je nourris mon feu.
 Il vit de mes soupirs; il brûle de mes larmes..
 D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
 Et j'ai causé ses maux! J'ai fait couler ses pleurs!
 J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs!
 Et je dois.. l'oublier! repousser son image!
 Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage:
 Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.
 Ah! malheureux Comminge! après tant de forfaits,
 Tu n'as plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arrosée,
 Ouverte sous tes pas, & par tes mains creusée, (1)
 Ta fosse.. te demande.. Accoutume tes yeux,
 Accoutume ton ame à ce spectacle affreux,
 La voilà.. qui t'attend: hâte-toi d'y descendre,
 Cours y cacher un cœur trop sensible.. trop tendre!
 Tous les morts, rassemblés dans ces funébrés lieux,
 Se lèvent de la terre, & m'appellent près d'eux!
 Je vous suis.. je l'éprouve! un Dieu juste se venge:
 J'ai mérité ses coups!

*Il se rejette aux pieds de la croix, & retombe
 dans l'accablement.*

(1) Rancé lui-même avoit creusé sa fosse.

SCENE II.

LE PERE ABBÉ, COMMINGE.

LE PERE ABBÉ descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la croix, & dans la même situation.

FRERE Arsène?

COMMINGE, se relevant.

Qu'entends-je?

Il aperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

Mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Levez-vous.

Il l'amene du devant du théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur

A ces larmes qu'en vain cache votre douleur.

De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,

Peut-être avec raison notre règle s'offense;

Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,

De mon autorité faire entendre la voix:

Mais je hais l'appareil d'une vertu sévère:

N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,

Que l'homme.. qui sçaura sur vos maux s'attendrir,

Et sensible avec vous pleurer, & vous servir.
Dieu moins compatissant seroit moins adorable.

Il fait encore quelques pas.

Non, la religion n'est point impitoyable ;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verser ses secours généreux ;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,
Où sans cesse combat un Génie inhumain,
C'est la religion, qui nous prête sa main
Pour soutenir nos pas, pour essuyer nos larmes.
O mon fils ! dans mon sein déposez vos allarmes.
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins,)
Vous offrit comme un port cette enceinte sacrée
Que du monde le ciel semble avoir séparée (1),
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus ;
Vous n'en jouissez point ! vos chagrins vous tra-
hissent ;
Vous soupirez ! vos yeux de larmes se remplissent !
Laissez-les s'épancher dans un cœur paternel ;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.

(1) La situation seule de l'abbaye de la Trappe suffit pour inspirer l'amour de la solitude ; les bois, les étangs, les collines, dont elle est environnée, semblent la dérober au reste du monde, &c.

8 LE COMTE DE COMMINGE,

Adoucissant pour vous des réglemens austeres,
Mon choix vous a reçu parmi nos solitaires,
Lorsqu'à peine je sçais votre rang, votre nom.
Est-il quelques secrets pour la religion ?
Je vous l'ai déjà dit : la piété sincère
A tous les malheureux ouvre le sanctuaire ;
L'humanité s'affied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah ! mon pere.. j'y traîne un supplice éternel !

LE PERE ABBÉ.

Quelque crime éclatant souilleroit votre vie ?
Aux yeux d'un Dieu sauveur votre remords l'expie ;
Pour éteindre sa foudre une larme suffit.
S'il est des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix sa justice abandonne :
Mon frere, il n'en est point que le ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la bassesse, ou l'horreur avec eux ;
De semblables excès mon ame est incapable ;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle est irréparable.
A de cheres erreurs je me suis trop livré ;
D'un perfide poison je me suis enivré ;
Enfin, quel mot m'échappe ? . & que vais-je vous
dire ?

Dans quel lieu ? . De l'amour j'ai senti tout l'Empire,
Et je le sens encore.. il me brûle.. à l'instant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémissant..

Oui,

Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles;
 Oui, je vais vous montrer mes blessures cruelles;
 Vous lirez dans ce cœur.. puissiez-vous le guérir,
 Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir!

LE PERE ABBÉ, *l'embrassant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embrasse:
 Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace;
 Dieu ne laissera point son ouvrage imparfait:
 Sa main de votre cœur arrachera ce trait;
 Vos larmes éteindront cette funeste flâme.

COMMINGE, *avec attendrissement.*

C'est donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!

Dans ces murs où se plaît la simple vérité,
 S'il est encor permis à mon humilité
 De se représenter le monde & ses chimères,
 Son éclat fugitif, ses grandeurs mensongeres;
 D'en offrir à vos yeux le frivole tableau:
 Sçachez que son prestige entoura mon berceau.
 La maison de Comminge où j'ai puisé la vie,
 Arrête au trône seul sa tige enorgueillie;
 Des songes de la terre, & de faux biens épris,
 Mes ancêtres, des rois furent les favoris,
 Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire;
 Teignirent de leur sang le char de la victoire,
 Méritèrent des cours ces dons empoisonneurs,
 Que dans le siècle aveugle on nomme les honneurs.
 Mon pere, le soutien, l'amour de sa famille,
 De son frere avec moi voyoit croître la fille;

Un sentiment secret se mêla dans nos jeux :
 Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux ;
 Sa main avec son cœur m'alloit être donnée ;
 Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hymenée ;
 L'autel nous attendoit , ou plutôt le tombeau :
 Sur nos parents la haine agite son flambeau ;
 L'intérêt , que l'enfer forma dans sa vengeance ,
 De deux freres détruit l'heureuse intelligence ;
 Le sang oppose envain la force de ses nœuds :
 Devenus l'un de l'autre ennemis furieux ,
 Ils ne consultent plus que leur courroux barbare ;
 La main, qui nous joignoit, pour jamais nous sépare.
 Nous tombons , nous pleurons , nous mourons à
 leurs piés :

Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
 On n'entend point les cris de ma mere éperdue ;
 De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
 Le hazard me remet des titres ignorés ,
 Qui nous donnant des biens & des droits assurés ,
 De mon pere servoient la fortune & la haine ,
 De son frere entraînoient la ruine certaine ;
 Je ne balance point. La générosité ,
 Que dis-je ? l'amour parle : il est seul écouté.
 Ces titres odieux ; que ma tendresse abhorre ,
 Je les anéantis : la flamme les dévore.
 Mon pere en est instruit ; le fils est oublié ;
 A ses ressentiments je suis sacrifié.
 Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante ,

Malgré le désespoir de ma mere expirante,
 Je me vois, sans pitié, conduit dans une tour,
 Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
 On veut qu'un autre objet dispose de ma vie,
 Qu'infidele & parjure, un autre hymen me lie;
 J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
 Mon pere inexorable en fut plus offensé;
 Il épuise sur moi les flots de sa colere,
 Rend ma prison plus dure, empêche qu'une mere,
 La mere la plus tendre, & mon unique appui,
 Vienne embrasser son fils, & pleurer avec lui.
 Mes maux affermissent un penchant invincible:
 De mes fers déliyré, je cherche un cœur sensible;
 Je vole dans les bras de ma mere.. ses pleurs..
 M'annoncent d'autres coups, & de nouveaux
 malheurs.

Vit-elle, m'écriai-je?.. Et puis-je me promettre?
 Ma mere, en frémissant, me remet une lettre..
 Ah! mon pere, quels traits! malgré la voix d'un Dieu,
 Qui veut que mes efforts soient vainqueurs de ce feu:
 Cette lettre à la fois & terrible, & touchante..
 A mes yeux.. à mon ame.. elle est toujours présente.
 Je lis: Quand cet écrit tombera dans vos mains,
 Il ne sera plus tems de changer nos destins:
 Des nœuds, des nœuds cruels me tiendront asservie.
 La liberté, par d'indignes moyens,
 A jamais vous étoit ravie;
 Il falloit rompre vos liens;
 Il s'agissoit de vous, de votre vie;

C'est vous rommer des jours bien plus chers que les miens.
 J'ai donc brisé mon cœur, & j'ai trouvé des charmes
 A m'imposer un joug, le plus affreux de tous,

Dont mon amant ne pût être jaloux.

J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes ;
 Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous ;

Car le trépas finiroit mes allarmes ;

Le Comte d'Ermanfay.. cher Comminge.. quels coups !.

Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes ..

Dès demain , devient mon époux :

Ajouterai-je , hélas ! que dans les bras d'un autre ..

Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir ?

Ne me revoir jamais .. m'oublier .. est le vôtre ,

Et le mien .. sera de mourir.

LE PÈRE ABBÉ.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a d'orages !

Que ce monde est semé d'écueils & de naufrages !

Suprême providence ! ô Dieu ! par quels chemins

Amenez-vous au port les malheureux humains ?

Vous marchiez , ô mon fils , à l'ombre de ses ailes.

COMMINGE.

Ce Dieu me réservait des épreuves nouvelles.

A l'amour , à la rage , au désespoir livré ,

Du feu des passions embrasé , dévoré ,

Plein du démon cruel qui me pousse & me guide ,

J'accours , j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde ;

Je la vois : à ses pieds je me jette , & soudain

Présentant mon épée : „ Enfoncez dans mon sein

„ Ce fer.. oui, c'est à vous de m'arracher la vie.”

D'Ermanfay vient, sur moi s'élançe avec furie ;

Un semblable transport tous deux nous animoit ;
 La soif de nous venger tous deux nous enflammoit ;
 Son épouse s'écrie , & vole entre nos armes ;
 Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes ;
 Nous nous portons des coups ; il fait couler mon
 sang ;

Je m'irrite , le presse , & lui perce le flanc :
 Il tombe.. Adélaïde.. ,, Eh! c'est-là ton ouvrage!
 Medit-elle; ,, Vas , fuis :” des sens je perds l'usage ;
 On m'arrête sanglant , mourant , inanimé ;
 Dans un cachot obscur je me trouve enfermé ;
 J'attendois que la mort achevât mon supplice :
 Je présentois ma tête au fer de la justice ;
 La nuit avoit rempli la moitié de son cours ;
 On ouvre la prison : ,, Accepte mon secours ,
 ,, Le tems est cher , me dit une voix inconnue ,
 ,, Sors , c'est par ton rival que ta chaîne est
 ,, rompue.”

Un rival! Il a fui déjà loin de mes yeux.
 Il manquoit le soupçon à mes tourments affreux!
 J'emporte dans mon sein cette noire furie ,
 Tout l'enfer à la fois , l'horrible jalousie.

LE PERE ABBÉ.

De combien de périls l'homme est environné!
 C'est un roseau fragile aux vents abandonné.
 Vous l'éprouvez, mon fils! eh quoi ! si jeune encore..

COMMINGE.

Le malheur me poursuit dès ma première aurore.

C'est peu de ces assauts ! Un bruit inattendu
 M'apprend qu'à la lumière un barbare est rendu ,
 Qu'à des pleurs éternels sa femme est condamnée ;
 Aux marches du tombeau, c'est moi qui l'ai traînée !
 Privé d'un bien si cher, égaré, furieux ,
 Ne connaissant plus rien qui pût flatter mes vœux ,
 Que la triste douceur, dans le silence & l'ombre,
 De nourrir le poison du chagrin le plus sombre ,
 Je renonce à l'espoir des richesses, des rangs ;
 Je quitte mes amis, je quitte mes parens ;
 J'abandonne.. une mere ; inconnu, loin du monde,
 Je cours ensevelir ma tristesse profonde.
 Je cherchois un rocher, quelque désert affreux ;
 Il n'étoit point pour moi d'autre assez ténébreux ,
 Où je pusse, à mon gré, farouche solitaire ,
 M'enfoncer, me remplir d'une image trop chere ;
 Je me rappelle enfin, par le ciel inspiré,
 Qu'il est dans l'univers un séjour révééré,
 Qu'habitent la terreur, la sombre pénitence ,
 Où dans l'austérité, le jeûne & le silence ,
 Chaque jour entouré des horreurs du tombeau ;
 Ramene de la mort le lugubre tableau ;
 C'étoit-là mon asyle.. Aussitôt je m'écrie :
 Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie ;
 Oui, voilà le sépulchre où doivent s'engloutir
 Mes larmes, mes ennuis, un fatal souvenir ;
 Ma chere Adélaïde y recevra sans cesse
 Mon hommage secret, le vœu de ma tendresse :

Elle y fera le Dieu dans mon cœur adoré..

J'étois à cet excès par le crime égaré.

Je viens ; vous m'écoutez ; cette ardeur, immortelle,

Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle ;

Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon secours.

Cette fausse raison , phantôme de nos jours ,

Cette philosophie impuissante & stérile ,

Qui n'apporte à nos maux qu'un remède inutile ;

J'éprouve sa faiblesse , & ses sophismes vains ,

Bien loin de les calmer , irritent mes chagrins ;

Mes jours dans la douleur commencent &

s'achevent ;

Vers la religion mes tristes yeux se levent :

Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport ;

Elle a fait dans mon cœur descendre le remord ,

L'amour d'un Dieu clément , la crainte salutaire :

Elle m'a pénétré du repentir sincère..

Mais , mon pere , ce cœur n'est point encor soumis ;

J'y sens se relever de puissans ennemis ;

J'y sens ressusciter une flamme coupable :

Cet objet séducteur , ce tyran indomptable ,

Me combat , me poursuit , s'attache à tous mes pas ,

Jusques sur cette fosse , où j'attends le trépas ;

Ses traits , ses traits toujours armés de nouveaux

charmes

Arrachent mes soupirs , triomphent de mes larmes..

Je penche vers la terre.. ô mon consolateur !

Ne me refusez point votre bras protecteur ;

Daignez me secourir..

LE PERE ABBÉ.

Ce n'est pas moi, mon frere,
C'est Dieu qui domptera ce jaloux adverfaire.
Il ne souffrira point que, par lui défendu,
Sous un joug criminel vous soyez abattu:
Dans vos sens défolés il versera le calme.
C'est après le combat que l'on cueille la palme:
Elle attend vos efforts, priez, pressez, pleurez;
Obstinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre faiblesse
Vous rend encor plus cher, mon frere, à ma
tendresse.

Vous n'êtes pas le seul qui gémissiez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enseveli,
Le frere Euthime, hélas! ressent le même trouble;
Cette nuit de tristesse, & s'accroît & redouble.
Aux pieds des saints autels, on l'entend soupirer;
Le tems de son épreuve (1) étoit près d'expirer;
Ma main lui préparoit notre chaîne sacrée (2):
Il meurt, & de ses maux la cause est ignorée..
Souvent il suit vos pas..

COMMINGE:

Dans ce séjour d'effroi,

(1) Le Noviciat.

(2) La Profession, où l'on fait des vœux qui engagent.

Il nourrit sa douleur.. il gémit.. près de moi ;
Son ame est du chagrin profondément frappée ;
Ma fosse est quelquefois de ses larmes trempée.
Un mouvement secret me presse de sçavoir
D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir..
Que d'un vif intérêt je ressens la puissance !
Mais.. soumis à la loi, je m'enchaîne au silence (1).

LE PERE ABBÉ.

Le silence entretient l'esprit religieux :
Rancé nous l'a prescrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en secret & le voie, & l'entende.
Au ministère saint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché :
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immense,
Vous devez posséder les moyens bienfaisants,
De consoler le cœur, de combattre les sens ;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous
contemple ;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre
exemple.
Exposez les dangers, le trouble, le tourment
Qui suit les passions & leur égarement ;

(1) Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier
des statuts de la Trappe.

De ces tyrans de l'ame éternelle victime ,
 Vous pouvez mieux qu'un autre , écarter de l'abîme
 Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs ,
 Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
 Obliger , être utile est notre loi première :
 Je romps le frein sacré (1) qui nous force à nous
 taire :

Dans ses épanchements prévenir l'affligé ,
 Vouloir que de ses maux le poids soit partagé ,
 Qu'au fond de notre cœur son chagrin se dépose ,
 Sont les premiers devoirs que le ciel nous impose.
 Parlez à l'inconnu , tandis qu'à nos autels
 Je vais offrir, l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge se prosterne.

S C E N E III.

COMMINGE seul.

UN étranger.. le voir.. quelle vue importune!
 Hélas! si comme moi courbé sous l'infortune,
 Ce mortel.. En est-il, dans ce triste univers,
 Qui ne se plaigne point, & qui n'ait ses revers?

(1) Il n'y a que le Pere Abbé qui puisse donner la permission de parler.

Si, du sort ennemi victime gémissante,
 Il attend qu'une main-tendre & compatissante
 Répande dans son sein ces touchantes douceurs..
 Dont la pitié soulage & charme les douleurs..
 De semblables secours dépendent-ils d'Arfène?
 Malheureux! est-ce à moi d'adoucir votre peine?

S C E N E IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il sort de l'alle droite du cloître un étranger conduit par un religieux qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge; ce religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui. Comminge ne voit pas d'Orsigni qui descend, porte ses regards par-tout, s'arrête de tems en tems sur les degrés, & paraît saisi d'une espèce de terreur.

D'ORSIGNI, toujours sur les degrés, & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain.

JE demeure interdit, accablé, confondu..

Que la religion surpasse la vertu!

Pour les profanes yeux, ciel! quel tableau terrible!

L'homme ici se détruit, & tente l'impossible;

Quels objets!

Il lit tout haut les derniers mots d'une des inscriptions..

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ..

Effrayante leçon ! dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un prodige suprême,
La nature s'éleve au-dessus d'elle-même !

*Il descend à ce dernier vers, s'avance sur le théâtre ;
Comminge l'apercevant , court pour se prosterner
devant lui ; d'Orsigni l'en empêche avec vivacité , &
lui-même s'incline.*

Que faites-vous, mon pere (1) ? Arrêtez : c'est à
nous

De nous humilier, de tomber devant vous !
O nouvel héroïsme ! ô sublime spectacle..
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleste sagesse habite ces tombeaux :
Puissé-je lui devoir des sentiments nouveaux !
Esclave, vainement échappé de sa chaîne,
Le besoin d'un appui dans ce séjour m'amene ;
Depuis près de deux ans, dans un château voisin
Renfermant, loin du monde, un malheureux destin,
Là, j'espérois du tems & de la solitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raison vainqueur ;
Du trait qui m'a percé, guérir enfin mon cœur ;

(1) Il n'y a que le Pere Abbé que les religieux appellent pere. Ils se nomment tous freres : mais la bienfaisance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de pere.

Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
 Chercher quelque remede à mes vives blessures,
 Contre les sens trompeurs, & leur sédition,
 Implorer le secours de la religion.

COMMINGE, à ce dernier vers, ayant observé
d'Orsigni avec une attention qui croît toujours, dit à part :
 C'est lui.. c'est d'Orsigni.. De cet époux perfide
 Le frere vertueux..

S'adressant à lui avec transport.

Que fait Adélaïde?..

Vit-elle?.. Songe-t-elle?.. à part. Où m'égaré-je?
 ci eux!..

D'ORSIGNI, à son tour examinant
Comminge, dit vivement :

Vous connaissez.. Ses traits.. le Comte!..

COMMINGE *troublé.*

Dans ces lieux

On dépouille l'orgueil de la faiblesse humaine,
 Ces noms.. vous ne voyez que l'humble frere
 Arsène,
 Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, toujours le regardant.

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux.
 J'ai peine à revenir de ma surprise extrême...
 Ici.. sous cet habit.. lui.. Comminge!..

COMMINGE.

Lui-même;

Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,

22 LE COMTE DE COMMINGE,

Venant vivre & mourir dans cet obscur séjour ;
Eût voulu se cacher à la nature entière ;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la prière,
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu ;
Lui, qui, dans cet instant, parjure envers son Dieu..
Hâtez-vous, s'il se peut, d'ajouter à mes crimes ;
Réveillez, attifez des feux illégitimes ;
Enfin.. d'Adélaïde osez m'entretenir..
Ah! plutô.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien
entendre ;
Dites-moi.. seulement.. ne pourriez-vous m'ap-
prendre
Si ses jours plus fereins coulent dans le bonheur ?
Ses attraits.. à part. où m'engage une honteuse
ardeur ?

D'ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont, hélas! conservé leur empire :
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire ?

Ah! c'est-là cette main dont le fatal secours
M'a laissé les tourmens attachés à mes jours ;
Nommez-moi le cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connaître,
Vous lui rendrez justice, & le plaindrez peut-être.
L'espoir avec l'amour de concert m'aveugloit ;

Je touchois à l'autel où l'hymen m'appelloit ;
Quand d'avares parents les mains me repousserent ,
Que , prêts à se former , mes liens se briserent ,
En ces moments , mon frere au comble de ses vœux ,
Peu fait pour posséder un bien si précieux ,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde :

Je la vois ; sa beauté , son air noble & timide ,
Sa tristesse touchante & sa douce langueur ,
Tout présente à mes yeux un objet enchanteur.

Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée ,
A recevoir ses traits étoit trop préparée .
Sans vouloir m'éclairer sur des troubles nouveaux ,
Je cédois au plaisir de parler de mes maux ;
Adélaïde apprend & plaint ma destinée ;
Sur ce récit sans cesse elle étoit ramenée .

Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux ,
L'avoient , sourds à ses cris , lié par d'autres nœuds :

„ A d'autres nœuds soumise ! elle est donc bien à
„ plaindre ,

„ S'écrie Adélaïde ; eh ! qu'il est dur de feindre ,

„ De cacher ses combats , son infidélité !

„ Quel horrible tourment que la nécessité

„ D'aller porter un cœur , dont un autre a

„ l'hommage ,

„ Dans les bras d'un époux , que sans doute on

„ outrage ! . ”

A ces mots , quelques pleurs qu'elle cachoit envain ,
Pour l'embellir encor s'échappoient dans son sein ;

24 LE COMTE DE COMMINGE,

Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle. . que j'aimois la femme de mon frere.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient
chers;

La fureur vous amene; on vous met dans les fers :
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,

Et dans tout l'appareil du pouvoir de ses charmes,
Embrasse mes genoux: „ A vous seul j'ai recours;

„ Du malheureux Comminge allez sauver les jours;

„ Je vous estime assez, pour vous montrer mon

„ âme,

„ Sçachez quel sentiment. . c'est l'amour qui

„ l'enflâme;

„ Je ne vous cache point mon crime, mes

„ malheurs, ”

Poursuit-elle, au milieu des sanglots & des pleurs :

„ Mais ma funeste erreur ne m'a point aveuglée,

„ Et. . c'est à la vertu que je l'ai révélée;

„ Qu'il soit libre, m'oublie. . & me laisse gémir.

„ Mon devoir vous répond que je sçaurai mourir. ”

Aussitôt j'interromps: „ Vous serez obéie;

„ Madame. . d'un rival je cours sauver la vie. ”

Je fais taire des sens la lâche trahison;

J'écoute l'honneur seul; j'ouvre votre prison:

Vous en sortez, conduit par d'Orsigni lui-même.

Quel plaisir je goûtois à cet effort suprême!

Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs!

Je reviens. „ J'ai fermé la source de vos pleurs,

„ Ma-

„ Madame, il est sauvé; pour toute récompense,
 „ C'est moi qui vous demande un éternel silence.
 „ J'ai pu vous offenser: mais un pur sentiment
 „ M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment.”

De ce feu criminel mon ame étoit remplie;
 Je retombois toujours; ma raison affaiblie
 Me livroit à regret de pénibles combats
 Qui lassoient mon courage, & ne me domptotent
 pas;

Cependant j'ai sçu fuir; hélas! fuite inutile!
 Mon amour me suivoit dans mon nouvel asyle.
 Il faut en triompher, & c'est de mon rival
 Que j'attends le succès d'un combat inégal.
 Que la religion, de mes sens souveraine,
 Me console par lui, m'éclaire & me soutienne.

C O M M I N G E .

Généreux d'Orsigni. . Que m'avez-vous appris?
 Ah! de tant de vertu vous me voyez surpris.
 C'est moi, dont vous devez appuyer la faiblesse;
 C'est à moi d'immoler. . ma coupable tendresse.
 Oui, la religion nous prête des secours.
 Mais à la voix du ciel je résiste toujours;
 Mon bras paraît s'armer contre le bras suprême;
 Je le sçais, je l'offense, & trahis Dieu lui-même,
 Lorsque dans ce moment, d'Adélaïde enfin. .
 Je n'en parlerai plus. Tout me perce le sein;
 Tout blesse un cœur sensible, & fait saigner sa
 plaie!

Il est dans ce séjour un mortel qui s'effaye
 A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux;
 Peut-être, comme nous, c'est quelque malheureux
 Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
 Vient cacher en ces murs sa triste destinée!
 Je ne sçais.. ses soupirs.. ses longs gémissemens
 Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens;
 Il semble me chercher, & suit pourtant ma vue!
 Mon ame en sa faveur n'est pas moins prévenue.
 Je voudrois m'éclairer sur ce sombre chagrin:
 Mais un desir pressant me sollicite en vain:
 Un silence éternel doit nous fermer la bouche,
 Et jamais..

S C E N E V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE
 FRERE EUTHIME.

Ce dernier, sur la fin de la scène précédente, descend de l'escalier au côté gauche; il semble marcher avec peine; il apperçoit Comminge, leve ses deux mains vers le ciel, les laisse retomber en les joignant, en met ensuite une contre son cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à descendre & fait quelques pas sur la scène. On ne peut voir le visage de ce religieux, sa tête étant ensevelie dans son habillement.

COMMINGE, *l'apercevant.*

LE voici. Que son aspect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux
coups ?

Euthime traîne ses pas vers la fosse destinée à Comminge.

D'ORSIGNI, *jettant les yeux sur lui.*

Où va-t-il ?

COMMINGE.

Vers ma fosse.

D'ORSIGNI.

O ciel! que dites-vous ?

C'est..

COMMINGE, *en montrant sa fosse.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finissent,
Où des songes trop vains, hélas! s'évanouissent;
C'est-là, qu'en peu de jours, peut-être en cet instant..
(La vie est pour Comminge un fardeau si pesant!)
Je vais ensevelir vingt-fix ans de miseres..

Euthime considère la fosse de Comminge avec une attention qui semble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette fosse, & les rejoignant ensuite, tourne ses regards vers Comminge.

Ainsi la loi l'ordonne à tous nos solitaires;
D'une main courageuse ils doivent se former
Cet asyle.. *Avec attendrissement.*

Où le cœur ne pourra plus aimer!

Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime ,

Il montre la fosse d'Euthime , qui est au côté droit ; au-devant du théâtre.

De cet infortuné..

Comminge l'observe toujours , il le voit prenant la pioche sur les bords de la fosse.

Quel sentiment l'anime ?

Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux ?

D'ORSIGNI, *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine ! il partage vos maux !

COMMINGE.

Cet instrument de mort..

Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument , autant de fois il lui est échappé des mains.

A ses efforts échappe !

EUTHIME, *l'a laissé enfin tomber en poussant un profond gémissment.*

Ab !

COMMINGE.

Quel gémissment !

D'ORSIGNI, *avec transport.*

Que cet accent me frappe !.

Ne pourriez-vous sçavoir ?

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient !.

Comminge va au-devant de lui : mais Euthime , après s'être tourné du côté de Comminge , jette un long soupir , & se retire. Comminge lui dit avec douleur :

Vous me quittez!.

Ciel! je trahis mes vœux.. le silence..

A d'Orsigni, qui veut suivre Euthime.

Restez.

Euthime monte lentement par le même escalier ; lorsqu'il est près de l'alle en face de cet escalier , il se retourne encore pour regarder Comminge , leve les mains au ciel , & sort.

S C E N E VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrétant toujours
d'Orsigni qui veut suivre Euthime.*

NON.. ne le suivez point ; nos loix nous le défendent,

Et. *Il revient au-devant du théâtre.*

Que mes derniers pleurs devant vous se répandent.

Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer son sort, toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiète.. m'agite;
Le malheur qui me suit, & s'accroît, & s'irrite.
D'Orsigni.. laissez-moi.. puis-je vous secourir?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connaissez d'Orsigni : c'est peu qu'il se combatte,

Qu'il s'obstine à soumettre un penchant qui le
flatte;

A de plus grands efforts je sçaurai m'affervir :
Malgré vous.. malgré moi, je sçaurai vous servir ;
Je dompte ma faiblesse & l'honneur seul me guide..
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde
Sçache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *aussi vivement.*

Que vous l'aimez.

COMMINGE.

O Dieu!

Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu!
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Est-ce vous, d'Orsigni, que ma vertu doit craindre?
Et j'ose encor l'entendre, & ne le quitte pas!
Ote-moi de ses yeux, Dieu, viens guider mes pas.

Il fait quelques pas pour se retirer de la scène.

D'ORSIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorsqu'auprès d'une mere..

COMMINGE, *revenant, & avec transport.*

Elle vous est connue! Elle voit la lumiere!

D'ORSIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe suivi
Votre pere..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux sévère ;
 Le repentir tardif a fermé sa carrière :
 Ce pere, alors sensible, ignorant votre sort,
 En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort ;
 De votre mere enfin qui gémit dans les larmes,
 La seule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mere.. Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Unissent leurs douleurs.
 Qui peut vous retenir ? Allez sécher leurs pleurs :
 C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse ;
 Sans doute Adélaïde écoutant la tendresse..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appésantir mes fers !

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
 Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere,
 A vu rompre ses nœuds ; que la mort de mon frere..

COMMINGE, *avec transport.*

Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Est libre.

COMMINGE, *avec désespoir.*

Et je suis enchainé !

Après une longue pause.

Grand Dieu ! suis-je à tes yeux assez infortuné ?

Je pourrois à ses pieds lui dire que je l'aime ;
 Qu'elle est de mes destins la maîtresse suprême ;
 Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur ;
 Que jamais mon amour ne sortit de mon cœur !

A d'Orsigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel ; fuyez de ma présence ;
 Que ne me laissez-vous mon heureuse ignorance ?
 Vous venez redoubler mon supplice infernal ;
 De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi ! ces liens sacrés..

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne est éternelle !

Chaque instant la resserre & la rend plus cruelle ;
 Contraint dans mon tourment, à cacher mes
 douleurs ,

A repousser ma plainte, à dévorer mes pleurs,
 Ne pouvant espérer que la fin d'une vie
 De crimes, de remords trop longtems poursuivie,
 Et plus coupable encore à mon dernier soupir :
 Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir !
 Dans ce gouffre effrayant tout mon esprit s'abîme !
 Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe sa victime !

A d'Orsigni.

Barbare !. Quelle mort va déchirer mon sein !
 Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,
 J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
 Où devoit m'accabler un joug insupportable,

Où l'amour.. où l'espoir.. où l'espoir pour jamais
 Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets;
 Enfin , depuis un an , la colere céleste
 M'a fait ferrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteste ;
 Et quand je succombois sous ce pesant fardeau ,
 Mes pas sont retenus aux portes du tombeau..
 Et j'y vais retomber plus malheureux encore!
 Elle est libre, elle m'aime.. ô ciel! . & je l'adore.
 Oui , tous mes sens pleins de ce fatal amour :
 Je le dis à la nuit , je le redis au jour ;
 Oui , ce feu me dévore , il embrâse mon âme ;
 Envain l'honneur , le ciel s'opposent à ma flâme :
 Les loix , l'honneur , le ciel , rien ne peut m'arrêter ;
 Je me livre aux transports , qui viennent m'agiter ;
 Je me livre à l'amour , qui m'a brûlé sans cesse ;
 Toutes les passions échauffent mon ivresse..
 Ah! que votre pitié pardonne au désespoir ;
 Ne m'abandonnez pas. Jé veux encor vous voir..
 Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orsigni décide
 Si je dois.. Je n'entends , ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en se retirant.*

Que je le plains! hélas!

S C E N E VII.

COMMINGE, *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..
Je ne me connais plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre;
Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le
combattre.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *seul, descend dans une situation qui annonce sa douleur ; il s'avance sur la scène, reste quelque tems dans un profond accablement, & dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi ?
Sçais-je ce que je veux ? Sçais-je ce que je doi ?
En ces murs d'Orsigni revient & va m'entendre :
Eh, quel est mon espoir ? Et que dois-je prétendre ?
Rejeter mes liens ! rompre des fers sacrés !
Violer des serments à l'autel consacrés !
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce serment solennel d'une tendresse pure,
N'ont-ils pas précédé ces serments odieux ?
L'homme est-il un esclave enchaîné par les cieux ?
Pour sa faiblesse est-il quelque joug volontaire ?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le pere,
Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
Comme un sombre tyran verroit avec plaisir
Le trait de la douleur déchirer son image,
Une éternelle mort détruire son ouvrage !
Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,
Et mes tourmens feroient sa gloire & sa grandeur !

Ce feroit le servir, lui rendre un digne hommage;
 Que d'épuifer mes jours dans un long esclavage!
 Non. Je reprens mes droits: l'aveugle humanité
 Ne doit former de vœux que pour la liberté;
 N'avons-nous pas assez d'entraves & de chaînes?
 Est-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines?
 Lié par des serments. . ils font tous oubités:
 J'adore Adélaïde, & je vole à ses piés;
 Qu'un moment je la voye, & tous mes maux
 s'effacent,
 Ses charmes, si puissants, dans mon cœur se
 retracent;

Si le ciel s'offençoit du retour de mes feux,
 Il sçauroit les éteindre, & triompheroit d'eux. . .

Poursuis, lâche Comminge: outrage un Dieu
 suprême;

A l'audace, au parjure ajoute le blasphême.
 Apostat sacrilége, où vient de t'emporter
 Un amour insensé, que tu ne peux dompter?
 Tu parles de briser les nœuds qui t'affervissent!
 Tes sens à la bassesse, au crime t'enhardissent!
 Si ce phantôme vain, qui fascine les yeux,
 Qui n'a de la vertu que l'éclat spécieux,
 Si l'honneur t'arrachoit ta promesse frivole,
 Réponds, oserois-tu manquer à ta parole?
 Et la religion, tous les peuples des cieux,
 Un Dieu même aux autels, un Dieu reçut tes vœux,
 Et tu les trahirois!. Ce Dieu prêt à t'absoudre,

S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre?
 Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats?
 Vois fortir, vois monter des gouffres du trépas,
 Ces spectres ténébreux. . Toutes ces pâles Ombres -
 Me lancent. . Quels regards & menaçants &
 fombres!

Du fond de ce sépulchre, une lugubre voix. .
 Il s'ouvre. . Quel objet! C'est Rancé que je vois!
 Lui. . qui vient me couvrir du feu de sa colere!
 Il s'éleve. . arrêtez, arrêtez, ô mon pere!
 Il parle! . , Malheureux, où vas-tu t'égarer?
 „ D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer?
 „ Tu veux rompre ces nœuds qu'il a ferrés lui.
 „ même!
 „ Penfes-tu détourner le mortel anathême?
 „ A ton oreille envain ton arrêt retentit!
 „ Le ciel t'a rejeté; tremble; l'enfer rugit: .
 „ Il demande sa proie, & déjà la dévore.”
 Que faut-il? . Repousser l'image que j'adore!
 Arracher de mon cœur un penchant immortel!
 Oublier un objet. . qui vient avec le ciel
 Partager mon hommage, & disputer mon ame!
 Que dis-je? Adélaïde. . elle seule m'enflâme;
 Tu tonnes, Dieu jaloux! eh bien: j'obéirai. .
 A tes loix asservi, j'oublierai. . je mourrai. .

SCÈNE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la dernière scène, on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une lettre à la main; il lève quelquefois les yeux au ciel, les laisse retomber sur cet écrit, annonce la plus profonde douleur, & vient sur la scène.

COMMINGE, *apercevant d'Orsigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orsigni.. Mais d'où vient ce trouble.. ces allarmes..

D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la lettre, & avance sur le théâtre.

Ses yeux sur un écrit.. qu'il trempe de ses larmes!
Avec transport.

Ah! parlez, d'Orsigni.. Tous mes sens déchirés..
Parlez.. Adélaïde.. à ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendrissement.*

Comminge.. Ah! malheureux!. le ciel.. à part.
fuyons sa vue.

COMMINGE, *avec transport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue..
Vous ne répondez point!. je vous entends gémir!

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir..

A part. Mais quel est mon dessein? Mon amitié fidelle

Doit plutôt lui cacher cette affreuse nouvelle.

Avec trouble.

Laisse-moi dans les pleurs; ces chagrins.. sont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguisements redoublent mon effroi.

Tout ce que j'aime.. ô Dieu! donnez-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre..

Je t'épargne des maux..

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'est à moi de souffrir.

COMMINGE.

C'est à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai-je fait? Et j'irois.. je ne puis m'y résoudre;

Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!!

A Comminge.

N'abaisse plus les yeux sur ce triste univers:

Tu n'y verrois, hélas! que d'effrayants revers..

40 LE COMTE DE COMMINGE,

Faisant quelques pas pour se retirer.

Adieu, Comminge.. adieu..

COMMINGE, *furieux de douleur, &
s'opposant à la sortie d'Orsigni.*
Non, cruel, non, barbare..

Je lirai cet écrit..

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le désespoir l'égaré!

Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien:

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur!

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orsigni veut se retirer.

Comminge embrasse ses genoux.

Donne-moi.. me quitter!. A tes pieds je me jette..

D'ORSIGNI, *le relevant avec vivacité
& l'embrassant.*

Tu vois trop ma douleur.. elle n'est point muette,
avec une douleur animée.

Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs,

Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI, *la lui donnant avec la
même vivacité.*

Eh bien! prends, lis, & meurs.

COMMINGE, *lit.*

Grace à notre recherche, à la fin moins stérile,
Nous avons découvert votre nouvel asyle.

Hélas ! puissiez-vous y goûter,

Vainqueur des passions, un destin plus tranquille !

Quels coups nous allons vous porter !

Depuis un an, sçachez que du fort poursuivie..

Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit..

De son amant l'ame toujours remplie..

Victime du chagrin qui la persécutoit..

Adélaïde . . a terminé . . sa vie..

*Comminge tombe évanoui sur une des sépultures des
religieux : on se rappellera qu'elles sont un peu
élevées de terre.*

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge ! . ô mon ami ! . comment le soulager ?
Dans ce séjour . .

S C E N E III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ, *descendu de l'escalier
au côté droit, & arrivé sur la scène.*

SÇACHONS pourquoi cet étranger :.

D'ORSIGNI, *soutenant Comminge,
& appercevant le Pere Abbé.*

Ah ! mon pere ! accourez.. daignez.. Comminge..
expire..

42 LE COMTE DE COMMINGE,

Cette lettre.

Elle est à terre, aux pieds de Comminge.

L'amour. . que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE, *se relevant en quelque sorte du sein de la mort, voyant le Pere Abbé, s'écrie :*
Elle est morte, mon pere! & il retombe.

LE PERE ABBÉ, *allant l'embrasser, & le soutenir.*

Ecoutez un ami,

Qui de votre infortune avec vous a gémi ;
La piété console, & n'est que la nature
Ardente à secourir, plus sensible, plus pure ;
Contre l'adversité je viens vous appuyer ;
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer.

D'ORSIGNI, *au-devant du théâtre.*

Quoi! la religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante!
On la redoute ailleurs, prompte à nous allermer..
Ah! mortels, c'est ici qu'on apprend à l'aimer.

LE PERE ABBÉ.

Des humaines erreurs que la fuite est cruelle!

A Comminge qu'il tient embrassé.

Ne vous refusez pas à mes soins, à mon zèle ;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE, *se relevant un peu.*

Je l'ai perdue! Enfer, as-tu d'autre tourment?

Et il retombe encore.

LE PERE ABBÉ, à d'Orsigni.

Permettez qu'en secret un moment..

D'Orsigni veut se retirer.

COMMINGE, se relevant avec fureur.

Qu'il demeure ;

Mon pere, qu'à ses yeux je gémissé, je meure ;
Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus :
Il m'avoit supposé quelque ombre de vertus ;
Il pourroit m'estimer : de son erreur extrême
Qu'il soit désabusé.. que d'Orsigni.. vous-même..
Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier
Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier ;
Qu'une aine sans remords devant vous se déploye :
Oui, dans ce même instant, où le ciel me foudroye,
Je formois le projet.. tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds.. elle n'est plus !
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orsigni sort.

Vous me quittez ?..

Au Pere Abbé.

Mon pere,
Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupiere ?

S C E N E IV.

COMMINGE, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ.

C'EST à mes seuls regards que vous devez offrir
Les blessures d'un cœur.

COMMINGE, *toujours sur cette
sépulture, & avec une espece de fureur.*

Que rien ne peut guérir.

Mon pere, c'en est fait. Qu'il me réduise en poudre,
Ce Dieu, qui s'est vengé: j'attends ici sa foudre.

Il embrasse la terre avec transport.

LE PERE ABBÉ.

Ah! malheureux Arsène! ah! mon fils, connaissez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offensez:
Sans doute, contre vous s'armant de son tonnerre,
Il peut de sa justice épouvanter la terre,
Exposer à nos yeux dans votre châtement,
Du céleste courroux l'éternel monument;
Il peut vous accabler de sa grandeur terrible:
Mais ce Dieu. C'est un pere indulgent & sensible,
Et vous en abusez, enfant dénaturé!

COMMINGE, *dans la même situation.*

Mon pere! Ah! loin de moi, ce Dieu s'est retiré;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE PERE ABBÉ.

Et vous osez, mon frere,

Elever jusqu'à lui votre voix téméraire!

Dans vos impiétés vous accusez le ciel!

Rendez grace plutôt à son bras paternel;

Que dis-je? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve;

Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?

Qui l'immole? homme aveugle, ouvre les yeux:

c'est toi,

C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,

Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,

Courois te rendre au monde, à la fange du crime;

Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immenfité,

Les profondeurs du tems & de l'éternité,

Il a lu dans ton cœur, dans ses plis infidelles,

En a développé les trames criminelles;

Il t'a vu prêt enfin à rompre tes sermens:

Il te ravit l'auteur de tes égaremens;

Sa clémence lassée à l'homme t'abandonne.

S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne;

Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet.

Par la voix du devoir je vous parle à regret;

Donnez-moi votre bras..

*Il releve Comminge qui fait des efforts, & s'appuie
sur le bras du Pere Abbé.*

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon pere?

J'allois sur cette tombe achever ma misere;

46 LE COMTE DE COMMINGE,

Pourquoi me rappeler à ce jour que je suis ?
Nommez-moi criminel : je sçais que je le suis ;
Mais cet objet, mon pere.. il n'étoit point coupable ;
J'ai fait tous ses malheurs : le ciel inexorable
Auroit dû sur moi seul appésantir ses coups ,
Et sur Adélaïde il les réunit tous !

LE PERE ABBÉ.

Respectez ses décrets ; adorez ses vengeances,
Et souffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes souffrances.
Je ne le cache point : irois-je vous tromper ?
Son bras du coup mortel est venu me frapper.
Je crains peu le trépas : je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remede & le terme.
Mais ce que je redoute , est un Dieu courroucé.
Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé ;
Je frémis de le dire , Adélaïde est morte,
Et sur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte :
Voilà le seul objet qui me suit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triste flambeau,
C'est elle que je vois, plus séduisante encore ;
Aux autels prosterné , c'est elle que j'adore :
D'autant plus accablé de ma funeste erreur,
Que même le remords n'entre plus dans mon cœur.

LE PERE ABBÉ.

Qu'un espoir courageux vous flatte & vous anime ;
Criez à votre Dieu du profond de l'abîme :

D'un honteux esclavage il brisera les fers.
 Le créateur des cieux, le souverain des mers,
 Qui fait taire d'un mot (1) les bruyantes tempêtes;
 Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
 Sçaura rendre le calme à vos sens agités:
 Mais le zèle constant obtient seul ses bontés.
 Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
 Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
 Qui nous porte à l'amour de la divinité?
 Qu'en toute son horreur à vos yeux présenté
 Le trépas vous inspire un effroi salutaire;
 Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire;
 Plus docile à nos loix, achevez de creuser
 Cette fosse, où l'argile ira se déposer.
 Tremblez que cet esprit, qui survit à nous-même,
 Dans ses destins nouveaux n'emporte l'anathême;
 Frémissez: contemplez l'arbitre souverain,
 Sur cette fosse assis, la balance à la main;
 Le pere a disparu: vous voyez votre juge;
 Il prononce.. Où fera, mortel, votre refuge?

En lui montrant sa fosse.

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,
 C'est-là que vous devez ensevelir ce feu,
 Qu'il faut que votre cœur se foudrette, se brise,

(1) *Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna.*

45 LE COMTE DE COMMINGE,

Sur vos devoirs cruels, que la mort vous instruisse.
Avec ce maître affreux je vous laisse..

Il fait quelques pas pour se retirer.

COMMINGE, *l'arrêtant, & vivement.*

Un moment,

Mon pere.. cet Euthime irrite mon tourment;
Tantôt je l'ai revu.. je résiste avec peine
Au desir de sçavoir quel sujet le ramene,
Ici.. sur mes pas même.. il semble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les soulager;
Sur ma fosse il levoit une main défaillante,
Et sa main retomboit toujours plus languissante;
Lui ferois-je connu?. pourquoi ces pleurs?. sçachez
Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés.
De moi-même étonné.. quel sentiment me guide?
Qui peut m'intéresser après Adélaïde?

LE PERE ABBÉ.

Eh quoi! toujours ce nom? je remplirai vos vœux;
Je vais enfin lever ce voile ténébreux;
Euthime m'apprendra quelle raison puissante
Rappelle à vos côtés sa douleur gémissante;
Je vous en instruirai. Son état est touchant!
Au matin de ses jours, il penche à son couchant!
On craint que le poison de la mélancolie
N'ait bientôt consumé le reste de sa vie.

COMMINGE, *avec emportement.*

Ah! ce revers manquoit à mon malheureux sort!

LE PERE ABBÉ.

Dans ces tombeaux, mon frere, étudiez la mort :
Je vous l'ai dit : cherchez son horreur ténébreuse..
C'est l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour sortir.

COMMINGE, *allant à lui.*

Ame si généreuse,

Où regne la nature avec la piété,
Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté,
Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée..
D'un si cher souvenir mon ame est possédée!
Que du moins (je n'implore, hélas ! que la pitié)
Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié !
Faut-il que tout entier le sentiment s'immole ?
Et le ciel défend-t-il qu'un ami me console ?
Mon pere.. d'Orsigni soulageoit ma douleur..
Qu'il revienne..

LE PERE ABBÉ, *le serrant contre son sein.*

Est-ce à vous à douter de mon cœur ?

Me suis-je à votre égard montré dur, inflexible ?

Et pour être chrétien, doit-on être insensible ?

Ne connaissez-vous point, exempt de passion,

Le véritable esprit de la religion ?

Le tendre sentiment compose son essence ;

Le tendre sentiment établit sa puissance ;

Si Dieu n'eût point aimé, suivrions-nous sa loi ?

C'est l'amour qui soumet la raison à la foi..

Vous verrez votre ami.

Comminge se prosterne devant le Pere Abbé.

SCENE V.

COMMINGE *seul, & revenant au-devant du théâtre.*

QUE mes maux sont horribles!
 Eh! qu'il est de tourments pour les ames sensibles!
 Combien de fois on meurt avant que d'expirer!
 Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer!
 Cet Euthime.. Ah! Comminge, écarte les allarmes;
 Dans tes yeux presque éteints est-il encor des
 larmes?

Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
 Ton cœur au sentiment pourroit-il se r'ouvrir?
 J'ai tout perdu!. C'est moi que le tombeau dévore!
 C'est moi.. qui ne suis plus! ô mon Dieu que
 j'implore,

Tu veux.. que je l'oublie! ô comble de douleurs!
 Tu prétends lui ravir jusqu'à mes derniers pleurs!
 Et ce suprême effort.. n'est point en ma puissance.
 Pardonne, Dieu vengeur, je sçais que je t'offense;
 Je voudrois.. t'obéir..

*Il court au tombeau de Rancé, l'embrasse
 avec viracité, & y répand des larmes.*

Toi, qui des passions pus te rendre vainqueur,
 Rancé.. tu sçais aimer; tu connus la tendresse:
 Tu sçauras.. comme il faut surmonter la faiblesse.

Ta vertu, que le ciel prit soin de soutenir,
 De l'objet le plus cher dompta le souvenir;
 Du pied de son cercueil, sur sa cendre fumante,
 Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante:
 Jen'ai point ton courage.. Ah! viens à mon secours;
 Viens, subjugue un tyran.. qui l'emporte toujours.
 Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes;
 D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes;
 L'ai-je pu dire, hélas!. je retombe à ce nom;
 Prête-moi.. tout l'appui de la religion.
 Mes larmes vainement inonderoient ta tombe!
 Aimas-tu comme moi?. Sous mes maux je succombe.

*Il est penché sur le tombeau, aux pieds de la croix
 & dans un profond accablement.*

SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime descend de l'escalier au côté droit; c'est de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées sur le tombeau; il est donc assez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne jusqu'à sa fosse; on se souviendra qu'elle est sur le devant du théâtre à droite: ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans son habitement, examine long tems son dernier asyle; il gémit, il y tend les deux mains qu'il lève ensuite au ciel; il quitte ce lieu de la

scène, fait quelques pas pour se retirer, aperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin; Comminge qui ne l'a pas vu, se lève, & passe au côté gauche du théâtre, près de sa fosse; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper des pleurs sur le tombeau: il y demeure dans la même situation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE *se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse.*

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit? Le trépas n'est-il point mon espoir?

Il prend la pioche.

Terre, mon seul asyle, à ton sein qui m'appelle,
Puis-je rendre assez tôt ma substance mortelle?
Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
Pourroit-il assez tôt être au néant livré?

Il enfonce la pioche, creuse la terre, & trouve de la résistance. Pendant ce tems Euthime donne des baisers au tombeau; on diroit qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.

Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible!
Ouvre-toi sous mes coups.. à mes pleurs fois
sensible..

En pleurant.

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pierres, qu'il jette sur le bord de la fosse; il s'arrête appuyé sur la pioche, & continue.

Eprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune?

Hélas! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
 Les maux les plus cruels, les supplices du cœur:
 L'existence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuse encore la terre, laisse la pioche, prend entre ses mains un crâne, le considère avec une attention ténébreuse.

De cet être animé par un rayon céleste,
 De l'homme malheureux voilà donc ce qui reste!
 Ils ont aimé sans doute... & leur cœur ne sent plus!

Il laisse, avec un signe d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge a son front appuyé sur les deux mains: il reste quelque tems dans ce sombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aspect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revient à lui, poursuit:

Ciel! foudriens mes esprits de douleur abattus.

Euthime se relève, tourne les yeux vers le ciel, met la main sur son cœur, & retombe dans la même situation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans sa fosse, la considère avec cette mélancolie profonde, le caractère de l'âme pénétrée.

Que j'ose de ma cendre envisager la place..

Là.. je ne ferai plus.. C'est dans ce court espace!

Que tout s'anéantit.. tout.. jusques à l'espoir;

C'est ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir,

Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore;

Je sens.. qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

Il laisse tomber la pelle, tombe lui-même dans une atti-

lude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau : par-là il peut être vu du spectateur ; Euthime , qui continue à n'être pas apperçu de Comminge , fait quelques pas vers lui , revient , donne des marques de douleur , retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

Pardonne-moi , grand Dieu , c'est mon dernier soupir ;

Pour la dernière fois laisse-moi me remplir.

De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie !

Pardonne , si malgré le serment qui me lie ,

J'ai gardé , dans un sein qui nourrit son ardeur ,

Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge , & met son mouchoir à ses yeux ; il écoute Comminge avec intérêt..

Cette image si chère.. attachée à mon cœur :

Eut-on pu l'en ôter , sans m'arracher la vie ?

Il attaque les yeux sur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie !

Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si présents..

Sur la religion.. sur le ciel si puissants !

A Dieu même.. à Dieu même , oui jet'ai préférée ,

Tu m'enflames encore , ô femme idolâtrée.

Du cœur le plus épris , & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baisers & de larmes.

Ma chère Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime , les deux mains étendues vers Comminge , qui toujours ne le voit pas , & comme prêt à s'écrier.

Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime

EUTHIME, *avec un cri.*

Ah! Comte de Comminge!

Il se retire avec une espece de précipitation.

COMMINGE, *remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.*

A ces accents! *Il se retourne.*

Euthime!.

Il m'a nommé!.

Euthime se retire vers l'escalier de l'alle droite,

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez!.

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos piés.

Euthime avance le bras pour empêcher

Comminge d'approcher.

Quoi! vous me repoussez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure!.

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je sçaurai..

EUTHIME, *se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez.. Le ciel l'ordonne.

Euthime acheve de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE, *demeurant interdit sur
le degré.*

Dieu lui-même commande! il enchaîne mes pas!
Quel silence obstiné, que je ne comprends pas!

*Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier ;
ce dernier joint les mains , semble s'adresser au ciel ,
regarde encore Comminge , pousse un profond gémissé-
ment , est prêt de quitter la scène.*

Euthime.. cher Euthime.. il gémit! & m'évite..
*Comminge monte encore quelques degrés pour aller
vers Euthime , & dit avec des larmes :*

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot..
*Il suit long-tems des yeux Euthime , qui disparaît enfin ,
après s'être encore retourné & avoir regardé Com-
minge en levant les mains au ciel , & mettant la
main sur son cœur.*

Il me quitte!.

SCENE VII.

COMMINGE *seul , descendant.*

CES sons.. ces sons touchans.. dans mon ame
ont porté..

Trop chere illusion! . frappé de tout côté..

Ma douleur , mon tourment , mon désespoir
redouble!

Tout ce qui m'environne augmente encor ce
trouble..

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offense toujours,

Précipite la fin de mes malheureux jours ;

O Dieu.. soulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée sur le tombeau.

S C E N E VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI, *avec précipitation, descendant par l'escalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE, *allant au-devant de d'Orsigni, avec transport.*

IL me connaît!

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être,
A son terme arrivé..

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'instant,

J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié (1) d'une main bienfaisante
S'empresse à soulager la nature souffrante.

(1) L'infirmieric.

COMMINGE, *avec douleur, & faisant
quelques pas.*

Je te perdrois ! Euthime !

D'ORSIGNI.

A travers sa pâleur,
J'ai fait quelques traits.. ils ont troublé mon cœur ;
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai, sans doute.
Courons.. ce cœur, hélas ! n'a plus rien qu'il redoute.
Il sort.

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

SCENE IX.

D'ORSIGNI, *seul.*

O Ciel ! prends pitié de ses maux !
S'il n'est point en ces lieux, où donc est le repos ?

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *descendant avec précipitation*, &
D'ORSIGNI, *le suivant avec le même empressement*:

COMMINGE, *encore sur les degrés.*

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scène.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres,
Que venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!
Que je reconnais bien cet infernal Génie,
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,
Et qui, dès mon berceau, s'abreuvant de mes pleurs,
Emporte mes destins de malheurs en malheurs!
Acharné sur sa proie avec persévérance..
Jouis, cruel: ta rage a comblé ma souffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi ! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux !
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume !

COMMINGE.

Euthime.. vous sçavez quel trouble en sa faveur,
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,
Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut être,
Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître;
Cet Euthime.. que j'aime, & je ne sçais pourquoi..
Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi !
Malgré mon désespoir, ma priere, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ses aïlarmes !
On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
Que ses jours languissants approchent de leur fin :
S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie ?
Que dis-je, ô ciel ? La mienne à son sort est unie.
Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant ?
Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,
Et des infortunés le cœur facile & tendre,
Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre ?
Goûterions-nous enfin de secrettes douceurs
A confier nos maux, à déposer nos pleurs ?
La peine partagée est-elle plus légère ?
Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere,
Que les plus malheureux souvent touchent le moins,
Met-il le sentiment au rang de nos besoins ?

Euthime.. à mes côtés je le revois sans cesse ;
 Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laisse!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai senti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impression.

Qu'est-ce que le secours de la raison humaine !

Qu'on doit peu nous vanter sa lueur incertaine !

Ce débile flambeau, qu'allume un souffle saint,

Le moindre événement l'obscurcit, ou l'éteint ;

Avec nos sens flétris nos esprits s'affaiblissent..

A mes propres regards mes frayeurs m'avilissent :

J'eusse autrefois d'un songe écarté les erreurs,

J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs ;

Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,

Que l'orgueil a nommé l'image de son maître !

Lorsque l'astre du jour brille au plus haut des
 cieux,

La règle nous permet (1) d'appeller sur nos yeux

D'un sommeil passager les douceurs consolantes ;

La mort même abaissoit mes paupieres pesantes ;

Dans le sein du repos j'essayois d'affoupir

Les tortures d'un cœur fatigué de gémir :

Quel songe m'a frappé de tristesse & de crainte !

(1) On se rappellera que les Religieux de la Trappe ont permission de se reposer quelques moments l'après-midi.

J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte,
 Qu'à fillons redoublés le tonnerre éclairoit ;
 Sous mes pas chancellants la terre s'entr'ouvroit ;
 Je m'avance , égaré , dans des plaines désertes :
 De la destruction elles étoient couvertes ;
 Du fond de noirs tombeaux , antiques monuments ,
 J'entendois s'échapper de longs gémissements ;
 Dans les débris épars de ces vieux mausolées ,
 Je voyois se traîner des Ombres désolées ;
 D'un lamentable écho ces champs retentissoient ;
 Des monceaux de cercueils jusqu'aux cieux s'en-
 tassoient :

On eut dit que ces bords , haïs de là nature ,
 Etoient du monde entier la vaste sépulture.
 Tout à l'oreille , aux yeux , au cœur , à tous les sens
 Portoit l'affreuse mort , & ses traits déchirants.
 A la sombre lueur d'une torche sanglante ,
 J'apperçois une femme éperdue & tremblante ,
 En vêtemens de deuil , les bras levés au ciel ,
 Dans les pleurs , succombant sous un trouble mortel..
 Auffitôt la pitié m'attendrit & me guide :
 J'accours , je vois.. je vole aux pieds d'Adélaïde ,
 Et n'embrasse , effrayé , qu'un tombeau gémissant..
 Sous les habits d'Euthime , un spectre menaçant
 S'éleve , se découvre , à mes regards présente..
 Quelle image ! la mort cause moins d'épouvante :
 D'un tourbillon de feux il étoit entouré ;
 On pouvoit voir son cœur , de flammes dévoré.

„ Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuse;
 „ Cruel! ma destinée est assez malheureuse.
 „ Puissé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
 „ Expier les erreurs d'un criminel amour,
 „ Et bientôt appaiser les célestes vengeances!
 „ Pleure, il est encor tems, répare tes offenses..
 „ Tu vois Adélaïde." A ces mots expirans,
 Il lance dans mon sein un de ses traits brûlants;
 „ Je t'attends, poursuit-il." Je m'écrie : il retombe,
 Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe,
 La foudre y fuit le spectre, & l'enfer a mugit.

S C E N E II.

COMMINGE, DORSIGNI,
 QUATRE RELIGIEUX.

*Ces quatre Religieux paraissent au sortir de l'alle droite
 du cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successive-
 ment une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un
 devant l'autre, & en disant :*

PREMIER RELIGIEUX,
d'une voix sourde & lugubre.

MOURIR.

D'ORSIGNI, *entendant les sons funè-
 bres de cette cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à
 la fin de la pièce.*

Quels sons! qu'entends-je?

COMMINGE, *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il se meurt! d'Orsigni.

SECOND RELIGIEUX,
en observant ce que nous venons de dire.

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accents! quelle image!

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,
Lorsqu'un de nous expire.

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ,
suiyi de deux religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paraît pénétré de tristesse

Les deux religieux sortent, & remontent tristement.

LE PERE ABBÉ.

E PARGNEZ ces regrets

Allez du lit funèbre (1) ordonner les apprêts.

COMMINGE, *l'apercevant, court à lui, emporté par la douleur, & oubliant de se prosterner suivant l'usage.*

Euthime..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah! mon père!

LE PERE ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. Ô triste ministère!

COMMINGE, *du ton de la plus vive douleur.*

O mon père! avec lui que ne puis-je expirer!

Eh! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer!

A part.

Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même

Quel mouvement.. je cède à ma douleur extrême.

Au Pere Abbé.

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI.

Qu'il a sçu me toucher ! que mes sens sont émus !

(1) Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.

LE PERE ABBÉ.

Dans cette enceinte sombre il doit bientôt descendre,

Rempli de notre esprit, pour mourir sur la cendre.

COMMINGE, *au Pere Abbé.*

Vous sçavez..

LE PERE ABBÉ.

Ses chagrins doivent se dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon pere..

LE PERE ABBÉ.

Euthime va parler :

Je le sçais de lui-même, & pour grace dernière,

Il demande, affranchi de notre loi sévère,

Qu'un grand secret, dit-il, dans son cœur retenu,

Echappe à sa douleur, & soit enfin connu.

COMMINGE.

à part.

Un grand secret! mon trouble à chaque instant
augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports.. quels soupçons que ma faiblesse
enfante!

S C E N E IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ,
DES RELIGIEUX.

Deux rangs de religieux descendent les bras croisés sur la poitrine & dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une genuflexion devant la Croix, & une autre devant l'Abbé; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le Pere Abbé est au milieu; sur un des côtés du théâtre sont Comminge & d'Orsigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paraissant inquiets sur ce que doit révéler Euthime. La cloche sonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE PERE ABBÉ, aux religieux.

QUE chacun prenne place & m'écoute.

Les religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une tristesse recueillie. On frappe la tablette des mourants selon l'usage de la Trappe.

La mort

Sur un de nous s'arrête & va finir son fort;
Le frere Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible;
Et l'homme, quel qu'il soit, est toujours criminel:
Réunissons nos voix; jusqu'au trône éternel,
Portons avec ardeur la fervente priere:

Du séjour bienheureux elle ouvre la barrière,
 Des pièges infernaux peut seule garantir,
 Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,
 De Dieu qui va frapper, suspend, éteint la foudre,
 Et désarmant son bras, le force à nous absoudre.
 Pour Euthime implorons tous les secours du ciel;
 Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
 Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,
 Au calice de mort boive sans amertume,
 Et que son ame en paix, rejetant ses liens,
 S'élançe au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

Il se tourne de côté, ainsi que tous les religieux, en face de la croix, & adresse cette priere que lui seul prononce, les religieux ne disant tout haut que le dernier mot.

P R I E R E.

Dieu suprême, daigne m'entendre.
 Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu;
 Rends à la terre une mortelle cendre.
 Mon ame reconnaît, aime, & bérit un Dieu.

T O U S L E S R E L I G I E U X *répètent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu!

LE P E R E A B B É *continuant.*

Mon ame en toi seul se confie:
 Ecarte les dangers qui m'attendent au port;
 A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie,
 Grand Dieu, fais supporter la mort.

T O U S L E S R E L I G I E U X *répètent.*
 La mort!

LE PERE ABBÉ *poursuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles;
Que je me plonge au sein des miracles divers,
Créés par tes mains immortelles!
L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes;
Dieu puissant, sous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers!

LE PERE ABBÉ *continue.*

Brise un joug que la matière impose;
Romps les fers de l'humanité;
Tout est marqué du sècau de la mortalité;
Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté,
C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

L'éternité!

S C È N E V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ,
LES RELIGIEUX.

*Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une espèce
d'urne de terre grossière & remplie de cendre, l'autre a
sous son bras de la paille.*

LE QUATRIÈME RELIGIEUX,
au Pere Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.

LE frere Euthime approche.

LE PERE ABBÉ.

Empressons-nous, mes freres,
 A préparer ce lit, terme de nos miserés :
 Euthime a demandé que son œil expirant
 Pût contempler sa fosse à son dernier instant.

Il est accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel, & en disant :

Esprits consolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille; elle est sur le devant du théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime; les deux colonnes de religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il sera placé.

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre.

COMMINGE.

O spectacle touchant ! je ne pourrai jamais.

LE PERE ABBÉ, à Comminge.

A votre rang placé, modérez ces regrets,
 Frere Arsène, & songez que le ciel s'en offense.

Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les religieux : il est le second de la colonne droite; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.

A d'Orsigni.

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,
 Qu'elle-même a sans doute en ces murs amené,

Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
 Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
 Dont le faste imposant peut éblouir la terre,
 Ces sages, dont l'orgueil est le faible soutien.

D'ORSIGNI, *apercevant Euthime
 qui descend.*

O ciel!

LE PERE ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

S C E N E VI. & dernière.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ,
 LES RELIGIEUX, EUTHIME, *soutenu par
 deux religieux, un troisième le suit avec un crucifix à
 la main.*

LE PERE ABBÉ, *voyant Euthime.*

A d'Orsigni.

IL se montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon frere,

Mériter de la grace une mort salutaire.

EUTHIME, *avançant sur le théâtre,
 toujours soutenu par les deux religieux, & se traînant
 au lit de cendre.*

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas!

Au Pere Abbé.

Ô mon pere! daignez me prêter votre bras.

Le Pere Abbé l'aide, & l'étend sur la cendre: l'un des deux religieux qui le soutiennent se retire. Derrière lui reste toujours le religieux qui porte le crucifix; Euthime demande au Pere Abbé qui est à ses côtés:

Suis-je près de ma fosse?

COMMINGE, *le regardant avec attention & à part.*

A sa voix. . à sa vue..

LE PERE ABBÉ, *à Euthime.*

La voici.

Il la lui montre

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur séduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant sa fosse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir;
Soutenons ce spectacle. . il apprend à mourir.

On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix languissante & affaiblie.

Vous me l'avez permis. *Au Pere Abbé.* Le malheureux Euthime

Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,
Révélér des secrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révéérés,
A ces ames, du monde & des sens détachées. .

Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées;
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.

Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort

Puisse

Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante!
 Ranime en sa faveur cette voix expirante!
 Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer
 Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer!

LE PÈRE ABBÉ.

Ah! sa grace est sur nous toujours prête à descendre;
 Sur nous toujours ses dons sont prêts à se répandre.
 C'est nous, c'est nous, ingrats, qui repoussant sa
 main,
 Contre le ciel armés, lui fermons notre sein.

EUTHIME, *au religieux qui le soutient.*

Il est un peu élevé, & souvent appuyé sur son bras droit.

Daignez me soutenir. *Aux religieux.*

Vertueux solitaires,

Vous avez cru ma foi, ma piété sincères,
 Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
 J'étois par un saint zèle aux autels entraîné:
 Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
 Des désordres du cœur la honteuse victime;
 Vous voyez. . . une femme.

*Comminge à ce mot laisse échapper toute l'expression de
 l'étonnement & de la curiosité, mouvements qui tou-
 jours augmentent.*

LE PÈRE ABBÉ.

Une femme, en ce lieu!

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
 Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,

74 LE COMTE DE COMMINGE,

Et la plus criminelle, & la plus misérable..

Dont la religion consolera la fin.

Comminge, entends, regarde, & reconnais enfin

Celle qui prit, hélas! un fol amour pour guide..

Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle se leve encore un peu plus; & sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.

COMMINGE, *avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paraissant vouloir lui prendre la main.*

Adélaïde!

D'ORSIGNI.

Ciel!

EUTHIME, *à Comminge, & le repoussant de la main.*

Elle-même. Arrête.

COMMINGE, *à ses pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.

A ses pieds je mourrai..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

Que la religion..

COMMINGE, *dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.*

je n'en ai plus..

EUTHIME.

Comminge, ah! si je te suis chere,
N'offense point le ciel..

C O M M I N G E.

Il comble ma misere.

E U T H I M E.

Il nous aime, il nous frappe.. Ecoute, & leve-toi.

Comminge se leve, va tomber dans les bras de deux religieux, & est plongé dans le plus grand accablement. Les mouvements de d'Orsigni sont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'est point caché par les religieux: il est entr'eux & Euthime. Le Pere Abbé est plus sur le devant du théâtre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attende moi.

Que du moins mon trépas puisse expier ma vie!

A d'Orsigni avec surprise & attendrissement.

Vous aussi dans ces murs!

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pause.

Voilà d'un culte impie

Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;

Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!

Dès mon premier soupir, Comminge eut ma tendresse;

Nous remplissions nos cœurs d'une profane ivresse:

Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui;

Notre ame aux passions étoit abandonnée;

Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée:

L'intérêt divisa nos parents furieux;

Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux;

Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
 Malheureux pour jamais, leurs mains nous désu-
 nirent.

J'aurois dû réprimer à force de vertu
 Un penchant par le ciel sans doute combattu :
 J'entretins ma faiblesse. A tous les maux en bute :
 De ce pas imprudent je courus à ma chute ;
 Au bonheur de Comminge, il falloit m'immoler,
 Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler :
 Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable
 Un mortel.. qui jamais ne me parut aimable,
 Dont le choix odieux rassurât mon amant,
 Et fût pour ma tendresse un éternel tourment ;
 Je trouvai ce mari.. qui devoit me déplaire.
 Un tel lien, mon Dieu! méritoit ta colere,
 Et j'en ai ressenti les terribles effets !
 Malheureuse ! l'amour m'enivroit à longs traits.
 Cette ardeur insensée avoit peine à se taire :
 Je laissois s'élever une flamme adulate ;
 Je trahissois l'hymen : je portois dans ses bras
 Un cœur, qui chériffoit ses secrets attentats.
 Eh ! voilà ce qu'étoit une femme infidelle
 Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle !
 Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux ;
 Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux ;
 A venger ses affronts sa fureur animée
 Dans un cachot me traîne, & m'y tient renfermée ;
 Le cruel.. d'un Dieu juste il étoit l'instrument !

Mais, loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,
C'étoit à mon amant.. que je donnois mes larmes.

COMMINGE, quittant avec vivacité les bras des deux religieux, & allant serrer dans les siens le Pere Abbé, avec un sombre désespoir qui ne lui permet de s'écrier qu'après quelques instants.

Ah! mon pere!

Le Pere Abbé le tient serré contre son sein.

EUTHIME.

La mort m'affranchit de mes nœuds,
Enleve mon époux: Comminge a tous mes vœux;
Je cours le demander aux lieux de sa naissance;
Depuis longtems sa mere accusoit son absence:
Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les
cœurs:

Le mien le repouffoit. D'un trait profond blessée,
Comminge revenoit sans cesse à ma pensée.
Que la raison, l'honneur, de mon ame étoient loin!
Sa mere.. je la quitte, & n'ayant de témoin
Qu'une femme au secret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle est partout publiée;
Je prens des vêtements à mon sexe interdits;
Je cherche mon amant sous ces nouveaux habits
D'un ami, qui toujours lui demeura fidelle,
Le nom, à mon esprit tout-à-coup se rappelle;
Le séjour qu'il habite est non loin de ces lieux:

J'y vole.. A ce transport reconnaîsez les cieux :
 D'un sentiment qu'envain combattoit ma faiblesse,
 L'attrait impérieux me domine, me presse,
 Subjugue l'amour même, & me force d'entrer
 Dans votre temple, où Dieu paraissoit m'attirer ;
 Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges,
 Qui s'élevent à lui sur les ailes des anges,
 Je distingue une voix.. un son accoutumé
 A pénétrer un cœur toujours plus enflammé :
 Par un songe imposteur je crois être trompée ;
 J'approche.. de quels traits je demeure frappée !
 Je découvre à travers les outrages du tems,
 Et de l'austérité les fillons pénitens..
 Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flamme,
 Ce séducteur si cher.. le maître de mon ame ;
 Je pousse un cri d'effroi, de surprise, d'amour ;
 Toutes les passions m'agitent tour à tour ;
 Aussitôt, (contemplez jusqu'où l'homme s'égare,
 Quand d'un cœur corrompu le désordre s'empare.)
 Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu
 Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu.
 Faible mortelle ! oser me croire son égale !
 Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale !
 Je m'informe, j'apprens.. Comminge à vos autels
 Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
 Le jour même.. où le ciel dans ce séjour m'aüene.

COMMINGE, *s'arrachant des bras du
Pere Abbé, & avec une sombre fureur.*

Ai-je assez, Dieu vengeur, raffasié ta haine?

Il fait quelques pas sur la scène, égaré de douleur.

LE PERE ABBÉ.

Rendez! grace à ce Dieu qui ne vous punit pas,

Il va à lui, & avec tendresse:

Est-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,

Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,

Que son bras paternel dispute à sa justice?

A de pareils transports tu peux t'abandonner!

Viens, mon fils. . .

Il lui tend les bras, & le serre contre son cœur.

Dieu toujours est prêt à pardonner.

Comminge en pleurant retombe dans le sein du Pere Abbé.

EUTHIME.

Après tant de tourments, de recherches, d'al-
larmes,

Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes;||

A des yeux inquiets Comminge étoit rendu:

Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.

O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,

Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre!

Vous vouliez employer ce détestable amour,

Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour:

Tant vos desseins profonds aux yeux humains se
cachent!

Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent!
 Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés:
 Autant de fois mes pas y furent ramenés;
 Quitter des lieux si chers ! c'est pour moi le ciel
 même ,

Où respire , où demeure.. où mourra ce que j'aime.
 Puis-je m'en arracher ? près de lui je vivrai ;
 L'air qui vient l'animer , je le respirerai ;
 S'il faut , s'il faut lui taire à quel point je l'adore ,
 Renfermer mes soupirs , l'ardeur qui me dévore ;
 Du moins.. je l'entendrai.. je le verrai toujours.

J'exhalois dans mon sein ces coupables discours ;
 L'amour.. a décidé. J'accours à vous , mon pere ;
 Vous ne m'effrayez point par votre regle austere :
 Comminge la suivoit. Cette brûlante ardeur
 Paraît l'emportement d'une sainte ferveur :
 Dieu seul , Dieu seul connaît la perfidie humaine !
 Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne..
 Je lui tends les deux mains , Comminge la portoit..
 Eh , mon pere , quel cœur parmi vous habitoit !
 Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre ;
 Que de tous mes forfaits le tissu se découvre :
 Misérable ! on croyoit que c'étoit l'Eternel
 Qui me tenoit sans cesse attachée à l'autel :
 Un homme.. y recevoit mon sacrilège hommage ;
 C'étoit d'un homme , ô Dieu , que j'encensois l'image !
 C'étoit-là ton rival ! c'étoit-là ton vainqueur !

Que

Que dis - je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour
mon cœur !

LE PERE ABBÉ.

Ainsi dans nos liens, captifs opiniâtres,
Les passions encor nous rendent idolâtres !
Insensés ! hors Dieu seul, qui mérite nos vœux ?

EUTHIME, *montrant Comminge.*

Compagne de ses pas, sûre que dans ces lieux
L'un & l'autre verroient finir leur triste vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y seroit recueillie,
Pouvant à ses côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, sans espoir, je me croyois heureuse..
Qu'eut inspiré de plus une ardeur vertueuse ?
Je me dissimulois qu'une sombre langueur
Sur mes jours répandue, en desséchoit la fleur..
Jemourois.. pour Comminge. A ma fosse entraînée,
Je n'y déplorais point ma triste destinée ;
Peu sensible à ma fin, je disois seulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant !
C'est sur sa fosse, hélas ! que je portois mes larmes ;
C'est-là que s'attachoient mes mortelles allarmes ;
Ardente à partager ses pénibles travaux ,
Pour l'aider, j'oublois ma langueur & mes maux ;
Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante,
J'essayois d'entr'ouvrir cette fosse effrayante,
Où Comminge.. mon cœur a trahi mon dessein..

Et l'instrument funèbre est tombé de ma main.

Vous ferez étonnés qu'avec tant de faiblesse,
 Avec tous les transports de l'amoureuse ivresse,
 Une femme ait dompté ce mouvement puissant,
 Qu'elle ait pu réprimer le desir si pressant
 De se faire connaître au tyran de son ame;
 Ce n'est point la vertu qui repoussoit ma flamme :
 C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
 Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler ;
 Je pensois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révère,
 Attachoit mon amant par un culte sincère,
 Que les pleurs de Comminge, & ses profonds ennuis
 De la religion étoient les heureux fruits.
 Bornée au seul plaisir de le voir, de l'entendre,
 Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop
 tendre
 Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir ?
 Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois
 mourir.

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes !

Au Pere Abbé en pleurant.

Mon pere., mon ami..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton touchant,*
 & *retenant Comminge dans ses bras.*

Modérez ces allarmes.,

Soyez chrétien.

EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblants, me pouffoit vers ce
lieu ;

Comminge de ses pleurs arrosoit cette tombe ;
Il la quitte : soudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon sein mourant ces pleurs sont recueillis..
Je ne peux résister à mes sens attendris ;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppose :
De ces vives douleurs je veux sçavoir la cause.
J'entens.. je vois Comminge.. en ses mains un
portrait..

Je sçais.. tous ses tourments.. & que j'en suis l'objet ;
Mon ame, un cri m'échappe.. & je suis expirante.

D'ORSIGNI, *à part, sur le devant
du théâtre.*

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante..
Je succombe..

*Comminge se retire avec emportement des bras du Pere
Abbé, & fait quelques pas sur la scène.*

EUTHIME, *à Comminge, & d'un ton
pénétré.*

Où vas-tu ?

COMMINGE, *livré à l'extrême déses-
poir, & au milieu des religieux qui l'entourent.*

Chercher quelque secours

Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,

54 LE COMTE DE COMMINGE,

D'une existence, ô Dieu! de rage consumée;
De cent coups de poignard percée.

Il met avec fureur la main sur son cœur.

EUTHIME, avec un profond attendrissement.

Tu m'as aimée?

COMMINGE, revenant près d'Euthime.

Si je t'aime!

EUTHIME.

Demeure, & connais le remord.

Comminge obéit, reste immobile, les mains contre le front, & accablé.

Ma vie a fait tes maux : profite de ma mort.

Aux religieux.

Vous sçavez mes forfaits : apprenez-en la peine.

Succombant tout à coup sous la main souveraine,
Mes yeux se font ouverts : j'ai vu mes attentats ;
J'ai vu Dieu sur Comminge appésantir son bras,
Punir ce malheureux, dont je suis la complice ;
Qu'ai-je dit ? J'ai tout fait, éternelle justice :
Daigne lui pardonner.. c'est moi qui dois souffrir.

A Comminge.

J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir :
Il exauce mes vœux. Ma tendresse plus pure
D'expier nos forfaits te presse, te conjure :
Comminge.. cher amant.. quel mot m'est échappé !
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé ;
Ne pleure point ma fin ; ne pleure que ma vie ;

Ah! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie;
Remplis-toi de Dieu seul : à sa voix obéis..
Et que ton repentir de ma mort soit le prix ;
Dis, me le promets-tu?

COMMINGE *tombe prostré à côté
d'Adélaïde ; il pleure sur sa main qu'elle lui présente.*

Ma chère Adélaïde!

EUTHIME.

Ne te refuse pas à la main qui te guide :
Que la religion t'enflamme désormais ;
Promets-moi ce retour..

COMMINGE *troublé.*

Le ciel.. oui.. je promets..

Avec des sanglots.

De t'aimer.. de mourir.

EUTHIME, *retirant sa main & avec
trouble.*

Laisse-moi.. je dois craindre..

*Comminge se relève, & va tomber dans les bras des
religieux qui le soutiennent. Euthime mettant la
main sur son cœur.*

Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre!

Au Père Abbé.

Mon pere, contre moi j'implore votre appui ;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui !
Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il règne ?
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orsigni.*

Que l'amitié me plaigne,

D'Orsigni ; vous voyez l'effet des passions ,
Le jour affreux qui naît de leurs illusions.

Aux religieux.

Vous , que je n'oserois nommer encor mes freres ,
Pour Euthime unissez vos regrets , vos prieres ;
Je n'eus point vos vertus : je sçus les respecter.

Au Pere Abbé.

Me seroit-il permis , hélas ! de souhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunît notre cendre ?
Quels vœux j'ose former ! en mon sein viens
descendre ,

O mon Dieu ; sois vainqueur à ce dernier moment ;
A briser mes liens borne mon châtiment.

Etendrois-tu plus loin ta suprême vengeance ?

Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offense ;

Viens.. effacer des traits.

Au religieux qui porte le crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baise le crucifix avec transport.

Au Pere Abbé.

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu ! Comminge..
je meurs.

COMMINGE , allant se jeter sur
le corps d'Adelaïde.

Elle expire !

La cloche cesse de sonner.

D'ORSIGNI *allant à lui.*

Comminge!

LE PERE ABBÉ *allant aussi à lui.*

O malheureux Arsène!

D'ORSIGNI, *voulant l'arracher de
dessus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE PERE ABBÉ.

O mon fils!. que je ressens sa peine!

Aux religieux.

Le premier sentiment de la religion
Est d'écouter la voix de la compassion,
De secourir le faible, & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adoucissons l'horreur du destin qui l'accable,
Et du sein de la mort cherchons à le tirer.

*Quelques religieux s'avancent pour l'arracher à cette
situation.*

COMMINGE *se relevant, & en
pleurant.*

Adélaïde..

Les religieux font des efforts pour le relever.

Rien ne peut m'en séparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels! vous empêchez que mon tourment finisse..

Il va se précipiter dans la fosse préparée pour Adélaïde.

Que cet asyle affreux du moins nous réunisse..

Il tombe les deux bras étendus sur un des bords de la fosse.

Enseveli près d'elle..

D'ORSIGNI.

Il cède à ses douleurs!

LE PERE ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs;

Les religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zèle, & vos soins fecourables..

De l'humaine faiblesse exemples déplorables!

Jouët de vains desirs, par son cœur égaré,

Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions
livré ?

La toile tombe.

F I N.



M É M O I R E S
DU COMTE
DE COMMINGE.

M É M O I R E S

D U C O M T E

DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge, dont je fors, est une des plus illustres du royaume. Mon bifayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luffan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis presque en naissant.

Mon pere, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Luffan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes; & comme mon pere étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maison: „ Je vous donnerai, „ lui dit cet homme, les moyens d'abaissier l'orgueil de „ M. de Luffan; tous les biens qu'il possède, vous „ appartiennent par une substitution, & votre grand- „ pere n'a pu en disposer. Quand vous serez le maitre, „ ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos „ droits.”

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour son cousin; leurs disputes devenoient si vives qu'on fut obligé de les séparer; ils passerent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luffan n'eut qu'une fille de son mariage, & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement: il intenta un procès, qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le Marquis de Luffan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire: le Marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre; ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Luffan; il désarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. „ Elle me seroit odieuse, si je te la „ devois, ” lui dit mon pere. „ Tu me la devras malgré „ toi, ” répondit M. de Luffan, en lui jettant son épée, & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere; il sembla, au contraire, que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages, qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R . . .

parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R . . . où une partie des papicrs de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher les papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission; après m'en avoir exagéré l'importance : „ Vous allez, me dit-il, travailler pour „ vous plus que pour moi; ces biens vous appartiennent : „ mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous „ crois assez bien-né pour partager mon ressentiment, „ & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai „ reçues.”

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi : aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye, où Madame de Luffan avoit plusieurs parens; je partis accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R . . . Mon voyage fut heureux : je trouvai, dans les archives, les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longau-

nois ; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge ; je fus mené , le lendemain de mon arrivée , à la fontaine. Il regne dans ces lieux une gayeté & une liberté qui dispensent de tout cérémonial ; dès le premier jour , je fus admis dans toutes les parties de plaisir ; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette qui donnoit une fête aux Dames ; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées , que j'avois vues à la fontaine , & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles , quand je vis entrer une femme bien faite , suivie d'une fille , qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits , l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie ; je l'aimai dès ce premier moment , & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut ; je ne pus plus faire autre chose que la suivre & la regarder : elle s'en aperçut , & en rougit. On proposa la promenade ; j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie , pour que j'eusse pu lui parler : mais moi qui , quelques momens auparavant , avois toujours eu les yeux attachés sur elle , à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin. J'avois dit jusques-là à toutes les femmes même , plus que je ne fentois : je ne sçus plus que me taire , aussitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie , sans que nous eussions prononcé un seul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles , & je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon

trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Luffan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres se présenta à mon esprit: mais de toutes les réflexions la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sçus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connoitroit mon amour, sans être prévenue contre moi, & que, quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire: mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je suivois Adélaïde partout; je souhaitois, avec ardeur, une occasion de lui parler en particulier; & quand cette occasion tant desirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber, en marchant, un brasselet où tenoit son portrait; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main; s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez longtems, le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur: mais comme il s'obstinoit à le

garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point: „ pourquoi, lui dit-
 „ il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que
 „ je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ” ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, „ que quand mes fen-
 „ timens vous seront connus, vous voudrez bien con-
 „ sentir au présent qu'elle vient de me faire. ” Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions, qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle: mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Luffan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier; on le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué: il y vint. „ Je suis persuadé, ” lui dis-je en l'abordant, „ que ce qui vient de se passer à la promenade, est „ une p'aisanterie; vous êtes un trop galant homme „ pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré „ elle. — Je ne sçais, me répliqua-t-il, quel intérêt „ vous pouvez y prendre: mais je sçais bien que je ne „ souffre pas volontiers des conseils. — J'espère, ” lui dis-je, en mettant l'épée à la main, „ vous obliger de
 cette

„ cette façon à recevoir les miens. ” Le Chevalier étoit brave ; nous nous battîmes quelque tems avec assez d'égalité : mais il n'étoit pas animé comme moi par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement ; il me blessa légèrement en deux endroits ; il eut à son tour deux grandes blessures ; je l'obligeai de demander la vie , & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever , & l'avoir conduit dans une maison , qui étoit à deux pas de - là , je me retirai chez moi , où , après m'être fait panser , je me mis à considérer le portrait , à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment ; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient - il pas à bout ? J'entrepris de copier ce portrait ; j'y passai toute la nuit , & j'y réussis si bien , que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde , & de l'obliger , sans qu'elle le sçût , à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime , & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le braslelet de façon que mon vol ne put être découvert , j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Luffan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu ; elle étoit embarrassée : mais je voyois , à travers cet embarras , la joie de m'être obligée , & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux , & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires , je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luffan ; j'étois toujours chez elle ; je voyois Adélaïde à toutes les heures , & quoique je ne lui parlasse pas de mon amour , j'étois sûr qu'elle le connoissoit , & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte ; quand je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre ; j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle ; la douleur de m'en séparer , les suites du procès qui étoit entre nos familles , se présentèrent à mon esprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets , qui se détruisoient l'un l'autre , il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains , & qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Luffan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt ; je préverois par-là les procès que je craignois tant ; mon pere qui y étoit très-engagé , pouvoit , pour les terminer , consentir à mon mariage avec Adélaïde : mais quand cette espérance n'auroit point eu lieu , je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si longtems quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas ; ses biens m'étoient substitués , & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere , que je pou-

vois lui abandonner , & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers ; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit ; je n'ai jamais passé de moment plus doux , que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois , me ravissoit. Si elle m'aime , disois-je , elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait : mais je le lui laisserai toujours ignorer , si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnaissance qu'on feroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adélaïde m'aime , & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle , m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

„ Je vais bientôt m'éloigner de vous , belle Adélaïde ,
 „ lui dis-je ; vous souviendrez-vous quelquefois d'un
 „ homme dont vous faites toute la destinée ? ” Je n'eus
 pas la force de continuer ; elle me parut interdite ; je
 crus même voir de la douleur dans ses yeux. „ Vous
 „ m'avez entendu , repris-je : de grace , répondez-moi
 „ un mot. Que voulez-vous que je vous dise , me
 „ répondit-elle ? Je ne devois pas vous entendre , &
 „ je ne dois pas vous répondre. ” A peine se donna-t-elle
 le tems de prononcer ce peu de paroles ; elle me
 quitta aussitôt , & quoique je pussé faire dans le reste
 de la journée , il me fut impossible de lui parler ; elle
 me fuyoit , elle avoit l'air embarrassé : que cet embarras
 avoit de charmes pour mon cœur ! Je le respectai ; je

ne la regardois qu'avec crainte ; il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect & à la délicatesse de mes sentimens , si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler ; je voulois , avant que de me séparer d'Adélaïde , lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. „ Vous me fuyez , lui „ dis-je : eh ! que ferez-vous quand vous sçauvez tous „ mes crimes , ou plutôt tous mes malheurs ? Je vous „ ai abusée par un nom supposé ; je ne suis point ce „ que vous me croyez : je suis le fils du Comte de „ Comminge. Quoi ! s'écria Adélaïde , vous êtes notre „ ennemi ! c'est vous , c'est votre pere , qui poursuivez „ la ruine du mien ! Ne m'accablez point , lui dis-je , „ d'un nom si odieux. Je suis un amant prêt à tout „ sacrifier pour vous ; mon pere ne vous fera jamais de „ mal ; mon amour vous assure de lui.

„ Pourquoi ,” me répondit Adélaïde , „ m'avez-vous „ trompée ? Que ne vous montriez - vous sous votre „ véritable nom ? Il m'auroit averti de vous fuir. Ne „ vous repentez pas de quelque bonté que vous avez „ eue pour moi ,” lui dis-je en lui prenant la main , que je baisai malgré elle. „ Laissez - moi ,” me dit-elle , „ plus je vous vois , & plus je rends inévitables les „ malheurs que je crains.”

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie , qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment , qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets , en homme sûr de réussir.

„ Je ne sçais pourquoi, me dit - elle, mon cœur se
 „ refuse aux espérances que vous voulez me donner;
 „ je n'envifage que des malheurs, & cependant je
 „ trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous;
 „ je vous ai laiffé voir mes sentimens; je veux bien que
 „ vous les connaiffiez: mais fouvenez - vous que je
 „ sçaurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon
 „ devoir.”

J'eus encore plusieurs converfations avec Adélaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raifons de m'applaudir de mon bonheur; le plaisir d'aimer & de connaître que j'étois aimé, rempliffoit tout mon cœur; aucun foupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions, & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La feule chofe, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. „ Je mourrois de douleur, me
 „ difoit - elle, fi je vous attirois la difgrace de votre
 „ famille; je veux que vous m'aimiez: mais je veux
 „ furtout que vous foyez heureux.” Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive paffion qu'un cœur puiſſe ressentir, & tout occupé du deſſein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Bagnieres. Le domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres ſecrets de veiller ſur ma conduite; il n'avoit laiffé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint - Odor. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere: cette circonſtance, & le danger où il étoit de ſa bleſſure,

tournoient encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois ; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Luffan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur ; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. „ Vous avez donc la lâcheté d'ai-
 „ mer mes ennemis, me dit-il ! & sans respect pour
 „ ce que vous me devez, & pour ce que vous vous
 „ devez à vous-même, vous vous liez avec eux ! que
 „ sçais-je même, si vous n'avez point fait quelque
 „ projet plus odieux encore.

„ Oui, mon pere, ” lui dis-je en me jettant à ses pieds,
 „ je suis coupable : mais je le suis malgré moi. Dans
 „ ce même moment, où je vous demande pardon, je
 „ sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet
 „ amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi, j'ose vous
 „ le dire, ayez pitié de vous ; finissez une querelle qui
 „ trouble le repos de votre vie ; l'inclination que la
 „ fille de M. de Luffan & moi avons pris l'un pour
 „ l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est
 „ peut-être un avertissement que le ciel vous donne.
 „ Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant : voulez-
 „ vous me rendre malheureux ? Et combien mes mal-
 „ heurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils
 „ feront votre ouvrage ! Laissez-vous attendre pour un
 „ fils, qui ne vous offense que par une fatalité dont il
 „ n'est pas le maître.”

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que

j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation.
 „ Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience
 „ dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me
 „ ferois pas cru capable: aussi c'est la seule grace que
 „ vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre
 „ folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti
 „ sur cela, & commencez par me rendre les papiers
 „ dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma
 „ confiance.”

Si mon pere s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit, m'auroit embarrassé: mais sa dureté me donna du courage. „ Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance; je les ai brûlés; prenez pour vous dédommager les biens qui me sont déjà acquis.” A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles: mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fut entrée dans le moment. Elle le jeta entre nous: „ que faites-vous, lui dit-elle? Songez-vous que c'est votre fils?” Et me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis longtems; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs que j'eus à combattre: ce fut une mere tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. „ Quoi! mon fils, me disoit-elle, une maîtresse & une maîtresse que vous ne connaissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mere! Hélas! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un pere, qui veut être

„ obéi; il est prêt à prendre les résolutions les plus
 „ violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de
 „ douleur? Etouffez une passion qui nous rendra tous
 „ malheureux.”

Je n'avois pas la force de lui répondre; je l'aimois
 tendrement: mais l'amour étoit plus fort dans mon
 cœur. „ Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que
 „ vous déplaire, & je mourrai, si vous n'avez pitié
 „ de moi. Que voulez-vous que je fasse? Il m'est plus
 „ aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde;
 „ pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits?
 „ Quoi? Je l'aurois engagée à me témoigner de la
 „ bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je
 „ l'abandonnerois! Non, ma mere, vous ne voulez pas
 „ que je sois le plus lâche des hommes.”

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous:
 „ elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriez
 „ aussi; elle a votre douceur; elle a votre franchise;
 „ pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer?
 „ Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre
 „ pere veut vous marier, & veut, en attendant, que
 „ vous alliez à la campagne; il faut absolument que
 „ vous paraissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous
 „ faire partir demain avec un homme qui a sa confiance;
 „ l'absence fera peut-être plus sûr vous que vous ne
 „ croyez; en tout cas, n'irritez pas M. de Comminge
 „ par votre résistance; demandez du tems. Je ferai de
 „ mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre
 „ satisfaction. La haine de votre pere dure trop long-
 „ tems; quand sa vengeance auroit été légitime, il la
 „ poufferoit trop loin: mais vous avez eu un très-grand
 „ tort de brûler les papiers; il est persuadé que c'est

„ un sacrifice que Madame de Luffan a ordonné à sa
 „ fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, est il possible
 „ qu'on puisse faire cette injustice à Madame de Luffan ?
 „ Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adélaïde ignore
 „ ce que j'ai fait , & je suis bien sûr qu'elle auroit em-
 „ ployé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle
 „ a sur moi.”

Nous prîmes ensuite des mesures, ma mere & moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que si Adélaïde ne pensoit pas pour moi, comme je le croyois, je me soumettrois à ce que mon pere souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre, où je devois passer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnières; de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure le second jour de notre marche, dans un village où nous devions passer la nuit. En attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage, qui alloit à toute bride, & qui versa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident; je volai à ce carosse; deux hommes qui étoient descendus de cheval, se joignirent à moi pour seconder ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adélaïde & sa mere; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort blessée au pied; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi ! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras ; elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche ; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en apperçut ; sa pudeur en fut alarmée, elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas ! Quelle connoissoit peu l'excès de mon amour ! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

„ Mettez - moi à terre ,” me dit - elle d'une voix basse & timide : „ je crois que je pourrai marcher. „ Quoi ! lui répondis - je, vous avez la cruauté de „ m'envier le seul bien que je goûterai peut - être „ jamais.” Je serois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles ; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre sa première attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt ; je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mère, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luffan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon père & moi ; je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoissance : je ne sçais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût sçu. C'étoit, en quelque façon, lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon père tel qu'il étoit ; Adélaïde étoit vertueuse : je sentoits que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour ; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma

mere pour moi, & sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir. „ Parlez à ma mere, me dit-elle; elle connaît vos sentimens; je lui ai fait l'aveu des miens; j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon pere à proposer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir.” La joie que ces espérances donnoient à Adélaïde, me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur. „ Dites-moi, ” lui répondis-je en lui prenant la main, „ que si nos peres sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentimens sur mon devoir: mais je sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous.”

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Luffan, s'approcherent alors de sa fille, & interrompirent notre conversation. Je fus au lit de la mere, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles; je sortis ensuite pour les laisser en liberté: mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter; je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mere; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre

bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant :
 „ je vous quitte , ma chere Adélaïde ;” je répétai la
 même chose deux ou trois fois ; mes larmes que je ne
 pouvois retenir , lui dirent le reste ; elle en répandit
 aussi. „ Je vous montre toute ma sensibilité , me dit-
 elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens
 „ dans mon cœur autorise ma franchise , & vous méri-
 tez bien que j'en aye pour vous ; je ne sçais quelle
 „ sera votre destinée ; mes parens décideront de la
 „ mienne. Et pourquoi nous assujettir , lui répondis-je ,
 „ à la tyrannie de nos peres ? Laissons - les se haïr ,
 „ puisqu'ils le veulent , & allons dans un coin du
 „ monde , jouir de notre tendresse & nous en faire un
 „ devoir. Que m'avez-vous proposer , me répondit-
 elle ? Voulez - vous me faire repentir des sentimens
 „ que j'ai pour vous ? Ma tendresse peut me rendre
 „ malheureuse , je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra
 „ jamais criminelle. Adieu ,” ajouta - t - elle , en me
 tendant la main , „ c'est par notre constance & par
 „ notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre
 „ fortune meilleure : mais , quoiqu'il nous arrive , pro-
 „ mettons - nous de ne rien faire qui puisse nous faire
 „ rougir l'un de l'autre.” Je baisois , pendant qu'elle
 me parloit , la main qu'elle m'avoit tendue ; je la
 mouillois de mes larmes ; „ je ne suis capable , lui dis-
 „ je enfin , que de vous aimer , & de mourir de
 „ douleur.”

J'avois le cœur si ferré , que je pus à peine prononcer
 ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre ; je
 montai à cheval , & j'arrivai au lieu où nous devions
 dîner , sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes
 larmes couloient , & j'y trouvois une espece de dou-

ceur : quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées ; on voit à l'entour des pins, des cyprès, des rochers escarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie ; je passois les journées entières dans les bois ; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes sentimens : cette occupation étoit mon unique plaisir. Je les lui donnerai un jour, disois-je : elle verra par-là à quoi j'ai passé le tems de l'absence. J'en recevois quelquefois de ma mere ; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque espérance ; hélas ! c'est le dernier moment de joie que j'aye ressenti : elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles. Grand Dieu ! De quelle longueur les jours étoient pour moi ! J'allois dès le matin sur le chemin par où les messagers pouvoient venir ; je n'en revénois que le plus tard qu'il m'étoit possible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant ; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté ; je ne doutai point qu'il ne vint pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne sentis plus que de la crainte ; je n'osois avancer ; quelque chose me retenoit ; cette incertitude, qui m'avoit semblé si cruelle,

ne paraissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres , que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi , m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; & pour mettre le comble à mon infortune , j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maison de Foix , que la nôce devoit se faire dans le lieu où j'étois , que mon pere viendrait lui-même , dans peu de jours , pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre. J'attendis mon pere avec assez de tranquillité ; c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation , d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde ; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mere , qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle , ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette confiance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je passai les trois jours , qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere , à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi ; cette idée , malgré ma triste situation , remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi , fut de ma part pleine de respect , mais de beaucoup de froideur , & de la sienne , de beaucoup de hauteur & de fierté. „ Je

„ vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir
 „ de vos folies, & je viens vous donner le moyen de
 „ me les faire oublier. Répondez, par votre obéis-
 „ sance, à cette marque de ma bonté, & préparez-
 „ vous à recevoir, comme vous devez, Monsieur le
 „ Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille,
 „ que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils
 „ arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai
 „ devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je
 „ suis bien fâché, Monsieur, dis-je à mon pere, de
 „ ne pouvoir faire ce que vous souhaitez: mais je
 „ suis trop honnête homme pour épouser une personne
 „ que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver
 „ bon que je parte d'ici tout à l'heure. Mademoiselle
 „ de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne
 „ me feroit pas changer de résolution, & l'affront que
 „ je lui fais, en deviendroit plus sensible pour elle, si je
 „ l'avois vue. — Non, tu ne la verras point.” me ré-
 „ pondit-il avec fureur: „ tu ne verras pas même le
 „ jour; je vais t'enfermer dans un cachot, destiné
 „ pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune
 „ puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que
 „ tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de
 „ toutes les façons, dont je puis te punir; je te pri-
 „ verai de mon bien; je l'assurerai à Mademoiselle de
 „ Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les
 „ paroles que je lui ai données.”

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une faible lumière d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me

laissant parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison : mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle ; mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine ; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire ; je n'avois pour moi que mes malheurs ; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir : aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente ; elle ajoûtoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere : mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtré ; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre ; c'éroit une lettre ; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! voici ce qu'elle contenoit.

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite
 „ de tout ce que je vous dois. Je sçais ce que votre
 „ générosité m'avoit laissé ignorer ; je sçais l'affreuse

situation où vous êtes, & je n'ai, pour vous en
 tirer, qu'un moyen qui vous rendra peut-être plus
 malheureux : mais je le ferai aussi bien que vous, &
 c'est-là ce qui me donne la force de faire ce qu'on
 exige de moi. On veut, par mon engagement avec
 un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous ;
 c'est à ce prix que M. de Comminge met votre
 liberté. Il m'en coûtera peut-être la vie, & sûre-
 ment tout mon repos : n'importe, j'y suis résolue.
 Vos malheurs, votre prison, sont aujourd'hui tout
 ce que je vois. Je ferai mariée dans peu de jours
 au Marquis de Bénavidès. Ce que je connais de son
 caractère m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir :
 mais je vous dois du moins cette espece de fidélité
 de ne trouver que des peines dans l'engagement que
 je vais prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être
 heureux ; votre bonheur feroit ma consolation. Je
 sens que je ne devois point vous dire tout ce que
 je vous dis ; si j'étois véritablement généreuse, je
 vous laisserois ignorer la part que vous avez à mon
 mariage ; je me laisserois soupçonner d'inconstance ;
 j'en avois formé le dessein : je n'ai pu l'exécuter ;
 j'ai besoin, dans la triste situation où je suis, de
 penser que du moins mon souvenir ne vous sera
 pas odieux. Hélas ! il ne me sera pas bientôt per-
 mis de conserver le vôtre ; il faudra vous oublier, il
 faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de tou-
 tes mes peines celle que je sens le plus ; vous les
 augmenterez encore, si vous n'évitez avec soin les
 occasions de me voir & de me parler. Songez que
 vous me devez cette marque d'estime ; & songez
 combien cette estime m'est chère, puisque de tous

„ les sentimens que vous aviez pour moi , c'est le seul
 „ qu'il me soit permis de vous demander.”

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots :
 „ On veut , par mon engagement avec un autre , s'affu-
 „ rer que je ne pourrai être à vous.” La douleur dont
 ces paroles me pénétrèrent , ne me permit pas d'aller
 plus loin. Je me laissai tomber sur un matelas qui com-
 posoit tout mon lit ; j'y demeurai plusieurs heures sans
 aucun sentiment , & j'y serois peut-être mort , sans le
 secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger.
 S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit , il le
 fut bien davantage de l'excès de mon désespoir , dès
 que j'eus repris la connaissance. Cette lettre que j'avois
 toujours tenue pendant ma faiblesse & que j'avois enfin
 achevé de lire , étoit baignée de mes larmes , & je
 disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à
 la pitié , ne put alors se défendre d'en avoir ; il con-
 damna le procédé de mon pere ; il se reprocha d'avoir
 exécuté ses ordres ; il m'en demanda pardon. Son
 repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me
 laisser sortir seulement pour huit jours , lui promettant
 qu'au bout de ce tems-là , je viendrois me remettre
 entre ses mains ; j'ajoutai tout ce que je crus capable
 de le déterminer : attendri par mon état , excité par son
 intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour
 des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui , il
 consentit à ce que je voulois , avec la condition qu'il
 m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment :
 mais il fallut aller chercher des chevaux , & l'on m'an-
 nonça que nous ne pourrions en avoir que pour le

lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions; il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, & tous les momens que je différois, me paraissoient des siècles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date: je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé: elle se fait un effort, disois-je; elle saura tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance; reprenois-je? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté; elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle, fût un bien pour moi? Je retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur; elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur; nous avons marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mere, dans le chemin, qui venoit de notre côté: elle me reconnut, & après m'avoir montré sa surprise de me trouver-là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage; je craignois tout dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. „ Je venois, mon fils, me dit-elle, vous „ tirer moi-même de prison: votre pere y a consenti.

„ Ah ! m'écriai-je, Adélaïde est mariée. ” Ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit alors sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur ; je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentoïis aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse ; ma mere me fit mettre au lit, je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fièvre augmenta, & on commença le troisieme à désespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiere chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde ; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre ; je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait ; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde ; elle m'en parloit quelquefois ; & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. „ Je vous de-
„ mande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que

„ je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez
 „ si sensible; votre prison me faisoit tout craindre pour
 „ votre santé, & même pour votre vie. Je connais-
 „ sois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui
 „ ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il crain-
 „ droit que vous pussiez épouser Mademoiselle de
 „ Luffan: je me résolus de parler à cette généreuse
 „ fille; je lui fis part de mes craintes; elle les parta-
 „ gea; elle les sentit peut-être encore plus vivement
 „ que moi; je la vis occupée à chercher les moyens
 „ de conclure promptement son mariage. Il y avoit
 „ longtems que son pere offensé des procédés de M.
 „ de Comminge, la pressoit de se marier: rien n'avoit
 „ pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre
 „ choix, lui demandai-je? Il ne m'importe, me répon-
 „ dit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à
 „ celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

„ Deux jours après cette conversation, j'appris que
 „ le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ses con-
 „ currens; tout le monde en fut étonné, & je le fus
 „ comme les autres.

„ Bénavidès a une figure désagréable, qui le devient
 „ encore davantage par son peu d'esprit, & par l'ex-
 „ trême bizarrerie de son humeur: j'en craignis les
 „ suites pour la pauvre Adélaïde; je la vis, pour lui
 „ en parler, dans la maison de la Comtesse de Ger-
 „ lande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-
 „ elle, à être très-malheureuse: mais il faut me ma-
 „ rier; & depuis que je sçais que c'est le moyen de
 „ délivrer Monsieur votre fils, je me reproche tous les
 „ momens que je diffère. Cependant ce mariage que
 „ je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sens-

„ ble de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver
 „ par mon choix, que son intérêt étoit le seul motif
 „ qui me déterminoit. Plaignez-moi ; je suis digne de
 „ votre pitié, & je tâcherai de mériter votre estime
 „ par la façon, dont je vais me conduire avec M. de
 „ Bénavidès.” Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde
 avoit sçu, par mon pere même, que j'avois brûlé nos
 titres ; il le lui avoit reproché publiquement le jour
 qu'il avoit perdu son procès ; elle m'a avoué, me disoit
 ma mere, que ce qui l'avoit le plus touché, étoit la
 générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que
 vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient
 dans de pareilles conversations, & quoique ma mélancolie
 fût extrême, elle avoit cependant je ne sçais
 quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on
 soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous
 étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner
 auprès de lui ; il n'avoit presque pris aucune part
 à ma maladie ; la maniere dont il m'avoit traité, avoit
 éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me
 pressa de partir avec elle : mais je la priai de consentir
 que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes
 instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me
 passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque soli-
 tude, & je l'aurois fait, si je n'avois été retenu par
 l'amitié que j'avois pour ma mere ; il me venoit tou-
 jours en pensée de tâcher de voir Adélaïde : mais la
 crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pour-
 rois du moins tenter de la voir, sans en être vu.

Ce deſſein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour ſçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie : il avoit été à Bagnieres avec moi ; il connoiſſoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaiſons dans la maiſon de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les inſtructions dont je pus m'avifer, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir ; il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené ſa femme, peu de tems après ſon mariage, dans des terres qu'il avoit en Biſcaye. Mon homme qui ſe nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres ; je lui mandai d'aller en Biſcaye, ſans perdre un moment. Le deſir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté, par l'eſpérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y réſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voyage ; il revint au bout de ce temps-là ; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit beſoin d'un architecte, qu'il s'étoit fait préſenter ſous ce titre, & qu'à la faveur de quelques connoiſſances, qu'un de ſes oncles qui exerçoit cette profeſſion, lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maiſon. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu : du moins me ſuis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu. Il me dit enſuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée ; que ſon mari ne la quittoit preſque jamais, qu'on diſoit dans la maiſon qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jaloſie,

qu'il la portoit si loin , que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès , que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere : il me répondit que c'étoit un jeune homme , dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Bénavidès ; qu'il paraissoit fort attaché à sa belle - sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de Madame de Bénavidès , & le desir de la voir m'occupoient tout entier. Saint - Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Bénavidès ; il a besoin d'un peintre , me dit-il , pour peindre un appartement ; je lui ai promis de lui en mener un : il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere , que j'allois passer quelque tems chez un de mes amis , & je pris avec Saint - Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénavidès ; j'eusse voulu sçavoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint - Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire : il ne l'avoit vue que très - peu. Elle passoit les journées dans sa chambre , sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup ; cet article m'intéressa particulièrement ; ce chien venoit de moi ; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on est bien malheureux , on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur ; le cœur , dans le besoin qu'il a de consolation , n'en laisse perdre aucune.

Saint - Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour sa belle - sœur ; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere ,

fière, & qu'on étoit persuadé que, sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse; il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un faible motif pour vous retenir: mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit: aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche, qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidès, qui me mit aussitôt à l'ouvrage; on me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès: je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade; elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée: il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer, quand elle repassa sous ma fenêtre: mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon, que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi; j'en devois être bien

aîné, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir : cependant je m'en affligeai ; je fortis de cette chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le dessein de me faire connaître : mais je sentoîs que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit aussi une espèce d'inquiétude ; il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : je ne l'étois cependant point : ses agrémens & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnaissance ; je craignois en lui un rival ; j'appercevois dans toute sa personne, une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause, & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : „ vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie où je „ m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques „ peines de cœur ; dites-le-moi : si je puis quelque „ chose pour vous, je m'y employerai avec plaisir ; „ tous les malheureux, en général, ont droit à ma „ compassion : mais il y en a d'une sorte que je plains „ encore plus que les autres.”

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel, (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fusse amoureux ; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. „ Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore „ plus à plaindre que vous.”

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que Dor Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur; toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion: je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux: mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fit sentir d'une manière plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines?

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. „ Je ne sçais, lui disoit-elle, pourquoi vous „ voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet „ appartement: vous sçavez que je ne suis pas sensible „ à ces choses-là. J'ose espérer, ” lui dis-je, Madame, en la regardant, „ que si vous daignez jeter les yeux „ sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de „ votre complaisance.” Adélaïde frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur: Adélaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere. Que lui ai-je fait, disois-je? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve

l'excès de ma passion. Je conclusois ensuite que puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs; cette pensée me donna une douleur si vive & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que dès ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. „ Qu'avez-vous, me dit-il? Que vous est-il
 „ arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne
 „ m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je,
 „ est il bien possible? Hélas! que j'avois tort de me
 „ plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par
 „ combien de peines, par combien de tourmens ne
 „ racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien
 „ que je préférerois à tout, ce bien qui, au milieu des
 „ plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une
 „ si douce joie.”

Je fus encore longtems à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes: il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé. „ Je ne vois rien,
 „ dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive
 „ vous jetter dans le désespoir où vous êtes. Madame
 „ de Bénavidès est, sans doute, offensée de la démar-
 „ che que vous avez faite de venir ici: elle a voulu
 „ vous en punir, en vous marquant de l'indifférence.
 „ Que sçavez-vous même, si elle n'a point craint de
 „ se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui
 „ dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on
 „ aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement.
 „ Il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui
 „ reproche son changement. Hélas! après ce qu'elle a
 „ fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si
 „ cruelle? Que ne me laissoit-elle dans ma prison?

„ J'y étois heureux , puisque je croyois être aimé. ”

Saint-Laurent , qui craignoit que quelqu'un ne me vit dans l'état où j'étois , m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entière à me tourmenter ; je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre ; je condamnois mes soupçons ; je les reprenois ; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse ; je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en suis plus aimé , disois-je à Saint-Laurent , si elle en aime un autre , qu'importe que je meure ? Je veux tâcher de lui parler : mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part : ma douleur , que je ne pourrai lui cacher , les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution ; il fut conclu que je partirois aussitôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chasse , où il alloit assez souvent , & celui où Bénavidès seroit occupé à ses affaires domestiques , auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre , que pour ne faire naître aucun soupçon , je travaillerois comme à mon ordinaire , & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois , presque sans m'en appercevoir , quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois , me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir ; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir

Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où j'eusse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment; je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement: je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je sçavois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidès, dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit, que quand je fus près d'elle: elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'aperçut: mais la retenant par sa robe: „ne me fuyez pas, lui dis je, „ Madame, laissez-moi jouir pour la dernière fois du „ bonheur de vous voir; cet instant passé, je ne vous „ importunerai plus; j'irai loin de vous, mourir de „ douleur des maux que je vous ai causés, & de la „ perte de votre cœur; je souhaite que Dom Gabriel, „ plus fortuné que moi”. . . Adélaïde, que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard sur moi: „ quoi! me dit-elle, vous osez me faire des reproches, „ vous osez me soupçonner, vous!”..

Ce seul mot me précipita à ses pieds. „ Non, ma „ chere Adélaïde, lui dis je, non, je n'ai aucun soup- „ çon qui vous offense; pardonnez un discours que mon „ cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me „ dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & „ que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour „ vous que je suis la plus malheureuse personne du „ monde: voulez-vous faire croire que je suis la plus „ criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous

„ m'ordonnez : mais promettez-moi du moins que
 „ vous ne me haïrez pas.”

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux ; ceux qui aiment , sçavent combien cette attitude a de charmes ; j'étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme , que venant à elle l'épée à la main : „ tu mourras , perfide ,” s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement , si je ne me fusse jetté au-devant d'elle ; je tirai en même tems mon épée. „ Je commencerai donc par toi , ma vengeance ;” dit Bénavidès , en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre : mais je haïssois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme , ne me laissoit plus l'usage de la raison ; j'allai sur lui ; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques , que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés , entrèrent dans ce moment , ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetterent sur moi ; ils me désarmerent sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari , ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre , où je fus renfermé.

C'est-là que , livré à moi-même , je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de son mari , que je croyois alors tué à ses yeux , & tué par moi , ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point ? J'avois

causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi ; elle me devoit haïr : je l'avois mérité ; la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu ; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui, dans toute autre occasion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit ; je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. „ Rassurez-
 „ vous, me dit-il en s'approchant ; je viens par ordre
 „ de Madame de Bénavidès : elle a eu assez d'estime
 „ pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous
 „ regarde. Peut-être, ” ajouta-t-il avec un soupir qu'il
 „ ne put retenir, „ auroit-elle pensé différemment, si
 „ elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa
 „ confiance ; je vous sauverai, & je la sauverai si je
 „ puis. Vous ne me sauverez point, ” lui dis-je à mon
 „ tour : „ je dois justifier Madame de Bénavidès, & je le
 „ ferois aux dépens de mille vies.”

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. „ Ce projet pourroit avoir lieu, ” me répondit Dom Gabriel, „ si mon frere étoit mort,
 „ comme je vois que vous le croyez : mais sa blessure,
 „ quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le
 „ premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire
 „ renfermer Madame de Bénavidès dans son appartement.
 „ Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous
 „ vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il ;

„ j'ai puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai
 „ peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de
 „ Bénavidès, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre
 „ à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser.
 „ Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que
 „ votre présence ne peut que rendre sa condition plus
 „ fâcheuse. Eh bien ! lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le
 „ veut & que son intérêt le demande ; j'espérois, en
 „ sacrifiant ma vie, lui inspirer du moins quelque pitié :
 „ je ne méritois pas cette consolation ; je suis un mal-
 „ heureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la,”
 „ dis-je à Dom Gabriel ; „ vous êtes généreux ; son inno-
 „ cence, son malheur, doivent vous toucher. Vous
 „ pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est
 „ échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès
 „ me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ;
 „ je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me
 „ croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a
 „ rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir
 „ touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ?
 „ Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit.”
 Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, &
 me fit traverser les cours du château. J'étois si plein
 de rage contre moi-même, que par un sentiment de
 désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux
 que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller
 dans un couvent de religieux qui n'étoit qu'à un quart
 de lieue du château. „ Il faut, me dit-il, vous tenir
 „ caché dans cette maison pendant quelques jours,
 „ pour vous dérober aux recherches que je serai moi-
 „ même obligé de faire : voilà une lettre pour un tel-

„ gieux de la maison , à qui vous pouvez vous confier. ”
 J'errai encore longtemps autour du château ; je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner : mais le desir de sçavoir des nouvelles d'Adélaïde , me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour ; le religieux , après avoir lu la lettre de Dom Gabriel , m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le sang qu'il apperçut sur mes habits , lui firent craindre que je ne fusse blessé : il me le demandoit , quand il me vit tomber en faiblesse ; un domestique qu'il appella , & lui , me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maison pour visiter ma plaie ; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé , je le priaï d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai , pour s'informer de Saint-Laurent ; j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié : je ne m'étois pas trompé ; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême , quand il sçeut que j'étois blessé ; il s'approcha de mon lit , pour s'informer de mes nouvelles. „ Si vous voulez me sauver la vie , „ lui dis - je , il faut m'apprendre dans quel état est „ Madame de Bénavidès ; sçachez ce qui se passe ; ne „ perdez pas un moment pour m'en éclaircir , & songez „ que ce que je souffre est mille fois pire que la mort. ” Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhai-tois ; il sortit dans l'instant , pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence ; ma plaie parut dangereuse ; on fut obligé de me faire de grandes incisions : mais les maux de l'esprit me

laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en sortant de sa chambre, fondant en larmes, couchée sur le plancher auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas un moment de l'esprit; je repassois les malheurs de sa vie; je me trouvois partout; son mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient fait pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés; elle devoit me haïr. Cette idée si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidès étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paraissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer; je ne sçavois ce que je devois desirer; tous les événemens étoient contre moi; je ne pouvois même souhaiter la mort: il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Bénavidès.

Le religieux qui me servoit, prit pitié de moi; il m'entendoit soupirer continuellement; il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été longtems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours: il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines. Ce moyen lui réussit: il gagna peu à peu

ma confiance ; peut-être aussi ne la dût-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui , à mesure que je lui contois mes malheurs ; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours , que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté ; je lui répétois mille fois les mêmes choses : il m'écoutoit , & entroît dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je sçavois ce qui se passoit chez Bénavidès. Sa blessure le mit longtems dans un très-grand danger ; il guérit enfin : j'en appris la nouvelle par Dom Jérôme , c'étoit le nom de ce religieux ; il me dit ensuite que tout paroissoit tranquille dans le château , que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant , que sa santé étoit très-languisante ; il ajouta qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois , que mon séjour pourroit être découvert , & causer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir ; j'avois toujours la fièvre ; ma playe ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois , quand je m'apperçus un jour que Dom Jérôme étoit triste & rêveur ; il détournoit les yeux ; il n'osoit me regarder ; il répondoit avec peine à mes questions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie , lorsque Saint-Laurent , en entrant dans ma chambre , me dit que Dom Gabriel étoit dans la maison , qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici , dis-je en regardant Dom Jérôme , & vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce mystère ? Vous

me faites trembler ! Que fait Madame de Bénavidès ? Par pitié , tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours , me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je , elle est morte ; Bénavidès l'a sacrifiée à sa fureur : vous ne me répondez point. Hélas ! Je n'ai donc plus d'espérance. Non , ce n'est point Bénavidès , reprenois-je , c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour , elle vivroit encore. Adélaïde est morte ; je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte ! Et je vis encore ! Que tardé-je à la suivre ! que tardé-je à la venger ! Mais non , ce seroit me faire grace que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même , qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois , fit r'ouvrir ma playe , qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang , que je tombai en faiblesse ; elle fut si longue , que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entrepris quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence ; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu , où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel , parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener ; ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit ; nous restâmes tous deux assez longtemps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes :

je rompis enfin le silence : vous êtes bien généreux , Monsieur , de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine ! Vous êtes trop malheureux , répondit-il , pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie , lui dis-je , de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande prévient peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres , me répondit-il ; n'importe , il faut vous satisfaire ; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire , que vous n'êtes pas seul à plaindre : mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez sçavoir , de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès , quand elle devint ma belle-sœur. Mon frere , que des affaires considérables avoient attiré à Bordeaux , en devint amoureux , & quoique ses rivaux eussent autant de naissance & de bien , & lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits , je ne sçais par quelle raison le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de temps après son mariage , il la mena dans ses terres. C'est-là où je la vis pour la première fois ; si sa beauté me donna de l'admiration ; je fus encore plus enchanté des graces de son esprit & de son extrême douceur , que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé , me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari , pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma maitresse , offensé des refus de

mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce temps expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps, qui m'avoit été prescrit, s'écouloit; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir; les réponses que je lui faisois, ne la satisfaisent pas; il s'y glissoit, sans que je m'en aperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée, & le dépit, joint aux instances de son pere, la déterminèrent à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée; je croyois l'aimer encore: je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdois; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupotent; j'y réfléchissois tristement, en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaissez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès; elle s'aperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié; une secrète répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux: mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements se passoient dans mon cœur, sans que je les démentasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentoiss pour ma belle-sœur;

je lui contai mon aventure; je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avez vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu! Que je vous plains, & que je la plains! Elle sera assurément malheureuse! La pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prit de moi des idées désavantageuses; & pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, & vous croyez que tous ces avantages la rendront heureuse: rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation; je m'aperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur. Je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien, son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frere, me parurent alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même temps à mon esprit! Je me trouvois,

amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, & cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur; je pourrois prétendre à son amitié; elle m'auroit tenu lieu de tout: mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentiments plus vifs pour un autre. Je sentoisi que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au château, pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir: mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes résolutions; cependant pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air & des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paraissez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confiance. Mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Bénavidès: car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, & je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La maniere dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frere. Jugez de ma surprise, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit passé. Mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de

temps en temps des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose: mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions: mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse: quoi! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire: mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçais si M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle: je sçais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai, quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, & reprenant la parole: Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre. Allez

retrouver votre frere ; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte ; revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme Madame de Bénavidès le souhaitoit. Le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Bénavidès ; je courus retrouver sa femme ; agité de mille pensées différentes ; je desirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire , & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu , l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue : elle ne m'e dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel , j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde , & je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre , que mes larmes , qui avoient été retenues jusques-la par l'excès de mon désespoir , commencerent à couler.

Oui , continua Dom Gabriel , vous en étiez aimé ; quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur , malgré ses malheurs , malgré sa situation présente ! Je sentoie qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu , quand ie la conduisis dans la chambre où vous peigniez , qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir , & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris , dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer , & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès.

Sauvez ce malheureux , ajouta-t-elle ; vous seul pouvez le dérober au fort qui l'attend : car je le connois , dans la crainte de m'exposer , il souffriroit les derniers supplices , plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre , lui dis-je , Madame , par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faiblesse , répliqua-t-elle : mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maitresse de mes sentimens , je l'ai du moins été de ma conduite , & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! Madame , lui dis-je , vous n'avez pas besoin de vous justifier ; je sçais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en usage , ajoutai-je , pour vous obéir , & pour délivrer le Comte de Comminge : mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles , sans oser jeter les yeux sur Madame de Bénavidès ; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire ; mon parti étoit pris de vous délivrer : mais je ne sçavois pas si je ne devois point fuir moi même. Ce que j'avois souffert pendant le récit que je venois d'entendre , me faisoit connaître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu : mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des hésitations , je me déterminai à secourir Madame de Bénavidès , & à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain ; elle me parut un peu plus tranquille ; je crus cependant m'apercevoir que sou

affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avois donnée de mes sentiments ; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible : mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitements qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'espère qu'il connaîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir ; je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher ; je ne sçais même si je pourrai en triompher : mais je vous juré que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagements que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance. Mon cœur se révoltoit encore quelquefois; mais la raison restoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle, quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal; il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere; & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs

aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi; il fallut donc me résoudre à partir: mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! Il me parut que je l'avois ébranlé: je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la passion du monde la plus forte: elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur: mais il faut que le temps & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeler ses fureurs: je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie: je sçais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Bénavidès: mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frere. Un des principaux domestiques de la maison à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Saragoffe. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle; ce long silence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ses camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, & sans m'embarrasser

des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frere qui me l'écrivit lui-même, m'en parut si affligé, que je ne sçauois croire qu'il y ait eu part; il me mandoit que l'amour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie, qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquième jour. J'ai sçu depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie: il ne veut voir personne; il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel; les lieux où j'ai vû la malheureuse Madame de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments, & je ne sçais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes; il en répandoit aussi-bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu, où rien ne me dérobat à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison.

guérison. Après avoir languï si longtems, mes forces commencerent à revenir; ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre: mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle; j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénévidès, & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent; je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... Je demandai l'habit en arrivant; le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture & les austérités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces? Ma douleur m'occupoit si entierement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, & je fus reçu. L'assurance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espece de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chère, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois: là je relisois cette lettre; je regardois le portrait de ma chère Adélaïde; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent reçu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche, pour assister à la mort d'un religieux; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Père, ajouta-t-il, animera ceux qui m'écoutent d'une nouvelle ferveur, pour celui qui, par des voies si extraordinaires, m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi:

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints religieux m'ont honoré; vous voyez en moi une malheureuse péchérresse, qu'un amour profane a conduite

dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour; celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blessèrent à mes yeux, le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte; je fis deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere: mais que dis-je, ô mon Dieu: j'ose appeller cruauté, l'instrument dont vous vous serviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements; bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit

d'homme pour sortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici; j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église. A peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur: je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le temps & les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Grand Dieu! Que devins-je à cette vue? De quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Pere; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admis dans votre maison: vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportoits à vos saints exercices? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtois à respirer le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas; je l'aïdois dans son travail, autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces moments payée

dé tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la règle du saint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses ; la vûe de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre ; cette idée ne m'abandonnoit plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivois partout, & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois, pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit sans qu'il m'apperçut ; quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que, bien

loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appésantir sa main toute-puissante sur lui; je crus, que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois; c'étoit pour lui que je versois des larmes; c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse; ma prière toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejetée: votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il pense, à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prières de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit repré-

sentir ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris : mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de si douloureux, que les religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras ; je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde ; je lui prenois les mains que j'arrosais de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours ! Quoi ! vous avez été si long-temps auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ! Nous ne nous séparerons du moins jamais ; la mort, moins barbare que mon père, ajoutai-je, en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle : le Père Abbé, attendri de ce spectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans ma cellule, où le Père Abbé me suivit ; il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde, lui dis-je ; pourquoi m'en avez-vous séparé ? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux : par pitié, ajoutai-je,

en me jettant à ses pieds, permettez - moi d'en sortir : que feriez - vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aïlle dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire ; & vous , mon Pere , je vous demande cette dernière grace : promettez - moi que le même tombeau unira nos cendres ; je vous promettrai à mon tour de rien faire pour hâter ce moment , qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compassion , & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale , m'accorda ma demande , & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années , n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.



F A Y E L,

TRAGÉDIE.

FAYE L.

TRAGEDIE

P R É F A C E.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talents, auront pu me condamner à traîner mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière que j'ai ouverte à peine, & j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art dramatique. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés sçauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres ? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs, & à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, & presque toujours l'oubli de la postérité ?

J'ai donc osé passer du *genre sombre* au *genre*

terrible; c'est le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant sans contredit un des plus puissants ressorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les seuls Anglais après eux, dans quelques scènes, nous ont exposé de magnifiques tableaux de ce genre si *tragique* & si vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de personnes instruites n'ont eu jusqu'ici la force que de dire tout bas, & dussions-nous armer contre nous la malignité de la censure, sçachons préférer la vérité à ces timidités de convenances qui sont si nuisibles au progrès des arts.

Corneille assurément est le créateur du théâtre Français; il a parcouru la carrière la plus brillante; il est admirable par la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, par l'énergie de l'expression, la noblesse des sentiments; mais ce grand homme, ne craignons point aussi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces discussions politiques, ces tissus de maximes (1) qui font tant de tort à la vivacité du

(1) C'est cette fureur de débiter sans cesse des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois insupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du sublime, au lieu que l'autre n'est qu'un froid raisonneur,

dialogue, ces raisonnemens approfondis sur la nature des gouvernemens, les vastes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine présentée sous tant de faces, tous ces moyens si sublimes d'ailleurs & qu'affermir toute la vigueur d'un génie inimitable, sont-ils bien de l'essence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des passions, n'agir que par des mouvemens décidés & rapides, & je ne vois que le cinquième acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la terreur: c'est-là qu'il se rend maître de moi, me fait craindre, frissonner; je suis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleversement de sens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopâtre, &c. A ce flux & reflux de mouvemens contraires, à cette mer soulevée, si l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnais l'empire du poëte tragique.

Où Racine a-t-il déployé le spectacle imposant du terrible? La magie de son style nous entraîne;

qui, par cette étrange manie de vouloir *faire de l'esprit*, répand de la glace sur les scènes les plus heureuses. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raisonnée* qui fait le caractère distinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Essex, & surtout la première pièce.

Il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secouffes violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche, charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la représentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que sont ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène, le caractère propre de la tragédie: mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé l'élégance & la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé, & qu'en un mot il n'ait pas tiré parti de toutes les richesses tragiques qu'il possédoit. Son Atrée (1) est, sans doute, le:

(1) Quand on dit que l'Atrée est la pièce qui approche le plus du genre terrible, on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le IVme. acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connaissions: mais le terrible n'est pas le caractère de la pièce; ce sont des beautés d'un autre genre.

drame qui approche le plus de ce genre terrible; le caractère principal est d'une vigueur de pinseau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons aussi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis si longtems, & qui est exécutée à froid, inspire plutôt l'horreur que la terreur. La double réconciliation achève de rendre ce personnage révoltant; quelques beautés qu'il renferme, il inspire une espèce de dégoût; applaudissons-nous au reste de ce sentiment: il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramene toujours à cette sensibilité, à cette compassion si précieuse pour l'ame, & qui a été désignée dans ces vers :

. . . . La pitié dont la voix,
„ Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Au lieu qu'on est tenté de pardonner aux premiers mouvements de la passion; on reconnaît la nature de l'homme, on se reconnaît soi-même, & un personnage, qui se trouve dans cette situation, excite toujours l'intérêt.

C'est donc ce premier mouvement de la vengeance, & les transports impétueux d'une des passions les plus cruelles, lorsqu'elle est animée par la jalousie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable sujet de FAYEL. Rien, en effet, de plus vraiment tragique; rien de plus propre à ces développemens, qui font l'ame du drame. Les

rôles de Rhadamiste & d'Othello, quelque beaux qu'ils soient, sont inférieurs à celui de FAYEL; les convulsions de la fureur, l'excès monstrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'espérer pour le bonheur de l'humanité;) les tourmens continuels qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractère que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale*; c'est Milon le Crotoniate, dont les souffrances se font sentir sous le ciseau du Puget, & attachent l'œil du spectateur. Le dernier degré de perfection qui se rencontre dans ce personnage, c'est, comme je l'ai déjà observé, qu'on ne peut lui refuser le sentiment de la compassion, sentiment qu'on est bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage: ce mari furieux souffre encore plus que la triste victime de sa jalousie. Quelle excellente morale nous offre le supplice d'un cœur qui est son propre bourreau! Voilà de ces caractères qu'Aristote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne sçache qu'Orosmane qui ait quelque ressemblance avec FAYEL; encore lui est-il inférieur pour l'activité des mouvemens & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel sujet que la touche puissante d'un moderne Crébillon. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthousiasme que je l'ai conçu!

Je ne m'arrêterai pas autant sur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richesse de son pinceau, en présentant sous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendrissante contraste admirablement bien avec le grand spectacle des fureurs de FAYEL; d'ailleurs on est sûr d'attacher, lorsqu'on expose les combats de la vertu, luttant contre un sentiment aussi naturel que l'amour.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre passion que l'honneur; il est aisé pourtant de distinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendresse paternelle.

Le caractère de COUCI auroit eu encore besoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois désiré donner une idée de cet esprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce singulier alliage d'attachement à la religion qui alloit souvent jusqu'au fanatisme, & d'*amour pour les Dames*, dont l'excès conduisoit quelquefois au sublime égarement de Don Quichotte. Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, & qu'elle fait

encore, fans qu'on s'en apperçoive, la bafe du caractère national: nous en voyons mille exemples; il n'y a perfonne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croifades, ne fe fente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaifir ne goûtons-nous pas à voir transporter Lufignan fur notre fcène! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaifes :

„ Je combattois, feigneur, avec Montmorenci,
 „ Melun, Deftaing, de Nefle, & ce fameux Couci (1).

Nous aimons à entendre Tancrede dire à fes écuyers :

„ Vous, qu'on fufpende ici mes chiffres effacés:
 „
 „ Que mes armes fans fafte, emblème des douleurs,

(1) On ne fçauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale*; la poëfie rentre alors dans toute la dignité de fon origine, & l'auteur dramatique devient le dépositaire des faftes de fes concitoyens & le héraut de leur gloire; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languiffantes, en élevant fur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'eft ainfi que le fpectacle peut devenir utile, & produire de grands effets; il eft vrai qu'il ne feroit pas auffi divertiffant que l'opéra-comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

„ Telles que je les porte au milieu des batailles ,
 „ Ce simple bouclier , ce casque sans couleurs
 „ Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
 „ Consacrez ma devise , elle est chère à mon cœur :
 „ Elle a dans les combats soutenu ma vaillance ,
 „ Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
 „ Les mots en sont sacrés : c'est *l'amour & l'honneur*.
 „ Lorsque les chevaliers descendront dans la place ,
 „ Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu ,
 „ Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu...

Ce vernis de chevalerie est une source de beautés , que j'ai entrevue comme tant d'autres qui résultoient de cette Tragédie , c'est-à-dire que je suis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter , en m'applaudissant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon sujet.

Je ne sçais si l'on approuvera la loi que je me suis imposée , de rejeter le moindre *accessoire* (1). Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux

(1) Je suis presque convaincu que si l'on dépouilloit la plupart de nos piéces de théâtre de tout cet esprit , qui surcharge le sujet , il ne resteroit peut-être pas deux cens vers qui appartenissent réellement au fond du drame ; encore une fois , lisons , relisons Clarisse ; voilà le modèle que nous devons avoir sans cesse devant les yeux pour la vérité de l'action , pour la nécessité des moyens , pour la correspondance des scènes , pour la sobriété des *accessoires* , &c.

ornemens, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation ? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillants, & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte & le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, &c. comme ils ont dû parler en effet dans le siècle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente bouffissure de l'art, en devient plus intéressant & mène plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est-là le mérite des anciens, surtout des Grecs. Il est vrai que des beautés, qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une pièce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phèdre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eue ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans *COMMINGE* & dans *EUPHEMIE*. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution puérile, ne faut-il pas la soumettre au compas & à l'équerre ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'est pas par l'action qui a été mon esclave ; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux , & ensuite de jeter dans cette division artificielle une égalité de proportions, comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue. Nous agissons à peu près à l'égard de nos actes, tel que ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, & qui, en les mutilant, raccourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la remplissoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bisarrierie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter ? C'est ce que je prends la liberté de demander à nos littérateurs.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours observé que la

nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* :- encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une mal-adresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outrépassent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctete. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poèmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second: mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme; on y retrouve plus son cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre faiblesse; nous admirons les héros: nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine,

si ce n'est ce développement continuel de sentiment (1), & ce charme de vérité dont les autres écrivains en vers sont si éloignés? Pourquoi les rôles subalternes d'Atalide, d'Aricie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte? c'est que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, sans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux personnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne sera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux

(1) Ecoutons M. de Voltaire: „ Gardons-nous, „ dit-il, de chercher dans un grand appareil, & dans „ un vain jeu de théâtre un supplément à l'intérêt & „ à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, „ sçavoir faire parler ses acteurs que de se borner à les „ faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre „ beaux vers de sentiment valent mieux que quarante „ belles attitudes. Malheur à qui croiroit plaire par „ des pantomimes avec des solécismes, ou avec des „ vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre „ la langue: il n'est rien de beau en aucun genre que „ ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût. „ L'appareil, l'action, le pittoresque sont un grand „ effet, sans doute: mais ne mettons jamais le bizarre „ & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé „ à la place du simple. Que le décorateur ne l'emporte „ point sur l'auteur: car alors au lieu de tragédie on „ auroit la *rareté*, la *curiosité*, &c.”

qui n'appartiennent qu'à la parade : ce sera en approfondissant ce sentiment, le vrai principe de l'intérêt, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modèles que nos maîtres nous ont laissés.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir assez naturellement au degré précis de distinction qui se trouve entre la *terreur* & l'*horreur*. Je ne cacherai pas qu'il est difficile de tracer juste cette ligne de séparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de spectacle, & que ces sortes d'ouvrages sont faits pour être exposés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont souvent confondu ces deux impressions qui se touchent de si près. L'épaulé de Pelops servie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante; ils ont soutenu la représentation de Térée, & de toutes les aventures atroces de la famille d'Oedipe (1); ils n'ont point reculé d'effroi à l'aspect
de

(1) Je ne comprends pas comment un sujet aussi révoltant, aussi affreux qu'un enfant qui tue son père, & qui devient le mari de sa mère, a pu causer tant de plaisir à un peuple sensible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce sujet supportable.

de Médée égorgeant ses enfans; ils ont applaudi à la iureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours, dans un sombre silence, le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye, & raffaisant sa vengeance de sang-froid. Homere n'a pas hésité à nous montrer le difforme Poliphème dans l'intérieur de son repaire ensanglanté; il semble même avoir pris plaisir à s'appésantir sur les détails les plus révoltants. Son sage imitateur, le poète Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de suivre en cela son modèle, & Cacus & son antre ne nous soulèvent guères moins le cœur que le Cyclope & son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-elles plus de force que les nôtres? falloit-il des impressions plus vives, des secouffes plus marquées pour exciter leurs sensations? ou nos nerfs sont-ils trop délicats? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie? Ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion: mais, lorsque je vois qu'à Lon-

dres (1) on ne sçauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, & qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût, qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes: voilà le grand objet qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux. Cependant il est citoyen, ses premiers regards tombent sur ses compatriotes; il veut aussi mériter leurs suffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces sentiments si opposés, & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'est pas d'une facile exécution! Présentons des exemples.

Je suppose que je voulusse donner au théâtre

(1) Othello étrangle sa femme, & après l'avoir étranglée il reste assis sur son lit; le parterre de Paris, les loges lui crierient: retire-toi, bourreau. Les Italiens, & ce n'est pas sans raison, font leurs délices de la lecture du Dante; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque, & qui essuye ensuite ses cheveux & sa barbe ensanglantés; il est vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une scène si imposante; je me garderois bien d'en retrancher les ombres; c'est sans contredit le morceau le plus neuf & le plus sublime de la pièce: mais je les ferois paraître à la faveur d'une obscurité, (1) que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumière; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres: je pense qu'avec ces ménagements, notre parterre se plairoit à ce spectacle, & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du père; il ne seroit qu'entrevu; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Si j'exposois Philoctète abandonné par ses

(1) Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques. „ Je ne sçais pas même si on ne pourroit „ pas faire paroître Oedipe tout sanglant, comme il „ parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des „ lumières, Oedipe ne se montrant que dans l'enfon- „ cement, pour ne pas trop offenser les yeux, beau- „ coup de pathétique dans l'acteur, & peu de déclama- „ tion dans l'auteur, les cris de Jocaste & la con- „ sternation générale des Thébains pourroient former „ un spectacle admirable.”

compatriotes dans l'isle de Lemnos, il poufferoit des cris, il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux, les Atrides, les Grecs; &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent, & d'où découle un sang noir & épais.

Médée, sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants: je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingrattitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes. Jason s'offriroit à sa vue; il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendrait, comme je l'ai dit, un de ses enfants dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses pieds: Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler? approche, sois sans pitié: tu vois tes attentats; oui, c'est toi qui as commis tous mes crimes; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature! oui, barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant. Et elle releveroit aussitôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique seulement la scène; je ne sçais si je me fais illusion: mais j'aime à croire que cette situation ainsi maniée adouciroit beaucoup l'*horreur* qu'inspire Médée, & pourroit peut-être même exciter en sa faveur des sentimens de compassion. M. de Voltaire a sçu risquer avec succès le quatrième acte si *terrible* de son Mahomet: pourquoi la tragédie de la mort de César, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'est-elle pas revue aussi souvent que ses autres pièces? C'est que le public Français a de la peine à s'accoutumer au cadavre ensanglanté de César. (1) Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*.

Il est bien singulier que les mêmes spectateurs qui voient depuis tant d'années des personnages se donner des coups de poignard, souvent assez mal-à-propos, supportent difficilement la vue d'un être qui est détruit, & qui conséquemment ne souffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a gueres à raisonner quand il s'agit de sentiment, & que d'ailleurs on a pour but de satisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché

(1) J'imagine qu'on pourroit peut-être présenter un cadavre voilé, dont on appercevrait seulement les pieds; encore ces sortes d'objets doivent-ils moins se voir que se deviner.

d'exposer sur la scène la terrible catastrophe de FAYEL.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, (1) la charge de la *terreur*; respectons d'ailleurs cette sensibilité si délicate, qui une fois familiarisée avec des images horribles, perdrait de la finesse de son tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendrissants de l'enchanteur Racine. Sçachons tirer parti des diverses beautés théâtrales des anciens & de nos voisins; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce misérable esprit d'imitation où nous languissons depuis Corneille, Racine, Crébillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quelquefois on arrive à d'heureuses découvertes; quelquefois

(1) „ Souvenons-nous toujours, dit un de nos matres, qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.”

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la Comédie Italienne on voulut essayer de rendre dans la vérité un combat singulier: un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de sang fortir de sa blessure, (ce qui se faisoit par le moyen d'une petite vessie remplie de sang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette horrible imitation de la nature; ce n'est toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

aussi l'on s'égaré, & il vaut encore mieux marcher à la suite de ses maîtres, que de se perdre, en voulant suivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma tragédie, qu'il étoit nécessaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclaircissements sur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légère idée empruntée surtout de l'excellent ouvrage de M. de Sainte Palaye.

L'origine de cette institution militaire ressemble assez aux autres inventions de l'esprit humain; elle est enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mélange d'absurdité & de grandeur, de superstition grossière & de respect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de sensibilité, la réunion en un mot du sublime & du ridicule: voilà à peu près sous quel aspect on peut envisager la chevalerie; c'est dans le onzième-siècle qu'elle prend une consistance déterminée. Il est aisé de voir que c'est une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut nécessairement des signes aux hommes pour les émouvoir (1): une investiture accom-

(1) Il n'est pas possible d'exprimer quel pouvoir les

pagnée de la majesté des cérémonies & de la solemnité du serment, devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour sçavoir dans la suite user du droit de commander; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des seigneurs indépendants qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de *page*; les premières leçons qu'on lui donnoit, consistoient

signes ont sur l'esprit humain; un homme qui posséderoit bien ce langage muet exciteroit des impressions prodigieuses. Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

fisoient dans *l'amour de Dieu & des Dames* (1), dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enseignoient son *catéchisme & l'art d'aimer*. Il n'est donc pas étonnant qu'imbûs de tels préceptes, nos chevaliers fussent à la fois galants & dévots. L'écolier faisoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu: c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainsi qu'à la divinité, toutes ses pensées, toutes ses actions. On rira de cette profanation extravagante: il faut pourtant convenir que la simplicité des mœurs & la délicatesse de sentiment gaignoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De-là cette *courtoisie Française*, qui dans la suite fondue avec la *galanterie Arabesque* forma un caractère de tendresse, d'aménité & d'agrément, dont notre bel-esprit métaphysique & la corruption des mœurs ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces; il s'étoit conservé jusques dans le siècle dernier.

Le jeune homme, de l'état de *page* étoit élevé à celui d'*écuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Ste. Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à peu près dans les mêmes

(1) L'amant qui entendoit à loyaument servir une dame, étoit sauvé suivant la doctrine de la *Dame des belles cousines*, &c.

principes ; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du soin de recevoir les chevaliers. Les écuyers se divisoient en plusieurs classes ; ils servoient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartements, faisoient, comme les demoiselles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leurs maîtres, étoient les dépositaires de ses armes ; on leur recommandoit la modestie, autant que l'adresse, & les connaissances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne se servoient pas de juments ; c'étoit une monture dérogeante ; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur seigneur : d'où est venu le proverbe, *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer se rangeoit derrière son seigneur ; en tems de paix, il assistoit aux tournois, s'y effayoit même avec d'autres écuyers, & employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

L'âge de vingt-un ans étoit celui où l'écuyer étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du sang & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouissoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la source où j'ai puisé, pour être instruit pleinement de l'appareil de cette institution. Des

jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu sincère de toutes les fautes, plusieurs sermons entendus avec piété: tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit ensuite dans l'église, s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col; le prêtre la bénissoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui, les mains jointes, se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son serment avoit été reçu, des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie; on finissoit par lui ceindre l'épée; le seigneur ou le souverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée*: c'étoit trois coups du plat de son épée sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots, ou d'autres semblables, *au nom de Dieu, de St. Michel & de St. George, je te fais chevalier*. On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *soyez preux, hardi & loyal*. Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou casque, la lance, le bouclier, & il montoit un cheval, sans se servir de l'étrier; le peuple l'entouroit avec des applaudissements. Quel admirable fonds de préceptes que les réglemens de la chevalerie! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de sa vie même; défendre hautement l'innocence opprimée; embrasser la cause des dames; soutenir les droits de la reli-

gion ; combattre enfin tous ceux qui paroissent être les ennemis de la justice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on prescrivoit aux chevaliers.

C'étoit dans les tournois surtout qu'ils faisoient éclater leur adresse, autant que leur magnificence ; la description de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que ces fêtes étoient aussi intéressantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverses nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes & de hérauts crioient aux jeunes chevaliers qui se présentoient pour entrer en lice, *souviens-toi de qui tu es fils, & ne forligne pas* : paroles admirables qu'on ne devoit pas se lasser de redire aujourd'hui aux descendans de ces braves chevaliers français, & qu'ils ne devoient point se lasser d'entendre. On nommoit hautement : *un tel, esclave ou serviteur de la dame telle* ; ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers, & qui leur inspiroient un plus mâle courage. A ce titre de *servant d'amour*, les dames joignoient des présents, comme voile, écharpe, brassulets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, &c. Les hérauts désignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux* ! Le prix leur étoit donné par la main des dames, & ce qui étoit au-dessus de toute récom-

penſe pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiſer à la dame ou demoifelle qui lui préſentoit le prix. Un brillant feſtin, où les vainqueurs étoient aſſis à côté des princes, des rois &c. terminoit la fête, qui avoit un nombre prodigieux de ſpectateurs. Ce qui ne paraîtra pas moins ſingulier que toutes ces cérémonies, la modéſtie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire; les flatteries des poètes & l'amour des dames ne faiſoient qu'encourager les chevaliers favorifés du fort. On s'accorde aſſez pour fixer au onzième ſiècle l'origine des tournois; les chevaliers s'y effayoient au métier de la guerre.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un ſentiment moins vif que celui de l'amour; la *fraternité d'armes* en eſt une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mêlant de leur ſang. Ces *frères d'armes* n'avoient que la même table, & ſouvent le même lit; image touchante de la candeur & de la ſimplicité de ces dignes ſoldats, qui n'avoient pas ſeulement l'idée du dérèglement des mœurs. L'or étoit réſervé pour les armes des chevaliers, ainſi que les riches fourrures pour leurs manteaux; les moins précieufes ſ'abandonnoient aux écuyers, qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des bottines blanches, une eſpèce d'armet argenté auſſi, & des manteaux de couleur brune. Lorsque les chevaliers étoient habillés de damas, les

écuyers l'étoient de satin, & si ces derniers avoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate & toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci: elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs & des docteurs. Les chevaliers chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui s'attachoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure de nos Français. (1) L'homme a besoin d'images; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre & l'énergie des idées; encore une fois, avec de la

(1) Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier Français: *Un chevalier vieil & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingt-deux ans & plus*, voit la reine, (femme de Saint Louis) se jeter à ses pieds, & lui demander une grace. Quelle est-elle, s'enquiert le chevalier? — De me donner la mort, si les Sarrasins se rendent maîtres de Damiette. — *Très-volontiers, Madame, je le ferois, & j'à cy eu en pensée d'ainsy le faire, si le cas y escheoit.*

métaphysique, & du raisonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment & la pensée? Le sentiment est plein de vie: c'est un résultat exquis des sens; & la pensée nous échappe sans cesse comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage & de *courtoisie* qui est un des titres distinctifs de la nation française. Il seroit assez inutile d'entrer dans les détails qui ont donné lieu à cette extinction. Tout s'altère, tout meurt; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force, semblable à une boule qui, lancée avec vigueur, décrit d'abord une ligne rapide, par degrés se ralentit; se traîne, & finit par être entièrement privée de mouvement. Ce luxe, qui est venu tout pervertir, la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes; nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien opposées à la simplicité de l'ancien tems: ce sont les principales causes auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène

lyrique (1) un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total, que de reparaitre du moins au théâtre, & il seroit assez plaisant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

Je terminerai ce coup-d'œil sur l'histoire de la chevalerie par des éclaircissements nécessaires à ma tragédie; il s'agit de l'habillement de mes personnages: je suppose qu'on fera quelque attention à ces détails.

FAYEL doit avoir un manteau de velours ponceau, parsemé de broderies en or, & doublé d'une pelisse noire; la soubreveste de damas ou de satin enrichie de même, & d'une semblable couleur, descendant jusques sur les genoux; une large ceinture sur la poitrine, avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants; à cette ceinture est attachée une dague; il a encore une fraise ronde & une chaîne d'or autour du cou, des espèces de brassulets aux bras, des bottines rouges qui lui montent jusqu'aux cuisses, sa toque de velours noir & à l'Espagnole, de forme ronde,

(1) J'ai vu avec plaisir s'exécuter ce projet: *Adèle de Ponthieu* a ouvert heureusement la carrière aux opéra de ce genre.

élevée environ d'une dizaine de pouces ; plusieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants ombragent cette coëffure.

L'habit de GABRIELLE est de drap d'argent, ou de damas, ou de fatin blanc brodé en argent ; son manteau est de semblable couleur, doublé de queues d'herminé ; sa parure est composée de perles & de diamants ; elle a des brasselets de même.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractérise le chevalier banneret ; il a aussi autour du cou une chaîne d'or enrichie de diamants ; son manteau est de velours bleu céleste, doublé d'hermine, & parfemé de fleurs d'or ; sur l'épaule droite est appliquée une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots : DIEX VOLT, (le signe des croisés) ; son casque doré est surmonté d'un panache blanc ; son écharpe soutenue par une aigrette de diamants, est de même couleur, que celle de GABRIELLE ; il a des bottines rouges, auxquelles sont attachés des éperons dorés ; la poignée de son épée est en forme de croix ; sa lance, dont la banderolle est un ruban blanc, & son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

LE PREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL : il a la même étoffe ; sa couleur est d'un gros verd ; sa fourrure est de martre, & ses plumes sont vertes & blanches.

MONLAC a un habillement de satin brun, doublé de jaune; la première couleur étoit celle des écuyers; son casque est un armet argenté sans timbre & sans panache, de forme de *galerus*; il a les bottines blanches, & les éperons argentés, comme l'armet.

RAYMOND ne porte point les armes de son maître, qui habite en ce moment son château; il a les simples habillements de ce tems: les autres écuyers & officiers de FAYEL ont le même costume. Les hommes-d'armes de COUCI sont dans l'équipage guerrier, tel qu'il étoit alors, comme on nous représente ce qu'on appelloit *miles*.

Il est inutile d'observer qu'ADELE ne porte point de manteau, cette parure étant réservée dans ce siècle aux seules femmes de qualité; elle n'a aussi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle est habillée comme sa maîtresse.

Il paraîtra singulier que je me sois occupé un instant de ces bagatelles: mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaisir de l'illusion théâtrale; la moindre négligence en cette partie fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la représentation des admirables comédies de Molière, parce que les comédiens n'observent pas avec assez de régularité le costume dans les habillements.

F A Y E L,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers & Hommes - d'Armes de COUCI.

*La Scène est près de Dijon, dans un Château
appartenant au Seigneur de Fayel.*



Mourons.

FAYEL, acte V. Scène dernière



F A Y E L, T R A G È D I E.

ACTE PREMIER.

*Le rideau se leve. Le théâtre représente l'appartement
d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un
parc & de l'autre une tour.*

SCÈNE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, plusieurs
autres Ecuyers & Officiers.

FAYEL, à un des côtés du Théâtre,
ouvrant une porte avec fureur, s'avancant sur la Scène pré-
cipitamment, & s'adressant à ses Ecuyers & Officiers qui
sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur...

FAYEL *avançant toujours sur la Scène.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes..

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADELE.

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah! je l'ai trop aimée!

ADELE.

Vous devez..

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux;
Tout me perce le cœur; tout me blesse les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux; daignez m'entendre encore;
Pour une épouse, hélas! mon amour vous implore;
De tous ses sentimens mes regards font témoins;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur sombre.

Au sortir du berceau, confiée à mes soins,
Et des bras maternels entre mes bras remise,
Toujours à son devoir elle parut soumise;
L'innocente candeur l'éleva dans mon sein;
Moi-même, à ses vertus j'ai tracé le chemin;
Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir , la plus cruelle injure ,
 Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon.
 Mais je ne prétends point éclaircir la raison
 Qui me force à punir une épouse coupable.
 Ciel ! de tant d'artifice une femme est capable !

à Adèle d'un ton concentré.

Dites-lui . . que ses pleurs , dont j'étois si jaloux ,
 Couleroit vainement dans le sein d'un époux ,
 Que je puis repousser les impuissantes armes
 Qu'un sexe , qui sçait seindre , emprunte de ses
 charmes ;

Ces tyrans séducteurs ne regnent plus sur moi :
 Son crime . . Ma vengeance est tout ce que je voi.
 Oui , d'un œil sans pitié , d'une ame indifférente ,
 Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
 Je verrois , sans pâlir des horreurs de son sort ,
 Ses yeux , que j'adorois , se couvrir de la mort . .
 C'est elle qui sans cesse , avançant ma ruine ,
 De mille coups mortels me frappe & m'assassine !
 Que mes maux , s'il se peut , passent tous dans
 son cœur ,

Et . . portez lui ma haine , & toute ma fureur.

ADELE.

Souffrez . .

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
 C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage ,

Qu'on me laisse. Sortez, & ne répliquez pas.

à Raymond.

Toi, demeure.

Ils sortent consternés.

S C E N E II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *se précipitant dans un fauteuil.*

LE Ciel retarde mon trépas!
 Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
 Devoit-il me donner une ame si sensible,
 Y verser tant d'amour, avec tant de fureur?

à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse;
 Répète, où?

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

FAYEL, *toujours assis.*

Achevons d'enflammer un poison infernal;
 Relisons cet écrit à mon cœur si fatal:

Il tire de sa poche une lettre & lit haut.

- „ Envain tout combat ma tendresse ;
 „ Elle s'accroît avec le tems ;
 „ Je vous vois, je vous parle, & vous redis sans cesse
 „ Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments,
 „ Que rien ne pourra les détruire ;
 „ Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je répands ;
 „ Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
 „ Et le sort me contraint à cacher cette ardeur ! . .
 „ Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon
 „ bonheur . . .

Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,
 Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
 Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
 M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin !
 Et je ne connais pas la main qui l'a tracée.
 De sentiments divers mon ame est oppressée . . . :
 Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet ?
 Que penfes-tu ? Peut-être une autre en est l'objet :
 Trop prompt à condamner une épouse fidelle,
 Je cède à des soupçons qui sont indignes d'elle.
 Je doute qu'une femme, instruite à la vertu,
 Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
 Qu'elle outrage son nom, sa famille, son perc,
 Qu'elle ose entretenir une flamme adultere,
 Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort . .
 Quand on n'aima jamais avec plus de transport . .

Il se lève avec fureur.

Est-ce à moi de douter ? On me hait, on m'offense ;

C'est envain que l'amour embrassoit sa défense:
 Le crime est avéré. Voilà pour quel sujet
 Ses jours sont consumés par un chagrin secret,
 D'où naît ce sombre ennui que ma tendresse irrite,
 Qui jusques dans mes bras la poursuit & l'agite!
 J'ai découvert enfin la source de ces pleurs,
 Qui des plaisirs d'hymen corrompoient les
 douceurs;

Je voulois dévoiler ce ténébreux mystere,
 Et c'est en ce moment la foudre qui m'éclaire!
 Sur mes yeux qui fuyoient ce funeste flambeau,
 Ma raison complaisante étendoit le bandeau!
 Malheureux! j'accusois la seule indifférence
 De ces tristes froideurs, qui lassoient ma constance..
 Du moins, si j'adorois l'ingrate sans retour,
 Je pouvois espérer de l'attendrir un jour
 A force de soupirs, de prières, de larmes..
 Eh! qui sent plus que moi le pouvoir de ses charmes?
 Elle est sensible! elle aime! & c'est un autre! ô Ciel!

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le sein de Fayel;
 Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'instruire;
 Dis, dis, quel est le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révééré,
 Dans un château voisin, loin des cours retiré,
 Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
 Et de qui votre épouse a reçu la naissance,

Le PREUX (1) de Vergi seul fut jusques à ce jour
Par vos ordres, seigneur, admis en ce séjour.

FAYEL.

Il verra mes tourments, l'excès de mon supplice;
Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice;
Entre sa fille & moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
Qu'elle souffre. . . Eh! que veut mon cœur
impitoyable?

La fureur qui m'anime est-elle infatiable?
Faut-il sçavoir haïr comme je fais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, sans doute, elle est assez punie;
J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi;
Elle verse des pleurs. . . & ce n'est pas pour toi,
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas. . .
Non, ne foutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'emporte.
Quelqu'un vient, c'est Vergi; qui l'amène en ces
lieux?

(1) On ne peut guères débrouiller l'origine de ces
PREUX, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce
qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux
chevaliers d'une valeur éprouvée.

à *Raymond*.

Porte de tous côtés des regards curieux :
 La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
 Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
 Examine; surtout tâche de t'assurer
 Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
 Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
 Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

S C E N E III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

JE venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
 D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir;
 Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
 Cherche à se consoler au sein de la nature:
 Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
 Et nos derniers regards demandent nos enfants.
 Quoi! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras
 d'un père,
 Je n'y vois point voler cette fille si chère!
 Qui peut la dérober à mes embrassements?
 J'interroge: on se tait, ou des gémisséments
 Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiète;
 Tout présente à ma vue une douleur muete

Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô Ciel !
 Tirez - moi par pitié de ce doute cruel ;
 Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie ?
 Ma fille.. à ma vieilleffe seroit-elle ravie ?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*

Pour déchirer mon sein,
 Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
 Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
 Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
 Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
 Des transports éternels de désespoir, de rage :
 Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
 Ah! mon pere! ah! Vergi! vous savez si je l'aime!
 Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême ;
 A la cour de Philippe, appelé par le rang,

Joignant à la faveur, la noblesse du sang,
 Ofant même nourrir la superbe espérance
 De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE, (1)
 Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dam-
 martins,

L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Destaigns,
 Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû
 naître,

Et Français & Mailli (2) servir un nouveau maître,
 De votre duc enfin venir prendre des loix,
 Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.

Au séjour, où des lys le ciel fixa le trône,
 J'ai préféré les champs arrosés de la Saone;
 J'ai marché sur vos pas; près des murs de Dijon,
 J'ai fermé la carrière à mon ambition;

Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur sublime,
 Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
 Courent mêler, sans moi, sur leurs fronts
 triomphants,

Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers sanglants;
 Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
 J'ai tout abandonné, seigneur, pour votre fille;
 Je suis venu former au pied de vos autels,

(1) Guillaume Desbarres, grand-ténéchal de la couronne, & qui par sa bravoure mérita le glorieux surnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

(2) Quelques historiens ont prétendu que le seigneur de Fayel étoit de la maison de Mailli.

D'un hymen désiré les liens solennels ;
 Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse ;
 Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,
 Lorsqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
 Je briguois un regard de ses yeux attendris..
 Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

V E R G I.

Ce bras appésanti va se lever sur elle,
 Et vous épargnera le soin de punir...

Il fait quelques pas, & revient, & après une longue pause.

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

F A Y E L.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
 Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
 De rejeter les dons que lui faisoit ma main,
 D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
 De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
 Revenoient irriter mes fureurs & ma flame :
 Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
 Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les
 coups;

Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
 Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
 Non, je ne puis douter de mon malheur affreux ;
 Jugez s'il est au comble; en croirez-vous vos yeux ?

Il lui donne la lettre.

V E R G I à peine y a jeté les yeux. (à part.)

O Ciel! Il cherche à se remettre de son trouble. (à Fayel.)

De ce billet je cherche en vain l'adresse,
 La fin, le feing.. (*à part.*) cachons le trouble
 qui m'oppreffe.

F A Y E L.

C'est ainsi qu'en mes mains le hafard l'a remis.
 Il a trop éclairé votre malheureux fils ;
 La vérité terrible a rompu le nuage.

V E R G I, *déchirant la lettre, & la jettant
 à ses pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

F A Y E L.

Que faites - vous ?

V E R G I.

J'écarte un indigne soupçon,
 Et mon esprit plus sûr se sert de sa raison.
 Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable
 Condamner votre épouse, & la juger coupable !
 Ce billet, fans deffein peut être ici laiffé,
 Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adreffé ?
 Et quand un fol amour ofant tout se permettre,
 Auroit jusqu'en fes mains fait tomber cette lettre,
 Quand son cœur, contre vous en fecret prévenu,
 Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
 Que malgré fon devoir, à vos feux infenfible,
 Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
 Pensez-vous que l'honneur dont elle fuit la loi,
 Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
 Ne l'eût pas engagée à se montrer rebelle,

A l'effor indiscret d'une flamme infidelle ?
Dans une ame formée à de hauts sentiments ,
La vertu sçait combattre & dompter les penchants ;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage ,
Qui soumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi , livrée à la douleur ,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur ,
D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appé-
fantissent ,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent ,
La cause de ses maux... C'est vous , cruel , c'est vous ,
C'est vous , qui n'écoutez que des transports jaloux ,
Dont l'amour inquiet , soupçonneux & bizarre ,
A toutes les fureurs de la haine barbare ;
C'est vous , qui peu content de déchirer un cœur ,
Y versez goutte à goutte un poison destructeur ;
C'est vous , qui lui rendez l'existence odieuse ,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse !
Eh bien ! traînez-y donc un pere infortuné ;
Que mon triste destin par vous soit terminé ;
De mon gendre j'attends cette faveur suprême :
Qu'il m'immole.. Ah ! Fayel , est-ce ainsi que
l'on aime ?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux !
L'amour a , croyez-moi , des sentiments plus doux :
Il fuit l'emportement , la triste défiance ;
Aliment des vertus , il est leur récompense ;
Au chemin de l'honneur , il affermit nos pas ,

Et condui le guerrier au milieu des combats ;
 Vous rejettez sur lui cette langueur oisive,
 Où l'ame d'un soldat peut demeurer captive !
 C'est l'amour qui, la palme & la croix à la main,
 S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
 Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zèle,
 Servir notre Dieu même, & venger sa querelle.
 Ah ! que ne puis-je encor, héros si respectés,
 O Vienne, ô Beaufremont, (1) combattre à vos
 côtés !

Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon sang qui se glace
 Ne laisse à mes desirs qu'une impuissante audace !
 Aux plaines de Damas, défenseur de la foi,
 Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
 Revenez déposer aux pieds de Gabrielle
 Les lauriers du héros, seul présent digne d'elle ;
 Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
 Alors, je vous réponds de son juste retour.

F A Y E L.

Gabrielle. . mon pere. . elle seroit fidelle !
 Elle n'auroit lu cette lettre cruelle !
 Elle pourroit m'aimer !

V E R G I.

Elle vous aimera,
 Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :

(1) On sçait que ce sont des plus anciennes maisons
 de Bourgogne.

Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse ;
 Je vous l'ai dit : sensible au soupçon qui la blesse ,
 La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur ;
 Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec transport.*

Oui, je suis un cruel qui s'enivre de larmes,
 Qui se plaît à semer le trouble, les allarmes,
 Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant ;
 Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
 Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
 Contre mon propre cœur, ma rage se déploie.
 Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs soupçons,
 Allumé tous les feux, versé tous les poisons ;
 Tout, la nature même (1) a reçu des outrages
 De ce cœur emporté d'orages en orages.
 Mon caractère altier, violent, effréné,
 A son essor fougueux étoit abandonné ;
 Le monde à mes regards (2) devenu haïssable,
 Chaque jour me rendoit plus dur, plus intraitable :
 Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
 Et dès ce même instant, je n'eus qu'une fureur,
 Qui toutes les rassemble & dévore mon ame,
 La fureur de l'amour, sa plus ardente flamme ;

(1) Fayel s'étoit armé contre son pere.

(2) Il étoit devenu farouche, misantrope ; l'histoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Je livrai tous mes sens à sa séduction ;
 Voilà mon seul transport, ma seule passion,
 Le soutien, le tourment, le charme de ma vie !
 Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
 Fayel connaît un maître, & mon tyran jamais,
 Nè regna plus sur moi, ne m'offrit plus d'attraits ;
 Une larme échappée à ses yeux, où sans cesse
 Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse,
 Un seul de ses soupirs, une ombre de chagrin
 Qui ternit de son front l'éclat pur & serein,
 Me causent un supplice horrible, insupportable ;
 Et.. jugez si mon sort est assez déplorable,
 Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
 Si je mérite assez & la haine & l'horreur,
 Ou plutôt la pitié, qui sans doute m'est due :
 J'idolâtre une épouse.. & c'est moi qui la tue !

V E R G I.

Quoi ? votre bras...

F A Y E L.

Mon bras n'a point versé son sang ;
 Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc ;
 Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente !
 Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante !
 C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
 Que Gabrielle en pleurs lève au ciel ses beaux yeux,
 Gémît d'un noir penchant à tous deux si funeste,
 Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste..
 Allez la rendre au jour ; on vous obéira,

Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira ;
 Allez, & dissipez ses mortelles allarmes ;
 Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes ;
 Mon amour, mon amour qui va tout réparer ;
 Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
 L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime,
 Je suis de mes fureurs la premiere victime.
 Que mes soupçons honteux, nos maux soient
 oubliés ;
 Du moins qu'elle me voie expirer à ses piés.

Il sort.

S C E N E IV.

VERGI, seul, après une longue pause.

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
 Je ne fais que penser, je ne fais que résoudre.
 Qu'ai-je lu? De Couci j'ai reconnu la main!
 Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
 Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
 Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
 Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
 Nos débats éternels, & nos divisions
 Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence?
 Ma fille.. seroient-ils tous deux d'intelligence?
 Je la portai mourante aux marches de l'autel,

Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel...
 Peut-être d'un amant l'image trop chérie
 Vient se représenter à son ame attendrie..
 Elle peut soupirer, se combattre, mourir :
 Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
 De l'ombre d'une faute elle est même incapable ;
 Elle n'entretient point une flamme coupable ;
 Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
 N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet.
 Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sen-
 sible :

Allons la retirer de ce séjour horrible.
 Surtout, sur ce billet n'éclairons point Fayel ;
 S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel !!
 Un amour furieux demande une victime,
 Et les transports jaloux sont toujours près du crime.
 (*On baisse le rideau.*)

Fin du premier Acte.



A C T E. II.

On lève la toile ; on voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance, est une chaise de paille, &c.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, seule.

GABRIELLE est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes ; elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME.. (à part.) En quel état elle s'offre à mes yeux!

Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux...

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes soins devois-je, hélas! m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards! vous me cachez vos pleurs!
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête, &
d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuse Adèle?
Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumière
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupière,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous,
Je ne distinguai point ces mouvements si doux,
Du plus puissant amour le touchant caractère?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah! je n'ai plus de mere!

A D E L E.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos secrets ennuis mes sens font pénétrés.

G A B R I E L L E, *relevant la tête.*

Adèle.. que veux-tu?

A D E L E.

Qu'à mes larmes sensible,
Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

G A B R I E L L E.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort;
C'est ici que la tombe attend ma triste cendre;
Il ne me reste plus qu'une marche à descendre,
Et.. je m'y précipite.

A D E L E.

Egarement cruel!
Madame, espérez tout du ciel vengeur.

G A B R I E L L E.

Le ciel,

Adèle! .. il fait mes maux, il fait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompense!

A D E L E.

D'un voile impénétrable il couvre ses décrets.
Le crime rarement jouit d'un long succès.
La vertu malheureuse en a plus de constance,
Un triomphe certain couronne sa souffrance.
Eh! comptez-vous pour rien de ne sentir jamais
Ces remords dévorants, le tourment des forfaits?.

Ma fille.. permettez ce nom à ma tendresse,
 Madame, mon amour vous conjure; vous presse;
 Adèle suppliante embrassé vos genoux:
 Ne la rejetez point; de grace, lèvez-vous.

*Adèle soulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans
 ses bras, & va l'asseoir sur une chaise, qui est un peu
 éloignée de la table.*

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive!
 Ce sommeil de douleur auroit fini mes jours.
 Quel fruit me reviendra de tes cruels secours?
 La mort est l'espoir seul de l'infortune extrême...
 Quand mon cœur, chaque instant, armé contre
 lui-même,
 De traits qui lui sont chers, loin de s'entretenir,
 Tâchoit d'en écarter le moindre souvenir;
 Puiſoit dans ma raison une force incertaine
 Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
 Quand voulant m'aveugler sur ma sombre langueur,
 Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
 D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
 Lorsque je repouſſois la plus légère plainte,
 Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
 Par la vertu détruit, & toujours renaissant;
 Le soupçon ombrageux qui m'assiège sans cesse,
 Avec des yeux jaloux observe ma tristesse;
 Il ne m'est pas permis, au comble du malheur,

De laisser un soupir s'échapper de mon cœur!
 Ainsi qu'une coupable à périr condamnée,
 C'est dans un noir cachot que je suis entraînée.
 De sanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
 Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
 La lumière du jour prête à m'être ravie,
 Rien ne peut d'un cruel défarmer la furie!
 Sans l'avoir mérité, soumise au châtement,
 Eprouvant en secret un plus affreux tourment,
 D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
 A des bruits outrageants peut-être réservée,
 Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
 Eh!.. Ce n'est pas Couci qui m'eût porté ces coups!..
 Quel nom j'ai prononcé! Qu'ai-je dit, malheureuse?..
 Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuse,
 Que de ses dons heureux la nature embellit,
 Qui joint à la valeur les graces & l'esprit (1),
 Des chevaliers Français la gloire & le modèle...

ADELE.

Il le faut oublier!

GABRIELLE:

Je le fais, chere Adèle;

Je fais que de mon cœur je devrois le bannir,
 Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir!
 Oui, pour jamais, Adèle, éloignons cette image,

(1) Raoul de Couci a composé des chansons que l'on compareoit dans le tems à celles d'Abailard.

Qui dans mes sens excite un éternel orage..
 Que fait-il sur ces bords, théâtre des combats,
 Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas ?
 Auroit-il de son sang arrosé cette terre ?
 Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la
 guerre ?

S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
 Un pere a disposé de ma main, de ma foi,
 Que je suis asservie au pouvoir d'un barbare,
 Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'é gare..
 Je n'y veux plus songer, & j'en parle toujours !
 La raison, le devoir me font d'un vain secours !
 Arrache donc ce trait de mon ame expirante ;
 Chere Adèle, soutiens ma force languissante ;
 Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs ;
 Dis-moi : pour quel sujet s'allument ses fureurs ?
 Qui peut envénimer sa sombre jalousie,
 Contre de faibles jours armer sa barbarie ?

A D È L E.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès ;
 Il paraît dominé par les plus noirs accès ;
 C'est un lion terrible, étincelant de rage
 Qui dévore de l'œil, & s'apprête au carnage ;
 Jamais ce cœur brûlant, à ses transports livré,
 Par les soupçons jaloux ne fut plus déchiré ;
 Cependant à travers cette fureur extrême,
 On découvre aisément que le cruel vous aime..

G A B R I E L L E.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'est-ce donc qu'aimer,
Si de semblables feux l'amour peut s'enflammer?
On n'aime point ainsi.. j'en suis trop assurée.

A D È L E.

Croyez-en mes conseils, ma tendresse éclairée:
A vos pieds, d'un seul mot, vous pouvez appeller,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler:
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui soit envoyée,
Qu'il lise...

G A B R I E L L E.

Est-ce bien toi, qui m'oses proposer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuser,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon supplice,
Si la force toujours appuyoit la justice?
Quel crime ai-je commis? De l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros si féconde,
Voit monter ses rameaux jusqu'aux maîtres du
monde (1),
Etoit prêt d'allier par des nœuds assortis,
La splendeur de son nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviser nos pères;
Il me faut renoncer à des ardeurs si chères,

(1) Couci étoit allié aux maisons souveraines de France, d'Ecosse, de Savoye, de Lorraine, &c.

Etouffer les soupirs de mon cœur mutiné,
 D'un autre que l'amant qui m'étoit destiné,
 Subir, & pour jamais, le joug insupportable,
 D'un devoir odieux esclave misérable,
 Contrainte à me combattre, à me tyranniser,
 Lutter contre des loix que j'ai dû m'imposer,
 Trembler, à chaque instant, de surprendre en
 mon ame

Quelque étincelle, hélas! de ma première flamme,
 Redouter d'éclaircir des sentimens confus....

O Dieu! que sans mélange il est peu de vertus!
 Et, lorsqu'on y descend, quel cœur n'est point
 coupable?

Il n'est qu'un seul remède au tourment qui
 m'accable :

Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
 Ne sauroit assez tôt fermer mes tristes yeux.
 Si tu m'aimes, tu dois souhaiter que j'expire;
 Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;
 Et qui te répondra, si je vis plus longtems,
 Que ma fierté résiste à des assauts constants?
 Car tous ces mouvements, qu'à regret on surmonte,
 Ce n'est point la vertu, c'est l'orgueil qui les dompte.
 Laisse-moi donc mourir, digne encor de pitié,
 Digne de mon estime & de ton amitié..

Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
 Dont jusques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...
 Ce n'est pas avec toi qu'il faut dissimuler;

Pour lui , plus que jamais mon cœur se sent troubler ;
Dis-lui que cet amour.. non , soutiens mieux ma
gloire ,

Adèle , que Couci respecte ma mémoire ;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir ,
Qu'il pense que j'ai pu triompher . . & mourir !

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où lasse de combattre , à la fin je succombe ,
Je voudrois voir mon père , expirer dans ses bras
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas ,
Ceux à qui nous devons , Adèle , la naissance ,
Semblent nous consoler par leur seule présence ,
Et les doux nœuds du sang , tout prêts d'être
rompus ,
Nous deviennent plus chers , & se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée...

S C E N E III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *appercevant son pere,*
s'efforce de se lever , & va tomber dans ses bras.

AH! mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse
sa fille.*

Ma fille... *Il reprend sa fermeté & change de ton.*

Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y feront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien:
Ce mot décidera ce qui me reste à faire:
Dois-je être votre juge?... *Avec attendrissement.*

Ou ferai-je ton pere?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere, avez-vous pu balancer un instant,
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?
Je sçais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusques dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les serments d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,

De

De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende;
 Je connais de l'hymen les austères égards;
 Cet écrit n'auroit pas un seul de mes regards,
 Et.. (à part.) qui pourroit, hélas! aspirer à me plaire?

à son père.

Mais d'où vient?

VERGI regardant sa fille avec plus d'attention & d'un ton encore plus ferme.

Quel que fût cet amant téméraire,
 Son rang, son fol amour...

GABRIELLE marquant une espèce d'embarras.

Seigneur.. je vous l'ai dit:
 Je ne trahirai point l'honneur qui m'affervit.

VERGI ferrant Gabrielle dans son sein.

Eh bien! si cette fille à mon cœur toujours chère
 N'a point, & je l'en crois, de reproche à se faire;
 Si, digne de mon sang dont l'éclat jusqu'ici
 Dans six siècles entiers (1) ne s'est pas démenti,
 Elle a sçu conserver sa splendeur noble & pure; |
 Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE troublée.

Vous me le demandez?

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux

(1) La maison de Vergi étoit déjà une des plus illustres de la Bourgogne.

Veulent bien se fermer sur un trouble honteux.
 Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
 C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore...

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
 Il m'aime! ah! les tourments qu'il me fait ressentir,
 Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages,
 Ces murs.. d'un cœur épris font-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant,
 Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;
 L'amour a de son front chassé toutes les ombres;
 Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
 Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
 M'arrête.. enfin il cède, & va changer ton sort;
 Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
 Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel! oui, grace à vos rigueurs,
 L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
 Le respect de moi-même, & ma persévérance,
 Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
 Tout ce que le devoir impose de fardeau,
 Je sçaurai le traîner jusqu'aux bords du tombeau.
 Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
 Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
 Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
 A... vous sçavez l'époux que me nommoit le ciel,

D'un tigre rugissant apprivoiser la rage,
 Cet effort généreux surpasse mon courage,
 Je ne puis qu'expirer, & j'attends ce moment
 Comme l'unique terme à mon affreux tourment.

avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure,
 A dévorer des pleurs sous un maintien parjure ?
 Que ce cœur gémissant, à Fayel dévoilé,
 Lui montre tous les maux dont il est accablé,
 Qu'il apprenne qu'un autre...

V E R G I.

Arrête, malheureuse ;
 Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse ?
 Je frémis ! si jamais Fayel étoit instruit
 Qu'un seul de tes soupirs... A quoi suis-je réduit ?

avec attendrissement.

Sçais-tu quel est ton sort, ô fille infortunée ?
 Sçais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée..

G A B R I E L L E.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
 Ne soit pas préférable à des jours de douleurs,
 Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
 Que de porter un cœur qui sans cesse succombe ?

V E R G I.

Et dis-moi : que te sert la vertu ?

G A B R I E L L E.

La vertu
 Ne sçauroit empêcher qu'on ne soit combattu,

Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
 N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse;
 Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus;
 Je résiste à mon cœur : qu'exigez-vous de plus ?

VERGI.

Que de tes sentimens tu te rendes maîtresse,
 Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une faiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere ! ah ! vous ne savez pas
 Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
 Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
 Ce premier trait suivi d'une invincible flamme ?
 Ce feu ne s'éteint point, & ces penchans si doux
 Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
 Cependant je répons, mon pere, de ma gloire ;
 Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
 Laissez-moi seulement implorer le trépas,
 Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
 Daignez...

VERGI.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere ;
 Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere !
 Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer ?
 O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
 Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
 Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie !

A je sille d'un ton attendri.

Mes jours seront par toi consumés de douleur,

Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
 Du pere de Couci (1) la fierté révoltante,
 M'a forcé d'arrêter une flamme naissante,
 De ferrer d'autres nœuds où je croyois, hélas!
 Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
 Des plus affieux liens, mes mains t'ont enchaînée!
 A ce joug accablant soumets ta destinée;
 Obéis au devoir; crains surtout de montrer
 Ce cœur, qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
 Crois-moi: sans offenser la vérité suprême,
 Ton sexe a des secrets que l'amour, l'honneur même
 Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
 Et qui doivent rester entre le ciel & vous..
 Ecoute mes conseils, & cède à ma priere;
 Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond soupir.*

Allons, mon pere!

(1) Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui sous plusieurs de nos rois de la plus haute faveur; son caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

S C E N E IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE,
UN ECUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

CETTE lettre, seigneur, remise dans mes mains..

VERGI *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la suscription, (avec joie.)*

De nos eroisés on m'apprend les destins!

L'Ecuyer sort.

S C E N E V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cause, ô mon Dieu!

à peine a-t-il lu, il s'écrie:

Ptolémaïs (1) rendue!

(1) Autrement nommée Acre ou St. Jean d'Acre, port nécessaire aux Chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Luffignan en formoit le siège.

Je triomphe! . . à la fin te voilà confondue,
Puissance de l'enfer! (1) *Il jette encore durant quel-
ques instants les yeux sur la lettre, quitte sa lecture.*

Nos dignes chevaliers,

Il s'adresse à sa fille.

A ce siège ont cueilli des moissons de lauriers.

Il lit encore tout bas, & interrompt encore sa lecture.

Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!

Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!

Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil fort!

Ah! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!

Il reprend la lettre & lit haut.

Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Avesnes,

Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes, (2)

Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE avec transport.

Et Couci?

VERGI lisant toujours à haute voix.

Sous les yeux de Philippe vainqueur,

Joinville a sur la brèche arboré sa bannière,

Et du Mets au tombeau suit Chabanne & Dampierre.

Leur immortel renom ne peut s'étendre ailleurs:

Mais un jeune héros les a tous surpassés;

(1) C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

(2) Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les suivants, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siècle.

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci : son roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit ; on s'écrie :
Couci se précipite , & de son corps entier ,
A celui du monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint. .

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours ? ..

VERGI *à part.*

Dois-je poursuivre ?

Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

GABRIELLE.

Il n'est plus. . *apercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.*

Dieu ! Fayel ! je me meurs.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

OUI, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes !
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui

Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords..
 Qui meurt à tes genoux.. pardonne, chere épouse,
 Aux excès outrageants d'une ardeur trop jalouse;
 Prends pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
 Gabrielle.. l'amour est toute ma fureur.

Va, si je t'aimois moins, je ferois moins coupable;
 Fayel pleure à tes pieds.. le repentir l'accable.

à Vergi, à Adèle.

Mon pere.. à mes efforts unissez-vous tous deux:
 Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux!

G A B R I E L L E *éperdue de douleur.*

Ah!. laissez-moi mourir.

F A Y E L.

Désarme cette haine:

Je te fais de mon cœur maîtresse souveraine..

Non, je ne serai plus furieux, ni jaloux:

J'étouffe ces transports indignes d'un époux;

Je sçaurai repousser ces honteuses allarmes,

Estimer tes vertus, en adorant tes charmes;

Je veux que tes beaux jours plus sereins désormais

Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,

Que tu donnes des loix à mon ame asservie;

Au seul soin de t'aimer, je consacre ma vie;

Mais parle: sur ton front quelle sombre langueur,

Décele un noir chagrin qui surcharge ton cœur?

Il la regarde attentivement & reprend par degré son air ténébreux & farouche.

Mon œil surprend des pleurs qui t'échappent sans
 cesse..

Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse?
Tu ne me réponds point?.. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE avec effroi à son pere.

Mon pere!... Vergi lui jette un regard, & court à elle.

FAYEL avec emportement.

Ab! j'ai faisi, perfide, ton secret!

VERGI revenant à Fayel.

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame!
Toujours vous consumer d'une jalouse flamme!
Vous jetez dans son sein le trouble & la terreur!
Elle n'ose implorer un pere en sa douleur!
Par la voix du courroux, votre amour se déclare!
Et vous voulez, cruel, être aimé? vous, barbare?
Achevez, achevez d'être ici son bourreau;
Elle n'a plus qu'un pas pour descendre au tombeau!

FAYEL à Vergi.

Eh bien! par mes fureurs jugez si je l'adore:
Oui, ce feu qui s'accroît, me brûle, me dévore;
Oui, si jamais le sort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival..
Moi-même je frémis de tant de violence:
Je défierois l'enfer d'égalier ma vengeance.

à Gabrielle, avec transport.

Déchire donc ce cœur qui ne sçauroit aimer,
Sans que tous les transports s'y viennent allumer;
C'est la dernière fois, ô trop chere victime,
Que je laisse éclater la fureur qui m'anime;
Une moins vive ardeur n'est pas digne de toi.

Quel mortel ſçait haïr, ſçait aimer comme moi !
Ne me refuse pas cette main que je preſſe.

Il la couvre de baiſers & de larmes.

Où mon ame.. où mes pleurs ſ'attacheront ſans
ceſſe..

Viens, viens, le plus épris des époux.. des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens ;
Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne ſur moi ces yeux qui te rendent ſi belle ;
Ah ! plutôôt qu'une larme en terniſſe l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement*
à Vergi.

Je fers le Ciel, l'Etat,

Mon pere, de ſes pieds je m'élançe à la gloire ;
Je porte ma banniere (1) aux champs de la victoire ;
Tandis que votre fils au ſortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..

*Fayet paſſe avec vivacité ſon bras autour de Gabrielle ; elle
eſt d'un autre côté ſoutenue par Adèle ; ils ont déjà fait
quelques pas vers le fond du théâtre.*

(1) Les ſeigneurs bannerets avoient leur banniere particulière, leurs vaffaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des eſpeces de petits ſouverains qui jouiſſoient d'une autorité abſolue & qui ſouvent en abuſoient ; on retrouve encore des veſtiges de ces anciens uſages parmi les princes d'Allemagne.

S C E N E VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI,
RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t-il aperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son père & Adèle, & il vole à son écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation ; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

S C E N E VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE:

GABRIELLE, à son père.

ET voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne ?

VERGI dans l'accablement.

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne ?
Des regards enflammés.. un si prompt changement !..

Je m'égaré.. & me perds dans cet événement.

GABRIELLE *du sein de la profonde
douleur, à son pere.*

Il est mort ! (*à part.*)

Je succombe & mon ame m'échappe!

VERGI *troublé*

De quoi me parles-tu?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe.

Couci n'est plus ! hélas ! que sont mes autres maux ?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros ;
C'est vaincre le trépas , c'est à jamais renaître.
Qu'il est beau , qu'il est doux d'expirer pour son
maître !

Couci , du chevalier a toute la splendeur,
Et de sa tombe , il MONTE AU TEMPLE DE L'HON-
NEUR (1).

C'est moi qu'il faut pleurer ! au sein de la tristesse,
Se consume & s'éteint une obscure vieilleffe !

Pour la première fois , j'ai connu la terreur :

J'ai vu l'instant affreux où s'échappoit ton cœur ;

Tremble , je te l'ai dit , on t'observe , on t'épie ;

Un seul mot , un soupir te coûtera la vie.

(1) Expression consacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie ; pour désigner un chevalier parvenu au comble de la gloire , on disoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

Le courroux est rentré dans le sein de Fayel :
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel ;
Espere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine ;
Ma fille , avec le teins la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment secret .
La raison , la vertu t'arracheront ce trait ;
Suis mes pas ; qu'à mes loix ton ame s'abandonne ;
Un ami t'en conjure ; un pere te l'ordonne.

La toile s'abaisse.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

On voit un parc (1) d'une vaste étendue , dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC;

Couci est précédé de sa bannière, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes (2), qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une masse, des gantelets, des brassards, un casque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrafins, & entrelassé de plusieurs palmes, &c.

COUCI faisant quelques pas, à Monlac.

CES drapeaux remportés sur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis,

(1) Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe-Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

(2) Qu'on se rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la première classe des chevaliers ain

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
 A nos héros chrétiens désormais réservées,
 De mes faibles exploits cet appareil flatteur,
 Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
 A payé d'un soldat la bravoure & le zèle,
 M'entretient de ma gloire.. & non de Gabrielle!

à ses autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi (1).

Les écuyers se retirent.

nommés, parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur bannière particulière; elle étoit d'une forme carrée, au lieu que celle des simples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers & plusieurs domestiques: le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

(1) C'étoit l'écuyer du corps; ces sortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier: celui de Couci est de forme ovale; la banderolle de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie, mêlé de perles, qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs, on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

S C È N E II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

P A R L O N S de mon amour,

M O N L A C.

Est-ce bien vous, seigneur, qui tenez ce langage,
 Vous dont l'Asie encore admire le courage?

C O U C I.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
 J'ai satisfait mon roi, ma patrie & l'honneur;
 Attaché constamment aux loix qu'elle m'impose,
 De ma religion j'ai défendu la cause,
 Et sans que le devoir ait droit d'en murmurer,
 A sa flamme aujourd'hui Couci peut se livrer.

vivement.

Profitons des moments d'une fête brillante
 Qui retient à Dijon (1) la marche impatiente

(1) On suppose que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le représentoit, car Hugues étoit resté à la Terre Sainte, a invité Philippe-Auguste au retour de la Palestine à passer par Dijon; c'est le chemin qui conduit à Paris, & ce monarque effectivement prit la route de Lyon pour se rendre dans la capitale. La Bourgogne,

D'un roi victorieux, à Paris attends.

Ami (1), tout mon bonheur va donc m'être rendu!

Da moins je reverrai cette beauté si chère!

Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire,

Par un jeu de hasard, ont été détournés?

Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, Seigneur?

COUCI.

C'est ici la patrie

De l'objet enchanteur qui regna sur ma vie;

Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,

L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;

Légitime pour quelque instant, j'accours m'occuper

d'elle,

Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;

Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;

Ils auront vu s'accroître, & briller ses appas;

dés le temps de Charles le simple, avoit ses ducs; un
 Richard du le justicier, y commandoit en souverain,
 plâtoit qu'en vif. Couci, sur portes de Dijon, a
 donc pu pour quelques moments se séparer de la cour,
 & quitter le roi.

(1) Couci peut visiter Monlac d'amis: les écuyers
 étoient souvent les valets des meilleures maisons: il
 n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres:
 ils étoient entièrement les dépositaires de leurs secrets.

Elle fera venue y chercher la nature ;
Elle a toujours de l'art rejeté l'imposture ;
Ah ! tu ne connais pas le pouvoir de ses yeux !
Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, jusques à ce jour , retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi , Monlac, une beauté naissante ,
Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeste au dessus des appas ;
Peins-toi tous les attraits : voilà sous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere (1), de Philippe imploroit l'équité ;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes ;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses allarmes !
Toute la cour , Monlac, eut l'ame de Couci ,
Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
Au louvre avec son pere elle fut amenée.

(1) Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à main, vouloit s'emparer de son comté ; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'afférmit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur suzerain.

La fille des GRANDS ROIS (1), dont le noble hymenée
 Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
 Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur,
 L'auguste Elifabeth, franchissant l'intervalle,
 Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
 Un de ces jeux guerriers (2), qu'inventa le Français,
 Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,
 Acheva d'exciter une flamme immortelle;
 Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
 Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,

(1) C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modèle; sa femme nommée Isabelle, ou Elifabeth fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frère de Lothaire II, & de Louis V: Elifabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse des Français pour ses maîtres; au reste, Elifabeth étoit morte longtems avant que le roi entreprit son voyage de la Terre Sainte.

(2) On est peu d'accord sur l'origine des tournois; les étrangers les appellent *combats Français*, ou à la *manière des Français*; ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs :
 Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse !
 Daigna me préférer, approuver ma tendresse ;
 Je reçus de sa foi ce gage précieux (1),
 Ce tissu, qu'elle-même orna de ses cheveux,
 Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
 Adorent les faveurs de ma belle maîtresse.
 Nos mains se présentoient au lien solemnel ;
 Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel ;
 Ils sont éteints ! L'orgueil, que suit bientôt la haine,
 Divise nos parents, & brise notre chaîne !
 Je fis jusques au trône éclater mes regrets ;
 La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits ;
 Contre moi de Suger (2) on arma la sagesse ;

(1) Il veut parler d'un bracelet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

(2) Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premières places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains & régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposèrent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie ; il fut appelé par le roi même & par le peuple, *le père de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune, en 1182 : mais on n'a pas voulu faire une histoire ; on a eu dessein de composer une tragédie, &

Je pleurai dans son sein ; je gardai ma tendresse ;
 Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
 Evita mes regards, je partis sans la voir ;
 Mais, hélas ! j'emportai son image chérie,
 Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel est votre espoir ?

COUCI.

De presser des liens
 Où s'attachent mes jours, & sans doute les siens ;
 Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle...
 Sa foi.. Dieu ! qu'ai-je dit ? image trop cruelle !
 J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs ;
 J'ai sçu l'envifager dans toutes ses horreurs.
 Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
 Au jour qui me fuyoit, m'ont rappelé peut-être,
 Où déjà de ma fin le bruit se répandoit ;
 Tu sçais quel sentiment alors me possédoit :
 Tu connais cet écrit qu'une main défaillante
 Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
 Quand l'ombre du trépas vint obscurcir mes jours :
 Cet écrit dans mon sein a demeuré toujours.
 Ami, rappelle-toi ma volonté dernière ;

il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une
 pièce de ce genre à rappeler ces grands noms qui font
 époque dans nos annales ; ces sortes de traits contri-
 buent beaucoup au coloris du *drame national*.

J'ai reçu tes serments, ta parole est sincère :
 Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
 Je veux que cette lettre avec le don sanglant.
 Tu frémis ! . mais j'écarte un tableau qui t'allarme ;
 Du ciel en ma faveur le courroux se défarme ;
 Il m'a rendu la vie, il m'aura conservé
 Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé ;
 Sans qu'une affreuse mort ne ferme ma paupiere.
 Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumière :
 Je suis encore aimé ; je toucherai Vergi ;
 L'inflexible Enguerrand fera même attendri :
 Philippe.. je l'ai vu quittant le diadème,
 Adoucir à mes yeux la majesté suprême,
 Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
 Philippe, à ses genoux verra tomber Couci ;
 Il entendra les vœux d'un serviteur fidelle,
 Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, si d'une main cruelle
 Je déchire le voile épais sur vos yeux,
 Mais le malheur prévu nous paraît moins affreux.
 Vous me parlez, seigneur, d'un prince qui vous aime
 Avez-vous observé que Philippe lui-même,
 Quand devant lui vos feux osoient se déclarer,
 Affectoit de se taire, & sembloit soupirer ?
 Le sage Montigni (1) dont la haute vaillance

(1) Quelle douceur on goûte à rendre un hommage

Mérita de porter l'étendard de la France,
 Et qui fait respecter au courtifan confus
 Une pauvreté fiere, & de simples vertus,
 Ce digne chevalier vous invite à combattre
 Un penchant malheureux & trop opiniâtre;
 Sargines & de Roye (1); à ce brave homme unis,
 Vous donnent des conseils...

Couci

public à la vertu, & que je ferois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence ! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (bannière de velours bleu céleste, parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités, de houppes de soie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussait & baissait la bannière royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque; ce vaillant homme, quoiqu'embarassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assailir; (ce sont les expressions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je desirerois bien étendre l'éclat.

(1) Sergines, autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité; St. Louis, au retour de son premier voyage

COUCI *avec emportement.*

Qui feront peu suivis :
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre FRERE D'ARMES (1),
Courtenai (2) vous embrasse, en répandant des
larmes.

Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'est perdu ce billet où s'exprimoient vos feux ?

voyage de la Palestine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient restées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe-Auguste, & appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

(1) C'étoit une espèce d'association consacrée par des serments & par des cérémonies religieuses: les contractants baisoient ensemble la paix que l'on présente à la messe & quelquefois recevoient en même tems la communion; on a dans l'histoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités existoient encore de son tems; il avoit communiqué avec le duc de Guise, de la même hostie: le duc de Bourgogne s'étoit lié aussi de même avec le duc d'Orléans, & l'on sçait quelles furent les suites de ces fraternités; en un mot, l'assistance qu'on devoit à son *frere d'armes* l'emportoit encore sur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Guesclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frere d'armes*.

(2) Ce nom est trop connu pour qu'on s'y arrête.

Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac? je devrois rejeter
Des présages certains qui viennent me flatter!
Tu fais entrer la mort dans un cœur trop sensible.
Gabrielle, grand Dieu!. non, il n'est pas possible,
Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir :
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du faible courtifan mon pere se fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le fort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré.
Ne fut-il qu'un instant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivresse éternelle..
O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe? .
Soustant de coups divers, mon courage succombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste quelques minutes dans cet accablement.

S C E N E III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE,
MONLAC.

GABRIELLE *entrant par la scène du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête penchée dans le sein d'Adèle, qui la soutient; elle lève ensuite la tête, & dit d'une voix languissante à Adèle.*

Je puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
Chère Adèle. . *elle retombe dans la même situation, relève la tête.*

Il n'est plus! . & je vois la clarté!
De mouvements secrets le mélange m'accable!
Je ne sçais si je suis vertueuse ou coupable.
Malheureuse! mes sens sont remplis de douleur!
Est-ce à moi de douter du crime de mon cœur?
à Adèle.

L'auroit-on pénétré? *Elle retombe dans le sein d'Adèle.*
Pendant ce temps Couci quitte sa situation, lève les yeux au ciel & se quelques pas plus loin se replonge dans son accablement. Gabrielle & Adèle avancent sur la scène.

Je soutiendrois, Adèle,
Mes peines. . mes tourments. . la mort la plus
cruelle. .

Si du moins il vivoit! *elle aperçoit Monlac.*

Que veut cet écuyer ?.

Me trompé-je ? . est-il vrai ? . . voilà le bouclier . .

Mon chiffre . . *avec un cri*, l'écuffon de Couci ! .

COUCI *s'entendant nommer, lève la tête, reconnaît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE *reconnaissant Couci.*

Couci !

COUCI.

Je puis tomber à ses genoux ! . c'est elle ! . .

Je me meurs . : à tes pieds, objet cher & charmant,

Vois d'amour & de joie expirer ton amant ;

Du poison des douleurs ma flamme s'est nourrie ;

L'absence ni le tems ne l'ont point affaiblie ;

J'ai porté ton image au milieu des combats,

Jusqu'au bord du tombeau, dans le sein du trépas . .

Gabrielle ! en ces lieux ! quand mon ame éperdue . .

Eh ! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue ?

Parle, divin objet d'une constante ardeur :

Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur !

Gabrielle est mourante dans les bras d'Adèle.

R'ouvre-les à ma voix . . c'est l'amant le plus tendre,

Le plus rempli de toi, que le sort vient te rendre . .

GABRIELLE.

C'est vous ! Couci ! c'est vous ! vous vivez . . à Adèle.

Aide-moi,

Retirons-nous. *Elle fait quelques pas comme pour se retirer.*

COUCI *s'opposant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorsque je te revoi!

Gabrielle.. aurois-tu trahi cette tendresse?.

GABRIELLE.

à Adèle. à Couci.

Que dit-il?. laissez-moi.. laissez..

COUCI *s'opposant toujours aux pas
de Gabrielle.*

Que je te laisse!

Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas!

(à part.)

Jem'égare.. où cacher mon trouble & mes combats?

COUCI.

Tu le devrois? quels sont les malheurs que j'ignore?

Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore;

Par de nouveaux ferments je viens m'unir à toi,

Te demander ton cœur, te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends!. *à Adèle.*

Allons, Adèle..

COUCI.

Non, ingrante,

Je ne vous quitte point; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas..

Ma faiblesse, Couci.. n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous suis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir..

COUCI.

Votre devoir! qu'entends-je?.

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez.. l'effroi me glace, me saisit..

GABRIELLE.

Couci.. ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres?

GABRIELLE à Couci.

(à part.)

Eh! qu'il est entre nous de plus fortes barrières!

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux.

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a défilé les yeux!

Seroit-il vrai?. la foudre.. un fatal hymenée..

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare.. & me tient enchaînée..

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Montac.*

GABRIELLE à Couci.

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentiments?

C'est un autre que vous qui reçut mes serments;

Affervie à mon pere, au devoir immolée,

Entraînée à l'autel, mourante, dévolée,
 Oui, j'ai donné ma main; un autre que Couci
 Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.
 Je ne suis plus à moi; de toutes mes pensées,
 Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées;
 Il faut me repentir de vous avoir aimé,
 M'enchaîner toute entière au nœud que j'ai formé.
 Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me
 coûte !

Ne portez pas plus loin un jour que je redonne,
 Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
 Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,
 Que je fais du devoir l'éternelle victime...
 Couci, voudriez-vous me ravir votre estime ?
 C'est le seul sentiment digne de mon retour,
 Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
 On avoit répandé l'accablante nouvelle,
 Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
 Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr;
 Vous vivez. Il faut... c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport sa main sur ses yeux.

Qu'allez-vous faire, ô ciel ?

*Adèle & Moniz: se joignant à Gabrielle
 pour retenir Couci.*

C O U C I.

M'arracher une vie
 Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez; écoutez.

COUCI *toujours la main sur son épée.*

Eh! quel sera mon sort?

Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence.GABRIELLE *avec tendresse & en pleurant.*

Ah! Couci sur votre ame est-ce-là ma puissance?

COUCI *à ce mot, sort de sa sombre
fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix?..

Je vivrai.. je vivrai pour mourir mille fois.

Que j'abhorre cet art dont le secours funeste

Est venu ranimer des jours que je déteste!

Au fer du Sarrafin pourquoi suis-je échappé?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?

C'est moi! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui cède au désespoir, & qui meurt dans les larmes!*à Gabrielle avec emportement.*

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur

Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..

Un plus long entretien me rendroit plus coupable.

Que l'ame est faible, hélas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!J'y veux rentrer. *à Couci.*

L'hon-

L'honneur , le ciel , tout nous sépare..
 Pour la dernière fois je vous dis.. je m'égaré..
 L'un à l'autre , Couci , cachons - nous nos regrets ;
 Adieu.. souvenez - vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer

(à Adèle.)

Je tremble que Fayel..

C O U C I.

Fayel ! c'est ce barbare ,
 Dont l'amour , justes cieux ! possède un bien si rare !
 Lui !.. je cours à l'instant l'immoler de ma main..

G A B R I E L L E *s'opposant avec vivacité*
au passage de Couci.

Commencez donc , cruel , par me percer le sein ;
 Comblez le sort affreux qui poursuit Gabriëlle ;
 Elle n'est point assez parjure & criminelle :
 Il manquoit à ses maux , à son penchant secret ,
 D'embrasser vos fureurs , de nourrir le forfait ,
 De proscrire une vie à la sienne attachée..
 Que ma révolte éclate , & ne soit plus cachée !
 Allez , barbare , allez , rassemblant tous les coups ,
 Sous les yeux de sa femme égorger un époux..
 O Dieu ! ma destinée est-elle assez affreuse ?
 Quels sont tous mes tourments ! je suis bien mal-
 heureuse !

Hélas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
 Pourroit plaindre ma peine , & sentir mes revers).
 Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie ,

La tache du soupçon & de la perfidie!
 C'est Couci qui m'expose à perdre cet honneur,
 Bien plus cher que ces jours consumés de langueur,
 Dont bientôt, grace au ciel! la durée est remplie!
 Fayel. . il n'eut jamais autant de barbarie;
 Gabrielle mourante eut pu le désarmer. .

à Couci, en le regardant avec tendresse.

Tous deux percez mon cœur. . & vous savez aimer!

C O U C I.

Crois que je fais aimer, puisque je vis encore:
 Eh bien! faut-il souffrir un rival que j'abhorre,
 Dans un tyran jaloux te voir, te respecter,
 Mourir de mon amour, sans le faire éclater,
 Quand de toi seule enfin mon ame est possédée?
 Faut-il me refuser jusqu'à la moindre idée
 Qui soulage mes maux, & flatte cette ardeur?..

avec transport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
 D'un amant malheureux souveraine adorée,
 Qui toujours de Couci seras idolâtrée..
 Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

G A B R I E L L E *s'attendrissant.*

La pitié, cher Couci!. Dieu! quelle aveugle erreur!

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons. .

COUCI *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi
derrière elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici. . à Couci. Je tremble. . leve-toi..

S C E N E IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC,

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes & fondent sur l'une & l'autre, ainsi que sur Adèle & sur Monlac. Couci veut tirer son épée.

COUCI.

ON in'ôte mon épée!. ah! lâches! *il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*

C'est. . c'est moi!

C'est moi! de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmene.

GABRIELLE, *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'est point criminel. . que seule on me punisse.

On baisse la toile.

Fin du troisieme Acte.

R 6

A C T E IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais ; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de porriere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit guères de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.

QU'ON lui perce le flanc de cent coups de poignard!

Que dans son cœur la mort entre de toute part!
Par degrés, sur ses jours, épuisons la vengeance;

Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.

Inventez des tourments égaux à ma souffrance;

Qu'il se sente mourir.. *ils vont se retirer, il va encore à eux.*

Non , pour quelque moment,
 Qu'il vive ; suspendons un juste châtement.
 Avant que le coupable, au gré de ma furie,
 Dans un supplice horrible ait exhalé la vie,
 Jè veux savoir son nom, son rang, dans quel séjour,
 De quels monstres enfin il a reçu le jour,
 Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
 Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
 Me remplir de ma peine & m'en rassasier ;
 Je veux envisager mon malheur tout entier.
 S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
 C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
 De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
 L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir.
 Le feu de la fureur s'allume dans mes veines !
 Je brûle. . à ses officiers & écuyers.

Que chargé des plus pesantes chaînes,
 Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
 Le perfide. . ah ! je suis vingt fois plus malheureux !
 En vain pour tourmenter l'odieuse victime,
 Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
 J'employerois le secours de la flamme & du fer :
 C'est moi qui dans mon sein recèle tout l'enfer !
 Oui, je suis déchiré des plus vives blessures,
 Oui, je sens tous les maux & toutes les tortures ;
 Je mourrai dans la rage & dans le désespoir,
 En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir :
 Mais j'emporte au tombeau cette douce espérance :

J'aurai pu jusqu'au bout assouvir ma vengeance:
Je veux.. Raymond.. qu'il vienne..

Ils sortent.

S C E N E II.

FAYEL seul, s'appuyant la tête sur un
fauteuil, la relève.

IL est donc dévoilé
Ce mystère d'horreur!... Mon œil est dessillé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes!
Voilà pourquoi ses yeux étoient remplis de larmes!
A mon ressentiment ne crois pas échapper :
C'est au cœur d'un rival que je veux te frapper ;
C'est-là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant :
Je veux que goutte à goutte on épuise son flanc.
J'aurois de la pitié! . qui! moi! quand Gabrielle
Pour un sensible époux ne fut pas moins cruelle!
Eh! quel est mon destin? . Penchant trop écouté,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrémité!..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie;
L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux;
Tout se fut senti du charme de mes feux..

Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne!
 Je n'ai pu, misérable! inspirer que la haine!...
 Eh bien! livrons-nous donc à toutes ses fureurs;
 Jouissons du plaisir de déchirer deux cœurs,
 D'y porter tous les traits d'une main meurtrière;
 Répandons mes poisons sur la nature entière.
 Oui, puisque l'on me pousse à cet excès affreux,
 Je voudrois que par moi tout devînt malheureux:

S C E N E III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faisant avec vivacité quelques pas
 au devant de Raymond.*

L'AUTOUR de mes tourments tarde bien à paraître!
avec chaleur.

Eh bien.. dis.. le pays, le nom, le rang du traître?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
 La valeur, tout annonce un de nos chevaliers;
 Son front n'est obscurci d'aucun ombre de crainte;
 Il n'est même à sa bouche échappé nulle plainte;
 Il a vu sous nos coups tomber son écuyer,
 Et son orgueil encor paraît nous défier.

F A Y E L .

Cet orgueil insolent , je aurai le confondre ;
Il garde le silence ? acheve de répondre.

R A Y M O N D .

Son trouble seulement éclate dans ces mots :
„ Ellen'est point coupable , & j'ai causé ses maux !”

F A Y E L .

Elle n'est point coupable !

R A Y M O N D .

A cette sombre idée ,
J'ai surpris le secret d'une ame intimidée.

F A Y E L .

Raymond , il tremblera. Grace à tes soins heureux ,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux !
Ah ! je goûte d'avance une cruelle joie !
L'une & l'autre victime , à ma fureur en proie ,
Partageant le spectacle & l'horreur de leur sort ,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

R A Y M O N D *avec étonnement.*

Gabrielle , seigneur !.

F A Y E L .

Gabrielle , elle-même..

Oui , je déchirerai.. plus que jamais je l'aime !.
Des traits qui m'ont blessé , voila le plus mortel !
Et n'être point aimé !. ce rival.. juste ciel !..
Ne pourrai-je aussi loin que s'étend ma vengeance ,
Porter son châtement , prolonger sa souffrance ? ,

Ne peut-il que mourir? qu'est-ce que le trépas?
 La fin de la douleur! . à Raymond & en regardant du
côté des portes.

Et je ne le vois pas!
 Et mes yeux ne sont point fixés sur son supplice!

RAYMOND.

A l'instant il paraît.

FAYEL.

Raymond, & sa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons aussitôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de son coupable amour?

RAYMOND.

Dans ses larmes noyée, accablée & mourante..

FAYEL avec rapidité.

Raymond, que m'apprens-tu? Gabrielle expirante!

Va, cours à la prison.. Raymond a fait quelques pas,
Fayel court après lui & l'arrête.

Attends.. je veux savoir..

Jusqu'aux moindres horreurs de ce forfait si noir,
 Développer le fil de cette perfidie..

Gabrielle à ce point dans le crime enhardie! .

Il s'appuie la tête sur un fauteuil.

Que je suis malheureux! il reste quelque tems dans
cette situation, ensuite avec vivacité à Raymond.

C'est toi, cruel, c'est toi,

Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi;
 Tu connoissois mon cœur de soupçon susceptible;
 Tu fais que des mortels je suis le plus sensible...
 Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, seigneur..

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
 Tantôt à ses genoux déposant mes allarmes,
 Je dissipois son trouble, & j'effuyoï ses larmes;
 Mes transports.. pour jamais ils alloient se calmer;
 J'obtenois mon pardon; elle auroit pu m'aimer:
 Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse,
 Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse,
 Pour verser dans une ame, ouverte à la fureur,
 Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur!
 Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore;
 Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
 Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé?
 Mon amour violent en auroit triomphé.
 Laisse-moi, malheureux, va, fors de ma présence,
 Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

*Raymond se retire, & Fayel se promène seul sur le
 devant du théâtre quelques instants.*

Reviens, reviens; dis-moi: songe que je t'entends,
 Que le sang va couler dans ces affreux instants.
 Parle, cet étranger que tu n'as pu connaître,
 Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être..

Les observois-tu bien ? quels étoient leurs discours ?

Il y va de ma vie ; il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu..

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle..

RAYMOND.

On l'a surpris, seigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ses pieds!. & son trop faible époux
 Le bras levé sur elle, a retenu ses coups!
 Et mon aveugle amour étoit prêt à l'absoudre!
 Le crime est avéré: laissons tomber la foudre.
 Ah' Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner ?
 Excuse mes transports ; tu dois me pardonner..
 Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
 Facile à s'adoucir, si l'on daignoit me plaire..
 Ce n'est donc qu'à toi seul dans l'univers entier,
 Qu'un maître infortuné pourroit se confier !
 Tout irrite mes maux ; nul espoir ne me flatte..
 Il étoit à ses pieds!. tu mourras, femme ingrate ;
 Rien ne peut te sauver. *à Raymond.*

Allons, que ma fureur
 Remplisse ce séjour d'épouvante & d'horreur,
 De la soif de leur sang mon ame est dévorée..
 De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
 Vers Dijon empressé de retenir le roi,

Qu'il coure lui porter (1) son hommage & sa foi.
 Les rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
 Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre.

S C E N E IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,

*troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent
 Couci, chargé de fers, & n'ayant ni casque ni épée.*

FAYEL tirant le poignard & courant
 avec impétuosité sur Couci.

AH! je perce ton cœur!

Il s'arrête, remet son poignard à sa ceinture.

Non, monstre des enfers,

N'y rentre point encor; que sur ce cœur pervers

La mort prête à frapper, demeure suspendue!

Il faut me découvrir.. que je souffre à sa vue!.

Il faut me découvrir les criminels détours,

Tous les forfaits cachés de tes lâches amours...

Ou les tourments..

(1) Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été secouru par Philippe-Auguste dans ses démêlés avec le duc de Bourgogne, son souverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

COUCI.

Tu veux irriter mon courage..

Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Ecoute-moi, Fayel: je te hais, & te plains.
 S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
 Crois que de tes fureurs l'indigne violence
 Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence;
 J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
 Plus ferme encor, je fais, & me tairé & souffrir.
 Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
 Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
 Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
 D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain;
 Epuise sur mes jours ta cruauté jalouse:
 Mais réponds: que t'a fait ta malheureuse épouse?
 Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
 Quand sa vertu..

FAYEL *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu,
 Traître? étoit-ce à ses pieds?.. & tu n'as qu'une vie!
 A mon gré je ne puis assouvir ma furie!
 Le trépas...

COUCI.

Va, c'est moi qui devois te montrer
 Ce sombre emportement où tu peux te livrer!
 Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
 Dont la fin, sans ton crime, eût été douloureuse.

Tu me ravis un cœur. . tu m'ôtes tout, Fayel! .
 Ah! le trait de la mort n'est pas le plus cruel :
 Il est d'autres tourments , ame atroce & barbare ,
 Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
 Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
 Eût joint un digne objet au plus cruel époux ,
 Je l'aimois . .

F A Y E L *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois ?

C O U C I .

J'adorois Gabrielle ;

*Fayel dans ces moments est livré à toutes ses fureurs ;
 il se promène à grands pas sur le théâtre , regarde Couci
 avec des yeux enflammés , va du côté de Raymond ,
 revient à Couci.*

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

F A Y E L *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus ?
 Quel éclair m'a frappé ? . pressentiment confus ,
 Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse ! .
 Quel autre que Couci montreroit tant d'audace ?
 Pour m'accabler , les morts quitteroient leurs
 tombeaux !

C O U C I .

Oui , j'ai revu le jour pour sentir tous les maux !

F A Y E L *avec un cri.*

C'est Couci ! dans mes mains ! . plaisir de la ven-
 geance ,

Jevais donc te goûter , & mon bonheur commence !

C'est Couci ! ce rival . . qui sans doute est aimé !.

Quel trait ! . ah !. mon courroux s'est encore allumé !

à ses écuyers &c.

Avancez le tourment qui doit punir ce traître ;

Pour expirer cent fois ne sauroit-il renaître ?

Frappez. *Plusieurs de ses écuyers tirent leurs épées, &*

vont pour frapper Couci.

COUCI *avec une tranquillité dédai-*

gneuse à Fayel.

On te disoit chevalier !

FAYEL *sortant de sa fureur, & pre-*

nant un ton plus modéré.

Et c'est toi

Qui me rends à l'honneur , à ce que je me doi !

à Couci avec transport.

Couci vient d'empêcher que mon front ne rougisse !

C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.

Non , non , ne prétends pas , Couci , m'humilier :

Tu vas voir si Fayel est digne chevalier !

La honte m'eût flétri ; ton attente est trompée .

à ses écuyers &c.

Qu'on détache ses fers ; donnez-lui son épée ;

Qu'on m'apporte la mienne . . *ses écuyers sortent.*

Allons , c'est dans ces lieux ,

Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous

deux ;

De ton fort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

Je vais donc dans ton sang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient sortis, reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel ; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affaiblir ou détourner les coups,
Combattons pour mourir ; c'est le prix que j'envie,
Pourvu que de sa mort la mienne soit suivie !

à Raymond.

Ecoute-moi, Raymond. Il l'amène sur le bord du
théâtre, & d'une voix moins élevée.

Si, trompant ma fureur,

Mon destin ennemi, en jettant les yeux sur Couci.

le déclaroit vainqueur,

J'exige ta parole, & j'attends de ton zèle

Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle,

Que son dernier soupir s'échappe avec le mien,

Surtout de mon trépas qu'elle ne fache rien,

Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la
tombe,

En croyant que Couci sous mes armes succombe.

*Il revient au milieu du théâtre vers Couci, qui a l'épée
à la main, ainsi que Fayel.*

(à ses écuyers, &c.)

Si le Ciel protégeoit un rival détesté,

Laissez-le de ces lieux sortir en sûreté ;

Qu'on suive en tout les loix de la chevalerie ;

Que ma haine survive & non la perfidie.

à ses écuyers, &c.

Allez,

Allez, nous combattrons, nous mourrons sans
témoins;

Pour croire à son honneur, je ne le hais pas moins :
Mais l'un & l'autre ici se rendent trop justice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers sortent.

S C E N E V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la
main.*

FAYEL à Couci.

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je suis connu ;
Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu ;
L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ses plaines s'élève :
J'ignore donc la crainte, & brave le danger ;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger :
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevois
Le sentiment secret qui t'impose la loi ;

Tu crains d'être coupable aux regards d'une
ingrate :

Tu ne le feras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui, sans doute, Fayel, je crains de l'offenser.
Va!.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verser
Le sang que m'ont laissé les fureurs de la guerre?
Hâte-toi : de ses flots abreuve cette terre ;
Tranche des jours affreux..

F A Y E L.

Ah! barbare, c'est moi
Qui desire ma fin, & qui l'attends de toi ;
C'est Fayel qui demande à ta main vengeresse
Un trépas qui le fuit, & qu'il poursuit sans cesse..

à Couci avec transport.

Trompe-moi sur mes maux, dis-moi : lorsque
Vergi..

Pourquoi m'a-t-il caché? tout est mon ennemi!
Quand sa main préparoit ce nœud, ce nœud
horrible,

Sa fille.. à ton amour étoit-elle sensible?

La seule obéissance au pouvoir paternel

L'eût-elle décidée à marcher à l'autel?

Ne crains point d'irriter une funeste flamme ;

Verse tous les poisons jusqu'au fond de mon ame :

Elle t'aimoit? *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi..

Si son pere eût voulu..

FAYEL *avec fureur.*

T'on trouble t'a trahi.

Qui, l'on t'aimoit! ont'aime! ah monstre! à ma
furie..

Il lui porte des coups d'épée.

Défends-toi, défends-toi; je t'arrache la vie.

*Ils entrent, en se battant, dans les coulisses; on entend
encore le bruit des épées, quelque tems après qu'il
se sont retirés.*

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

*Le théâtre est obscurci ; la scène ne change point :
c'est le même appartement qu'on vient de voir dans
l'acte précédent.*

SCÈNE PREMIÈRE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND *empresé de suivre Fayel ,
qui traverse le théâtre d'un pas précipité , la main
appliquée sur son côté.*

VOTRE sang qui s'élançe !. Arrêtez.. un instant..
Acceptez de ma main le secours bienfaifant..

FAYEL *tombant de faiblesse dans un
fauteuil , prenant un ton concentré & ténébreux , qu'il
gardera jusqu'à l'avant - dernière scène.*

Laisse-le s'échapper ; par torrents qu'il jaillisse !
Je ne puis assez tôt terminer mon supplice !

RAYMOND *raccommodant l'appareil
de la blessure de Fayel.*

Souffrez..

FAYEL.

Ami , je cède à tes soins généreux :
Oui.. que mon ame encor ne rompe point ses
nœuds !

O Ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
 Le tems de se venger ! tonne ensuite, & qu'il meure.
Il garde un profond silence, & tombe dans l'accablement.

RAYMOND.

De quel effroi funèbre il a rempli ces lieux !
 Le calme assoupiroit ses accès furieux ?

FAYEL *se levant avec impétuosité :*

Je sens de mes transports croître la violence,
 Et je cours préparer . . la plus grande vengeance :
d'une voix plus sombre.

Je veux que la nature en frémissé d'horreur,
 Que nos derniers neveux reculent de terreur . . .
 Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
 A concevoir le coup que va porter ma haine ;
 Moi-même . . je frissonne.

RAYMOND *vivement.*

Iriez-vous égorger

Votre épouse . .

FAYEL.

Fayel . . saura mieux se venger.

RAYMOND.

Quoi, seigneur !

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
 Pour qui cherche à punir, n'est qu'un trait
 ordinaire ;

Oui, la mort la plus lente est le terme des maux ;
 Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux.

Une autre peine attend une épouse infidelle,
 Raymond, &.. je voudrois qu'elle fût éternelle.
 Peut-elle assez souffrir.. Grand Dieu! je l'apperçois..
 Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

S C E N E II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

*Gabriele est échevelée & mourante dans les bras d'Adèle,
 qui l'amène lentement sur la scène.*

RAYMOND à Adèle.

Vous pouvez l'avertir, Adèle, que mon maître,
 A ses regards ici va bientôt reparaître.

ADELE.

Raymond, peignez-lui bien l'excès de sa douleur.

Raymond se retire.

S C E N E III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE en regardant sa maîtresse :

HÉLAS! de ses chagrins tout accroît la rigueur.
 Tout s'obstine à nourrir sa tristesse profonde.

A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde!

O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur!
 Il ne lui reste plus d'autre consolateur;
 Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!...
 Madame, ouvrez les yeux...

GABRIELLE *revenant à la vie, & avec un long soupir à Adèle.*
 Quelle est sa destinée?

ADELE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE!

Quoi! tu ne m'entends pas?
 Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas?
 Pourquoi mon ame lasse & de crainte abattue,
 Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue?
 Chère Adèle.. instruis-moi du destin de Couci;
 C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici!

ADELE.

Je voulois emprunter quelque lumière sure
 Qui pût nous retirer de cette nuit obscure:
 A mes regards, soudain Raymond s'est dérobé.

GABRIELLE.

Couci sous la vengeance auroit-il succombé?

ADELE.

Madame, tout se tait, tout présente à la vue
 Une épouvante sombre en ces murs répandue;
 Votre époux n'eut jamais un front plus ténébreux;

Il paraît méditer quelque projet affreux ;
 La terreur l'environne, & le trouble l'égare...
 Dans un morne silence, un festin se prépare..

G A B R I E L L E.

Adèle, qu'as-tu dit? un festin! dans ce jour!
 Le crime & le malheur menacent ce séjour.
 Ciel, épargne Couci! Couci n'est point coupable :
 C'est à moi d'affouvir un courroux implacable.
 D'une vie odieuse, ô Ciel, romps les liens,
 Et veille sur des jours bien plus chers que les
 miens!..

Ma pitié, chere Adèle, a peine à se contraindre..
 Mais de ce sentiment l'honneur peut-il se plaindre ?
 O vertu, pour fléchir sous ta sévérité,
 Faudra-t-il étouffer jusqu'à l'humanité?
 Tu me reprocherois mes secretes allarmes?
 Ah! du moins permets-moi la douleur & les larmes.

A D È L E.

La source de ces pleurs peut-elle vous tromper ?
 A de jaloux regards, croyez-vous échapper ?

G A B R I E L L E *avec une espèce d'emportement.*

Eh bien! oui, c'est l'amour, c'est l'amour le plus
 tendre,

Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
 C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui ;
 Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
 Non, je ne prétends plus dissimuler mon crime ;
 Je viens à mon tyran présenter sa victime ;

Je

Jè viens justifier son courroux inhumain,
 Implorer le trépas comme un don de sa main.
 Il est tems que ses yeux pénètrent mes blessures,
 Et que je mette fin à d'éternels parjures.
 Est-ce donc triompher, & suivre la vertu,
 Que de cacher un cœur de remords combattu,
 De borner ses efforts à renfermer sa honte,
 De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte?
 Je rougis de manquer à la sincérité;
 Ma bouche a trop longtems trahi la vérité:
 Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense,
 Et... qu'un autre a sur moi conservé sa puissance.
 En un mot, qu'il me frappe, & sauvons à ce prix..

A D È L E.

Dieu! quel égarement agite vos esprits?

G A B R I E L L E.

Oui, grace au Ciel! le crime aisément se devine,
 Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine..
 Tu parlois d'un festin par Fayel ordonné?
 Comment.. pour quel sujet.. & quand est-il donné?
 Lorsque tout prend la voix du sinistre présage..

Avec vivacité.

Mes yeux.. mes yeux, Adèle, ont percé le nuage ;
 La tempête est finie, & j'entre dans le port:
 Ce festin qu'on apprête, Adèle, c'est ma mort..
 Je pénètre Fayel, & son affreux silence;
 Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance :
 Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,

Crois-moi, seront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
 Oui, ma perte est certaine, & la main est trop sûre..
 J'embrasse avec transport ce favorable augure ;
 Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux.
 Je vole à cette table, Adèle : mais je veux
 Justifier..

S C E N E IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE,
 RAYMOND.

*Fayel paraît dans l'enfoncement du théâtre; il parle à
 Raymond: Gabrielle va se précipiter à ses pieds.*

GABRIELLE, *vivement.*

SEIGNEUR, voyez couler mes larmes ;
 Je le fais, contre moi je vous prête des armes..

FAYEL *troublé.*

à Raymond.

Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
 Attends.. *Il veut faire relever Gabrielle.*

GABRIELLE,

Qu'à vos genoux mon sort soit terminé!
 Mais l'innocence doit..

FAYEL *d'une voix sombre & la forçant
 de se relever.*

Non: levez-vous, vous dis-je..

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puisqu'un époux l'exige..

*Elle aperçoit l'appareil plein de sang sur le côté de
Fayel.*

Dieu! vous êtes blessé!

FAYEL *en la considérant avec une
fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,

Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous
côtés, & ensuite se tournant vers Adèle, d'une voix
basse & effrayée.*

Il est mort.. ah! je cède au trouble qui me presse..

à Fayel.

Seigneur.. apprenez-moi..

FAYEL *courant à Raymond, &
d'un ton furieux.*

Vole: que l'on s'empresse..

GABRIELLE.

Quoi! vous pourriez, seigneur..

FAYEL..

Hâte-toi d'obéir.

Et, quand il fera tems, tu viendras m'avertir.

S C E N E V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *courant à Gabrielle & avec
une fureur concentrée.*

JE t'entends.. ma fureur..

GABRIELLE *prosternde à ses pieds.*

Seigneur, prenez ma vie;

Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me soit ravie!

FAYEL.

Non, tu ne mourras point.. j'aspire à cet instant!

Tremble : tu ne fais pas la peine qui t'attend;

Non, tu ne mourras point.

*Courant vers Adèle avec emportement, & l'arrachant des
bras de Gabrielle, qui veut la retenir.*

Je te sépare d'elle,

Et pour jamais; va, fors.

GABRIELLE *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle!

Eh! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs!

*Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la
regarde pas.*

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs?

Elle a vu commencer le destin qui m'accable;

Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.

Qui recevra mon ame & mon dernier soupir?

Qui du triste linceul daignera me couvrir?..
Ne me refusez pas..

FAYEL.

à Adèle, qu'il pousse avec colère par le bras.

Sors de ces lieux; te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige..

Adèle sort, en regardant plusieurs fois sa maîtresse, & en levant les yeux au ciel.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE..

FAYEL *agité, parcourant le théâtre.*

Ces perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah! mon père! mon père!..

FAYEL *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris;

Tu ne le verras plus; du séjour que j'habite,

A Vergi désormais l'entrée est interdite.

GABRIELLE.

Mon pere aussi, cruel?

Elle lève les mains au ciel.

Esprit des malheureux,

O mon Dieu! sur mon sort daigne abaisser les yeux;

Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te réclame!

F A Y E L.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorsque ton ame
S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel..

G A B R I E L L E *avec quelque fermeté.*

Ne déshonorez point l'épouse de Fayel.

Privez-moi de la vie, & laissez-moi ma gloire;

Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire...

Cessez de déchirer un cœur qu'on a forcé

De vous taire les maux dont il est oppressé;

J'avois déjà donné, de l'aveu de mon père;

Ce cœur qui gémissant de son devoir austère,

A su pourtant garder son honneur & sa foi,

Se soumettre à l'hymen, & respecter sa loi..

Ah! je suis malheureuse & non pas criminelle.

Ne vous suffit-il point d'immoler Gabrielle?

Sans flétrir sa vertu, prononcez son arrêt,

Mais épargnez des jours qui..

On observera que Fayel, pendant toute cette scène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté sa situation.



S C E N E VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND à *Fayel* & d'un ton pénétré.

SEIGNEUR.. tout est prêt.

GABRIELLE à *Fayel*.

On disoit qu'un festin..

FAYEL *la regardant avec une sombre
fureur & d'un ton recueilli.*

Vous serez satisfaite..

Il vous attend. Allez.

GABRIELLE *entraînée par Raymond:*

Combien je te souhaite ,

O mort! à mes douleurs tu vas donc mettre fin!

S C E N E VIII.

FAYEL *seul, tantôt marchant à
grands pas, tantôt s'arrêtant.*QUELS affreux mouvements s'élèvent dans mon
sein!

Sur la coupable envain je déploierois ma rage!

Ciel! celui qui punit souffre-t-il davantage?

Il est donc vrai, *Fayel* : pour toi plus de bonheur!

Tu ne peux désormais inspirer que l'horreur ;
 Tu ne peux plus aimer ! .. eh bien ! sentons la haine ;
 Par les tourments d'autrui , je charmerai ma peine..
 Si le sort à présent terminoit mon destin..
 Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin ?
 Ah ! donnons au courroux dont mon âme s'enivre ,
 Donnons tous les moments qui me restent à vivre..

S C E N E . IX.

F A Y E L , . R A Y M O N D .

F A Y E L *allant au-devant de Raymond :*
qui est dans le plus grand accablement. .

ENFIN suis-je vengé ?

R A Y M O N D .

Jour d'éternelle horreur !

Oui, vous l'êtes... grand Dieu !

F A Y E L :

Cette sombre douleur ;

Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître :
 Le jouet, à la fois, d'une ingrate & d'un traître..
 Sans doute, à mes regards elle va se montrer ?

R A Y M O N D .

La voici qu'on amène..

S C E N E X.

FAYEL, GABRIELLE *soutenue par deux écuyers qui l'amènent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE à Fayel.

AU moment d'expirer,
On me rappelle encor.. La haine ingénieuse,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL aux deux écuyers..

Sortez..

Ils sortent.

S C E N E XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *s'adressant à Fayel d'une voix défaillante.*

CRAINDRIEZ-VOUS qu'un poison sans vigueur
N'eût pas à votre gré servi votre fureur ?
Votre attente, Fayel, ne sera point trahie.
Mais quoi ! peu satisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir !
Eh bien ! contentez-vous, & voyez-moi mourir.

FAYEL.

Le poison.. à *Raymond*.

Que dit-elle?

GABRIELLE.

Eh! pourquoi cette feinte?
 Pensez-vous que ma fin m'inspire quelque crainte?
 Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
 J'ai cru qu'à cette table, & j'ai béni mon sort,
 Le trépas m'attendoit.. me serois-je trompée?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus sûr, perfide, t'a frappée..
 Ce n'est pas le poison que renferme ton sein.

Raymond fait un geste de terreur.

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas! ciel! quel est donc mon destin?

FAYEL.

D'expier un forfait..

GABRIELLE *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
 Inhumain!... *elle se précipite à ses pieds.*

Ah! Seigneur, pardonnez à mon trouble..
 Voyez-moi dans les pleurs, embrasser vos genoux;
 Contre une infortunée armez votre courroux;
 J'ai seule mérité toute votre colere;
 Mais.. mais daignez sauver.. je ne puis plus me taire..

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne! tu veux me parler de Couci?

GABRIELLE *toujours aux pieds
de Fayel, & vivement.*

Seigneur, c'est le hazard qui l'a conduit ici ;
Il n'étoit point instruit qu'une chaîne éternelle..
Frappez, seigneur.. je suis la seule criminelle ;
Sans nul espoir enfin, Couci quittoit ce lieu ;
Hélas ! nous nous disions un éternel adieu ;
Je lui cachois des pleurs , qu'en secret je dévore.
Je ne le verrai plus. .

FAYEL.

Tu vas le voir encore ;

Lève, lève les yeux ; *Il tire le rideau qui couvre la
porte de l'autre appartement :*

Regarde : c'est ainsi

Qu'un époux outragé fait te rendre Couci.

*Gabrielle se lève , & fait un cri en voyant le corps de
Cocci qui est dans les coulisses , couvert du manteau
des croisés.*

GABRIELLE.

Cocci ! *elle va retomber dans le fauteuil.*

Dieu ! qu'ai-je vu ?

FAYEL.

Ton ouvrage , perfide.

Pour lui percer le flanc, tu m'as servi de guide ;
C'est toi, c'est ton amour qui m'a poussé le bras ;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas ;
Le voilà cet amant !. contemple ma victime.

GABRIELLE *s'abandonnant au désespoir.*

Cocci ! Cocci n'est plus ! ô désespoir ! ô crime !

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'est de t'adorer!

GABRIELLE *avec tout l'emportement possible.*

Cruel! puisque de sang tu te veux enivrer,
 Qui retient ta fureur sur mes jours suspendue?
 Que j'obtienne une mort trop longtems attendue!
 Viens déchirer ce sein qui demande tes coups;
 En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
 Ces nœuds, ces nœuds sacrés qui nous lioient,
 barbare,

Tu les as tous rompus, le crime nous sépare;
 Frappe un cœur désolé qui, rebelle à sa foi,
 Ne peut plus ressentir que de l'horreur pour toi.
 Ne suis que les transports du courroux qui t'en-
 flamme,

Ose à cette victime, ose ajouter ta femme:
 Elle ne connaît plus ni raison, ni devoir,
 Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
 Ni le soin de sa gloire, & de sa renommée;
 Toute entière aux douleurs dont elle est consumée,
 Pleine d'un souvenir qui ne mourra jamais,
 Tu la verras livrée à d'éternels regrets;
 Tyran, tu m'entendras te répéter sans cesse,
 Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendresse,
 Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
 Que le tems & ta haine ont animé ces feux,
 Que ma'gré le trépas, malgré toute ta rage,

Les traits approfondis d'une si chere image
 Se graveront toujours dans mes sens éperdus,
 Que même en ce moment je l'adore encor plus...
 Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adresse,
 A tes mânes sanglants je fais cette promesse,
 Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*

Qui brave sa fureur..

à Fayel.

Va; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Poursuis, poursuis; ma haine est trop justifiée,
 Et de tes pleurs encor n'est point rassasiée!
 Non, ce n'est point la mort que je veux te donner:
 Un autre à cette peine auroit pu se borner;
 Le poison n'auroit pas assouvi ma vengeance;
 Va, j'ai su mieux punir l'ingrate qui m'offense;
 Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager:
 Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
 Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
 J'ai frappé jusqu'ici d'une main incertaine,
 Et dans ce moment même encor tu me bravois?
 Reçois le dernier coup que je te réservois:

Gabrielle l'écoute, avec une curiosité mêlée d'effroi.

Dans ce sein où mon ser s'est ouvert un passage,
 J'ai surpris une lettre, aliment de ma rage:
 J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
 Vouloit qu'après sa mort on te portât son cœur..

G A B R I E L L E.

Achève.. achève.. ô ciel ! quelle terreur soudaine !.

F A Y E L.

Tu fors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit assise à tes côtés..

G A B R I E L L E *se levant à moitié.*

Eh bien!..

F A Y E L.

Parini les mets que l'on t'a présentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre.

G A B R I E L L E.

Son cœur!.. *avec un cri.*

Ah! je vois tout! *elle va vers le corps de
Couci.*

F A Y E L *tirant son poignard sur Gabrielle,
la pousse d'un bras, & de l'autre la menaçant du même
poignard.*

Tombe, & meurs sur sa cendre..
Elle tombe sur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.



S C E N E XII & dernière.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, écuyers, &c.

VERGI, mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle; il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.

ARRÊTE.. qu'ai-je appris? que d'horreurs!

Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.

Lève-toi,

Adèle, de son côté, cherche à faire revenir Gabrielle; Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle.. ma fille.... ouvre les yeux.. c'est moi..

à Adèle.

à Gabrielle, en pleurant.

Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux père..

Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumière..

Adèle.. c'est envain que nous la secourons!

Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille!. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

Elle n'est plus! (à Fayel.) ah, barbare!.

FAYEL s'arrachant avec fureur son appareil.

Mourons.

Fayel tombe dans les bras de Raymond. Le rideau s'abaisse.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXTRAIT

DE L'HISTOIRE

DU CHÂTELAÏN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maison déjà connue, puisqu'on a conservé un acte qui contient un accord passé entre Philippe-Auguste & cet Albert de Fayel pour des biens situés à Jonquieres; selon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maison de Mailli.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laissé éclater des saillies de ce caractère impétueux, qui, développé, devint sombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre son pere; il détestoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit à ses yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduisit l'homme aux plus cruelles extrémités.

On a remarqué que cette disposition ténébreuse

de

de l'ame produit les célèbres criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce sentiment tendre, qui mene à la vertu & surtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées ! bien peu de chose sépare la vertu du crime !

Fayel dominé par son affreuse misanthropie ne recherchoit que les lieux écartés ; il voit Gabrielle de Vergi : son cœur s'ouvre avec fureur à tous les transports de l'amour ; tous ses emportemens se concentrent dans un seul qui est la passion la plus enflammée ; la malheureuse Gabrielle devient enfin son épouse.

Elle étoit fille de Guy de Vergi (1), à qui l'on avoit donné le surnom de Preux ; c'étoit un des premiers Barons de Bourgogne ; les Papes Eugene III & Anastase IV, avoient imploré son

(1) Cette maison tiroit son origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Le seigneur de Vergi fut surnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers ; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit : *honneur aux fils des Preux* ! J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la suite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

assistance & sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les Comtes de Nevers; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies & par leur mérite personnel; ils sortoient de petits souverains connus alors sous le nom de feudataires des ducs Français. Le seigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne, au sujet de son comté de Vergi; il eut recours à Philippe-Auguste qui embrassa sa défense; Vergi rentra dans ses possessions, à condition qu'il en feroit hommage à nos souverains.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la reine, que tous les courtisans se disputèrent l'honneur de lui offrir leur main; on ne fait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci (1), pour les graces autant que

(1) Couci tiroit son nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoissance est un Dreux de Couci, seigneur de Boves, vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés, ainsi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eût un seigneur de Couci, qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de

pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français; on eut dit que le ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agréments, en vertus! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-dessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois & surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe-Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alface, comte de Flandres, seigneur de Crépi. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimèrent & génièrent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle, dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer: mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la riviere d'Oyse, l'un vers Compiègne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois, du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas

Couci, en latin *Rodolphus*; c'est donc une faute de dire seigneur de Raoul, &c. comme on dit, seigneur de Couci, &c.

éloigné de la rivière d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfère la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abeilard (1). Il n'y a point de doute que cet amant poëte eut l'indiscrétion de faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers, & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel qui, dans

(1) On a des vers de Raoul de Couci, que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abeilard, qui étoit mort en 1138; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où se trouvent ces vers, (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

- „ Jupiter qui le monde reigle,
- „ Cummande & établit à reigle,
- „ Que chacun pense d'être à aysé,
- „ Et fist scet chose qui lui plaïse.
-
- „ Et afin que tous s'ensuivissent,
- „ Et qu'à ses œuvres se prennissent,
- „ Exemples de vivre faisoit
- „ A son corps ce qui lui plaïsoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci, partant pour la Terre Sainte.

- „ Se mes corps va servir notre Seigneur,
- „ Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
- „ Pot il m'envois soupirant en Surie.

blocus, & qu'il se confumoit en efforts, jusqu'alors peu favorisés de la fortune; ce fut par la prise de ce port que les deux rois résolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ses larmes & où il lui rappelloit tous les détails de sa passion également innocente & malheureuse; il s'arracha ensuite de son château & courut accompagner son maître à sa nouvelle expédition.

Le siège d'Acre fut poussé avec vigueur. La vie étoit devenue insupportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec transport & la voyoit dans les bras d'un autre; l'espérance même qui est la dernière ressource des infortunés ne pouvoit lui en imposer; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit; il fit des prodiges de bravoure; enfin au moment que la place alloit se rendre, Couci reçut une blessure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier & toute la résignation du chrétien; il eut le tems de mettre ordre à ses affaires & de pourvoir même à sa sépulture (1). Quand il eut satisfait à ces de-

(1) Il ordonna qu'on transportât son corps à l'Abbaye de Foigny.

voirs, il ne s'occupa plus que de son amour & de celle qui en étoit l'objet; il chargea son écuyer, que quelques historiens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la Dame de Fayel; cet écrit renfermoit les sentimens de l'amour le plus vertueux: Couci disoit à sa maîtresse qu'il mouroit content, puisqu'il ne pouvoit vivre pour elle; il prenoit le ciel à témoin que sa tendresse avoit toujours été aussi pure que vive; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils sentimens n'offensoient ni la vertu ni la religion; il finissoit cet écrit par supplier Gabrielle de vouloir bien conserver le don que son écuyer lui remettroit de sa part & d'accepter l'hommage de ses derniers sours.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, présent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en resta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur sort: il fit promettre à son écuyer qu'aussitôt qu'il auroit rendu l'ame, son cœur seroit embaumé, renfermé dans une boîte d'or & porté à sa maîtresse: l'écuyer jura de remplir ses volontés; son maître qui comptoit sur sa parole, se tourna entierement vers Dieu & mourut dans les sentimens de la plus haute piété.

On voit dans cette mort le caractère parfait de

les amusements les plus indifférens, soupçonnoit des liaisons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejeté les douceurs d'un commerce séduisant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de sécurité que le devoir paraissoit n'avoir rien à lui reprocher; elle n'avoit pu du moins se dissimuler qu'il n'est point de légère démarche pour une femme qui n'est plus maîtresse de son cœur & qui est liée par un engagement sacré, dont la fin n'est souvent que le terme de la vie. L'épouse de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une espece de tombeau, loin de toute société, exposée aux fureurs outrageantes d'un mari, qui aimoit comme les autres hommes haïssent. Couci vint à savoir tous les mauvais traitements qu'elle essuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cause, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle subissoit une aussi rigoureuse captivité; il aimoit, & il connoissoit toute la délicatesse, tous les sacrifices dont est susceptible le véritable amour; il résolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere; il saisit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur.

On connoît le grand ressort de ces tems, qui produisit tant d'effets singuliers & en même tems

si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siècle, ne s'étoit point rallentie; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait & pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan. Cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées: il ne leur étoit resté que trois villes, Antiochè, Tripoli & Tyr. Le pape Urbain III, à cette nouvelle, avoit succombé au chagrin: Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe-Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la chrétienté; il fit donc proclamer une nouvelle croisade: le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque Français; ces deux princes suspendirent leurs démêlés particuliers & se réunirent pour aller combattre les infidèles. Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port considérable, également nécessaire, & aux chrétiens pour conserver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour assurer la communication de l'Égypte avec la Syrie: il y avoit près de deux années que Lusignan en faisoit le

nos anciens chevaliers, qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs Dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarrure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connoissoit, & sa défiance crut bientôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidele serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussitôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la Dame de Fayel,

qui, contre sa coutume, mangéa plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportemens continuels de son mari l'avoient pénétré d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que son bourreau lui demande, avec un air de cruauté satisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi? Cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir: „ je n'en suis pas „ étonné,” s'écrie le barbare, „ tu as mangé le „ cœur de Couci; il est dans le tien”. Ces mots font une énigme pour Gabrielle: il lui présente la lettre, le cordon de cheveux, &c. Toute l'atrocité de la vengeance de Fayel est dévoilée aux yeux de cette infortunée. Je me servirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de sa réponse, dont la naïveté est pleine de sentiment: „ *Il est* „ *vrai, Monsieur, que j'ai beaucoup aimé ce Couci* „ *qui méritoit de l'être, puisqu'il n'y en eut jamais* „ *de plus généreux, & puisque j'ai mangé d'une* „ *viande si noble & que mon estomac est le tombeau* „ *d'une chose si précieuse, je me garderai bien d'en* „ *mêler d'autre avec celle-là.*”

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans son appartement, refusa obstinément toute espece de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue sur la terre & morte dans les sanglots & dans les larmes.

La Croix du Maine (1), le président Fauchet, Mlle. de Luffan, ont consacré dans leurs ouvrages, cette histoire à la fois si touchante & si horrible ; Mlle. de Luffan surtout lui a prêté les graces attendrissantes du roman ; si elle eût eu quelque idée du *genre sombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jettant tout l'intérêt qui résulte du pathétique & terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute ; Duchesne, dans son histoire de la maison de Couci, n'en fait aucune mention. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'elle est très-vraisemblable, graces aux excès monstrueux de barbarie, où se laissoit emporter une foule de petits despotes subalternes qui désoloient la France ; il y en a eu qui, pour des haines particulieres, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers &

(1) Je ne connoissois pas ces écrivains, quand je conçus le dessein de faire une tragédie du sujet de FAYEL : j'étois fort jeune ; la romance si attendrissante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains : c'est donc à ce petit ouvrage que je suis redevable de l'impression qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me justifierai pas sur les altérations de la vérité, sur les anachronismes ; je l'ai déjà dit, ce n'est pas une histoire que j'ai eu le projet de composer, c'est une tragédie : heureux si l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire !

les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid; d'autres s'emparoit à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parents leur avoient refusé en mariage; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Bou-lainvilliers s'avoit de regretter! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur & n'allons pas demander au ciel une autre législation.

Fin du premier Volume.



OEUVRES

DRAMATIQUES.

TOME SECONDE.

REVUE

ANNUAIRE

1850

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. D'ARNAUD.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

Chez D. J. CHANGUION.

MDCCLXXII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE NOTES

BY [Name]

EUPHÉMIE,
O U
LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION.

D R A M E.

EUPHÉMIE

ou

LE DÉVOUEMENT

DE LA GÉNÉROSITÉ

PAR M. DE LAUNAY

P R É F A C E.

UN de nos auteurs de théâtre, dont les succès font tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains, qui comptent avec assurance leurs titres d'immortalité par le nombre de représentations qu'ils ont eu, Tristan l'Hermitte (1) fit succéder

(1) C'est ce versificateur ignoré aujourd'hui, qui ayant toute la bassesse attachée à la médiocrité du talent & au triste métier de *faiseur de vers*, se composa lui-même cette épitaphe avilissante :

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur ;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître ;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet Poëte* ! Sa Mariamne eut des applaudissements ; elle coûta la vie à un malheureux comédien nommé Mondory : au milieu des extravagances & des absurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action. Panthée n'eut pas la réussite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Tristan en vue dans ces vers, que tous les jeunes gens devraient apprendre par cœur pour se guérir de la métromanie, cette maladie si contagieuse :

Ci gît aux bords de l'hyppocrène
Un mortel longteins abusé ;
Pour vivre pauvre & méprisé
Il se donna bien de la peine.

Panthée à Mariamne, en disant qu'il donnoit une sœur à cette dernière tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paraître EUPHÉMIE après COMMINGE ? Je ne déciderai point comme Tristan, que l'aînée a plus de beauté que la cadette : c'est aux connaisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production dans ce genre doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai, que l'indulgence du public & la singularité du sujet semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde EUPHÉMIE comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans COMMINGE, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux pièces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne manquera point de me reprocher, j'avertis mes censeurs que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour prouver par le choix des sujets, si le mérite de l'exécution m'est refusé, jusqu'à quel point la religion aux prises avec l'amour est susceptible de produire un spectacle vraiment pathétique. C'est du jeu de ces deux ressorts si puissants sur la nature humaine, que peuvent jaillir & éclater ces grandes passions dont la fougue est nécessaire à l'action théâtrale. Voilà pour quelle raison Zaïre

fera toujours revue avec transport. Quel homme n'est pas frappé de la majesté de la religion, de la grandeur des devoirs qu'elle nous impose, & en même tems n'a point senti son ame s'ouvrir aux émotions d'un penchant impérieux qui souvent a le caractère de la faiblesse, & même celui du crime ? Ce penchant prend-t-il la violence de la passion, la vertu s'efforce-t-elle de le repousser, en est-elle victorieuse : cette image excitera la pitié, sera aussi tragique que celle que nous offre Sénèque dans le courage d'un héros luttant contre l'adversité (*vir fortis cum mala fortunâ compositus.*) Et n'est-ce pas le comble de l'infortune que cette sensibilité si avouée par la nature, & que la religion nous ordonne avec tant de sévérité d'étouffer, quand elle ne l'a point revêtue de la sainteté de ses engagements ? On aime à voir sur la scène un personnage entraîné à commettre des fautes malgré lui ; c'est une observation qu'Aristote a puisée dans la vérité du sentiment ; assurément l'amour est le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain ; que le triomphe est éclatant, lorsqu'après bien des efforts, des assauts répétés, on vient à bout de le soumettre ! Si Polyeuste eut un peu plus conservé le caractère annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Polyeuste à Néarque.*

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;

Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
 Quand après un long temps qu'elle a reçu nous charmer,
 Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.

 Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais.
 Et tâche à m'empêcher de sortir du palais ;
 Je méprise sa crainte, & je cède à ses larmes ;
 Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,
 Et mon cœur attendri sans être intimidé
 N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
 L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
 Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?

 Pour se donner à lui (à Dieu) faut-il n'aimer personne ;

 Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort ;
 Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.

 Mais Pauline s'afflige & ne peut consentir,
 Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

Scène II. Polyeucte à part.

Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
 Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
 Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

Si dans ce drame, l'homme eut plus disputé
 contre le chrétien, lorsqu'il s'agit de faire couler
 les larmes d'une épouse adorée, & de la perdre
 pour jamais, l'emportement religieux du héros,
 sa victoire sur la nature se fussent montrés encore
 avec plus d'avantage, & Corneille en jettant plus
 d'ondulations dans ce personnage, si parfait à tant
 d'égards, n'auroit pas eu besoin du rôle access-

foire de Sévere (1), qui peut-être donne plus que Polyeucte de l'ame à la pièce, & devient la source principale de l'intérêt. Ce pouvoir surnaturel de la religion qui nous subjugué, & nous arrache à nous-mêmes: tel est le grand tableau que j'avois à représenter dans *COMMINGE*, & dans *EUPHÉMIE*. Il ne faut accuser que la médiocrité & l'insuffisance de mes talents, s'il n'a pas produit plus d'effet; j'ose dire que l'idée en est heureuse, & que mis en œuvre par le génie, il l'emporteroit sur les autres actions dramatiques. C'est en quelque sorte, une nouvelle nature qu'auroit à nous exposer un poète sublime; & quelle richesse, quelle vigueur de caractères s'offriroient à son pinceau! Les passions concentrées dans le silence & l'obscurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles sont incapables d'atteindre la langueur & la délicatesse d'un monde dissipé; un cœur isolé, forcé de se replier sur lui-même, de se parler; de se répondre, de se nourrir, si l'on peut s'exprimer ainsi, de sa propre substance, en acquiert plus de ressort & d'énergie dans ses mouvements. Il n'est

(1) Oserois-je hasarder une réflexion critique sur Polyeucte? On doit se reprocher d'aimer tant Sévere; cet amant de Pauline est si tendre, si généreux! Ce personnage, selon moi, fait un peu tort à celui du mari, auquel l'intérêt devoit plus se rapporter.

point de faibles oscillations pour une ame solitaire : tout y porte de violentes secouffes ; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéressent, & elle les embrasse avec fureur ; on peut comparer des ames de cette espèce à ces volcans dont l'explosion est d'autant plus terrible, que la flamme a été plus comprimée, & que tout lui a servi d'aliment. L'imagination dans une personne séparée de la société est prompte à s'allumer, parce qu'elle est plus recueillie, & moins divisée. Voilà pourquoi, en supposant deux hommes qui auroient reçu du ciel une égale portion de talent, celui qui auroit le courage de vivre seul, de s'enfoncer dans ses pensées, ce que les Italiens appellent *il gran pensiero*, s'éleveroit nécessairement à un degré supérieur de génie. Homere, Démosthenes alloient composer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer, & c'est dans l'horreur des cimétieres qu'Young a médité ses *Nuits*, le chef-d'œuvre du *genre sombre*.

J'ai renvoyé à la fin de ma Pièce les Remarques qui y sont relatives, ainsi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable*. Voulant conserver à l'intérêt théâtral tout son effet, partie de notre littérature trop peu approfondie, je me suis apperçu que le lecteur prévenu sur la marche & l'économie d'un drame, sur les diverses impres-

sions

sions qui en devoient résulter, n'apportoît plus qu'une froide curiosité à la connaissance de l'intrigue. L'esprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté, le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grecs, adoptés par les Romains, & imités de nos jours par les Anglais, en usage même chez les Chinois, devoient nuire à la chaleur de l'action; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie, auroit certainement lieu d'être fâché qu'on l'instruisit des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine, ou de l'avoir vû représenter. Ce seroit d'ailleurs au goût à indiquer les occasions, où les éclaircissements doivent précéder une production dont le but est de plaire & d'é-mouvoir; ces especes de sommaires, en nous préparant aux impressions touchantes que nous allons ressentir, nous familiarisent d'avance avec la pièce, & le charme de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il y a de la satisfaction à juger du parti que l'auteur a tiré de son sujet: je ne suis point ennemi des plaisirs de l'esprit, mais ses amusements qu'il lui plaît d'appeler des connaissances, sont bien au-dessous des voluptés de l'ame. On éprouve des transports délicieux à la représentation de Phédre, de Zaïre, de Mérope,

&c. qu'on est malheureux de pouvoir *raisonner* sur des drames si intéressants!

On voudra bien se ressouvenir de l'emploi des points, tel que je l'ai proposé dans mon second DISCOURS à la tête de COMMINGE. Les deux points.. indiquent une suspension; les trois... en forment une beaucoup plus marquée; ces silences employés à propos font l'accent, pour ainsi dire, du sentiment. Ils donnent plus d'intelligence, de variété & de vie au débit, & font fortir davantage ces beautés simples qui animent le langage de la passion. Quelques gens du monde, de ces *agréables causeurs*, qui se gardent bien de réfléchir, ont cru m'opposer des raisons, en se récriant *qu'on sçavoit lire*: c'est justement ce qu'on sçait très-peu. Ces mêmes personnes auroient été fort embarrassées, si pour toute réponse je les eusse priées de lire à haute voix, surtout une tragédie; j'ai vu même des littérateurs que ma proposition auroit déconcertés. Encore une fois, j'ai prétendu noter le jeu théâtral, & je le répéterai, si nos maîtres n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle, leurs chefs-d'œuvres ne seroient point si *dénaturés*, soit à la représentation, soit à la lecture, & les partisans de la scène française se plaindroient moins de ce qu'on perd de *vue la tradition*.

EUPHÉMIE,
O U
LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION.

D R A M E.

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE, *Religieuse.*

THÉOTIME, *Religieux.*

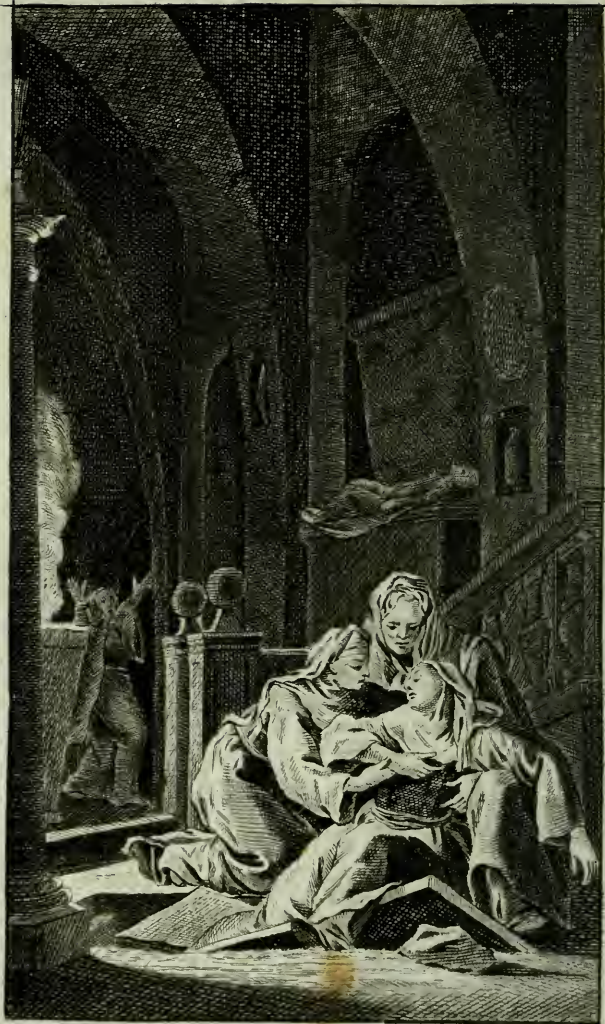
LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuse.*

CÉCILE, *Religieuse.*

UNE SOEUR CONVERSE.

*La Scène est dans le Couvent de ****



.....

..... *Je n'ai plus qu'à mourir*

EUPHÉMIE *La veuve de son père*



EUPHÉMIE,
OU
LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION.

D R A M E.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. La scène représente une cellule de la plus grande simplicité. A gauche, à peu de distance du mur, est un cercueil, aux pieds duquel se voit une lampe allumée. Du même côté, plus sur le devant de la scène, est un Prie-Dieu surmonté d'un Crucifix que soutient une tête de mort : sur le Prie-Dieu, sont des livres de dévotion. On observera que quelques chaises de paille cachent un peu le cercueil aux personnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paraître.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE seule, appuyant une main
sur son cercueil, dans l'attitude d'une personne qui se leve :

Quoi! dans ce lit funèbre (1), arrosé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles allarmes,
Où sans cesse ma fin à mes yeux vient s'offrir,
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à
mourir,
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'ose encor m'occuper d'un souvenir trop tendre,
Que dis-je? d'un amour réprouvé par le ciel!

*Elle quitte le cercueil, & va se jeter avec précipitation
aux pieds du Prie-Dieu.*

Ne sçaurois-tu dompter ce penchant criminel,
O mon Dieu? Ton épouse à tes pieds gémissante
Implore ton secours, ta grace, si puissante;
A ton ordre, les vents s'irritent, sont soumis;
Tu souleves les mers, & tu les applanis;
Ton souffle allume, éteint la flamme du tonnerre;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre;
Et tu ne peux changer, & rappeler à toi
Une ame qui t'échappe, & qui trahit sa foi!

(1) On se souviendra qu'il y a des Religieuses dont
l'usage est de coucher dans leur cercueil.

Tu ne peux appaiser ces troubles, cet orage
 Qui trompent ma faiblesse, & lassent mon courage!
 Détruis des sentimens si coupables, si chers;
 Brise un cœur révolté, qui traîne d'autres fers
 Que ceux, dont pour jamais tes mains m'ont
 enchaînée..

Qu'est-cé que la vertu du ciel abandonnée?
 La mienne en vain réclame un impuissant devoir.
 Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut.. tout ton
 pouvoir.

*Elle se prosterne plus profondément, & en pleurant
 amèrement.*

Mes prières, mes pleurs devant toi se répandent;
 Que dans mon sein la paix, le pur amour descendent!
 Fais cesser mes combats, mes infidélités;
 Triomphe, règne seul sur mes sens agités.

Elle embrasse de ses deux mains la tête de mort.

Et toi, qu'avec horreur tout mortel envisage,
 Ton silence m'instruit.. oui, je vois mon image!
 Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer!
 C'est moi, que je contemple, ô ciel!. & j'ose aimer!

*Elle est penchée vers la terre, dans l'attitude de la
 profonde douleur.*

J'expire!

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *se relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

EH bien, ma sœur! ce pieux solitaire,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Assujettir un cœur trop long-temps combattu,
Soumettre à mes devoirs ma faiblesse indocile?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt sur les pas de Cécile;
C'est sa voix qui l'appelle en ce séjour sacré.
Mais, à quel trouble affreux votre esprit est livré!
Pouvez-vous sous le voile, ô ma chère Euphémie,
Nourrir sans espérance une flamme ennemie,
Le poison dévorant d'un amour insensé?
Malgré votre raison, & le ciel offensé,
Un objet, qui n'est plus, vous occupe sans cesse!
La mort..

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir ma tendresse.
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et souvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime:

Plus que jamais, l'amour s'attache à sa victime;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit;
Jusques dans ce cercueil sa fureur me poursuit;
J'y voulois déposer le poids de mes allarmes;
Mon œil appésanti se fermoit dans les larmes;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de son sort,
S'effayoit à dorimir du sommeil de la mort :

Quel songe ! quel spectacle a frappé ma paupiere !

Un lugubre flambeau me prêtoit sa lumière;
J'égarois mes ennuis, mes tourments, mes remords,
A travers les tombeaux, les spectres & les morts :
Un éclair brille & meurt dans ces vastes ténèbres;
Un cri m'est apporté par des échos funèbres.

La terre gronde, & laisse échapper de ses flancs

Un fantôme, entouré de sombres vêtemens ;

Un glaive étinceloit dans sa main menaçante ;

Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante,

S'approche, offre à mes yeux.. je reconnais Sinval,

Sinval, de l'Eternel audacieux rival ,

Sinval, que je devois repousser de mon ame,

Qui toujours y revient avec des traits de flamme..

„ Viens, suis-moi, m'a-t-il dit, suis ton premier

„ époux ;

„ Cesse de m'opposer l'autel d'un Dieu jaloux.

„ L'autel, pour m'arrêter, n'a point de privilège.”

Soudain sous les efforts de son bras sacrilège,

Mon voile se déchire.. insensible à mes cris ,

Parmi le sang, la mort, & ses affreux débris,

De cercueils en cercueils, sur les bords d'une tombe;
 Il me traîne expirante; il m'y jette.. je tombe;
 Sinval plonge le fer dans mon sein malheureux,
 Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du sommeil, je ne vois qu'un vain
 songe,

Dont la nuit avec elle emporte le mensonge.

Vous-même préparez le poison séducteur,

Vous aigüisez le trait qui vous perce le cœur.

Ah! ce n'est point ainsi qu'on obtient la victoire;

D'un objet dangereux rejetez la mémoire..

EUPHÉMIE.

Eh! le puis-je, ma sœur? vous ne connaissez pas

Le feu des passions, leurs horribles combats,

Le charme de l'amour, son pouvoir invincible..

MÉLANIE.

Ma sœur, vous avez cru Mélanie insensible :

Non, je ne le suis point. Mais, j'ai tourné mes vœux

Vers un objet, qui seul doit allumer nos feux.

Ma sœur, vous méritez toute ma confiance :

Du ciel en ma faveur admirez la puissance ;

L'exemple quelquefois suffit pour éclairer ;

Mon ame à vos regards brûle de se montrer.

Dans mon premier soupir j'exhalai la tendresse ;

D'un sentiment si cher je nourrissois l'ivresse ;

Tout ce qui m'entouroit, intéressoit mon cœur,

M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur ;

Je touchois à cet âge, où l'ame inquiétée
S'étonne des transports dont elle est agitée;
L'amour déterminoit son ascendant sur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi
Mes deux sœurs, que devoit flatter l'erreur du
monde,

Dans les sombres ennuis, dans la douleur profonde,
L'une pleurant sans cesse un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ses bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil séducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets;
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards consternés sur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maîtres des humains:
Je les vois assiégés de semblables chagrins;
Je vois le trône même environné d'allarmes,
Et le bandeau des rois, tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre, & détruire en moi
Le tendre sentiment, qui m'imposoit la loi.

Mais en vain ma raison opposoit son murmure
A ce besoin d'aimer, le cri de la nature:
Mon cœur me trahissoit; je ne combattis plus;
Je céдай; je fixai mes vœux irrésolus.

Il falloit que l'amour remplit toute mon ame,
Et je choisîs un Dieu pour l'objet de ma flamme:
Dès ce moment, le monde à mes yeux se perdit.)

Comme une ombre qui passe, & qui s'anéantit;
 Je rejetai bientôt ses trompeuses promesses;
 Malgré l'espoir flatteur du rang & des richesses,
 Malgré tous mes parents, je courus aux autels
 M'enchaîner : Dieu reçut mes serments solennels ;
 J'ai trouvé tout en lui ; pour lui seul je respire.
 Ma sœur, à mes transports Dieu seul pouvoit suffire ;
 Maître des sentimens, il les satisfait tous ;
 Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre
 époux.

Ma flamme tous les jours, & s'épure & s'augmente ;
 Cette céleste ardeur, du sort indépendante,
 Ne craint pas le destin de ces engagements
 Que détruit le caprice, ou la mort, ou le tems.
 Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire,
 Qui change, qui périt, ou qui cesse de plaire :
 Je brûle pour un Dieu ; mon esprit immortel
 S'embrâsera des feux d'un amour éternel..
 Ah ! ma sœur, partagez le bonheur d'une amie ;
 Dieu lui seul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un souvenir
 Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
 Ce miracle, ô mon Dieu ! seroit-il impossible ?
 Tout rappelle à mon ame une mere inflexible
 Que mes gémissemens ne sçauroient attendrir,
 Dont le sein à mes pleurs refuse de s'ouvrir,
 Qui pour son fils, hélas ! mere aveugle, idolâtre ;

M'accable des rigueurs d'une dure marâtre,
 Qui, dans l'ombre du cloître enfermant mes dou-
 leurs,
 Goûte l'affreux plaisir de séparer deux cœurs,
 Tandis que ma tendresse.. elle m'est toujours chère,
 Et dans ses cruautés je ne vois que ma mere..
 Sans doute, elle a causé le trépas d'un amant..
 Cette image m'accable, irrite mon tourment!
 Moi-même ai consommé le fatal sacrifice;
 Je me suis imposé.. le plus affreux supplice.
 J'avois perdu Sinval; que m'étoit l'univers?
 Et je repousse un Dieu! je pleure sur mes fers!
 Sous un fardeau d'ennuis ma faiblesse succombe!
 Sinval.. rentre, cruel, dans la nuit de la tombe;
 Tu m'arraches mes vœux.. je te suis chez les morts,
 Ah! du moins, laisse à Dieu mes pleurs, & mes
 remords.

MÉLANIE, *la serrant dans ses bras.*

Ma sœur, ma tendre amie, il faut cacher ce
 trouble..

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas, le cacher? chaque instant le
 redouble.

S C E N E III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, à *Euphémie*.

CÉCILE vient.. craignez..

EUPHÉMIE.

Qu'à ses regards, ma sœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon désespoir, mon repentir, mon
crime..

Que tout sçache, ô Sinval, que je meurs ta victime.

CÉCILE d'un ton sévère à *Euphémie*.

Enfin vous allez voir ce ministre sacré
D'un Dieu, qui sçait punir, interprète éclairé;
Ma sœur, ce Dieu lassé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le trésor de ses graces;
Epouse sans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleste courroux.
Votre rébellion, à nos sœurs trop fatale,
A levé dans ces murs la pierre de scandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne réclamez son amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords sincères,
Vous n'arrosez l'autel de vos larmes amères,
Frémissez, n'attendez qu'un juge impatient

De prononcer l'arrêt que sa bonté suspend ;
 Son équité le presse : il ne peut vous absoudre ;
 Je vois le bras vengeur , qui s'arme de la foudre ,
 Le tonnerre allumé , la flamme des enfers ,
 Sous vos pas égarés les abîmes ouverts :
 Vous tombez dans ces lieux de désespoir.. de rage..

Euphémie à ces derniers mots paraît troublée.

MÉLANIE avec transport à Cécile.

Que dites-vous , barbare ? arrêtez.. cette image..
 N'est point celle de Dieu : vous le peignez cruel ;
 Depuis quand le pardon n'est-il plus sur l'autel ?

A Euphémie avec un ton touchant, la serrant contre son sein.

Vas , ma chere Euphémie , humble dans tes prieres,
 Vas te jeter aux pieds du plus tendre des peres,
 Lui porter dans son temple un cœur qui sçait aimer,
 Qui sçaura pour lui seul souffrir & s'enflammer ;
 D'un penchant qui l'offense , étouffe la mémoire ;
 A tes sens ennemis dispute la victoire ;
 Dompte l'humanité , qui voudroit te ravir
 Le prix de tes combats , l'honneur de t'affervir ;
 Repousse la nature indignée & jalouse ;
 Vole à Dieu qui t'appelle , & rends-lui son épouse ;
 Vois-le du haut des cieus qui s'applaudit en toi ,
 Qui prête à tes efforts les ailes de la foi ;
 Pénètre - toi des feux de sa grace invincible.
 Ma sœur , il a formé ton ame trop sensible,
 Pour ne t'inspirer pas cet amour immortel
 Qui rejette le monde , & nous élève au ciel ;

Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime ;
 Ne crains pas. Ce ministre, envoyé par Dieu même,
 Ne se montrera point l'ange exterminateur ;
 Il sera ton ami, l'ange consolateur ;
 Il essuyera tes pleurs d'une main bienfaisante.
 La piété sincère est toujours indulgente.

Euphémie se retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre sentiment peut-on être animé,
 Et reconnaître un Dieu si digne d'être aimé ?

S C E N E IV.

MÉLANIE ; CÉCILE.

MÉLANIE.

EXCUSEZ des transports qui ne sçauroient se taire,
 Ma sœur ; votre vertu, sans doute trop austère,
 Dans le sein d'Euphémie a porté la terreur.
 Le ton de la menace appartient à l'erreur.
 La douceur est l'esprit d'une morale sainte ;
 L'amour doit l'inspirer ; n'y mêlons point la
 crainte.

CÉCILE.

Ma colère est égale à mon étonnement !
 Quoi ! loin de partager un juste emportement,
 Quand l'intérêt du ciel devrait seul vous conduire,
 Des folles passions vous flâtez le délire !

Vous

Vous voulez qu'une sœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende son pardon!

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette âme inflexible,
Qui met tout son orgueil à se rendre insensible!
Cécile, ouvrez les yeux; faut-il vous répéter
Ce que le sentiment s'empresse à nous dicter?
Non, ma sœur, Dieu n'est point un tyran fan-
guinaire,
Inaccessible aux pleurs du repentir sincère;
Qu'est-ce que la grandeur qui ne pardonne pas?
N'a-t-il point répandu son sang pour des ingrats?
Euphémie à ses pieds se reconnaît coupable:
Il daignera lui tendre une main secourable;
La grace descendra dans ce sein agité.
Soutenons l'arbrisseau dans sa fragilité;
Consolons notre sœur, & plaignons sa faiblesse.

CÉCILE.

Sa faiblesse! Grand Dieu, qu'elle outrage sans cesse,
Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober?
Depuis qu'à nos autels Euphémie est liée,
L'idole de son cœur ne peut être oubliée;
De la nuit du tombeau cet objet renaissant,
Sur son âme égarée est toujours plus puissant;
Comment! après dix ans de soupirs & de plaintes,
Se consumer d'amour pour des cendres éteintes!
Nous laisser voir un cœur toujours plus enflammé,

Plus criminel!

MÉLANIE.

Après une longue pause.

Ma sœur... vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'eusse été retenue!

Que Cécile eut aimé! Dieu seul..

S C E N E V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNESOEUR CONVERSE.

LA SOEUR CONVERSE à *Mélanie, & Cécile.*

U_{NE} inconnue

Vous demande en ces lieux un secret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle?

MÉLANIE à *Cécile.*

Eh! le rang n'y fait rien,

Ma sœur; il faut la voir.

LA SOEUR CONVERSE.

Tout pour elle intéresse;

Un air noble & touchant se mêle à sa tristesse;

Je crois qu'elle est à plaindre, & que l'adversité..

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE à *Mélanie.*

Hé quoi ! ma sœur ! cette importunité..
Toujours des indigents !

MÉLANIE à *la sœur Converse.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La sœur Converse sort.

S C E N E VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

U N sentiment si dur me surprend & m'afflige.

Remplissez-vous les loix de la religion,

Quand votre ame se ferme à la compassion ;

Quand votre piété farouche, atrabilaire,

Prête à Dieu ces levains de haine & de colere ;

Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaisir

D'aimer le malheureux, & de le secourir,

Dans les larmes d'autrui d'essuyer vos pleurs

mêmes ?

Est-ce-là ton esprit, & tes douceurs suprêmes,

Religion si pure, & si chere à mon cœur ?

Vous n'avez point aimé : je vous l'ai dit, ma sœur ;

Votre dévotion s'irrite sous la haire.

Si vous eussiez aimé, votre zele sévere

D'une grace plus douce eut senti les attraits.
 Le Dieu que nous fervons est le Dieu des bienfaits;
 C'est sa tendresse, hélas! & non pas sa justice,
 C'est l'amour, qui pour nous l'a conduit au supplice.

CÉCILE.

Penfiez-vous que le ciel emprunte votre voix,
 Ma fœur, pour m'éclairer & me dicter fes loix?
 Je-fçais les pratiquer: mais je vois l'infortune
 Affiéger cet afyle, & fe rendre importune,
 Affocier fa plainte aux cantiques sacrés.
 L'autel a des devoirs de tout tems révéérés.
 Ne doit-on pas prier? A votre tour inftruite..

MÉLANIE.

Faisons du bien, ma fœur, & nous priérons enfuite.

S C E N E VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE,
 CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

La Comteffe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus fimples, où cependant fe remarque cette propreté décente, qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiffance, ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneufe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la fenfibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ à *Mélanie & Cécile.*

UNE inconnue, hélas ! mourante dans les pleurs ,
Ose dans votre sein apporter ses douleurs. .

MÉLANIE *vivement à la sœur Converse.*

Sortez.

S C E N E . VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE,
CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

DE l'univers, de tout abandonnée,
Lasse de supporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le sentiment d'une ame aux vertus consacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée .

MÉLANIE à la Comteje avec *atten-*
drissement.

Asséyez-vous, Madame.

Elle s'assied.

CÉCILE *froidement.*

Assurement, nos vœux
Sont adressés au ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immense à peine soulagée,

Cette maison , fans bien , est d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ à ce mot fondant
en pleurs.

A Cécile.

Voilà le comble du malheur,
Madame.. & vous aussi, vous me percez le cœur!
Non, je n'implore point la charité, Madame;
Je demande.. la mort. *Ses larmes redoublent.*

Dieu! quel coup pour mon ame!

MÉLANIE avec transport à Cécile.

Qu'avez-vous fait, cruelle? allez.. retirez-vous;
Vous avez déchiré son cœur.. *Cécile reste encore.*

Eh! laissez-nous.

Cécile sort avec dépit.

S C E N E IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE s'affeyant aux côtés de la
Comtesse & serrant ses mains.

MADAME..

LA COMTESSE D'ORCÉ toujours dans
les sanglots. & n'écoutant point Mélanie.

Quoi! c'est-à cette loi bienfaisante,
Cette religion douce & compatissante!

Où chercher la pitié? de qui l'attendre? ô ciel!

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'est aux pieds de l'autel
Que l'humanité pleure & gémit fans contrainte;
Dans l'ame de Cécile elle n'est point éteinte;

La Comtesse leve la tête, s'aperçoit que Cécile est retirée, & regarde Melanie avec attendrissement.

Daignez lui pardonner. Sa sombre piété
Paraît s'enorgueillir de sa sévérité:
Mais elle vous plaindra.. non, il n'est pas possible..
Qui pourroit vous entendre, & n'être pas sensible?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des secours,
Ni d'opprobres fouiller le dernier de mes jours:
Car je sens qu'au tombeau je suis prête à descendre.
Puisse, ô Dieu, ta rigueur s'arrêter à ma cendre.
Je connais les moyens de hâter ce moment,
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment:
Mais Dieu seul, qui me frappe, a des droits sur
ma vie;

Par ses coups seuls, il faut qu'elle me soit ravie.
Je dois donc m'abaïffer sous le fléau vengeur;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au ciel, supporter l'existence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naissance.
J'eus autrefois un rang, des biens & des honneurs.
L'infortune a détruit tous ces songes flatteurs.
Et, qui m'a pu réduire à ce fort déplorable?.

Elle pleure.

Excusez ce désordre.. un trouble affreux m'accable;
Le malheur jusques-là peut-il humilier ?
Je venois.. quel aveu ! je venois vous prier
De soutenir mes pas au bout de ma carrière..
De me placer enfin , pour traîner ma misere ,
Au rang .. *avec des janalois* , de domestique.

MÉLANIE *avec des larmes.*

Arrêtez.. vous, servir!

Non, Madame.. à vos maux tout sçaura compatir ;
C'est vous , qu'on servira. Je donneroïis ma vie ,
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié.. la tendresse.. on essuyera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas ! sur vos malheurs ?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embrassant.*

Ah ! je vous dois déjà de la reconnaissance :
Mais, mon honneur s'oppose à votre bienfaisance ;
Je sçaurai m'abaisser, servir enfin.. mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils soient offerts,

Madame,

Offensent la noblesse & la fierté de l'ame.
J'expire.. & ce qui rend le trait plus assassin ,
Madame.. *avec des pleurs.* c'est un fils.. qui me
perce le sein.

MÉLANIE *avec un cri.*

Un fils ! le monstre affreux ! & quelle ame assez dure
Peut trahir à ce point le sang & la nature ?

LA

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui.. c'est un fils , un fils par ce sein allaité,
 Madame; il fut à peine en mes bras apporté,
 Qu'il réunit mes soins , mes craintes , mes caresses,
 Le tendre amour de mere , & toutes ses faiblesses;
 Je lui sacrifiai les plaisirs & les rangs ,
 Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants;
 Pour un seul de ses jours je me fusse immolée,
 Et mourant à ses yeux, j'eusse été consolée;
 Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils..
 Ses freres, au tombeau, de mon époux suivis,
 Lui laisserent des droits qu'appuya ma tendresse:
 De son seul intérêt je m'occupois sans cesse;
 Que dis je? avec ces droits je cédaï tous les miens,
 Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
 Mes moindres revenus, tout devint son partage,
 Tout; je ne demandois que l'unique avantage
 De vivre près de lui, près de lui de mourir,
 Et que ce fils si cher eut mon dernier soupir.
 Les penchans trop marqués d'une ame corrompue
 Sous des traits embellis se monroient à ma vue;
 Envain tout m'éclairoit: j'aimois à m'abuser;
 Tant l'amour maternel sçait nous en imposer!
 Je n'appercevois pas dans ma folle tendresse,
 Que ce fils égaroit sa coupable jeunesse,
 Qu'aux plus honteux excès de la perversité
 Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
 Qu'il étoit un ingrat. Enfin il se marie:

Une femme souvent, dans une ame endurcie,
 Porte cette douceur, cet attendrissement,
 Principe des vertus, source du sentiment :
 Son épouse, au contraire, encor plus inhumaine,
 Echauffa contre moi les poisons de sa haine ;
 Ce fils, sur qui j'avois épuisé mes bontés,
 M'accabla de mépris, d'horribles durétés,
 Unit l'insulte amere au plus cruel outrage,
 Des pleurs qu'il fit couler, détourna son visage..

En pleurant.

Il me chasse (1), quel mot ! de ce même château,
 Séjour de mes ayeux, notre commun berceau :
 J'embrasse ses genoux ; éplorée & mourante,

(1) Si quelques personnes, qui, sans doute, auroient peu vécu, pouvoient penser assez bien de la nature humaine, pour soupçonner d'in vraisemblance ce caractère odieux, on leur répondroit par un trait emprunté non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 2 Février de l'année 1767. „ La nommée *Anne de Laloy*, femme de *Jean d'Uran*, est morte le 14 Janvier au village de Vaux-sur-Seine, près Melun, âgée de 99 ans 3 mois & 2 jours ; elle n'a cessé de travailler à la culture des terres qu'environ trois mois avant son décès, & elle a fini ses jours dans une étable à vaches, où on lui permettoit par charité de se retirer. Elle a eu 58 enfants ou petits-enfants, & elle en laisse 53 vivants. Les peres & meres ont-ils jamais offert des exemples d'une pareille inhumanité ?

Je m'écrie : „ O mon fils ! une mere expirante,
 „ Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait,
 „ Seul prix de cet amour , qui pour vous a tout fait :
 „ Le trépas va bientôt terminer mes miseres :
 „ Que je meure du moins dans le lit de mes peres !
 Il ne m'écoute pas : „ Vous , qu'a nourri mon sein ,
 „ Vous voulez donc, mon fils.. que j'expire de faim !
 „ Je vous ai donné tout ; en proie à l'amertume ,
 „ Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin con-
 „ fume.

„ Vous aurez des enfants : je devrois fouhaiter..
 „ Ah ! puissent-ils, cruel , ne vous pas imiter !”
 Sa femme , en ce moment , plus barbare peut-être ,
 Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître ,
 Où s'attachoient encor mes regards expirants..
 Ciel ! & j'ai pu survivre à ces coups accablants !
 Que vous dirai-je , enfin ? tout s'éclipse à ma vue ;
 Je cours chez une amie , & je suis méconnue ;
 Traînant envain partout les horreurs de mon sort ,
 J'arrive en ce séjour.. pour y trouver la mort !

MÉLANIE.

Non, vous ne mourrez point ; vous aurez deux amies,
 Que pour vous consoler le ciel a réunies ;

La Comtesse pleure avec plus d'amertume.

Vous gémissiez ! vos pleurs , en repoussant ma main ,
 Avec plus d'amertume inondent votre sein !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah ! Madame , la source en doit être éternelle.

Vous connaissez mes maux & ma douleur mortelle :
 Apprenez donc mon crime, & jugez si je puis
 Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis ;
 Ce fils.. ce même enfant, qui m'arrache la vie..
 Eut une sœur..

MÉLANIE *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie

De tous ces agréments, dont l'assemblage heureux
 Touche encor plus le cœur, qu'il ne séduit les yeux ;
 Pour me plaire, grand Dieu, tes mains l'avoient
 formée ;

Je lui fermois mon sein, & j'en étois aimée ;
 Ma fille, à mes rigueurs opposant son amour,
 Plus soumise à mes loix, plus tendre chaque jour,
 Sembloit me pardonner, ignorer que son frere
 Emportoit tous les soins de son injuste mere ;
 Un jeune homme modeste, aimable, vertueux,
 D'un rang égal au sien, fit éclatter ses feux,
 Demanda que l'hymen l'unit à ma famille ;
 Ils s'aimoient : insensible aux larmes de ma fille,
 Je l'immole à son frere, éloigne son amant,
 Dans le cloître l'entraîne, y presse son tourment,
 L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
 Bien différent des nœuds d'un flatteur hymenée !

MÉLANIE *troublée, à part.*

De semblables revers..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider son fort,
 J'allai de son amant lui confirmer la mort;
 Sa douleur à ces coups succombe; une parente
 Accourt, de son couvent la retire expirante;
 Cette parente meurt, & je ne puis sçavoir
 Où ma fille a porté ses pas, son désespoir;
 Ma fille est dans la tombe.. & c'est moi, malheu-
 reuse!.

J'ai rendu pour un fils, sa destinée affreuse.

MÉLANIE *encore plus troublée.*

J'ai peine à résister.. &.. plus je vous entends..
 Madame, en ce séjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans.. eh bien!

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie;
 D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Poursuivez.. une mere..

MÉLANIE *rapidement.*

A causé son malheur;
 Un fort aussi funeste entretient sa douleur;
 Elle sçait respecter l'infortune timide:
 Souvent dans cet asyle elle lui sert de guide;
 Son sein compatissant à vos pleurs s'ouvrira;
 Elle plaindra vos maux.. elle vous chérira.

Elle se leve avec empressement.

Madame.. il faut la voir ; vous l'aimerez, Madame!

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant avec
la même vivacité.*

O ciel! il se pourroit.. que vous troublez mon ame!
Guidez mes pas vers elle ; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois..

S C E N E X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ,
MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Com-
tesse & appercevant Euphémie.*

VENEZ, venez, ma sœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ *tombant évanouïe
sur sa chaise, & avec un cri.*

Constance!

EUPHÉMIE *aux pieds de sa mère.*

Ma mere!

MÉLANIE.

Est-il bien vrai? sa mere! ô Providence!

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle,
avec un signe d'effroi & de douleur.*

Ciel! qu'ai-je vu? ma fille attachée aux autels!.

Pour jamais ! . j'ai formé ces liens éternels !
 Ce voile, ce bandeau m'accuseront sans cesse..
 Par quel événement.. instruis-moi.. ta tendresse..
 A de si doux transports tu peux t'abandonner !

Avec des larmes, & embrassant sa fille.

Va, le suprême effort est de me pardonner.

EUPHÉMIE.

Ma mere.. que j'embrasse !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere,
 Ta mere infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en est plus chere.

Elle se releve.

Qui peut avoir causé ce changement affreux ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHÉMIE.

Mon frere !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,
 Qui m'a fait méconnaître, & haïr ma famille,
 Ce fils .. prenant la main à Euphémie, & en pleurant.

A qui j'ai pu sacrifier ma fille..

EUPHÉMIE *vivement.*

Je ne sens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens possesseur,
 Sourd à la voix du sang, au cri de la douleur..
 Ma fille.. (j'eus pour toi la même barbarie)
 Il a chassé sa mere avec ignominie.
 Le ciel étoit, hélas! contre moi courroucé.
 Juge de mes malheurs! La Comtesse d'Orcé,
 Qu'aveugla si long-tems le rang & l'opulence,
 En proye à ces horreurs, qui suivent l'indigence,
 Sans amis, fans espoir, fans nul soulagement,
 Victime du besoin.. du besoin consumant,
 Venoit en cet asyle, ouvert à la disgrâce,
 Attendant le tombeau, mendier une place..
 L'emploi.. de domestique..

EUPHÉMIE tombant dans les bras de
 sa mere, & après une longue pause.

A peine je reviens..

Avec transport & en pleurant.

Vous ne descendrez point à ces honteux moyens,
 Pour soulager le poids d'une horrible infortune;
 Je souffrirai pour vous une vie importune;

Vivement.

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort,
 Que de l'unique soin d'adoucir votre sort,
 De vous venger d'un fils.. je peux.. cette parente,
 Qui du cloître en ses bras me transporta mourante,
 Qui seule dans ces murs me vit rendre à des fers,
 Que je voulois cacher à vous à l'univers,

Ce cœur si généreux m'a laissé l'héritage
 D'un léger revenu.. *rapidement*, qu'il soit votre
 partage;
 J'ajouterai, ma mere, à ce faible secours,¹⁰
 Le travail de mes mains.. j'immolerai mes jours,
 Tout.. je mourrois, cent fois, ô mere que j'adore,
 Pour vous prouver l'amour.

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embrassant.*

Tu peux m'aimer encore,
 O ma fille ! oublier..

EUPHÉMIE.

Je ne songe qu'à vous.

En montrant Mélanie.

Voici votre autre fille; elle est digne de nous;
 Sensible à l'amitié, le malheur l'intéresse;
 Elle réunira ses soins & sa tendresse.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur, dé, à son cœur s'est déclaré,
 Et d'un juste retour le mien est pénétré..

En lui tendant la main.

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Je ne vous ai donné qu'un sentiment stérile.
 Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
 Je rendrois grace au ciel, qui vous doit son appui.
 Le calme, le bonheur ne viennent que de lui;
 Lui seul peut consoler, relever l'infortune.
 Mais ma présence ici pourroit être importune..
Elle fait quelques pas pour se retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des secrets ,

Madame? *montrant sa fille.* Publiez ses vertus , mes regrets ,

Mon repentir , les pleurs que le remords me coûte ,
Tous ses bienfaits..

EUPHÉMIE *embrassant sa mere.*

C'est vous qui m'obligez sans doute ,
Nous pourrons vivre ensemble & pleurer toutes
deux..

Ma mere.. hélas ! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'est toi , qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne songeons qu'au plaisir de soulager ma mere.

Allons.. *Elle donne la main à sa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *appercevant le
cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai-je vû?

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Notre loi , chaque nuit ,
Nous ramene au cercueil , où la terreur nous suit ,
Nous présente la fin qui nous est destinée.

EUPHÉMIE *a sa mere avec un gémissement.*

Oui... voilà mon asyle , & mon lit d'hymenée!

La Comtesse à ce dernier mot pleure, regarde tendrement sa fille, & tombe dans ses bras. Euphémie, après une longue pause, dit à sa mere:

Vous sçavez tous mes maux.

à Mélanie.

Ne m'abandonnez pas ;

Que ce jour voie enfin terminer mes combats !
Hâtez l'heureux instant, où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être consolée.

Le rideau se baisse.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

La toile se lève. On voit une chapelle, un autel sur le côté, un péristyle dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux prosternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés.*

MÉLANIE.

O TOI dont les bienfaits annoncent la grandeur,
 Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
 O mon Dieu, prends pitié des erreurs d'une amie,
 Entends mes vœux, descends dans le sein d'Euphémie ;

Substitue aux transports d'un aveugle penchant,
 Le feu pur de ta foi, ton amour si touchant ;
 Seigneur, contre les sens viens lui donner des
 armes ?

Pourrois-tu rejeter nos prieres, nos larmes ?
 Hélas ! son cœur est fait pour connaître ta loi,
 Pour t'aimer, t'adorer, pour se remplir de toi.
 Tu vois son désespoir, ô Dieu puissant, achève,
 Achève, & qu'elle cède au remords qui s'élève..

EUPHÉMIE.

De la triste infortune asyle protecteur,
 Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu consolateur,
 Seul appui dans mes maux. . *Elle embrasse avec trans-
 port le coin de l'autel.*

Que ma faiblesse embrasse,
 D'un fardeau de douleurs impatiente & lasse,
 Mon ame, en gémissant, vient répandre à vos pieds
 Ses ennuis. . ses remords dans les larmes noyés;

Elle se tourne vers Mélanie.

J'ai voulu les cacher aux regards de ma-mere,
 Et ces pleurs. . dont, grand Dieu, la source encor
 m'est chere,

Retenus trop longtems demandent à couler. .
 Mes soupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
 Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
 C'est un fantôme vain que j'aime, que j'adore,
 Qui sans espoir excite un sacrilège feu,
 Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu;
 Sival, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
 Pour combattre le ciel, & me livrer la guerre;
 L'amour. . a dans mon sein enfoncé tous ses traits;
 Une affreuse tempête y gronde pour jamais!
 Je ne puis décider quels sentiments m'inspirent:
 Deux ames tour à tour m'emportent, me dé-
 chirent,
 O ma religion. . la plus faible est pour toi!
 Il faut pourtant, il faut que tu règues sur moi;

Tout m'en fait un devoir, le ciel, l'honneur lui-même,

Tout, Sinval, me condamne & défend que je t'aime;

L'épouse d'un mortel lui doit sa foi, son cœur;
Et l'épouse d'un Dieu. . ciel ! je me fais horreur.

Elle regarde du côté du périfile.

Son ministre à mes yeux ne s'offre point encore!

Elle se prosterne plus profondément.

O mon Dieu que j'offense, ô mon Dieu que j'implore,

Tu m'as rendu ma mere; ah ! comble tes bienfaits,
Ou. . que dans mon cercueil je trouve enfin la paix!
Ce repos, où mes vœux n'oseroient plus prétendre,
Le refuseras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre?

Elle aperçoit sa mere; à part & avec surprise.

Ma mere!

S C E N E II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *troublée & se levant.*

Où venez-vous? *Mélanie se retire.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *ferrant sa fille dans ses bras.*

Dans tes bras, partager

Tes maux, que je voudrois, ma fille, soulager..

Ah! ce seroit à moi d'éviter ta présence.

On craint ses bienfaiteurs : mais j'aime assez

Constance,

Pour voler au-devant de ses soins généreux.

Et.. tu gémis? ton fort..

EUPHÉMIE.

Mon fort! il est heureux:

A mes embrassements le ciel vous a rendue;

N'accusez point mon cœur, si je suis votre vue..

Elle est agitée.

Non.. je ne vous suis pas.. je venois en ce lieu. :

Ma mere.. je venois.. j'étois aux pieds d'un Dieu..

Hélas! je l'implorois..

Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affaiblissent..

Tu détournes les yeux.. des larmes les remplissent!

EUPHÉMIE comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de sa mere, en fondant en larmes.

Après une longue pause.

Ah! ma mere.. ne puis-je en ce torrent de pleurs

Exhaler mes ennuis, mes regrets, mes douleurs,

Dans ces larmes mourir?. Ma raison impuissante,

Envain, les repoussoit dans mon ame expirante;

Je me suis efforcée, envain, de vous cacher

Un cœur.. que tout trahit : contraint de s'épancher,

Il va vous découvrir les allarmes cruelles,
 Ses agitations, ses blessures mortelles,
 Que loin de les calmer aigrit encor le tems ;
 Vous connaîtrez mes maux, l'excès de mes tour-
 ments..

Rappelez-m'en la cause, &.. vous devez m'en-
 tendre..

... LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton fort quel retour que je ne puis comprendre ?
 Qui ? moi, j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
 Un tableau, qu'aujourd'hui je voudrois effacer
 De mes pleurs, de mon sang.. Ma chere bien-
 faitrice,

Ecartons cette image : elle fait mon supplice,
 Et tu m'as pardonné..

EUPHÉMIE *baisant la main de sa mere.*

Ma mere, c'est à vous

D'accorder un pardon, que j'implore à genoux ;
 Criminelle à regret, c'est moi qui vous offense.
 Gardons sur mes malheurs un éternel silence.

Un Dieu, sans doute, un Dieu qui règle nos destins,
 M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les
 chemins.

Parlons de ma tendresse attachée à vous plaire,
 Du bonheur que j'aurois de consoler ma mere ;

Sa voix s'attendrit davantage.

Parlons.. non, je ne puis surmonter le desir,
 L'impatiente ardeur de m'en entretenir ;

Par-

Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs, mon trouble

Vous le nomment assez.. mon supplice redouble..

Après une longue pause.

De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!

EUPHÉMIE.

Oui, du maître adoré

D'un cœur.. toujours épris, toujours plus déchiré.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait? ciel! l'amour possède encor ton ame!

Quoi! ma fille, ce feu..

EUPHÉMIE *avec transport.*

Plus que jamais m'enflamme;

Mon repos, mes devoirs lui sont sacrifiés.

Je le dis en pleurant, en mourant à vos piés,

Elle montre l'autel.

En attestant ce Dieu, qui me laisse à moi-même,

Qui me voit, chaque jour, dans ce désordre extrême,

Me traîner aux autels.. qui ne m'écoute pas..

Dix ans de désespoir, de larmes, de combats,

Une haine sanglante à mon cœur attachée,

La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,

Le tems, la mort, la mort par qui tout se détruit,

Rien n'a pu m'arracher au trait qui me poursuit.
 Une ombre, sur mes pas fans cesse ramenée,
 Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée,
 L'ombre, hélas! de Sinval : voilà.. quels attentats..
 O ciel! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas!
 Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
 Voilà l'unique Dieu que je fers, que j'adore,
 A qui je cours offrir mon encens sur l'autel!
 Pour des cendres, enfin, je trahis l'Eternel..
 Qu'ai-je dit, malheureuse? ah! Dieu vengeur,
 pardonne,
 Pardonne.. ma raison.. ta grace m'abandonne.

Avec transport.

Ma mere! il n'est donc plus? & quel funeste sort..
 Notre amour.. mon destin.. j'aurai causé sa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ferrant sa fille
 dans ses bras, & en pleurant.*

O ma fille! à mes yeux combien je suis coupable!
 Ta mere.. c'est ma main, Constance, qui t'accable!
 J'ai creusé sous tes pas cet abîme de maux!
 J'ai porté dans ton sein ces éternels bourreaux,
 Cette ardeur sacrilege, & de remords suivie,
 Cet indomptable amour, qui consume ta vie!

Elle la tient toujours dans son sein.

A mes crimes, ma fille, oppose ta vertu.
 Si Sinval au tombeau n'étoit point descendu..

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il respiroit! Sinval!. heureuse en ma misere,

Que ma chaîne à ce prix me paraîtroit légère!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille.. je pourrois adoucir ton tourment!

Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec transport.*

Sinval feroit vivant!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée,

Qui devoit aux autels fixer ta destinée,

Pour jamais t'éloigner & du monde, & de moi;

Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi :

Je supposai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumière!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage du moins à le croire.

EUPHÉMIE.

O ma mere;

Mon cœur ne suffit pas.. mes transports.. mon
bonheur..

Il vit.. ciel, sur mes jours épuise ta rigueur..

Serrant les mains de sa mere.

Que ne vous dois-je point? Sinval.. Sinval respire..

O Dieu, qu'il soit heureux! &.. que cent fois j'expire!

Après une pause.

Mais.. il m'aimoit : comment a t-il pu me laisser?.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

'Tu ne sçais pas encor.. que vais-je t'annoncer?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il cessa de m'aimer? gardez-vous de m'instruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval.. il t'adoroit. Faut-il donc te redire
Ce que mon cœur voudroit, ma fille, se cacher,
Ce que sans cesse, hélas! je dois me reprocher?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte!

Sinval.. que tu crus mort, à son tour te crut morte.

EUPHÉMIE.

En est-ce assez, grand Dieu?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,

Il fuit loin de mes yeux.. son sort est ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne fera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il est affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en sçaurois douter: il est dans le tombeau..
Mais, pourquoi m'arrêter à ce sombre tableau?
Sinval, à mon trépas peut-être moins sensible,
Aura pu soutenir cette disgrâce horrible,
Se consoler.. quel cœur aima comme le mien?
Qu'ai-je dit? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras.. dans le sein d'une épouse..
Il manquoit à ma flamme, ô ciel, d'être jalouse!
Et d'un semblable feu je puis encor brûler!

Où m'enporte un amour, qui veut tout s'immoler ?
En ce moment, c'est moi, moi seule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &c.. que je meure!
Et n'est-il pas heureux, s'il a pu m'oublier ?
Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'affocier ?
Incertaine en mes vœux, de raison incapable,
Toujours plus malheureuse, & toujours plus
coupable,
Mon cœur.. mon cœur ne sçait, aveugle en les
transports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi, jouissant de la vie ;
Non, je ne puis dompter l'affreuse jalousie.
Vous avez cru, *à sa mère.* jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque soulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures ;
Tous les poisons, les feux enflamment mes bleiſures ;
Je ne me connais plus.. je repouſſe en fureur
L'autel, où j'ai forné mon éternel malheur ;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire ;
L'amour au défefpoir eſt tout ce qui m'inspire..
Je rejette mon voile.. en outrageant l'époux,
En outrageant le Dieu.. dont je crains trop les
coups.

S C E N E III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ,
CÉCILE.

CÉCILE à *Euphémie*.

Ce ministre inspiré par un zèle sublime,
Cet organe du ciel, le sage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité*.

Est ici ?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrez.

EUPHÉMIE *vivement*.

Ah! s'il rendoit le calme à mes sens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans son sein de répandre
Mon ame, mes erreurs..

CÉCILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi! toujours armer sa main compatissante!

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux se présente,
Je voudrois un moment lui parler: laissez-nous,
Et songez que le ciel s'appesantit sur vous,

Qu'il n'est pour vous sauver qu'un seul instant
peut-être.

On vous avertira, quand vous devrez paraître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah! ma sœur!

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit;

Ma sœur suit mon exemple, & le ciel la bénit;

Allez.

*Euphémie accablée de douleur est emmenée par sa mère,
qui la tient dans ses bras.*

S C E N E IV.

CÉCILE *seule.*

O DIEU vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du ciel consume la victime!
Ta gloire, ta justice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence, & la livre au trépas;
Pour éclater, répands sur la terre embrasée
Les flammes de la foudre, & non pas la rosée;
L'indulgence aux mortels te manifeste peu:
C'est à des châtimens que l'on connaît un Dieu
Sur sa tête Euphémie appelle l'anathème;
Il faut un pur hommage à ta grandeur suprême;
Prosternée aux autels, & soumise à tes loix,
Je te fers, & te crains..

SCENE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce dans toute sa personne un grand recueillement ; il a la tête ensevelie dans ses habits de religieux.*

CÉCILE *allant au-devant de Théotime ,
& faisant une inclination.*

PARDONNEZ, si ma voix,
Mon pere, interrompant votre saint ministere,
Ose attirer vos pas en ce lieu solitaire,
Quand l'autel..

THÉOTIME.

Etre utile est le premier devoir,
La main, qui peut servir, doit quitter l'encensoir ;
Que voulez-vous ?

CÉCILE.

J'ai cru sur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'est point accoutumée.
Laiſſons, laiſſons au monde, à son orgueil trompé
Tous ces hommages vains, dont il est occupé ;
Ici, la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'est point à nous de chercher à séduire.
Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un stérile desir
D'obliger les humains & de les secourir.

Quel

Quel fujet en ces murs auprès de vous m'appelle?

CÉCILE.

Ce n'est point pour mon ame à ses devoirs fidelle,
Et qui craignant son Dieu, s'abaisse devant lui,
Que mon zèle importun réclame votre appui :
C'est pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuse ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats scandaleux,
Les révoltes d'un cœur indocile à ses vœux ;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devoit éteindre,
Qui meurt d'un fol amour..

THÉOTIME *avec un soupir.*

Elle est, sans doute, à plaindre!

CÉCILE.

Je venois vous presser d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juste & vengeur,
D'opposer son tonnerre au feu qui la consume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume..

THÉOTIME.

Je lui présenterai, plus sûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir, & qui sçait pardonner.

CÉCILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infailible..

THÉOTIME.

Reposez-vous sur moi.. *une pause.* sur une ame
sensible,

Du soin de ramener à son joug oublié
Votre sœur malheureuse, & digne de pitié ;

Je l'attends.

C 5

S C E N E VI.

THÉOTIME *seul.*

QUEL orgueil ! sa piété farouche
 Se forme un Dieu cruel , qui tonne par sa bouche !
 Ne verrons-nous jamais une sage union
 Rapprocher la nature & la religion ?
 Haïra-t-on fans cesse au nom du Dieu suprême ? .
 O malheureux humains !

S C E N E VII.

THÉOTIME , MÉLANIE.

THÉOTIME.

MA sœur , le ciel lui-même
 S'apprête à vous entendre , à calmer vos ennuis..

MÉLANIE *avec modestie.*

Je connais ma faiblesse , & le peu que je suis ;
 J'ai besoin du secours de la faveur céleste ;
 L'homme toujours éprouve une guerre funeste ,
 Mon pere ! je sçais trop qu'à nos sens attachés ,
 Nous sommes sur l'abîme incessamment penchés :

Mais le fort d'une sœur dont je ressens la peine,
 Est aujourd'hui l'objet, qui devant vous m'amène;
 C'est elle dont la voix vous demande en ces lieux;
 Hélas! qu'elle vous doive un destin plus heureux!
 Une sombre langueur se répand sur sa vie;
 Je viens vous implorer pour cette sœur chérie,
 Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ses pleurs:
 Son cœur, né trop sensible, a fait tous ses malheurs.
 C'est à vous d'éclairer, de consoler son ame,
 D'élever ses transports sur des ailes de flamme,
 Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux;
 Daignez lui présenter la clémence des cieus;
 Mon pere, pardonnez, si ma main téméraire
 Touche au flambeau sacré, qui par vous nous
 éclaire:

Mais.. je connais ma sœur; facile à s'allarmer..

THÉOTIME.

Qu'elle espere en ce Dieu, que vous faites aimer.
 De la religion voilà bien le langage!
 Malheur au zele impie, au cœur dur & sauvage,
 Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
 Arme toujours le ciel contre l'humanité!



S C E N E V I I I .

EUPHÉMIE , THÉOTIME , MÉLANIE .

Euphémie a le voile baissé & s'avance avec timidité.

MÉLANIE à Théotime.

MON pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas sur la scène.*

Venez; ma tendre amie;

Ne craignez point: le ciel vous rappelle à la vie;

Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.

Nous possédons enfin ce saint consolateur;

Elle l'amène au-devant de Théotime.

Je vous laisse avec lui.. *en se retirant.* Remporte
la victoire,

O mon Dieu; ce triomphe intéresse ta gloire.



S C E N E IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

Euphémie paraît troublée; elle est encore éloignée, & a toujours son voile baissé.

THÉOTIME.

APPROCHEZ-VOUS, ma sœur; qui pourroit vous troubler?

Mon devoir, mon penchant est de vous consoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas! qui n'a connu les passions humaines?

Qui n'a senti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaisirs, qui trompent les mortels?

EUPHÉMIE faisant quelques pas, & portant son mouchoir à ses yeux.

Ah! mon pere!

THÉOTIME.

Ma sœur, que ces troubles s'apaisent.

Confiez à mon cœur les ennuis qui vous pesent.

Plus d'une épouse sainte a comme vous gémi:

Epanchez vos douleurs dans le sein d'un ami.

Asseyez-vous.

EUPHÉMIE *reste un moment, & s'assied ensuite, ainsi que Théotime; leurs sièges sont à une certaine distance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond soupir, & demeure quelques instants sans parler.*

Hélas! par où commencerai-je? .
 Vous me voyez, d'un Dieu l'épouse sacrilège,
 Tour à tour embrassant, repoussant son autel,
 Opposant à sa chaîne un lien criminel,
 Echauffant mes transports, contre moi révoltée,
 Du crime au repentir tour à tour emportée,
 Ne pouvant étouffer un sentiment vainqueur,
 Le voile sur le front, &.. l'amour dans le cœur..

Elle dit ces derniers mots d'une voix basse.

THÉOTIME *troublé.*

L'amour.. *il se rassure.* il faut le vaincre..

EUPHÉMIE.

Eh! donnez-m'en la force.

THÉOTIME *continuant.*

Avec foi s'imposer un éternel divorce:
 Il faut que vers Dieu seul le cœur soit emporté.
 Eloignons, un moment, la sainte vérité,
 Et n'empruntons ici que la faible lumière
 Qu'à nos regards présente une raison grossière:
 De cette passion, si féconde en malheurs,
 Qui mène au précipice, en le couvrant de fleurs,
 De l'amour.. si trompeur, examinons la suite:
 Quel avenir attend l'ame qu'il a séduite?
 L'intérêt, le parjure, un caprice odieux

Nous enlèvent l'objet , qui fixoit tous nos vœux ;

Sa voix ici est troublée.

Ou.. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle :

Quel revers accablant ! la mort.. la mort cruelle

Nous ravit cet objet , que nous pleurons envain ;

A nos gémissements sourd.. insensible enfin...

Après une longue pause & avec précipitation.

C'est Dieu qu'il faut aimer , croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La sagesse du ciel , mon pere , vous anime :

Mais vous ne pouvez pas sçavoir ce que l'amour..

THÉOTIME *vivement.*

Je sçais..

Il se remet de son trouble , & changeant de ton.

Parlez , ma sœur : depuis quand ce séjour ,

D'un trait si dangereux voit-il votre ame atteinte ?

L'amitié vous écoute : expliquez-vous sans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix traînante.*

Mon triste cœur.. nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un soupir.*

Depuis dix ans !

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le tems.

Envain pour me dompter j'unis toutes les armes ;

Envain je crie à Dieu , je mouille de mes larmes

Son temple , ses autels , cet affreux lit de mort ,

D'où se leve avec moi le crime , le remord :

Je porte cet amour jusques au sanctuaire !

En ce moment encore, à vos genoux, mon pere,
 Plus que jamais, son trouble égare ma raison ;
 Tous mes sens sont remplis de ce fatal poison.

Quatre lustres à peine avoient marqué mon âge :
 J'aimois, j'étois aimée, & qui m'offroit l'hommage
 De son cœur, de sa main, du sort le plus flatteur,
 De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur ?
 Un mortel.. des humains le plus parfait peut-être ;
 Avec tous ses présents, le ciel l'avoit fait naître ;
 Aimable, vertueux, digne d'être adoré..

T H É O T I M E *vivement.*

Que dites-vous, ma sœur ? par l'amour égaré,
 Votre cœur..

E U P H É M I E.

Est toujours rempli de cette image ;
 Je voudrois.. ô mon Dieu, malgré moi je t'outrage..
 De l'hyménée enfin les flambeaux s'allumoient ;
 Déjà ses chastes nœuds aux autels se formoient ;
 Ils alloient nous unir : une main.. qui m'est chere,
 Rompt ces nœuds, nous sépare & comble ma misere,
 Me traîne dans le cloître, y cache mon destin ;
 De ce tombeau je fors, & j'y rentre soudain ;
 J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue,
 Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
 Pour expirer en proie à de sombres fureurs.
 On m'avoit dit, hélas ! que l'objet de mes pleurs,
 Que tout ce que j'aimois n'étoit plus.. il respire,
 Voit ce jour, qui bientôt va cesser de me luire,

Mon pere, & je devois.. je devois moins souffrir..
 Mes tourments.. c'en est fait.. je ne puis.. que
 mourir.

Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
 Cette image gravée avec des traits de flamme;
 Non, je ne puis haïr, détester mes forfaits;
 O mon pere .. *en pleurant.* je l'aime encor plus
 que jamais.

Euphémie a la tête baissée sur ses deux mains jointes.

THÉOTIME.

Que je ressens vos maux, ô chere infortunée!
 Ah! je dois compatir à votre destinée;
 Si vous sçaviez.. moi-même ainsi que vous troublé..
 Dans mon cœur.. dans mon cœur vos larmes ont
 coulé.

Oui, je pleure avec vous; j'appris trop à vous
 plaindre.

Triste ressouvenir, c'est à moi de vous craindre!
 Je m'égare, ma sœur.. il nous faut surmonter
 Cette compassion, qui pourroit vous flatter;
 La voix de mon devoir à regret vous découvre
 Le précipice affreux, qui sous vos pas s'entr'ouvre:
 Rejetez cet amour, source de tant d'erreurs,
 Dont les plus doux transports font même des
 fureurs;

Il est crime souvent, presque toujours faiblesse:
 Il est pour vous l'excès d'une coupable ivresse.
 Ma sœur, je vous l'ai dit: Dieu seul doit entraîner

Nos penchans , nos esprits , lui seul nous dominer ,
 Nous détromper enfin des mensonges du monde ;
 Sur Dieu seul , le bonheur , le pur amour se fonde ,
 Et vous , vous son épouse , au pied de ces autels ,
 Vous traînez le parjure & des liens mortels !

Il lui montre l'autel.

Ce tabernacle saint , où Dieu même repose ,
 Ce voile , ce bandeau , tout contre vous dépose ;
 Ces murs , ces murs témoins du trouble où je
 vous vois ,
 Tout , pour vous accuser , semble élever la voix ;
 Tout va porter aux cieux , vos larmes , votre honte ;
 Ce Dieu , ce Dieu jaloux , il vous demande compte :
 Il lève sa balance , y pèse ses bontés ,
 Vos chûtes , vos refus , vos infidélités ;
 Que lui répondrez-vous ?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez , ô mon pere ;
 Pour appaiser le ciel , dites , que faut-il faire ?
 Je me soumets à tout.

THÉOTIME *avec attendrissement.*

Oublier cet objet..

EUPHÉMIE.

L'oublier !

THÉOTIME.

Effacer jusques au moindre trait
 D'une image trop chere à votre ame attendrie ,
 Eloigner , en un mot , à Dieu seul asservie ,

Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux,
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi! du monde & des sens pour jamais séparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs enivrée,
Je ne pourrois garder, fans offenser les cieux,
De faibles monuments d'un amour malheureux!.

THÉOTIME *d'un ton touchant.*

Le moindre souvenir est un crime, sans doute.

EUPHÉMIE *avec noblesse & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien! cruel.. Mon pere, arrachez-moi le cœur.

Elle met la main dans son sein.

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur,
Des lettres chaque jour de mes pleurs arrosées,
Dans mon sein.. dans mon ame en secret déposées!

*Elle tire de son sein un paquet de lettres qu'elle tient à
la main.*

D'un trop fatal amour cher & seul aliment..
Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment.

Donnant les lettres.

Les voici: c'est en vain que je les sacrifie:
Écrites dans mon cœur.. ah! j'en perdrai la vie.
N'importe. Mon trépas, ciel, va te désarmer!
Lisez, voyez, jugez si je devois aimer..

*Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue sur les
lettres & tombe sans connaissance.*

Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue..

Elle lève son voile.

Mon pere . Dieu ! la mort sur son front répandue .
Dieu , le puniriez-vous de sentir mes malheurs ?

Elle court à lui.

Secourons - le . . Dans ce moment , Théotime a la tête
entièrement hors de son habillement.

Sinval ! je ne puis . . je me meurs.

Elle va tomber à son tour évanouie sur sa chaise.

THÉOTIME revenant à lui par degrés ,
ouvre enfin les yeux , les tourne sur Euphémie & court
se jeter avec précipitation à ses pieds , en lui prenant la
main qu'il arrose de ses larmes.

Constance m'est rendue ! ô ma chere Constance !
Je suis à tes genoux ! avec fureur . Que le ciel s'en
offense :

Tous mes serments , mes vœux , mes liens sont
rompus.

O ma religion . . je ne la connais plus . .

EUPHÉMIE reprenant ses sens.

Sinval ! c'est vous , Sinval ! . elle retombe dans son
accablement.

THÉOTIME toujours à ses genoux.

Oui , c'est moi qui t'adore ,

Que l'amour , la douleur , depuis dix ans dévore ;
C'est moi , qui n'ai cessé d'aimer , de te pleurer ;
C'est moi . . qui veux du moins à tes pieds expirer.

EUPHÉMIE.

En jettant les yeux de tous côtés.

Ah ! Sinval ! dans quels lieux le destin nous rassemble !

Ne pouvant être à nous.. ah! . nous mourrons
ensemble.

THÉOTIME.

Non, tu ne mourras point.. tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus, tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu, malheureux? quelle erreur nous égare?
Regarde, tremble, & vois tout ce qui nous sépare.

THÉOTIME *se relevant avec précipitation.*

Nous serons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir
t'oublier,

Au ministère saint j'ai couru me lier.

Sur la foi d'un récit infidèle & funeste,

J'ai pu former des vœux.. des vœux que je déteste;

Mais mon premier serment, mon vœu le plus sacré

Ont été de t'aimer.. & je les remplirai.

EUPHÉMIE *se levant.*

Nous! aimer! nous! brûler d'un feu si condamnable!

Eh! quel est ton dessein?

THÉOTIME *avec toute la fureur de la passion.*

D'être encor plus coupable,

De rompre tous ces fers, dont je suis enchaîné,

De rapporter un cœur vers toi seule entraîné,

D'exciter ton courage à briser tes entraves,

A laisser dans ces murs gémir tes sœurs esclaves,

De t'arracher d'ici, de traverser les mers,

De voler, s'il le faut, au bout de l'univers,

De chercher, de trouver quelque lointain rivage

Un rocher escarpé, l'ancre le plus sauvage,
 Où loin de ces humains, dégradés par leurs loix,
 De l'homme naturel reprenant tous les droits,
 Content de t'adorer, de consacrer ma vie
 A ce pur sentiment dont mon ame est remplie;
 Je puisse, maître enfin de mon sort, de mes goûts,
 A la face du ciel m'avouer ton époux.

Vivement.

Oui, nous ferons unis par la vérité même :
 L'hymen, n'en doute point, est une loi suprême.
 Eh! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel ?
 C'est un traité sacré; c'est l'ouvrage du ciel,
 Le seul qui soit vainqueur de l'humaine imposture,
 Et c'est le premier vœu qu'ait formé la nature.
 Elle nous prêtera ses bienfaiteurs secours.
 Nous n'aurons pas besoin, pour soutenir nos jours,
 D'aller solliciter la pitié languissante;
 Laissons à ces cœurs durs leur richesse insultante :
 Nous vivrons sans rougir; nous vivrons sans
 remords;
 J'aime : de mon courage attends tous les efforts.
 Il n'est point d'état vil pour le mortel qui pense;
 C'est dans le crime seul qu'est l'abjecte existence.
 Sous mes mains.. sous mes pleurs la terre s'ouvrira;
 En ta faveur la terre à mes soins répondra.
 Dieu, qui verra nos ans couler sous ses auspices,
 De nos simples travaux recevra les prémices.
 Plus tendres, plus heureux, plus zélés chaque jour,

Nous bénirons ce Dieu dans notre chaste amour ;
 Nos enfans rediront notre hommage sincère ;
 Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere ;
 Nous ne l'offensons point ce maître de nos cœurs ,
 Qui sans doute a nourri d'innocentes ardeurs.
 Avant que l'hymenée eut fait briller sa flamme ,
 Un penchant mutuel t'avoit soumis mon ame.

Après un instant de silence.

Dieu , j'ose à cet autel attester ta grandeur :
 Voilà , j'en fais serment , *il met une de ses mains sur*
l'autel , & de l'autre prend celle d'Euphémie.
 l'épouse de mon cœur ,
 Celle à qui pour jamais , l'honneur, le ciel m'engage.

A Euphémie.

Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrêtant.*

De Théotime est-ce là le langage ?

THÉOTIME.

C'est celui de Sinval. . d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me proposes-tu ?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHÉMIE.

Notre honte. Est-ce à moi, qui meurs de ma tendresse,
 De sauver ta vertu d'une indigne faiblesse ,
 De rappeler tes pas dans le crime engagés ,
 D'offrir à tes regards nos devoirs outragés ?
 Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour se retirer.*

THÉOTIME *la fuyant.*

Ecoute..

EUPHÉMIE.

Ah! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la fuyant.*

Tu m'entendras..

EUPHÉMIE.

Va, pars, fuis.. mon ame éperdue.

Pourrois-tu m'exciter à briser mes liens?

Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent sur les miens;

Que de tes pas ici disparaisse la trace!

Que de mon souvenir ton nom même s'efface!

Cher amant.. qu'ai-je dit? il faut nous séparer;

Fuis, laisse-moi mourir, &.. vis pour me pleurer.

Elle fait quelques pas & s'arrête.

Laisse-moi.. fois d'un Dieu le ministre suprême.

THÉOTIME.

Duffé-je être frappé du céleste anathême!

Euphémie s'avance vers le fond du théâtre.

Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle transport!

Que veux-tu, malheureux?

THÉOTIME *la fuyant toujours.*

Ou Constance, ou la mort.

La toile tombe.

Fin du second Acte.

ACTE

A C T E I I I.

Le rideau se lève. Le théâtre représente un caveau funéraire, tel qu'il en existe encore dans nos anciennes églises. On voit plusieurs tombeaux de forme différente, quelques-uns ruinés par le tems; des sépulcres entr'ouverts, dont les pierres sont à moitié brisées; les murs chargés d'épigraphes: d'un des côtés du théâtre, un escalier autour duquel règne une balustrade de pierre; vis-à-vis de l'escalier, une vûte souterraine à perte de vue; à l'extrémité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes surmontées d'urnes qui sont l'emblème de l'éternité: il y a une de ces colonnes sur le devant du théâtre. On observera que les tombeaux sont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au spectateur, & qu'elle se passe au milieu de la nuit.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE seule.

Elle paraît sur le perron de l'escalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, lève les yeux au ciel, s'avance en tremblant,

Tome II.

D

descend quelques degrés, lève encore les yeux au ciel, s'appuie, comme accablée de douleur la main, & ensuite la tête sur la balustrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémissement à la seconde marche, demeure quelques moments dans cette situation douloureuse, se relève, continue de descendre avec le même trouble, & fait quelques pas sur la scène.

DE lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
 A chaque pas tremblante.. incertaine.. égarée..
 Emportant avec moi les enfers, le remord,
 Je marche.. à la lueur.. du flambeau de la mort..

Elle fait quelques pas.

Que sa barbare main ne m'a-t-elle frappée!

Elle pose sa lampe sur un tombeau de forme carrée ; Euphémie y appuie pendant quelques moments les deux mains & la tête, ensuite la relève, laissant une de ses mains sur le tombeau, & tournant ses regards vers le ciel.

O Dieu ! quelle promesse à ma bouche échappée,
 Qu'ai-je dit ? à mon cœur ! mon cœur l'a pu former,
 Et je respire encor ! Dieu ! j'ai promis.. d'aimer,
 De trahir.. tous mes vœux ! Aujourd'hui, dans
 une heure,

Je comble mes forfaits ! je fais cette demeure !
 Sinval, *elle tourne les yeux vers le souterrain.*

Par ce détour, découvert à mes yeux,
 Et qui secrètement conduit hors de ces lieux,
 Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres,

Près de moi, doit se rendre en ces retraites sombres,
 Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
 M'enlever.. pour jamais.. & l'instant est venu!
 A ce terme fatal, mon ame s'épouvante;
 Transfuge des autels, je ne suis plus qu'amante;
 Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
 Est prête à rejeter de mon front sans pudeur
 Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
 Pour y substituer l'appareil du parjure,
 Tous les signes du monde, & d'un art suborneur,
 Monuments de mon crime, & de mon deshonneur!
 De climats en climats étrangere, avilie,
 Je m'expose au malheur, qui suit l'ignominie,
 Au sort de l'apostat, à la nécessité
 D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
 Que sçais-je ? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée,
 J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
 Ma mere, dont mes soins, dont mes faibles secours
 Consoloient l'infortune, & soutenoient les jours;
 Je la laisse expirer de douleur.. de misere..

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du théâtre.

'Qui peut trahir son Dieu, peut bien trahir sa mere.
 Non, je n'oublierai point mes serments, mon devoir:
 Sur Euphémie, ô Dieu, reprends tout ton pouvoir;
 Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
 O ciel! acheverai-je? &.. sois le seul que j'aime;
 Cesse de m'éprouver par des combats nouveaux;

Est-ce à toi , Dieu puissant, de craindre des rivaux ?
 Détruis, anéantis l'amante criminelle,
 Et ranime la foi de l'épouse fidelle;
 Que le profane amour cède à l'amour sacré,
 Ou qu'enfin sous ton bras je meure..

Avec force.

Je mourrai.

Il m'est aisé de perdre un vain reste de vie :
 Mais perdre mon amour, Sinval ! que je t'oublie !
 Que mon cœur se refuse au destin si flatteur
 De vivre pour toi seul, de faire ton bonheur,
 De t'aimer, toujours plus ! non, il n'est pas possible.
 Sois encor plus sévère, ô Dieu, plus inflexible ;
 Redouble mon supplice ; arrache-moi le jour :
 Tu ne sçaurois détruire un malheureux amour.

*Elle va au milieu de la scène en joignant les mains ,
 & les levant ensuite vers le ciel.*

Ah ! femme trop coupable, où t'emporte l'ivresse
 De cet amour, qu'attend la foudre vengeresse ?
 Dieu, dis-tu, ne fauroit vaincre ces mouvements,
 Ces transports criminels, qui soulèvent tes sens :
 Las d'un service ingrat, Dieu t'a congédiée ;
 Pour son épouse enfin, Dieu t'a répudiée ;
 Il n'est plus que ton maître, un juge courroucé,
 Et ton arrêt de mort est déjà prononcé.
 Arrête, Dieu terrible.. *avec attendrissement.*

Hé quoi ! sans qu'il t'offense,
 Le cœur ne peut jouir de sa faible existence,

S'ouvrir au doux plaisir d'aimer, & d'être aimé!
 L'amour y fut, hélas! de ton souffle allumé;
 Oui, tu créas l'amour, pour effuyer nos larmes,
 Pour consoler la vie, & lui prêter des charmes;
 Tout annonce l'éclat de la Divinité,
 Sa grandeur . . & l'amour fait sentir sa bonté.
 Soumise à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
 L'épouse de Sinval t'eut mieux aimé peut-être. .

Elle fait quelques pas.

Malheureuse! poursuis, ose insulter aux cieus..
 Triste jouet d'un cœur, égaré dans ses vœux,
 Je n'ai plus de raison; je me cherche & m'ignore..

Elle va vers le souterrain.

Sinval dans ces tombeaux ne paraît point encore!

Elle revient vers le tombeau.

Ah! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuye.. à jamais..
 Qu'il me fuye.. est-il vrai? sont-ce-là mes souhaits?
 Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendresse!
 O Sinval! ô mon Dieu! je retombe sans cesse;
 Dans ces affreux combats je ne me soutiens plus,
 Et ma faiblesse cede à mes sens éperdus.

*Elle tombe accablée sur une des marches du tombeau,
 les deux bras étendus sur elle.*

S C E N E II.

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les signes de l'inquiétude; il avance, & jette ses regards de tous côtés: la scène est toujours faiblement éclairée.*

THÉOTIME.

MES regards inquiets cherchent envain Constance!

Qui peut la dérober à mon impatience?

Il l'apperçoit sur les marches du tombeau, & court à elle.

Que vois-je? en quel état!

EUPHÉMIE *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah! Sinval, est-ce vous?

THÉOTIME *vivement.*

C'est moi, c'est ton amant, c'est ton fidèle époux,
 Qui ferme pour jamais la source de tes larmes;
 Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments
 de charmes?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendrissement.*

Pourquoi, Sinval?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un séjour détesté :

Tout est prêt.

EUPHÉMIE *avec trouble.*

Tout est prêt !

THÉOTIME *vivement.*

Reprends ta liberté ;

Lève-toi. *Il la relève.*

Suis mes pas ; des amis nous attendent ;

Lui prenant la main.

Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent :

Ne tardons point. .

EUPHÉMIE *appuyée sur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval . .

THÉOTIME.

Tu pleures ! tu gémis !

Tu repousses ma main ? . ne m'as-tu point promis ?

EUPHÉMIE.

J'ai promis. . de mourir.

THÉOTIME.

Maîtresse de mon ame,

Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme !

Tu ne m'aimerois plus !

EUPHÉMIE.

Ah ! cruel ! ah ! Sinval !

Cher amant. . *le regardant avec un attendrissement marqué.*

Un Dieu seul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire ? hé quoi ! n'es-tu pas mon épouse ?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je suis celle d'un Dieu, dont la grandeur jalouse
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au désespoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroye aujourd'hui !
De quoi me parles-tu ? de nœuds que l'artifice,
Que la trahison même, unie à l'injustice,
Que l'erreur t'a contrainte à ferrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi ;
Ose me démentir.

EUPHÉMIE.

Il est vrai, l'hymenée

A ton sort promettoit d'unir ma destinée :
Mais, réponds : si Constance, entraînée aux autels
D'un autre avoit reçu les serments solennels ;
Si l'on m'avoit forcée à devenir sa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame ;
Si le devoir enfin m'eût soumise à ses loix,
Pour rompre cet hymen, parle : aurois-tu des droits ?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompt vengance.

Tout devient légitime à l'amour qu'on offense ;
De cent coups de poignard, & jusques dans ton
cœur,

Ma rage auroit percé celui du ravisseur . .
 Mais ce Dieu que j'adore , & que pour mon
 supplice,
 De ses crimes la terre a rendu le complice ,
 Ce Dieu que le mensonge & la crédulité
 Font servir de prétexte à leur férocité,
 Au gré de leur caprice indulgent ou féroce,
 Il voit du haut des cieux , il voit avec colère,
 Tous ces humains grossiers lui prêter leurs er-
 reurs ,
 Consacrer de son nom leurs stupides fureurs ;
 Non , jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves ,
 Ce joug sous qui s'abaisse un vil peuple d'esclaves ;
 De ces fers odieux ses regards sont blessés ;
 Un volontaire hommage , & non des vœux forcés ,
 Voilà le seul tribut que la raison lui donne ,
 Voilà le pur encens , qui s'élève à son trône.

Rapidement.

Ingrate , c'étoit lui , ce Dieu si bienfaisant ,
 Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux instant ,
 Qui brisoit tes liens , qui terminant nos peines ,
 En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles
 chaînes ,
 Me nommoit ton époux , m'appelloit dans tes bras ,
 Ordonnoit notre hymen . . tu ne m'écoutes pas ;
 Tes yeux couverts de pleurs . . avec tendresse.

O maîtresse adorée ,

Il lui prend la main.

Chère épouse, suis-moi.. mon ame est déchirée;
 Ne me résiste plus; n'attendons point le jour;
 Jette-toi dans mon fein; fuyons de ce séjour;
 Fuyons.. *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne
 funéraire qui est sur le devant du théâtre; Théotime
 l'y suit.*

Hé quoi! toujours à mes desirs rebelle..

Il revient au milieu de la scène.

Tu ne m'aimas jamais! il falloit donc, cruelle,
 Il falloit me montrer, sans nul déguifement,
 Ce cœur, qui peut jouir de mon affreux tourment;
 Il falloit t'opposer au penchant qui m'entraîne,
 Combattre mon projet, satisfaire ta haine,
 T'applaudir de ces nœuds, que l'enfer a tissus,
 Ofer me dire enfin.. que tu ne m'aimois plus,
 Que tu me laisserois une vie odieuse,
 Que tu voulois ma mort.. la mort la plus affreuse.

Avec attendri]ement.

Ah! Constance, & ces coups.. *en pleurant.*

Ils partent tous de toi!

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec
 précipitation.*

Ecoute, cher amant.. Sinval, écoutez-moi;

N'attends pas que jamais Constance dissimule.
 Cédant à ma tendresse, à ce feu qui me brûle,
 Oui, j'avois tout promis; je ne le cache pas;

Oui, je t'immolois tout; je volois sur tes pas;
 Insensible aux dangers, aux menaces de l'onde,
 Je te suivois par-tout, jusqu'aux bornes du monde;
 Je portois mon amour aux plus sombres déserts:
 Avec toi partagés, ils me devenoient chers;
 Je te sacrifiois mon repos, ma patrie,
 Mes serments, mon devoir, ma déplorable vie;
 Mon honneur, mille fois préférable à mes jours,
 Tout, en un mot, ce Dieu que j'offense toujours;
 Pour combler mon supplice, en ce moment encore
 Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore:
 Je le dis à ces lieux par la mort habités,
 A ce ciel dont j'entens les foudres irrités...
 Prête à tomber enfin sur les bords de l'abîme,
 Mes yeux se sont ouverts, & j'ai vu.. tout mon
 crime.

Tu t'élèves envain contre ces nœuds sacrés,
 Par la religion, par la loi consacrés:

Avec noblesse.

Sois mon juge, Sinval; j'en appelle à toi-même;
 Prononce; ose oublier que mon arbitre m'aime;
 Ose écarter l'amour de tes sens prévenus;
 Consulte ta raison, & dix ans de vertus,
 Dix ans, qu'un jour peut-être, un instant va
 détruire;

L'équité te conduit; la probité t'inspire;
 Parle: j'ai contracté, Sinval, avec un Dieu;

Un Dieu même a reçu ma parole, & mon vœu,
 Sinval; & tu voudrois que malgré ma promesse,
 Malgré tous mes serments, que je déments sans cesse,
 Ma lâche trahison m'arrachant à l'autel,
 Rompît ouvertement ce contrat solemnel!

Elle fait quelques pas, en regardant le ciel.

Le crime est digne assez, grand Dieu, de ta colere,
 D'apporter dans ton temple un hommage adultere,
 De nourrir dans mon sein des parjures secrets,
 Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits;
 Non, ne t'en flatte pas, Sinval; ma perfidie
 Respectera du moins la chaîne qui me lie;
 Je sçaurai m'y soumettre, attendant que le ciel
 Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
 Y dompte ton image; ou que la mort plus prompte
 Vienne dans mon cercueil ensevelir ma honte.

Si Constance t'est chere, ose donc l'imiter;
 Renferme ton ardeur; cherche à te surmonter;
 A nos propres regards méritons notre estime;
 Rappelle ta vertu; montre-moi Théotime;
 Ce nom t'instruit, Sinval, de ton devoir, du mien:
 Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien;
 Je dois, sans doute, à Dieu cette force suprême;
 Je pourrois retomber.. sauve-moi.. de moi-même.

*Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers signes
 d'agitation.*

Ah! Sinval, qu'ai-je dit? je connais mon amour.

Elle s'avance vers le souterrain.

Va.. séparons-nous, fuis par ce même détour
 Qui t'a vu.. pour ma honte en ces lieux t'introduire.
 Laisse-moi sur mon cœur conserver cet empire.
 Adieu..

THÉOTIME montrant ce souterrain,
 & parcourant le théâtre avec une sombre fureur.

Ce n'est pas là, barbare, mon chemin.
Il revient sur ses pas.

EUPHÉMIE.

Que dis-tu? réponds-moi.. quel seroit ton dessein?
Il parcourt le devant de la scène, & Euphémie le suit.
 Tes regards enflammés!.. eh! que prétends-tu faire?
Il va du côté de l'escalier; elle court à lui.
 Ah! Sival! où vas-tu?.

THÉOTIME se retournant.

Je vais.. te satisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi?.

THÉOTIME avec impétuosité.

C'est peu que Sival expire de tes coups;
 Le trépas te paraît un supplice trop doux;
 Ta cruauté demande un plus grand sacrifice:
 Tu veux que, sans mourir, sur moi je réanisse,
 Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers,
 Une éternelle mort, des tourments des enfers;
 Tu connais les transports de ces ames sacrées,

Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..
 Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs,
 Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs,
 Chaque jour y maudire une horrible existence..
 De ces antres profonds, creusés par la vengeance,
 Puissent mes cris perçants jusqu'à toi retentir,
 Te troubler, t'arracher un trop vain repentir!
 Oui, pour les épuiser ces châtimens terribles,
 Je vais porter mon cœur, à ces cœurs inflexibles,
 Par un aveu sincère allumer leur courroux,
 Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux;
 Le cloître, dont le zèle exige des victimes,
 Le cloître va sçavoir mes erreurs, tous mes crimes;
 Il sçaura que j'ai pris pour la religion,
 Pour de saints mouvements, mes feux, ma passion,
 Que, lorsqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidele
 hommage,
 C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image;
 Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir;
 Qu'à tes pieds gémissant, il n'a pu te fléchir;
 Qu'une ame sans pitié, barbare, est ton partage;
 Que.. je meurs de douleur, de désespoir, de rage;
 Et j'y cours.. *Il va du côté de l'escalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah! Sinval, arrête..

THÉOTIME *marchant toujours.* }

C'est en vain.

EUPHÉMIE *le suivant.*

Arrête..

THÉOTIME.

Laisse-moi..

EUPHÉMIE.

Tu me perces le sein!

Eh! cruel, est-ce à toi d'augmenter mes allarmes?

Elle se jette avec précipitation à ses pieds.

Vois Constance à tes pieds, les baigner de ses larmes;

Demeure..

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu sçais trop le pouvoir.

Il la regarde avec tendresse.

Constance.. j'obéis.. *Il fait quelques pas en revenant sur la scène.*

Mais remplis mon espoir..

Il se jette à ses pieds.

C'est moi dont la douleur, c'est moi dont la tendresse
Embrasse tes genoux, te conjure, te presse..

Epouse de mon cœur, ne me refuse pas;

Il se relève avec vivacité, la serre dans ses bras.

Viens, sortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant.*

Que veux-tu?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah! dis la mienne;

Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me soutiens à peine.

Pour mes sens défolés, quels combats! quel
tourment!*A Théotime.*

O ma religion.. je me meurs.. un moment;

Sinval, écoute-moi: *elle s'arrête.*

Sçais-tu que la misère,

Le chagrin dans ces murs ont amené ma mere?

THÉOTIME *avec surprise & indi-
gnation.*

Ta mere! ici! quel nom!. l'auteur de tous nos maux!

EUPHÉMIE *avec attendrissement.*

Sinval! elle a repris des sentiments nouveaux;

Sinval! elle est ma mere.. hélas! par notre fuite,

Au malheur, au besoin elle se voit réduite.

THÉOTIME *s'est arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant.. à moi,

Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi!

Ah! tu n'as pas mon cœur: la mere de Constance

Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.

Malgré les bords lointains qui nous sépareront,

Sur son adverfité nos fecours s'étendront ,

Et.. *Il entraîne une feconde fois Euphémie.*

Partons. L'heure fuit ; fous ces voûtes funebres,
J'apperçois s'éclaircir, & tomber les ténèbres.

EUPHÉMIE.

Trahir.. non.. je ne puis.. *Elle tombe fur fes
genoux, les mains levées vers Théotime, comme pour
le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher ;
De ces lieux, malgré toi, je fçaurai t'arracher..
Il la fouleve avec violence & marche vers le fouterrain.

EUPHÉMIE *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux?. Sival.. mon Dieu!.
j'expire!..

Son voile eft en defordre.

Sous tes coupables mains, mon voile fe déchire!.
Arrête.. ciel! ô ciel!. la terre m'engloutit!

*Une des tombes qui font fur la feène, s'ouvre fous les
pas d'Euphémie; la pierre fe brife, & roule avec bruit.
Euphémie eft entraînée dans la chute, & Je trouve à moitié
engloutie dans ce fépulcre. La Comteffe d'Orcé parait fur
l'efcalier, un flambeau à la main, & conduite par Mélanie.*



S C E N E III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE,
LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *appercevant Sival.*

THÉOTIME !

LA COMTESSE D'ORCÉ *laissant échapper le flambeau de ses mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*

Sival !

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime sont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres personnages.*

EUPHÉMIE *à peine revenue de son accablement.*

Enfin, Dieu me punit ;
Je tombe sous son bras ; c'est ici qu'il m'appelle ;
C'est ici qu'il détruit ma substance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements ,
Que vont rouler pour moi des siècles de tour-
ments ,
L'éternité.. terrible à mes regards offerte ;
Ici, j'attends la mort.. & ma tombe est ouverte.

Théotime veut la relever : elle le repousse avec indignation.

Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux,
Et puisse mon trépas te deffiler les yeux!
N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre sépulcrale?
N'as-tu point vu ce Dieu la briser sous mes pas?
Lui-même est accouru m'arracher de tes bras;
Dans ce tombeau, lui-même il m'a précipitée;
Aux pieds de sa justice, il m'a déjà citée;
Il t'y traîne avec moi; ne crois pas échapper
A son glaive.. il menace, il s'apprête à frapper;
Son flambeau te poursuit à travers ces ténèbres;
Lis ton arrêt écrit sur ces marbres funèbres..
La foudre approche, éclate.. elle fond sur nous
deux ;
L'enfer s'ouvre.. Ô Sinval, quels fantômes hideux!
Des spectres agités errent dans ces lieux sombres;
Sous le même linceul, je vois un peuple d'ombres;
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins
d'effroi ,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi;
Ils m'entraînent!. je vais auprès de vous m'étendre,
À vos tristes débris mêler ma froide cendre;
Par vos accents plaintifs cessez de m'accuser.
La colère du ciel ne sçauroit s'appaiser!
O maître des humains, qu'ont lassé mes offenses,
Sur moi seule répands la coupe des vengeances;

Avec attendrissement.

De Sinval, ô mon Dieu, détourne ton courroux,
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups!

En se retournant, elle aperçoit la Comtesse.

Ah! ma mere, c'est vous que ma faiblesse implore,
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere, en ce moment, j'allois.. j'allois vous fuir,
Infidèle à mes vœux, les rompre, les trahir..

De cet asyle saint je marchois vers l'abîme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois.. un Dieu, trop lent à se venger,
Dans cette tombe enfin est venu me plonger..

J'y veux mourir. *Elle se jette sur la tombe & l'embrasse
avec emportement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O ciel!

THÉOTIME à la Comtesse.

Vous voyez votre ouvrage!

*Tous les personnages restent pendant quelque temps dans
un silence profond.*

EUPHÉMIE se relevant avec fureur, &
jettant les yeux sur Théotime.

Je te revois encor! que veux-tu davantage?

Le ciel frappera-t-il sans ébranler ton cœur?

Cruel, n'est-il pas tems que ce ciel soit vainqueur?

Criminels dévoués au terrible anathême,

Combattons - nous toujours contre ce Dieu

suprême?

Attendrons-nous l'instant où rassemblant ses coups,

Son tonnerre, qui gronde, ait éclaté sur nous,
 Qu'il nous ait engloutis, pour venger ses injures,
 Dans une éternité de feux, & de tortures ?
 Du fort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir :
 Sival, cede à ma voix, au cri du repentir,
 A la religion, à Constance, à toi-même ;
 Pour la dernière fois je te dis que je t'aime,
 Que je dois, que je veux dompter ces mouvements,
 Que je veux étouffer les moindres sentiments.
 Si l'amour.. qu'ai-je dit ? si la pitié t'inspire,
 Si mes larmes encore ont sur toi quelque empire ;

Théotime s'attendrit par degrés.

Laisse-moi retourner aux pieds de nos autels,
 Y porter mes remords, mes tourments éternels ;
 Laisse-moi m'immoler à ce Dieu que j'offense..
 Je vois couler tes pleurs : ils prennent ma défense,
 Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras,
 Qui rentre dans ton sein.. ne le repousse pas,
 Sival, cours à ses pieds déposer nos allarmes ;
 Sival.. le repentir pour Dieu même a des charmes ;
 Nos maux l'attendriront ; il se désarmera ;
 Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.

THÉOTIME *en pleurant amèrement,*
& après une longue pause.

Il l'emporte, ce Dieu ; sa grace est dans ta bouche ;
 Je cede à son pouvoir : c'est par toi qu'il me touche ;
 Tu me rends aux autels, à mes devoirs, à moi,
 A dix ans de vertus que je perdois sans toi ;

Mon cœur envain s'éleve & t'oppose un obstacle :
 Tes larmes.. sur ce cœur vont produire un miracle.
 Eh bien! ce mot affreux, le puis-je prononcer ?
 Je vais.. à mon amour.. Constance... renoncer,
 Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore,
 Finir loin de ta vue un destin que j'abhorre,
 T'arracher, te bannir de mes sens éperdus..
 O ciel ! en est-ce assez?. que te faut-il de plus ?

EUPHÉMIE.

Euphémie, ô mon Dieu, retrouve Théotime ?

THÉOTIME.

Ah! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
 Mon cœur l'éprouve trop ; c'est peu que de mourir :
 Connais, sens tous les maux que l'homme peut
 souffrir :

Vois l'abîme effroyable où je me précipite :
 Je m'éloigne.. je pars.. Constance, je te quitte..
 Je pars.. je t'obéis, bien plus encor qu'à Dieu ;
 Constance.. tu reçois mon éternel adieu ;
 Mon ame, de regrets, de douleurs consumée,
 Pour toujours ! . quand jamais tu ne fus plus aimée.

Il se fait violence & sort précipitamment.

EUPHÉMIE *le suivant des yeux jusqu'à
 ce qu'elle ne l'aperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

*Elle tombe les bras étendus sur une des pierres sépul-
 crales.*

S C E N E IV & dernière.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ,
MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embrassant Euphémie avec transport.*

Tu triomphes enfin!
Les transports de la grace ont passé dans ton sein!
O mon Dieu, ma priere est enfin exaucée;
Au rang de tes élus Euphémie est placée.

A Euphémie.

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur:
Dieu lui-même est venu, de son bras protecteur,
T'aplanir le chemin qui mene à la victoire;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où se détruit l'humaine passion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce sublime effort.. je demeure interdite!

A Mélanie.

J'observois tous ses pas; je dévoilois sa fuite:
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au ciel, quand elle a combattu.

MÉLANIE *occupé à secourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante..
inanimée..

Sur son front pâissant la mort même imprimée!

A la Comtesse avec vivacité.

Secourons votre fille.. empresseons-nous.. ô cieux!

Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux!

A Euphémie avec tendresse.

Ma sœur..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere!

O vous, qui trahissez ce sacré caractère,

Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel

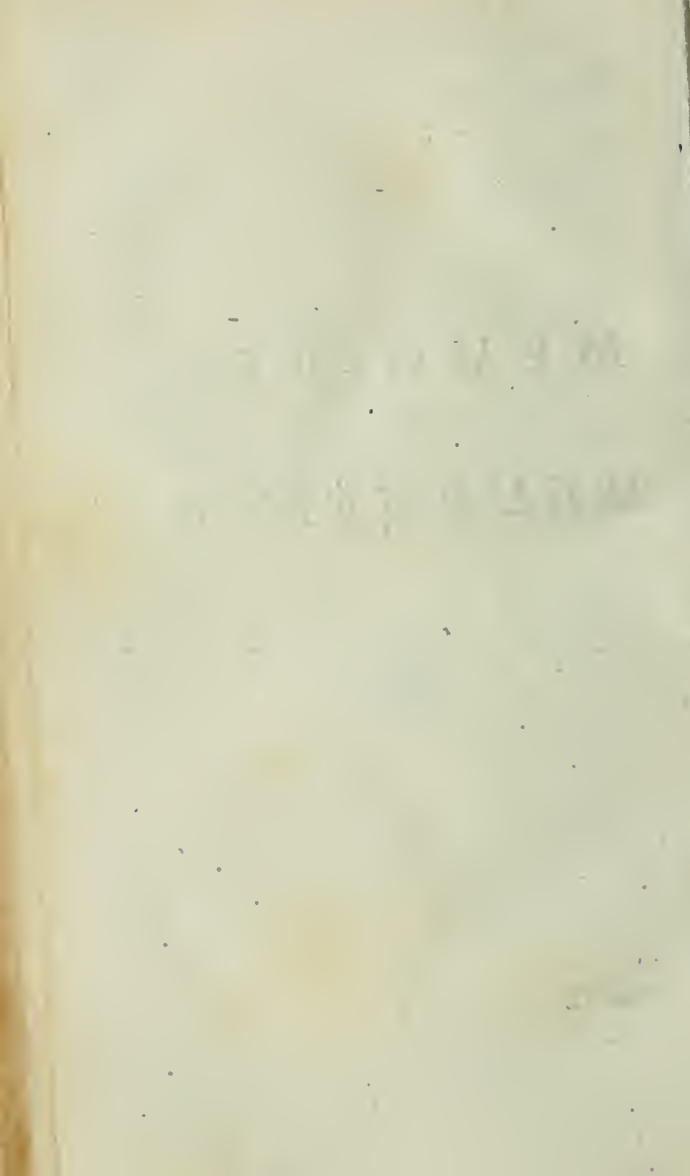
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

La Comtesse, Mélanie & Cécile se réunissent pour arracher à cette situation Euphémie mourante.

La toile se baisse.



M É M O I R E S
D' E U P H É M I E.



MÉMOIRES

D'EUPHÉMIE.

OUI, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'instance; hélas! vous le trouverez inondé de mes larmes; la source en est intarissable. La seule chose qui me fait supporter la douleur de revenir sur le cours de la vie la plus infortunée, c'est que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous instruiront; ils vous feront descendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, si le desir de vous consacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, est une vocation bien déterminée, si l'impulsion du bras céleste se fait sentir dans le pieux transport qui vous anime. Sans contredit, notre état est le plus heureux que l'on puisse embrasser, lorsqu'on se sent appelé par cette voix intérieure & irrésistible qui nous force, nous entraîne & nous arrache à tous les songes & à toutes les illusions de la terre. Mais sommes-nous retenus encore par ces liens

funestes; portons-nous aux autels une ame offuquée de ces ténèbres que la grace seule peut dissiper: quelle guerre intestine, quels pénibles combats nous nous préparons à soutenir! Qu'une pareille situation est un tourment affreux, & que nous offensois ce maître suprême, à qui nous devons un compte exact de nos moindres sentimens!

Vous me croirez, ma chere enfant; je n'ai nul intérêt à vous déguiser la vérité: je touche au moment terrible où cette vérité se laisse voir sans nuages; c'est en quelque sorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs sensibles se ressemblent à peu près, & par malheur pour le mien, il est en droit de donner des conseils aux autres: il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureusement affecté. Je mourrai contente, si vous profitez de ma triste expérience. Les infortunés doivent goûter une espece de consolation, quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expose aux épreuves qu'ils ont esquivées. Il me semble que je recommence avec vous la carrière de la vie, & l'idée que mon exemple pourra vous préserver des cruels événements dont j'ai été la victime, répand de l'adoucissement sur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vu naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains

qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la seule raison ; de la noblesse, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'esprit, voilà les premières chimères qui purent m'en imposer ; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une sensibilité extrême qui se fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe ; tout y prend le caractère énergique des passions ; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à persévérer dans leurs penchans. J'avois beaucoup de tendresse pour ma famille ; je sentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives, & qui remplissent davantage ces desirs insatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point se le dissimuler : il n'est que l'amour qui porte avec soi cette plénitude de sentimens, & qui fixe l'inquiétude de ces desirs rarement satisfaits. Quel bonheur pour une ame susceptible de toute l'étendue de cette passion, quand un Dieu même en est l'objet ! qu'alors elle est suivie de plaisirs purs & inaltérables. Mais ma destinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeuses du monde, & je devois servir d'instruction aux esclaves insensés des attachemens terrestres.

Un des amis de mon pere nous présenta le

Chevalier de Saint Albon comme un parti qui pouvoit me convenir pour la fortune & pour la naissance; ce fut à mes yeux ses moindres qualités. Une physionomie noble & intéressante, des graces sans affectation, une taille élégante & majestueuse, le sentiment même qui parloit par sa bouche, un air d'honnêteté & de vertu répandu sur toute sa personne, ce charme enfin qui nous attire, nous subjugue, & qu'on ne peut définir: voilà ce qui me frappa tout à coup, & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il sembloit que la nature eût choisi de tout tems Saint Albon pour être mon époux; nous avons les mêmes inclinations, la même sensibilité; nos ames furent bientôt enchainées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traîne encore les restes jusque sur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous sommes, pouvons-nous bien nous connaître, & distinguer la véritable cause de nos sentiments? Hélas! Je frémis de m'interroger, de porter la lumière dans ce cœur expirant, & déchiré par mille blessures! Malheureuse! Est-il bien vrai que ce soit Dieu seul qui fait couler tes larmes?

Les parents du Chevalier & les miens étoient d'accord; mon pere surtout ne desiroit rien tant que ce mariage; il m'aimoit tendrement, c'étoit dans son sein que j'allois me consoler des duretés

de ma mere: mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qui l'occupoit; elle lui eut sacrifié mon pere même: avec de telles dispositions, il est aisé de juger qu'elle m'étoit peu favorable. Mon mariage cependant, malgré tous les obstacles qu'y apportoit ma mere, n'avoit pu se différer; je touchois au moment qui devoit sceller mon bonheur. Jamais Saint Albon ne m'avoit paru plus digne d'être aimé; il réunissoit tous les agréments, toutes les vertus. Le jour est fixé où ces nœuds si chers doivent se former. La veille de ce jour heureux, je sens une mélancolie subite s'emparer de moi; quand j'aurois dû me livrer à la joie, je m'abandonnois à la plus profonde tristesse; je m'enfonçois dans un morne accablement; mes regards se partageoient entre mon pere & le Chevalier, & par un mouvement involontaire, des pleurs couloient dans mon sein; une voix secrete y gémissoit sourdement. Le soir, avant que de me retirer, j'embrasse mon pere, je lui demande plusieurs fois sa bénédiction; je revenois sans cesse dans ses bras; il sembloit éprouver le même trouble: nous pleurions ensemble. Enfin nous nous quittons, comme si cette séparation devoit être éternelle, & je me traîne à mon lit avec une épouvante que je ne pouvois repousser. Envain je me disois que mon sort alloit être lié à celui d'un homme adoré, qui

n'avoit d'autre desir que de me rendre la plus heureuse des épouses, qui seroit le plus tendre ami de mon pere; cette perspective si flatteuse que j'envifageois, faisoit place, malgré moi, à des images lugubres, à des pressentiments funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées sombres & sinistres, je cède au sommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux songes est une de ces faiblesses de l'esprit humain, que rejette absolument la raison: mais le mien a tant de rapport avec les tristes événements de ma vie, qu'il m'est indispensable de vous en parler; je le mets à la tête de mes infortunes; c'est par ce songe effrayant que j'entre en quelque sorte dans cette longue carrière de disgraces, où la mort est prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin spacieux, j'en admirois la beauté. Ce spectacle change. Je ne vois plus qu'un désert, qu'un lieu de désolation; je suis retirée de la tristesse que m'inspiroit ce séjour, par de longs gémissements qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une église d'une hauteur immense, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégouttoit du sang, & au-dessous de laquelle se lisoit une inscription que je n'ai jamais pu me rappeler; tout ce dont je me res-

sou-

souviens, c'est que cette inscription m'épouvanta. Saint Albon me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y sommes-nous arrivés, qu'on déploie sur nous un linceul funéraire qui enveloppoit aussi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt se brise en plusieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure sans connoissance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une fosse profonde, & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit sur ma tête; j'appellois Saint Albon: une porte s'ouvre; un spectre hideux s'avance & me crie d'une voix sépulcrale: suis-moi; il me conduit par un long souterrain; il disparaît. Je parviens à un caveau: j'y apperçois un homme enchaîné, qui pleuroit, les deux mains étendues sur une tête de mort. J'étois ensévelie dans une piece de drap noir, & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi; le mort qu'on portoit se leve du cercueil, me presse dans ses bras; le froid qu'il répand dans mon sein, produit une impression si forte que je m'éveille en sursaut.

Mes sens disputoient encore contre les traces de ce songe horrible: j'entends ouvrir ma porte; la peur me saisit; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement? On me répond: „ venez promptement, Mademoiselle.

„ il n'y a point de tems à perdre ; Monsieur
 „ votre pere veut vous voir. — Mon pere me
 „ voir ! — Oui , Mademoiselle , ne différez
 „ point , il se meurt.”

Je veux interroger le domestique : il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel spectacle me frappe ! mon malheureux pere succombant sous une attaque d'apoplexie , & expirant entre les bras d'un piêtre & d'un médecin ; ma mere pleurant à ses côtés , & mon frere aux pieds du lit , regardant ces objets de terreur d'un œil assez indifférent , & comme préparé au désastre qui nous menaçoit. „ Ah ! c'est vous , ma fille ,” me dit mon pere d'une voix embarrassée & presque éteinte ; „ venez , ma chere Constance , approchez ; je n'ai plus que quelques momens à vivre ; je veux que ce soit vous qui me fermiez les yeux. Madame ,” ajoute-t-il , en se tournant vers ma mere , „ si je puis me flatter d'avoir encore après ma mort quelques droits sur votre amitié , daignez-vous intéresser au bonheur de notre chere fille : hâtez son mariage. Mon fils ne me défavouera point ; il ne doit pas être jaloux des marques de bonté que vous accorderez à sa sœur ; je vous en conjure : faites-lui oublier ma perte ; qu'elle me retrouve en vous.” A ces mots je tombe , en fondant en larmes , dans le sein de mon pere , qui faisoit

des efforts pour se lever & pour m'embrasser ; j'étois mourante avec lui. Je fors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier : il n'est plus ! Je retombe dans mon anéantissement , & j'en reviens pour sentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet, je perdois tout dans ce pere si chéri. C'est alors que je commençai à entrevoir le funeste avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon mariage déplaisoit à ma mere ; elle étoit maîtresse de tous les biens , & mon frere avoit toute sa tendresse. La présence du Chevalier adouciſſoit ma tristesse, sans la dissiper ; mon estime égaloit mon amour ; je trouvois l'ami le plus zélé, le plus respectable dans le plus tendre des amants ; il n'avoit point employé la séduction pour me plaire : c'étoit son cœur sensible & généreux, qui m'avoit charmée ; j'ose dire qu'il étoit un assemblage des perfections humaines, & je me défiois enfin de l'espérance flatteuse, qui m'avoit trop abusée, de posséder un époux si accompli : j'avois éprouvé que le ciel se plaît à trahir nos vœux à l'instant même qu'il paraît nous favoriser le plus. Ma mere ne tarda point à réaliser mes craintes. „ Mademoiselle, ” me dit-elle peu de jours après ce triste événement, „ songez à m'obéir ; préparez-vous à un voyage „ qu'exige la décence ; ce soir vous ne ferez

„ plus ici.” Je veux repliquer : on m'impose silence, & je retourne à mon appartement, incertain si j'existois encore.

Eh bien! m'écriai-je, mes pressentiments étoient-ils fondés? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la source de toutes mes afflictions? O mon pere, vous n'êtes plus! vous n'êtes plus! le ciel ne m'a laissé la vie que pour vous pleurer éternellement; & pourquoi ne m'a-t-il pas précipitée avec vous au tombeau? mon cercueil du moins seroit près du vôtre... Voilà donc le sort qui m'étoit réservé?... Où est Saint Albon? où est-il? que vais-je devenir? je ne le verrois point? je m'éloignerois de ces lieux, sans être assurée qu'il m'aimera toujours, que notre amour triomphera des obstacles! il y faut renoncer.. Non, Saint Albon ne sera point mon époux.. il ne sera point mon époux!..

Je m'arrache à l'excès de mon désespoir; pour essayer si j'aurai la force d'écrire au Chevalier. Déjà ma main tremblante avoit tracé quelques lignes; ma mere entre avec fureur, & me demande ce que je fais? Mon embarras me trahit; elle surprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la suivre; je me jette à ses pieds. — „ Ma mere, où voulez-vous me conduire? Du moins, avant mon départ, que je voye un instant, un seul instant, l'époux que

„ vous me destiniez. N'est-ce pas vous & mon
 „ pere qui m'avez permis de lui donner ce nom ?
 „ N'aviez-vous point flatté mon pere-expirant ?...
 „ Ma mere, vous ne m'entendez point; vous ne
 „ voyez point ma douleur; j'embrasse vos ge-
 „ noux, je les arrose de mes larmes; plongez-
 „ moi dans un cachot; donnez-moi la mort, la
 „ mort la plus cruelle; mais que je voye encore
 „ Saint Albon, que je lui dise encore.... Ne
 „ suis-je plus votre fille ? Déchirez donc mon
 „ cœur; reprenez la malheureuse vie que je vous
 „ dois.... Quel est mon crime? Vous m'avez
 „ été toujours chere; oui, ma mere, je vous ai
 „ toujours aimée, malgré vos rigueurs.... Est-ce
 „ vous qui me percez le sein ?”

J'étois mourante à ses pieds que je ne voulois
 point quitter. „ C'est donc là, Mademoiselle,
 „ répond ma mere, le fruit de la sage éducation
 „ que vous avez reçue? Vous avez abusé de
 „ l'aveugle tendresse de votre pere? & depuis
 „ quand une fille de votre âge a-t-elle le droit
 „ de céder à ses caprices, aux égarements de
 „ son cœur? Qui vous a dit que j'approuvois
 „ votre mariage avec Saint Albon? Les tems
 „ sont changés, Mademoiselle; je suis maîtresse
 „ de votre sort, & ma volonté doit déterminer
 „ tous vos sentimens. Je n'ai point d'éclaircis-
 „ semens à vous donner sur ce que je déciderai.

„ à votre égard : il vous suffit d'apprendre, en
 „ ce moment, que mon dessein est que vous
 „ m'obéissiez sans réplique.” Auffitôt des do-
 mestiques me portent expirante dans un carrosse ;
 où ma mere étoit déjà montée avec mon frere ;
 tous deux pendant près de cinq jours m'accab-
 lent de leur inhumanité. Nous arrivons aux
 portes d'un couvent ; „ c'est-là, Mademoiselle, ”
 me dit ma mere du ton le plus dur, „ le nou-
 „ veau séjour que je vous ai choisi. Souvenez-
 „ vous que je réglerai ma conduite sur la vôtre,
 „ & que votre destinée est entre vos mains.” Ce
 furent ses dernieres paroles ; elle ne me laissa
 pas le tems de lui répondre ; nous étions entrées
 dans le couvent ; j'étois transportée dans un
 monde inconnu, enfermée dans une espece de
 prison, loin de la maison paternelle, loin de
 tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, loin du
 Chevalier ; & tous ces coups de foudre m'avoient
 écrasée à la fois.

Quelle image effrayante, lorsque revenue de
 ce tumulte de chagrins imprévus, je pus me ren-
 dre compte de mon horrible situation ! Je ne
 voyois autour de moi qu'un abîme immense de
 maux ; il ne me restoit pas même la dernière
 ressource des infortunés, cet espoir consolant,
 le seul ami qui nous suive jusqu'au tombeau. J'é-
 tois partie sans avoir vu Saint Albon ! je me

eroyois certaine, oui, certaine que je ne le verrois plus, qu'il cesseroit de m'aimer.. je repousois toute idée moins affligeante. Ah. Dieu! & l'ame ne succombe point à de pareils assauts!

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans ma chambre; je l'embrassai en versant un torrent de larmes; je lui adressai une prière étouffée dans les sanglots.

Ah! ma chere fille, c'est bien dans le malheur qu'on sent l'existence d'un Dieu! l'infortune se jette avec transport au-devant de ce suprême consolateur; elle le voit, lui parle, lui offre ses peines; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami sur la terre; non, il n'y en a point d'autre. Mon Dieu, mon Dieu, lui criois-je du fond de mon cœur, je n'ai d'appui de parents que vous, que vous seul, ô mon Dieu; prenez pitié d'une malheureuse qui ne vous demande que la mort.

Deux sœurs converses entrent & fouillent dans mes poches, en rejetant ce procédé sur des ordres précis de ma mere. On m'ôta un crayon, des lettres du Chevalier, qui étoient l'unique adoucissement à mes maux; on ne me laissa de livres que l'Imitation de Jesus-Christ. Que la religion, ma chere amie, a d'onction & de douceur dans ce livre admirable! il n'y a point de

traité de morale , point de philosophe ancien ou moderne , qui approche de cet excellent ouvrage ; on diroit qu'un Dieu de bienfaisance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie , & combien de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami , le dépôt de mes larmes !

Cependant un souvenir trop cher , loin de s'affaiblir , prenoit chaque jour un nouveau degré d'intérêt. Saint Albon n'avoit jamais eu plus d'empire sur mon ame ; je lui confiois mes peines , comme s'il eût été présent ; je lui répétois les sermens d'un amour éternel ; je lui demandois si le sien ne s'étoit pas ralenti , & je finissois tous ces entretiens par ne point douter que le Chevalier ne m'eût oubliée. Il semble que la sensibilité s'attache plus aux images funestes qu'aux promesses d'un fort flatteur ; on diroit que le malheur est l'état naturel de l'homme ; c'est toujours sur cette triste perspective que retombent ses regards , & les miens ne cessoient de s'y fixer .

Je passai plusieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma douleur , mes vives sollicitations , rien n'avoit pu fléchir la sévérité du cloître. Tout m'étoit étranger ; tout se retiroit de moi ; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des consolations que je n'y trouvois point. Enfin , ne pouvant plus suppor-

ter cet horrible fardeau de mes chagrins , je conçois le dessein de m'affranchir de l'esclavage. Cette résolution d'abord m'effraya ; je ne me dissimulai pas les suites qui en résulteroient , la difficulté d'employer des moyens honnêtes de subsister , la nécessité de me soumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune, plus que tout cela, les soupçons inévitables auxquels je m'exposerois. Je m'écrie : non, je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle est mon espérance ? De recouvrer ma liberté ? Et pourrai-je vivre un instant, si je suis déshonorée ? Que dira-t-on de moi ? On me croira coupable ; je serai condamnée à un avilissement éternel ; je mourrai dans le désespoir, & mon opprobre me survivra ; peut-être que Saint Albon lui-même... s'il alloit me soupçonner....

Un moment après, j'embrassois des idées contraires. — Mais je suis une misérable prisonnière qui brise ses fers ; il n'y a que la fuite qui puisse m'arracher de cette espèce de tombeau, où, selon les apparences, je dois être ensevelie pour toujours : je ne vois pas enfin Saint Albon ; du moins je sçaurai s'il vit encore, dussé-je apprendre qu'il ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette dernière idée, qui bientôt eut détruit toutes celles qui s'opposoient à un parti aussi violent. Que-

m'importe, me disois-je, ce qu'on pensera de moi? la vertu dépend-elle du bruit public? Ne me suffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma conscience? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, si la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher? J'aurai l'estime, j'aurai la tendresse de Saint Albon; il sçaura que lui seul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chere fille, où nous conduisent les passions; l'excès de leur déreglement, est de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile spécieux.

L'amour l'a donc emporté sur la bienséance, le devoir, l'honnêteté, la religion! Je fais des cordes de mes draps, & je descends par ma fenêtre dans le jardin; j'y avois déjà fait quelques pas: un chien s'élançe; je tombe en poussant des cris affreux, & je perds l'usage de mes sens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de plusieurs religieuses, qui étoient accourues au bruit: elles me traînent chez la supérieure, qui ordonne que je sois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'on écrivît à ma mere & que sa réponse décidât de mon sort.

Rendue à ma prison, je m'endormis, si l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantissement attaché aux grandes dou-

leurs, seroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Être suprême, qui veille sans cesse à notre conservation? Il vouloit, sans doute, me punir; il permit que je fusse réveillée de cette léthargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des sœurs converses qui me servoient, me fait signe qu'elle avoit quelque chose à me communiquer; j'ai l'adresse d'écarter pour un moment sa compagne : aussitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de son sein : à peine m'en suis-je faisie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renversent à terre comme frappée de la foudre. „ Il vous est resté; Mademoiselle, des „ amis qui ne cessent de s'intéresser à votre fort. „ On ne sçait comment vous préparer à l'événement dont il faut, de toute nécessité, que vous „ soyez informée; vous êtes dans l'asyle de la „ religion: c'est elle qui vous soutiendra contre „ ce revers inattendu... Le Chevalier de Saint „ Albon n'est plus digne de votre tendresse... son „ cœur a changé; en un mot, Mademoiselle, il „ s'est élevé entre vous & lui une barriere insurmontable... le Chevalier vient de se marier...” On continuoit dans cette lettre de me plaindre, & de me donner des conseils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri : le Chevalier est marié! Ensuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit

que mon cœur, qui existât pour sentir tout l'ex-
cès du désespoir. Je restai plusieurs semaines
dans ce déplorable état. Si je formois encore
quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promp-
tement d'une existence qui m'étoit odieuse. J'al-
lois expirer : je touchois à ce moment où l'on
goûte une sorte de satisfaction à quitter la vie,
comme un malheureux, qui, gémissant sous un
fardeau, se trouveroit soulagé, s'il venoit à en
être débarrassé. Une voix, qui ne m'étoit pas
étrangere, se fit entendre à mon oreille; je leve
les yeux : je reconnois ma mere, ma mere ! l'au-
teur de tous mes maux; la nature avoit encore
des droits sur mon cœur presque éteint : je l'em-
brasse avec transport. „ Il m'a donc trahie ! il
„ en a épousé une autre !... ” Ces mots me sont
à peine échappés, que je retombe sans force sur
mon lit. „ Que voulez-vous dire, ma fille, ” me
répond ma mere ? „ Saint Albon n'a point été
„ marié... ” Je me releve. — „ Saint Albon
„ m'aimerait encore ?... Hélas ! poursuit ma
„ mere, puisses-tu l'oublier ! il faut se résigner
„ à Dieu ; il tient nos destinées dans ses mains.
„ Non, le Chevalier n'est point marié, ” ajouta-
t-elle avec un profond soupir, „ mais... —
„ Achevez, ma mere, qu'allez-vous m'appren-
„ dre ? — Saint Albon... — Eh bien ! Saint
„ Albon... — Est-ce que tu ne m'entends point ?

„ Mon embarras t'en dit assez. Saint Albon...
„ Ma fille... Il n'est plus. — Il n'est plus! — Il
„ est mort, il y a déjà quelque tems;” & aussitôt
elle me presse contre son sein.

Ma mere passa une quinzaine de jours avec moi; je n'avois à la bouche que le nom du Chevalier; chaque instant que je me trouvois seule, je voulois me percer le cœur; l'instrument homicide étoit sur ma poitrine: la religion venoit m'arrêter la main. Hélas! si ce n'étoit à l'Etre suprême qu'est réservé le droit de prononcer sur nos jours, pourquoi supporterions-nous une existence importune? Quelle ressource pour les malheureux, que de pouvoir se jeter dans les bras de la mort!

Ma mere écrivit à une de mes tantes paternelles. Cette respectable parente ne tarda pas à se rendre auprès de moi; elle fut touchée de mes maux: elle m'emmena avec elle dans une petite terre, où elle s'étoit retirée loin du monde; son revenu médiocre lui suffisoit pour soutenir l'état borné qu'elle avoit embrassé. Ma mere n'avoit fait entendre que mon frere étoit sur le point de se marier, & que j'avois peu de bien à espérer; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçasse à rentrer dans la maison qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me

consoler; je pleurois librement devant elle; j'avois perdu St. Albon; tout m'étoit devenu insupportable; je voyois partout l'ombre du Chevalier; je l'entendois gémir & me reprocher sa mort. Je me redisois souvent: c'est moi, c'est moi qui l'ai précipité dans cette tombe, où je brûle de le rejoindre; notre séparation lui aura coûté la vie, & ne sçais-je pas combien il est affreux d'être privé de ce qu'on aime? St. Albon, quoi! tu n'es plus! & je n'ai point recueilli tes derniers soursirs! tu n'as pas reçu les miens! je ne suis point expirée à tes yeux! je mourrai, je mourrai, après toi! j'ose vivre encore, & tu n'existes plus!

Il n'y avoit que Dieu seul qui pût guérir de si profondes blessures: je résolus de recourir à lui. Je priai ma tante de souffrir que je m'enfivelisse dans un couvent, & que j'y fusse attachée par un lien éternel: cette digne parente persista longtems dans ses refus; j'obtins enfin son consentement; ce fut elle-même qui me conduisit à l'abbaye de **; je l'engageai à garder le silence sur ma démarche, & surtout à ne point en instruire ma famille qui paraissoit s'intéresser si peu à mon sort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je, ma chere fille? Mon noviciat expiré, je pris le voile; j'avois mesuré toute l'étendue de mon tombeau: je m'y plongeai

vivante; mes vœux, mes vœux furent prononcés; quel mot! quelle image! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'imposoit ce ferment terrible; eh! combien de fois s'est-il élevé contre moi!

Ma tante fidèle à l'observation de sa promesse, n'étoit point accompagnée de domestiques, lorsqu'elle venoit me voir; sa présence & son entretien étoient un soulagement au chagrin dévorant qui me consumoit. Une maladie subite m'enleve cette chere bienfaitrice, & elle emporte avec elle dans le cercueil, le secret de ma nouvelle situation & de ma retraite.

Cette perte me causa une affliction qui me fit sentir que la douleur est sans bornes. Je ne tenois plus à la société que par ce lien, & il venoit d'être rompu. Mon état étoit précisément celui d'un être malheureux qui jusqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice, & qui, à cette affreuse nouvelle, y seroit retombé pour jamais.

Me voilà donc seule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même! Que je m'étois trompée, quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels! hélas! en changeant d'habit, avois-je changé de cœur? avois-je pu faire des serments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir? comment donner à Dieu une ame où dominoit le souvenir d'un homme? Saint

Albon n'étoit plus : mais il vivoit encore pour un amour qui se nourriffoit de ses larmes. Il m'échappoit des regrets sur le sacrifice de ma liberté , sans pouvoir me dire pourquoi je les formois ; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet , quel autre bien , quelle autre situation convenoient plus à mes málheurs , que l'obscurité du cloître & une espece de mort perpétuelle ? dans quel sein m'étoit-il permis de répandre des pleurs , si ce n'étoit dans celui de Dieu , & cependant mes jours n'étoient qu'un tissu de parjures & d'infidélités envers lui ; Saint Albon en quelque forte lui déroboit l'hommage que tout ce qui respire doit à ce suprême bienfaiteur. Que le cœur humain est enveloppé d'épaisses ténèbres ! & si l'on avoit le secret d'y lire , qu'on trouveroit peu d'hommes qui ne fussent point coupables ! je l'étois , sans doute ; quand sous un maintien religieux , je conservois en moi des sentimens si opposés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une passion dont l'objet est détruit , puisse subsister & même s'augmenter ; ma fille , ce n'est que dans la retraite que l'on aime ainsi ; le cœur n'y connaît point cette dissipation qui le fait errer dans ses goûts , qui lui ôte de ses forces en multipliant ses desirs ; une ame isolée , solitaire , se concentre dans une affection , en fait son unique pensée ,
son

son seul aliment, s'y attache toute entière; c'est pour elle qu'il n'y a ni tems, ni espace, que l'objet absent prend tous les charmes de l'objet présent, que les morts revivent, que les images se réalisent; c'est dans l'ombre & l'effroi du silence que la sensibilité vient à bout de surmonter tous les obstacles, & qu'elle déploie toute l'étendue de ses facultés. Hélas! cette sensibilité faisoit mon éternel supplice; c'étoit un vautour qui dévorait mon cœur, sans cesse renaissant pour lui servir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux; toujours criminelle envers Dieu, toujours consumée pour St. Albon d'un amour aussi insensé que coupable, me jettant en pleurant aux pieds des autels, les embrassant avec fureur, y portant toute la sincérité, toute l'ardeur du vrai repentir, & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable; tel étoit l'excès des tourments que j'avois à souffrir, & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuse, qu'on nommoit Sophie, voulut bien partager ce fardeau de mes peines secrètes; elle pleuroit avec moi, & essayoit de me consoler; son ame pure & exempte de faiblesse, jouissoit de sa première innocence; c'étoit une glace que le moindre souffle n'avoit jamais ternie; son premier soupir s'étoit élancé vers Dieu; elle lui

avoit consacré toutes ses pensées, tous ses sentimens; elle joignoit à son goût pour la religion une profondeur de raisonnement qui prêtoit de nouvelles forces à sa piété: arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illusion, elle avoit eu le bonheur d'envisager le monde tel qu'il est en effet; il lui paroissoit une carrière immense de faux plaisirs, d'apparences trompeuses, de miseres réelles, de vicissitudes contraires qui emportent à la mort, sans qu'on ait eu le tems de vivre un moment, & elle avoit jugé que les attachemens humains, quelques flatteurs qu'ils nous semblent, n'ont jamais la douceur & la vérité de cette ardeur, de cette flamme si épurée qui nous élève vers le Souverain des êtres, nous concentre dans un amour sans trouble, sans remords, toujours désirant, toujours satisfait, & toujours vertueux. Cette noblesse de sentimens & cette délicatesse de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle, & de plaindre les infortunés que les passions égarent sur la terre; elle voiloit les défauts d'autrui avec soin: sévère jusqu'à la dureté pour elle-même, & indulgente à l'excès pour ses compagnes, elle avoit sçu concilier la sainteté de la religion & la sensibilité de la nature. J'osai verser les larmes de l'amour profane dans ce sein brûlant de l'amour divin. O ma chere

Sophie, daigne me tendre les bras du haut des cieux, où, sans doute, tu as reçu la récompense que tu méritois, daigne encore me protéger, m'aimer, prendre pitié d'une sœur malheureuse qui a tout à craindre de l'éternelle justice; applanis-moi le chemin du tombeau, ce chemin qui m'effraye. Hélas! il faut avoir vécu comme toi pour ne pas redouter la nécessité de mourir.

Cette anie respectable, en me condamnant, me plaignoit avec bonté; le charme de ses exhortations suspendoit mes chagrins, & sembloit me faire goûter pour quelques instans les douceurs de la paix intérieure; c'étoit un rayon consolant qui luttoit contre l'obscurité d'une nuit profonde; elle m'eut rendue maîtresse de cette funeste passion qui m'attachoit encore au souvenir du Chevalier, si ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu seul.

Sophie un jour entre dans ma cellule avec précipitation; elle s'assied en versant des larmes.
„ Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chere bienfai-
„ trice? pourquoi cette douleur imprévue? Ah!
„ ma fille, me répond-elle, je viens d'avoir
„ sous les yeux l'exemple le plus touchant des
„ calamités dont la terre abonde. Laissez-moi un
„ moment reprendre mes esprits; je suis péné-
„ trée de ce spectacle. O malheureux humains!
„ n'est-ce pas assez d'être faibles? pouvez-vous
„ être barbares & dénaturés à ce point?”

Ma curiosité augmente ; je presse Sophie de la fatiguer. „ Je ne sçais trop, poursuivit-elle, si „ j'aurai la force de vous apprendre ce prodige „ d'inhumanité.” Elle garde quelque tems le silence & continue ainsi : „ votre sensibilité, ma „ chere Euphémie, va être mise à une cruelle „ épreuve : mais il est si doux de pleurer sur le „ sort des malheureux & de les plaindre, que je „ me reprocherois de ne vous point faire partager tout ce que j'ai ressenti !

„ J'étois au parloir. Une de nos sœurs converses est venue de la part d'une inconnue me demander un entretien secret. Quelques moments après a paru une Dame d'un certain âge ; tout annonçoit en elle l'adversité ; il étoit cependant aisé de s'appercevoir qu'elle s'efforçoit de conserver la dignité du malheur ; l'intérêt qu'elle excitoit, n'avoit rien de cette compassion qui souvent humilie l'objet qui l'a fait naître. Je me suis empressée de faire asseoir cette Dame & de l'interroger sur les moyens de consolation qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner ; elle m'a répondu par un torrent de pleurs : j'en ai été attendrie jusqu'à pleurer moi-même. Madame, lui ai-je dit, versez vos larmes dans un sein qui vous est ouvert ; ne me cachez rien ; parlez ; c'est un avant-goût du bonheur suprême de pouvoir soulager les infor-

„ tunés ; j'ai peu de facultés , mais mon cœur
 „ même fera à vous. Madame , a-t-elle inter-
 „ rompu au milieu des sanglots & en me ferrant
 „ les mains , je n'implore point des secours hon-
 „ teux ; je ne réclame que des sentiments de pitié
 „ dont je n'aye point à rougir. Je me suis infor-
 „ mée , Madame , des personnes obligeantes
 „ qui habitent ce couvent ; on vous a nommée ,
 „ & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos
 „ yeux pour vous prier , s'il étoit possible” . . .
 (& là elle a baissé la tête avec une espece de con-
 fusion & en balbutiant) „ pour vous prier de me
 „ placer auprès de quelque Dame en qualité de
 „ domestique. A ce mot, elle a pensé suffoquer
 „ dans l'abondance de ses pleurs.

„ O ma chere Sophie ”, m'écriai-je au milieu
 de ce récit , „ il faut lui épargner un tel abaïsse-
 „ ment ; il est des secours plus cruels que le mal-
 „ heur même . . .

„ Ecoutez-moi , poursuivit Sophie , pensez-
 „ vous que votre amie n'ait pas votre délicatesse ?
 „ Madame , ai-je répondu , en lui tendant les
 „ bras , vous ne ferez point réduite à cette extrê-
 „ mité ; on tâchera de vous obliger d'une façon
 „ plus convenable . Elle ne m'a point donné le
 „ tems d'achever , & a repris vivement : je n'ac-
 „ cepterai pas d'autres bienfaits ; je sçaurai des-
 „ cendre aux emplois les plus bas , me cacher

„ dans la poussière; j'ai si peu de jours à vivre!
„ Il faut dévorer ma douleur, me courber sous
„ la main de Dieu. . Madame, il me châtie juste-
„ ment; j'ai mérité ses coups. . A peine a-t-elle
„ prononcé ces dernières paroles, qu'elle change
„ de couleur, & perd connaissance; mes secours
„ la font revenir. Elle reprend: ah! Madame,
„ pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter
„ à notre vie? que je me débarasserois avec joie
„ de la mienne! Mais je respecte la suprême
„ Providence qui m'a frappée; oui, je le répé-
„ te, c'est sa justice même qui me punit, & elle
„ est assez vengée. — Eh! Madame, quelles
„ sont donc vos disgraces? n'y auroit-il pas
„ moyen d'y remédier, sans intéresser la délica-
„ tesse d'une vanité permise aux yeux du mon-
„ de? — Oui, Madame, repart-elle avec un
„ profond soupir, j'ai pu avoir quelque vanité,
„ & c'est ce qui me rend mes revers plus diffi-
„ les à supporter. Je suis née, Madame, bien
„ éloignée de l'état déplorable où vous me voyez.
„ Je suis femme de condition, j'ai eu un rang,
„ des richesses, de l'éclat, & je serois trop heu-
„ reuse aujourd'hui de trouver une place de fem-
„ me de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours
„ le cœur.) Encore une fois, lui ai-je dit, vous
„ ne servirez point, Madame. . Il est inutile,
„ repliqua-t-elle, de me parler d'autres bienfaits;

„ je ſçaurai . . je ſçaurai mourir . . — Mais vos
 „ adverſités ſont-elles d'une nature à ne pouvoir
 „ être adoucies ? — J'ai perdu mon bien ,
 „ Madame , toute conſolation , toute eſpérance ;
 „ j'ai tout perdu , & ce qui augmente mes maux ,
 „ c'eſt qu'ils partent d'une main . . d'une main qui
 „ me fut bien chere . . Croiriez-vous , Madame ,
 „ que le cruel , que le barbare , qui m'a plongé
 „ dans cet abîme de miſere . . c'eſt mon fils . .
 „ c'eſt mon fils ! . . — Votre fils ! — Oui , Ma-
 „ daine , mon fils . . mon fils que j'ai nourri de
 „ mon propre ſein , mon fils que j'ai préféré à
 „ toute ma famille , mon fils pour qui j'ai oublié
 „ mes devoirs , la nature , Dieu même . Je ne vous
 „ entretiendrai point de mes faibléſſes & de mon
 „ idolâtrie pour cet ingrat : reſtée veuve , je lui
 „ ai ſacrifié tous mes droits , tous mes biens ; il
 „ s'eſt marié : ſa femme a achevé d'endurcir ce
 „ caractère monſtrueux . J'ai eſſuyé , Madame ,
 „ des outrages , des opprobres ; rien n'a pu
 „ émouvoir ces deux cœurs dénaturés . Ne me
 „ refuſez point , leur diſois-je , la grace , l'uni-
 „ que grace que je vous demande à genoux , lais-
 „ ſez-moi expirer dans un coin de ce château :
 „ mais que du moins ma cendre ſoit réunie à
 „ celle de mes peres ! J'ai ſi peu de tems , mon
 „ fils , à vous importuner de mes gémiſſemens !
 „ mon cher fils , ſouvenez-vous que je vous ai

„ allaité. . . souffrez que mes derniers regards
 „ se fixent sur un lieu qui a été mon berceau,
 „ qui a été le vôtre, où je vous ai élevé dans
 „ mes bras. . . Ah ! mon fils , étoit-ce à vous
 „ d'être mon bourreau ?

„ Mes sollicitations, mes prières, mon déses-
 „ poir, tout fut inutile. Enfin, Madame, le
 „ mari & la femme m'ont forcée de quitter ce
 „ séjour, qui m'étoit si cher, où je voulois
 „ mourir; ils m'ont abandonnée à l'adversité, au
 „ besoin . . . quel mot, Madame! & mes amis ont
 „ tous suivi leur exemple.”

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une seconde
 fois : „ ma tendre amie, il faut secourir promp-
 „ tement cette mere affligée. Hélas! j'eus une
 „ mere! quel monstre que ce fils! où est cette
 „ infortunée ? que je la voye, que j'effuie ses
 „ larmes! Vous n'avez entendu, continue So-
 „ phie, qu'une partie de ses peines : elle est
 „ d'autant plus malheureuse, qu'elle est déchi-
 „ rée de remords. Non, m'a-t-elle dit, ce n'est
 „ pas assez d'être la plus infortunée des femmes,
 „ j'en suis encore la plus criminelle. La plus cri-
 „ minelle, ai-je répliqué avec étonnement! ch
 „ bien, Madame, jetez-vous dans le sein de la
 „ Bonté Divine. Elle m'en a repoussé pour ja-
 „ mais, répond l'inconnue; ch! comment appai-
 „ ser le cri de ma conscience, ce cri éternel qui
 m'ac-

„ m'accuse, qui me condamne? C'est dans mon
 „ cœur qu'est la source intarissable de mes lar-
 „ mes, c'est-là qu'est mon supplice. J'ai offensé
 „ la nature, le ciel. Comment tout ne seroit-il
 „ pas déclaré contre moi? Je ne puis me récon-
 „ cilier avec moi-même; rien, Madame, ne peut
 „ réparer l'énormité de mes fautes.

„ A ce dernier mot, sa douleur augmente; je
 „ lui parle avec plus de tendresse; je lui remets
 „ devant les yeux le ciel toujours prêt à pardon-
 „ ner, Dieu comme un bon pere qui ne se lasse
 „ point d'ouvrir ses bras à ses malheureux en-
 „ fants; je lui représente que le remords a des
 „ droits sur sa justice, que son amour & sa misé-
 „ ricorde sont infiniment au-dessus de sa sévéri-
 „ té, que s'il est le plus puissant, le Souverain
 „ des êtres, il en est aussi le meilleur. Je sçais,
 „ Madame, interrompt-elle, que Dieu met sa
 „ grandeur à faire éclater sa bienfaisance: mais
 „ quelques inépuisables que soient sa clémence &
 „ sa bonté, il est des forfaits. . Je repars avec
 „ vivacité: il n'en est point, Madame, que le
 „ repentir n'efface à ses yeux. Quoi! Madame,
 „ repliqua-t-elle, vous croyez que Dieu peut
 „ pardonner à la plus barbare des meres? J'eus
 „ une fille, Madame". .

J'interromps Sophie: elle eut une fille? . .

Sophie reprend: „ Et j'ai causé tous ses maux,

„ poursuit cette mere digne de pitié; elle m'ai-
 „ moit malgré ma barbarie, & comme la plus
 „ cruelle des marâtres je lui ai toujours fermé
 „ mon sein” . .

„ Je n'en puis entendre davantage, dis-je à
 „ Sophie; il faut absolument que je lui parle . .
 „ Ma chere amie! si ma mere éprouvoit un sort
 „ aussi affreux, quel plaisir je goûterois à lui
 „ pardonner! Généreuse Sophie, hâtez-vous” . .

A peine prononçois-je ces derniers mots, qu'on
 vient avertir ma compagne que l'abbesse la de-
 mande, & que cette étrangere, qu'elle avoit déjà
 vue, desiroit encore l'entretenir. Sophie rentre
 avec précipitation: „ ma chere Euphémie, voici
 „ cette Dame. . . Cette Dame, m'écriai-je . .
 „ Madame,” dit mon amie à l'inconnue en se
 tournant de son côté, „ je vous laisse avec une
 „ autre moi-même; n'hésitez point à lui confier
 „ vos peines; elle y fera sensible . . je reviens,
 „ je reviens.”

Elle nous quitte. Je continue vivement: „ Ap-
 „ prochez, Madame, approchez; ne craignez
 „ point; oui, je brûle de vous connaître, d'ou-
 „ vrir mon cœur à vos larmes, d'adoucir” . . .
 „ Que vois-je? ma mere!” & je tombe évanouïe.
 En effet, c'étoit ma mere. . . c'étoit ma mere qui
 arrosoit mes mains de ses pleurs. Je reprends
 l'usage des sens. „ Quoi! c'est ma fille, me dit-
 „ elle! je retrouve ma fille liée par des nœuds

„ éternels ! Ah ! voilà mon ouvrage ! — C'est
 „ vous, ma mere ! c'est vous ! à ce point malheu-
 „ reuse ! .. Mon amie m'a fait part de toutes vos in-
 „ fortunes ; & .. Ma mere, dans quel état ! .. je
 „ vous en aimerai davantage .. ô frere barbare !”

Elle entre avec moi dans les détails de son af-
 freuse situation ; sa voix étoit étouffée par les
 sanglots. Je ne cessois de dire : „ oui, ma mere,
 „ oui, ma tendre mere, je mettrai tous mes
 „ efforts à vous consoler, à vous soulager ; ne
 „ parlons plus de ce frere dénaturé. — Eh ! quoi,
 „ ma chere fille, ” reprenoit-elle à chaque in-
 stant, „ tu peux m'aimer ! j'ai fait tous tes
 „ maux ! — Ah ! ma mere, je mourrai dans
 „ votre sein . . — Toi, mourir, ma fille ! tu
 „ es malheureuse ! — Ma mere” . . . Je n'achevai
 point ; le désordre étoit dans mon ame ; il ne
 m'est pas possible d'exprimer le bouleversement
 que j'éprouvois. Je voulois . . je voulois parler
 à ma mere de Saint Albon : je n'en eus pas la
 force ; je devois respecter sa misere : c'étoit par
 ses coups que je souffrois ; & quand j'étois assez
 heureuse pour lui-être de quelque secours, étoit-
 ce à moi de lui rappeler un événement qui l'hu-
 milioit à mes yeux ? ç'auroit été rouvrir ses pla-
 ces. Si elle eût joui de sa fortune, sans doute
 je n'aurois pas eu cette discrétion. Que le mal-
 heur a d'empire sur les ames sensibles, & qu'on

lui doit d'égards! Je pouffai le sacrifice jusqu'à détourner ma mere d'un entretien qui eut amené nécessairement le récit de mes peines; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laissé, en mourant, une petite rente qui me procureroit les moyens de la soulager; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'instruisois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye, où j'étois alors : tout à coup elle pâlit, ne parle plus qu'à peine; je la vois expirante. Qu'avez-vous, ma mere, lui dis-je toute effrayée? „ Ma fille, ” répond-elle d'une voix éteinte, „ seroit-ce à „ vous que je cacherois tout l'excès de ma mi- „ sere? Vous voyez ma nourriture depuis plus „ de huit jours; ” (elle me montre un morceau de pain noir) „ il est arrosé de mes larmes; je „ suis déjà tombée en faiblesse en présence de „ votre amie; ma fille.. je succombe de faim.”

Quels traits me percerent, me déchirerent! Je ne pus que lui dire, suffoquée par les sanglots: „ ma mere!” & je courus à ma cellule; j'en rapportai de quoi soulager sa faim. Ce fut à mon retour que mon ame se fixa toute entiere sur l'horreur de cette situation. Une femme de ce rang, ma mere, mourant de faim! Comment n'aurois-je pas oublié ses torts à mon égard, quand je la

vois réduite à cette affreuse extrémité ? Elle vouloit tenir son nom caché, & qu'il n'y eût que moi seule dans le secret, parce que l'orgueil, disoit-elle, s'insinue quelquefois jusques dans ces retraites qui doivent être l'asyle de l'humilité, & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde; elle imaginoit que cette attention de sa part me flatteroit, comme si j'avois pu rougir d'une mere infortunée!

„ Non, ma mere, lui dis-je avec transport ;
„ je ne déguiserai pas la vérité; je m'honorerai
„ de porter le nom de votre fille; vous êtes
„ malheureuse; vous en êtes plus respectable,
„ plus chere à mon cœur: la honte est pour ces
„ lâches, pour ces inhumains qui n'osent aimer
„ des parents que le malheur poursuit; l'infor-
„ tune ajoute encore à vos droits sacrés.”

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élançe vers elle. — „ C'est ma mere, ma tendre amie...
„ J'ai retrouvé ma mere! .. Ah! que vous avez
„ augmenté mon amitié, ma reconnaissance! que
„ je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de
„ sensibilité pour cette mere, dont le sort est si
„ à plaindre!”

Sophie étoit demeurée immobile de surprise: elle se livre ensuite à tout l'excès du sentiment; elle m'embrasse, & baise les mains de ma mere, que nous faisons entrer dans l'intérieur du cou-

vent; j'obtins de l'abbësse qu'elle resteroit avec moi. Je passois les nuits à des travaux à l'éguille, dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé, & que j'employois à l'entretien de la Comtesse. Qu'il est doux de conserver la vie de ceux dont on l'a reçue! Il semble que notre amour pour eux augmente, lorsque nous pouvons leur être utiles; & qu'alors on sent tout le charme & tout l'attendrissèment attachés aux noms de fille & de fils!

Je ne cessois de regarder ma mère; je laissois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée plusieurs fois sur la cause de cette sombre tristesse que je m'efforçois de lui cacher; mais qu'il en coûtoit à mon cœur, qu'il se dédommageoit de cette cruelle contrainte, par les tourments secrets qu'il me faisoit souffrir! que le nom de Saint Albon fut souvent prêt de m'échapper! Il y avoit des moments où j'aurois désiré que ma mère eût pénétré le sujet de mon chagrin. „ Non, mon „ adorable bienfaitrice, ” disois-je à ma chere Sophie, „ non, je ne puis étouffer un amour „ insensé; la présence de ma mere n'a fait que „ prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me „ consume; sa société auroit dû adoucir mes „ ennuis; le plaisir de l'avoir obligée, l'extrême „ envie que j'aurois de la consoler, ces senti- „ ments, sans doute, me touchent & m'occu-

„ pent : mais je n'entends point parler de Saint
„ Albon ; comment peut-il avoir perdu la vie ?
„ n'aura-t-il nommée en expirant ? Il m'aimoit,
„ il n'aura pu survivre au regret de notre sépa-
„ ration : l'amour est une passion qui a tant de
„ violence ! — Euphémie,” me répondoit cette
„ amie si respectable, „ vous devez croire que mon
„ attachement faisoit toutes les occasions de se
„ montrer : mais seroit-ce vous obliger que de
„ flatter & d'entretenir votre faiblesse ? c'est à
„ moi de vous armer contre vous-même, voilà
„ les devoirs de la véritable amitié. Je vous
„ aime, Euphémie, vous n'en doutez pas : mais
„ votre honneur m'est encore plus cher que vos
„ jours, & vous devez regarder cet effort com-
„ me l'excès même de la sensibilité ; j'aurois pu
„ dans les entretiens que j'ai avec votre mere,
„ m'éclaircir sur ce qui concerne le Chevalier ;
„ j'ai banni de mon esprit jusqu'à l'idée d'en
„ parler : je veux que tout vous estime, que
„ votre mere même vous croie plus forte, plus
„ courageuse que vous n'êtes. Eh ! ma chere
„ Euphémie, songez-vous à quel point vous
„ offensez le ciel ? songez-vous que votre cœur
„ ne doit être rempli que de l'amour divin ? —
„ Je sçais tous mes devoirs, m'écriai-je ; je
„ connais, je vois tous mes crimes, oui, tous
„ mes crimes ; mes remords ne me font point

„ grace ; ils font moins indulgents que vous ;
 „ Sophie, & je ne puis m'empêcher d'être cou-
 „ pable!”

Que vous dirai-je? malgré Sophie, malgré le ciel, malgré moi, cette passion aussi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater; je laissois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre; je lui révélois tout; j'allois parler de Saint Albon.

Ma mere avoit essuyé trop de chagrins pour que sa fanté ne fût pas altérée; mes soins, son entiere résignation à Dieu, rien ne pouvoit dissiper la mélancolie répandue sur ses jours; elle tombe malade; sa maladie augmente; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendresse; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le sein de Sophie, & je revenois auprès de ma mere pour essayer de la consoler, moi qui avois tant besoin de consolation. Elle demande un jour à rester seule avec moi. „ Ma fille, me dit-elle, j'ai un secret à vous confier; c'est un fardeau pour mon cœur que je ne veux point emporter dans la tombe.” Ces premiers mots exciterent ma curiosité. „ Je sens, ma fille, continua-t-elle, que je touche à cet instant terrible qui va nous séparer pour jamais. . . Ce n'est pas à toi de répandre des larmes: c'est moi qui dois expirer dans les regrets, dans les

„ sanglots. Ma fille, quel compte j'aurai à rendre
„ au Juge suprême! puisse ma mort satisfaire sa
„ justice! Que je l'ai offensé, ma chere Con-
„ stance! Je ne puis me diffimuler que j'ai été la
„ plus barbare des meres, que c'est moi qui as
„ causé tous tes malheurs. — Ah! ma mere, ne
„ parlons point de mes malheurs; parlons de
„ vous, de votre santé: voilà tout ce qui m'oc-
„ cupe; le comble de mes maux seroit de vous
„ perdre. — Constance,” répond-elle en s'ap-
puyant sur un bras, „ tu ne sçais pas tous mes
„ crimes. J'ai surpris le sujet de cette profonde
„ douleur qui te détruit; l'amour, ma fille, est
„ encore dans ton cœur!” Alors je tombe dans
son sein en pleurant amèrement. Elle poursuit:
„ tu donnes des pleurs au souvenir du Chevalier!
„ pourrois-je, avant que d'expirer, goûter la
„ consolation d'apporter quelque adoucissement
„ à tes peines? seront-elles moins violentes, si
„ je t'apprends que Saint Albon n'est point
„ mort? — Il n'est point mort!” Un cri m'é-
chappe avec ce mot: toute mon ame vole au-
devant de ce que je vais entendre, „ Non, il n'est
„ point mort,” continue ma mere. Elle veut
achever: il lui prend une faiblesse; elle essaye
vainement de me parler; elle me fait quelques
signes, que je ne puis comprendre; enfin,
ma chere amie, le ciel, qui ne se lassoit point

d'éprouver ma sensibilité , m'enleve ma mere ; elle expire peu d'instants après dans mes bras, Sophie entre & me trouve mourante & sans connaissance ; je reviens de cet accablement. — „ Ma mere n'est plus ! le Chevalier n'est point „ mort ! ” c'est tout ce que mon horrible situation me permet de dire.

Je restai plusieurs jours dans un état qu'il est impossible de représenter. On imagineroit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée ; moi-même, je croyois avoir épuisé ma malheureuse destinée : j'étois cependant réservée à des disgrâces encore plus accablantes.

L'image de Saint Albon vivant venoit se joindre à celle de ma mere, & je l'avouerais à ma honte, le premier de ces objets absorboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le Chevalier ; une foule de sentiments opposés m'agitoit. Je me disois : „ quoi ! Saint Albon n'est point dans le „ tombeau ! il respire ! je n'ai point à pleurer sa „ mort ! Ah ! tous mes maux sont finis ; il voit „ la lumiere : il m'importe peu d'en être bientôt „ privée pour jamais . . . Si du moins il sçavoit „ combien je l'aime , que c'est pour lui que j'é „ meurs ! ” Ensuite j'ajoutois : „ il vit, & il ne „ s'informe pas si j'existe ; quelle est ma situation , „ si je brûle encore ! . . il m'aura oubliée ! . . ” Je finissois par me livrer à toutes les fureurs de la

jalouſie : je m'écriois : „ oh ! il en aime une „ autre ; une autre eſt ſon épouſe , ſon amante . . ” Mon ame étoit ramenée ſans ceſſe ſur ce dernier tableau , & qu'il me déchiroit le cœur ! Le dirai-je ? il y avoit des inſtants où je doutois ſi je n'aurois pas mieux aimé Saint Albon parmi les morts , que Saint Albon jouiſſant de la vie : des larmes données à ſa mémoire avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs , que peut-être faiſoit couler le ſouçon de ſon infidélité , car je cherchois en vain à m'en impoſer : ſi mon cœur héſitoit encore , mon eſprit ne balançoit plus à croire que le Chevalier m'avoit trahie ; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embraſſer comme une illuſion qui trompoit ma douleur , c'étoit qu'il ignoroit mon fort. Bientôt je repouſſois toutes ces affreuſes images. — Eh bien , qu'il vive ! qu'il ſoit heureux ! ſon bonheur me ſuffit ; eſt-ce à moi de connaître un ſemblable ſupplice ? ô mon Dieu , mon Dieu , une ame qui t'aime uniquement , eſt-elle expoſée à de pareilles agitations ?

Ce n'étoit donc pas aſſez de tous mes tourments : la jalouſie étoit venue me conſumer de ſes feux ; cette furie impitoyable me pourſuivoit partout ; je la portois dans mon ſein , juſqu'au ſanc-tuaire ; j'implorais vainement un remède contre ce fatal poiſon. Sophie , malgré ſon extrême

piété, ne se laissoit point de me plaindre & de me représenter mes devoirs; elle employoit la voix de l'amitié, celle de la religion; elle me monroit un Dieu infini dans sa clémence, mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obstine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célèbre par le nombre de conversions qu'il avoit opérées: je conçus le dessein de le voir & de réclamer ses secours contre une malheureuse passion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet; elle écrivit à ce religieux: il répondit qu'il se rendroit incessamment auprès de nous. „ Ah! ma chere amie, ” dis-je à ma bienfaitrice, „ je brûle de voir cet homme respectable; Dieu peut-être l'a destiné pour marquer un terme à mes peines; je lui avouerai tout, ma chere Sophie, je lui avouerai tout; il lira dans mon cœur; il connaîtra toutes mes blessures: eh! me refuseroit-il sa compassion? Qui la mérite plus que moi? s'il alloit me rappeler à la tranquillité, la religion! si je pouvois enfin étouffer ce sentiment, la source de toutes mes afflictions & de toutes mes faiblesses!”

Ce religieux arrive; on l'appelloit Théodose. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée; j'avois mon voile baissé, & je marchois en

tremblant. „ Mon pere , dit mon amie, voici
„ ma sœur pour laquelle j'ai sollicité votre appui ;
„ elle en a besoin , & elle est digne de recevoir
„ vos conseils. Mes conseils, répond Théodose,
„ feront sinceres : je desire qu'ils produisent un
„ heureux effet ; j'ose avancer que la vérité même
„ les dictera , & j'y ajouterai la conviction de
„ l'expérience.” Le ton de voix de ce religieux
jetta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois
démêler la cause. Sophie nous laisse seuls ; il me
fait asseoir à quelque distance de lui. Je reste un
peu de tems sans ouvrir la bouche ; enfin je prends
la parole au milieu des larmes. — „ Ces pleurs,
„ mon pere, sont moins le fruit du repentir que
„ d'un sentiment peu fait pour mon état ; je m'en
„ accuse sans cesse devant Dieu , & je ne lui offre
„ que d'impuissants remords. Mon dessein est de
„ vous déclarer toute l'étendue de mes fautes ,
„ de vous en montrer le principe , les progrès ,
„ la violence : vous daignerez me prêter des
„ armes pour me vaincre. Oui, mon pere, vous
„ voyez une femme malheureuse , une femme
„ coupable , indigne de porter ce bandeau sacré,
„ révoltée contre la raison, l'honneur, contre
„ Dieu, Dieu lui-même ; l'amour le plus profane
„ & le plus criminel me dévore. — Vous aimez ,”
interrompt Théodose avec vivacité & en gardant
le silence quelques minutes ! „ ma sœur, je vous

„ condamne , & je vous plains. L'amour est la
„ plus dangereuse des passions; hélas! c'est peut-
„ être celle qui nous égare davantage; mon de-
„ voir me défend de vous le dissimuler: l'amour
„ est pour vous un crime qui vous attirera toute
„ la colere du ciel; Dieu seul doit être l'objet
„ de vos pensées, voilà votre unique époux. Ne
„ vous aveuglez point: on ne peut lui être infi-
„ dele impunément; & si nous écartions la reli-
„ gion, & que nous ne voulussions nous en rap-
„ porter qu'aux lumieres de cette raison humaine
„ si bornée dans ses connaissances, je vous de-
„ manderois quel est votre espoir? — Mon
„ espoir, mon pere, mon espoir est ... de mou-
„ rir, déchirée de regrets, de douleur, de re-
„ mords, odieuse à moi-même, redoutant de
„ lever les yeux vers le ciel que j'offense ...
„ Ah! mon pere, ramenez-moi à Dieu; je brûle
„ d'y retourner, & je n'en ai pas la force; aidez-
„ moi, aidez-moi; que mes regards ne s'abais-
„ sent plus sur le monde, sur ce monde où j'ai
„ trouvé mes maux, ma ruine. . . — Puissé-je, ma
„ sœur, combattre un penchant si funeste, desfil-
„ ler vos yeux, vous faire envisager la vérité, le
„ fort terrible qui vous attend! Que l'homme est
„ malheureux, quand il ne sçait point s'armer
„ contre son propre cœur! Ma sœur. . . je l'ai
„ éprouvé.”

Théodose accompagne ces mots d'un profond soupir; il poursuit:

„ Je ne puis vous épargner le récit des circonstances de cette passion malheureuse. — Cette passion, mon pere, est née en quelque sorte avec moi; j'aimois un jeune homme qui avoit pour moi la même tendresse; il aspiroit à ma main; nos familles étoient d'accord; ma mere ensuite s'opposa à notre mariage, elle m'apprit la mort de mon amant: j'avois tout perdu, je l'aimois plus que jamais; je renonçai à la société; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds, qui me coûtent bien des larmes, & depuis j'ai appris que cet objet de mon amour éternel, de mes fautes, étoit vivant.”

Jé compris par le ton de Théodose, que ces dernieres paroles l'avoient troublé. „ Ma sœur,” repliqua-t il avec un embarras qui le trahissoit . . . ma sœur . . . de semblables revers . . . je connais une personne qui en a essuyés d'aussi cruels, oui, d'aussi cruels . . . Voici de quelle façon elle s'est conduite: privée de tout ce qui pouvoit l'attacher sur la terre, elle a couru dans les bras du suprême consolateur; elle lui a offert ses larmes; elle repousse une image qui vient toujours la désoler: mais elle ne cesse de pleurer devant Dieu, & Dieu en aura pitié.. Croyez-moi, ma sœur, tout change, tout varie, tout

„ meurt autour de nous , tout meurt ! & en élevant
„ nos pensées à Dieu , nous nous unissons à lui ,
„ nous jouissons d'avance des douceurs de l'im-
„ mortalité. Ah ! ma sœur. — Vous pleurez ,
„ mon pere ! eh pourquoi ces pleurs ? — Pour-
„ quoi ces pleurs ? vous me rappelez.. ma sœur ,
„ armons-nous tous deux de fermeté ; c'est à moi
„ d'avoir plus de courage que vous , de vous
„ tracer le chemin où désormais vous devez
„ marcher. Il faut donc vous subjuguier , briser
„ votre cœur , ne plus détourner les yeux sur ce
„ monde qui passe , qui se détruit ; n'avez vos
„ regards fixés que sur ce grand tableau devant
„ lequel s'évanouissent tous les autres objets.
„ L'éternité , ma sœur , l'éternité , voilà tout ce
„ que vous devez envisager ; songez qu'il est un
„ terme à la vie , & que nous renaissions pour
„ une félicité durable , ou pour des tourments
„ sans fin ; contemplez-vous sans cesse étendue
„ sur le lit de mort , relevant votre paupiere ap-
„ pésantie pour voir fumer le flambeau funéraire ,
„ pour voir votre linceul se déployer . . . C'est
„ alors , ma sœur , que nous voudrions n'avoir
„ jamais aimé que Dieu. Eh bien ! mon pere ,
„ que faut-il faire ? parlez , parlez ; ordon-
„ nez. — Ce qu'il faut faire , ma sœur ? chasser
„ loin de vous tout ce qui vous retracerait la
„ plus faible idée de cet amour criminel ; oublier
„ tout ;

„ tout ; vous consacrer toute entiere à l'unique
 „ soin de plaire à Dieu , ne vivre que pour lui ,
 „ que pour lui seul.”

J'écoutois ce religieux avec attention ; ses
 discours passoient dans mon ame , s'y imprimoient
 en caracteres de feu ; je m'écrie : „ mon pere , je
 „ vous obéirai ; oui , je vous obéirai ; je vais
 „ m'arracher le cœur , remettre dans vos mains
 „ un monument de tendresse , l'ouvrage de mon
 „ amour , que j'ai composé d'après une image
 „ trop profondément grayée dans ma mémoire :
 „ le voici ce fatal portrait , que j'avois caché
 „ jusqu'ici à tous les yeux , que j'ai tant de fois
 „ arrosé de mes larmes , à qui j'ai tant de fois
 „ adressé mes soupirs , mes gémissements : mon
 „ pere , il faisoit toute ma consolation : mais il
 „ faut tout vous sacrifier , s'immoler entièrement
 „ à Dieu ... qu'il prenne donc ma vie.”

Ausfitôt je donne à ce religieux le portrait de
 Saint Albon , que j'avois retiré de mon sein :
 Théodose ne l'a pas plutôt reçu , que j'entends un
 cri , & presque en même tems le bruit d'une chute ;
 je leve mon voile : j'apperçois ce religieux étendu
 sans connaissance sur la terre : je vole à lui pour
 le secourir ; je reconnais ... Saint Albon ... Saint
 Albon lui-même : il tenoit encore mon portrait
 d'une main tremblante.

Laissez - moi , ma fille , m'arrêter quelques

instants sur cette situation si frappante pour la triste Euphémie: elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole ; je tombai évanouie ; revenue à moi , je vis le Chevalier à mes pieds. „ C'est vous, s'écrie-t-il ! „ c'est vous, ma chere Constance! quoi! vous „ vivez ! vous vivez ! levez donc les yeux sur „ l'amant le plus tendre, le plus fidele & le plus „ infortuné... Non, je n'ai jamais cessé de t'ado- „ rer, je te retrouve ! tu vis ! & tu es liée aux „ autels!.. Je romprai tous ces nœuds. — Que „ dites - vous , Saint Albon ? quel est votre „ égarement ? oui, je respire, mais pour mourir „ mille fois à chaque instant , mais pour n'être „ jamais à vous ; Saint Albon... j'appartiens à „ Dieu ; nous l'offençons : ah ! étoit-ce-là le „ secours que j'attendois ?”

Le Chevalier, transporté de fureur, éclatoit en sanglots, en menaces; toute l'impétuosité des passions l'agitoit; je partageois la violence de ses mouvements ; je parlois de mon amour, de mes devoirs; j'accusois la terre, le ciel ; mon ame étoit emportée par des orages successifs , de la religion à la tendresse, du repentir à de nouveaux parjures; j'appris à Saint Albon tout ce que j'avois souffert depuis notre séparation; que j'avois reçu une lettre d'un caractère inconnu, où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié; que ma mere ensuite étoit

venue me dire qu'il avoit perdu la vie; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer, elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fautive. Saint Albon, à son tour, me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper; ma mere m'avoit fait passer pour morte: frappé de cet événement imprévu, plongé dans la douleur la plus sombre, il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde & à embrasser l'état monastique, persuadé qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût occuper dans son cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conservée. Il m'avoua qu'il s'étoit abusé, quand il avoit pris pour de purs sentiments de religion, cette sensibilité qui n'avoit cessé de l'animer; il éprouvoit, continua-t-il, que jamais l'amour n'étoit sorti de son cœur; son ame en me retrouvant, avoit repris toute la fureur des passions: il se rejettoit sur l'abominable trahison qu'on nous avoit faite; il prétendoit que nous pouvions nous affranchir de nos fers. Jugez, ma chere fille, de l'excès de notre aveuglement: il me proposoit de m'emmenner en Hollande, au bout de la terre, s'il le falloit: „ tous les lieux, ajoutoit-il, me „ sont égaux, pourvu qu'il me soit permis de „ vivre avec tout ce que j'aime; tu embelliras „ les climats les plus sauvages; je n'ai vu que „ toi dans l'univers; toi seule suffiras à mon „ bonheur; que dis-je? je te devrai d'éternels

„ plaisirs ; la vertu ne fera point séparée de
 „ notre amour. Dieu nous avoit faits l'un pour
 „ l'autre : je l'adorerai dans toi , dans toi que je
 „ nommerai ma tendre amie , mon épouse ; non ,
 „ je ne crois point que notre union soit un crime
 „ aux yeux de ce bienfaiteur suprême ; il la béni-
 „ ra , il acceptera nos vœux & nos hommages ;
 „ n'appréhende pas que la misere empoisonne
 „ nos jours ; Constance , aime-moi , & je me
 „ soumettrai à tout avec joie ; si tu vis , si je te
 „ suis toujours cher , il n'est point d'état vil à
 „ mes yeux ; je déchirerai le sein de la terre , je
 „ l'arroserai de mes sueurs , de mes larmes ; je
 „ n'en rougirai point ; on sçaura que je suis prêt
 „ à tout faire , à tout souffrir pour l'amour , pour
 „ Constance . . .”

Je voulus surmonter ma faiblesse , opposer au Chevalier l'honneur , mon devoir , le ciel , lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. „ Refuses-tu de me suivre , poursuit-il ? „ as-tu cessé de m'aimer ? je me jette à tes ge- „ noux ; vois mon désespoir : il égale mon amour ; „ c'est te dire à quel point la fureur me transpor- „ tera , si je ne puis te toucher ; parle , quel „ est ton dessein ?”

Je lui marque encore la plus forte répugnance au sacrifice qu'il exige de moi ; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. „ Quel-

„ ques jours, me répond-il? ce soir, à minuit,
„ je t'arrache de ces lieux, ou je me perce le
„ cœur de cent coups de poignard; toi-même
„ tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que
„ toi; si tu évites ma vue, j'ordonnerai qu'on
„ apporte mon cadavre à tes pieds; ton inhumana-
„ nité, du moins, ne te défendra point de lui
„ accorder des larmes. — Saint Albon, que
„ dites-vous? — Ce que j'ai résolu de faire,
„ continue-t-il, telle est ma destinée, si tu hé-
„ sites un seul instant.”

Hélas! livrée à vingt combats différents, par-
tagée entre Dieu & un homme, cédant enfin à
cet éternel tyran de ma vie, à mon amour, je
donnai ma parole, je promis tout; & Saint Albon,
le soir même, devoit, par une issue secrète qui
aboutissoit à une chapelle souterraine, se rendre
auprès de moi: j'abandonnois pour jamais le
cloître, l'honneur, la religion; tous mes liens
étoient rompus: voilà où m'avoit entraînée ma
passion!

Quelle journée pour moi! quel bouleversement
dans mon ame! Sophie n'avoit pas eu de peine à
s'appercevoir de mon trouble: tout me trahissoit
& déceloit mon agitation: cette respectable amie
me demanda la cause de cette émotion surnatu-
relle? J'eus la force de me taire; elle étoit bien
éloignée d'imaginer que l'auteur de ce désordre

affreux étoit ce Théodose , dont elle m'avoit vanté le zele & les lumieres : je comptois les heures , les minutes ; j'attendois avec impatience le fatal instant , & je le redoutois comme celui de la mort même ; je voulois tout dévoiler à Sophie , & je rejettois ensuite cette résolution ; je ne sçavois à quelle idée , à quel sentiment m'arrêter. D'un côté , j'entendois la religion me rappeler dans son sein , comme une mere tendre qui gémiroit après son fils unique qui voudroit l'abandonner ; je voyois Dieu se lever , prendre la foudre , m'en écraser : de l'autre côté c'étoit le corps tout sanglant de Saint Albon qui frappoit mes regards ; il me montrait son cœur déchiré , son cœur palpitant ; il me disoit : „ contemple „ ton ouvrage ; voilà ce cœur qui t'a aimé ; c'est „ sous tes coups qu'il a perdu la vie.”

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs : il l'emporte. Dix heures venoient de sonner ; toute la communauté reposit. Je passe devant la cellule de Sophie ; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à sa porte , de me dire à moi-même : „ je trahis „ donc aussi mon amie ! elle , dont la tendresse „ étoit si pure , qui ne m'entretenoit que de la „ vertu , de cette vertu à laquelle je renonce „ pour toujours. Tu dors , Sophie ! ah ! le crime „ ne connoît point le repos.”

- Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à Saint Albon. Dans toute autre circonstance, la terreur eut glacé mes sens. Cette chapelle étoit consacrée à la sépulture de l'ancienne maison de * * * ; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems, & sur lesquels mon imagination alarmée me représentoit la mort assise. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit sombre, que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je sentois la terre trembler & mugir sous mes pas ; je voyois s'entr'ouvrir ces mausolées, les pierres de ces sépulcres s'agiter, se lever, les morts qu'ils renfermoient en sortir dépouillés de leurs linceuls, croître, s'aggrandir, toucher de leurs fronts pâles & livides la voûte de la chapelle ; je les voyois venir à moi, m'arrêter ; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche sacrilege ; ils m'entraînoient avec eux dans la tombe ; j'entendois de tous côtés retentir une voix sombre & menaçante : malheureuse ! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant coûté ! tu vas te livrer au deshonneur, à l'opprobre ! tu trahis tout ! tu mourras de misere & de honte ; tu réclamera ce Dieu que tu outrages : mais il ne t'écouterà plus, il ne fera plus tems de l'implorer ; il te frappera, & ses châtimens ne finiront jamais. Je répondois dans le fond de

mon cœur : mais on a surpris notre crédulité ; c'est la trahison qui nous a liés par ces nœuds sacrés ; nos ames ne sont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis, avant qu'on eût abusé du ministère de la religion ; je retrouve mon premier époux... Ton premier époux, me disoit cette voix funebre qui me poursuivoit : eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui brise tous les nœuds, & dont les liens sont indissolubles ? qu'est-ce qu'un homme, l'univers, tout ce qui existe, devant Dieu ? Mon ame n'opposoit à cette conviction qu'un seul sentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : si je ne cede point à Saint Albon, si je ne le suis pas, il se donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau, accablée de ma situation ; j'appuyois ma tête sur ces tombeaux ; je m'en relevois pour regagner l'escalier qui conduisoit à notre couvent ; je revenois, j'allois vers le souterrain par où Saint Albon devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demeurois immobile, anéantie ; je tombois sur mes genoux ; j'implorois le ciel. Minuit approchoit ; je me sens toucher la main : „ Est-ce vous, Saint Albon ? — Que voulez-vous dire, ” me répond une voix que je reconnois ? Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. — „ Eh ! ma sœur, quel est votre
„ des-

„ dessein ? à cette heure ? dans ce lieu écarté ? —
 „ Mon dessein . . Sophie . . mon dessein . . . je
 „ vous ai trompée ; j'allois vous fuir ; m'arra-
 „ cher à mon état . . . pour toujours , suivre
 „ Saint Albon qui m'est rendu ; que sçais-je ,
 „ mourir , mourir loin de vos yeux .”

Mon ame étoit surchargée de douleurs & de
 remords : je l'épanche toute entiere dans le sein
 de mon amie ; je lui apprends , au milieu des
 sanglots qui me suffoquent , mon projet , mes
 combats , mes résolutions , mon désespoir . „ Oui ,
 „ lui disois -je , j'ai revu le Chevalier ; je suis
 „ coupable de tous les crimes ; Dieu ne peut
 „ plus me pardonner ; fuyez -moi , généreuse
 „ Sophie , fuyez -moi ; fuyez une malheureuse
 „ femme qui veut courir à sa perte , se deshono-
 „ rer . — Vous ne vous deshonorerez point ,”
 reprit Sophie avec cette fermeté & cet ascendant
 que donne la vertu : „ je vous connais : vous
 „ pouvez vous égarer : mais l'honneur & la re-
 „ ligion vous parleront toujours ; vous revien-
 „ drez à votre devoir , à la probité ; vous me
 „ suivrez . — Que je vous suive ! & sçavez -vous
 „ que je plonge un poignard dans le cœur de
 „ Saint Albon , si , dans ce moment même , il ne
 „ m'emmene point ? & . . . je l'aime plus que
 „ jamais ! — Vous n'irez point , Euphémie ,
 „ vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre

„ éternel. — Mais, Saint Albon . . — Je le
 „ verrai, je lui parlerai, je vous réponds de ses
 „ jours. Allons, venez avec moi; craignez qu'on
 „ ne s'apperçoive de votre fuite; votre trouble
 „ m'avoit allarmée; en vain vous me le cachez.
 „ J'ai couru à votre cellule; l'amitié m'a donné
 „ des soupçons; je vous ai cherchée partout; je
 „ suis venu jusqu'ici: n'y demeurons pas plus
 „ longtemps. Appuyez-vous sur mon bras.”

Je faisois quelques pas, & je m'arrêtois. —
 „ Ah! malheureuse amie, qu'allons-nous faire?
 „ permettez du moins que je le voie, que je lui
 „ dise un mot, un seul mot. — Vous ne le
 „ verrez point . . cessez de résister à l'amitié, à
 „ Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous
 „ ramene en son sein; je vous l'ai dit, c'est moi
 „ qui le verrai, qui le rappellerai à son état, à
 „ la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'est ici,
 „ ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il
 „ faut que votre amour s'épure; aimez Saint
 „ Albon, mais aimez sa vertu, son honneur,
 „ l'éternité de biens qui l'attend, s'il sçait domp-
 „ ter une passion qui l'entraîne vers la terre; un
 „ triomphe si éclatant vous élèvera tous deux
 „ vers le ciel, que l'homme doit ravir à force
 „ de combats & de victoires sur lui-même.
 „ Marchons.”

Il sembloit, en effet, que Dieu m'imposoit ses

loix par la bouche de Sophie ; elle m'entraîne
désolée , mourante , noyée dans un torrent de
larmes ; je m'écriois : „ cruelle amie ! je ne le
„ verrai plus ! je ne le verrai plus ! . . vous nous
„ percez le cœur à tous deux. — Je vous aime
„ peut - être plus que moi - même , repliquoit
„ Sophie , mais votre réputation & votre hon-
„ neur me sont encore plus précieux que vos
„ jours ; je préférerois votre mort à une existen-
„ ce criminelle , n'en doutez point. — Et m'in-
„ terdirez - vous encore la consolation de lui
„ écrire ? qu'il reçoive de moi une lettre , une
„ lettre où soit toute mon ame. C'est à vous ,”
continue la courageuse Sophie , „ de lui prescri-
„ re ce qu'il vous doit , ce qu'il se doit à lui-
„ même : servez-vous de l'empire que vous avez
„ sur son cœur , pour le rendre à Dieu , le
„ maître & le juge de l'un & de l'autre ; ordon-
„ nez - lui une absence éternelle , bannissez - le
„ pour jamais de vos yeux , de votre ame. L'es-
„ fort est grand , sans doute , & je l'attends de
„ mon amie . . .” (Elle m'embrasse) . . . „ Crois-
„ tu , ma chere sœur , que je ne sois pas sensible
„ à tes peines ? elles me font mourir comme toi :
„ mais considère toute l'horreur de la démarche
„ où t'emportoit une aveugle passion ! Je vais
„ voir Saint Albon ; je lui parlerai ; je lui por-
„ terai ta lettre , je lui porterai tes pleurs ; il m'é-

„ coutera; il aura pitié de ta situation; il t'aime;
 „ voudroit-il ton deshonneur? — Eh bien!
 „ céleste amie, divine bienfaitrice, disposez de
 „ mon cœur, déchirez-le, regnez-y, faites y
 „ regner Dieu, la religion: je vais écrire à
 „ Saint Albon, dites-lui bien . . . que je l'aime,
 „ que je l'adore . . non, dites-lui que je meurs
 „ de mon repentir; qu'il m'imite, qu'il n'offense
 „ plus ce Dieu. . . Sophie, dictez-moi . . com-
 „ ment lui annoncer? Sophie, aurai-je la force
 „ de lui apprendre que je ne dois point l'aimer?”
 Voici quelle fut ma lettre.

„ Que direz-vous de moi, Saint Albon? Au
 „ lieu de vous voir, de tenir ma promesse, de
 „ céder à un malheureux penchant, je vous
 „ annonce que l'honneur, que la religion l'em-
 „ porte & cette lettre est la dernière que vous
 „ recevrez de moi. J'étois sur les bords du pré-
 „ cipice, j'en ai envisagé toute l'horreur, & je
 „ vous entraînois dans ma chute. Qu'allions-
 „ nous faire? Nous exposer à tous les revers, à
 „ toutes les humiliations, suites nécessaires de
 „ notre démarche criminelle; mourir dans la
 „ honte & dans la douleur, ou traîner loin de
 „ notre patrie, méprisés de tous les honnêtes
 „ gens, une vieillisse languissante & consumée
 „ de remords inutiles; cesser enfin de nous
 „ aimer, parce que l'amour ne sçauroit subsister.

„ où l'estime ne peut être, & il nous feroit im-
„ possible de nous estimer, après avoir trahi des
„ engagements aussi saints que les nôtres. Ou-
„ bliions que nous nous sommes vus; mourons,
„ s'il le faut, aux pieds des autels: mais appre-
„ nons à nous dompter, & que Dieu seul regne
„ dans notre ame: Saint Albon, on ne doit
„ point résister à ce rival; qu'il triomphe entié-
„ rement de nous! que votre image . . . ô ciel..
„ oui, Saint Albon, votre souvenir même est
„ un crime.. n'ai-je pas été assez longtems coupable?
„ Imitez-moi, quand c'étoit à vous à me
„ donner l'exemple; imitez-moi, ne songez
„ qu'aux maux que je vous ai causés, ou plutôt
„ ne vous remplissez que de vos devoirs; ne
„ voyez dans Constance qu'une infortunée . .
„ dont vous ne devez point être le complice . .
„ Ah! j'éteindrai dans des torrents de lar-
„ mes ces feux . . . je les éteindrai.. Que dis-je?
„ Saint Albon, n'appercevez point le trouble
„ de mon ame; ne voyez point les pleurs qui
„ arrosent ce billet . . si je vous suis chère . .
„ quel mot m'est échappé! Souvenez-vous que
„ vos jours sont les miens, que si vous y atten-
„ tiez, ce feroit mon cœur que vous perceriez;
„ vivez pour me plaindre, pour me pleurer . .
„ Non, Chevalier, vivez pour m'oublier, pour
„ vous repentir. Nous ne nous reverrons donc

„ plus ! Adieu . . . adieu pour toujours . . . Ah !
 „ cruel devoir ! Malheureuse ! ne te lasserai-tu
 „ point d'offenser le ciel ? Saint Albon . . . sur-
 „ tout conservez vos jours.”

J'expirerois dans les sanglots ; je voulois en écrire davantage ; eh ! comment aurois-je pu confier au papier tous les sentimens qui m'agitoient ? Sophie s'empara de cette lettre. „ Arrêtez, lui dis-je, je n'ai point assez épanché mon ame, mes pleurs . . . Ah ! que je lui parle, que je lui parle, Sophie ; vous ferez présente à notre entretien ; pensez-vous que c'est pour la dernière fois . . . Non , répond mon amie, vous ne le verrez point ; cette lettre suffira pour le toucher ; reposez-vous sur moi du soin d'exprimer vos regrets, vos remords : Euphémie, c'est la seule vertu qui vous reste à tous deux ; ne repoussez point le repentir ; c'est un effet de la grace, & Dieu ne s'est point encore éloigné de vous ; je vais . . . Je vous suivrai, m'écriai-je . . . Sophie ne me dit que ce mot : Euphémie !” mais elle le prononça d'un ton si imposant, qu'elle m'enchaîna en quelque sorte à la place où j'étois ; tant la vertu a d'empire sur l'humaine faiblesse ! Je m'abandonnois au désespoir. —
 „ Eh bien ! cruelle, je vous obéirai ; vous ferez satisfait ; je ne verrai point Saint Albon ; vous me retrouverez expirante ; je n'existerai plus.

Allez plutôt lui annoncer ma mort; allez, barbare, vous applaudir à ses yeux de votre inhumanité. . . Ah! respectable amie, pardonnez; pardonnez à mon égarement: Sophie, je sens tout le prix de vos bienfaits: mais l'amour. . . Je ne connais rien, je ne vois rien que Saint Albon. Je ne sçais ce que je résoudrai. . . ce que je dois. . . Vous ne voulez point que je vous accompagne! Attendez-moi ici, répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur; puissiez-vous me cacher, m'enfvelir dans le centre de la terre! Si vous ne me retenez, je ne vous promets point. . . j'irai, je volerai sur vos pas. . . Je n'ai plus de raison; l'honneur, le ciel, tout se tait dans mon ame, hors ce malheureux amour."

Sophie m'embrasse, tire sur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. — Elle est partie! elle va voir Saint Albon! hélas! que va-t-elle lui dire? En ce moment il m'attend, il m'attend! j'étois à lui pour jamais, & pour jamais je m'en sépare! ah! Dieu, Dieu! quel plus grand sacrifice exigerois-tu?

J'étois étendue sur la terre, que j'inondois de mes larmes: qu'est-ce que la mort auprès de semblables situations? tous les tourments, tous les déchirements de cœur, je les éprouvois en cet horrible instant; je formois des cris inarticu-

és. Sophie rentre ; je me relève avec transport : — „ Qu'a-t-il dit ? . . vivra-t-il ? . . m'aimera-t-il ? . . a-t-il bien promis de ne me plus aimer , de m'oublier ? Sophie , est-il bien vrai qu'il épargnera ses jours ? ” Elle me rend un compte exact de son entretien avec Saint Albon ; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée ; son étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit prise d'abord pour moi , sa douleur , son désespoir , la promesse qu'il avoit faite , puisque c'étoit moi qui lui imposois cette loi , de rester attaché à son état , de retourner au sein de Dieu , de vivre enfin , tout me fut rapporté fidelement. Sophie ne prononçoit pas un mot qui ne me perçât le cœur de mille traits. „ Jouissez de votre triomphe , lui dis-je ; vous devez être contente : il ne me reste plus qu'à mourir.”

Sophie avoit une piété trop véritable , une amitié trop vive & trop pure , pour ne me point pardonner tous ces transports que m'arrachoit l'excès de mon égarement ; elle ne me répondoit que par un redoublement de zèle , que par des soins de la plus tendre amitié ; elle pleuroit avec moi ; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continue ; le tombeau étoit tout ce que je voyois , tout ce que j'espérois. Je reçois une lettre de Hollande , j'y lis ces mots :

„ Je vous avois promis de respecter une exi-

„ stence qui est bien plus la vôtre que la mienne ;
„ j'ai tenu ma parole ; je vis , mais pour être le
„ plus malheureux des hommes , vous adorant
„ plus que jamais , & convaincu que je n'étois
„ point aimé , puisque vous avez pu refuser de
„ faire mon bonheur. J'ai le chagrin d'avoir
„ tenté une démarche inutile , de m'être desho-
„ noré aux yeux du monde entier , à mes propres
„ regards ; j'ai été forcé de quitter mon état ;
„ j'ignore par quelle fatalité mes supérieurs ont
„ été instruits de mon projet : ils ont sçu tout :
„ ils ont sçu aussi que vous avez eu assez de vertu
„ pour triompher d'un amour , qui ne finira
„ qu'avec ma vie. Jouissez de cette fermeté que
„ j'admire , & qui m'est si funeste : pour moi , je
„ suis bien loin de vous imiter ; mon unique
„ occupation est de penser à vous , de me rem-
„ plir de votre image. N'allez pas croire que
„ la crainte du châtement m'ait fait prendre le
„ parti de m'affranchir d'un joug que vous m'avez
„ rendu odieux ; j'ai appréhendé avec raison ,
„ lorsque je serois privé de la liberté & soumis
„ aux punitions imposées par nos statuts , de ne
„ pouvoir être informé si vous viviez , si vous
„ daigniez me plaindre. Eh ! me refuseriez-vous
„ la pitié ? votre devoir , le ciel vous interdi-
„ roient-ils un faible témoignage de compas-
„ sion ? Je ne vous parlerai plus d'un sentiment

„ né avec nous, qui ne devoit nous quitter qu'au
„ dernier soupir ; non, je ne vous en parlerai
„ plus. Sans doute, il y a des douceurs atta-
„ chées à la pratique de la religion, à l'observa-
„ tion de ses loix ; je ne puis goûter ce bonheur.
„ Ah ! c'en est fait ; mon destin est de sentir
„ toute l'énormité de ma faute, & de ne pouvoir
„ y remédier. Fasse le ciel que vous retrouviez
„ ce repos, auquel il ne m'est plus permis d'aspi-
„ rer ! Oubliez-moi. . Eh ! qu'est-il besoin que
„ je vous invite à me bannir de votre cœur ?
„ dois-je douter de votre indifférence ? Ma ten-
„ dresse cependant étoit si pure, si vive, si dé-
„ sintéressée ! Ah ! Constance, offense-t-on le
„ ciel lorsqu'on aime ainsi ? Du moins écrivez-
„ moi ; soutenez-moi ; parlez-moi de mes
„ devoirs, de la vertu, de nos malheurs ; écri-
„ vez-moi ; songez que mon ame vole déjà
„ toute entière au-devant de ces lettres si de-
„ sirées. Vous aurez moins horreur de mon
„ infidélité, lorsque vous vous ressouviendrez
„ que l'artifice a tissé les liens qui nous enchaî-
„ nerent l'un & l'autre ; que c'étoit la douleur
„ de vous avoir perdue qui m'a pu conduire
„ dans le cloître. Vous vivez, je vous ai revue
„ & je ne puis vous posséder ! Y auroit-il encore
„ pour moi de nouveaux malheurs à craindre ?
„ Constance, suffiez-vous me haïr, me détes-

„ ter . . . que je n'aye point votre mort à
„ pleurer.”

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne pouvoit lire, & qui étoient effacées par des larmes. De quels nouveaux coups je fus frappée! Lisez, dis-je à Sophie, en lui remettant cette lettre; y a-t-il pour moi une source inépuisable de douleurs? O mon Dieu! si j'ai pu t'offenser, ne m'as-tu point assez punie? Voilà donc Saint Albon condamné à traîner des jours souillés d'opprobres, le partage d'un apostat! & c'est moi qui l'ai poussé dans ce précipice effroyable!

Je voulois me donner la mort; j'avois perdu toute idée de religion; j'étois tombée dans un sombre désespoir: mon ange tutélaire, Sophie me rappelloit par degrés à la vie, à cette piété si consolante; elle me pressoit d'envoyer à Saint Albon une lettre, où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. „ Mais, ” disois-je à mon amie, „ si Saint Albon alloit subir une punition! si j'étois la cause qu'il souffrît un seul jour, un seul instant! Ne craignez point, me répondoit Sophie; on recevra Saint Albon avec douceur: la religion n'inspire point d'autres sentimens; ramené par le repentir, il fera assuré de l'indulgence de ses supérieurs; ils borneront sa peine à quelques remontrances dictées par le zele. Envi-

sagez tout ce que le Chevalier vous devra , l'honneur , l'estime de ses compatriotes , bien plus , le retour à la vertu , à la religion , le bonheur de rentrer en grace avec ce maître suprême , infini dans ses vengeances , comme dans ses bontés. Ouvrez les yeux , ma chere Euphémie : frémissez du châtiment terrible qui menace ce malheureux , s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impose. C'est alors qu'il faudroit le pleurer , & toutes vos larmes , ma sœur , ne l'arracheroient point à un supplice éternel."

Vaincue par les discours de Sophie , j'écris donc à Saint Albon ; elle me conduisit la plume , & ne m'accorda pas la moindre expression qui eût pu réveiller un amour trop malheureux : je ne parlois au Chevalier que de ses devoirs , que de l'obligation où il étoit de se rendre à ses liens sacrés. Cette lettre me paraissoit dure : qu'elle étoit loin d'exprimer les transports qui m'agitoient ! Sophie y joignit une des siennes. Je comptois les jours , les heures jusqu'au moment où je devois recevoir la réponse. Ah ! me disois-je , j'étois bien persuadée que cette lettre affligeroit Saint Albon ; je lui aurai causé la mort ! Si j'avois pu lui tracer un mot , un seul mot . . . s'il sçavoit que je l'aime encore . . . cruelle Sophie ! vous n'avez pas mon cœur !

Je passai plusieurs années dans un tourment qui ne peut se concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie ; c'étoit elle qui m'avoit dicté cette lettre fatale ; ensuite je la priois de m'excuser. Je connoissois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine sur le sort du Chevalier ; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie, & que ce ne fût moi qui lui eusse porté le coup mortel.

Sophie & moi , par un événement étranger au récit de mes infortunes, nous fûmes transférées dans ce couvent ; je rends graces au ciel de m'y avoir conduite : je vous y ai connue ; j'ai pu vous adresser mes derniers soupirs : car je regarde , ma fille, l'écrit que je vous envoie, comme les restes d'une ame qui est prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes sentimens ; & dans quels lieux aurois-je pu me soustraire à cette funeste passion ? Je me promenois seule , un soir , dans notre jardin ; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obscure : la mélancolie cherche toujours les endroits les plus sombres ; le chagrin auroit-il ses plaisirs, & l'ame trouveroit-elle de la douceur à se pénétrer du sujet de ses peines, & à pleurer sur elle-même ? Vous sçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de * * *. Je suis tout à coup épouvantée par des

gémissements , que je ne pouvois distinguer ; je croyois me tromper : j'avance : le bruit augmentoit à mesure que j'approchois ; bientôt des sons plus articulés frappent mon oreille ; j'entends distinctement ces paroles : „ Je ne demande „ point qu'on me délivre de ma prison ; tout ce „ que j'implore de l'humanité , c'est de faire „ parvenir une lettre à son adresse...” J'aperçois de la lueur à travers les pierres qui se mouvoient : la frayeur me saisit ; je veux fuir ; un mouvement plus fort que moi , & que je n'aurois pu définir , me ramene : je prête mon secours pour écarter ces pierres ; plusieurs se brisent & roulent à la fois. Quelle image me frappe ! un homme enchaîné au milieu du corps , un cachot éclairé d'une lampe ; près de la muraille étoit une table , sur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. „ Je n'ai point réclamé votre secours , me dit ce malheureux , pour me sauver de ce tombeau ; j'y veux mourir : daignez seulement vous charger de cette lettre . . .” Je ne le laisse pas achever ; je pousse un cri affreux , & je tombe à ses pieds. Je r'ouvre les yeux. — „ Saint Albon , c'est-vous !” Il leve la tête. — „ Constance !” Saint Albon (en effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que son nom ; sa bouche étoit demeurée entr'ouverte , ses yeux étoient égarés ; il me tendoit les bras.

Ah! ma chère fille, quel spectacle! „ Quoi! m'écriai-je, c'est vous, cher infortuné! Que vois-je? — Votre ouvrage,” me répond-il; „ il n'importe, je bénis dans vos coups, ceux de la Providence. Constance, c'est Théodose que vous retrouvez; Saint Albon n'existe plus; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon sang même cette lettre, où je vous reprochois votre inhumanité, où je vous représentois que la religion ne défendoit point que vous fussiez sensible à ma cruelle situation.”

Je prends cette lettre, que j'arrose de mes larmes. „ Jugez, poursuit Saint Albon, de votre pouvoir sur moi. Vous m'écrivez en Hollande: plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir, je revole vers la France; je cours me jeter aux pieds d'un de nos supérieurs, lui montrer mon repentir; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état; je m'applaudissois de votre victoire, & je me promettois de vous en instruire: on n'a point égard à ma franchise & à mes remords; pour toute réponse, on m'entraîne dans ce souterrain, où Dieu, depuis cinq années, sans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un souffle expirant. Constance! je suis nourri du pain de la douleur, & je m'abreuve de mes larmes; ce Dieu suprême m'a éclairé du flambeau

de l'infortune ; c'est ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conserver ; vous y verrez combien je gémis de mes égarements , que mon ame... non , Constance , non , mon amour ne doit plus vous offenser , ni irriter le ciel : c'est l'attachement le plus pur , c'est la tendresse innocente d'un frere pour une sœur qui , après Dieu , est ce qu'il aime le plus ; je ne vous demande que vos pleurs , que vos prieres ; adressez-les à cet Etre si bienfaisant , obtenez - en mon pardon. Je vous l'ai dit : je ne cherchois point à sortir de ce cachot ; je voulois seulement que vous fussiez informée que je respire encore , que mon cœur est changé... Me tromperois-je , Constance ? Votre vue... Dieu , Dieu permettra que vous receviez mes derniers sours."

Est - il possible , ma chere fille , d'exprimer tout ce que je souffrois ? Mes yeux étoient fixés sur Saint Albon ; je ne pouvois former que des cris ; j'étouffois dans les sanglots. — „ Quoi ! Saint Albon , c'est vous , c'est vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs ! Je vous ai chargé de ces chaînes ! — Je les supporte avec plaisir , puisque je vous ai obéi ; vous m'avez rendu à Dieu ; je veux vivre & mourir pour lui ; j'ai eu la consolation de vous voir... Ah ! Constance , fuyez - moi , fuyez... je sens... je sens que pour cesser de vous aimer , il faut que je cesse d'exister."

Et

Et aussitôt il prend dans ses mains cette tête de mort qui étoit devant lui : „ voilà , continue-t-il d'une voix lugubre , ce que je vais bientôt devenir ! que cette image soit entre vous & moi ! voilà à quoi je vais ressembler ! & lorsqu'on est sur le point de subir un changement si affreux , doit-on oser aimer ? ”

Saint Albon & moi nous nous exhortions mutuellement à repousser un sentiment qui venoit toujours nous surprendre. Peut-être , hélas ! dans ce moment où nous nous promettions d'abjurer une tendresse criminelle , dans ce même moment brûlions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à se vaincre , & les passions ont des ressorts si cachés ! il est si difficile de surmonter un penchant que nous avons reçu presque avec l'existence ! Cependant je m'efforçois de faire croire au Chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur , & que c'étoit la piété seule qui m'animoit ; je voulois m'en imposer à moi-même ; je lui appris quelle raison m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue conversation , nous nous séparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres , de façon qu'on ne pouvoit soupçonner qu'elles eussent été dérangées.

De retour chez moi, je me remplis d'une aventure si extraordinaire; c'étoit un songe que le réveil me rendoit encore plus effrayant: je ne sçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie, & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé Saint Albon; j'allois souvent le voir; je lui portois à manger; je pleurois sur ses fers; c'étoit lui qui me consoloit; il m'avouoit qu'il n'avoit jamais passé de jours plus heureux, que ma compassion le retenoit à la vie, que j'avois changé sa prison en un lieu de délices, & il demandoit au ciel d'expirer en ma présence.

Mon amie un jour me surprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la prison du Chevalier. „ Où allez-vous, me dit-elle? ” Je lui réponds avec emportement: „ réparer ce qu'a fait votre barbarie; tenez, voyez.” Je fais tomber les pierres: elle reconnaît Théodose; elle apprend ses nouveaux revers, & elle verse des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des représentations. „ Eh quoi! ma chere amie, me dit-elle, vous vous exposez l'un & l'autre à de pareilles épreuves! Vous êtes-vous bien interrogée? est-ce bien la pitié qui vous conduit? ne cédez-vous qu'au desir de soulager un malheureux qui a besoin du secours de com-

passion ? Euphémie , vous vous trompez tous deux ; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion , lui répondis-je , ordonne-t-elle qu'on laisse mourir de misère & de faim un infortuné ? .. Sophie , c'est moi qui ai fait tous ses malheurs , & vous voulez que je l'abandonne ! — Non , je ne veux point que vous l'abandonniez : je veux que vous vous reposiez sur moi du soin d'adoucir sa malheureuse situation ; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité : mais vous , si vous m'en croyez , si la religion vous parle encore , vous ne le verrez jamais. Et quand vous seriez assurée que cette démarche n'offenseroit pas le ciel , pensez-vous que vos entrevues avec Théodose puissent rester longtems cachées ? Envisagez-vous la rigueur des châtimens qui l'attendent , si l'on vient à découvrir que sa prison vous est ouverte ? ”

Ces dernières paroles de Sophie me troublèrent plus que ses reproches & ses craintes sur ma piété chancelante ; je connus aisément que Saint Albon étoit menacé d'un danger inévitable ; je ne m'arrêtai pas aux promesses de Sophie ; j'étois bien persuadée qu'elle feroit tous ses efforts pour obliger Saint Albon ; mais le sentiment qui m'enflammoit encore , ne me permettoit pas dans une telle circonstance , de m'en

rapporter à d'autre qu'à moi-même ; c'étoit à moi de m'occuper du soin de secourir le Chevalier.

J'imagine un projet ; j'écris au supérieur de*** , que je le priois avec instance de passer à notre couvent, & de m'accorder une demi-heure d'entretien : il se rend à mon invitation. Après m'être excusée sur lâ témérité de ma démarche : „ mon pere, lui dis-je, permettez que je vous parle à genoux.” Il m'interrompt : „ ma sœur, je ne le souffrirai point. — Je poursuis : oui, mon pere, je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même ; vous le représentez sur la terre, ce Dieu de bonté, de clémence : c'est donc à vous que j'ose avoir recours.” Ce religieux, pénétré déjà de compassion, veut absolument que je me relève : je lui obéis, je m'affieds, & je lui fais un détail du triste enchaînement de mes disgrâces ; je n'omets aucune circonstance ; j'appuie sur l'horrible trahison qui nous avoit ensevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme respectable me paraît attendri. „ Mon pere, m'écriai-je, c'est donc au nom de l'humanité, au nom de la religion que je vous implore ; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux séjour l'infortuné Théodose, & qu'il soit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il

s'est accusé à vos yeux d'avoir tenté de me séduire , & de m'enlever à mon état : connaissez la vérité : c'étoit moi qui lui avois suggéré ce dessein sacrilege ; c'est moi qui lui ai fait oublier son devoir , l'honneur , Dieu même : un remords heureux m'a empêchée de le suivre dans les pays étrangers , quoique ce complot fût mon ouvrage ; c'est donc moi qui suis la seule coupable , & qui mérite d'être punie. Mais que Théodose voye briser ses fers , & je me soumetts à tous les châtimens. . . Mon pere , (je retombe à ses genoux) me refuserez-vous cette grace ? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodose ; non , jamais je ne le reverrai ; je ne lui écrirai même point ; il ne sçaura pas si , après l'avoir retrouvé , cette séparation me coûte la vie. . . Un repentir véritable l'a ramené aux autels ; qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere , je ne connais plus rien ; j'irai , j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes , mon désespoir ; toute la terre sera instruite de mes faiblesses , de mes égarements.. tout apprendra que je suis criminelle ; on me condamnera ; je ne m'aveugle point , je serai deshonorée ; mais je souffrirai tous les opprobres , toutes les punitions , le deshonneur ; je

moufrai contente, fi j'ai pu fauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des fanglots) ce que peut-être j'aime encore . . Mon pere, me l'accordez-vous , cette grace ? — Vous ferez fatisfai-te ,” me répond ce religieux touché de ma douleur. „ Il y a peu de tems que je fuis dans la maifon ; je hais ces rigueurs tyranniques, fi contraires à la pureté de notre morale ; oui, Théodofe fera libre. Mais vous m'affurez qu'il fent l'énormité de fes fautes , que vous ne vous verrez plus , que vous ne vous écrirez plus ? — Je promets tout, tout, mon pere : qu'il vive, qu'il foit heureux, qu'il m'oublie, & que je meure !”

Je cours à Sophie. — „ Partagez ma joie ; j'arrache Théodofe à fa prifon ; j'ai parlé : on m'accorde fa liberté . . Sophie, je ne le verrai plus : mais il me devra fon bonheur. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de Dieu.”

Je m'applaudiffois de ma démarche ; je goûtois un plaifir fecret à m'être accusée pour juftifier Saint Albon. Et en effet, me difois-je, ne fuis-je pas la premiere coupable ? Si le Chevalier ne m'eût point connue, qu'il ne m'eût point aimée, auroit-il trahi fes vœux ? Malheureufe Euphémie ! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodofe ; oublie-toi , immole-toi ; eft-ce affez du

sacrifice de ton cœur, de tes jours, pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeste amour?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet: „ Je n'ai pas joui longtems de vos bien-
„ faits, si l'on peut donner ce nom au service cruel
„ que vous m'avez rendu; j'étois dans un cachot,
„ courbé sous le poids des fers: mais je vous
„ voyois, je pouvois vous confier mes peines;
„ vous essayiez mes pleurs, vous me disiez que
„ je vous étois encore cher; je me suis vu enle-
„ ver ce plaisir, le seul qui me retenoit à la vie;
„ je n'ai pu supporter le jour, privé de votre
„ présence; au moment où je vous écris, je suis
„ étendu sur le lit de mort. Constance . . dans
„ ce moment terrible, mentirois-je à Dieu? il faut
„ vous l'avouer: je n'ai jamais cessé de vous
„ aimer; il est vrai que cet amour s'étoit épuré
„ dans l'adversité & dans les souffrances. Sou-
„ venez-vous que le ciel m'avoit formé pour
„ être votre époux; si je l'offense ce ciel, c'est
„ malgré moi; je lui en demande un sincere par-
„ don: mais il faut que mon cœur ait perdu tout
„ sentiment pour n'être point rempli de votre
„ image. Puiffe ma mort désarmer un Dieu ir-
„ rité! Constance, joignez vos larmes & vos
„ prieres aux miennes; c'est le dernier témoi-

„ gnage de générosité que j'attends de votre ame
 „ si compatissante. Adieu , adieu pour jamais.
 „ J'ai fait vos malheurs , me le pardonnez-vous ?
 „ Je vois l'éternité s'approcher . . ô mon Dieu . .
 „ je me jette dans le sein de ta bonté ! ”

La mort de Saint Albon fut en quelque sorte la mienne ; je n'avois point été préparée à ce dernier coup : il m'accabla. Je n'existois plus que par l'amitié de Sophie ; elle seule retenoit le souffle de vie qui me faisoit respirer. Cette amie infatigable redoubloit ses soins ; elle recevoit dans son sein le peu de larmes qui étoit resté dans mes yeux presque éteints à force de pleurer. Tous ces sacrifices ne suffirent point à la justice de Dieu ; il voulut appésantir son bras vengeur , & ne me laisser aucune consolation sur la terre , pour me faire éprouver qu'il est le seul que nous devons aimer ; oui , sans doute , il est le seul qui mérite notre hommage , notre attachement , tout notre cœur. Il m'avoit fait descendre sur les premières marches du tombeau ; il acheva de m'y plonger. Sophie tombe malade ; mon ame se réveille de son anéantissement de douleur , pour être faisie de nouvelles craintes ; je sens encore que j'ai un cœur capable d'aimer , susceptible de recevoir de nouvelles blessures. La maladie de ma bienfaitrice devint dangereuse ,

enfin tout ce qui m'intéressoit dans le monde, mon amie, mon unique amie, mon seul soutien, Sophie va mourir : elle fait écarter nos compagnes, & me tient ce discours, qui sera toujours gravé dans ma mémoire : „ Ne pleurez point, ma chere Euphémie, réjouissez-vous plutôt avec moi d'une fin qui nous est destinée à tous; je brûle d'être réunie à l'auteur de mon être; il a été le digne objet de mes affections; je n'ai vécu que pour l'aimer, que pour l'adorer; je lui offre encore mon dernier soupir : puisse-t-il l'agréer & me pardonner mes fautes, en faveur de cette confiance sans bornes que j'ai en sa miséricorde! Tout ce qui m'afflige, c'est que vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous être nécessaire; j'ose dire plus, vous n'en trouverez point de plus tendre. Euphémie, je vous en conjure, par les derniers transports de cette amitié qui vous fut chere, revenez entièrement à Dieu que vous avez si longtems abandonné; que votre amour pour lui, votre résignation à ses volontés, soient le prix de ma mort! N'envisagez que ce ciel où doivent tendre tous nos vœux. Euphémie, voilà la source du bonheur; il n'y en a point d'autre. . . Me promettez-vous bien de retourner à ce Dieu qui vous appelle? ”

Sophie me tendit la main; je ne pus que la

ferrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu, tout. . . Sophie n'est plus. Je la couvre encore de mes baisers, de mes pleurs; je lui adresse encore mes gémissements & mes sanglots; ses yeux où paraissoit briller une sainte confiance, étoient tournés vers le ciel; tout son visage respiroit ce doux éclat, cette splendeur de l'heureuse immortalité, cette sérénité inexprimable, le partage des âmes pures qui s'envolent dans le sein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuse amie ne m'a point abandonnée; fans doute je dois à ses prières l'adoucissement que j'éprouve dans mes peines; mes dernières larmes ont moins d'amertume; la religion est venue auprès de moi prendre sa place; elle me tient lieu aujourd'hui de tout; je sens avec plaisir que je vais bientôt rejoindre mon amie. . . Parlerai-je de Théodose? ah! Seigneur, vous offensois-je, si je desirois de le revoir dans l'asyle du pur amour? ne lui auriez-vous point pardonné? mes pleurs, grand Dieu, ne vous auroient-ils pas défarmé?

Ma fille, vous voyez ce qu'il en coûte, lorsqu'on est livré aux passions; le cloître est un lieu de tourments pour les âmes infectées du levain terrestre: pour celles qui ont les vertus, la pu-

reté , la ferveur de Sophie , c'est un séjour de félicité & de délices. Pénétrez - vous bien de la religion , ma chere enfant ; soyez persuadée que fortifiée par ses principes , on n'a rien à désirer ni à craindre ici-bas. Que sont les affections humaines près de l'amour divin ! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini , & je m'éleve à l'éternité.

L'authenticité de ces MÉMOIRES recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'histoire n'est pas rendue aussi fidelement que je la publie d'après les originaux.

Le premier extrait est emprunté du Spectateur Anglais, Tome II, Discours 40.

Le second est pris de la seconde partie du Tome I, des Variétés curieuses & amusantes, &c.

EXTRAIT DU SPECTATEUR ANGLAIS.

C O N S T A N C E (1) étoit une jeune Demoiselle d'un esprit & d'une beauté fort extraordinaires , mais assez malheureuse pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par son industrie ,

(1) On a suivi la traduction qui est connue.

& qui faisoit confister son bonheur à les posséder, ou plutôt à en être lui-même l'esclave. Théodose étoit le fils puîné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'esprit, de l'éducation, du savoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaisir de se trouver pour la première fois avec Constance, qui étoit alors dans la quinzième année. Leurs maisons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite; & que par les avantages de sa bonne mine & d'une conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la Demoiselle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs, il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de Constance. Une longue habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une passion mutuelle qui influa sur tout le reste de leur vie. Mais au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva par malheur que les deux pères devinrent ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa naissance & l'autre par ses richesses. Le père même de Constance porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour Théodose, lui défendit l'entrée de son logis & ordonna à sa fille de ne le plus voir, sous

peine d'encourir son indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amants l'espérance dont ils se flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux sur un gentilhomme bien fait & riche, qu'il destina pour le mari de sa fille. Il n'eut pas plutôt pris ses mesures à cet égard, qu'il dit à Constance qu'il avoit dessein de la donner à un tel gentilhomme, & que les noces seroient célébrées un tel jour. Constance intimidée par l'autorité de son pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage si avantageux, en reçut la proposition avec un silence plein de respect, que son pere ne manqua pas de louer, puisqu'il s'ied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt jusqu'aux oreilles de Théodose, qui après un long tumulte de différentes passions qui s'éleverent alors dans son cœur, écrivit à sa maîtresse le billet suivant :

„ Il y a quelques années que je faisois tout
„ mon bonheur de penser à ma chere Constan-
„ ce : mais cela même fait aujourd'hui mon plus
„ grand supplice. Faut-il donc que j'aye le
„ chagrin de vous voir possédée par un autre ?
„ Les ruisseaux, les prairies & les champs où
„ nous avons eu de si longs & de si doux entre-

„ tiens , me font devenus insupportables ; la vie
 „ même est un fardeau que je ne puis soutenir.
 „ Puiffiez - vous vivre longtems heureuse dans
 „ ce monde ! mais oubliez qu'il y ait jamais eu
 „ un tel homme que

THÉODOSE.

Ce billet fut rendu dès le soir même à Constance, qui s'évanouit en le lisant : mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorsque deux ou trois messagers vinrent coup sur coup à son logis pour s'informer de Théodose, qui étoit parti de sa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit saisi depuis quelque temps, faisoit tout craindre à son égard. Constance persuadée qu'il n'y avoit que le seul bruit de son mariage qui pût le réduire à quelque extrémité fâcheuse, étoit inconsolable : elle se reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit son nouvel amant comme le meurtrier de Théodose. Elle résolut de s'exposer à toute l'indignation de son pere, plutôt que de consentir à un mariage qui lui paroissoit si criminel & si plein d'horreur. Le pere satisfait d'être délivré de Théodose, & de pouvoir garder son argent, ne se mit pas fort en peine du refus obstiné de sa fille, & trouva les

moyens de s'excuser auprès de son prétendu beau-fils, qui n'avoit accepté ses offres que par des vues d'intérêt, sans que l'amour y eût aucune part. Constance ne chercha plus de remède à son mal, que dans la dévotion & les exercices de piété; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'esprit, & qu'elle résolut de passer le reste de ses jours dans un cloître. Son pere fut si peu choqué de ce dessein, qui alloit à épargner sa bourse, qu'il y consentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une ville voisine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquieme année de son âge & dans toute la fleur de sa beauté. D'ailleurs, il y avoit ici un religieux qui étoit en grande réputation par sa vertu & sa vie exemplaire; & comme les Catholiques-romains, qui se trouvent accablés sous le poids de quelque épreuve, s'adressent à leurs plus célèbres confesseurs pour en obtenir des avis charitables, notre affligée voulut se confesser à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodose, qui le même jour de son départ se rendit à un couvent de la ville où Constance alla demeurer ensuite, & qui après avoir exigé le secret de tous les peres (ce qu'on ne refuse pas en certaines occasions importan-

tes) se fit de leur ordre, avec une ferme résolution de ne plus penser à sa maîtresse, qu'il croyoit mariée à son rival depuis le jour fixé pour les noces. Plein d'ardeur pour se dévouer à la religion, il avoit si bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres sacrés, & qu'en peu d'années il devint célèbre par la sainteté de ses mœurs, & les pieux sentiments qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint homme que Constance avoit choisi pour être le dépositaire de ses plus secretes pensées, quoiqu'elle ignorât son véritable nom, & qu'il n'y eût personne qui connût sa famille, que le seul prieur du couvent. Le gai, l'aimable Théodose portoit le nom du pere François, & il étoit si déguisé par sa longue barbe, sa tête rase & l'habit de l'ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son confessional, notre belle affligée vint se prosterner à son côté, & lui offrir l'état de son ame. Après lui avoir fait l'histoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ses larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. „ Je crains, lui dit-elle, que ma conduite n'ait causé la mort d'un homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop aimer.

Il n'y a que Dieu seul qui sache jusqu'à quel point je l'aimois, lorsqu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis sa mort." Elle fit ici une pause, & leva ses yeux baignés de larmes vers le bon pere confesseur, qui étoit si ému de son triste récit, qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, de vouloir continuer son histoire. Elle obéit à ses ordres, &, au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui exposer tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Le bon religieux sentit une si vivè émotion de l'état où il voyoit sa pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ses larmes, & que dans les transports de son ame, la planche sur laquelle il étoit assis, s'agitoit sous lui. Constance qui le crut touché de compassion envers elle, & pénétré d'horreur pour son crime, lui parla du vœu où elle étoit résolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ses fautes, & du seul sacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodose. A l'ouïe de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis si longtems, & à la vue d'une fidélité sans exemple, de la part d'une Demoiselle qu'il croyoit depuis bien des années entre les mains d'un autre, le bon pere, qui s'étoit déjà un peu affermi, éclata de nouveau & fondit en larmes.

Au milieu des intervalles de sa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter sa pénitente accablée sous le poids de son affliction, à prendre courage & à se consoler, de lui dire que ses péchés lui étoient pardonnés, que son crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginoit, qu'elle ne devoit pas s'affliger outre mesure. A la faveur de ces courtes périodes, il se remit assez bien pour lui donner l'absolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions, & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. Constance se retira pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son directeur. Théodose qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées, propres à cette occasion, anima sa pénitente le mieux qu'il lui fut possible, à remplir tous les devoirs de la vie religieuse qu'elle vouloit embrasser, & à bannir de son esprit ces craintes mal fondées qui le tyrannisoient, avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. ,, Les regles, ajouta-t-il, de nos différens ordres, ne permettent pas que je vous aille voir: mais comptez que je me souviendrai toujours de vous dans mes prieres, & que je vous instruirai souvent par mes lettres. Marchez avec

joie dans la glorieuse carrière qui vous est ouverte, & vous trouverez bientôt cette paix & cette satisfaction de l'ame, que le monde ne fau- roit donner."

Constance fut si animée par le discours du pere François, qu'elle fit son vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de sa réception, pour suivre la coutume, elle se retira dans son appartement avec l'abbesse.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit passé entre le pere François & sa novice, remit à la dernière un billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes: „ Pour „ vous faire goûter les prémices de ces joies „ & de ces consolations que vous devez attendre „ de la vie que vous venez d'embrasser, je dois „ vous avertir que ce Théodose dont vous „ déplorez la mort, est encore en vie, & que „ le pere à qui vous vous êtes confessée, étoit „ autrefois ce Théodose que vous plaignez tant. „ Le mauvais succès de nos amours nous attirera „ plus de bonheur que nous n'en aurions pu „ espérer de leur réussite. La Providence a „ disposé de nous pour notre avantage, quoi- „ que ce n'ait pas été selon nos desirs. Oubliez „ que Théodose fût au monde: mais souvenez- „ vous qu'il y a un homme qui ne cessera de

„ prier Dieu pour vous en qualité du PÈRE
„ FRANÇOIS.”

Constance, qui à la vue de ce billet réfléchit sur le ton de voix, les manières & l'émotion de son confesseur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodose. Après avoir pleuré de joie : „ c'est assez, dit-elle, Théodose est en vie ; je passerai le reste de mes jours en paix & sans aucun chagrin.”

Toutes les lettres que le pere lui écrivit ensuite, sont gardées dans le monastere où elle résidoit, & l'on en fait souvent la lecture aux jeunes religieuses, pour leur inspirer la vertu & de bonnes résolutions. Il y avoit dix années ou environ que Constance étoit ici, lorsqu'une fièvre maligne y survint, qui emporta une infinité de gens, au nombre desquels se trouva Théodose. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya sa bénédiction, conçue en des termes fort tendres : mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Constance eut un de ces bons intervalles qui précédent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature : desorte que l'abbesse avertie par les médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodose venoit de la dévancer, & que, dans ses derniers

moments , il lui avoit envoyé sa bénédiction. Constance la reçut avec un plaisir extrême , & supplia l'abbesse de permettre qu'elle fût enterrée auprès de Théodose. ,, Mon vœu , ajouta-t-elle , ne s'étend pas au-delà du tombeau , & je me flatte que ma demande ne sçauroit le violer." Elle mourut bientôt après , & on lui accorda sa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes , avec une courte inscription latine gravée au-dessus , où il est dit mot pour mot : ,, Ici reposent les ,, corps du pere François & de la sœur Con- ,, stance. Ils s'aimoient durant leur vie , & la ,, mort ne les a point séparés."

EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES
ET AMUSANTES.

UNE Demoiselle G ** , Bretonne , fut aimée par un gentilhomme de son pays qui n'étoit pas riche. La mere , pour détourner cette inclination naissante , prétexta un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris , & emmena sa fille avec elle : mais comme elle s'apperçut que l'absence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens , elle mit sa fille à l'abbaye Saint Antoine , & la recommanda à une tante de la Demoiselle qui y

étoit religieuse. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient ; ensuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade ; quelque tems après on annonça sa mort : mais ce fut avec mille apparences de mystere , & en se servant d'une tierce personne ; de sorte que la jeune Demoiselle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Les mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme , qui croyant sa maîtresse morte, se fit capucin.

Cependant la tante insinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui ; le chagrin , plutôt que la raison , la détermina : elle prit l'habit , elle pouvoit avoir alors vingt - deux ou vingt - trois ans.

Dix ans s'étoient déjà écoulés , lorsqu'on demanda un confesseur extraordinaire pour le couvent ; notre Capucin fut nommé. Mlle. G** vint à son tour au confessionnal ; elle lui confia ses chagrins ; il trouva quelque conformité entre ses aventures & celles de sa pénitente : il lui demanda s'il pouvoit la voir au parloir ? elle y consentit. Dès la première entrevue , comme il parloit plus haut qu'au confessionnal , sa voix la surprit ; elle l'examina , & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec un gentilhomme qu'elle avoit connu en Bretagne ; il lui dit que non-seulement il lui ressembloit,

mais qu'il étoit ce même gentilhomme qui, sur un faux rapport de sa mort, s'étoit fait Capucin. La fille s'évanouit, & étant revenue à elle, ils se plainquirent de la supercherie & de la cruauté de leurs parents, en termes remplis de tendresse l'un pour l'autre. Le Capucin sentit réveiller toute sa passion. Dans son désespoir, il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer; qu'on pouvoit se sauver en toute sorte de religion; que si elle vouloit, ils passeroient en Hollande, où ils se marieroient; qu'il savoit où trouver l'argent pour faire le voyage, & que comme il étoit savant, il n'en manqueroit pas dans ce pays. Sa malheureuse maîtresse, aussi touchée, mais plus ferme que lui, détourna cette illusion; elle lui représenta qu'il ne falloit pas se servir, pour se damner, des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le Capucin insista plusieurs fois, & enfin au désespoir de ne pouvoir réussir, il se défroqua un beau jour & passa en Hollande. On n'a point eu depuis de ses nouvelles.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur; la jaunisse lui prit: mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaieté, pendant lesquels elle étoit fort amusante, Madame

l'Abbeſſe de * * la demanda ; elle y fut quelque tems : mais les manieres un peu libres de cette Abbeſſe lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances ſur ce qu'elle la faiſoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la ſainteté de ſa retraite , & ſur ce qu'elle étoit ſouvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle ſ'en retourna à Saint Antoine, où, accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.



LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

LETTRE DE LA CULTURE

À L'ÉGLISE ET AU DRAME

D'EUPIHÉMUS

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

JE vous envoie, mon ami, un Draine composé encore dans ce *genre* que j'ai eu le faible avantage d'entrevoir. Incertain du mérite de l'exécution, je voudrois ménager du moins quelques ressources à ma vanité, en vous exposant le plan de ma piece tel que je l'aï conçu; c'est au génie à favoriser & à cultiver un genre si intéressant: je ne doute pas même qu'il ne produise dans la suite une infinité de beautés dramatiques, & qu'il ne recule les bornes trop resserrées de notre scene; je vois déjà avec satisfaction qu'il est accueilli comme une nouvelle source de plaisir pour les ames sensibles, & en effet il me paraît un des plus heureux résultats des arts d'imitation. On pencheroit à croire que la douleur est l'état de la nature humaine, & que la joie n'en est qu'une sensation momentanée. L'art de la poésie & celui de la peinture, suivant un de nos plus judicieux écrivains, (1) ne réunissent jamais les

(1) L'Abbé Du Bos, &c.

suffrages, que lorsqu'ils ont réussi à nous affliger. Interrogez la personne la moins éclairée: rarement retournera-t-elle admirer une galerie composée de Teniers, & elle ne se lassera point de revoir les tableaux sombres & vigoureux de Rembrandt. Les images de batailles, de morts, s'emparent de notre ame; deux peintres anciens, Nicomachus & Théon, avoient peint Medée se fouillant du meurtre de ses enfants, & Oreste enfonçant le poignard dans le sein de Clytemnestre. Le spectacle d'un torrent qui se précipite à grand bruit du haut d'un rocher escarpé & qui roule avec lui des arbres déracinés, des débris, nous affectera beaucoup plus que la vue d'un ruisseau qui coule mollement dans une prairie émaillée de fleurs; la profondeur d'une nuit qui n'est éclairée que par les étoiles, excitera en nous un recueillement que n'y feront point naître un beau jour, un ciel serein; nous quitterons souvent des promenades agréables, pour aller nous enfoncer dans la solitude d'un parc sauvage. Demandez aux libraires s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie; assurément Racine a plus de lecteurs que Molière, & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ses chefs-d'œuvres. Transportons-nous dans nos places publiques: quel est le secret des

charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des espèces de romances lamentables, plutôt que de chanter des vaudevilles divertissans. Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne préfèrent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les fassent rire. Shakespeare est redevable, sans doute, à l'emploi de ce genre ténébreux, de la haute réputation qu'il a chez nos voisins : voilà ce qui les rend indulgens pour ces irrégularités monstrueuses que nous lui reprochons avec tant de sévérité. On remarque à Londres que, lorsqu'on joue des pièces de ce père du théâtre Anglais, il regne dans la salle un silence imposant : tant cet homme de génie a connu l'art de se rendre maître des âmes profondes & mélancoliques de ses compatriotes ! On a publié depuis Shakespeare des drames plus corrects, plus élégans, où les règles sont moins blessées : pourquoi n'ont-ils pas eu le même succès ? c'est qu'il leur manque cette *couleur noire*, dont le sentiment emprunte une force & une vie que l'esprit seul & l'entente des règles ne sauraient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ses chants de l'Enfer, que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne seroit-on point fondé à penser que les hommes, en général,

peuvent s'appliquer ce que Pétrarque disoit de lui :

Lagrimar sempre è'l mio sommo diletto?

Le plaisir de répandre des larmes auroit-il une douceur, que n'ont point les autres voluptés? Je l'ai observé: cette tristesse si chère, surtout à la jeunesse, dont l'ame neuve reçoit avidement les premières impressions, ne peut que nous porter à la vertu; tout ce qui nous fait sentir notre cœur, nous oblige en quelque sorte à devenir plus humains, à nous approprier davantage les plaisirs ou les peines d'autrui, & cette espèce d'élan hors de nous-mêmes, nous y ramène toujours plus attendris, & nous dispose conséquemment à devenir meilleurs.

Le genre *sombre* a aussi une qualité distinctive que l'on doit mettre au rang des plus puissants ressorts de l'art dramatique: il emporte avec soi la nécessité absolue d'approfondir les traits, de bannir les accessoires, qui tuent presque toujours le sujet; l'ombre qu'il y répand, rend la lumière plus vive, & fait sortir les caractères avec plus de vigueur; il prête au pathétique de l'énergie & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit si vaste, eut fortifié, de cette teinte, le genre admiratif, la clémence d'Auguste

auroit encore eu plus d'éclat; & Louis XIV eut été déterminé à pardonner à M. de Laufun. Il est étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans sa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainsi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai essayé, dans EUPHÉMIE, de rendre cette partie théâtrale plus touchante & moins lugubre que dans COMMINGE, plus analogue à la tendresse d'une femme qui conserve jusque dans l'égarement de sa passion, cet esprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Je ne me lasse point de présenter le tableau imposant des combats de l'humanité & de la religion; je suis persuadé plus que jamais, que ce choc de mouvements contraires, est une source inépuisable de ces situations qui nous transportent & fixent notre étonnement. Descendons dans notre cœur: nous y surprendrons un desir impatient d'étendre la sphere trop étroite des objets qui frappent nos sens, & qui repaissent notre curiosité. Nous sommes dominés par une secrette impulsion dont la cause nous est inconnue, & qui nous porte sans cesse à nous faire plus grands que nous ne sommes; voilà l'origine des fées, des génies, des enchanteurs, de ces géants attaqués par des hommes d'une

taille ordinaire. Nos livres sacrés nous fournissent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures furnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleste, nous imprime une idée qui enorgueillit notre être, & nous fait jouir en quelque sorte d'une supériorité interdite à l'humanité. On se plaît à voir les héros d'Homère se mesurant avec les dieux; l'audace sacrilège d'Ajax nous cause de l'admiration; c'est cette hardiesse au-dessus de l'humain, qui rend Turnus plus intéressant qu'Enée; Prométhée enchaîné sur le Caucase, insultant à Mercure au milieu de ses tourments, & ensuite écrasé de la foudre qu'il voit éclater, sans baisser les yeux, laisse dans notre ame une image sublime. Il est vrai que la raison *géométrique* réproouve ces fictions qu'a créées un heureux enthousiasme, & qu'elles lui paraissent gigantesques: mais qu'est-ce que le compas d'une philosophie mal entendue ne resserre & ne détruit point? Osons le dire: notre nation en acquérant des lumières *métaphysiques*, a perdu à l'extinction de cet esprit de chevalerie qui enflait le courage & se figuroit sans cesse des paladins à combattre. Jamais peuple n'a poussé plus loin que les Egyptiens (1),

le

(1) Il est fâcheux que les ouvrages de littérature de

le goût de ces monuments de grandeur qui ennobliſſent & exhauffent l'imagination; l'aspect ſeul de leurs tombeaux, de leurs pyramides, devoit leur inſpirer une élévation de ſentiments que ne ſçauroient avoir des hommes entourés d'images petites & meſquines, & qui s'emprifonnent dans des habitations conformes à la faiblesſe, & pour ainſi dire à l'épargne de leur exiſtence. Nous promenons-nous dans une vaſte forêt, nos idées ſemblent ſ'aggrandir & dominer ces chênes ma-

ces légiſlateurs du monde n'aient point eu le ſort de leurs pyramides, & qu'ils ne ſe ſoient pas transmis juſqu'à nous. Leurs poéſies ſurtout devoient être admirables & pleines d'images: ils reſpiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature; ils avoient plus de tableaux ſous les yeux, & étoient emportés par plus d'enthouſiaſme; leurs mœurs étoient plus douces, plus ſimples que les nôtres; l'hospitalité, la candeur, la vie paſtorale: quelles ſources de beautés poétiques! Le luxe, l'abus de la ſociété & la fauſſe philoſophie ont détruit parmi nous tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment. Geſſner n'auroit pas compoſé ſes charmantes Idylles, s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'eſprits différens étend, j'en conviens, les progrès de ce qu'on appelle goût, ſournit plus de matière au *raiſonnement*; mais il entraîne avec ſoi la mort du génie, — & les couleurs primitives ſe partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractère.

jestueux, dont le sommet va se cacher dans les nues. Parcourons-nous des bosquets, des jardins symétrisés : nous nous rapétiſſons avec ces arbuſtes mutilés par le cifeau de l'art, & nos penſées prennent, ſans que nous nous en appercevions, la contrainte de ces graces concertées, ſi inférieures aux beautés fortes & libres de la nature. Les anciens adorateurs du feu bâtifſoient leurs temples ſur des montagnes, & les bois ſacrés où nos Druides avoient établi le ſiege de leur religion, étoient d'une hauteur immenſe. C'eſt une expérience démontrée que nous dépendons de ce qui nous environne, & que le phyſique a de l'empire ſur l'intelleſtuel. J' imagine donc qu'on ne ſçauroit préſenter une attitude plus fiere que celle d'un perſonage en proie aux paſſions humaines, & qui ſe débat, ſi l'on peut parler ainſi, ſous l'ascendant impérieux de la religion. EUPHÉMIE, contrainte par ſon devoir & par le ciel d'étouffer ſon amour, doit émuouvoir en ſa faveur, & attacher nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre ſemble lui permettre de diſputer moins avec ſes penchants.

Je me ſuis efforcé de donner à ce rôle une plénitude, dont on trouve, en général, peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'eſt cepezdant avec cette profuſion que doit s'exprimer

le désordre fécond d'une ame passionnée; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de sentiments qui le surchargent; on le fuit dans ses développements; on se pénètre de ses transports. C'est ainsi que l'Inimitable Richardson sçait nous rendre propre tout ce qu'il fait ressentir à Clarisse; nous ne perdons pas un seul de ses mouvements, nous sommes étonnés d'appercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails, qui d'abord ont pu nous paraître superflus & minutieux, étoient autant de fils nécessaires qui correspondent à l'ensemble du roman. Je ne cesserai de m'en plaindre: l'esprit est venu nous appauvrir, & il traîne presque toujours à sa suite la froideur & la médiocrité. Si Corneille revenoit parmi nous, nous le verri-
ons forcé d'élaguer & d'*amaigrir* la plupart de ces scènes *pleines*, où le génie a répandu toutes ses richesses.

A l'égard des caractères, j'ai cherché, autant que je l'ai pu, à leur donner de la vérité. C'est cet avantage que l'on remarque surtout dans les personnages de Corneille, & voilà d'où naît cette supériorité de dialogue qui distingue à un degré si éminent ce grand homme des autres écrivains de son genre; il prête à chacun de ses héros la façon de penser & l'expression qui lui sont propres. Rodrigue enflammé d'amour, &

qui joint aux transports de sa passion cette exaltation de bravoure attachée à la nation Espagnole, s'écrie :

Paraissez, Navarrois, Maures & Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans. (1)

(1) J'ai entendu de ces *discoureurs ingénieux* qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une espece de rodomont qui n'est point dans la nature. Voilà ce que c'est que d'ignorer les caractères & de vouloir toujours demeurer *Français* ! Il y a lieu de présumer que la délicatesse de ces critiques avoit engagé nos comédiens à supprimer ces deux vers, qui peignent si bien un héros Espagnol : nous sommes redevables à M. de Voltaire de leur rétablissement. Selon les apparences, ce sont les mêmes censeurs qui se plaignoient de ce que Lufignan avoit un ton de *radoteur dévot*, comme si un vieillard renfermé en prison depuis vingt ans & martyr de la religion de ses peres, ne devoit pas avoir cette effusion de sentiment ; c'est peut-être le plus beau caractère que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homere ces gens d'un goût si difficile ; ils y verront comment parlent Nestor, Laerte, &c. Ils peuvent aussi consulter Horace dans son art poétique :

- „ *Intererit multum, Davus ne loquatur, an heros,*
- „ *Maturus ne senex, an adhuc florente juventâ*
- „ *Fervidus, an matrona potens, an sedula nutrix*
- „ *Mercator ne vagus, cultor ne viventis agelli, &c.*

Horace déploie toute la férocité de son caractère dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus. (1)

Et Curiace, à son tour, fait éclater le sien dans cette répartie si touchante :

Je vous connais encore, & c'est ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui sied si bien au vrai courage :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

César qui, aux yeux des Romains, feignoit de ne

(1) La Motte qui met de l'esprit partout, s'est avisé d'en donner à Corneille dans une circonstance où il paraît n'avoir cédé qu'au transport du génie. Baron prononçoit avec un reste d'attendrissement :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudissant à la finesse du comédien, ajoute que Corneille lui-même en fut surpris, & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote ; ce n'étoit pas certainement là le sens dans lequel Corneille avoit fait ce vers ; son génie le servoit trop bien pour descendre à cette petite délicatesse : un homme furieux, si l'on peut le dire, de l'amour de la patrie, qui dans la suite tue sa sœur de sang-froid, doit prononcer ce vers avec toute la férocité d'un Romain enthousiaste.

pas affecter la souveraine puissance, répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône :

Connaissez-vous César pour lui parler ainsi ?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de son caractère :

C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.

J'aurois désiré profiter mieux de ces grands modes. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de ne point perdre la nature de vue. EUPHÉMIE est déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre; ses remords sont aussi sincères que sa tendresse; elle est précisément dans cette situation si bien exprimée par Horace :

Video meliora, proboque:

Deteriora sequor.

Elle a de la bonne foi jusque dans ses fautes. Je me suis toujours ressouvenu que j'avois à peindre une femme, c'est-à-dire une ame plus susceptible d'impressions que celle d'un homme. Euphémie est frappée de terreur à l'aspect de cette tombe qui s'ouvre sous ses pas; elle ne doute point que ce ne soit un miracle, tandis que THÉOTIME, moins effrayé, s'impose, sans autre raison que le devoir de l'honnête homme, la loi de se séparer pour jamais de son amante. Ce sont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux,

qui différencient à l'infini les caractères, & qui y jettent cette variété dont la nature nous présente partout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces âmes émoussées par l'abus de la société & des faux plaisirs, ou que leur impuissance & leur sécheresse empêchent de se livrer à la vivacité du sentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'*Euphémie*. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant jusqu'à quel point la retraite enflamme la sensibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïse? C'est bien des personnes isolées qu'on peut dire que la moindre étincelle suffit pour produire un grand embrasement:

Chiusa flamma è più ardente.

Une sombre imagination les tourmente sans cesse, leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'est en effet, & leur présente une nature factice, qui, pour ainsi dire, se réalise en leur faveur; leur existence est une guerre perpétuelle; & que ces secousses sont vives, que ces combats sont terribles, lorsque l'honneur & la piété se réunissent pour réprimer ces penchans qui les maîtrisent! Le triomphe d'*Euphémie* est d'autant plus éclatant, qu'il lui a coûté plus d'efforts; il honore à la fois la nature & la religion, & ce personnage seroit moins tou-

chant & peut-être moins vertueux, s'il avoit moins combattu.

MÉLANIE a une dévotion éclairée & onctueuse. Ce sentiment prend la teinte des caractères : assurément la dévotion de Bossuet n'avoit point la douceur, &, si on peut l'ajouter, la tendresse de celle de Fenelon. Le désespoir ou l'aveuglement n'ont point conduit *Mélanie* dans le cloître ; son attachement pour l'état qu'elle a embrassé, est motivé & réfléchi ; elle a senti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos desirs. Les passions, ce besoin du cœur humain, sont venues l'agiter ; elle s'est livrée à ce doux attrait ; mais qu'elle a épuré & ennobli en concentrant tous ses vœux, toute son ame, dans ce transport sublime qui l'éleve à l'amour de l'Être suprême ! Ecartons toute idée de piété, & ne consultons que la saine philosophie : n'est-il pas aisé de s'appercevoir du peu de solidité des affections terrestres ? où sont les amitiés désintéressées, les plaisirs véritables, les fortunes qui ne soient pas soumises à des revers ? où est le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure ; & dans nos malheurs, qui accourt nous consoler, quand tout nous abandonne & nous laisse au vuide affreux de nous-mêmes ? quelle main est empressée à essuyer nos larmes ? qui nous soutient dans les

horreurs de la pauvreté , spectacle si effrayant pour le monde? quel est enfin l'ami (1) que nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verser des soulagemens dans notre ame affligée? Ai-je besoin de le dire? il n'y a que l'idée de Dieu qui puisse nous faire supporter la vie; c'est devant cette grande image que s'évanouissent tous les autres objets, aux yeux même du *raisonneur* qui apprécie tout sans le secours de la religion. Le caractère d'EUPHÉMIE pourra donc plaire également aux personnes pieuses & à celles, qui se bornant à réfléchir d'après la sagesse humaine, n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus; l'amie d'EUPHÉ-

(1) Il n'est point de langue où ne se trouve cette exclamation : *O mon Dieu!* point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, ou un pere & une mere qui sont privés de leurs enfans, ne levent les yeux au ciel & ne forment dans leur douleur une aspiration secrète vers l'Être suprême. Est-ce, en un mot, la sagesse humaine qui a le courage d'exercer la commisération envers un malheureux criminel, de mêler ses pleurs aux siens, de le conduire au supplice, d'en partager en quelque sorte les horreurs? C'est au lit de mort que nous sentons véritablement qu'il est nécessaire de se remplir de la grande pensée d'un Dieu, & que toutes les autres ne sont que de frivoles illusions.

MIE, malgré ce noble détachement qui la porté fans cesse vers le ciel, n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité ; je la représente ouvrant toujours son sein aux pleurs d'une infortunée que sa passion tyrannise, plus prompte encore à lui donner des secours, que des conseils, indulgente pour autrui, quand elle s'arme de sévérité contre elle-même, plaignant dans son amie des faiblesses qu'elle ne se pardonneroit point. Je pense avoir saisi le véritable esprit de la dévotion, & je ne dissimulerai pas que ce personnage est celui que j'ai pris le plus de plaisir à créer après le rôle du Pere Abbé dans COMMINGE.

Il falloit qu'à côté du tableau où sont exposées toutes les vertus qui forment la vraie piété, il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion ; j'ai donc négligé (1) cette espece de regle,

(1) Je n'ai pas prétendu donner un contraste bien décidé ; *Cécile* est plutôt une dévote sévere, qu'une fausse dévote, & je crois avoir établi ce caractere sur les principes que nous a tracés un homme de génie :
 „ Ce qui donne, dit-il, le plus d'éloignement pour
 „ les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs
 „ qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste
 „ du monde : dans leur élévation, s'ils daignent s'a-

prescrite par le goût, & que je me suis imposée à moi-même, qui consiste à ne pas offrir sur la scène des oppositions trop marquées; l'art paraît à découvert dans ces contrastes; mais j'ai imaginé qu'on me jugeroit avec indulgence, en faveur des traits heureux qui pourroient résulter de ces deux portraits rapprochés; les sentimens que j'ai prêtés à *Cécile* ne sont point outrés; le seul reproche que j'aye peut-être à me faire, est de n'avoir point appuyé encore assez le pinceau. Je suis fâché de le dire; j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'est *Cécile*, & par malheur pour l'humanité, j'en ai rencontré bien peu qui ressemblassent à *Mélanie*. Les premiers éléments des arts sont l'expérience. On m'ob-

„ baïsser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière
 „ si humiliante ! ils plaignent les autres d'un ton si
 „ cruel ! leur justice est si rigoureuse ! leur charité est
 „ si dure ! leur zèle si amer ! leur mépris ressemble si
 „ fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du
 „ monde est moins barbare que leur commisération ;
 „ l'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer
 „ personne : plus ils se détachent des hommes, plus
 „ ils en exigent ; on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu
 „ que pour exercer son autorité sur la terre.” Qu'on
 dise, après ce portrait, que le caractère de *CÉCILE*
 est trop dur.

jectera que ces faux dévots ne parlent pas ainsi ; ils peuvent être plus mesurés , plus sages dans leurs expressions. Mais , qu'est - ce que l'art dramatique ? La représentation exacte des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le masque , fouille dans l'ame , en fait les plus sombres replis ; c'est un savant anatomiste qui apporte sous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain ; c'est un mécaniste ingénieux , qui trahit en quelque sorte son secret & découvre le jeu des ressorts qu'il fait agir ; le poëte met dans la bouche de ses personnages ce qu'ils se contentent de penser dans la société ; c'est par cette fidélité à décomposer l'homme & à montrer le mécanisme des passions , que la scene peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des scélérats qui laissent éclater la manœuvre de leur méchanceté , comme on nous les représente dans nos meilleures tragédies ? Mathan a-t-il jamais pu dire :

J'approchai par degré de l'oreille des rois.

.....

J'étudiai leur cœur ; je flattai leurs caprices ;

Je leur femai de fleurs le bord des précipices.

Près de leurs passions , rien ne me fut sacré ;

De mesure & de poids je changeois à leur gré.

Autant que de Joad l'inflexible rudesse ,

De leur superbe oreille offensoit la mollesse :

tant je les charmois par ma dextérité,
 montrant à leurs yeux la triste vérité,
 tant à leurs fureurs des couleurs favorables,
 prodigue surtout du sang des misérables!

Peut-il pu ajouter en parlant de Dieu, dont
 j'ai quitté le culte :

Malheureux ! si sur son temple achevant ma vengeance ;
 puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
 parmi les débris, le ravage & les morts,
 force d'attentats, perdre tous mes remords!

Alcibiade dans Héraclius expose lui-même tous
 les chagrins qui dévorent un usurpateur sur
 son trône :

Cent mille & mille douceurs y semblent attachées,
 qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées ;
 qui croit les posséder, les sent s'évanouir,
 et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
 surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance ;
 monte par la révolte à la toute-puissance,
 d'un simple soldat à l'empire élevé,
 se l'a que par le crime acquis & conservé.
 tant que sa fureur s'est immolé de têtes :
 tant dessus la sienne il croit voir de tempêtes,
 et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur,
 n'en recueille enfin que trouble & que terreur ;
 en ai semé beaucoup, & depuis quatre lustres,
 mon trône n'est fondé que sur des morts illustres,
 et j'ai mis au tombeau, pour regner sans effroi,
 tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Affurément, quelque méprisable que fût Phocas, il n'auroit pas écouté patiemment les invectives dont l'accablent Pulchérie & Léontine. Mais, sans ces développemens, que deviendroit la scene? il n'y auroit plus de naturel dans les caracteres, plus d'énergie dans les tableaux; le théâtre prendroit la monotonie & la fausseté du monde, & il perdrait un de ses plus solides avantages, celui d'être le miroir de la vérité. D'ailleurs, n'est-on pas convaincu qu'il est une espece d'optique? Il doit nécessairement grossir les objets pour leur conserver dans le point de vue leur véritable forme; que de traits on auroit peine à saisir, s'ils n'étoient pas prononcés! qu'on se ressouvienne du Jupiter de Phidias, qui vu de trop près, n'offrit à l'œil qu'une ébauche grossiere, & posé à une certaine élévation, l'emporta sur tous les autres chefs-d'œuvres de sculpture, pour la justesse des proportions & la régularité de l'ensemble. Le théâtre est assujetti à peu près aux mêmes regles; les pieces de Marivaux, qui sont ingénieuses, manquent leur effet à la représentation; quelle en est la raison? ce sont des miniatures dont les traits se confondent & s'évanouissent, & toutes ces finesses d'esprit sont en pure perte pour le spectateur.

J'ai évité avec soin de faire paraître *Cécile* trop souvent, parce qu'on doit ménager sur la scene

l'introduction des personnages odieux; quelqu'un qui nous déplaît & qui fréquente les cercles dans lesquels nous vivons, ne manque pas d'exciter en nous des sensations défagréables, & nous force à quitter cette société: il en est de même de ces rôles qu'on supporte avec peine: Narcisse nous cause de l'indignation: en général, on n'aime pas la vue des méchants, à moins que ce ne soit d'illustres scélérats, tels que Cléopâtre dans Rodogune, Mahomet, Cromwel, &c. Graces à notre fausse façon de voir & de peser la grandeur, ces fameux criminels nous en imposent: ils nous impriment une sorte d'étonnement respectueux qui nous contraint à les admirer, & l'intérêt qu'ils font naître, a presque autant d'attrait pour nous que celui qui résulte de l'attendrissement ou de la compassion. A l'égard de ces caractères subalternes (1) qui affligent la

(1) Voilà pourquoi il ne seroit pas possible, quelques ressources que déployât le génie, de faire un drame supportable du sujet atroce de la Marquise de G*; la basse scélératesse d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie, inspireroit une horreur qui passeroit la mesure des mouvements dramatiques. Pour exciter des sensations douloureuses qui nous plaisent & dont on puisse dire: *dolor ipsa ejus voluptas*, il faut ébranler nos fibres, & non les déchirer. Un clavessin,

vertu & l'humanité, je le répète, ils demandent à être moins vus qu'entrevus; on peut les employer pour entretenir l'action; mais il faut qu'ils se montrent rarement, & qu'ils ne fassent, si l'on peut le dire, que transpirer comme un soleil brûlant à travers des nuages.

J'ai déjà observé (1) que si j'eusse amené à la
 Trap-

dont les touches délicates seroient pressées par des doigts trop lourds, rendroit des sons désagréables. Des monstres, tels que la Brinvilliers, la Voisin, ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute, malgré l'espece d'éclat qu'ils semblent avoir, qu'on pût supporter le spectacle des stupides cruautés des Caligula, des Néron, des Domitien: il n'y a pas jusqu'au crime même qui n'ait besoin d'une certaine noblesse pour attacher notre curiosité. Je suppose que ce ne fut pas une des fables absurdes qui se sont glissées dans l'histoire: quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Basilowitz ou Basilide, Grand-duc de Moscovie, qui étoit d'une barbarie assez imbecille pour obliger ses sujets au plus fort de l'hiver, à lui apporter tous les matins à son lever un verre de leur sueur? Croyons donc que toutes les actions ne sont pas susceptibles d'être admises indifféremment sur la scene, & que leur choix fait avec goût, est un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

(1) Dans le second discours *ui* se trouve à la tête du *Drame de Comminge*.

Trappe le pere du *Comte de Comminge*, cette scene, quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée: ici je n'avois point les mêmes obstacles à combattre; ce qu'on sent au premier acte d'*Euphémie* pour *Sinval*, n'est point comparable à l'effet que produit l'apparition d'*Euthime* dans le premier acte de *Comminge*. Voilà comment la variété des circonstances influe sur les regles. J'ai donc cru que la reconnaissance de la mere & de la fille ne serviroit qu'à fortifier l'intérêt, & j'ai répandu dans cette scene, autant qu'il m'a été possible, toute l'énergie du sentiment. Je peins la *Comtesse d'Orcé* au comble de l'infortune, & il étoit assez difficile de la montrer aussi malheureuse sans l'avilir; je me suis rappelé l'exemple d'un de nos maîtres: Racine avoit à nous offrir un personnage consumé d'une passion criminelle; il a l'habileté de nous prévenir par Oenone que Phédre est atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau; la Reine, dit elle,

Touche presque à son terme fatal.

En vain à l'observer jour & nuit je m'attache:

Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache

Un désordre éternel regne dans son esprit;

Son chagrin inquiet l'arrache de son lit;

Elle veut voir le jour, & sa douleur profonde

M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.

Le professeur, que le présent de cette femme compare aux révoltes, est par ce trait de genre, exposé à loutant le vice & même à la punition. Près de se retirer sur le théâtre, adresse d'approfondir cette impression, & de déterminer le bien et le mal.

J'ai donc peut-être assez dit, chère Denon,
 Je ne me souviens point de l'ordre d'arriver.
 Mais vous êtes sûrement au jour qui est venu.
 Et moi, j'en attends à de bon point.

La *Comtesse d'Orléans* est une de ces dames vertueuses dont le bon sens ne peut faire naître que l'indignation : mais son abandonnement & les raisons sont une espèce d'explication de sa conduite, & l'on se sent porté à la pardonner.

Pour *Thérèse*, je n'ai pu en dire rien tel qu'il devoit être : c'est un nomme romain & qui se pique de tout ce qu'il y a de plus hypocrisie et de servitude, & qui se croit le plus de s'attacher au monde. Il se dévoue avec le diable : il se trouve à l'empire au pied des autels : il ne se souvient ni de son d'imaginer que la sainte dévotion étoit le fruit de son mal & de la punition : il se croit devant de la religion : il renverse son empire, & reprend toutes les idées de l'ancien. Je ne lui garde de considérer la dévotion : ce n'est que l'usage de la grâce : c'est son emploi avec l'empire, parce

que le théâtre n'est établi que sur l'ordre des possibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement subit de Félix ?

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caractères, cette *décente théâtrale*, que je regarde comme une des délicatesses (1) de l'art; c'est chez les poètes Grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légères, qui ne sont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homère, ce grand peintre des mœurs, a soin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector, lorsque le malheureux Priam entre dans sa tente. L'auteur d'Agamemnon, Æschyle fait observer à Cassandre le silence à l'égard de Clytemnestre. Déjanire, dans les Trachiniennes de Sophocle, respecte la douleur d'Iole, qui est captive, & elle craint de l'interroger. La même Déjanire se retire sans parler, après avoir appris de son fils Hyllus l'horrible catastrophe qu'a produit l'envoi de la robe empoisonnée par le sang du Centaure. Dans une autre tragédie du même poète, qui porte le nom d'Hercule

(1) C'est encore un des heureux talents de Racine. Je n'en citerai qu'un exemple: Iphigénie se repent de s'être trop livrée à son premier mouvement de jalousie contre Eryphyle :

J'ai tantôt sans respect affligé sa misère, &c.

furieux, lorsque son héros, délivré d'un accès de fureur, vient à reconnaître les excès où il s'est abandonné en égorgeant sa femme & ses enfants, il se voile le visage pour ne pas voir, dit-il, la lumière des cieux; & il résiste aux supplications de Thésée qui le presse de se découvrir. Phédre, pour ménager sa pudeur, a soin aussi de se voiler quand elle raconte à sa nourrice la malheureuse passion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances. *Mélanie* se hâte de renvoyer la sœur converse qui a introduit la *Comtesse*, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ses malheurs en présence d'une domestique; son premier soin est de la faire asseoir: autant d'attentions délicates dont le caractère dur de *Cécile* ne seroit point susceptible. *Euphémie*, après avoir retrouvé sa mère, dont elle va devenir la bienfaitrice, se garde bien de l'entretenir de *Sinval*; ce seroit lui rappeler tous ses torts; son cœur ne s'ouvre qu'à un seul mouvement, (1) qu'il semble s'empresse de reprendre presque aussitôt qu'il lui est échappé; elle est surprise par sa mère, quand elle la quitte

(1) Ce vers dans la dernière scène du premier acte:

Oui, voilà mon asyle, &c.

pour aller pleurer librement aux marches de l'autel , & elle succombe sous la douleur , lorsqu'au milieu des larmes elle se laisse enfin dominer par sa passion , & qu'elle vient à parler de *Sinval* ; dans son entretien avec lui , elle a le voile baissé , & son siege est à une certaine distance du sien. Le même *Sinval* , au troisieme acte , au lieu d'éclater en reproches contre la *Comtesse* , se borne à lui dire :

Vous voyez votre ouvrage , &c.

Je vous rends compte , mon ami , de tous ces détails , pour les soumettre à votre discussion & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper ; par ce moyen , ils faisoient davantage la vérité de la nature ; je fais à peu près de même , en vous exposant le dessein informe d'*Euphémie* , tel qu'il a précédé le tableau ; vous entrerez mieux dans le mécanisme des ressorts dont je me suis servi ; il vous fera plus facile de juger si j'ai sçu tirer un parti avantageux de ces conversations approfondies , où vous m'enflamez & me conduisez en quelque sorte par la main dans le labyrinthe de l'art dramatique.

Je desirerois bien que vos observations sur le style ne me fussent point échappées dans *Euphé-*

mie; il devoit être facile & harmonieux ; mes interlocuteurs , à l'exception de *Théotime* , font des femmes ; ce sexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre : conséquemment il faut que l'élocution dans sa bouche , réunisse la flexibilité à l'élégance & qu'elle ait un ton qui lui soit propre. Racine , car on ne sçauroit trop s'arrêter sur les talents de ce grand homme , est de nos poëtes celui qui possède davantage cette propriété de style (1) , partie si nécessaire à tous les genres

(1) Je ne rapporterai que les vers suivants pour modele de cette propriété de style , de cette fleur d'élégance , de cette pureté , en un mot , de cette perfection qui n'appartient qu'au seul Racine. Hippolyte est accusé par Oenone auprès de son pere d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phedre ; on observera que ce fils respectueux , par un trait admirable de bienfiance & de délicatesse de la part de l'auteur , cherche à se justifier sans appuyer sur ce qui pourroit faire soupçonner sa belle-mere ; il répond ainsi à Thésée :

D'un mensonge si noir, justement irrité,
 Je devois faire ici parler la vérité,
 Seigneur: mais je supprime un secret qui vous touche ;
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche ,
 Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis ,
 Examinez ma vie & songez qui je suis.
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes ,

d'écrire. Phédre n'a point le langage d'Athalie,
& Monime parle autrement qu'Hermione. Brutus,

Peut violer enfin les droits les plus sacrés :

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,

Et jamais on n'a vu la timide innocence,

Passer subitement à l'extrême licence.

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,

Un perfide assassin, un lâche incestueux.

Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,

Je n'ai point de son sang démenti l'origine.

Pithée, estimé sage entre tous les humains,

Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage,

Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,

Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater

La haine des forfaits qu'on ose m'imputer;

C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece :

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse;

On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon
cœur, &c.

On déifie le censeur le plus pointilleux de trouver
une tache dans ce morceau ; c'est le son continu
d'une lyre : mais celui-ci est encore supérieur & au-
dessus de tous les éloges, parce qu'il réunit le charme
du sentiment, aux graces & à la magie des vers. Joas
ferre Joas dans ses bras au moment qu'il est déclaré
roi, & il lui parle avec toute la tendresse d'un pere :

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,

Mahomet, Alzire, Idamé chez M. de Voltaire, s'expriment chacun différemment. Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez d'attention à cette bigarrure de style produite par le mauvais goût, par le peu de soin qu'on prend d'étudier la nature, & surtout par le défaut de logique. Si avant que de composer, on commençoit par se rendre compte de ses idées, si l'on analysoit la
signi-

Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
 Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse :
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
 Maitresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
 Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
 Ainsi de piège en piège, & d'abîme en abîme,
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image :
 Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage, &c.

Ce passage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la versification française.

signification des termes, qu'on suivît leur liaison & leur correspondance, qu'on en apprécîât la valeur par une sage discussion (c'est ce travail qui demande des vues métaphysiques), alors on ne tomberoit point dans ces dissonances monstrueuses; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi; une jeune princesse, au lieu d'avoir cette simplicité d'expression conforme à l'inexpérience de son âge & à l'ingénuité de ses sentiments, ne se pareroit point du faste pédantesque de la philosophie & ne s'amuseroit pas à débiter des tirades & des maximes raisonnées (1),

(1) Un des grands défauts du style & qui y répand une mortelle froideur, est cette application mal-adroite de maximes qui souvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en est rempli. M. de Voltaire est un de nos poètes dramatiques qui aient connu mieux l'art de tourner la maxime en sentiment; par ce moyen elle est d'autant plus instructive, qu'elle est touchante & qu'elle devient plus directe. Si dans *Alzire*, au lieu de ces vers:

Croyez-moi, les humains que j'ai trop sçeu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit:

Croyez-moi, les humains qu'on apprend à connaître.

Il est aisé de sentir combien ce trait de morale généralisé perdroit de son énergie.

quand elle ne doit parler que de sa tendresse, on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode (1), d'épopée, d'idylle, d'églogue; &c. si Racine eut souvent dit :

Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée . . .

Ah ! Seigneur ! si votre heure est une fois marquée. (2)

(1) C'est dans ce genre de poésie que les inversions & les transpositions peuvent quelquefois produire des beautés : mais rarement doivent-elles être admises dans le drame, qui n'est qu'une conversation élevée. Racine est encore à ce sujet un excellent modèle à suivre.

(2) Comment ne s'est-on pas avisé de reprocher ces deux vers à Racine, ainsi que ceux-ci dans Bajazet ; c'est Atalide qui parle à Roxane :

Il m'a de vos bontés longtems entretenue ;

Il en étoit tout plein, quand je l'ai rencontré ;

J'ai cru le voir sortir, tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'est élevé contre le même auteur pour ce vers aussi convenable que naturel :

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

C'est cependant une des preuves de son goût exquis qui refusoit de surcharger d'ornemens les petites choses, & qui se contentoit de les montrer dans une noble simplicité. Personne n'a sçu mieux que Racine faire parler les confidens & prêter de la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur & d'har-

Il n'auroit pas cette réputation de poëte enchanteur qu'il a méritée à si juste titre. Si Despréaux eut fait tous ses vers dans le goût de celui-ci :

Horace a bu son saoul, quand il voit les Ménades,
 on vanteroit moins sa noble élégance. Que
 résulte-t-il de ce mélange de style dans une tra-
 gédie, ou une comédie? la vraisemblance & l'il-
 lusion théâtrale se détruisent; on est fâché de
 reconnaître l'auteur, quand on ne devrait s'oc-
 cuper que des personnages, & dès ce moment,
 la langueur & le dégoût s'emparent du specta-
 teur; il n'est plus trompé agréablement; il
 s'attendoit à la représentation d'une action inté-
 ressante, que l'effort de l'art est de faire passer
 pour véritable, & on ne lui donne qu'un centon
 de vers entassés sans choix, discordants, enne-
 mis les uns des autres. On ne veut pas se per-
 suader qu'une beauté de style, lorsqu'elle est

montre dans ces vers que dit Albine, en ouvrant la
 scène du premier acte de Britannicus :

Quoi? tandis que Neron s'abandonne au sommeil,

Faut-il que vous veniez attendre son réveil?

Qu'errant dans le palais sans suite & sans escorte,

La mère de César veille seule à sa porte?

Madame, retournez dans votre appartement.

ROBERT

Quelle versification musicale!

déplacée, cessé d'être une beauté & devient une faute impardonnable ; Racine ne l'a commise qu'une seule fois par le brillant hors de propos de son récit de Thérémène ; Corneille s'est attiré souvent ce reproche, surtout dans sa Mort de Pompée. Nos gens de lettres, au commencement du dernier siècle, avoient conservé cette absurdité, reste de la barbarie gothique, Scudery fait dire par un de ses héros à sa maîtresse :

Je ne viens point ici, beau chef-d'œuvre des cieux,
Porté comme autrefois d'un vol audacieux, &c.

Il en est du style comme du coloris (1) ; les diverses nuances fondues & mêlées avec art doivent former une couleur qui soit celle de la

(1) Ne pourroit on pas comparer encoré le style à la musique, où il faut une réunion d'accords différents, pour composer un corps d'harmonie ? C'est du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons, dans la convenance de leurs rapports, que résulte cet ensemble de sons qui flatte l'oreille, & répand son charme jusqu'à l'âme. Que de parties à rassembler pour former un bon style ! Au reste, vingt vers de Racine & des morceaux de prose de Pascal, de Bossuet, de Fenelon, répandroient plus de lumière sur ce sujet, que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

nature même; il n'en faut ni de tranchantes, ni de trop faibles; un choix heureux d'expressions, de tournures, de cadences; une variété de phrases & de périodes; de la naïveté sans bassesse; du noble sans bouffissure; du sublime sans gigantesque; partout une élégante simplicité; voilà les parties nécessaires (1) à la composition d'un style qui plaise dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, ressemblent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & chères, ne se seroit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me lasserai point de citer comme nos modèles, ne font jamais parler leurs personnages qu'à propos, & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue est bien supérieure à la

(1) Ce seroit ici l'occasion, si l'on ne craignoit de passer les bornes qu'on s'est prescrites, d'interroger les gens de goût sur ce qui différencie le style ampoulé, du style sublime; le style faible, du style facile; le style bas, du style familier; de se plaindre de l'extinction de certains mots, qui avoient de la noblesse, comme *son penser*, *ses pensers*; de proposer enfin quelques idées sur une langue où il n'y auroit ni adverbes, ni même d'adjectifs, & qui, réduite aux noms & aux verbes, en acqueriroit plus de vigueur & de précision, &c.

nôtre pour la simplicité, la rondeur, l'abondance & le pittoresque. Les Muses, & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette association, que ces divinités ne devoient jamais se séparer? & où sont-elles plus réunies que dans la langue grecque? chaque mot a son image & son accent musical; c'est l'harmonie même, alliée à la peinture. Cette nation, si favorisée de la nature, sçavoit exprimer le bruit des flots, le sifflement des vents, la rapidité d'une fleche; les passions avoient leur langue particulière; les cris de Philoctete formoient des vers; il y a un chœur dans les Perles, tragédie d'Æschile, où les vieillards interrompent par leurs gémissements le récit du courrier qui annonce la perte de la bataille de Salamine; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais, qui se piquent d'imiter les Grecs & les Latins, ne négligent point cet art dans leurs pieces de théâtre : rarement se servent-ils du vers alexandrin; ils varient le mètre dans un même drame; ils ont des scènes en vers de dix syllabes, d'autres en petits vers de toutes mesures, & ils réservent la prose pour les personnages subalternes; le style, en un mot, est assorti au sujet.

Je me suis attaché à suivre ces exemples,

autant que mes forces me l'ont permis. Le style, dans le rôle de *Mélanie*, doit être plus doux que dans celui d'*Euphémie*, parce que *Mélanie* n'est point agitée par les passions; son langage doit respirer la sérénité de son ame. *L'ineffable plaisir*, scene VI, acte I, est une expression *mystique*, qui convient à son caractère & qui seroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que *Théotime*, avant que de reconnaître *Euphémie*, ait le style modéré & affectueux. A-t-il retrouvé sa maîtresse: je crois que son langage peut s'animer avec sa situation, & alors il est plus enflammé & plus pittoresque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace:

*Telephus & Peleus cum pauper & exsul uterque
Projicit ampullas & sesquipedalia verba.*

Ayons sans cesse devant les yeux ce vers si sensé de Moliere, qu'on peut appeller le philosophe du théâtre:

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

C'est à l'étude constante (1) de ce grand prin-

(1) Ce n'est qu'à force d'observations & de comparaisons que l'on parvient à posséder cette connaissance si nécessaire. Il en est du poëte dramatique comme du peintre: l'un & l'autre doivent avoir des yeux différens que le reste de la société, & si l'on peut le dire,

cipe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux : mais les connaissances, fussent-elles approfondies, sont d'un faible secours, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du talent ; il y a encore loin du dessinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, si je le puis dire, dans le sein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ses plus secrettes sensations. Vous jugerez si du moins j'ai sçu ouvrir la carrière que le génie a seul la force de parcourir, & s'il me seroit permis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos absurdités dramatiques (1), fatigué

épier sans cesse la nature ; c'est à cet esprit observateur que Moliere dut le talent de creuser ses sujets & de nous tracer des caractères si vrais & si approfondis ; il ne dédaigna pas de descendre aux expériences les plus minutieuses pour s'éclairer sur les moindres impressions de l'humanité : aussi remarque-t-on dans ses ouvrages que c'est d'après la nature même qu'il a composé, & non d'après les copies, &c.

(1) Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-adroits, à de jeunes princesses qui *raisonnent* comme de profonds politiques ou de sublimes philosophes, à des coups de théâtre si mal concertés & conséquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées

furtout du prétendu héroïsme de ces personnages gigantesques & si peu vraisemblables, qui se dévouent à la mort, ou qui la reçoivent sans le moindre trouble, sans la moindre émotion, je conçus le dessein de saisir la nature dans sa véritable attitude. Rempli déjà de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignorois pas que l'éducation, en dégrossissant cette nature, lui ôte de ce caractère de férocité que les barbares appellent courage (1); je sçavois encore que ces mêmes Grecs sentoient plus le prix de la vie que les Scythes; les dieux d'Homere jettent des cris, lorsqu'ils sont blessés; Sophocle n'a pas

en vers qui n'appartiennent point au sujet, à des caractères qui ne sont nullement établis, ou qui se contrarient sans cesse, à des *à parte* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés, en un mot, qui ne sont jamais à leur place? Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours sur notre scène consacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Moliere, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

(1) Les anciens peuples du Nord brûloient de recevoir la mort dans les combats, pour aller jouir de toutes les douceurs du paradis d'Odin, qui confissoient à boire du sang humain dans le crâne de leurs ennemis, à porter encore les plus belles armes, à se battre avec plus de fureur, &c.

hésité à nous montrer le compagnon d'Hercule, Philoctete, remplissant sa caverne de gémissements ; nous calculons le degré d'intérêt par le plus ou moins que peut s'évaluer la perte ; & cet attachement à l'existence, le partage des peuples instruits, n'a fait que prêter plus d'éclat à ces grands hommes qui couroient en foule exposer leurs jours pour la patrie & chercher leurs tombeaux aux Thermopyles. Je voulus entrer dans le mécanisme de l'homme, voir en un mot comment on mouroit. Emporté par l'amour de l'art, je domptai mon extrême sensibilité ; j'eus la fermeté (1) d'assister au spectacle le plus affreux & le plus déchirant ; je choisis l'exécution d'un célèbre criminel, dont l'état avoit approché de

(1) Me permettra-t-on une observation ? On nous vante la bonté de la nature humaine : je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du supplice d'un de leurs semblables & se rassasier de ses tourments. Je le répète, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pu forcer d'assister à un pareil spectacle ; j'ai éprouvé, lorsque j'ai vu le sabre levé sur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaisir de lui donner la vie, à toutes les richesses & toutes les grandeurs qu'on eût pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer ! O sentiment ! sentiment ! quelle ame est assez heureuse pour se pénétrer de toutes tes douceurs ?

la souveraine puissance, & qui ayant été entouré de toutes les illusions de la grandeur, devoit conséquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie; je m'imposai la loi de ne laisser échapper aucun de ses mouvements; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumières sur cette situation, la plus importante où puisse se trouver la nature humaine; mon ame en quelque sorte alla chercher l'ame de ce malheureux, & se pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverser; je descendis, pour ainsi dire, je marchai, je m'avançai avec lui au pied de l'échaffaud: lorsqu'il y fut arrivé, il fit un geste qui excita en moi une impression terrible, qui ne s'effacera jamais; il avoit les mains liées, il les ferra contre sa poitrine, & ensuite les soulevant un peu il tourna un long regard vers le ciel: ah! mon ami, que ce geste & ce regard disoient de choses! quel pathétique! Monté sur l'échaffaud, il eut la force de se mettre à genoux & d'y rester, sans être appuyé, jusqu'au moment qu'il reçut le coup mortel; lorsqu'on lui eut attaché le bandeau, que sa tête chauve parut à découvert, alors j'apperçus la terreur de la mort se graver à vue d'œil sur ses deux joues; elles se couvrirent d'une livide pâleur, & se creuserent vers la bouche: tant son ame éprouvoit un effroyable ravage! Il ne témoigna cependant ni faiblesse,

ni insensibilité; il mourut, comme auroit expiré l'innocence même, avec cette décence qui est le plus beau caractère de l'humanité; il remplit l'idée attachée à ce trait sublime de la mort d'un de nos anciens héros: *spiritu magno vidit ultima*. Alors, mon ami, j'appris le grand art de mourir; je sentis combien un vrai philosophe est supérieur à des poètes ignorans, lorsqu'il nous dit: *an tu existimas quemquam soluto vultu, & ut isti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere?*

Depuis cette affreuse expérience, j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraisemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même, qui a connu si bien la vérité du sentiment, y a manqué peut-être dans une de ses plus belles pièces. Iphigénie débite des vers admirables: mais le caractère d'une jeune princesse, qui du sein maternel & du milieu des honneurs & des caresses de la fortune, passe tout à coup à la mort, est-il bien exprimé? Iphigénie s'arrête-t-elle assez sur le regret de perdre la vie? Qu'Éuripide l'a rendue plus vraie, plus touchante! il nous la représente rappelant à son père toutes les marques de tendresse qu'elle en a reçues dans son enfance & les promesses flatteuses qu'il lui a faites de s'occuper de son bonheur, & d'y mettre le comble par un hymen digne de sa naissance; toutes les graces d'une jeune fille qui se voit

mourir à la fleur de l'âge, sont développées dans ce rôle intéressant. Croyez-vous, par exemple, qu'on n'aimeroit pas à voir Jephté, habillée de blanc, couronnée de fleurs pour le sacrifice, rêvant à l'ombre d'un bois solitaire, contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature, & par un retour subit sur elle-même, s'attendrissant sur sa triste destinée? Ne goûteroit-on pas quelque plaisir à l'entendre s'écrier :

„ O terre! ô cieux! ô ma chere patrie! je vais
 „ donc vous quitter! je vais disparaître du
 „ monde.. pour jamais!.. pour jamais! le ciel
 „ ordonne un sacrifice, & c'est moi qui suis la
 „ victime! hélas! si jeune encore! quand je
 „ compte à peine seize printems, avec des espé-
 „ rances si riantes, faut-il renoncer à mes com-
 „ pagnes, à ma famille, à moi-même, aux jours
 „ brillants que mon âge & le rang de mon pere
 „ sembloient me promettre?.. Mais j'offense
 „ Dieu par mes plaintes! il m'a donné la vie,
 „ il me la redemande, & l'on m'a dit que je
 „ devois la lui rendre avec une entiere soumis-
 „ sion; c'est lui qui nous a créés: n'est-il pas
 „ le maître de son ouvrage? Eh bien! que je
 „ lui sois immolée.. me défendroit-il de laisser
 „ couler mes larmes? ah mon pere! ah mon
 „ Dieu!.. je vous obéirai, je marcherai à

„ l'autel.. il n'y a donc plus d'espérance! il faut
mourir.”

De jeunes filles paraissent, elles viennent à Jephté en pleurant, en poussant des cris. Jephté tombe dans leurs bras, leur parle avec tendresse, les appelle chacune par leur nom, & quoiqu'elle-même fonde en larmes, elle leur dit: „ Ne faut-il pas se soumettre à Dieu? Hélas! je ne m'attendois point à vous être sitôt enlevée! vous sçavez combien je vous chérissais.. oui.. vous m'étiez bien cheres!” Et là son attendrissement augmente & les sanglots lui coupent la parole; elle reprend: „ Auriez-vous cru que les fleurs que nous avons cueillies ensemble ce matin, auroient servi à me parer pour un sacrifice; que Jephté devoit tomber sous le couteau sacré? Mes tendres amies, rappelez-vous nos doux amusements, nos plaisirs, l'amitié qui nous unissoit.. Nahani n'est point ici!.. parlez-lui de moi, dites-lui bien à quel point je l'aimois... je ne la verrai plus!.. Lorsque vous viendrez dans cette prairie, dites: c'est ici que nous cueillions des fleurs avec Jephté, que nous reposions avec elle à l'ombre de ce palmier, que nous nous asséyions aux bords de ce ruisseau pour voir couler son onde & entendre son flatteur murmure. Hélas! embrassez-moi encore..

„ Adieu, cheres compagnes, il est tems de nous
 „ séparer. . puissiez-vous avoir un sort plus heu-
 „ reux! adieu.. souvenez-vous quelquefois de
 „ la malheureuse Jephthé.”

J'imagine qu'une semblable scene embellie du coloris de Racine, feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs sensibles. La mort présentée sous de telles images, perd de son horreur & produit une tristesse délicate; c'est cette mélancolie touchante qui rend si attendrissans ces vers de Chaulieu :

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
 Bientôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'est pas à cette seule connaissance que doit se borner l'étude de la nature : il faut la suivre dans les diverses affections qui lui sont relatives; on se plaît à la voir mêler le charme de la sensibilité à la grandeur d'ame du héros; le morceau suivant est un exemple qui instruira mieux que tous les préceptes. Curiace répond au farouche, à l'inflexible Horace, qui ne respire que la fureur du patriotisme & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome :

Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
 Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,

Et puisque par ce choix, Albe montre en effet
 Qu'elle m'a fait autant que Rome vous a fait,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
 J'ai le cœur aussi bon : mais enfin je suis homme ;
 Je voi que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consilte à vous percer le flanc,
 Prêt d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frere,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire ;
 Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche & j'en frémis d'horreur ;
 J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
 Ce traître & fier honneur m'émeut sans m'ébranler.
 J'aime ce qu'il me donne & je plains ce qu'il m'ôte ;
 Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
 Pour concevoir encor quelque chose d'humain.

Pourquoi nous intéressons-nous si fortement à Pauline ? c'est que nous aimons sa vertu encor plus que nous ne l'admirons ; c'est que cette vertu est sans faste & qu'elle n'humilie point la faiblesse de l'humanité. J'assure, dit l'épouse de Polyecte, mon repos, en évitant la présence de Sévere :

La vertu la plus ferme évite les hazards ;
 Qui s'expose au péril peut bien trouver sa perte ;
 Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
 Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
 Sa présence toujours a droit de nous charmer.

Outre

Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
 On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,
 Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
 La victoire est pénible & le combat honteux.

On est flatté, dans le rôle de Félix, de voir
 s'ouvrir le cœur de l'homme avec ses imper-
 fections :

De penfers sur penfers mon ame est agitée,
 De soucis sur soucis elle est inquiétée;
 Je sens l'amour, la haine, & la crainte & l'espoir,
 La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.
 J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables:
 J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
 J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
 J'en ai même de bas & qui me font rougir.

Que le Maréchal de Luxembourg est bien plus
 intéressant au lit de mort, que dans l'éclat de ses
 victoires! qu'on est touché de l'entendre préférer
 ces paroles, quelques moments avant que
 d'expirer : *Je préférerois en ce dernier instant à
 tous mes succès militaires, le mérite d'un verre d'eau
 donné à un pauvre.* Voilà bien la nature dans son
 plus haut point de vérité! & sous ces traits, elle
 est supérieure au plus brillant héroïsme.

Dans la tragédie de César par Shakespeare,
 Brutus & Cassius ont une querelle très vive.
 Brutus revient le premier à lui; il avoue à son
 ami qu'il a eu de la vivacité, parce qu'il a l'ame

agitée d'un grand chagrin : la mort vient de lui enlever son épouse, Porcie : aussitôt Cassius reprend toute sa tendresse ; il ne peut se pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus : il le serre dans ses bras avec transport & s'écrie en pleurant : *O mon ami ! que manquoit-il à l'injure que je t'ai faite , que de t'enfoncer ce poignard dans le sein ?* Ce sont-là de ces beautés inimitables que toutes les ames sont en état de sentir. Dans une autre tragédie du même Shakespeare , un malheureux pere, dont les fils ont été assassinés, apprend cette affreuse nouvelle, succombe à sa douleur, & s'effuie les yeux en disant avec un profond gémissement : *Quoi ! mes deux fils ! tous deux ! mes deux fils se sont plus ! il ne m'en reste pas un seul ! .. tous deux !* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé ? ne ressentez-vous pas avec lui la perte de ses enfants ?

Ce que le froid stoïcisme appelle imperfection dans la nature, en est sans contredit une des premières qualités. Aristote connoissoit bien les ressorts du cœur humain, lorsqu'il rejettoit du drame ces personnages dont la vertu inaltérable n'est mêlée d'aucune ombre. La raison qui nous fait presque adorer Henri IV, c'est que son caractère est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité ; les faiblesses de ce grand homme le mettent en quelque sorte à

notre portée , nous familiarisent avec le héros & adoucissent l'admiration qu'il nous inspire. Nous sommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui est si fort au-dessus de nous ; c'est le clair-obscur qui fait sortir les beautés d'un tableau. S'il n'y avoit qu'un trait de lumière répandu sur la toile, l'œil ne feroit plus la dégradation & le *fondus* des couleurs. La nature est assujettie aux mêmes regles que la peinture : des caractères parfaits n'auroient que de la roideur , de la monotonie & ne produiroient surtout aucun intérêt ; l'admiration est un sentiment bientôt épuisé ; il n'y a que l'attendrissement dont les impressions soient toujours agréables & nouvelles. Ce n'est pas qu'il n'y ait des circonstances où la nature en s'élevant au-dessus de sa sphere, ne nous offre un spectacle qui nous attache. Les Flamands prisonniers, présentés à Charles VI, refusent la vie : „ Le „ roi, disent-ils, est assez puissant pour assujettir „ les corps des plus généreux hommes du monde : mais il n'aura jamais le pouvoir d'assujettir nos esprits ; lorsque nous serons morts, „ nos os se rassembleront pour combattre, &c.” Quoiqu'on sçache très-bien que les morts ne sçauroient ressusciter sans un miracle, cette exaltation de courage est, d'accord avec l'idée que nous nous formons de l'intiépidité. Douze

Mandarins prennent la généreuse résolution d'exposer au méchant empereur Tifiang l'opprobre de sa conduite : le premier qui tenta cette démarche si hardie , fut scié en deux ; le second eut la même audace & périt par une mort aussi cruelle ; Tifiang poignarda le troisième ; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs , excepté le dernier , que la fin terrible de ses compagnons ne put ébranler ; il eut la fermeté de courir au palais , & portant dans ses mains les instruments de son supplice : „ voilà ,” dit-il à l'empereur , „ le fruit que retirent de leurs ser-
 „ vices vos fideles sujets ; je viens chercher ma
 „ récompense.” Tifiang frappé de cette magnanimité , embrassa ce grand homme , le récompensa & devint le meilleur des princes. On est transporté à de semblables traits ; ils nous attendrissent en nous surprenant , parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu , peut atteindre à ces efforts sublimes.

Si nous aimons tant (1) ce qui est conforme à

(1) Une ame sensible a de la peine dans la lecture de l'histoire , à se prêter aux faits qui paroissent un *élément* à la nature ; le Chancelier de Silléri répond à Marie de Médicis , qui lui annonçoit la triste fin de Henri IV : „ Votre Majesté m'excusera , les rois ne , ~~in~~serent point en France.” Que l'on est malheureux

cette vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes , nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homere , ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cette faute? Penelope apprend d'Euryclée qu'Ulyffe est revenu ; on s'attend que le poëte développera tous les transports de la tendresse ; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans , vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre ; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibere en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point: Télémaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre*: Ulyffe est porté à l'excuser; il s'imagine qu'elle ne l'a point reconnu , parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, &

d'avoir l'esprit si présent, quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille catastrophe, quand on perd Henri IV! Les larmes & les sanglots de Sillery l'eussent bien plus honoré aux yeux de l'humanité, que sa réponse froide & magistrale.

va s'asseoir en présence de la reine , à qui il adresse un long discours. Pénélope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant qu'elle *n'ajoute pas encore foi à ses yeux*; son mari commence à se fâcher, lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait, lui décrit encore avec une exactitude fatigante tout ce qui compose ce lit. Enfin, après tous ces détails bien circonstanciés, bien inutiles, Pénélope tombe évanouie & r'ouvre les yeux pour reconnaître son cher Ulysse, & tous deux *s'applaudissent réciproquement de leur prudence*. Vous m'avouerez, mon ami, que tout lecteur sensible est tenté d'avoir un peu d'humeur, quand après vingt-trois livres, on lui présente aussi froidement une reconnaissance si attendue. Je suis assurément un des plus zélés admirateurs d'Homere; je m'en fais gloire: mais je ne dissimulerai pas que cet endroit me cause quelque peine, & je serois curieux de sçavoir comment ses *idoldres* s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

L'Æschile des Anglais, Shakespeare, dans une de ses tragédies, qui renferme de très-belles scènes, fait assassiner une épouse innocente par son mari jaloux; il tient un flambeau d'une main, & une épée de l'autre; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de sa femme, la trouve

endormie, a tout le tems de contempler ses charmes & d'être partagé entre la fureur & l'amour; elle s'éveille, ils ont un très-long entretien, il le termine par étrangler cette malheureuse femme; un meurtre si préparé, si médité, est-il dans la nature, & dans la nature d'un homme qui est amoureux? M. de Voltaire a traité bien différemment une situation à peu près semblable. Orofmanc est en proie à toute la rage de la jalousie; à peine a-t-il entendu la voix de Zaïre, qu'il court lui plonger un poignard dans le sein; aussitôt il est déchiré par la douleur, par les remords, & se frappe du même poignard. Je ne sçais si ce célèbre auteur a rendu la vérité aussi fidelement, lorsqu'à l'avant-derniere scene du quatrieme acte de cette tragédie, Orofmanc qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui, demande jusqu'à deux fois s'il est aimé, & la renvoie ensuite sans aucune explication; un amant furieux qui avoit paru conserver son sang-froid pendant quelques moments, ne devoit-il pas éclatter, accabler sa maîtresse de reproches & lui montrer enfin la lettre? Il est vrai que la piece étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choisir l'instant où Bérénice est au comble de ses vœux & croit aller épouser Titus, pour faire à cette reine une déclaration

d'amour? Théodose, à qui j'ai donné le nom de Théotime, a la force dans le Spectateur anglais, de reconnaître Constance, de l'écouter & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je souhaite que nous soyons plus exacts à suivre la marche de la nature, je n'entends point qu'on prenne l'esprit & la petiteffe du copiste superstitieux, & qu'on imite ces peintres qui se piquent d'une froide & scrupuleuse fidélité. Je n'exige pas que dans un drame on descende à ces détails minucieux (1) qui appartiennent à la vie
domes-

(1) Il faut bien se garder de confondre la nature ignoble avec la nature simple & naïve. Nous avons vu d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron, parce qu'ils osoient pousser comme lui sur le théâtre la familiarité indécente jusqu'à se moucher & prendre du tabac. Un poëte qui, pour établir dans un drame le caractère *petit* de Charles II, roi d'Espagne, rappelleroit que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine son épouse, parce qu'ils parloient français, un tel poëte tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les pieces anglaises sont infectées de ce mauvais goût, qui admet sans choix toutes sortes de peintures, pourvu qu'elles soient vraies. Il doit y avoir quelque différence entre la nature dans sa grossiere vérité, & la nature théâtrale; celle-ci reçoit des embellissemens, & l'art est d'en savoir fixer la mesure.

domestique ; je voudrois seulement qu'on cherchât à ressembler à ces fameux artistes, qui réunissant le *technique* & l'*idéal*, avoient en quelque sorte créé une nouvelle nature ; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ses statues de Jupiter & de Minerve, sembloit s'être pénétré de la divinité. *Et concepit deos & exhibuit.* La Vénus d'Appelle étoit le résultat de toutes les beautés réunies : c'est cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël, le Corregge, & qui répand sur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été seuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes, à les prendre séparément, qui rassemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardson.

Les Grecs l'ont emporté. (1) de beaucoup sur

(1) Ils comptent des philosophes, des poètes, des orateurs, des historiens, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des architectes ; en un mot, ils ont possédé tous les arts au plus haut point de supériorité, tandis que les Romains ne peuvent se flatter que d'avoir eu des poètes, des orateurs & des historiens ; encore Virgile est-il au-dessous d'Homere son modele ; Cicéron inférieur pour la force du génie, à Demosthene ; & je ne sçais, pour les graces du style & la *maniere large*, si l'on doit mettre les Tite-Live, les Salluste & les Quinte-Curce à côté des Thucidide, des Xéne-

les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée* ; aussi Pope a-t-il dit avec raison que Virgile qui se glorifioit d'être l'imitateur d'Homere, avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même chose :

Nature and Homer were he found the same.

C'est donc cette *nature idéale*, cette *belle nature*, que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous ; aujourd'hui tout est défiguré, tout meurt sous les efforts d'un art corrupteur (1) ; notre

phon , &c. Je ne parle point du dramatique ; on n'ignore point ce qu'est Senèque à le comparer avec les Æschyle, les Sophocle, les Euripide. Il y a autant de différence entre les Grecs & les Romains, qu'entre une belle statue antique & une moderne, & nous sommes, en rapport d'éloignement du *vrai* & du *bien*, aux Romains, ce qu'ils étoient aux Grecs.

(1) Il est prodigieux combien aujourd'hui nous sommes livrés à tout genre d'imposture ; il est des bornes dans tous les arts, au-delà desquelles se trouvent le gigantesque, l'extravagant, l'absurde, en un mot, le faux & l'opposé du naturel ; & ces bornes si sages, nous les avons passées, dans la confiance peut-être que nous ferions oublier nos modeles. Nous ressemblons précisément à ces femmes qui, à leur entrée dans le monde, mettent si peu de rouge, qu'on peut douter si ce ne sont pas leurs propres couleurs ; ensuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abusent & qu'elles se défigurent.

peinture (1), notre architecture (2), notre musique (3), notre déclamation (4), nos piéces de

(1) Ce font surtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *maniéré*, bien différent du bon goût. Ils ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minaudier, un sourire forcé ; ces têtes penchées, ces regards de côté, ces bouches grimaciéres sont regardés comme autant de finesses de l'art, saisies par le pinceau moderne, & ce vernis de porcelaine s'appelle du *coloris*. Qu'on se souvienne, au reste, que mes observations ne tombent que sur quelques abus du talent.

(2) Il n'y a pas jusqu'à la mort que nous ne cherchions à *dénaturer* : un sauvage qui verroit nos catafalques, croiroit entrer dans un lieu destiné à quelques réjouissances publiques. Que diroit-il de nos salles de spectacles, de nos jardins symétrisés, de nos appartements rétrécis ?

(3) On demande si chaque langue n'a pas sa musique, comme elle a son accent particulier ? Il paraît ridicule qu'on chante des paroles françaises sur des airs italiens, & l'on seroit fondé à croire que le récitatif de Lulli, quand il est moins traîné, est le seul qui nous convienne. Ce n'est point que la musique italienne n'ait des graces, du brillant & du pittoresque : mais encore une fois, lorsque nous parlons, nous n'avons pas l'accent des Italiens, & la musique vocale doit prendre l'esprit & le ton de la langue, puisqu'elle n'est autre chose que l'accent de cette langue plus marqué.

(4) Mlle. Dumefnil est peut-être la seule en Europe

théâtre (1), tout est infecté de ces prétendues graces de convention; nous devrions être effrayés

que l'on puisse donner pour modele de cette déclama-
 tion simple & sans raste, qui est la voix même de la
 nature. Jamais comédien n'a sçu mieux saisir le senti-
 ment & l'exprimer. On se ressouvient encore de
 quelle façon sublime elle rendit cet hémistiche si tou-
 chant d'Olympie, *le malheur est partout*. Lorsque dans
 Semiramis elle sort du tombeau, elle sçait arracher
 des larmes par ces seuls mots qu'elle adresse à Ninias :
O mon fils ! mon cher fils ! Quelques idées sur la déclama-
 tion suivront assez naturellement l'éloge de cette
 grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer ?
 est-il dans la nature qu'un personnage se détache de
 son rôle pour venir au-devant du parterre & lui débi-
 ter des vers empoulés ? Cela n'est-il pas un grossier con-
 tre sens ? Je ne parle point de ces misérables à *parte*,
 où le poëte & l'acteur mettent le public dans leur
 confiance : un comédien intelligent pourroit quelque-
 fois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins
 les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple.
 Brutus, dans la tragédie de ce nom, lorsqu'il apprend
 la mort de son fils, dit avec toute la férocité que
 Tite-Live lui attribue :

Rome est libre . . il suffit . . rendons graces aux dieux.

Ce vers, dans la bouche d'un habile acteur, ne pro-
 duiroit-il pas un plus grand effet, si Brutus, à cette
 nouvelle affreuse, laissoit entrevoir toute la douleur

de la distance qui nous éloigne de la vérité; le public même (2) qui est notre juge, est tous les

de l'amour paternel, & qu'il ne prononçât qu'après un long silence, où auroit éclaté l'attendrissement :

Rome est libre, &c.

Par ce moyen, la dureté de ce rôle seroit corrigée & le caractère Romain ne perdrait point de sa grandeur & de sa fermeté, &c.

(1) On conviendra que l'action & l'emploi du pittoresque ont fait quelques progrès: mais nous avons perdu du côté des développements; les scènes ne sont plus qu'indiquées; les entrées & les sorties, une des premières règles de l'art dramatique, sont totalement négligées; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de mal-adresse; la nature est partout sacrifiée au *bel-esprit*, & l'on craint surtout d'être simple & de ne pas entasser les ornements: on s' imagine avoir composé une tragédie, lorsque l'on a sçu réunir sans nécessité, des prêtres, des soldats, un trône, un autel, un tombeau; on ne veut point se persuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle est bien placée & que le sujet l'exige; sans cela c'est une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs & les danseurs de corde. C'est bien à présent que nos maîtres seroient en droit de nous crier: *Eh! malheureux jeune homme, tu as fait Helene riche, ne l'ayant pu faire belle!*

(2) Nous aurons le courage de le dire: le public est trompé tous les jours sur le sentiment; il prend l'art

jours séduit par le mensonge & se trompe jusque sur le sentiment: tant la dépravation de l'esprit s'est étendue jusqu'à l'ame! Une des causes de cette *perversité de nature*, est assez facile à saisir: les Romains étoient déjà les copistes infideles des Grecs, & peut-être sommes-nous à la cinquieme ou sixieme copie des Romains; la nature a passé jusque à nous, comme par la voie d'une ancienne tradition, dont tous les jours la fidélité s'altère & se détruit; nous avons entièrement perdu de vue le modele. Ce seroit donc une entreprise digne de notre siècle *philosophe* & éclairé, de remonter jusque à cet *original* si précieux, d'après lequel ont composé les premiers hommes. Je l'ai déjà remarqué: c'est dans ses desseins primitifs qu'il faut examiner la nature, saisir son véritable esprit, s'emparer, si l'on peut le dire, de sa premiere pensée, de son premier *faîte*: mais qui nous y ramenera? Le sentiment, associé au

pour la nature; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendrissement; il se laisse abuser par des talents factices, & il est la dupe de la fausseté du *bél-esprit*: ressouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le style de Racine dans la tragédie des Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci est-il excusable; l'excès l'accable en tout: *ut omnium rerum sic litterarum intemperantia laboramus.*

goût; rarement n'agissent-ils pas ensemble; tous deux nous conduisent au vrai: & c'est ce vrai que nous semblons aujourd'hui nous efforcer de rejeter; notre paresse s'accommode d'un malheureux esprit d'imitation (1), qui en s'appropriant sans choix les idées d'autrui nous prive des nôtres, & nous fait presque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les gens de lettres, dont l'objet est le développement des passions, ne sçauroient donc trop s'attacher à la culture du sentiment, qu'il faut bien se garder de confondre avec le talent & l'esprit (2). C'est peut-être le degré de senti-

(1) Rien ne fait plus de tort au véritable esprit, que l'abus de l'esprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincellent de beautés sublimes & qui leur sont propres? C'est qu'ils ont la patience de suivre plus que nous la série des idées & la progression des sentiments; ils se livrent moins à la société; ils vivent davantage avec eux-mêmes, & ils se donnent le tems de réfléchir & d'envisager un sujet dans toutes ses parties; de-là un effort sûr & une heureuse exécution.

(2) Le talent est l'aptitude de l'artiste à manier l'instrument, & l'esprit le dirige dans la sage distribution des détails. C'est l'esprit qui lie les rapports, qui joint les parties: mais c'est le sentiment qui rassemble & qui donne la flamme de la création. Sans le senti-

ment (1) qui produit le plus ou le moins de génie; car ce génie, sur lequel on a tant raisonné,

ment, les le Moyne, les Pigale n'animeront pas le marbre, & n'auront pas *ce grand penser* qui sépare par un si long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de piéces de théâtre, mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célèbres dramatiques, n'ont eu aucun succès, parce que le sentiment n'avoit pas échauffé leurs auteurs! Je dirai plus: à force de sentiment, on parviendra à faire disparaître les défauts les plus essentiels d'un ouvrage; c'est le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui du moins les fait pardonner. Le Cid est rempli d'imperfections, & les scènes immortelles de Rodrigue & de Chimene lui ont assuré cette célébrité qui nous frappe encore, &c.

(1) Que ne peut-on calculer ces degrés, comme ceux du thermometre! Tel degré de sentiment produit une ame douce & ouverte aux diverses impressions de la sensibilité; ce degré augmente-t-il? elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle sent; plus pénétrée, plus enflammée, elle est agitée par les transports du génie; est-elle au plus haut degré? supérieure alors aux autres ames, franchissant les bornes de la nature humaine, elle s'éleve, se livre à cet essor illimité qui décele sa grandeur, plane en quelque sorte sur l'univers & ne conçoit plus que la noble & vaste passion, attachée à ces ames rares & sublimes, celle d'établir l'ordre & de faire le bonheur des hommes; de-là les Lycurgue, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme qui sentira, avec énergie,

qu'est-ce autre chose qu'une exaltation de l'ame, excitée par une effervescence (1) supérieure aux mou-

combien de froids beaux-esprits, d'êtres faux & frivoles, de cadavres vivants dans la société ! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames susceptibles de sentiment, puisque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art ; j'ai vu un public entier prendre l'histriion pour le comédien, porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel mensonge à la nature, & trouver du sentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

(1) Il y a tel homme de génie ignoré & qui le sera toujours, tandis qu'une multitude intrigante de beaux-esprits de profession ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire ; ce sont peut-être les circonstances seules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature ; les circonstances sont au génie, ce qu'est au bloc informe le ciseau créateur ; la statue sort de la pierre sous les doigts de l'artiste ; & un rapport heureux d'événements fait éclater le génie ; une simple secousse suffit quelquefois pour le développer ; un pere qui aura perdu ses enfants, un époux qui pleure sa femme expirée dans ses bras ; un homme innocent qu'on aura calomnié ; un autre qui du faite de la prospérité se verra tomber par une chute effroyable dans l'accablement du malheur ; tous ces divers personnages dans les accès de la douleur auront des élans de génie. Une mere tendre est absorbée dans le chagrin par la mort de son fils unique ; elle refuse toute espece de consolation ; un religieux

vements ordinaires de la nature ? Et qui peut découvrir en nous ce principe d'exaltation, l'entrete-

entreprend de la calmer ; il lui rappelle la résignation d'Abraham aux volontés de Dieu , qui lui ordonnoit d'immoler Isaac ; elle s'écrie : *ah ! mon pere ! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté sur celle des Romains ; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre , par la politique comme par les armes , la tyrannie d'un roi puissant , étoit un motif bien plus agissant sur l'ame d'un orateur , que les concussions & les débauches obscures de Verres. Corneille auroit été moins grand , s'il ne se fût pas ressenti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités , & Racine peut-être auroit montré plus de force , si les beaux arts n'avoient commencé à se tourner du côté des graces & de la mollesse. On a remarqué que le patriotisme & la religion étoient les ressorts les plus vigoureux qui pussent donner de l'action au génie. Au reste , je ne confonds pas avec l'enthousiasme du génie ces chaleurs de tête , d'où ne résultent que des idées bizarres qui ressemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame , sont les singes du génie , &c.

La société , comme je l'ai déjà observé , tue le génie , au-lieu qu'elle crée & entretient l'esprit. D'ailleurs les hommes en société sont dans une attitude forcée ; notre prétendue politesse est le masque de la perfidie & de l'imposture. Ce n'est donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité ; on ne va point au bal

nir, le fortifier, lui donner l'élasticité d'une source abondante qui s'élance & se répand en mille canaux ? Une étude opiniâtre de nous-mêmes, une méditation continuelle, une recherche profonde sur nos sensations, sur nos idées, une longue habitude de nous interroger, &c. C'est ainsi que l'ame essaye ses forces, les affermit, & que sa faculté intuitive devient plus perçante & plus vaste; le génie embrasse d'un coup-d'œil ce que l'esprit n'apperçoit & ne décompose que par succession de tems; l'un est ce globe de feu qui lance de son propre foyer des torrents de lumieres; & l'autre peut se comparer à cette planete dont la clarté n'est qu'un reflet impuisant & sans chaleur des rayons de l'astre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & superficiel, quand on

pour saisir les traits du visage; un peintre ne s'aviserait pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées: nous avons tous aujourd'hui la même physionomie. Voulons-nous connaître les hommes? examinons-les dans ces révolutions où le mécanisme de la nature humaine se montre à découvert. Combien l'événement du Système a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fussent basses & intéressées! Ce n'est pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire son origine.

ne sçaura point *s'écou'er* & creuser la nature, on ignorera l'art du dialogue, parce que c'est du sentiment primitif qu'émane la vérité dialectique; ce sentiment primitif une fois échappé, il ne nous est plus gueres possible d'y revenir & d'en ressaisir le fil & l'expression propre, quelques efforts que tente l'esprit pour nous dédommager de sa perte & pour le contrefaire. Le connaisseur n'a pas de peine à distinguer, si l'on peut s'exprimer ainsi, *les points de future* qui se rencontrent dans les scènes de nos maîtres; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid sur l'ouvrage, n'a eu que les secours du talent, & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il est aisé de voir que Corneille & Moliere ont travaillé de *masse* (1); voilà pour quelle raison leur dialogue est si plein, si vrai, si facile. Je risquerai une opinion qui peut-être fera celle du petit nombre: j'attribuerois beaucoup plus encore à la faiblesse de sentiment, qu'à la faiblesse de style, la prodigieuse différence qui existe entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve: qu'on traduise l'un & l'autre (2) dans une langue étran-

(1) Lisez *La Chaussée* & tant d'autres, vous verrez que leurs scènes sont des chapitres bien arrangés, bien compassés & remplis de coupures.

(2) On n'a qu'à choisir, par exemple, la déclaration

gere ; il ne s'agira plus du mérite de la versification ; les beautés de l'élocution de Racine , comme les défauts de celle de Pradon , auront disparu : on ne jugera que sur le fonds des choses ; & qui constitue ce fonds si précieux , si ce n'est la richesse & l'abondance du sentiment ? Tous ces accessoires si intéressants dans Racine , n'est-ce pas le sentiment qui les a fait naître ? c'est lui qui nous fait retourner sans cesse à La Fontaine , & qui prête même à ses négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate , piece du second genre & sans coloris , c'est le sentiment qu'on y trouve quelquefois , qui nous ferme les yeux sur la médiocrité des vers ; nous aimons à entendre ceux - ci , qui semblent s'échapper d'une ame pleine de sa passion :

Je ne te verrai plus , ô *sœur fatale* & chere !
 Les mers entre nous deux vont servir de barriere !
 Je ne te verrai plus !

Nous sommes attendris jusqu'aux larmes dans Esope à la Cour , de la fable du Fleuve & de la Source (1) , & nous avons oublié les autres

d'amour d'Hippolyte à Aricie ; les deux auteurs ont manié le même morceau ; qu'on le traduise en italien ou en latin , on jugera si ce sentiment est fondé.

(1) Rhodope , dans la fortune & dans l'éclat , a méconnu sa mere qui est pauvre ; celle-ci vient se

apologues de cette comédie. Ce ne font ni les ornemens de la fiction, ni le brillant de la poésie qui nous rappellent fans cesse à la lecture de l'Enéide: quels sont donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'est le quatrième livre où est déployé tout le charme du sentiment, le trait de Marcellus dans le sixième, l'épisode de Nisus & d'Euryale. Homere lui-même, ce peintre admirable, qui nous transporte dans l'horreur des combats, qui nous enflamme de la valeur de ses héros, nous intéresse encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds

plaindre à Esope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Esope, pour lui reprocher ses torts, se contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
 Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
 Avec indignité désavoua la source
 Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
 Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
 Que tu reconnais mal ma tendresse & mes soins !
 Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
 Sans moi qui ne suis rien, tu serois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes ; elle reconnaît sa faute & demande à voir sa mere, qui accourt aussi en pleurant & tombe dans les bras de sa fille.

du meurtrier de son fils. Ovide auroit une réputation moins contestée, si tous les vers étoient semblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis: elle envoie une lettre à son frere, pour qui elle est consumée d'une ardeur incestueuse, & elle n'ose le nommer à celui qui est chargé de rendre cet écrit :

Dixit, & adjecit longo post tempore . . . fratri.

Un seul trait de sentiment répandra tout à coup sur un caractère, un intérêt qu'il ne recevoit pas de la pompe & de la stérile profusion de l'esprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre soit composée en vers magnifiques, il n'y en aura point qui fassent autant de plaisir que cette faillie de sentiment: *tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panégyrique d'Antonin, tout le faste de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expressions du cœur: *il vaut mieux conserver un citoyen, que de tuer mille ennemis.* Quelles ressources d'esprit dans l'éloge de Charles V, duc de Lorraine, seroient comparables à ce que disoit ce prince bienfaisant: *je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.* Qui a pu assurer le succès d'Inès, tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites sont tombées dans l'oubli? ce sont les situations de sentiment; je dis les situations, parce que

le dialogue , indépendamment de la mauvaise versification , auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot, le sentiment est l'idiome universel ; c'est la langue-mère ; le langage de l'esprit n'est qu'un jargon de convenance , soumis aux vicissitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aisément que Plaute & Térence ; le premier , en nous faisant verser des larmes avec Didon , a écrit pour tous les âges ; & Plaute & Térence ont composé pour les Romains & pour leur tems. L'esprit a mille nuances imperceptibles , que chaque siècle, chaque année, chaque jour même semblent emporter avec soi , & le sentiment est toujours immuable ; depuis que l'univers existe , il n'a souffert aucune altération ; c'est le feu central qui anime tout ; c'est le nœud secret qui lie tous les hommes ; un Chinois, un Sauvage, qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue française , pleureront à ces vers de Merope :

C'est un infortuné que le sort me présente ;

Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux . .

Et ils ne sentiront pas les finesses & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

L'expérience nous démontre assez que l'intérêt dramatique excité & soutenu par la seule force
du

du sentiment, est préférable à tous les effets combinés des coups de théâtre; il y en a très-peu qui soient motivés (1), & presque tous sont concertés; l'esprit y laisse voir son artifice,

(1) Je ne connais que celui de Phedre, acte IV, scene IV, qui semble être amené par la nature même & qui est suivi d'un effet prodigieux. Phedre, qui en quelque sorte a par la bouche d'Oenone accusé Hippolyte auprès de son pere, ressent bientôt des remords & se hâte de rejoindre Thésée pour l'engager à ne point punir son fils; son époux lui répond:

Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus:
 Sa fureur contre vous se répand en injures;
 Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures,
 Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
 Qu'il l'aime . . . &c.

Quelle affreuse lumiere pour une femme qui jusqu'à ce moment n'avoit condamné Hippolyte que pour son insensibilité. J'aurois désiré seulement qu'anéantie par la surprise & le désespoir, elle fût restée quelque tems sans parler & qu'elle n'eût repris les sens que pour s'écrier:

Oenone, qui l'eut cru? j'avois une rivale.

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant; d'ailleurs, ce qui est dans le monologue auroit pu se transporter facilement dans la scene suivante.

comme on découvre à l'opéra le jeu d'un grossier mécanisme dans les descentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. Le seul rôle de Phedre est supérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de surprise en surprise. On a beau vanter le plan d'Héraclius (1), je crois qu'on ne sçauroit comparer cette piece à Cinna, Polyeucte, ouvrages du même auteur. Les plaisirs de l'ame sont plus doux que ceux de l'imagination; on aime mieux voir se développer un cœur, qu'une suite d'événements extraordinaires, qui rarement ont pu exister tels que le poëte nous les représente; on croit aisément que Thésée a été infidèle, qu'il a trahi Ariane; qu'Orosmane agité d'un transport de jalousie, s'est souillé du meurtre de Zaïre: mais on a de la peine à se persuader que dans l'espace de vingt-quatre heures, un ministre ambitieux (2) ait assassiné son roi, ensuite un des fils de ce roi, qu'il ait formé enfin une conspiration pour tuer

(1) Corneille lui même avoue dans un de ses discours sur les trois unités, que son Héraclius produit un plaisir *qui fatigue*.

(2) On veut parler du sujet de Stilicon, rendu encore plus invraisemblable & plus romanesque par Métastase sous le titre d'Artaxerce. Thomas Corneille & la Grange ont plusieurs pieces dans ce genre si peu naturel.

L'autre fils qui est sur le trône : il n'est pas possible que le sentiment puisse se répandre dans de semblables sujets, qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais, dira-t-on, ne court-on pas risque d'être monotone, en n'adoptant que les ressources du sentiment ? Qu'on l'anime du feu des passions, qu'on y jette ce désordre heureux qui en résulte, qu'on y déploie les grands mouvements ; surtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vraisemblables, qu'on fasse succéder naturellement des tableaux variés : alors l'action prendra sans cesse de nouvelles forces, & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images (1) sur nos sens a été

(1) Que d'exemples de ce pouvoir étonnant ! Un tableau qui représente Palamede condamné à la mort par ses amis, jette le trouble dans l'ame d'Alexandre ; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Aristonicus. Une courtisane, au milieu d'une joie dissolue, vient par hazard à fixer les yeux sur le portrait d'un philosophe ; elle a honte tout à coup de ses désordres & embrasse la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare se fit chrétien pour avoir vu un tableau du jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'insolence des janissaires & des spahis, ne leur fait aucun reproche ; il sort à cheval du ferrail, va dans l'Hippodrome, y tire de l'arc & lance sa zagaye ; la dextérité & la force que montre ce prince, étonnent ses troupes : elles rentrent dans le devoir. On tente de

plus connu par nos philosophes, que senti par nos poètes; du moins ont-ils négligé ce ressort, un des plus actifs sans contredit, que puisse employer l'art théâtral. La Grange avance assez légèrement dans sa préface d'Amasis, que „ le „ spectacle n'est bon que pour les tragédies de „ college” (1). Il ne suffit pas seulement de

consoler une femme qui a perdu son mari; elle fait signe, en mettant la main sur son cœur, que c'est là qu'est renfermé son chagrin & qu'il ne peut se guérir; un tel geste est plus expressif que tous les discours qui seroient échappés à sa douleur. La mort de Germanicus par le célèbre Poussin, inspire de l'attendrissement pour ce prince, & de l'indignation contre Tibere. Le riche tableau des funérailles de Clarisse n'est-il pas plus intéressant que tous les regrets qu'on eût prodigués sur sa perte? En un mot, ce n'est que par le secours des images que les idées entrent dans notre ame; les raisonnemens ne viennent qu'à la suite des objets qui frappent nos regards, & ce qu'on appelle une abondance de réflexions, n'est souvent qu'un amas de tableaux; c'est au jugement & au goût à leur assigner leur place & à disposer de leurs effets.

(1) Oui, lorsque le spectacle n'est point motivé, lorsqu'il n'est point soutenu par une versification mâle, énergique & correcte, lorsque sans nul propos on fera venir un régiment aux gardes sur la scène, & qu'on prendra la peine, comme je l'ai dit, d'élever un trône, un autel, un tombeau, qui ne seront pas néces-

savoir rimer : il faut avoir des connaissances, remonter aux causes, étudier la nature dans ses principes, pour apprendre jusqu'à quel point le spectacle a de l'empire sur l'homme. Æschyle, Sophocle, Euripide, qui, suivant les apparences, avoient un peu plus réfléchi que le versificateur français, nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne, c'est que Racine qui étoit instruit, n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de succès par les Grecs : Athalie est la seule pièce où il ait introduit du spectacle. Cependant le théâtre ancien, l'histoire, notre propre expérience, tout doit nous faire connaître la nécessité de fortifier le sentiment par des images, si nous voulons mettre en œuvre toute la richesse & l'énergie du pathétique. Qu'est-ce que la poésie & l'éloquence, lorsque la peinture ne les anime point ? Dans la Mort de Pompée, on voit Cornélie, on suit tous ses mouvements dans ces vers qui présentent autant d'attitudes pleines de vérité :

La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,

Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,

faibles à la pièce : mais lorsqu'on présentera un spectacle tel que dans Olympie, qui sera lié au sujet, qui animera le récit, alors il faudra le transporter sur le théâtre français & chercher à l'embellir par tous les accessoires de la décoration.

Défend ce cher époux de la voix & des yeux ,
 Mais n'espérant plus rien , leve les mains aux cieux ,
 Et cédant tout à coup à la douleur plus forte ,
 Tombe dans sa galere évanouïe ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée est exprimée
 par ce seul coup de pinceau :

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit.

Ce vers hardi & pittoresque justifie plus Rodrigue , coupable de la mort du pere de Chimene , que tous les raisonnemens qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

Les Mexicains , que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Espagnols , reviennent auprès de leur maître ; ils ne parlent point : ils se contentent de développer des tableaux composés de plumes , où étoient représentés les Espagnols montés sur leurs chevaux , armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort ; le prince & toute sa cour sont frappés de terreur. Un simple récit auroit-il produit cet effet ? Philippe-Auguste étoit entouré de mécontents ; quelques heures avant la bataille de Bovines , il met sa couronne sur l'autel où l'on célébroit la messe pour l'armée , & la montrant à ses troupes il leur dit : *Si vous croyez qu'un autre soit plus capable que moi de porter cette couronne , je suis*

prêt de lui obéir : mais si vous m'en croyez digne , il vous faut défendre aujourd'hui votre roi , vos familles & votre honneur. Aussitôt les soldats tombent à ses pieds & lui demandent sa bénédiction ; il n'est pas surprenant qu'ils aient été vainqueurs. Un missionnaire veut frapper les esprits ; voici le tableau qu'il expose ; au premier coup d'œil , il paraîtra ridicule : au second , il sera sublime & remplira l'ame d'une image imposante. Il y a dans l'enfer une grande pendule , dont le faite se perd dans l'immensité de l'espace , & les extrémités dans un abîme sans fond ; auprès de cette pendule est un démon , qui a les yeux toujours attachés sur le cadran. Les damnés se levent tous à la fois du milieu d'un vaste étang de flammes & ils demandent d'une voix gémissante : quelle heure est-il ? quelle heure est-il ? L'éternité , (leur répond ce démon) l'éternité ; & aussitôt tous ces malheureux se replongent avec des rugissements & disparaissent dans ce lac de feu. Le Perc le Moyne ajoute ainsi à la pensée de Senèque : quand un grand homme est aux prises avec le malheur , c'est alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder. Quelle image ! Young se représente dans une de ses Nuits creusant au clair de la lune une fosse pour sa fille , y ensevelissant de ses propres mains son cadavre & lui donnant le dernier baiser paternel. Comment Racine dans son Iphigénie ,

ne s'est-il pas approprié la scène si intéressante d'Euripide? On voit Agamemnon dans sa tente, accablé de chagrin, écrivant à la lueur d'une lampe, pour engager Clytemnestre à éloigner Iphigénie de l'autel; les soucis dévorants sont gravés sur le front de ce père affligé; les devoirs de son rang combattent l'amour paternel, en triomphent, sont subjugués, prennent le dessus: il déchire la lettre, la récrit & la déchire encore; un vieillard étonné le considère & l'interroge: „ ah! vieillard, ” lui répond Agamemnon en pleurs, „ que tu es heureux & que „ j'envie ton sort!” Achille, dans Homère, s'arrache les cheveux, se roule sur la poussière & veut se donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties essentielles de l'art dramatique, que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un seul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui est connu; je l'emprunte du cinquième acte des Trachiniennes, tragédie de Sophocle; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu considérables; ce n'est qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus sublime: mais l'esquisse suffira pour vous donner une idée, d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention. On saisit dans les moindres desseins la riche composition des Raphaël & des Michel - Ange.

Her-

Hercule avoit épousé Déjanire, fille d'Oenée, roi de Calydon en Etolie; coupable du meurtre d'Iphitus, fils d'Eurythus, qui régnoit sur l'Oechalie, il se condamne lui-même à l'exil selon l'usage de l'antiquité, & passe avec sa famille & sa suite en Thessalie chez Cœix, roi de Trachine. Il traverse un fleuve; le centaure Nessus transporte d'abord Hercule, ensuite Déjanire; épris de la beauté de cette princesse, il veut lui faire violence; ses cris parviennent à son mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne; le centaure blessé mortellement donne de son sang à Déjanire, en lui disant que si jamais son époux devenoit infidèle, elle pourroit oindre de ce sang ses habits, & qu'alors il reprendroit sa première tendresse. Hercule arrivé à Trachine, y laisse sa femme & ses enfants, fait plusieurs expéditions, est vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, ensuite attaque Eurytus, ruine l'Oechalie, de-là se rend au promontoire de Cénée pour offrir un sacrifice à Jupiter, il envoie à Trachine Lichas, un de ses serviteurs, avec plusieurs esclaves, au nombre desquelles étoit Iole; Déjanire allarmée par des soupçons que tout ne sert qu'à confirmer, fait usage du sang du centaure, en frotte un vêtement travaillé de ses mains, qu'elle charge Lichas de remettre de sa part à son mari; à peine

en est-il revêtu, que le venin, comme une flamme rapide, s'attache à toutes les parties de son corps & lui cause des tourments inouïs. Déjanire apprend par son fils Hyllus les effets de son fatal présent, elle se donne la mort; Hercule désespérant de la vie, dès qu'il sçait la nature du mal qui le dévore, se fait porter sur le mont Oeta & expire sur un bucher. Cette piece porte le titre des Trachiniennes, parce que le chœur est composé de jeunes filles de Trachine.



A C T E V, (1)

Des Trachiniennes, Tragédie de Sophocle.

SCENE PREMIERE.

LE CHOEUR. (2)

IL n'est plus de malheurs que la Grece redoute:
 Nous sommes condamnés à d'éternels regrets.

Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.

(1) On doit se ressouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule distribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains: mais comme par cinquieme acte on entend la catastrophe ou le dénouement d'un drame, on a cru pouvoir se servir de ce mot à l'exemple des interprètes.

(2) Chez Sophocle, c'est une troupe de jeunes filles de Trachine, qui ont donné leur nom à la piece, qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant*. J'ai cru qu'il-étoit plus convenable de substituer à des étrangères un chœur formé de la suite d'Hercule, ses serviteurs devant bien plus s'intéresser à son sort, que les Trachiniennes. On observera que le chœur est instruit de l'affreux événement qu'a produit la robe empoisonnée.

Un lamentable écho se perd sous cette voute!
 Ecoutons.. La douleur du fond de ce palais,
 Porte jusqu'en ces lieux une voix gémiffante!
 Nous ferions-nous trompés? . . ce son lugubre
 augmente !

Dieux! n'êtes-vous pas satisfaits,
 Et votre haine est-elle infatiable?
 De votre bras impitoyable,
 Devons-nous craindre encore, ô Dieux, de
 nouveaux traits?

S C E N E II.

LA NOURRICE DE DE'JANIRE, LE
 CHOEUR.

La Nourrice (1) parait éplorée

LE CHOEUR.

Mais que veut cette esclave, & quel sujet
 l'amène ?

C'est elle dont les soins ont élevé la reine,
 Et qui partage ses secrets.

(1) Notre délicatesse française, qui souvent dégénère en petitesse, m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoique Racine s'en soit servi plusieurs fois dans son *Athalie*, &c.

Le désespoir est peint dans tous ses traits!

Pâle, tremblante, hors d'haleine,

Que va-t-elle annoncer? & pourquoi ces sanglots?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal présent! ô voile détestable!

Sur nos têtes, hélas, qu'il fait tomber de maux!

LE CHOEUR.

Les Dieux ajouteroient au fort qui nous accable!

Quel plus affreux événement. . .

LA NOURRICE.

Déjanire n'est plus!

LE CHOEUR.

Elle est morte! comment?

Quel revers imprévu termine sa carrière?

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumière.

LE CHOEUR.

Le fer! . nommez-nous l'assassin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHOEUR.

Elle-même!

LA NOURRICE.

Oui, de sa propre main,

La reine s'est percé le sein.

Une éternelle nuit a fermé sa paupière.

L E C H O E U R .

Que nous apprenez-vous ? déplorable destin !
Pouvons-nous trop gémir ?

L A N O U R R I C E .

Vous répandez des larmes ;
La désolation s'offre de toutes parts.

Eh ! quel seroit l'excès de vos allarmes,
Si ce tableau terrible eût frappé vos regards !

U N V I E I L L A R D .

O fille d'Eurytus, fléau de ma patrie,
Quel astre envénimé présidoit à ton sort ?
Dans la maison d'Hercule, ainsi qu'une Furie,
Tu feras le crime & la mort.

L A N O U R R I C E .

A cette image encor tous mes esprits se troublent !
Ecoutez.. écoutez.. que vos douleurs redoublent.

Le front couvert d'une sombre pâleur,
Morne, comme affaîsée sous le poids du malheur,
Déjanire au palais à peine étoit rentrée :
Elle apperçoit son fils, s'éloigne avec terreur ;
Elle fuit tous les yeux ; à ses ennuis livrée,
Sans voile, mourante, égarée,
Elle court embrasser les autels protecteurs,
Leur adresse ses cris, les mouille de ses pleurs ;
Elle porte partout ses mortelles allarmes :
Tout irrite ses maux & nourrit ses chagrins ;
Sur les ouvrages de ses mains,
Elle laisse tomber des larmes ;

Ses plus fideles serviteurs
 S'empressoient - ils sur son passage,
 Elle les repouffoit, se cachoit le visage,
 Et reprochoit au ciel d'avoir fait ses malheurs;
 Puis observant un long silence,
 Avec fureur elle s'élançe,
 Monte à l'appartement qu'habitoit son époux,
 Au chaste lit d'hymen vole & se précipite :
 „ O monument chéri d'un feu jadis si doux,
 „ Pour le lit de la mort, Déjanire te quitte ;
 „ Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs ;
 „ C'est la dernière fois que tu reçois mes pleurs.”
 Elle dit, prend un fer.. (1) à ses pieds je me jette,
 Les embrasse en pleurant, & pousse mille cris ;
 Je lui nomme Hercule, son fils :
 Dans ce cœur désolé, la nature est muette ;
 Tous mes efforts sont vains ; je vois lever son bras..
 Je vois son sang jaillir d'une large blessure ;
 Il forme en s'écoulant un lugubre murmure ,

(1) Dans le Grec, c'est avec une de ses agraffes que Déjanire se perce le sein.

Ce récit, dans l'original, est un des plus beaux morceaux qui nous soient restés de l'antiquité; tout y est simple, touchant & pittoresque; c'est à peu près le même tableau que celui d'Alceste: Virgile en a emprunté quelques traits dans sa belle description de la mort de Didon.

Et semble de lenteur accuser le trépas ;
 Hyllus vient . . . il sçavoit alors son innocence,
 Il sçavoit que Nessus, du crime seul auteur,
 De Déjanire avoit trompé la confiance ;
 Hyllus . . . il s'abandonne à sa vive douleur,
 A mes gémisséments mêle une voix plaintive,
 Implore son pardon, presse contre son cœur
 Un corps pâle, déjà sans vie & sans chaleur ;
 De sa mere vingt fois il déplore l'erreur ;
 Il voudroit l'arracher à la fatale rive,
 Et dans son sein reçoit son ame fugitive ;
 Ses parents les plus chers, en ce jour douloureux,
 Sont à la fois ravés à ce fils malheureux. (1)

Déplorable famille ! ô race infortunée !

Hélas ! quelle est ta destinée !

(1) Selon notre goût français, le récit auroit dû finir à ce vers : mais comme les Grecs aimoient les maximes, & que d'ailleurs leur théâtre étoit une espece d'école de mœurs & de philosophie, ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des sentences. Elles en étoient le résultat, comme la morale est ordinairement à la fin de l'apologue ; nous trouverions que ces maximes sont trop isolées & ne sont pas assez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reste, si nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens, combien ne seroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importants !

Songes de l'avenir, prestiges si flatteurs,
 Nous apprenons à vous connaître.
 Qu'espérer du jour qui doit naître,
 Quand le jour qui nous luit, est marqué par nos
 pleurs ?

L E C H Œ U R .

Dieux! vous nous enlevez Hercule & Déjanire!
 L'une n'est plus, & l'autre expire;
 Tous deux nous étoient chers; qui de ces deux
 objets
 Excitera plus nos regrets?
 Pour ses enfants, hélas! Jupiter nous réproûve!
 Ce jour cruel nous va tout enlever;
 Un malheur qu'on doit éprouver, (1)
 Diffère peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air, Eole, entends nos
 vœux;
 Abaisse ici ton sceptre, & qu'un vent favorable
 Nous emporte loin de ces lieux! (2)

(1) Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec, & qui parmi nous sentoient la morgue de l'ecole.

(2) Je ne sçais ce que veut dire le texte dans cet endroit; chez Sophocle, comme je l'ai observé, le chœur est composé de Trachiniennes; ces filles peuvent-elles demander à être transportées loin de leur

On nous menace, on dit qu'une image effroyable
 Se prépare à frapper nos yeux.
 Le fils du souverain qui lance le tonnerre,
 Hercule en proie aux Dieux persécuteurs,
 Va sortir du palais & montrer à la terre
 Le spectacle de ses douleurs.

De sourds gémissements annoncent sa présence.
 Ainsi la sœur de la mere d'Itys,
 Par ses accents plaintifs, à nos bois attendris,
 Fait de ses longs malheurs sentir la violence.
 Les étrangers comme nous gémiront. . .

S C E N E III & dernière.

HERCULE, HYLLUS, UN VIEUX
 OFFICIER, LE CHOEUR, LES
 ÉTRANGERS.

*Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par
 des Étrangers.*

LE CHOEUR *continue.*

Les voici! . . la douleur éclatte sur leur front!
 L'œil morne & d'un pas lent un peuple entier
 s'avance;

patric? En mettant ces vers dans la bouche des servi-
 teurs d'Hercule, ainsi que je l'ai fait, ce passage alors
 devient plus clair.

Ils portent Hercule en silence!
 Le sommeil éternel l'auroit-il accablé?
 Ou par un doux repos feroit-il consolé?
 Devons-nous écouter la flatteuse espérance?

H Y L L U S.

O mon pere! . est-ce lui? . dans quel état! ô ciel!
 Que vais-je devenir? mon pere . . fort cruel!

L'OFFICIER.

Ah! prince, retenez vos plaintes;
 Craignez de réveiller l'accès
 Du mal dont votre pere éprouve les atteintes;
 De la douleur Hercule épuise tous les traits!
 Couché sur le visage, on l'entend qui respire. .

H Y L L U S.

Il vivroit! . quoi! les dieux le rendroient à mes
 pleurs!

L'OFFICIER.

Comme il est accablé d'un sommeil de douleurs!
 Quel charme heureux endort le mal qui le déchire!
 Taifons-nous; n'allons point ranimer ses fureurs;
 Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

H Y L L U S.

Eh! comment étouffer la voix de la nature,
 Lorsqu'on est abattu sous de pareils malheurs?
 Qui pourroit, sans gémir, supporter cette image?

H E R C U L E, *relevant la tête.*

O Jupiter? où suis-je! . où suis-je? quel rivage,
 Me voit en proie à des maux éternels!

Ah! je souffre encor plus! ah! supplices mortels!
O cieux!

L'OFFICIER, à *Hyllus*.

Jugez combien il étoit nécessaire
De ne point le tirer de son accablement;
Prince; vous n'avez pu vous taire,
Et vous venez d'augmenter son tourment.
Daignez..

HYLLUS.

A ce spectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils.. Qui ne seroit sensible?
Le desespoir l'emporte en cet affreux moment.

HERCULE.

Et voilà donc la fin qui m'étoit destinée!
O promontoire de Cénée,
Où d'hécatombes solempnels,
Ma main religieuse a chargé les autels!
O Jupiter, objet d'un hommage fidelle,
C'est là ma récompense! .. une honte éternelle,
Est le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi;
O Jupiter, reprends ces jours que je te doi;
Loin de me donner l'être & d'ouvrir ma paupiere,
Que ne la fermois -tu plutôt à la lumiere!
Au mal qui vient me consumer,
Quel remede opposer? nul espoir ne me reste!
Il n'est que toi qui puisses le calmer!
Qu'est-ce que l'art humain sans le secours céleste?

A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du soulagement.

Ah! laissez-moi.. laissez mourir un malheureux..

Vous me touchez.. cruels!. retirez-vous.. ô Dieux!

Vous redoublez mes maux.. vous m'arrachez
la vie!

O douleur infernale! . elle étoit assoupie. .

Vous avez irrité mes poisons, tous mes feux..

Ah! quelle flamme me dévore?

O jour. . jour que je hais. . tu m'éclaires encore!

Je sens.. je sens.. déchirements affreux!.

O Grecs, dont tant de fois j'ai vengé les injures,

Pour qui, dans l'horreur des combats,

Couvert de poudre & de blessures,

J'ai tant de fois affronté le trépas,

Je vous implore en vain.. vous me fuyez, ingrats,

J'ai rassuré vos ports, vos villes insultées;

J'ai nettoyé vos mers de brigands infestées;

Vous devez tout à l'effort de mon bras;

Et de votre reconnaissance,

Quand je n'exige que la mort,

Nul de vous par pitié ne vient finir mon fort..

Tranchez le dernier fil d'une affreuse existence;

Dieux!

L'OFFICIER, à *Hyllus*.

C'est à vous que j'ai recours;

Prince, des jeunes ans la force est le partage;

Mon bras commence à succomber sous l'âge;

Vous pourrez mieux que moi prêter quelque secours.

HYLLUS.

Ah! disposez d'Hyllus, & . . . *Il regarde son pere;*
Cet aspect me tue.

Que fera mon zele impuissant
Pour calmer un mal si pressant,
Dont la source se cache à notre faible vue?
On y voit éclater la colere des cieux,
Et l'effort des humains cède au pouvoir des Dieux.

HERCULE, *ne voyant point son fils.*

Hyllus fuiroit aussi les regards de son pere!

Il l'apperçoit.

Soulevez-moi de ce côté, mon fils.

Prenez garde . . arrêtez . . ô tourments inouis!

O Pallas . . cher Hyllus . . Dieux! .

L'OFFICIER.

Il mord la poussiere!

HERCULE, *se relevant avec fureur, à son fils.*

Repousse la nature, il la faut oublier;

Que la seule pitié te guide;

Arme-toi d'un fer meurtrier;

Sans craindre de souiller tes mains d'un parricide,

Dans mon sein malheureux plonge-le tout entier..

Tu vois où m'a réduit une mere coupable:

Puisse-t-elle subir un châtiment semblable!

Puissé-je voir tout son corps dévoré,

Par le même poison qu'elle m'a préparé!

Hâte un trépas trop lent, Pluton, qu'Hercule
expire,

Et trouve le repos au ténébreux empire!

LE CHOEUR.

Quel grand tableau d'adversité!

Que tout mortel regarde & tremble!

C'est Hercule qui souffre, & qui sur lui rassemble

Tous les maux de l'humanité!

HERCULE.

Oui, vous voyez (1) ce vengeur de la terre,

(1) Tout ce morceau jusqu'à & punir les pervers, &c. a été traduit par Cicéron : lisez le second livre des Tusculanes : d'autres disent par un ancien poëte Latin, nommé Attilius ; Ovide l'a imité dans ses Métamorphoses, & à son ordinaire il joue sur le mot :

. . . *Defessa jubendo est*

Sava Jovis conjux ; ego sum defessus agendo.

Je ne sçais pourquoi le pere Brumoy, à propos de ces misérables *Concetti*, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour le théâtre : nous ne pouvons pas parler de sa *Méde*, puisqu'elle ne nous est point parvenue : mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide, qui est presque toujours hors du sentiment, eût été un très mauvais auteur dramatique ; on a beaucoup vanté ses *Elégies* ; je ne connais rien qui soit plus opposé à ce genre ; c'est le cœur seul qui doit s'exprimer dans ces petits poëmes & Ovide y répand tous les brillants déplacés du *bel-esprit* : sans ses *Métamorphoses*, où il y a

Qui par mille dangers & par mille travaux,
 S'étoit acquis la palme des héros,
 Et sembloit s'élever au séjour du tonnerre.
 Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux ;
 J'ai pu dompter les cieus & leur haine immortelle,
 Lasser le sort jaloux à force de succès,
 Et la fille d'Oenée est pour moi plus cruelle
 Qu'Euristhée & Junon ne le furent jamais.
 C'est de ma femme, hélas ! c'est de ses mains impies,
 Que j'ai reçu ce présent infernal,
 Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal,
 Comme dans un filet tissu par les Furies.
 Un poison dévorant s'attache à tout mon corps,
 Des sources de la vie attaque les ressorts ;
 Tout mon sang bouillonne & s'allume,
 Et je m'épuise en vains efforts.
 Un feu toujours plus vif me brûle & me consume !
 Moi, dont la force étonna l'univers,
 Je ne suis plus qu'un spectre échappé des enfers !
 Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
 Les fils orgueilleux de la terre,
 Tous les monstres, la Grece & les climats lointains,
 Le monde qui me doit ses paisibles destins ,
Ce

tant d'imagination & de richesse de poésie, on pour-
 roit lui contester le rang d'un des premiers écrivains
 de l'antiquité.

Ce que n'ont pu les Dieux , qui m'éprouvoient
sans cesse,

Seule, n'ayant que sa faiblesse,

Une femme a pu le tenter!

Qu'ai-je dit? une femme a pu l'exécuter!

D'une femme, en un mot, Hercule est la victime!

A Hyllus. Ah! montre-toi mon fils; que mon
esprit t'anime;

Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux,

N'aille pas balancer un pere malheureux;

Va, plein de ma fureur extrême,

Va, du palais cours l'arracher toi-même;

Abandonne à mes coups ses destins odieux:

Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inspire,

Et des maux qu'elle doit endurer à son tour,

Hyllus fasse voir en ce jour

Qui d'Hercule ou de Déjanire

Mérita le plus son amour.

Point de retardement, cours, vole & fers ma rage;

Sens combien ia douleur a dompté mon courage:

Mon fils . . . Hercule pleure!

LE CHOEUR.

O ciel! quel changement!

Et quel est donc l'excès de son tourment?

Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes!

HERCULE.

Oui, je succombe à mes allarmes;

Oui, je verse des pleurs.. vous m'entendez gémir;
Peuple, c'est mon premier soupir.

A son fils.

Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance!
Tu crains de m'obéir! c'est mon fils qui balance,
Qui n'est point attendri sur mon sort malheureux!

Eh bien! connais le crime de ta mere:
Vois jusqu'ou peut aller la colere des Dieux;
Regarde. *Il se découvre.*

Approchez tous. . Au peuple.

Contemplez ma misere;
Me reconnaissez-vous en cet état affreux?

O torture! ô douleur! supplice insupportable!

Ah! Dieux cruels, précipitez ma fin.

Tous les monstres d'enfer me dévorent le sein.

Ah! ton vautour insatiable,

Malheureux Prométhée, avec moins de fureur,
S'acharnoit à tes flancs & déchiroit ton cœur!

Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus
sombres;

J'irai de mes tourments épouvanter les ombres;

J'implore, ô Jupiter, tes foudres réunis:

Viens te montrer, mon pere, en tonnant sur ton fils..

Mon courage étonné cede au feu qui me brule;

Moi-même, hélas! j'ai peine à reconnaître

Hercule!

Il regarde son bras.

Est-ce-là ce bras menaçant
 Qui seut vaincre, étouffer un lion rugissant;
 Qui de l'hydre abattit les têtes renaissantes;
 Qui des centaures monstrueux
 Dompta les forces impuissantes;
 Qui d'un sanglier furieux,
 Délivra les bois d'Erymanthe;
 Qui, bravant les horreurs du gouffre ténébreux,
 Tira de sa nuit effrayante
 Cerbere, dont l'aspect a fait pâlir les cieux;
 Qui d'un dragon terrible à tous les yeux,
 Disperça les débris sur la terre fumante?
 Ce bras fameux par mille exploits,
 Et jusqu'à ce jour indomptable,
 Qu'il soutenoit le faible & détrônoit les rois,
 Languit & tombe enfin sous le mal qui l'accable.
 Quel revers! est-ce toi, fils du premier des Dieux,
 Et de la plus tendre des meres?
 Hercule est assez malheureux,
 Pour exhaler sa vie en des larmes ameres!
 Une épouse perfide, ô cieux!
 Cause ce changement honteux.
 Qu'elle vienne, qu'elle paraisse,
 Et que son châtement apprenne à l'univers
 Qu'Hercule, malgré sa faiblesse,
 Sçait encor se venger & punir les pervers.

LE CHOEUR.

Quelle sera ta perte, ô Grece infortunée,
 Et quel deuil s'étendra sur l'univers entier,
 Si d'un héros qu'aux Dieux on doit associer,
 La Parque ose trancher l'illustre destinée?

HYLLUS.

Mon pere, daignez m'écouter . .
 Un moment . .

HERCULE.

Qui peut t'arrêter?

HYLLUS.

Déjanire.

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere;
 Perfide, oserois-tu justifier ta mere?

HYLLUS.

Peut-être son forfait, ou plutôt son erreur . .

HERCULE.

Son erreur! un tel nom conviendrait à son crime!
 Que dis-tu, malheureux?

HYLLUS.

Un démon destructeur

Vous a choisi pour sa victime;
 Hélas! de Déjanire il a trompé les vœux;
 Vous tenez de lui seul ce présent odieux.
 Si ma mere en effet pouvoit être coupable,
 Elle auroit expié cet attentat . . .

HERCULE.

Tu dis...

Explique-toi; parle.

HYLLUS.

Un sort déplorable

A terminé ses jours, par les Dieux poursuivis.

HERCULE.

Elle ne seroit plus! une main étrangere

L'auroit dérobée à mes coups!

Qui l'immole?

HYLLUS.

Elle-même a fini sa misère,

Et porté le poignard dans ses flancs.. ah! mon pere!

Si vous sçaviez . . calmez cet injuste courroux;

Je vous l'ai dit, elle est moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne, ce n'est pas elle

Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas?

HYLLUS.

Accusez - en l'amour qui l'aveugloit; hélas!

Accusez - en Iole & sa beauté fatale;

Ma mere à son aspect a craint une rivale;

Elle a cru préparer un philtre séducteur

Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur,

Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile..

HYLLUS.

Le centaure Nessus. .

HERCULE.

Tu m'en as dit assez.

C'en est fait; pour jamais la clarté m'est ravie;
 Vous n'avez plus de pere.. Hyllus, obéissez :

Que tous ceux que le sang me lie,
 Et ma mere surtout si tendrement chérie,
 A votre voix soient rassemblés;
 Qu'ils soient instruits du sort qui termine ma vie,
 Les oracles obscurs me sont tous dévoilés;
 Le souverain des dieux, le maître du tonnerre,
 Mon pere me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux)
 Que nul habitant de la terre
 Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux;
 Mais que leur fin seroit l'ouvrage
 D'un habitant du séjour ténébreux.

Nessus n'est plus, & c'est ce monstre affreux
 Qui d'un destin mortel me fait subir l'outrage.
 Un autre oracle encorm'apporte un jour nouveau;
 Tout m'entraîne, mon fils, & me plonge au
 tombeau.

J'entrois dans la forêt antique
 Où les Selles sont retirés,
 Lorsqu'un de ces chênes sacrés,
 Que Dodone nourrit dans son sein prophétique,
 M'annonça ce moment comme un tems de repos,

Comme le terme enfin de mes nobles travaux.

Je crus que cette voix de mon bonheur suivie.

Me promettoit une paisible vie :

Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.

N'allons point repousser ces funebres flambeaux,

Ma destinée est accomplie ;

Mon fils, Hercule doit mourir.

Il ne faut donc que m'obéir ;

La plus sainte des loix, mes droits, l'honneur

lui-même,

T'imposent le devoir suprême

De céder au moindre desir

D'un pere qui commande, & d'un ami qui t'aime :

Dis : m'obéiras-tu ?

H Y L L U S.

Je ferai votre fils ;

C'est dire qu'à vos loix vous me verrez soumis.

Mais qu'ordonnerez-vous, mon pere, à ma

tendresse ?

Qu'exigez-vous d'un fils ?

H E R C U L E.

Qu'il n'ait point de faiblesse ;

Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

H Y L L U S.

Mon pere ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

H E R C U L E.

Donne.

HYLLUS, *incertain.*

Eh bien ! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon pere,
Par Jupiter que tout craint & révere.

HYLLUS.

Quoi !

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLLUS, *à part.*

Un sentiment secret & m'arrête & me touche.

Haut. avec peine.

Jupiter . . fois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, si tu romps ton serment,
Punisse . . tu frémisses, & mon fils se dément !

HYLLUS.

Mon zele obéissant fera cesser vos doutes !
C'est au parjure à craindre un juste châtement.
Les imprécations . . je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Oeta t'est-il connu,
Ce mont où Jupiter par un culte assidu,
Reçoit des honneurs légitimes ?

HYLLUS.

Je le connais ; le sang d'innombrables victimes

Y rougit

Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attends encor d'Hyllus un plus grand sacrifice :
J'attends que par son bras mon destin s'accomplisse.

Tu connais Oeta, me dis-tu ;

C'est-là, c'est sur cette montagne,

Sur son sommet qu'il faut me transporter.

Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne

Dans ce pénible emploi voudront bien t'assister ;

Que le chêne orgueilleux & l'olivier sauvage,

De la cime d'Oeta prompts à se détacher,

Cédant à leurs efforts, me forment un bucher . . .

Hyllus témoigne de la douleur.

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage :

Point de larmes, de cris, pas même un seul soupir ;

La science de l'homme est d'apprendre à mourir.

Si d'un amour soumis tu veux que je me loue,

Que pour son sang Hercule enfin t'avoue,

Tu m'enleveras de ce lieu :

Sur le bucher hâte-toi de m'étendre :

Hyllus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.

Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu

Qui doit dévorer l'homme, & mettre Hercule en

cendre ;

Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas . . .

HYLLUS, reculant d'horreur.

Que votre fils . . .

HERCULE

Tu ne l'es pas.

HYLLUS.

Quoi ! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide !

HERCULE.

Je veux qu'Hyllus soit moins timide,
Qu'il soit mon bienfaiteur, qu'il presse mon trépas.

HYLLUS.

Je prendrais le flambeau !. j'allumerois la flamme !.
Mon pere.. vous avez tout pouvoir sur mon ame :
Mais.. je ne puis. .

HERCULE.

Eh bien ! si tu ne peux
Commander à ton cœur ce transport courageux ,
Du moins sensible à ma priere,
Sur le bucher tu porteras ton pere. (1)

(1) Hercule , dans l'original , ne se contente pas d'exiger de son fils ce service ; il veut absolument qu'il épouse Iole : c'est alors que j'ai cru devoir manquer de respect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicatesse , je dirai plus , le goût général aujourd'hui en eut été offensé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer son fils à épouser une femme qui a causé tous les malheurs arrivés à sa maison , & dont la réputation n'est que trop suspecte.

HYLLUS, *en pleurant.*

Ma main en frémissant tentera cet effort :
Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.
J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.

Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empresse à remplir mes souhaits..

Approche, à son fils; acquitte ta promesse;
Transporte-moi sur le bucher.

Aux étrangers.

De son bras incertain rassurez la faiblesse;
De ces lieux il faut m'arracher;
La mort est le seul terme aux tourments que
j'endure. .

Hercule, en ce moment montre-toi tout entier :
Etouffe dans ton cœur jusqu'au moindre murmure;

Mets dans ta bouche un frein d'acier;
Subjuge la douleur & dompte la nature. .

C'est le dernier de tes travaux.

Après une longue pause.

Allons mourir.

LE CHOEUR.

Hercule, aux marches de la tombe,
Triomphe & sert encor de modèle aux héros.

HYLLUS.

Sans doute, Dieux jaloux, vous êtes ses rivaux;
Et vous permettez qu'il succombe,

Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels
 Souffre comme eux des maux cruels,
 Qu'il soit vaincu du fort, & sous ses coups qu'il
 tombe,

Lui qui devoit partager vos autels !
 L'avenir nous oppose un voile impénétrable ;
 Il cache dans la nuit la justice des cieus,
 Mais qui n'éleveroit sa voix contre les Dieux,
 Quand Hercule subit ce destin déplorable ?

Aux Etrangers.

Amis, fécondez-moi. *Au chœur.* Vous, sortez
 de ces lieux,

Venez; que ce spectacle attache tous les yeux!

- Pour les humains quel grand exemple !
- Que l'univers entier contemple;
- Qu'il regarde Hercule souffrir;
- Qu'il regarde Hercule mourir.

Dans ces tourments affreux, dans cette fin terrible,
 Dieux, qui ne reconnaît votre bras invisible? (1)

(1) Si l'on veut connaître le comble de l'absurdité & sçavoir ce que c'est que l'énorme défaut d'*outré-passer* la nature, on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou, qui est une imitation grossière de la mauvaise pièce de Sénèque. Déjanire, dans le poëte latin, copié servilement par le français, est une bavarde insupportable; elle se répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond silence,

Si l'on n'eut consulté que le goût français, on auroit pu retrancher considérablement de cet acte, mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle : on s'est attaché à le donner ici dans toute son étendue , pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savoient tirer parti d'un seul tableau ; ils ne les entassoient point. (1) Plus

en apprenant d'Hyllus les funestes effets de son présent à Hercule. De tels exemples rapprochés instruisent mieux sur la vérité des mœurs & sur le naturel que toutes les discussions. Je remarquerai seulement qu'il est très singulier que l'auteur de Venceslas, que le grand Corneille appelloit son pere, ait eu la mal-adresse d'emprunter le plan de Sénèque, plutôt que celui de Sophocle ; Déjanire dans le premier est une furie & Hercule un capitain ; & dans le grec , Déjanire est une épouse malheureuse qui excite l'intérêt, & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration : la différence de ces deux tragédies est précisément celle de la nature & de l'art.

(1) Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confusion des tableaux. Sont-ils trop multipliés ? ils se détruisent l'un l'autre & nuisent à l'action, loin d'y ajouter ; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la représentation : c'est à la sagesse du goût à fixer l'emploi de ces accessoires ; qu'on se souvienne seulement que le Bruu , dans son fameux tableau de la

l'attitude est simple, & plus elle a d'expression. Le Pouffin veut représenter toute la douleur que peuvent ressentir des meres qui voient égorger leurs enfants sous leurs yeux & dans leur sein même: il ne peint qu'une femme sur le devant de son tableau du Massacre des Innocents. *Plus intelligitur quam pingitur.* Hercule mourant a donc suffi au poëte grec pour remplir un acte entier; toutes les articulations, si l'on peut le dire, d'un homme qui souffre & qui est prêt d'expirer, sont exprimées dans cette grande image. Il faut cependant observer que la pantomime, qui est au récit ce que la musique est à nos opéra, devoit par sa variété raccourcir de beaucoup cet acte qui nous paraitroit trop long. Aristote met les tableaux au nombre des parties théâtrales; ceux de Philoctete & d'Alceste sont de toute beauté. J'ai osé prendre le pinceau après ces grands maîtres: EUPHÉMIE se levant de son cercueil & se jettant ensuite à son prie-dieu pour implorer l'être suprême; MÉLANIE, avec cette infortunée, embrassant les autels; ce caveau funéraire où celle-ci descend une lampe

Famille de Darius, a mis beaucoup de simplicité; ce chef-d'œuvre de la peinture peut instruire nos poëtes, comme il est une leçon pour nos peintres.

à la main ; son évanouissement sur les marches d'un tombeau ; sa chute dans ce sépulchre, dont la pierre se brise & roule avec bruit ; toutes ces images simples & vraies pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art & presque toujours hors de la vraisemblance.

J'ai suivi la même règle de simplicité pour mon dénouement ; il me paraît sortir du fond du sujet. Il est dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion, qu'EUPHÉMIE après bien des agitations, de combats, se rende enfin maîtresse de ses penchants & qu'elle s'expose à succomber sous l'excès de sa douleur, plutôt que de quitter son état ; si elle eût cédé aux sollicitations de THÉOTIME, alors plus d'intérêt, plus de mœurs, & l'objet de la pièce étoit totalement anéanti. Quelques personnes pourront me reprocher cette tombe ouverte tout à coup sous les pas d'EUPHÉMIE, & regarder cet incident comme le *Dieu de la machine* : mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention, elles verront que ce n'est point un miracle (1) ; c'est le seul effet

(1) C'est un miracle, par exemple, quand Pauline & Félix se convertissent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Ro-

du hafard & il fert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame ; cet événement n'a point décidé EUPHÉMIE à refter attachée à fes devoirs ; il ne fait que l'affermir dans le deffein qu'elle a déjà conçu d'immoler l'amour à la religion ; j'aurois pu aifément me paffer de cet acceffoire : conféquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement ; l'accufation tomberoit à faux ; il eft vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau , le rendre plus fombre , donner en un mot plus de vigueur au coloris & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois propofé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux , j'imagine que les plus fimples font toujours les meilleurs ; on aime celui de Cinna , parce qu'il eft naturel qu'Augufte qui fe pique de grandeur , mette fa gloire à pardonner ; on ne doute point que Polyeuſte ne coure au martyre & cependant

dogue ? fur quel fondement eft-il établi ? Sur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas reſté précifément à ce mot, *C'eſt* . . tout étoit éclairci & le cinquième acte n'exiſtoit plus. Si Nereſtan avoit employé le nom de ſœur dans le billet adreſſé à Zaïre , que devenoit la catastrophe ?

on est touché de sa mort. A ce seul vers d'Orosmane :

Je ne suis point jaloux . . si je l'étois jamais !

on entrevoit qu'il seroit capable d'ôter la vie à sa maîtresse, s'il pouvoit un instant la soupçonner d'infidélité; on n'est donc point surpris de la triste fin de Zaïre, quoique cette catastrophe soit une des plus touchantes que nous connaissons. On m'opposera celle d'Alzire, elle n'est pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant, n'a pas la même façon de penser que dans le cours de sa vie; à ce moment il change en quelque sorte de caractère; les objets se montrent à ses yeux sous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement, selon moi, soit exact dans toutes ses parties, (1) il faut que l'on puisse dire après avoir lu ou vu une pièce; cela ne pouvoit se terminer autrement.

Ceux qui veulent que la morale soit absolument la base (2) d'une pièce de théâtre, trou-

(1) L'Oedipe de Sophocle offre sans contredit le chef-d'œuvre des dénouements; c'est bien de ce drame que l'on peut dire: *semper ad eventum festinat*.

(2) Le but de la tragédie seroit-il nécessairement

veront dans EUPHÉMIE le fonds de plusieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes si essentiels pour la religion & pour la société : que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements ; que hors lui tout est sujet à changer , à nous tromper ; que des parents ne doivent jamais contraindre les inclinations de leurs enfans & immoler les droits du sang à la prédilection , à l'orgueil , à l'intérêt , qui trop souvent est plus fort que la nature : tous ces préceptes si nécessaires sont , pour ainsi dire , l'âme de mon ouvrage. Puisse sa lecture attendrir des meres barbares qui s'apprêtent à faire le supplice éternel de leurs filles , pour assurer plus de fortune à un fils chéri ! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les passions , lorsqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouf-

de nous instruire ? & ne suffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvemens & qu'elle peignît le ravage des passions ? Ces moyens indirects n'en seroient peut-être pas moins propres à nous purger des vices ; toute action vivement représentée , nous conduit à nous replier sur nous-mêmes ; & lorsque nous réfléchissons , il n'est pas possible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

fer dans leur naissance! Quelle douceur suivroit la culture des lettres, si elles pouvoient contribuer à l'instruction publique & au bien général de l'humanité! que je souhaiterois que ces vers fussent écrits dans tous les cœurs :

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere ;
 O vous , qui trahissez ce sacré caractère ,
 Que n'êtes - vous témoins du châtement cruel ,
 Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

M. de Voltaire dit dans une de ses préfaces :
 „ Les meilleures fins de tragédies sont celles qui
 „ laissent dans l'ame du spectateur quelque idée
 „ sublime , quelque maxime vertueuse (1) &
 „ importante , &c.” Je voudrois bien que la
 faiblesse de mes talents m'eût permis de prétendre à cet avantage : mais il n'appartient qu'au génie de consacrer ses leçons ; ce n'est pas assez de la vérité des sentimens, il faut qu'ils soient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames & s'y graver en caractères ineffaçables.

(1) La plupart des piéces de théâtre des anciens finissent par des traits de morale , qui semblent être le résultat du drame ; aussi pouvoit-on appeller leurs poètes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

C'est à vous, mon ami, à décider si j'ai sçu employer heureusement quelques faibles connaissances dans un art dont je sens toutes les difficultés. Quoiqu'Arifstote pense qu'un drame, pour réussir, peut se passer du secours de l'acteur, je ne me cache pas que mes ouvrages ont besoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illusion & un des plus brillants prestiges qui fassent disparaître, ou qui du moins colorent & affaiblissent les défauts; c'est le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer: combien font-ils valoir de tragédies (1) qui perdent tout leur mérite à l'examen du cabinet! La représentation est à une pièce de théâtre qui seroit même le fruit du génie, ce qu'est le talent de la parole à un homme.

(1) A la faveur du jeu d'un habile comédien, on a vu réussir des pièces d'un style barbare & remplies de défauts les plus grossiers; on étoit honteux à la lecture, des applaudissemens qu'on avoit prodigués à la représentation; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu; voilà ce que produit l'illusion du théâtre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs, dont les succès ignorés aujourd'hui ont semblé balancer sa gloire, & on lira éternellement *Britannicus*, *Athalie*, &c.

dont la physionomie nous auroit prévenus : s'il ne parloit pas, il plairoit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que personne tout ce qui peut imposer sur mes fautes : mais voici ma réponse aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oser m'essayer sur la scène. Mon extrême passion pour l'art dramatique, m'a fermé les yeux sur le peu de gloire que je pourrois espérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la simple lecture dénuée du spectacle & cultiver un genre neuf & intéressant, que d'aller me traîner sur les pas de nos maîtres (1) au théâtre français & de multiplier des copies froides & monotones. En suivant la première route, je ferai plus utile, quoique moins connu; & pour un homme qui se donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un instant entre l'utilité & cet éclat de réputation qui souvent n'est qu'une lueur éphémère. D'ailleurs, il faudroit renoncer à la littérature, si l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-

(1) Peut-on se flatter de faire mieux que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire? Ne sentira-t-on jamais que cette abondance de pièces composées dans le même esprit, n'est qu'une preuve de stérilité? *Nos inopes copia facit.*

même ; c'est une maîtresse à laquelle on doit sacrifier son repos , sa liberté , sans espérance même de retour. Je m'efforcerais donc d'avancer dans la carrière que je me suis ouverte ; j'ai encore plusieurs Drames à publier dans le même genre ; les critiques m'éclaireroient , (1) & les succès , si je suis assez heureux pour en obtenir , ne serviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres , que nous traçoit un de nos amis :

„ Les Bardes, nous disoit-il, ont été nos premiers législateurs , & aujourd'hui la plupart de nos poètes sont des especes de jongleurs , qui amusent la populace aux dépens les uns des autres. L'homme de lettres , qui mérite ce titre , ne confond pas le bruit avec la réputation

(1) Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté & non de ces satyres indécentes , de ces railleries amères qui prennent leur source dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne , au reste , à se consoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples sans nombre. De mauvais poètes firent dévorer Euripide par des chiens : c'est bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous sommes encore révoltés du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ses lettres de Racine , de la Fontaine , &c.

tion (1) ; il sçait supporter jusqu'à l'obscurité (2) & l'indigence ; il est prêt à immoler la richesse, les emplois à son talent ; il fuit

(1) Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de Ruet ? Cependant il avait sçu par ses manœuvres & ses basses intrigues, se procurer un accès auprès de Louis XIII, qui lui fit l'honneur de le crayonner de sa propre main : on lit au bas de ce dessein ces vers :

On sçait à quelle gloire Appelle osa prétendre
 Par ce fameux portrait que laissa d'Alexandre
 Son pinceau dans la Grece autrefois adoré :
 Quoiqu'on en ait écrit, je prise davantage
 Cet illustre crayon, où par un rare ouvrage
 Des mains d'un Alexandre un Appelle est tiré.

Qu'est-ce donc que la réputation ?

(2) Philippe de Comines, un de nos anciens historiens les plus estimés, fut oublié par un souverain qui cependant est au nombre de nos bons rois ; Comines avoit pris ses intérêts auprès de Charles VIII avec tant de chaleur, qu'il déplut à ce monarque & souffrit beaucoup sous son regne, & la récompense de cet honnête homme fut de mourir dans une extrême pauvreté. Pope dit en parlant du poëte Gay qui avoit de la réputation : *Gay dies unpensioned with a hundred friends.* Gay meurt sans pension, avec une centaine d'amis.

, le monde pour courir s'enfoncer dans le silence
, de la solitude; il se redit sans cesse que l'éclat
, littéraire n'est rien sans l'amour de la vertu;
, que le plus honnête homme est toujours celui
, qu'on doit le plus estimer, & il n'oublie jamais
, ces paroles de Montaigne:” *La vertu est plus
jalouse des loyers d'honneur, que des récompenses où
il y a du gain & profit; ce n'est pas merveille si la
vertu reçoit & desire moins volontiers cette sorte de
monnoie commune, que celle qui lui est propre &
particuliere.*



MÉRINVAL.

D R A M E.

Tome II.

O

MISSISSIPPI

1854

P R É F A C E.

DEPUIS les sujets vraiment *tragiques* puisés par les poètes Grecs dans les infortunes & les crimes célèbres des maisons de Pélops & de Tantale, l'antiquité n'a rien à nous opposer qui soit comparable à celui-ci: il nous présente dans toute leur force les deux moteurs principaux du drame, la *terreur* & le *pathétique*. C'est bien à cette occasion que j'ai regretté de n'avoir point quelques étincelles de cette flamme puissante qui animoit nos maîtres.

Je venois de faire paraître le COMTE DE COMMINGE: un homme de lettres connu voulut bien, sur le faible succès qu'avoit eu cet ouvrage, prendre quelque intérêt à mes essais dramatiques; il crut qu'amateur du *genre sombre*, je pourrois hasarder de toucher au sujet dont il s'agit & qu'il eut la bonté de m'indiquer: il est emprunté d'un roman intitulé le *Monde moral*, & attribué à l'abbé Prévost (1); je dis attribué,

(1) On a cru devoir mettre sous les yeux cette histoire: on la trouvera à la fin du drame: on lui a conservé le titre d'*Effets de la Vengeance*, qu'elle a dans le recueil des contes de Mlle. Uncy, où elle est insérée. A propos de cette histoire, il est bon d'observer que quelques gens de lettres ont la discrétion

parce qu'on a de la peine à reconnaître dans cet ouvrage l'éloquent & profond auteur de *Cleveland*, du Marquis de ** &c. J'avoue cependant qu'il s'y trouve un morceau d'une beauté frappante, qui nous offre avec une énergie que peu d'écrivains possèdent, ce trouble, ce désordre des sens qui suit les grands chagrins ou les grands crimes : je le copie exactement :

„ Tout devint pour moi non-seulement en-
 „ nuyeux & fatigant, mais redoutable & terri-
 „ ble ; une ombre me faisoit frissonner : le
 „ moindre bruit pénétroit mes sens, me conster-
 „ noit l'ame. La solitude, qui n'avoit fait que
 „ m'épouvanter après la mort de ma femme,
 „ étoit un supplice auquel je ne trouvois plus la
 „ force de résister. On veilloit autour de moi
 „ la nuit & le jour ; si je demeurois seul un
 „ moment, je ne remarquois pas plutôt ma
 „ situation, que je pâlissois, mon front se cou-

très circonspecte de se taire sur les sources où ils puisent, & ce silence indécent est assez généralement répandu. Cette espèce de ruse est-elle bien louable ? Ne dénote-t-elle pas de la bassesse dans le cœur & de la petitesse dans l'esprit ? Il y a de l'ingratitude à ne pas nommer ses bienfaiteurs, & un écrivain, qui nous fournit un sujet, aide beaucoup notre talent & mérite aisément notre tribut de reconnaissance.

„ vroît d'une sueur froide; j'étendois les bras en
„ frémissant & j'appellois du secours: dans mes
„ compagnies familiares, je m'abandonnois à de
„ longues & sombres distractions, qui ne finis-
„ soient que par un tressaillement & dont il ne
„ me restoit rien dans la mémoire. Quelquefois
„ il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impossible
„ de retenir; quelquefois des larmes moins
„ ameres & cuisantes, qui laissoient leur trace
„ sur mes joues & qui ne servoient pas à me
„ soulager &c.”

Les personnes qui demandent que la *morale* soit l'ame & la fin de toute action dramatique, ne se plaindront point qu'on ait négligé cette partie essentielle du théâtre: on connaît peu de piéces où elle soit plus instructive & plus dominante que dans celle-ci. Quelle leçon plus terrible des malheurs & des crimes qui suivent le fol aveuglement de la jalousie! Se défier des apparences les plus imposantes, trembler de se livrer aux moindres soupçons, être toujours en garde contre soi-même, pour ne pas s'abandonner aux transports effrénés de la vengeance, craindre, en un mot, avec un amour décidé pour la vertu, de se plonger dans des égarements criminels, & de devenir le plus malheureux & le plus coupable des hommes: voilà les grandes vérités qui résultent de ce drame. Dira-t-on encore que les

amusements de la scène ne pourroient être une source d'instruction pour l'humanité ? C'est notre faute & non celle de l'art, si nous ne tirons pas un meilleur parti des ouvrages dramatiques. Il nous seroit facile d'établir cette *purgation* prétendue des passions, si recommandée par Aristote : mais, tous les jours, nous nous éloignons davantage de nos modèles ; le sentiment & la raison, ces deux traits caractéristiques, qui semblent nous distinguer des autres êtres, s'effacent, au lieu d'être approfondis ; nous perdons totalement de vue l'esprit du théâtre, celui surtout que les Grecs nous ont laissé dans leurs tragédies simples & sublimes, & qui, accommodé au goût national, produiroit parmi nous des chef-d'œuvres dont l'agrément seroit peut-être encore au-dessous de l'utilité.

On ne se lassera point de le répéter : nous avons acheté peut-être trop cherement ces avantages si estimés dont nous sommes redevables à la société. En étendant les progrès de l'esprit, elle a affaibli & tué, si on peut le dire, le génie ; c'est une des principales raisons pour lesquelles il nous sera bien difficile d'avoir aujourd'hui un drame d'un mérite supérieur. Nos gens de lettres trop répandus, ne se donnent pas la peine de creuser leurs idées ; ils en restent au premier trait. De-là ces copies éternelles, ces expres-

sions parasites , ces réminiscences fatigantes , cette disette de pensées qui nous appartiennent ; nul coup de pinceau qui nous soit propre ; nous nous traînons sans cesse sur les pas d'autrui : ce n'est jamais d'après notre cœur que nous écrivons ; nous faisons , qu'on me pardonne ces façons de parler , du sentiment avec de l'esprit , & quelquefois nous parvenons à faire accroire à la multitude que nous avons rendu fidèlement la nature : mais l'œil du connaisseur , de l'homme sensible , ne se laissera point abuser ; il saisira le défaut de vérité. Notre grand malheur est de vouloir faire des vers (1), au lieu de chercher à

(1) Il n'y a pas un de nos poëtes qui n'ait mérité ce reproche : peut-être est-il occasionné par notre peu de connaissance d'une nature vraie & simple. Qu'on lise le *Philoctète Grec* : c'est-là qu'on puîra des leçons de cette vérité si altérée aujourd'hui. *Philoctète* ne s'amuse pas à débiter des vers , des *tirades* : ce sont de profonds gémissements qui échappent à sa douleur. Encore une fois , remontons aux sources , étudions la nature partout où elle peut se saisir. Saint Louis apprend que sa mere est morte ; l'honnête Joinville vole à lui pour le consoler : le souverain , à peine l'a-t-il aperçu , ne fait que lui dire : „ ah ! „ Sénéchal ! j'ai perdu ma mere.” Un auteur moderne auroit mis dans la bouche du monarque une amplification ou des sentences philosophiques.

exprimer le caractère des passions. Que de tragédies admirées, si on les examinait sous cet aspect, nous offrieroient des tissus perpétuels de contresens, d'in vraisemblances! & alors il n'est plus possible à un être pensant de goûter le moindre plaisir. Soit qu'on ait dessein de s'amuser, ou soit qu'on veuille être touché & verser des larmes, il faut nécessairement que la raison se cache sous la plaisanterie, ou qu'elle entre dans les moyens que l'on employe pour nous attendre. Il est vrai que cette raison exigeroit souvent des sacrifices qui coûteroient beaucoup à l'amour-propre de l'écrivain; & qu'il en est peu auxquels on puisse donner la louange délicate que Milton a reçue d'un de ses compatriotes :

„ *Thou hast not miss'd one thought that could be fit,*
 „ *And all that was improper dost omit. (1)*”

Ces réflexions, au reste, me semblent assez inutiles : la plupart de nos Français, pour connaître la nature, la vérité, l'énergie des passions, n'iront point renoncer à l'*Opéra Comique*, aux *Comédiens de bois*, à *Nicolet*. Aujourd'hui on ne veut plus que s'amuser (2); tout se travestit en
 plai-

(1) „ Tu as recueilli tout ce qui étoit propre, & tout ce qui ne l'étoit pas, tu l'as rejeté.”

(2) Un bel-esprit très méchant, très frivole, très

plaisanterie (1); tout joue le personnage de Ta-

médiocre, débite dans un cercle un tissu de calomnies sur un de ses amis qui étoit absent; l'honnête compagnie se pâme de rire : on se récrie sur la finesse des sarcasmes. Quelqu'un de moins *plaisant* jette une réflexion à travers ces brillantes saillies; il prend la liberté de faire observer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire scandaleuse. „ Qu'importe, ” lui répond comme de concert l'estimable société, que „ les faits soient vrais ou faux ? il y auroit de l'imbécillité „ à ne les pas répandre; cela est très divertissant.”

Qu'attendre de pareils individus, qui calculent avec plaisir les coups d'épingle que recevra un honnête homme outragé, qui, s'il m'est permis de le dire, jouissent des blessures que fait le poignard de la calomnie ! Il faut que de tels êtres soient bien faibles ou bien méchants. O Athéniens ! vous n'êtes pas détruits. Mes amis, lisez parfois le vieux Boileau; il est vrai qu'il n'est plus de mode, vous y trouverez ces vers que je vous prie de retenir :

- „ Envain par sa grimace un bouffon odieux
- „ A table nous fait rire & divertit nos yeux ;
- „ Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre ;
- „ Prenez - le tête à tête ; ôtez - lui son théâtre ;
- „ Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
- „ Son visage esuyé n'a rien que d'affreux.”

(1) Je me rappelle un certain souper, où j'eus l'honneur d'être invité; rien n'y manquoit : délicatesse, somptuosité, choix des convives. On vouloit absolument que la gaieté fût de la partie. Il s'étoit glissé

barin ; & assurément Gille, avec son béguin, ses plattes bouffonneries & son visage enfariné, attirera plus de monde que le Kain dans toute la majesté dramatique : ce n'est plus le siecle des Corneille, des Bossuet, des Fénelon, des Racine, des Moliere : ce dernier n'avoit point le rire grimacier ; son comique émanoit surtout de la situation, & non de l'expression. Qu'on nous donne des *Tartuffe*, des *Misanthrope*, des *Avare*, & quelque penchant qu'on me suppose pour le drame, je m'écrierai : „ voilà l'excellente comédie, die ! & l'on n'y peut trop applaudir." Mais je crains bien que Moliere n'ait point de succes-

par hazard dans cette brillante société un homme sensible, qui s'avisa de vouloir déplorer le malheur de Lisbonne, qui venoit d'être presque engloutie par le tremblement de terre de 1755 ; un des héros du souper lui ferma la bouche, & crut avoir enfanté une faillie d'esprit en lui disant : „ qu'y a-t-il de plaisant là-de„ dans ?" Toute la compagnie applaudit à ce trait admirable, & la créature compatissante fut sur le point de rougir de sa sensibilité & de s'en excuser. J'ajouterai encore que si cette prétendue gaieté étoit naturelle, elle ne seroit point révoltante : mais c'est une de ces impostures grossieres qu'entraîne l'abus de la société, & la fausse gaieté est le plus insipide & le plus dégoûtant de tous les mensonges. Il n'appartient qu'à la candeur & à la vertu de rire : le vice & la corruption grimacent.

feurs , au lieu que nous ferons encore longtems accablés d'une foule de médiocres tragédies & de drames grossièrement ébauchés , qui nous replongeront dans l'enfance du théâtre.

Ceux qui , avec raison , regardent l'unité de lieu (1) comme un des principes fondamentaux

(1) Ecoutons la Mothe : „ loin que *l'unité de lieu*
 „ soit essentielle , elle prend ordinairement beaucoup
 „ sur la vraisemblance. Il n'est pas naturel que toutes
 „ les parties d'une action se passent dans un même ap-
 „ partement ou dans une même place. Ce n'est qu'à
 „ la faveur de hasards multipliés , ou rendus vrai-
 „ semblables à force de préparation , qu'on rassemble
 „ dans le même lieu différents personnages , pour y
 „ faire ou dire à point nommé , selon le besoin de l'in-
 „ trigue , des choses qui devoient être faites ou dites
 „ ailleurs. Si l'on y prend garde , on veut que les
 „ plus grands poètes , malgré toutes les ressources de
 „ l'art , violent bien des convenances pour satisfaire à
 „ cette regle prétendue. Envain allegue-t-on , pour
 „ en établir la nécessité , que les spectateurs qui ne
 „ changent point de place , ne sçauroient supposer que
 „ les acteurs en changent. Mais quoi , ces spectateurs
 „ pour sçavoir qu'ils sont au théâtre , s'en transportent-
 „ ils moins aisément dans Athenes ou dans Rome , où
 „ agissent les héros qu'on leur représente ? croit-on
 „ que leur imagination résistât beaucoup davantage au
 „ changement de lieu d'acte en acte ? L'expérience
 „ répond parfaitement à la question : on change sou-

de notre poétique théâtrale, s'éleveront contre la licence que j'ai prise dans la piece que je mets

„ vent de scene dans les opéra, & c'est même une
 „ regle de cette sorte d'ouvrage. L'action en parait-
 „ elle moins vraie, & l'imagination s'avise-t-elle
 „ d'en être blessée ? Au contraire, l'illusion, loin d'y
 „ perdre, n'en devient que plus forte; & cela prouve
 „ bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, &
 „ que nous nous faisons des principes de fantaisie,
 „ puisque nous condamnons à un théâtre ce que
 „ nous approuvons à un autre dans le même genre.
 „ Je dispenserois donc en bien des rencontres les
 „ auteurs dramatiques de cette unité, qui coûte sou-
 „ vent au spectateur des parties de l'action qu'il
 „ voudroit voir, auxquelles on ne peut suppléer que
 „ par des récits toujours moins frappants que l'acteur
 „ même”. Ensuite la Mothe nous trace un plan d'une
 tragédie en cinq actes de Coriolan, à laquelle il adapte
 ces principes. Il faut convenir aussi qu'il reconnaît
 que les regles forment un art, & que „ leur premiere
 „ utilité, c'est que la contrainte qu'elles imposent,
 „ détourne de la carrière des esprits médiocres qui ne
 „ craindroient pas d'y entrer, si elle étoit plus libre.”
 Je ne cite ces jugemens de la Mothe, que pour dé-
 montrer qu'un homme de beaucoup d'esprit a pu penser
 sur *l'unité de lieu* différemment que la multitude des
 écrivains. D'ailleurs, je serai le premier à recommander
 qu'on se tienne en garde contre ces idées spécieuses;
 il est des regles qui ont été, en quelque sorte, créées
 par la nature même, & celle-ci en est une des plus
 invariables. La violation de *l'unité de lieu* rameneroit

au jour. La scène aux trois premiers actes est dans un château; ensuite elle est transportée au milieu d'une ville, qui, pour ainsi dire, touche à ce même château. J'avouerai que j'ai été au un peu loin la sorte de permission qu'on nous accorde depuis quelques années; je ne voudrais point cependant en abuser, & je serois très fâché de donner un exemple qui pût contribuer à la décadence de notre théâtre. Mais qu'il me soit permis de tâcher d'adoucir la rigueur de la loi assujettissante que nos maîtres semblent nous avoir imposée à ce sujet & qui souvent produit des situations ridiculement amenées. La première règle, sans contredit, est la vraisemblance: or, ce qui ne sçauroit choquer le bon sens, peut être toléré, s'il n'est approuvé. Il y a si peu de distance du château de Mérinval à la ville, qu'il est aisé de s'y rendre en moins d'une demi-heure; je n'ai donc pas cru qu'un scrupule superstitieux dût m'arrêter. En fixant ma scène dans le même lieu, il m'étoit absolument impossible de ne pas faire connaître Mérinval fils, & ce dernier personnage connu dès le commencement de mon quatrième acte, ne pouvoit exciter l'intérêt qui

le théâtre à ce point de barbarie dont les Corneille & les Racine l'ont tiré. Défions-nous de l'imagination: souvent elle nous montre de nouvelles routes & elle nous égare.

résulte du refus qu'il fait à son juge de lui déclarer son nom. Il y auroit bien des choses à dire sur cette *unité de lieu* ; cet objet demanderoit une discussion approfondie ; le grand art seroit de posséder l'esprit des regles sans trop s'y asservir, & de sçavoir quand il est à propos de secouer les chaînes dont l'usage, souvent plus que le raisonnement, nous a chargés. Mais nous avons de la peine à nous souvenir de ce qu'Ovide fait recommander à Phaëton par son pere : *inter utrumque tene*. Nous restons sous le joug, ou bien nous courons nous égarer & nous perdre ; nous ne sçavons point nous arrêter dans ce juste milieu qui est le véritable secret des arts & du goût. C'est en cela que l'esprit philosophique nous peut être utile : il nous inspire ce discernement judicieux, sans lequel il est bien difficile au génie de ne pas tomber dans des écarts qui nuisent toujours au but qu'on s'est proposé.

Je serois trop heureux, si, en parlant de mes fautes, je pouvois donner lieu à quelques observations favorables aux progrès d'un art que je voudrois cultiver avec plus de fruit. C'est ici l'occasion de répondre aux personnes qui daignent assez s'intéresser à moi pour se plaindre de mon peu d'empressement à solliciter les honneurs de la scene Française. La faiblesse de mes talents, mon aversion insurmontable pour tout ce qui

exige la moindre souplesse , une ame aisée à décourager , parce qu'elle est frappée d'une cruelle vérité , que sans l'intrigue on ne fait point un pas dans aucun chemin ; ma connaissance des hommes & peut-être mon dégoût de la société , que je crois fondé ; l'incertitude où je serois de réussir sur le théâtre de la nation , enfin les délais éternels (1) auxquels il faut se soumettre pour parvenir à être représenté : voilà ce qui jusqu'à présent a pu m'arrêter. Ce qu'on appelle réputation littéraire , vaut-il bien la peine qu'on se fatigue , qu'on se

(1) Un homme de lettres , pressé de jouir , est quelquefois obligé d'attendre cinq ou six ans pour obtenir les honneurs de la représentation. Ces difficultés insurmontables ne peuvent que jeter le talent dans un découragement nuisible à l'avancement de l'art dramatique & aux plaisirs de la société. Si nous avions deux théâtres , ces inconvénients ne subsisteroient plus ; on auroit encore l'avantage de voir jouer sur ces deux théâtres le même sujet traité différemment. N'a-t-on pas vu paraître à la fois la Bérénice de Corneille , & celle de Racine ? Alors le public qui est notre juge , seroit en état de prononcer : ce qui échaufferoit l'esprit d'émulation si nécessaire aux progrès des arts. La plupart des poëtes Grecs se sont exercés sur la même fable , & encore aujourd'hui un opéra de Métastase se reproduit , en quelque sorte , sous les mains de vingt musiciens différents.

dénature, qu'on se plie à mille complaisances qui, à les regarder de près, font des bassesses & des dégradations de l'homme ? Comment écrire avec dignité, quand on passe sa vie à descendre au rôle de protégé, qui coûte tant de travail, tant de mortifications ? quand notre conscience se révolte contre notre plume ? Le moyen d'exprimer la noblesse du sentiment, la fierté du cœur, la sage indépendance de la vertu, dès le moment qu'on a pris le collier d'esclave, & qu'on a fait une espèce de vœu tacite de n'être jamais soi ? Gens du monde, âmes impuissantes ou pusillanimes, insipides plaisants, ce n'est point votre suffrage que je sollicite ; j'écris pour ce petit nombre de lecteurs qui croient encore à la vérité de la nature ; j'écris pour la classe si bornée des cœurs sensibles : voilà mes juges, mes amis ; si je parviens à mériter leur indulgence, que puis-je desirer davantage ? Tâchons de ne pas perdre de vue cette maxime si importante qui assure le repos, les plaisirs du cœur, l'heureux emploi de la faculté de penser, la jouissance de soi-même : *qui bene latuit, bene vixit*. Un souverain des Indes, suivi de toute sa cour, voyageoit dans ses états ; il demande à un Brachmane qu'il trouve assis sous un palmier, quels étoient ses plaisirs ? „ Vous ne pouvez les connaître, ” répond le sage, „ l'égalité & la retraite. ”

MÉRIVAL.

D R A M E.

PERSONNAGES.

MÉRINVAL pere , gentilhomme retiré du service.

MÉRINVAL fils.

EUGÉNIE, épouse de MÉRINVAL fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL du Bailliage de***.

SIX CONSEILLERS, }
LE GREFFIER, } du même Bailliage.
UN HUISSIER, }

HENRI, laquais de confiance de MÉRINVAL pere.

ROSE, suivante d'EUGÉNIE.

UN GEOLIER.

PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

La Scene est dans les environs d'une ville & ensuite dans la ville.





Grace ! Grace !

MERIVAUX... Acte V Scène dernière.



MÉRINVAL.

D R A M E.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement d'un château voisin d'une ville; dans ce salon se trouve une table, sur laquelle sont quelques livres. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL pere, seul, en robe de chambre, les cheveux épars, ouvrant la porte du salon avec précipitation, s'avançant sur le théâtre, égaré de frayeur, comme s'il étoit poursuivi.

L A I S S E - m o i , l a i s s e - m o i . . F u i s , s p e c t r e é p o u -
v a n t a b l e ! . .

Il attache à mes pas sa vengeance implacable !
 Il me montre les coups ! .. son sang ... ma femme !
 Ô ciel !

Ses mains tiennent encor le breuvage mortel !
 Eloignez-vous , cessez . . bientôt je vais vous
 suivre ;

Épargnez les moments qui me restent à vivre.

*Il avance encore sur la scène, tombe assis & appuyé près
 d'une table ; puis comme revenant d'un songe, après
 quelques moments de silence.*

Un songe me causer cet excès de frayeur !
 Tous mes sens sont glacés d'une froide sueur !
 Moi, qui dans les combats, au milieu du carnage,
 Tant de fois à la mort opposai mon courage !
 Un rêve m'intimide, & je cède à la peur !
 Je succombe à l'effroi ! ..

Il appelle à haute voix. Henri ! Plus haut. Henri !

HENRI, derrière le théâtre.

Monsieur.

MÉRIVAL.

Henri, de la lumière. *à part.* O nuit, jusqu'à ton
 ombre

Qui répand dans mon ame une terreur plus
 sombre ! ..

d'un ton pénétré.

Ce n'est pas la vertu qui craint l'obscurité.

Dieu !

S C E N E II.

MÉRINVAL *pere*, HENRI *accourant avec de la lumière.*

HENRI.

QU'AVEZ-VOUS, Monsieur? tremblant, pâle; agité! . . .

Il pose la lumière sur la table.

MÉRINVAL.

à part.

Je n'ai rien, mon ami. . . Tâchons de nous contraindre.

HENRI.

Mais, Monsieur. . .

MÉRINVAL, *à part.*

Des mortels je suis le plus à plaindre.

Quand le cours de mes maux sera-t-il terminé?..

Henri, quelle heure est-il?

HENRI.

Quatre heures ont sonné.

MÉRINVAL.

Tu dormois?

HENRI.

Oui, Monsieur.

MÉRINVAL, *à part & d'un ton pénétré.*

L'innocence repose.

Henri. . . Il se leve, & mettant la main sur le bras de
Henri, d'un ton de douleur.

Je ne dors plus!

HENRI.

Et quelle est donc la cause
De la mélancolie où je vous vois plongé ?
Vous tournez vers le ciel un regard affligé !
Un sourd chagrin vous mine & malgré vous éclatte !
Le bonheur d'être aimé n'a plus rien qui vous flatte !
Vous fuyez vos amis par vous-même invités !
Vous cherchez la retraite & soudain la quittez !
Les plaisirs de la chasse & de l'agriculture,
Tout vous déplaît, Monsieur, jusques à la lecture,
Le plus cher autrefois de vos amusements !
Ce séjour à vos yeux perd tous ses agréments !
Vingt-six ans de service, un zèle inviolable,
Une fidélité constante, irréprochable,
Les soins que j'ai donnés à Monsieur votre fils
Dès sa plus tendre enfance entre mes mains remis,
Doivent, j'ose le dire avec quelque assurance,
M'avoir acquis des droits à votre confiance ;
D'où naît ce sombre ennui... qui vous sera fatal ?
N'est-il point de remède à cet étrange mal ?
Nous tremblons pour vos jours. Encore hier,
ma femme..

MÉRIVAL, avec vivacité.

Ta femme! . . De quels traits tu viens me
percer l'ame ?

Henri, j'eus une épouse, & ... je la pleure envain.

HENRI.

Une mort imprévue a fini son destin,
 Nous la regrettons tous : elle avoit tant de charmes,
 Tant de vertus!.. qui peut lui refuser des larmes?
 Tout par sa bienfaisance étoit heureux ici ;
 Sa tendresse...

MÉRIVAL *allant au devant de Henri, &
 avec une espece de fureur.*

Cruel... *Il change de ton.*

Laisse-moi, mon ami.

J'attendrai que le jour en ces lieux reparaisse ;
 Il calme quelquefois le chagrin qui nous presse.

HENRI.

Oh! vos ordres, Monsieur, ne seront point suivis ;
 Je vole de ce pas chez Monsieur votre fils...
 Je l'éveille...

MÉRIVAL.

Henri ! modere un zele extrême.

Epancher ses douleurs dans un cœur que l'on aime,
 Loin de les adoucir, c'est les multiplier.

Le fardeau qui m'accable, est pour moi tout entier.

Depuis deux jours, mon fils venu dans cet asyle,

Avec sa jeune épouse y goûte un sort tranquile :

N'allons point leur ravir les douceurs du repos ;

C'est à moi de veiller, de souffrir tous les maux...

Henri ... ce fils si cher ... il ressemble à sa mere!

Ce sont ses traits, sa voix... va, te dis-je, j'espere

Que ces livres pourront m'attacher un moment ;
 J'essairai d'y puiser quelque soulagement ;
 Ils suspendront du moins mes cruelles allarmes ;
 Hélas ! plus d'une fois ils ont reçu mes larmes.

SCENE III.

MÉRIVAL *seul prend un livre , & après s'être efforcé de lire quelques instans , il le remet sur la table.*

NON, rien ne rend le calme à mes sens agités ;
 Des fantômes toujours errent à mes côtés ;
 Du malheureux Evard l'ombre pâle & sanglante ,
 A mes yeux effrayés toujours se représente ;
 Je vois... je vois ma femme à ses derniers moments
 Demandant à mourir dans mes embrassements.
 Qu'ai-je fait ? .. enflammé d'un courroux légitime,
 J'ai vengé mon honneur ... la vengeance est un
 crime :

Je l'éprouve à mon trouble , à mes tourments
 secrets !

Quels seroient donc les maux attachés aux forfaits ?
 O Dieu , dont la colere en cet instant m'accable,
 Dieu ! le remords suffit pour punir le coupable !..

Il aperçoit son fils & se levant avec vivacité.

Mon fils !

SCENE

S C E N E IV.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fls*, dans un habit de matin & annonçant le désordre & l'agitation.

MÉRINVAL *fls*.

Q'AI-JE entendu, mon pere ?..

MÉRINVAL *pere*.

Quoi ! Henri ..

MÉRINVAL *fls*.

Ne devoit rien cacher à mon cœur attendri :
J'apprends ... vous ressentez une peine secrete !
Ah ! ne ménagez point ma tendresse inquiete,
Auriez-vous des chagrins qu'on ne peut soulager,
Mon pere ? je pourrai du moins les partager.
J'accourois dans vos bras, après dix ans d'absence..

MÉRINVAL *pere*.

D'un serviteur zélé j'excuse l'imprudence.
Je n'ai point de chagrins, mon fils ... il est des coups. . .

N'en sois jamais frappé... Mérinval, gardez-vous
D'écouter les transports d'une fureur jalouse...
Retournez, retournez auprès de votre épouse ;
Jouissez d'un bonheur, hélas ! que j'ai perdu.
Mon fils, le doux repos est fait pour la vertu...
Allez, retirez-vous.

MÉRINVAL *fils.*

D'un silence cruel votre douleur s'irrite !
 Vos soupirs étouffés brûlent de s'exhaler !
 Dans vos yeux , je surprends des pleurs prêts à
 couler !..

Ah ! dans le sein d'un fils, laissez-les se répandre ;
 Il n'est point, croyez-moi, de cœur qui soit
 plus tendre ;

L'amour... vous me verrez embrasser vos genoux.
Il se jette aux pieds de son pere.

Au nom de cet amour, parlez, expliquez-vous.

MÉRINVAL *pere, avec des larmes & embrassant
 son fils.*

Leve-toi, mon cher fils... ainsi j'ai vu ta mere...
 Que veux-tu ?

MÉRINVAL *fils.*

S'il se peut, vous consoler, mon pere,
 Ou pleurer avec vous ... Vous ne m'écoutez pas !
 Votre trouble s'augmente ... où portez-vous vos
 pas ?

Le pere veut sortir, le fils s'oppose à son passage.

Vous cédez, mon pere, à mes cris, à mes larmes ;
 Vous daignerez m'ouvrir un cœur chargé d'al-
 larmes...

Je n'en puis plus douter.

MÉRINVAL *pere.*

Tu ne sçaurois guérir
 Le chagrin ... dont bientôt tu vas me voir mourir.

MÉRINVAL *fils.*

Seriez-vous offensé d'un nœud que la tendresse,
 Que même votre aveu sollicitoit sans cesse ?
 Au moment où l'hymen formoit nos doux liens,
 Il est vrai qu'Eugénie a perdu tous ses biens,
 Dissipés sans retour par un revers funeste :
 Mais tous les agréments, mais la vertu lui reste,
 Et c'est-là le trésor qui fixe tous mes vœux...
 N'auriez-vous pas mon cœur ?

MÉRINVAL *pere.*

J'applaudis à tes feux.

Malheur à ces parents dont le pouvoir barbare
 Veut asservir l'amour à la fortune avare,
 Et qui de leurs enfants sombres persécuteurs,
 Leur font un joug de fer des nœuds les plus flatteurs !
 Le trouble fuit toujours ces chaînes qu'on déteste.

MÉRINVAL *fils.*

Et d'où peut naître enfin ce chagrin si funeste ?
 Un triste événement qu'on a pu me cacher,
 Mon pere, de vos mains viendrait-il arracher
 Ce bien, prix glorieux du sang de nos ancêtres ;
 Qu'ont encore grossi les faveurs de nos maîtres ?
 Ma fortune est à vous, trop heureux...

MÉRINVAL *pere.*

Non, mon fils.

Ce n'est point l'intérêt qui cause mes ennuis ;
 L'indigence n'est pas le coup le plus terrible :
 Il est des maux plus grands pour une ame sensible...

Va retrouver ta femme, & ... laisse-moi mourir...
C'est en vain...

MÉRINVAL *fil.*

Je sçaurai... Je veux vous secourir.

MÉRINVAL *pere.*

Tu prétends pénétrer un horrible mystere ?

*Il court à son fils , & le serrant dans ses bras avec
un frémissement ,*

Ah! malheureux enfant, digne d'un autre pere,
Que me demandes-tu?.. Connais donc mon destin :
D'un mot, je vais porter la terreur dans ton sein :
Dans ce vieillard mourant, objet de ta tendresse,
Qui n'a d'ami que toi, qui dans ses bras te presse,
Frémis, tu vas ouir le comble de l'horreur,
Tu vois... un meurtrier...

MÉRINVAL *fil.*

Ciel !

MÉRINVAL *pere.*

Un empoisonneur.

MÉRINVAL *fil.*

O ciel !

MÉRINVAL *pere.*

C'est encor peu, Mérinval, de ces crimes :
Quand tu seras instruit du nom de mes victimes,
Tu frémiras bien plus. Sans doute, un Dieu vengeur
Veut aux regards d'un fils développer mon cœur,
Des effets surprenants d'un courroux implacable,
Lui montrer dans son pere un exemple effroyable!

Nous ferions malgré nous entraînés aux forfaits!
O Sageffe éternelle! adorons tes décrets.

Mon malheur réunit tous les malheurs ensemble,
Tous les coups. Affieds-toi, mon fils; écoute &
tremble.

Au sortir de l'enfance, un instinct belliqueux
M'emporta sur les pas qu'ont tracés nos ayeux.
Pour modele & pour chef je choisis ce grand
homme,

Ce célèbre Condé que la France renomme;
Mes mains eurent l'honneur de porter ses drapeaux:
L'amour vint m'enlever à ces nobles travaux;
Alors mes vœux en lui trouvoient le bien suprême!
Les parents de Sophie, & Sophie elle-même,
Obtinrent d'un amant, pénétré de ses feux,
Qu'il ne fût plus soldat pour être époux heureux.
D'un hymen désiré les flambeaux s'allumerent;
Sous quel auspice, ô Dieu! ces liens se formerent!
Ce château m'attendoit; il nous reçut tous deux.
Pour y goûter en paix un amour vertueux,
Augmenté par le tems, nourri par la constance.
Ces beaux jours sont enfin marqués par ta naissance:
Je suis pere; mon cœur s'ouvre aux plus doux
plaisirs:

Il sembloit que le ciel eût comblé mes desirs;
Malheureux! je croyois à de fausses caresses!
Qu'il me devoit, hélas! vendre cher ses largesses!
Séligni, que le sang à ma femme allioit,

D'une douce retraite avec moi jouissoit ;
 Il entroit dans cet âge où la fougueuse ivresse,
 Surprend nos sens trompés & corrompt leur
 faiblesse :

Une de ces beautés, l'opprobre de l'amour,
 Enflamme Séligni, l'arrache à ce séjour,
 L'entraîne sur ses pas dans la ville prochaine :
 Ils alloient s'épouser : je m'oppose à leur chaîne ;
 Contre un cœur trop épris j'arme tous ses parents ;
 On écarte l'objet de ces vœux imprudents ;
 Le sort nous favorise : il termine sa vie.
 L'ardeur de Séligni n'en est point refroidie ;
 Sa haine contre moi s'empresse d'éclater :
 Peut-être aurois-je dû, moins prompt à l'irriter,
 Pour vaincre son penchant, employer plus
 d'adresse.

L'indulgence a souvent ramené la jeunesse.
 De son parent, ma femme affaiblissant l'erreur
 Du soin de la combattre accusoit la chaleur ;
 Des nuages légers entre nous s'éleverent ;
 La raison & l'amour bientôt les dissipèrent ;
 J'en devins plus heureux, ainsi que plus épris.

MÉRIVAL *fils.*

Vous pleurez !

MÉRIVAL *pere.*

Ah ! je dois verser des pleurs, mon fils !
 De mes maux, c'est ici que la carrière s'ouvre ;
 Toute mon infortune à mes yeux se découvre ;

Eh! quel enchaînement de revers pleins d'horreurs!

Dans le sein de l'amour, comblé de ses douceurs,
 Un autre sentiment pressoit encor mon ame:
 J'éprouvois le besoin d'une nouvelle flamme,
 J'implorais l'amitié, chere & funeste erreur,
 Qui non moins que l'amour, a fait tout mon malheur.
 Le retour de la paix dans ces cantons amene,
 Un officier connu, que distinguoit Turenne;
 Par son propre mérite, il s'étoit élevé;
 On le nommoit Evard: un esprit cultivé,
 Des dehors prévenants, une heureuse figure,
 Paraissoient annoncer une ame honnête & pure...
 Il devient mon ami; son commerce attachant
 Pour mon sensible cœur, tous les jours, plus
 touchant,

D'un pere absent de toi soulageoit la tristesse.
 Ta famille, à Paris appelant ta jeunesse
 Te formoit à ces arts que l'on néglige ailleurs.
 Ne goûtant de l'amour que ses plaisirs flatteurs,
 J'ignorois ces tourments nés de la jalousie,
 Du cœur humain, hélas! la plus sombre furie!..
 Ses serpents enflammés passent tous dans mon sein.
 Un billet, dont mes yeux méconnaissent le feing,
 M'apprend que cet ami, ce monstre que j'embrasse,
 Apporta dans ces murs tout l'enfer sur sa trace,
 Qu'il trahit l'amitié, la nature, le ciel,
 Qu'il respire les feux d'un amour criminel,
 Qu'il est mon assassin ... un infâme adultere.

MÉRIVAL *fils.*

Votre ami le plus cher!

MÉRIVAL *pere.*

Ce n'est pas tout: ta mere...

Quel aveu! quels forfaits! ta mere l'écouloit,
Ta mere étoit coupable & me déshonoroit.

MÉRIVAL *fils.*

Ma mere, ô Dieu! ma mere!

MÉRIVAL *pere.*

Elle combloit l'outrage:
Dans son perfide sein, elle portoit un gage
De cet indigne amour si fatal à tous trois.

MÉRIVAL *fils.*

Ah! mon pere, arrêtez... Tous les coups à la fois!..

MÉRIVAL *pere.*

La foudre va les suivre. Une seconde lettre
Qu'une main étrangere en mes mains fait remettre,
Me confirme mon sort par cent détails affreux
Qui me percent toujours de traits plus douloureux.
Mon fils, quels noirs excès ma bouche te raconte!
Il ne m'est plus permis de douter de ma honte,
La vengeance me reste, & je cours l'embrasser;
Je vole au scélérat qui sçut trop m'offenser;
Il cherche la raison du courroux que j'annonce:
Le fer étincelant est ma seule réponse;
Je le force à parer les coups d'un bras vengeur:
Il me semble à regret repousser ma fureur;
Il tombe, il ose encor d'une voix défaillante,
M'appeller

M'appeller son ami ; lui ! ma rage s'augmente ;
 Malgré moi cependant je détourne les yeux,
 Et je porte la mort dans son flanc odieux.

MÉRIVAL *fil.*

Quel horrible poison versé sur votre vie !
 Je sens tous vos revers ; mon ame en est remplie.
 Seroit-il des humains créés pour le malheur ?

MÉRIVAL *pere.*

Nous étions sans témoins : mais j'emportoais mon
 cœur,

Mon cœur, qui contre moi se soulevoit sans cesse,
 Qui de meurtre accusoit ma fureur vengeresse,
 Qui me peignoit Evard sous les traits d'un ami,
 Egorgé de mes mains . . . ah ! je l'ai trop chéri !
 Tout couvert de son sang, accouru vers ta mere,
 Je lui crie : il est mort l'ingrat qui t'a sçu plaire.
 — Que dites-vous ? — Evard, le traître est au
 tombeau,

Et c'est moi qui l'y plonge & qui suis son bourreau :
 Voilà, femme perfide, où m'a conduit ton crime !
 Tremble & sois en ce jour ma seconde victime. . .
 Je frappois : l'infidelle embrassant mes genoux,
 Découvrant mille attraits à mes regards jaloux,
 Tremblante, échevelée, expirant dans les larmes,
 L'emporte, & de ma main, je sens tomber mes
 armes ;

Elle soutient qu'Evard, qu'Evard est innocent. . .
 Elle se justifie. Ah ! qu'il étoit puissant

— L'empire que l'ingrate avoit pris sur mon ame!
 Que j'avois peine à vaincre une si vive flamme,
 A croire que Sophie avoit pu me trahir!
 J'allois plus que jamais sous son joug m'affervir,
 L'adorer. De ce cœur où rentroit la parjure,
 Un troisieme billet vient r'ouvrir la blessure,
 Insulte à ma faiblesse, apporte un nouveau jour
 A des yeux qui vouloient ne voir que mon amour.
 Il faut donc m'y résoudre & la trouver coupable!
 Son sort est décidé. Ma main impitoyable,
 Malgré des sentiments dont je dompte l'effort,
 S'empresse à préparer le breuvage de mort.

Après un long silence.

Je le porte à ta mere.

MÉRIVAL *fil.*

O ciel!

MÉRIVAL *pere.*

— Reçois, perfide,

Le prix que te devoit ma vengeance timide;
 Ton juge te punit & tu n'as plus d'époux;
 Prends & meurs. Elle croit défarmer mon courroux:
 — Je n'entends plus tes cris; je ne vois plus tes
 larmes;

Ces yeux trop desfillés sont fermés sur tes charmes;
 Tu mourras. Aussitôt d'un front calme & serein,
 C'est un présent, dit-elle, offert par votre main;
 Je l'accepte avec joie: il finira mes peines.

Donnez. *Après un repos.*

L'affreux poison a coulé dans ses veines.

Ma victime expirante, alors se ranimant,
 Accuse ainsi l'excès de mon ressentiment :
 — Et c'est vous qui causez le trépas de Sophie !
 Vous qu'elle a tant aimé !.. La noire jalousie
 Vous empêche aujourd'hui d'écouter la pitié ;
 Vous avez immolé l'amour & l'amitié.
 Evard ne brûla point d'une ardeur criminelle,
 Et vous eûtes toujours une épouse fidelle.
 Trop tard vous gémirez sur mon fatal destin.
 Mais que vous avait fait ce gage qu'en mon sein...
 — Je m'écrie à ce mot : ce qu'il m'a fait, cruelle !..
 — Mérinval, il étoit votre enfant, poursuit-elle.
 — Mon enfant ! — Oui, c'est vous, c'est son pere
 inhumain,
 C'est vous qui devenez son horrible assassin.
 Mon enfant ! Cette image en mon ame jettée,
 Des troubles de la mort une femme agitée,
 Que sçais-je ? la pitié qu'on ne peut étouffer,
 Tous ces traits de mes sens reviennent triompher.
 Je volois au secours d'une épouse mourante.
 — Ces inutiles soins tromperoient votre attente ;
 C'en est fait, & la vie a pour moi disparu,
 Tout est fini. Le ciel connaît seul la vertu.
 Un fils nous reste encore, adoré de sa mere...
 Que celui-là du moins trouve dans vous son pere !

MÉRINVAL *fils, en pleurant.*

O ma mere !

MÉRINVAL *pere.*

Elle dit, & me tendant les bras...

Je m'y jette... Je veux l'arracher au trépas,
Sous mes larmes r'ouvrir sa paupiere égarée ;
Mon cœur presse son cœur... *Après un long silence.*

Elle étoit expirée.

MÉRINVAL *fil.*

Quel destin ! je succombe à mon accablement.

MÉRINVAL *pere.*

Mon fort t'est dévoilé ; juge de mon tourment :
J'ai satisfait l'honneur ; j'ai vengé mon injure ;
Et sans cesse en mon ame un sombre accent mur-
mure !

Le remords me consume ! Un ténébreux effroi,
Et la nuit & le jour s'éleve autour de moi !
De ma femme, d'Evard les ombres menaçantes
Me poursuivent partout, partout me sont présentes,
Jusques à cet enfant qui vient m'épouvanter !..
Ils étoient criminels, je n'en sçaurois douter...
Et je ne goûte point la paix de l'innocence !
Le ciel se feroit-il réservé la vengeance ?
Sans usurper ses droits, n'oserions-nous punir ?
Notre partage, hélas ! n'est-il que de souffrir ?

Il se leve.

Après un tel aveu qu'un pere a fait entendre,
Vous concevez, mon fils, le parti qu'il doit prendre.
Si la religion n'eût arrêté mon bras,
J'aurois depuis longtems avancé mon trépas.

Vivre est un châtement que son ordre m'impose ;
 Du reste de mes jours qu'elle seule dispose :
 Je cours m'enfvelir dans ces asyles saints ,
 Ouverts par sa clémence aux malheureux humains ;
 J'y donnerai des pleurs à ces tristes victimes.
 J'aurois dû pardonner : j'ai partagé leurs crimes ;
 Oui, coupable comme eux. . . S'ils étoient in-
 nocents!

S C E N E V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, UN DES
 DOMESTIQUES DE MÉRINVAL *pere*.

LE DOMESTIQUE à *Mérinval pere*.

CETTE lettre, Monsieur. . .

MÉRINVAL *fils* sur le devant du théâtre,
 & dans l'accablement.

Quel trouble en tous mes sens!

MÉRINVAL *pere*, au domestique.

De qui ?

LE DOMESTIQUE.

D'un inconnu.

MÉRINVAL *pere*.

Donne. Point de réponse ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

MÉRINVAL *pere.*

Cet écrit... Voyons ce qu'il m'annonce... :

Eh! n'ai je pas atteint au comble des malheurs?

Qu'aurois-je à craindre encor? *Au domestique.*

Laisse-nous.

Le domestique sort.

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *filis*.

MÉRINVAL *pere*, après avoir lu la lettre & l'avoir mise dans sa poche, tâche un moment de se contraindre, & tombe tout à coup dans le fauteuil qui est près de la table, en s'écriant :

J E me meurs

MÉRINVAL *filis*, courant à son pere.

Quel mal soudain vous presse? . Ecoutez-moi, mon pere.

Daignez... Il toucheroit à son heure dernière!

Il va au fond du théâtre, & à haute voix :

Holà, quelqu'un! Henri! venez tous... du secours!



S C E N E VII.

MÉRINVAL pere , MÉRINVAL fils , HENRI
& plusieurs autres DOMESTIQUES accourant.

MÉRINVAL fils.

M à Henri, & ensuite aux autres domestiques.
MON pere est expirant.. Prenons soin de ses
jours ;
Dans son appartement qu'on m'aide à le conduire.
*On emmene Merinval pere, qui est toujours sans mouvement;
il a la tête penchée dans le sein de son fils.*
O ciel ! à tant de coups mon cœur peut-il suffire ?

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL pere, MÉRINVAL fils, EUGÉNIE,
HENRI, DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

MÉRINVAL pere, toujours en robe de chambre, a dans les mains une épée dont il veut se percer : il est entouré des acteurs qu'on vient de nommer ; son fils surtout tente de lui arracher cette épée. Eugénie, après s'être unie aux efforts de son mari, pousse un cri au moment où elle voit son beau-pere prêt à s'ôter la vie ; elle tombe évanouie dans les bras de Rose, tandis que Mérinval fils s'obstine à vouloir s'opposer à la fureur de son pere.

MÉRINVAL fils à son pere & s'efforçant de lui ôter l'épée.

Vous n'accomplirez pas cet horrible dessein,
Mon pere... non...

HENRI se joignant au fils.

Monsieur...

MÉRINVAL fils à son pere.

Percez plutôt mon sein.

Attenter à vos jours! quelle aveugle furie?..

Daignez envifager ma femme évanouie..

Ah! vous nous frappez tous...

*Il lui arrache l'épée qu'il jette loin de lui, & que
Henri ramasse & donne à un autre domestique.*

à Henri.

De fes mains écarté,

Que ce fer pour jamais, Henri, lui foit ôté;

Affeyons-le. *Aids de Henri & des autres domestiques,*

*il affied Mérinval pere, à qui il échappe des mouve-
ments convulfifs, qui enfuite leve les yeux au ciel,
gémît & tombe dans un profond accablement de
douleur; fon fils l'embrasse.*

Mon pere... Il ne veut point m'entendre!

Hélas! c'est votre fils, votre ami le plus tendre...

à Henri, qui est près de Mérinval pere.

Obferve bien... *Il va à fa femme.*

Reprends tes esprits égarés,

Calme-toi: tes regards vont être rassurés.

*Eugénie revient de fon évanouiffement, regarde Mé-
rinval pere & refte toujours dans les bras de Rose.*

Nous fçaurons adoucir ce défefpoir farouche...

Il retourne à fon pere.

Ne vous fuis-je plus cher?

Son pere lui ferre tendrement la main.

Eh bien! fi je vous touche,

Si la nature encor vous parle en ma faveur,

Ma voix défarmera cette sombre fureur;

J'en apprendrai du moins la caufe inconcevable;

Jettez fur nous les yeux: votre état nous accable.

Mérival pere leve la tête; après avoir poussé un long gémissement, il fait signe de la main à Henri & aux autres domestiques de se retirer.

Cédez à ses desirs. *Aux domestiques.* Allez, éloignez-vous.

Mérival pere fait de nouveaux signes de la main pour qu'Eugénie & Rose se retirent aussi.

A Eugénie.

Suis leurs pas. A l'instant tu revois ton époux.

SCENE II.

MÉRIVAL pere, MÉRIVAL fils.

Mérival pere, toujours dans le même accablement, a la tête appuyée sur sa main.

MÉRIVAL fils.

Vous êtes obéi : nous sommes seuls ; peut-être ;
 Mon pere m'instruira d'où ce transport peut naître ?
 Faut-il en accuser ce malheur effrayant
 Dont lētems vous rendra le fardeau moins pesant ?..
 Chassez de votre esprit ces terreurs formidables...
 MÉRIVAL pere se levant avec emportement, poussant
 un cri lugubre & tendant ses mains vers le ciel.

Ils n'étoient point coupables.
 Il retombe dans le fauteuil, accablé de sa situation.

MÉRINVAL *fils.*

Qu'ai-je entendu ! ma mere ! .. ô douleur ! ô regrets !

MÉRINVAL *pere, tirant précipitamment une lettre de sa poche & la donnant à son fils.*

Tiens : lis, lis ; dans mon sein enfonce tous les traits.

MÉRINVAL *fils prend la lettre ; pendant ce tems, son pere est agité de divers transports de douleur & de désespoir ; il se couvre le visage de ses mains. Mérinval fils lit à haute voix.*

„ Je puis enfin jouir d'une juste vengeance !

Je commencerai par t'offrir

L'image des tourments dont tu me fais mourir ;

Ils ont passé ton espérance.

Pour moi dans l'univers il n'est plus de plaisir,

Qu'un seul, qu'un seul que je goûte d'avance !

Plus que moi tu pourras souffrir.

Rappelle tes excès : armé contre la flamme,

Qu'un amour violent allumoit dans mon ame,

Ton caprice à ses loix prétendit m'affervir.

L'objet que j'adorois, victime de ta rage,

Éprouva par tes coups le sort le plus affreux ;

D'un hymen attendu nous préparions les nœuds ;

Ta fureur les rompit ; elle osa davantage :

Loin de moi, mon amante enlevée à mes vœux,

Vit flétrir ses beaux jours dans un dur esclavage ;

Le chagrin dans la tombe est venu la plonger ;

Elle est morte, en un mot, cette femme chérie !

Je l'aime encore avec idolâtrie !

Et j'ai vécu pour la venger.

Mon ame ici se répand toute entiere.

Tels furent tes bienfaits : en voici le salaire :

Habile à me jouer de ta crédulité,

(Que l'amour qui se venge, est un puissant génie!)

J'ai sçu, dans ton sein agité,

Jetter tous les serpents, toute l'atrocité

D'une stupide & noire jalousie.

J'ai fasciné tes yeux, dénaturé ton cœur,

Perversi ta raison. En esclave docile,

Tu servois à mon gré mon avide fureur ;

Sur tous tes mouvements j'avois un œil tranquile ;

Chaque jour, j'ajoutois à ton aveugle erreur.

Oui, c'est moi qui sans cesse irritant ta colere,

Par le secours heureux d'une main étrangere

T'écrivois, nourrissois, échauffois tes transports,

Subjuguois ton amour, étouffois tes remords.

C'est moi qui dirigeant un de tes domestiques,

Par l'intérêt, à mes projets soumis,

Ai de ses faux rapports appuyé mes écrits,

Et t'ai fait embrasser mille objets fantastiques ;

Je comptois tous tes pas dans le piege affermis ;

Jusqu'au bout ma vengeance a dévoré sa proie.

Vois donc tous tes forfaits, & sens toute ma joie :

Evard étoit l'exemple des amis ;

Ta femme, celui des époufes ;

Cet enfant, il étoit le tien ;

Tous les trois, je sçais tout, on ne m'a caché rien,

Ont succombé sous tes fureurs jalouses...

*Mérinval fils jette la lettre sur la table & court
avec précipitation vers le fond du théâtre.*

MÉRINVAL *pere.*

Où vas-tu, Mérinval?

MÉRINVAL *fils.*

De cent coups réunis

Percer le monstre affreux...

MÉRINVAL *pere.*

Il n'est plus tems, mon fils!

L'impunité... reprends cette lettre fatale.

*MÉRINVAL fils, revient sur ses pas, reprend
la lettre & continue de lire:*

Et c'est où t'attendoit un amant outragé!

En vains éclats ton désespoir s'exhale.

Ne meurs pas, ne meurs pas; j'en ferai plus vengé:

Souffre après ces revers tout le malheur de vivre.

C'est à ton propre cœur que Séligni te livre...

Ne vas point concevoir le projet insensé

De vouloir m'égalier dans l'art de la vengeance;

Mon fort, quand jusqu'à toi ma lettre aura passé,

Ne fera plus en ta puissance;

Sous un ciel étranger, j'aurai fixé mes pas.

Puisse ma haine encor survivre à mon trépas!

D'un asyle ignoré, j'insulte à ta souffrance."

Et ma main ne fauroit lui déchirer le flanc,

S'enfoncer à plaisir dans son cœur tout sanglant!

J'irai... Je surprendrai sa trace fugitive...

Ma mere...

MÉRINVAL *pere.*

Eh bien, mon fils, tu voudras que je vive ?

Il se leve avec fureur & court à son fils avec le même emportement.

Mérinval, de ton bras, j'attends les premiers coups.

Du ciel qui m'a proscrit, assouvis le courroux ;

Il lui découvre son estomac.

Perce un cœur fatigué du poids de l'infortune.

Tout, tout m'est odieux, me blesse, m'importune ;

Toi-même... Hâte-toi d'anéantir ce cœur,

Eternel aliment d'un éternel malheur ;

Et montre-toi mon fils, en m'arrachant la vie.

MÉRINVAL *fils, embrassant son pere.*

Que la mienne plutôt cent fois me soit ravie !

Eh ! mon pere, quittez, quittez ce noir dessein ;

Vous nous plongez à tous un poignard dans le sein.

Pendant ce tems, Mérinval pere va se rejeter dans le fauteuil & laisse échapper divers mouvements d'agitation ; il pleure, il a la tête penchée sur son sein.

Au nom de la tendresse, au nom de la nature,

Qui par ma bouche, hélas ! vous presse, vous conjure,

Mon pere, accordez-moi... daignez-vous rendre
aux pleurs

Il se jette à ses pieds.

Dont j'arrose vos pieds en ce moment d'horreurs ;

Si vous restez toujours à ces pleurs insensible,

Si vous gardez toujours un esprit inflexible,
 Que le sang près de vous réclame envain ses droits,
 De la religion braverez-vous les loix?
 C'est elle...

MÉRINVAL *pere.*

Mérinval, ils n'étoient point coupables!

MÉRINVAL *filz.*

Écartez, écartez des tableaux effroyables.
 Sans être criminel, l'erreur vous a perdu;
 Mais domptez votre fort à force de vertu.
 Promettez donc au ciel dont aujourd'hui vous
 même

Reconnaissez l'empire & la bonté suprême,
 Promettez de porter le fardeau de vos jours,
 Et sensible à nos soins, d'en respecter le cours.
 Triomphez des assauts qu'un noir chagrin vous
 livre.

MÉRINVAL *pere relevant son filz, se levant lui-même
 & s'avançant avec Mérinval au-devant du théâtre.*

Tu feras satisfait : oui, je promets de vivre,
 Ou plutôt de traîner une éternelle mort.
 Mon ame pour jamais est ouverte au remord!..
 Mais à ces pleurs, mon filz, si tu veux que je cede,
 Pour soulager mes maux, il n'est qu'un seul
 remede ;

Tu me l'as rappelé ; tantôt je te parlois
 De cet asyle saint où déjà je volois ;
 Eh ! que n'ai-je suivi cette heureuse pensée!

Cet écrit, le tourment de mon ame oppressée,
Aux mains d'un malheureux ne seroit point tombé;
A ses derniers revers il se fût dérobé.

Cet asyle m'attend; ne vas point me combattre;
Là, du moins, je vaincrai le sort opiniâtre;
Je défierai la vie & ses ennuis cruels;
Le malheur poursuit-il jusqu'au pied des autels?

MÉRINVAL *fils.*

Vous séparer de nous!

MÉRINVAL *pere.*

Tu veux que ma constance
Supporte le fardeau d'une horrible existence.
Le dessein en est pris. Tu rempliras mes vœux.
Je parts, dès ce moment. Qu'on l'ignore en ces
lieux;

Que ta femme surtout n'en soit point informée;
J'aurois à redouter sa tendresse allarmée.
Arrivé par degrés à tant d'adversité;
Dans l'abîme profond où le sort m'a jetté,
Il n'est qu'un Dieu, mon fils, dont le bras me
soutienne,

Et je vole à ce Dieu. Cours préparer... *Il l'embrasse.*

J'ai peine

A te laisser sortir de ce sein paternel.

Je ne sçais... Mérinval... mon fils... Va.

MÉRINVAL *fils, fait quelques pas & revient.*

Le cruel!

Il échappera donc à ma main vengeresse!

Le

Le monstre jouira de sa scélératesse!..

Quoi! l'on ne sçaura point!..

MÉRINVAL *pere.*

Vains efforts! l'inconnu

Qui donna cette lettre, a soudain disparu.

Séigni.. laisse à Dieu le soin de son supplice:

Il ne peut se sauver, mon fils, de sa justice;

Le bras qui le menace & qui s'appésantit,

Atteint partout le crime & partout le punit;

Eh! n'a-t-il pas son cœur qui me venge, sans doute?

Dérobe-moi les pleurs que mon départ te coûte.

J'emporte, en te quittant, l'espoir consolateur

Que mes revers pourront affermir ton bonheur:

Mérinval, je te laisse une image terrible

Des excès où s'égare une ame trop sensible.

Va, te dis-je, & reviens promptement..

S C E N E III.

MÉRINVAL *pere, seul, regardant
son fils jusqu'au moment qu'il l'ait perdu de vue.*

DE ses bras

A regret détaché... quels sont mes vœux, hélas?

Anéanti, brisé sous cent coups de tonnerre,

Je voudrois m'enfoncer au centre de la terre,

M'y cacher à moi-même; & je ne puis quitter

Ces lieux que j'ai souillés, que je dois détester.
 Mon fils, après dix ans d'une absence cruelle,
 M'est rendu : ma tendresse en ces murs le rappelle ;
 Et ce jour, ce moment... à peine je le vois !
 J'embrasserai mon fils pour la dernière fois ! ..
 Malheureux ! est-ce à toi de sentir la nature ?
 Elle t'accusoit trop ! son lugubre murmure
 T'avertissoit assez de tous tes attentats ;
 Non, la voix du remords ne se repousse pas.
 Mon ami... mon épouse... ah ! ma chère Sophie,
 Je possédois ton cœur & j'ai tranché ta vie !
 Cet enfant, cet enfant, c'étoit le mien ! ô cieux !..

Après un repos.

Je ne sçaurois trop tôt m'exiler de ces lieux.
 Partons... allons mourir. Dans ma douleur
 profonde ,
 Dois-je tourner encor mes regards vers le monde ?
 C'est un songe qui fuit de mes sens éperdus !
 Les nœuds qui m'attachoient, je les ai tous rompus !
 Fatigué de la vie, au bout de ma carrière,
 Je n'envifage plus, dans la nature entière,
 Qu'un cercueil... je l'embrasse & j'y porte avec moi
 D'inutiles regrets, les remords & l'effroi !
 Maître de nos destins, mon unique refuge,
 O mon Dieu, sois mon pere & ne sois pas mon juge...
 Mon fils ne paraît point ! rébelle à mes souhaits,
 Voudroit-il me fermer ce séjour de la paix ?
 Eh ! ce n'est qu'aux autels qu'une ame défolée

Peut déposer les maux dont elle est accablée;
 Et quel autre en effet que la religion
 Daignerait m'accorder de la compassion ?
 Hélas ! l'humanité que j'ai trop outragée,
 Par mes tourments n'est point encore assez vengée...
 Qu'il tarde à se montrer!.. d'où vient que plus
 troublé...

J'entends... c'est Mérinval... *Il aperçoit Eugénie,*

Il a tout révélé!..

Eugénie!..

S C E N E IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE, *accourant précipitamment vers son beau-pere, & dans un désordre qui décele son agitation.*

AH! Monsieur! ah! mon pere!

MÉRINVAL.

Des larmes!..

Expliquez-vous : pourquoi ces soudaines allarmes ?

EUGÉNIE.

Mon pere! Mérinval...

MÉRINVAL.

Mon fils... eh bien! mon fils..

EUGÉNIE.

Vient de quitter ces lieux.

MÉRINVAL.

Rassurez vos esprits :
Bientôt nous le verrons.

EUGÉNIE.

D'une trop juste crainte,
Loin de la dissiper, tout redouble l'atteinte ;
Il est parti, mon pere, enflammé de fureur.

MÉRINVAL.

Qui ?

EUGÉNIE.

Mon époux.

MÉRINVAL.

à part.

Mon fils! . . ô nouvelle terreur!

EUGÉNIE.

Un inconnu l'aborde ; il lui parle à voix basse ;
Aussitôt Mérinval jette un cri qui me glace,
S'élançe à son épée, & fuyant de mes bras,
S'échappe... il disparaît!

MÉRINVAL.

à Rose.

Qu'on vole sur ses pas.

Amenez-moi Henri : que tout ici le suive. *Rose sort.*

S C E N E V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE.MÉRINVAL *troublé.*

O Dieu! Dieu! retenez mon ame fugitive!
 Quel avenir m'attend?... qu'est devenu mon fils?
 Si c'étoit ce cruel... mes sens d'effroi saisis...
 Laisa t-il dans ces murs son infernal génie?
 Faut-il encor trembler?... *à Eugénie.*

Vous dites, Eugénie...

Un étranger... comment!.. par quel destin fatal...

S C E N E VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI,
ROSE, *plusieurs autres* DOMESTIQUES.MÉRINVAL *pere*, *à Henri.*

HENRI, j'ai tout perdu... qu'on cherche Mérinval;
 Un inconnu... sçachez... allez... *à part.* Où doit-il
 être ?

A tous les domestiques.

Aux portes de la ville on l'atteindra peut-être;
 Remontez vers le bois... du côté des torrents...

Chacun de vous prendra des chemins différens ,
De tous les voyageurs aura soin de s'instruire...

Les domestiques se retirent chacun par des côtés différens ;

Mérival court vers eux & les ramène.

Revenez, mes amis... Je n'ai pas pu vous dire...

Examinez... portez des regards curieux ;

Observez... Ah! d'un pere aurez-vous bien les yeux?

C'est le fils le plus cher que je vous redemande...

Ramenez-moi mon fils ; courez... *Il les rapelle encore.*

Non, qu'on m'attende...

J'irai... je veux... mes pas sont par l'âge affaiblis...

Ranimé par l'amour, je trouverai mon fils...

à Eugénie.

Je sçaurai dissiper cette nuit de tristesse...

Je remets dans tes bras l'objet de ta tendresse.

Il sort accompagné de Henri & de ses autres domestiques.

SCENE VII.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *en pleurant.*

L veut me rassurer, quand lui-même éperdu...

A mes pleurs Mérival ne fera point rendu!

Tous mes sens sont remplis du sombre effroi d'un

songe :

J'entends des cris plaintifs.. dans le sang je me
plonge..

Je marche sur des morts.. j'aecours à mon époux..
Je le vois expirant... percé de mille coups!..

ROSE.

Eh! pourquoi vous former ces funebres images,
Madame ?

EUGÉNIE.

Je me livre aux plus tristes présages...
Tout m'afflige & m'effraye. *à Rose.*

Ah! tu n'as point aimé!

Le véritable amour est sans cesse allarmé..

Quel seroit l'inhumain dont nous parloit son pere ?

Il le connait... tous deux... pénétrons ce mystere.

Sçâchons où Mérinval peut être en ce moment;

Allons nous opposer à leur emportement;

Les cruels... ils seront attendris par mes larmes;

Jem'expose à leurs coups; je vole entre leurs armes;

Je sauve Mérinval; ou le fer assassin

Terminera mes maux, en me perçant le sein.

Fin du second Acte.



 A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *égarrée de douleur.*

QUOI, toujours incertaine, aux allarmes livrée,
 Portant de toutes parts ma douleur égarée,
 Et ne pouvant saisir la plus faible clarté!
 Quel destin accablant! quelle perplexité!
 Rose, de Mérival on n'a point de nouvelles?
 Son pere... il m'abandonne à ces terreurs mortelles!
 Personne n'a paru?

ROSE.

Personne! Il faut penser,
 Madame, que bientôt vos craintes vont cesser.
 Dans leur zele empressé parcourant cet asyle,
 Ils auront étendu leur recherche à la ville,
 Observé les chemins & les lieux d'alentour.
 A vos vœux satisfaits, tout promet leur retour;
 J'embrasse avec transport cette flatteuse attente:
 Eloignez des objets que la tristesse enfante;

EUGÉNIE.

Ils semblent malgré moi s'attacher à mes pas.

ROSE.

ROSE.

Vous verrez votre époux...

EUGÉNIE *d'un ton de douleur.*

Je ne le verrai pas...

Je ne le verrai plus ! le tourment le plus rude
 Reviendra succéder à tant d'inquiétude.
 Si le ciel daigne enfin m'éclairer sur son fort,
 Rose, n'en doute point, on m'apprendra sa mort.
 Voilà sur quel objet mon ame est arrêtée !
 Voilà dans quel malheur je suis précipitée !
 Etoit-ce mon espoir ?

ROSE.

Quel étrange penchant
 Vous presse d'écouter un noir pressentiment ?
 Madame, espérez mieux de votre destinée.

EUGÉNIE.

A peine j'ai formé les nœuds d'un hyménée
 Où j'attachois, hélas ! un bonheur qui n'est plus ;
 Eh ! je laisse échapper des regrets superflus.
 Ma raison ne sauroit, de ce trouble maîtresse,
 Etouffer une voix qui s'élève sans cesse ;
 Le ciel qui nous poursuit, devoit servir nos vœux :
 Pleins d'un doux sentiment, nous venons en ces lieux
 Pour embrasser un pere, & consoler son âge ;
 L'avenir nous offroit une riante image,
 Je touche, (de ce ciel est-ce haine ou faveur ?)
 Au moment où je dois consacrer mon ardeur,
 Sceller cette union à mon amour si chere,

. Q 5

Au nom d'épouse enfin joindre le nom de mere,
 Et soudain Mérinval, par un événement
 Qui à mes yeux inquiets on cache vainement,
 Court, sans doute empressé de venger quelque
 outrage,
 Avec un ennemi mesurer son courage...
 Tu la déments envain : j'en croirai ma douleur,
 Ce sentiment profond dont j'éprouve l'horreur...
 Il paîra de son sang le transport qui l'anime ;
 Des hasards du combat il fera la victime ;
 Je ne m'aveugle point : je perdrai mon époux...
 Et je n'ai pu sçavoir...

S C E N E' II.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DO-
 MESTIQUE *qui soutient Mérinval & qui l'aide*
à marcher. On observera qu'il est habillé.

EUGÉNIE *courant au-devant de lui.*

IL n'est point avec vous ?
 Ah ! parlez... il seroit inutile de feindre :
 Mérinval n'est ravi ? à Rose.
 Je n'avois rien à craindre?..
 Tu le vois. Mon malheur n'est donc plus incertain !

MÉRINVAL, *que l'on assied dans le fauteuil
qui est près de la table.*

Nous ignorons encor, ma fille, son destin!

EUGÉNIE.

Et revenu sans lui!

MÉRINVAL.

La vieilleffe pesante
A secondé du sort la haine trop constante.
Mes pas précipités... Je voloïs vers mon fils...
Et d'un flatteur espoir mes sens étoient remplis;
De tes larmes enfin j'allois tarir la source,
Quând ma force trahie a suspendu ma course.

EUGÉNIE.

Ciel!

MÉRINVAL.

Et sans Mérinval on me ramene ici!

Espérons cependant. Le fidele Henri
Emploie à le chercher tout l'effort de son zele;
Mes autres serviteurs, pleins d'une ardeur nouvelle,
Ont redoublé leurs soins, courant de toutes parts
Dans les hameaux voisins, sur les routes épars...
On trouvera mon fils... Trop cruelle vieilleffe!
Un pere devoit-il éprouver ta faiblesse?
Et les cœurs échauffés des plus vifs sentiments
Sont-ils faits pour céder à l'outrage des ans?
Ah! ma chere Eugénie, appaise tes allarmes;
Hélas! c'est dans mon sein que vont couler tes
larmes.

à part.

Un inconnu... Je crains quelque nouveau forfait.

EUGÉNIE *examinant Mérinval.*

Vous vous troublez, mon pere!.. on me cache un secret.

MÉRINVAL *à part.*

O Dieu! si de mes maux la cause est découverte...

A Eugénie.

Que dites-vous?.. Mon ame à des soupçons ouverte...

S C E N E III.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE, *un second DOMESTIQUE.*

MÉRINVAL *se levant avec précipitation & faisant quelques pas vers le nouveau Domestique.*

En bien! l'a-t-on revu? dans quels lieux?

LE SECOND DOMESTIQUE.

C'est en vain

Que nous avons, Monsieur, parcouru le chemin
Qui borde la forêt & conduit à la ville.

Jusqu'ici la recherche est encore inutile;

Nous avons redoublé nos soins impatients,

Rien ne s'est découvert à nos yeux vigilants...

Monsieur, vous connaissez le zele qui m'inspire.

MÉRIVAL.

Mais a-t-on demandé?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Nul n'a pu nous instruire.

MÉRIVAL *à part.*

Tout trahit mon espoir, se refuse à mes vœux!

EUGÉNIE *avec vivacité à Mérival.*

Ils n'auront point cherché!.. se reposer sur eux!
 Mon pere... les cruels! sçavent-ils comme on aime?
 Ils ne l'ont point trouvé! j'irai, j'irai moi-même...

MÉRIVAL.

Qu'espérez-vous?

EUGÉNIE.

L'amour affermira mes pas,
 Eclairera mes yeux... Je ne reviendrai pas,
 Sans ramener ce fils, cet époux que j'adore,
 Mon pere, & vous voulez que je balance encore!

MÉRIVAL.

Au domestique.

Répondez: avec vous ils se sont transportés
 Dans ces hameaux lointains, de la route écartés?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur, sans succès.

MÉRIVAL.

Pas la moindre lumière?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Rien qu'un zélé inutile.

MÉRINVAL.

O trop malheureux pere!

LE SECOND DOMESTIQUE.

Mais vous n'ignorez pas que Monsieur votre fils
Est à peine connu, même dans ce logis:
Venu depuis deux jours...

MÉRINVAL *avec transport.*

Des recherches nouvelles...!

Mon ami, retournez... courez... ayez des ailes...
Je sçaurai le payer, ce service important;
Allez, attendez tout d'un cœur reconnaissant.

Le second domestique sort.

à part. O ciel! je donnerois ma fortune, ma vie...
Conserve-moi mon fils...

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE,
LE PREMIER DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *à Eugénie éplorée dans le sein de Rose.*

O ma chere Eugénie!

Ne t'abandonne point au sombre défespoir.
Nous ferons informés... Nous allons le revoir;
Non, ce n'est point, ma fille, une attente frivole.

à part, & s'avançant aux bords du théâtre.

Que dis-je, malheureux! & c'est moi qui console!

Accablé sous le poids de revers inouis,
 Faut-il que j'aye encore à trembler pour un fils ?
 Séligni dans mon ame a rapporté la crainte !
 Cette effrayante image y doit rester empreinte.
 Tous les traits dont je meurs, font partis de sa main.

S C E N E V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE ;
 LE PREMIER DOMESTIQUE, UN
 TROISIÈME DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *pere*, *avec vivacité au troisieme
 domestique.*

IL m'est, il m'est rendu ?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Nous le cherchons envain.

EUGÉNIE *à Merival.*

Incessamment mon cœur se relève & retombe ;
 Je n'ai plus d'espérance, & ma force succombe ;
 Sentir les coups affreux qu'aujourd'hui je reçois,
 Ce n'est point vivre, hélas ! c'est mourir mille fois,
 Pourrois - je m'abuser ? sa perte est assurée,
 Et la mienne...

MÉRINVAL.

Mon ame au désespoir livrée...

Au troisieme domestique.

Point de nouvelles ! Dieu ! nul rayon ne me luit !

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On n'a rien découvert. Seulement on m'a dit...

MÉRIVAL.

On t'a dit?... Parle, parle...

EUGÉNIE *au domestique.*

Acheve.

MÉRIVAL.

O Providence !

Mérival...

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Sur la route où le vallon commence...

MÉRIVAL.

Eh bien !

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On a trouvé, Monsieur, un corps sanglant.

EUGÉNIE.

C'est lui !

MÉRIVAL.

Mon fils !

EUGÉNIE.

Courons, mon pere, & qu'à l'instant...

MÉRIVAL.

Je ne puis soutenir ... mes forces m'abandonnent !

Les ombres de la mort, ma fille, m'entourent.

Tu n'aurois plus d'époux ! je n'aurois plus de fils !

Il va s'appuyer, la tête sur un fauteuil.

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On répand que c'étoit un voyageur...

MÉRINVAL.

Tu dis...

Un voyageur... mes sens... je reviens à la vie.
Ce n'est point Mérinval; tu l'entends, Eugénie;
Nous nous précipitons au-devant du malheur;
Que l'espoir a de peine à sortir de mon cœur!

Au troisieme domestique.

A-t-on pu distinguer son rang, ses traits, son âge?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Je n'ai sçu rien de plus.

EUGÉNIE.

Que faut-il davantage?

MÉRINVAL à Eugénie.

Eh! laissez-moi douter. Mon esprit incertain
Se plaît à repousser un horrible destin;
Pourquoi sur des soupçons...

EUGÉNIE.

Sur des soupçons, mon pere?

Qu'exigez-vous encor? La vérité m'éclaire!

LE TROISIEME DOMESTIQUE à Mérinval.

On prétend qu'il sortoit de ces lieux...

MÉRINVAL.

C'en est fait!

Je vois tout mon malheur. Voilà le dernier trait,
Ciel! *Mérinval est dans l'accablement.*

SCÈNE VI.

MÉRINVAL pere, EUGÉNIE, ROSE, plusieurs
VASSAUX, les deux DOMESTIQUES.

UN DES VASSAUX *accourt avec joie*
à Mérinval pere.

IL est retrouvé!

MÉRINVAL.

Mon fils!

LE VASSAL.

Pour vous l'apprendre,
A l'envi dans ces lieux nous brûlions de nous-
rendre,

Monsieur : nous l'avons sçu du fidele Henri ;
Il est instruit du fort de ce fils si chéri.

Il marche sur nos pas, & vous allez l'entendre.

MÉRINVAL *courant successivement à ses vassaux,*
les serrant dans ses bras.

Que j'ai, dignes amis, de graces à vous rendre!
Comment d'un tel bienfait envers vous m'acquitter?

A Eugénie.

Par de plus doux transports laissons nous agiter...
Mon fils... est-il bien vrai qu'un pere te revoie?
Tout mon cœur... j'ose encor ressentir de la joie!

EUGÉNIE *faisant quelques pas vers le fond du théâtre, & regardant de tous côtés.*

Mais ... il ne paraît point!

MÉRINVAL.

Va! tu peux espérer;

A de vaines frayeurs cesse de te livrer.

Mes amis ... pardonnez au trouble qui m'inspire;

De l'amour paternel vous connaissez l'empire:

La nature se plaît à regner dans vos cœurs,

A vous faire éprouver son charme & ses douceurs;

C'est vous qui chérifiez ce sacré caractère,

Ce lien si puissant, ce tendre nom de pere;

Vous sentez ce qu'un fils...

SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE,
HENRI, PLUSIEURS VASSAUX
ET DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *courant au-devant de Henri, qui a la douleur peinte sur le visage.*

En bien! mon cher Henri,
Il nous est donc rendu! Que ne vient-il ici?
Pourquoi... seroit-ce, ô cieux! un rapport
infidèle?
Tu ne partages point cette heureuse nouvelle!..

Je lis dans tes regards une sombre douleur...
 Mon fils... il n'accourt point dans nos bras...

HENRI, *d'un ton touchant.*

Oui, Monsieur...
 Il est retrouvé.

MÉRINVAL.

Dieu! tu me fais de crainte!
 Tu ne peux t'exprimer que d'une voix éteinte!
 Henri?

EUGÉNIE.

De quel effroi je me sens accabler!

HENRI, *à Mérinval.*

Un moment, sans témoins, ne puis-je vous parler?

MÉRINVAL, *aux vassaux & aux domestiques.*

Laissez-moi, mes amis, allez... Je vis à peine.

Que va-t-il m'annoncer?

EUGÉNIE.

Ah! sa mort est certaine.

HENRI, *d'un ton touchant, à Eugénie qui veut sortir.*

Restez, restez, Madame.

Les vassaux & les domestiques se retirent.



S C E N E V I I I .

MÉRINVAL pere, EUGÉNIE, HENRI;
*ce dernier a les yeux attachés sur le fond du
 théâtre; il attend que les vaissaux & les domes-
 tiques soient retirés; ensuite il s'avance d'un air
 sombre sur la scene au milieu de Mérinval &
 d'Eugénie : ces trois personnages observent
 quelque tems un silence ténébreux & se regardent
 avec une espece d'effroi.*

HENRI *tournant la vue sur Mérinval, & d'un
 ton lugubre, s'adressant à lui.*

OUI, son sort est connu;

MÉRINVAL.

Tu pleures! tu gémiss!

HENRI.

O désastre imprévu!

MÉRINVAL, *tombant dans le fauteuil près de
 la table, la tête appuyée sur ses mains.*

Je tombe... *Après quelques instans, il relève la tête.*

Eh bien! Henri, frappe, ôte-moi la vie:
 J'attends les derniers coups.

A Eugénie qui est dans la plus profonde douleur.

Trop sensible Eugénie!..

Vous redoublez mes maux! à Henri.

Est-il blessé, mourant?

M'est-il ravi?

HENRI.

J'annonce un malheur bien plus grand!

MÉRIVAL.

Un malheur bien plus grand! cieux! il seroit possible!

Et... comment m'accabler d'un revers plus terrible?

Il n'est point de supplice à mes tourments égal.

HENRI.

Un homme assassiné...

MÉRIVAL.

Ce seroit Mérialval?

HENRI.

Nous serions trop heureux!

MÉRIVAL.

Et que va-t-il me dire?

HENRI.

Dans les flots de son sang, cet étranger expire.

La main qui l'a frappé... je n'acheverai pas...

Vous devez trop m'entendre.

MÉRIVAL.

A Henri.

O Dieu! tu m'apprendras...

Tous mes sens égarés se soulevent d'avance...

HENRI.

Eh bien!.. l'auteur du meurtre... est...

MÉRIVAL.

Mon fils?.. ton silence..

Cruel! tu m'as tout dit.

HENRI.

Oui, pere infortuné,

C'est lui, c'est votre fils... vers la prison mené..

MÉRIVAL *égaré de douleur.*Mon fils! dans la prison! ah! c'est moi .. qu'on
m'y traîne!

Qu'on m'y traîne!.. je dois subir l'affreuse peine..

Oui, je suis le coupable; oui, je suis l'assassin;

Oui, j'ai mis à mon fils le poignard dans la main.

*A Eugénie & Henri.*Vous sçavez tout... ma force... ah! qu'elle se
ranime!

J'en eus... j'en eus assez pour commettre le crime,

Et je n'en aurois point, ô comble de douleur!

Pour voler à ce fils dont je perce le cœur.

*La toile se baisse.**Fin du troisieme Acte.*

A C T E IV.

La toile se leve. Le théâtre représente une salle, où l'on rend la justice.

SCENE PREMIERE.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, SIX CONSEILLERS, UN GREFFIER, UN HUISSIER.

Le Lieutenant Criminel est sur le siege, entouré des Conseillers. Aux pieds du Lieutenant Criminel est, de côté, le Greffier, ayant une table vis-à-vis de lui. L'Huissier est dans un coin de la salle. On observera que c'est une séance de rapport, & alors les jugements se rendent à HUIS CLOS.

LE LIEUTENANT CRIMINEL
se levant, ainsi que les Conseillers.

LE rapport est fini. à un des Conseillers.

Je reste & vais entendre

Un jeune homme. . .

LE CONSEILLER au Lieutenant Criminel;
les autres Conseillers parlent entre eux.

A ce crime auroit-on dû s'attendre?

Je

Je l'ai vu ... sous des traits où se peint la bonté,
 Cacher tant de fureur & tant d'atrocité!
 Dans l'âge où la douceur se répand sur la vie,
 Avoir une ame au meurtre à ce point endurcie!
 Ce contraste odieux, dans l'homme présenté,
 Qu'on ne peut concevoir, m'a toujours révolté:
 La touchante pitié forme son caractère,
 Et nul monstre ne porte un cœur plus sanguinaire!
 Seroit-il un destin, qui, maître de nos sens,
 Nous poussât vers le crime & forçât nos penchans ?
 D'une puissance enfin pour le mal agissante,
 Notre faible nature est-elle dépendante ?
 Non, un Etre suprême ordonne & parle en nous;
 Nous repoussons sa voix. . .

LE LIEUTENANT CRIMINEL *au Conseiller.*

Etonné comme vous

Des mouvements divers dont nous sentons
 l'empire,

Mon esprit combattu cherche envain à s'instruire.

A l'Huissier.

Allez, que l'accusé vienne. *L'Huissier sort.*

En ce même instant

De ce mélange obscur j'ai l'exemple frappant:

Vous parliez du jeune homme offert à votre vue ?

Ma raison n'a jamais été plus confondue.

Oui, son aspect fait naître un intérêt puissant,

Même jusqu'à sa voix dont on aime l'accent;

Il annonce l'honneur, la vertu, la naissance;

Il a tous les dehors de l'heureuse innocence;
Son front. . .

L'HUISSIER *revenant.*

Au Lieutenant Criminel.

Le prisonnier. . .

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qu'il entre. *Au Conseiller.*

Plaiguez-moi!

Je sens tout le fardeau de mon pénible emploi.

Les Conseillers se retirent par une porte opposée.

SCENE II.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL
fils, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

Le Geolier amène à la porte Mérinval & le remet entre les mains de l'Huissier, qui le conduit vers le Lieutenant Criminel; il est sans chapeau, sans épée, sans boucles à ses souliers, tel que se présentent des accusés. Il est inutile de dire qu'on a cherché à rendre cette action dans toute la vérité reçue; on a suivi exactement tout ce qui se pratique dans un interrogatoire: il y a une chaise de paille ou un tabouret, à peu de distance du Greffier.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

O Justice suprême!
Viens diriger la mienne, & prononce toi-même.

L'ombre s'enfuit devant tes célestes clartés...

Qu'il approche. *Mérival, fait quelques pas, au-devant du Lieutenant Criminel: l'Huissier sort; il ne reste que le Greffier qui se prépare à écrire.*

A Mérival. Il lève la main.

Lévez la main. Vous promettez
A Dieu qui vous entend, qui confond l'impure

posture,
Qui lit au fond des cœurs, qui punit le parjure,
De déposer ici la simple vérité?

MÉRIVAL.

Oui, Monsieur.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Rassurez votre esprit agité.

MÉRIVAL, *à part.*

Moi! comme un criminel! est-ce l'erreur d'un songe!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre nom?

MÉRIVAL.

J'ai promis d'écarter le mensonge:

Mon nom... souffrez, Monsieur, qu'il demeure
caché.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ne puis...

MÉRIVAL.

Ce secret... Daignez être touché...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous manquez à la loi: ce silence la blesse...

Au Greffier.

A Mérinval.

Ecrivez son refus. Votre rang?

MÉRINVAL.

La noblesse
Fut un don du hazard à mes ayeux transmis;
Je voulois par moi-même en relever le prix:
Illusion flatteuse & bientôt terminée!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre âge?

MÉRINVAL.

J'atteignois ma vingt-deuxième année.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre pays?

MÉRINVAL.

Paris, Monsieur, fut mon berceau;

Sort cruel! que plutôt de fut-il mon tombeau!

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part*:

De ma compassion, amoit même je m'étonne!

Je plains:...

Allez-vous en! Affidez-vous, vous n'êtes pas affez!

D'un meurtre on vous soupçonne,
On vous accuse même, & de plus d'un témoin,
Qui contre vous dépose...

MÉRINVAL.

Qu'il n'est pas besoin,
Monsieur; j'en fais l'aveu: je suis... je suis coupable,

Puisqu'on ne peut sans crime immoler son semblable.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais qui vous a conduit? l'attrait de l'or...

MÉRINVAL. *se levant avec une espèce d'indignation, & mettant par un geste involontaire la main du côté de l'épée.*

Monsieur...

Il retombe sur son siège, & prend son mouchoir pour essuyer ses larmes.

Ah! c'est à cet affront que je sens mon malheur!

Au Lieutenant Criminel.

Mon ame révoltée au seul mot de bassesse...

Monsieur, je fus toujours digne de ma noblesse,

Et nul autre que vous... pardonnez... pardonnez...

A la vive douleur mes sens abandonnés...

Non, je n'étois pas fait pour souffrir cet outrage.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qui vous animoit donc?

MÉRINVAL.

La vengeance, la rage,

Toute la soif d'un sang qui, sans doute, auroit du

Par les plus viles mains être ici répandu;

Le ciel lent à frapper, à lancer son tonnerre,

De ce monstre odieux ne purgeoit point la terre:

J'ai prévenu ses coups; j'ai déchiré ce flanc...

Oui, je me suis baigné dans les flots de son sang.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Calmez-vous: d'où peut naître une telle furie?

MÉRIVAL.

Si vous sçaviez ... le monstre ! il n'avoit qu'une vie...
 Et pour tant de forfaits il n'a pu que mourir !
 De mes coups cependant je n'ai point à rougir !
 Soumis en tout aux loix par l'honneur imposées,
 Mon juste emportement ne les a point blessées ;
 Gentilhomme & Français, c'est tout vous dire enfin :
 Je suis son meurtrier, & non son assassin.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais encor, quel motif arma votre vengeance ?

MÉRIVAL.

Il restera caché dans la nuit du silence.
 A des prétextes vains je pourrois recourir ;
 Je ne sçais point tromper ... & je sçaurai mourir.
*Il est inutile d'observer que le Greffier écrit les
 demandes & les réponses.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous persistez ?

MÉRIVAL.

Toujours. Cette cause secrete
 Jamais ne sortira de ma bouche indiscrete...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vos complices ?

MÉRIVAL avec fierté.

Moi seul, ferme dans mon projet,
 L'ai conçu, l'ai suivi, l'ai rempli : j'ai tout fait.
 Que je sois seul puni ; cet aveu doit suffire...
 Tout vous est révélé ; je n'ai plus rien à dire.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Quoi! vous vous obstinez?..

MÉRIVAL.

Je vous l'ai dit, Monsieur,
On n'arrachera point ce secret de mon cœur;
Je prétends avec moi l'emporter dans la tombe;
Non, ne vous flattez pas que j'hésite, ou succombe.
Les supplices, la mort... & quelle mort! ô ciel!
Rien ne me fera rompre un silence éternel...
Je pourrois excuser un transport légitime
Que l'intérêt commun doit appeller un crime,
Lorsque je suis peut-être à mes yeux innocent;
J'ai fait... ce que j'ai dû... je sçais ce qui m'attend,
Que la loi me condamne & qu'elle est insensible!...
Tout mon courage cede à cette image horrible!

Avec un gémissent.

Ah! mon pere. *Sa tête tombe dans son sein.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

Il m'émeut! que je sens son malheur.

A Mérival.

Vous avez donc un pere?

MÉRIVAL *en pleurant.*

Et voilà ma douleur!

Oui, Monsieur, j'ai mon pere, objet de ma tendresse,
Dont j'espérois, hélas! consoler la vieilleffe;
Une épouse... elle alloit donner à mon amour
Un gage... que ses yeux ne s'ouvrent point au jour!
Il auroit à pleurer, à méconnaître un pere...

Je plonge dans la tombe une famille entière,
 Un vieillard, une femme, un enfant... tous les trois
 Embrassent vos genoux, vous parlent par ma voix.
 Je ne demande point que le juge inflexible,
 Vaincu par la pitié, cede à l'homme sensible:
 Je connais la rigueur qu'ordonne votre état;
 Remplissez ses devoirs & soyez magistrat...
 Qu'on prononce, en un mot, la sentence morte'le:
 Mais, Monsieur, la justice est-elle assez crueile
 Pour fermer son oreille à l'unique faveur
 Que l'humanité même attend de votre cœur?
 Oui, c'est l'humanité qui pour moi vous supplie:
 Qu'un prompt trépas m'arrache au tourment de
 la vie!

Non, je n'aspire point à prolonger des jours
 Dont bientôt la douleur termineroit le cours;
 Je rejette un fardeau qui m'indigne & me lasse,
 Je n'attends qu'un bienfait, je ne veux qu'une grace,
 Monsieur: qu'à ce séjour dérobant mon destin,
 J'aïlle subir la mort dans un séjour lointain...
 Au bout de l'univers!.. mon épouse, mon pere,
 Qui n'ont point de ce ciel mérité la colere,
 Du moins ne sçauront pas ma déplorable fin;
 C'est un fils, un époux, un malheureux enfin,
 Dont chaque instant, Monsieur, irrite les allarmes,
Il se jette aux pieds du juge.
 Qui dépose à vos pieds sa priere & ses larmes.
 Laissez-vous attendrir...

SCENE

S C E N E III.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRIN-
VAL *fils*, LE GREFFIER, UN HUISSIER.

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

UN vieillard tout en pleurs...

MÉRINVAL *se relevant avec impétuosité.*

Un vieillard! ce sera mon pere! je me meurs...

Allant à l'Huissier.

Un moment...

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

De ces lieux sollicite l'entrée.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

A l'Huissier.

Qu'il paraisse.

Au Greffier.

Arrêtons. *Le Greffier ferme son porte-feuille.*

MÉRINVAL *au Lieutenant Criminel.*

Mon ame est déchirée...

Epargnez... *à part.* Il sçaura...

*Mérinval court sur la scene, tantôt vers l'Huissier,
tantôt vers le Lieutenant Criminel.*

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL
filz, MÉRINVAL *pere*, LE GREFFIER,
 L'HUISSIER.

*Mérinval pere est conduit par l'Huissier qui se retire;
 le vieillard va tomber dans les bras de son fils.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part*,
 & reconnaissant *Mérinval pere*.

DIEU! qu'est-ce que je voi!
 Son pere! Mérinval!

MÉRINVAL *pere*, *toujours dans les bras de
 son fils, après un long silence.*

Mon fils! c'est toi! c'est toi!

Dans quel état! ô ciel!..

Il va au Lieutenant Criminel & avec emportement:

Punissez le coupable;

Non, jamais d'un forfait mon fils ne fut capable...

C'est moi qui l'ai commis.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous dites?

MÉRINVAL *filz au Lieutenant Criminel.*

Eh! Monsieur!

N'écoutez point un pere égaré de douleur...

Qui voudroit me sauver... *A son pere, bas.*

Vous me perdez, mon pere :
Cet horrible secret, daignez encor le taire...

MÉRINVAL *pere, au Lieutenant Criminel.*

Oui, c'est moi...

MÉRINVAL *fils, vivement.*

Non, mon pere, on ne vous croira pas.
A son pere, à part.

S'il vous échappe un mot, vous hâtez mon trépas.

MÉRINVAL *à son fils, bas.*

Eh bien!.. je me tairai. *Au Lieutenant Criminel.*

Contemplez ma misere;

Ne pourra-t-on fléchir cette équité sévere?

Faudra-t-il que mon fils ... ô pere infortuné!

A cette mort affreuse étoit-il destiné?

Monseigneur ... vous m'entendez? *En pleurant.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ressens vos allarmes;

C'est un cœur paternel qui recueille vos larmes.

Engagez votre fils à dire ingénument

La cause & les effets d'un tel emportement,

D'où vient qu'au meurtre enfin sa vengeance

enhardie

A pu...

MÉRINVAL *pere, vivement.*

Promettez-moi de lui sauver la vie,

Et... je dis tout, Monseigneur; tout vous est révélé.

MÉRINVAL *filz, bas à son pere.*

Mon pere...

Au Lieutenant Criminel.

Il ne sçait rien. Par la douleur troublé...
Je vous l'ai déjà dit, c'est un pere qui m'aime,
Qu'égaré un fol espoir ... une tendresse extrême...

*Pendant ce tems, Mérinval pere livré à sa
douleur est au-devant du théâtre.*

J'osois vous demander une grace. Le ciel
Veut me faire subir le sort le plus cruel,
Aux yeux mêmes d'un pere exposer ce supplice...
J'attendrai mon arrêt, soumis à la justice:
Mais du moins permettez qu'un fils, qui va mourir,
Avec son pere ici puisse s'entretenir.

.. LE LIEUTENANT CRIMINEL,

d'un ton pénétré.

Parlez-lui; j'y consens. Ce qu'un devoir austere
Voudra bien m'accorder, je suis prêt à le faire.
Croyez-moi, l'équité n'endurcit point le cœur;
Et nous devons toujours soulager le malheur.

En sortant, au Greffier.

Vous veillerez sur lui.



S C E N E V.

MÉRINVAL pere, MÉRINVAL fils, LE GREFFIER.

Le Greffier est à l'extrémité de la salle, occupé à examiner des papiers, à les arranger. Les deux autres personnages sont avancés presque sur le bord du théâtre, de sorte qu'en parlant d'une voix peu élevée, ils ne sçauroient être entendus des personnes qui seroient au fond. Le pere & le fils se regardent quelque tems sans laisser échapper un mot.

MÉRINVAL pere à son fils.

VOILÀ donc mon ouvrage!

Mérinval! Ô mon fils!

MÉRINVAL fils.

Armez-vous de courage;

Je vous réponds du mien.

MÉRINVAL pere.

Et tu veux, quand tu meurs,

Que je garde un secret qui causa tes malheurs!

Non, cruel, n'attends pas cet effort de ton pere;

Par quel charme invincible ai-je encor pu me taire?

Je vais tout déclarer ... aux juges assemblés

Exposer des forfaits que l'ombre a trop voilés.

A la rigueur des loix, il faut une victime.

Je la livre en leurs mains; moi seul ai fait le crime;
Moi seul suis déchiré par d'impuissans remords;
Que seul du châfiment...

MÉRINVAL *fils s'approchant de son pere.*

Contraignez ces transports :

On pourroit nous entendre.

MÉRINVAL *pere.*

Ah! que ces lieux, le monde,
Tout l'univers soit plein de ma douleur profonde!
Que mes pleurs, que mes cris soient partout
entendus!

Qu'on sache que c'est moi... tous mes sens éperdus...

MÉRINVAL *fils.*

Un mot, mon pere, un mot.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! que vas-tu me dire?

J'ai de tes volontés trop reconnu l'empire!

MÉRINVAL *fils.*

Ecoutez... *Il s'approche de son pere & d'une voix un
peu moins élevée :*

Je ressens tout le prix de l'amour

Qui pour moi vous anime en cet horrible jour,
Et j'ai pu mériter un sentiment si tendre;
Combien vous m'êtes cher, mon sort doit vous
l'apprendre?

Mais, mon pere!.. écoutez. Quel est votre dessein?
Que prétendez-vous faire en découvrant enfin
De nos malheurs communs la source épouvantable?

Mon pere criminel, en suis-je moins coupable?
 Nous mourrons tous les deux; & pourquoi me ravir
 L'espoir qui fuit ma perte & semble l'adoucir?
 Est-ce à vous d'augmenter la douleur qui me presse?
 Il vous reste un enfant : un fruit de ma tendresse,
 Peut-être, en ce moment, est prêt à voir le jour?
 Mon pere, oubliez-moi; donnez-lui votre amour;
 Etendez vos bontés sur l'enfant & la mere,
 La mere... Consolez une épouse si chere;
 Son malheureux époux lui coûte bien des pleurs!

MÉRIVAL *pere.*

Ah! de ton fort affreux tout ressent les rigueurs!
 Elle m'accompagnoit, & changeant de pensée,
 Tout-à coup de mes bras elle s'est élancée,
 Et mes yeux presque éteints ont cessé de la voir;
 Tu peux te figurer quel est son désespoir!

MÉRIVAL *filz.*

O ma chere Eugénie! elle aura craint ma vue;
 La sienne irriteroit la douleur qui me tue.
 Je n'ai fait cependant que remplir tous mes vœux,
 En rougissant mes mains d'un sang trop odieux.

MÉRIVAL *pere.*

La victime est ce monstre!

MÉRIVAL *filz.*

Oui, Séligni lui-même.

Sans doute, j'ai servi la vengeance suprême;
 Eh! mon bras pouvoit-il demeurer suspendu?
 Rempli de vos malheurs, furieux, éperdu,

Je voyois, je voyois ma mere infortunée,
 Par un complot affreux dans la tombe entraînée;
 Du séjour de la mort elle pouffoit des cris,
 Appelloit la vengeance & l'attendoit d'un fils.
 Sollicitant partout des lumieres certaines,
 J'interroge, j'apprends que l'auteur de nos peines
 Guidé par un motif, que j'ai peu recherché,
 De retour en ces lieux, y demeuroit caché,
 Qu'il les quittoit. Soudain je vole à son passage;
 Je sens à son aspect s'accroître encor ma rage;
 Impatient, je crie à ce monstre inhumain,
 En m'élançant sur lui, les armes à la main:
 Arrête, scélérat, homme indigne de vivre:
 Arrête, à ma vengeance enfin le ciel te livre!
 Connais ton ennemi, le fils de Mérival.
 A ce nom, d'un transport à mon transport égal,
 Séligni me répond, agitant son épée:
 C'est moi dont la fureur ne fera point trompée;
 Du sang de Mérival mon cœur est altéré,
 Qu'à longs traits de ce sang mon cœur soit enivré!
 Mon destin m'a poussé d'abîmes en abîmes;
 Viens, viens: je vais te joindre à mes autres victimes.
 A ces mots, l'un vers l'autre à la fois emportés,
 Tous deux nous attaquons à coups précipités.
 Mon glaive chancelant d'entre mes mains
 s'échappe:
 Le lâche s'applaudit; déjà son bras me frappe;
 Dans mon sein malheureux le fer s'alloit plonger.

Dirai-je que le ciel m'ait voulu protéger?
 Mon glaive est refaisi par une main avide,
 Et vainqueur à mon tour, je fonde sur le perfide;
 Je le presse, l'atteins; son sang jaillit. Je meurs,
 Dit-il, le trépas seul éteindra mes fureurs.
 Tu triomphes ... ma mort ne sçauroit à ton pere
 Rendre ni son ami, son enfant ... ni ta mere;
 Ma mere! son image, à ces mots insultants,
 Revient, m'enflamme encor de transports plus
 ardents.

Vainement la pitié vouloit se faire entendre:
 Je ne vois que ma mere & sa plaintive cendre;
 Alors tout sentiment de mon cœur est banni:
 De cent coups ma vengeance a frappé Séligni;
 Je goûtois le plaisir d'immoler le barbare;
 Et c'est dans cet état que de moi l'on s'empare.

MÉRIVAL *pere en l'embrasant.*

O malheureux enfant! devois-tu l'écouter,
 Ce transport furieux, qui va tant me coûter?
 Non, je n'en croirai point l'excès de ta tendresse;
 D'un cœur ingénieux je découvre l'adresse:
 Tu voudrois retarder ma fin de quelques jours.
 Ta femme ... elle sçait tout, Henri même, &
 je cours...

MÉRIVAL *fi's l'arrêtant.*

Eh! mon pere, étouffez l'ardeur qui vous emporte:
 Que la nature cede à la raison plus forte;
 Je vous l'ai déjà dit: en révélantici

Un secret, qui jamais ne doit être éclairci,
 Vous courez à la mort, sans empêcher la mienne;
 Avec moi condamné, vous subissez ma peine,
 Mon pere, & quelle peine? on peut sçavoir souffrir
 Les plus cruels tourments; on peut sçavoir mourir.
 Mais supporter la honte!.. à cette image horrible,
 Mon courage effrayé!.. l'effort m'est impossible...
 Que sur un échaffaud ... mon pere.

MÉRIVAL pere, en le pressant contre son sein.

Ah! malheureux!

C'est donc moi...

MÉRIVAL fils se retirant précipitamment des
 bras de son pere.

N'allons point nous attendrir tous deux.
 Mon trépas est certain; ne voyons plus ma vie;
 Envisageons l'horreur qui suit l'ignominie;
 Ah! mon pere! voilà la véritable mort,
 Celle... non, je ne puis me résoudre à mon sort.
Il s'amene plus au-devant du théâtre & d'une voix plus basse:
 Dans l'espoir de trouver un cœur qui fut capable
 D'être ému de pitié sur ma fin déplorable,
 J'ai tracé ce billet:

*Il porte les yeux sur le fond du théâtre, tire un billet
 de sa poche, & le donne avec précaution à son pere.*

Je le mets dans vos mains;

Songez bien que de vous dépendent mes destins.

Le pere veut lire le billet

Arrêtez; hors d'ici vous daignerez le lire.

Je ne dirai qu'un mot: ce mot doit vous suffire...
 Mon pere est mon ami.

MÉRINVAL *pere.*

Je suis ton assassin!

MÉRINVAL *fil.*

Je voulois vous venger; j'ai rempli mon dessein.

S C E N E VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fil*, LE
 GREFFIER, LE GEOLIER.

Ce dernier entr'ouvre la porte; il vient chercher le prisonnier.

MÉRINVAL *fil*, *appercevant le geolier.*

ON vient me rendre aux fers; que je vous voye
 encore!

Ne me refusez pas le bienfait que j'implore...
 Je l'attends de mon pere.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! comment te revoir ?

MÉRINVAL *fil.*

L'intérêt (peu d'humains combattent son pouvoir)
 D'une affreuse prison vous ouvrira la porte.
 Que la nécessité sur votre amour l'emporte.
 La honte est tout, mon pere, & l'on brave la mort.

Il s'en va.

*Mérival père, au moment que son fils se retire,
jette les yeux sur le billet & s'écrie :*

Ah! barbare! d'un père exiger cet effort!

*Il sort accablé de douleur, après avoir remis le
billet dans sa poche. La toile s'abaisse.*

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le rideau se lève. Le théâtre représente une prison.

MÉRIVAL fils, seul, les fers-aux-pieds & aux mains, assis sur une pierre au bas d'un poteau & plongé dans le plus profond accablement. La prison n'est presque point éclairée.

VOILÀ donc mon destin ! le partage du crime,
 Des fers ! le déshonneur qu'un vil trépas imprime !
 Hier, hier encor, je goûtois dans mon cœur
 Cette paix des vertus, qui fait le vrai bonheur ;
 Je m'enivrais, au sein d'une épouse adorée ;
 D'une innocente ardeur par le ciel consacrée ;
 Le plus flatteur espoir m'avoit enfin séduit ;
 J'allois de mon amour recueillir l'heureux fruit :
 Un enfant... misérable ! ah ! fuis, fuis la lumière ;
 A ce jour détesté, n'ouvre point ta paupière ;
 Que verrois-tu ? ton père au supplice entraîné...
 Laisse-moi souffrir seul le malheur d'être né...
 Mais, touché de ses maux, j'ai dû venger ma mère,
 Mon père trop crédule, une famille entière,

Moi-même qui d'un monstre ai reçu des mépris...

~~En regardant les fers.~~

Et d'un noble transport voilà quel est le prix!
 Si j'ai servi l'honneur, l'amour & la fureur,
 Dans un sang odieux, si j'ai lavé l'injure,
 Sans doute j'offensai ce ciel, qui m'en punit!
 De la terre à jamais son courroux m'a proscrit.
 Je sçaurai me tourmenter au bras qui me châtie.
 Mais, subir une fin que suivra l'infamie,
 Laisser ce souvenir aux forfaits destiné,
 A l'opprobre éternel voir mon nom condamné,
 Quand j'espérois m'ouvrir une carrière illustre,
 Sur ma famille enfin répandre un nouveau lustre:
 Quand j'aimois la vertu, le véritable honneur:
 Quand l'estime publique assuroit mon bonheur!..
 Et n'ai-je pas toujours mon cœur, ma propre estime?
 Vengeur de mes parents, ai-je commis un crime?
 Que l'univers me croie un lâche meurtrier:
 A mes yeux il suffit de me justifier.
 Au jugement d'autrui peut-on être sensible?
 La vérité; voilà le juge incorruptible,
 Le témoignage seul qu'on doit rechercher,
 Et qui n'aura jamais rien à me reprocher...
 Malheureux! où m'égare une infortune extrême?
 Pour conserver l'honneur, à l'aveu de soi-même,
 Je sens qu'il faut encor joindre l'aveu d'autrui;
 Et c'est-là sans retour ce qu'on m'ôte aujourd'hui!..
 Mon pere ne vient point adoucir ma souffrance!

Jusqu'à ma femme , hélas ! qui fuit de ma présence !
 Sans témoins , sans appuis , on laisse ma douleur !
 C'est à ces premiers traits que s'offre le malheur !
 Cherchons donc en nous-même un soutien secou-
 rable.

Dans les maux inouis dont le fardeau m'accable ,)
 Il n'est plus qu'un espoir pour un infortuné :
 De vous aussi , grand Dieu ! serois-je abandonné ?

On ouvre la porte de la prison.

Que va-t-on m'annoncer ! finit-on ma misère ?

SCENE II.

MÉRINVAL *fil*s , LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Il attache à la porte de la prison en dedans une espèce de lampe.

Vous allez à l'instant voir Monsieur votre père.

MÉRINVAL.

Mon père ! est-il possible ! oh ! combien je vous doi,
 Mon ami ! *à part*. Quelque espoir luiroit encor pour
 moi !

LE GEOLIER.

Que ne puis-je , Monsieur , vous être plus utile !
 Ce n'est point l'intérêt qui m'a rendu facile :
 De ce qui me conduit j'ignore la raison :

A votre pere, enfin, j'ouvrirai la prison.
 Je manque à mon devoir, mais mon cœur... Il
 !... m'entraîne;

Oui, vous m'attendrissez... je ressens votre peine;
 Il semble que c'est moi qu'on ait chargé de fers,
 Qui souffre!..

MÉRIVAL.

A ma douleur ces sentiments sont chers!
 Que ma reconnaissance, hélas! est imparfaite!
 Mon pere, de son fils acquittera la dette;
 Je n'ai rien que des pleurs... qui bientôt vont tarir!

LE GEOLIER.

Croyez... je voudrois bien, Monsieur, vous secourir;
 Si votre liberté dépendoit de mon zele!..
 Aux ministres des loix je dois rester fidele,
 Vous êtes à ma garde.

MÉRIVAL.

Eh! je ne prétends pas
 M'affranchir.. je ne veux.. que le plus prompt
 trépas..

Mon pere... il tarde bien à s'offrir à ma vue!
 Sous l'excès de ses maux mon ame est abattue!

LE GEOLIER.

Il est si pénétré de votre sort cruel!
 Il gémit, il s'écrie, il implore le ciel,
 Aux pieds des magistrats court & se précipite,
 Succombe au désespoir, se ranime, s'irrite;
 Sa vieillesse, des pleurs, des sanglots redoublés,

Voilà

Voilà ce qu'il présente à nos juges troublés.

On le plaint ; cependant...

MÉRIVAL.

Vous craignez de poursuivre ?

Voudroit-on m'alarmer ? qu'on me parle de vivre.

Achevez, mon ami, la mort... vous vous taisez !

Parlez !

LE GEOLIER.

Eh ! quel chagrin, Monsieur, vous me causez !

MÉRIVAL.

Je vous entends ; je sçais que ma fin est prochaine.

Je vous l'ai dit : ce coup, je le reçois sans peine ;

C'est le terme d'un fort... que je ne soutiens plus.

Je sens s'anéantir mes esprits confondus.

Sans doute, on peut mourir ; la raison, le courage

Nous aident à franchir ce terrible passage :

Mais la honte... la honte... eh ! quel cœur affermi !..

Le mien... est-il bien vrai ?.. vous seriez mon ami ?..

On entend un bruit de clefs.

LE GEOLIER.

J'entends du bruit, Monsieur ; je vous quitte ;
peut-être

·Votre pere en ces lieux...

Il sort.



 SCENE III.

MÉRINVAL *seul, après un repos.*

IL a craint de paraître!
 Non, il ne viendra point! j'ai perdu tout espoir!
 Il faudra donc subir mon arrêt, sans le voir,
 Sans inonder son sein de mes dernières larmes!
 Sa présence eût d'un fils adouci les allarmes;
 Il me refuse tout, dans ces affreux moments,
 Jusques à la douceur de ses embrassements!
 Sa tendresse du moins auroit...

SCENE IV.

MÉRINVAL *fils* , MÉRINVAL *pere* .

Le geolier amene celui-ci à la porte & la ferme sur lui.

MÉRINVAL *fils* .

C'EST vous, mon pere!
 Eh bien! m'apportez-vous le secours que j'espere?..
 M'aimerez-vous assez pour vaincre un sentiment
 Qui me seroit subir un arrêt diffamant?
 Hélas! c'est aujourd'hui que l'aveugle tendresse

Deviendroit, ô mon pere! une vaine faiblesse,
 Et le dernier effort de l'amour paternel
 Est de sauver un fils de l'opprobre éternel.
 Mon honneur... vous gardez; mon pere, le silence!..
 Vous toucheroit-il moins qu'une triste existence
 Dont par votre pitié je serai délivré?
 Hé quoi! je vous aurois vainement imploré!
 Vous ne répondez point!

MÉRIVAL *pere, avec emportement.*

Et tu pouvois l'attendre,
 Cet horrible bienfait, du pere le plus tendre?
 Qui! moi! que dans ton sein je porte le trépas,
 Que la mort de mon fils... Ah! tu ne conçois pas...
 Malheureux!.. tu n'as point les entrailles d'un pere;
 C'est à nous, c'est à nous que la nature est chere,
 Qu'elle inspire un amour trop peu connu de toi!
 Non, il n'est point de pere assez maître de soi,
 Pour exiger d'un fils cet affreux ministere...
 Et quand je forcerois la nature à se taire,
 Quand sur moi la raison prendroit quelque ascen-
 dant,
 Qu'elle balanceroit cet amour si puissant;
 Que la nécessité, dans cette conjoncture,
 M'imposeroit sa loi si cruelle & si dure;
 Lorsque, sûr de mon cœur, je voudrois l'asservir
 Jusqu'à déterminer ma main à t'obéir:
 Crois-tu que cette main incertaine & tremblante
 Ne refuseroit pas de servir ton attente?

Un pere... présenter du poison à son fils!

MÉRIVAL *fil*, avec vivacité.

Et vous avez bien pu...

MÉRIVAL *pere*.

Poursuis, cruel, poursuis :

Je t'entends : *En pleurant*.

C'est mon fils qui me fait ce reproche !

MÉRIVAL *fil*.

Mon pere, pardonnez... l'instant fatal approche ;

Contemplez l'échaffaud... quel mot j'ai prononcé !

Sous vos yeux il s'éleve, il est déjà dressé ;

D'un peuple impatient la foule répandue ,

De mon trépas bientôt rassasiera sa vue...

Mon pere.. eh ! quelles mains contre moi s'ar-
meront ?..

Ma femme, mon enfant... ciel ! ils partageront

La vile flétrissure à ma fin imprimée !

Ma honte avec le tems sera plus confirmée !

Vous-même, dévoré de regrets impuissants ,

Voyez mon deshonneur souiller vos cheveux
blancs,

Le préjugé cruel poursuivre votre vie,

Charger votre tombeau de mon ignominie ,

A l'éternelle horreur notre nom réservé ,

Dans les fastes du crime être à jamais gravé ,

Mon destin accabler une famille entiere ,

Ma postérité même.. & vous m'aimez , mon
pere !

MÉRINVAL *pere.*

Tu voudrois...

MÉRINVAL *filz.*

Sur mon sort ouvrir enfin vos yeux,
 Dompter une pitié trop funeste à tous deux,
 Triste effet de la crainte, & non de la tendresse!
 Pour quelques jours de plus, hélas! qu'elle me laisse,
 Du sombre désespoir, d'horreurs environné,
 Je subis un trépas, qu'elle m'eût épargné.
 Ah! sans doute à mes vœux l'amitié moins rebelle
 M'auroit osé donner cette preuve de zèle;
 Son courage eût été plus sûr, plus affermi:
 Mais, j'implorois un pere, & non pas un ami.

*Pendant ce tems Mérinval pere parcourt le théâtre ;
 il lui échappe des signes d'une violente agitation ;
 quelquefois il s'appuie, regarde son filz, leve les
 yeux au ciel, les abaisse vers la terre, gémit,
 paraît en un mot souffrir des douleurs qu'il veut cacher.*

MÉRINVAL *pere, en pleurant.*

Que dis-tu, malheureux ?

MÉRINVAL *filz, avec transport.*

Que moins faible & plus tendre,
 Mon ami généreux ne m'eût point fait attendre
 Un don qui me sauvoit, m'assuroit pour toujours
 Cet honneur, mille fois préférable à mes jours;
 Qu'il m'auroit apporté d'une main assurée...
 De violents transports votre ame est déchirée!
 Vous gémiſſez!.. vos yeux de larmes sont couverts!

Ce ne sont point des pleurs qui briseront mes fers,
 Qui me préserveront du plus honteux supplice...
 Si l'amour vous anime, il est tems qu'il agisse,
 Que la raison l'emporte en ce combat douteux.
 Donnez... ce que j'attends; & détournes les yeux.

MÉRIVAL pere, *faisant quelques pas sur le
 théâtre & en s'écriant :*

Mon fils ! mon fils !

MÉRIVAL fils.

Cédez. Le tems fuit; il nous presse.

Oui, que cette raison guide votre tendresse :
 Mon pere, elle n'aura jamais plus éclaté;
 Fléchissons sous le joug de la nécessité.
 Le ciel sçait qu'à regret disposant de ma vie,
 Je brise malgré moi la chaîne qui me lie;
 Mais quel autre remede opposer à mes maux ?..
 Serions-nous réservés à des tourmens nouveaux ?..
 Loin de nous, écartons de timides allarmes;
 Ma femme, mon enfant pourront sécher vos larmes,
 Adoucir le chagrin qui vous est destiné...
 Parlez-leur quelquefois de cet infortuné,
 Qui cher à votre amour, vous adora, mon pere,
 Qui demande à vos mains de fermer sa paupiere...
 Nous nous attendrissions... mon courage incertain...
 Pour la dernière fois, ouvrez-moi votre sein...

Et... *Il se jette dans les bras de son pere, où il demeure
 quelque tems; ensuite il s'en retire avec viva-
 cité & prenant un ton ferme :*

Ce présent, enfin, daignez me le remettre.

MÉRINVAL *pere*, toujours plus agité &
d'une voix ténébreuse.

A mon sort plein d'horreur il faut donc me sou-
mettre,

Et suivre, vers le crime emporté malgré moi,
De la fatalité l'impérieuse loi!

Ce n'étoit pas assez, pour combler ma misere :
Dieu ! quel destin !.. d'avoir empoisonné la mere !

Il me falloit encore empoisonner le fils !..

Eh bien !.. fois satisfait : à tes vœux j'obéis ;
J'ai subjugué mon cœur ; vainement ma main
tremble ;

Tiens ; prends ; reçois la mort... nous périrons
ensemble.

Il tire de sa poche une petite boîte, qu'il présente à son fils.

MÉRINVAL *filis*.

Que dites-vous ?.. *Le pere laisse tomber cette boîte de
ses mains. Il se trouve mal & va s'appuyer
près d'une colonne.*

Mon pere !.. *Il accourt à son pere.*

MÉRINVAL *pere*.

Embrasse moi... je sens...

Mérinval... ô mon fils... mes regards expirants...

MÉRINVAL *filis*.

Quel secours lui donner ?..

SCÈNE V & dernière.

MÉRIVAL fils, MÉRIVAL père, EUGÉNIE,
HENRI, LE GEOLIER.

EUGÉNIE *accourant avec un papier à la main,
& suivie du geolier.*

GRACE, grace.

MÉRIVAL fils.

Eugénie...

Il lui montre son père.

Accourons tous...

*Le geolier ôte les fers à Mérival ; tous
les acteurs entourent le perc.*

MÉRIVAL père, *comme revenant du seix
de la mort, s'écrie :*

Mon fils ne perdra point la vie!

EUGÉNIE.

Oui, mon père, il vivra cet époux adoré :

Croyez-en ma tendresse & ce gage assuré.

*Elle présente à Mérival père le papier qu'elle a entre
les mains : il veut le prendre & ses mains défaillan-
tes le laissent échapper. Henri le ramasse, & y jette
les yeux avec des transports de joie. Mérival père
est agité de mouvements convulsifs.*

Le Roi, le Roi touché de mon récit sincère,

Avec rapidité.

A pris.

A pris en ma faveur les sentiments d'un pere ;
 En mourant, Séligni vaincu par le remord,
 A confirmé l'aveu d'un trop malheureux sort ;
 Du ciel prêt à punir, redoutant la menace,
 Pour Mérival lui-même il a demandé grace.
 Par sa clémence enfin le Monarque entraîné
 Rompt les fers d'un époux & tout est pardonné.

MÉRIVAL *fils à son pere.*

Mon pere... sur son front la pâleur répandue...
 Il retombe! . Grand Dieu! . quelle atteinte im-
 prévue? .

Otons-le de ces lieux. *ils veulent le transporter.*

MÉRIVAL *pere.*

Je puis mourir ici..

Mes enfants, de ce ciel le courroux adouci
 Vous épargne, & ne prend que moi seul pour
 victime :

Il est juste. *A son fils.*

Ton pere a seul commis le crime.

Sur la foi d'une erreur faisie avec transport,
 A deux infortunés j'ai pu donner la mort,
 Outrager la nature, immoler l'innocence,
 Et j'éprouve d'un Dieu la suprême vengeance.

MÉRIVAL *fils.*

Permettez que nos soins...

MÉRIVAL *pere.*

Inutiles secours!

Ce moment a fixé le terme de mes jours;

Il est temps de finir un destin misérable.
En se relevant, & d'une voix plus forte, à son fils.

Avois-tu pu penser qu'un pere fut capable
 De t'apporter la mort... sans t'avoir prévenu?

MÉRINVAL fils.

Vous auriez... le poison...

MÉRINVAL pere.

A mon cœur parvenu...

Un froid... je sens... le jour... a cessé de me luire...
 Mes enfants.. mon cher fils, que dans tes bras..
 j'expire.

Merinyal pere, tombe aux pieds de la colonne.

MÉRINVAL fils se jettant sur le corps de son pere.

Mon pere... à Eugénie qui veut le relever.

Ah! laissez-moi: tout m'accable aujourd'hui!
 Non... ne m'empêchez point de mourir avec lui.

La toile tombe.



EFFETS

DE LA VENGEANCE.

ST. JAMES

ST. JAMES

EFFETS

DE LA VENGEANCE.

RELATION D'UN RELIGIEUX.

MA naissance est noble ; & mon nom, qui n'est ici connu que du supérieur, jouit de quelque considération dans ma province. Je ne releverois pas un avantage si frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la source de tous les malheurs de ma famille & des miens. Ma jeunesse s'étoit passée au service ; & m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vassaux, qui voyoit trop familièrement la femme-de-chambre de ma femme, & que mes avis, plus d'une fois répétés, n'avoient pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maison, avec d'autant plus de force, qu'ayant consulté les dispositions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage & le desir de garder sa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette résistance m'irrita. Je passai chez lui, où le trouvant seul, mes reproches furent vifs. Il répondit avec insolence ; & dans un mouvement de colere, je

le maltraitai de quelques coups : il les souffrit fans révolte ; mais au moment que je me tournois pour le quitter , il se jetta furieusement sur moi , il me terrassa ; & m'ayant fort maltraité à mon tour , sa crainte pour l'avenir le fit parler de m'ôter la vie. J'étois fans épée ; & quand j'aurois été mieux armé , la défense m'étoit impossible , sous le poids d'un vigoureux paysan , qui me pressant l'estomac de ses deux genoux , me ferroit le gosier d'une main ; & de l'autre paroïsoit chercher son couteau pour m'égorger. Je demandai grace : on me l'accorda ; mais ce fut après m'avoir fait jurer , par tout ce qu'il y a de sacré au ciel & sur la terre , que je ne me ressentirois pas de mon aventure & que jamais je ne penserois à la vengeance. A cette condition , que j'acceptai fans réserve , on me laissa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours , la honte d'un si cruel incident , & la force du bien que je m'étois imposé , faillirent de me faire perdre la raison. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre , & le paysan se garda bien de le publier ; mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin , ne soutenant point une situation si violente , je pris le parti d'assembler chez moi toute la noblesse de mon voisinage ; & dans un conseil secret , exposant le cas à mes plus chers amis &

mes plus proches parens ; intéressés , autant que moi-même , au maintien de nos droits & de notre honneur communs , je leur demandai quelle conduite je devois tenir , ou celle qu'ils tiendroient à ma place ? Après une longue délibération , ils me condamnerent , d'une seule voix , à l'exécution de ma parole ; avec cet avis , dont mon malheur m'apprit la sagesse , qu'indépendamment de la modération convenable à la supériorité du rang , un gentilhomme ne doit pas maltraiter ses vassaux , s'il n'est le plus fort. Une si grave décision calma mes transports ; car tel est l'honneur du monde , que souvent on le fait plus consister dans l'opinion d'autrui , que dans la nature des choses , ou que dans l'idée qu'on s'en fait soi-même. Cependant je déclarai à mon ennemi , que je ne le souffrirois pas sous mes yeux , & que pour jouir du pardon que je lui avois accordé , il devoit abandonner mes terres. Cét homme étoit riche. Il sentit qu'avec la fidélité même , qu'il me connoissoit pour mes promesses , j'avois cent moyens de le chagriner , dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout son bien & de s'établir dans une paroisse voisine. Je fus informé qu'en quittant la mienne , il emportoit contre moi une haine qui ne me surprit point , quoique j'eusse pu la croire épuisée par mon aventure , ou

calmée par ma patience. Il perdoit quelque chose à changer de domicile : d'ailleurs sa malignité m'étoit connue ; au fond, je la crus trop impuissante, pour me laisser le moindre sujet d'alarme. Quelques mois, qui se passerent tranquillement, me la firent oublier.

L'hiver suivant, il nous vint quelques troupes de cavalerie pour la consommation des fourrages, dont l'abondance est extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires. Les chefs trouverent chez moi une maison ouverte & commode. Il m'étoit resté du goût pour une profession que j'avois exercée si longtems ; & la politesse des officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaisirs.

J'étois dans cette heureuse disposition, lorsqu'un mot d'écrit, dont le caractère m'étoit inconnu, fut jetté dans mon cabinet. Il contenoit, sans prélude & sans explication, une simple exhortation à veiller sur la conduite de ma femme. La jalousie étoit une faiblesse que je ne connoissois pas : cependant l'avis me venoit avec si peu d'affectation, qu'il me fit jeter les yeux sur mille choses que je n'avois jamais observées : je ne vis rien de suspect. Le major du régiment & quelques autres officiers, qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute la

politesse qui distingue la noblesse militaire ; la décence & l'honneur y regnoient. Je repris ma confiance pour une femme respectable, qui m'avoit donné deux fils & dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet se retrouve au même lieu ; c'étoit un reproche d'aveuglement sur les lumières qu'on m'avoit données : il ne fit pas plus d'impression sur moi. Enfin, un troisieme écrit, mais plus étendu, quoiqu'aussi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que, par un excès d'indulgence, j'avois laissé parvenir le mal au comble, & que ma femme ne se bornant plus aux plaisirs du jour, recevoit chaque nuit son amant. Il n'étoit plus question de défiance, de quelque main que ce billet fût venu : on me déclaroit un crime avéré : l'accusation portoit sa preuve. Hélas ! j'avoue que la rage succéda trop tôt à l'insensibilité ; c'est le premier de mes crimes, ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres, que dans ce lieu même où je me suis condamné à les pleurer nuit & jour, je ne puis distinguer le plus funeste.

Mon transport m'auroit porté sur le champ à des exécutions sanglantes, si j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtins de moi-même ce retardement pour ma vengeance ; ensuite, faisant réflexion que j'aurois,

peine à m'introduire sans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre résolution : ce fut de faire appeler sa femme-de-chambre, qui ne pouvoir ignorer ma honte, & de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint & me demanda ingénument mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, & j'exigeai d'elle une sincérité qu'elle me promit. „ Que se passe-t-il, lui dis-je, dans „ l'appartement de votre maîtresse ?” Elle affecta de l'étonnement. „ Oui, repris-je, que „ s'y est-il passé depuis quelques nuits ?” Après m'avoir regardé d'un œil incertain : „ mais „ n'est-ce pas vous, Monsieur, que j'entends „ passer par la garde-robe, & qui ne vous retirez que vers le jour ? Non,” répondis-je, d'un ton qui trahissoit ma fureur. „ Je l'ai cru „ jusqu'à présent, reprit-elle ; mais en exigeant „ de moi la vérité, vous me faites ouvrir les „ yeux sur ce que j'ai toujours craint de vérifier „ moi-même.” Et sans attendre de nouvelles instances, elle me parla de plusieurs familiarités qu'elle avoit remarquées depuis longtems entre sa maîtresse & Messieurs les officiers. Je l'interrompis, pour me soulager : „ c'est assez, lui „ dis-je. Je vous propose la mort ou des récompenses : si vous m'aidez cette nuit à reconnaître l'amant de ma femme, je ne mets pas

„ de bornés à mes bienfaits. Si vous manquez
 „ de discrétion, je vous tue de ma propre main.”
 Elle me promit une obéissance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers
 détours, à la garde-robe de ma femme; & j'y
 étois attendu par ma confidente. J'étois armé
 d'un poignard, dans la résolution de ne pas reve-
 nir sans l'avoir ensanglanté: j'entendis du bruit.
 „ Est-ce lui,” dis-je à la femme-de-chambre?
 Elle me pria de me contraindre un moment,
 tandis qu'elle jetteroit les yeux dans la chambre
 de Madame. „ C'est lui,” me dit-elle à son
 retour: „ il étoit entré par ici; mais peut-être
 „ a-t-il conçu quelque défiance: il vient de
 „ sortir par la porte de l'appartement.” J'étois
 furieux. — „ Mais n'avez-vous pas pris soin
 „ de l'observer au passage? Qui est-il?” Je lui
 vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains
 égards pour sa maîtresse. „ Qui est-il,” repris-
 je d'un ton plus terrible? Elle m'assura timide-
 ment que c'étoit le Major. „ Il périra,” ne pus-je
 me défendre d'ajouter entre mes lèvres; &
 courant vers la route qu'il avoit prise, j'entendis
 effectivement quelqu'un qui traversoit l'anti-
 chambre, & qui sortit par la cour, à la faveur
 des ténèbres.

Ma délibération, pendant quelques instants,
 fut entre l'idée de retourner à l'appartement de

ma femme & de la poignarder dans son lit, ou d'attendre une plus heureuse occasion, pour surprendre les coupables & les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me restoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troisieme parti, qui me sembloit entraîner moins de lenteur, & qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je résolus, dès le jour suivant, de faire tirer l'épée au Major. La justice de ma cause me répondoit du succès, autant que mon courage & mon expérience dans les armes; & je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; & sans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit se battre: il parut surpris; mais la fermeté ne lui manqua point. „Après l'affaire,” me dit-il fièrement, „vous m'apprendrez ce qui vous offense;” & se défendant de bonne grace il me fit une profonde blessure au côté. Elle ne m'affaiblit point; & je lui portai, dans la poitrine, un coup qui le fit tomber sans vie. Ciel! que vos conseils sont impénétrables & vos jugements terribles!

Le soin que j'eus aussitôt de faire enlever le corps, & la faveur des autres officiers à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguisai la cause,

aiderent à faire passer cette mort pour l'effet d'une maladie subite. Les soupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent ensevelis avec le malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impossible de cacher ma blessure dans l'intérieur de ma maison. L'empressement de ma femme fut ardent autour de moi. Sa douleur parut extrême : elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée, autant d'insultes pour mon honneur & d'attentats contre mon repos. Je reçus ses soins comme de nouvelles perfidies ; je n'attribuai ses larmes qu'à la douleur de sa perte ; & cette cruelle idée qui m'aigrissoit le sang, retarda longtems ma guérison. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin je me rétablis assez pour exécuter mes projets de vengeance, & toutes mes suppositions ne pouvoient les avoir affaiblis.

Cependant, je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité se fit entendre & plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignorée ; ma honte secrète. J'avois eu la force d'étouffer jusqu'à mes plaintes : je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même ? M'avilissoit-elle plus à mes propres yeux, que celle du payfan dont j'avois

sacrifié le ressentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs, n'étoit-elle pas plus qu'à demi-vengée, par le sang du plus odieux des deux coupables? Et ce qui manquoit à ma satisfaction, la mort d'une femme, étoit-il donc si flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienné à sa propre honte; à ses éternels remords, & la croire assez punie par un silence froid & méprisant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner la cause, que celle de ma blessure & de la mort subite de son amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions & les rendre plus puissantes; mais un autre abîme s'ouvrit sous mes pieds. Ma femme se trouva grosse de plusieurs mois. Elle avoit attendu ma guérison, pour m'en avertir: ce fut son excuse; & l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remèdes, joint au silence que j'avois gardé sur mon accident, lui donnoit assez de vraisemblance: cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de sa perfidie. Ma blessure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereuse, lui avoit fait espérer ma mort, qui l'auroit mise à couvert, elle & le fruit de son désordre. Elle me voyoit guéri: l'aveu devenoit forcé. Toujours l'imposture à côté du crime. Je me souvenois aussi que, pendant l'hiver, j'avois eu peu de familiarité avec elle; & je croyois trouver

des rapports de tems, entre son état & les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution dans un cœur qui commençoit à mollir ! Sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois foutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la succession de mes fils. Nommez cette furieuse résolution, oubli du ciel, égarement de raison, transport de fureur ; je ne désavoue rien. Ce n'est pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua si peu, qu'ayant employé le reste du jour & le lendemain à me procurer un puissant soporatif, je le lui fis avaler, le troisieme jour, dans sès aliments. Elle n'y résista point. On la trouva morte, le jour d'après, dans son lit. A la vérité, il me vint à l'esprit de la faire ouvrir, sous prétexte de reconnaître la cause d'une mort si prompte ; mais au fond, pour faire donner le sceau du Christianisme au malheureux fruit qu'elle portoit dans son sein & qui ne pouvoit longtems lui survivre. Il étoit trop tard. La mere & le fils furent enterrés avec une pompe qui satisfit mon orgueil, en achevant de rassasier ma vengeance.

Si je suis capable, Monsieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme & de m'en retracer toutes les circonstances, sans pousser les plus

douloureux gémissèments, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite, pour les expier par une pénitence, dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble & de la terreur qui marchent toujours à la suite des grands crimes. Insensiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus chères occupations. Je renonçai par degrés, à la chasse, à l'agriculture, au commerce de mes amis & de mes voisins. Je ne pouvois être seul, ni souffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, & la solitude m'épouvantoit. La lecture, ce remède si vanté pour les maux de l'ame, ne suspendoit pas les miens: elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'un mortel ennui & d'une langueur insupportable, j'attendois l'assoupissement du soir, comme la dernière ressource des malheureux; mais si le sommeil s'arrêtoit quelquefois dans mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux phantômes & d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit aussi redoutable pour moi que le jour.

Je rappelai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ses exercices. Il méritoit mon affection. Sa présence calma quelque tems mes esprits. Ensuite les soins que je
 donnai

donnai à perfectionner son éducation, me firent un peu sortir de la langueur & de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'espérai du tems & du remede que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refusée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle situation, on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me faisoient, par la force immédiate de leurs effets : à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue se trouble; la terre se dérobe sous moi. „ Je meurs!” m'écriai-je douloureusement, &, sans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me soutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, si la furieuse agitation, plutôt que l'épuisement de mes esprits, ne m'eût causé des mouvements convulsifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connaissance me fut rappelée par de prompts secours. Je m'assis : je revins entièrement à moi, mais avec un reste de convulsions, dont les douleurs étoient fort aiguës : elles ne m'empêcherent pas de faire une attention plus pressante que tous mes tourments. La funeste lettre étoit à terre. Mon fils & mes domestiques ne soupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part à mon accident; & je reconnus que le payfan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux

instruit. Cependant j'ordonnai d'abord à tous mes gens de se retirer ; & recommandant , en deux mots , à ceux que je connoissois les plus fideles , de veiller sur le porteur , je lui dis , sans affectation , de fortir avec eux & d'attendre ma réponse.

Mon fils demeura seul avec moi. Cette préparation & ma contenance , moins faible que pâle , sombre & consternée , lui causoient une surprise qui le rendoit immobile. Je lui fis signe de prendre la lettre. Approchez , lui dis-je , & lisez vous-même. Pendant sa lecture , j'eus les yeux fermés , j'eus la tête penchée sur mon sein , & les mains collées sur mon visage , pour arrêter les cris , ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit , dont il est impossible que vous deviniez l'auteur & que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité , étoit du vassal que j'avois forcé de quitter mes terres ; & que m'offroit-il ? D'épouvantables éclaircissements sur l'histoire de ma femme & sur mon malheur. On s'applaudissoit d'abord d'une complete vengeance , qu'on appelloit un triomphe ; ensuite j'étois traité d'imbécille & de misérable dupe , qui donnoit d'un coup dans le piège & qu'on n'avoit pas assez de plaisir à tromper. Ma femme & les officiers ne m'avoient pas offensé. Tous les billets

d'avis étoient faux : j'en devois reconnaître le caractère dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occasion, mais moins qu'elle n'auroit dû ; puisqu'après en avoir obtenu la vie , j'avois eu l'indignité de chasser honteusement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui, de concert avec lui, m'avoit glissé les billets & s'étoit fait un jeu, comme lui, de me rendre malheureux & méprisable, pour se venger de l'obstacle que j'avois mis à son établissement. C'étoit lui qui venant passer souvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit sorti de même, & que j'avois pris pour le Major. Graces à mes folles visions, tout leur avoit réussi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le ravissement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur satisfaction & rire de mes fureurs dans des lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité ils regrettoient la malheureuse fin du Major & de ma femme, dont ils n'avoient à faire aucune plainte ; & je devois bien juger que s'ils avoient eu sur ce double meurtre, des preuves aussi claires qu'elles leur sembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine sur un échaffaud. Mais leur chagrin d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie : ils

me laissoient la honte de ma sottise & le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuse clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs, répété dans une lecture lente & distincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de sa lecture & soupçonnant sans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le sens des termes, ni percer jusqu'au fond de l'abîme qui se découvroit pour moi. J'avois de fortes raisons pour ne lui laisser rien ignorer. Il étoit fort vraisemblable que mes ennemis avoient publié de mes tristes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer, sans se perdre eux-mêmes & qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie à laquelle ils étoient si bien exercés. Dans ma consternation même, je ne voulois pas que d'infidèles rapports me fissent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois, ou qu'en apprenant les malheurs de sa famille, il eût à compter, parmi les désastres ou les crimes de son pere, des lâchetés & des barbaries volontaires.

„ Ecoutez, ” lui dis-je, sans lui laisser le tems de se reconnaître : „ si vous avez quelque ten-
„ dresse pour un pere qui vous aime, prêtez-moi

„ toute votre attention. Cette injurieuse lettre a
 „ dû non-seulement vous causer beaucoup de
 „ surprise & d'indignation, mais vous laisser
 „ d'étranges idées sur ce qui s'est passé entre
 „ votre mere & moi. Je veux que vous n'igno-
 „ riez rien; votre âge vous rend capable de tout
 „ entendre.

„ Apprends, mon cher fils, que dans ton
 „ absence les plus noires vapeurs de l'enfer sont
 „ tombées sur la source de ton sang. Plaise au
 „ ciel que leur malheureuse infection n'aille
 „ jamais jusqu'à toi!" Là-dessus je commençai le
 même récit que je vous ai fait, & je le conduisis
 jusqu'à la mort de sa mere. Dans l'aventure du
 payfan, je n'exagérai point l'outrage. Dans celle
 des officiers, je ne grossis point la cause de mes
 noirs transports. Mon discours fut dicté par
 l'honneur. Je ne donnai rien à ma justification,
 rien à ma douleur: je ne supprimai, je n'excusai,
 je n'aggravai rien; en finissant: „ telles sont,
 „ mon fils, les horribles vérités que je veux
 „ déposer dans ton sein; les cruels m'appren-
 „ nent des plus funestes; tu les sçais, tu viens de
 „ les lire; je ne répons pas de survivre à cet
 „ affreux dénouement. Mais je veux être justifié
 „ dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans
 „ le mien."

Ce cher fils, qui n'avoit pas plus de dix-huit

ans , mais qui joignoit un sang mûr à beaucoup d'esprit & de qualités aimables , m'avoit écouté sans ouvrir la bouche & sans lever une fois les yeux. Il étoit debout & la tête nue devant moi ; son silence & sa posture continuerent , après m'avoir entendu , comme si l'étonnement & la douleur eussent lié sa langue & ses jambes. Mais je voyois couler sur ses joues une abondance de larmes ; elles exciterent les miennes , que la violence de mes sentimens avoit séchées dans leur source. Je baissai ma tête sur son cou , pour en verser avec lui ; & pendant quelques moments nous nous y abandonnâmes ensemble , dans cette tendre & triste attitude.

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le payfan & je le fis appeller ; mais ses informations ne m'apporterent pas beaucoup de lumieres. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours , une affaire qui lui étoit survenue dans mon voisinage , lui donnoit l'occasion de me la remettre plutôt qu'il n'en avoit l'ordre ; que celui dont il l'avoit reçue , quittant le pays , lui avoit fait seulement promettre qu'elle me seroit rendue huit jours après son départ ; qu'il ne me demandoit pas de port , parce qu'il avoit été payé d'avance , ni de réponse , puisqu'il ne sçavoit où l'adresser. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'espérance d'en obtenir d'autres.

Eh! quel fruit en pouvois-je desirer, après la fuite de mon ennemi? D'ailleurs, en me supposant le pouvoir de l'arrêter & de le faire périr par le plus honteux supplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs & les donner en spectacle au monde entier? L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins consulté, me condamnoient au silence. J'évitai même d'interroger trop curieusement le porteur & je le congédiai.

Mon fils me quitta presque aussitôt. Je jugeai qu'après de si rudes émotions il avoit besoin de quelque soulagement, ou de prendre l'air. Je demurai dans la même idée, une demi-heure après, lorsqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait feller ses chevaux & qu'il étoit parti avec son laquais. La nuit arriva: il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de son cœur, il étoit allé chercher de la dissipation chez quelqu'un de nos voisins.

Le jour suivant se passa de même. Du matin au soir je ne revis pas mon fils, & je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amusement, que les instances de ses amis avoient prolongée. Je murmurai seulement de lui voir si peu d'attention pour moi: dans l'état où tout devoit lui rappeler qu'il m'avoit laissé, pouvoit-il douter que sa présence & ses consolations ne me fussent

nécessaires? & ses propres sentimens lui permettoient-ils de se livrer sitôt au plaisir? Le troisième jour me causa des inquiétudes beaucoup plus vives; ensuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'allarmer pour une tête si chere. Mon fils ne reparaissoit pas! qu'étoit devenu mon fils? quel nouveau désastre menaçoit son malheureux pere? Cette seule idée me glaçoit le sang; & parmi tous les malheurs possibles, je cherchois celui que mon mauvais sort me réservoir. Il ne se présenta pas dans le nombre. Hélas! pouvoit-il s'y présenter? Au contraire, j'éloignois de ces funestes images ce qui me sembloit indigne de mon sang & de la noble destinée de mon fils. Je ne pesois pas même sur celles que j'envisageois volontairement & qui me faisoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à considérer que ne m'ayant pas averti de son départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voisin, où les recherches ne s'étoient pas adressées; & je me flattois, jusqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel qui faisoit cette diversion dans mon cœur, à des douleurs plus certaines. Cependant s'il étoit arrivé quelqu'accident sinistre à mon fils! si quelque perfide... l'ayant surpris avec avantage... le même peut-être... car c'étoit

c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs ! Je ne voyois plus d'autre ressource pour moi que la mort , en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure infortunée où je reçus par la poste deux lettres d'une ville frontiere de Flandres. Mon avide empressement pour tout ce qui pouvoit me faire espérer quelque lumiere , me les fit ouvrir toutes deux à la fois & jeter les yeux sur les feings ; je ne connoissois aucun des deux noms ; & quoique j'eusse fait la guerre en Flandres , je ne me rappelai pas d'y avoir laissé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La premiere des deux lettres qui me fut présentée par le hazard , étoit la plus courte. Elle portoit en termes assez civils , que sans me connaître personnellement , on croyoit devoir à ma naissance un prompt éclaircissement sur la situation de mon fils. Il existe donc ! interrompis-je ; mille graces à la bonté du ciel ! — Qu'il étoit entre les mains de la Justice , à la veille de recevoir une sentence capitale pour deux meurtres qu'il ne défavoit pas. — O Dieu ! m'écriai-je ici , avec le plus amer sentiment qui se soit jamais élevé dans le cœur d'un pere , mon malheur passe donc toutes mes craintes ! — Que d'abord il avoit refusé , avec obstination , de déclarer son

nom & le lieu de sa résidence; mais que plusieurs lettres trouvées dans ses poches, avoient fait connaître l'un & l'autre, & que l'instruction du procès étant fort avancée, il n'y avoit pas un moment à perdre, si je voyois quelque jour à pouvoir le sauver du supplice. — O Dieu! Dieu! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la substance de ce cruel, quoique généreux avis; & celui de qui je le recevois, joignoit à son nom le titre de premier président.

La seconde lettre ne pouvant rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue. elle étoit du commandant militaire de la même ville. Il se souvenoit, m'écrivait-il, de m'avoir vu à l'armée, dans nos anciennes campagnes, & mon infortune le touchoit sensiblement. Quoiqu'il sût que Monsieur le premier président m'en devoit avoir par le même poste, il y venoit joindre les informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de sa prison, ou l'ardeur de me servir lui avoit fait demander le libere de le voir, aussitôt qu'il l'avoit su né de moi. Ce cher & malheureux fils, dont il adoucit l'esprit, ajoutoit-il, la politesse & les grâces, assés qu'il plaignoit son sort, ne l'avoit instruit que généralement, des mortels outrages que j'avois reçus d'un paysan de mes terres, & de l'insolence avec laquelle ce misérable avoit

mis le comble à ses insultes, en se disposant à passer dans les pays étrangers; mais ne dissimulant point qu'il n'avoit pu supporter tant de noirceur & d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti, sans m'en avertir, aussi plein de ses propres ressentiments que de sa compassion pour mes peines, & que, pendant quatre jours qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus pressants besoins de la nature. Ensuite il avoit marché sur ses pas, avec la dernière diligence; résolu, s'il ne pouvoit le joindre dans le royaume, de le suivre jusqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontière, il s'étoit trouvé si près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette espèce, dont le crime est difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la résolution de l'arrêter. Son premier dessein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il sçavoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans sa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derrière lui, & dans un équipage si simple, qu'en suivant le grand chemin, il pouvoit passer pour un paysan de tous les cantons qu'il traversoit. Sur cette description, il s'étoit flatté, non-seulement de le joindre & de l'arrêter sans peine, avec le secours de son laquais, qui n'étoit

pas moins résolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faisant marcher la nuit, & demeurer le jour dans un bois, & le conduisant à la vue continuelle du pistolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance & m'abandonner la disposition du bourreau de sa mere & du mien; projets d'un fils passionné pour son pere, mais trop inconfidérés, sans doute, & dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuses épreuves!

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aisément la femme-de-chambre de sa mere; & cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant, comme le scélérat qui la conduisoit & qui l'avoit épousée depuis la mort de sa femme, n'entreprit pas tout d'un coup de résister, leur vie ne sembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant aussi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur suite, & demandèrent grace d'abord, avec les plus lâches supplications. Mais, lorsqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à son laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, suivant son projet, vers le bois le plus voisin; la femme, qui jugea sa mort certaine, se mit à pousser des cris aigus; & l'homme sautant à terre, se détermina brutalement à se défendre. Il voulut prendre ses pisto-

lets, qu'il n'avoit pas pris en descendant; & mon fils, qui voyoit déjà quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin, craignant que sa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un désespéré, que la vue des armes n'arrêtoit pas, ne fit un usage trop heureux des siennes, n'écouta dans ce moment que la vengeance. Il cassa la tête au scélérat, d'un de ses deux pistolets; & de l'autre, il fit le même traitement à sa femme.

La fuite, ajoutoit le Commandant, ne lui devoit pas être difficile; mais après s'être éloigné des laboureurs au galop, il s'étoit trop reposé sur la noblesse de ses sentimens, ou sur la justice de sa cause. Il avoit continué plus lentement son chemin; & commençant à sentir la fatigue d'une longue course & d'une veille de plusieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la scène. Il ne se desioit pas qu'un des laboureurs étoit monté sur le cheval des deux morts, l'avoit suivi constamment, & jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un assassin, un voleur public, que la présence de plusieurs témoins avoit empêché de recueillir le fruit de son crime.

On s'étoit saisi de lui & de son laquais, pendant leur sommeil. On les avoit transportés à la ville, dès le jour suivant. Le refus que mon fils avoit fait, & son laquais, par son ordre, de déclarer

son pays, son nom & ses vues, n'auroit pu servir qu'à faire précipiter sa condamnation, à titre de voleur & de meurtrier. En apprenant sa naissance, on étoit un peu revenu du premier emportement : & quelque avéré que fût le meurtre par la confession même du coupable, on ne pouvoit se persuader que le vol dont il rejettoit l'imputation avec dédain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'esprit & les sentiments ne paraissoient pas manquer. C'étoit un mystère pour le public ; & l'obscurité croissoit par la qualité des morts, qui paraissoient des gens du commun & sans un papier qui les fit connaître, quoiqu'on eût trouvé dans leur bagage une grosse somme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées, & vraisemblablement elles finiroient par les affreuses méthodes qui sont en usage, dans les cours de justice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre absolument la raison, si le dernier article n'eût été plus consolant. Malgré la sévérité du tribunal, le généreux commandant me promettoit qu'elle ne seroit pas poussée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponse, c'est-à-dire, avant que je l'eusse informé de ce que je pouvois espérer de la cour & des services de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des juges, en

leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à sa sollicitation, que le premier président m'avoit écrit. Mais, dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois sentir le prix de la diligence & ne pas commettre d'honnêtes gens qu'il avoit disposés à favoriser mes soins.

Me presser, moi ! me recommander la diligence pour sauver mon fils ! Ah ! j'aurois voulu pouvoir traverser les airs. Sans délibérer sur mes mesures, sans me permettre la moindre réflexion sur mes affaires & sur ma santé, je me jetai dans ma chaise avec mes propres chevaux, pour en aller prendre à la première poste, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Je partis pour Douay où, jusqu'au dernier moment, j'étois résolu de rendre les soins paternels à mon fils. Le desespoir & la mort furent mon cortège dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux commandant, dont le zèle s'étoit soutenu avec une fidélité qui ne se trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua tristement qu'il ne falloit plus rien attendre de ses services, & que, par des voies secrètes, il sçavoit qu'après un reste de formalités qui prendroient au plus trois jours, la sentence & l'exécution se suivroient de près. Je vis

les principaux juges , dont l'air taciturne & les sombres politesses ne furent pas un langage plus obscur. Je me réduisis à demander la liberté de voir mon fils , pour fortifier son courage contre l'horreur du supplice ; & cette triste faveur me fut accordée.

Quoique je lui connusse une fermeté supérieure à son âge , je m'attendois à le trouver pâle , consterné , inquiet , surtout pour la catastrophe qu'il avoit à redouter ; car il n'avoit pu se faire illusion sur son infortune , & un parent à qui je n'avois rien dissimulé dans mes lettres de Paris , n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs , s'il s'étoit flatté du succès de mes sollicitations , il ne pouvoit ignorer que cette voie d'espérance étoit fermée ; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations qui ne tardent gueres à se répandre , n'avoient pu manquer de pénétrer jusqu'à lui , & le seul délai de ma visite , depuis quelques heures qu'il sçavoit mon arrivée , ne lui annonçoit que de funestes explications. En un mot , je le croyois dans l'accablement de son sort ; & mon embarras , en entrant dans sa prison , étoit de contraindre ma douleur , pour ne rien ajouter à la sienne. Cependant je vis sur son visage , non-seulement sa santé ordinaire , mais toutes les marques d'une profonde tranquil-

lité. Je l'embrassai, les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes sanglots; & je le tins longtems dans mes bras, autant pour foulager l'oppression de mon cœur, que pour satisfaire ma tendresse. Il me rendit affectueusement mes caresses; mais l'œil sec, la voix libre & le front serein.

Je ne pus comprendre cette insensibilité pour un malheur si présent. Il n'étoit plus tems de le flatter par de vaines consolations. Je le fis asseoir. „ Ah! mon fils, ” lui dis-je, en laissant un libre cours à mes larmes, „ d'où vous „ vient la tranquillité que je vous vois affecter? „ Seriez-vous encore dans la fausse espérance „ d'une pitié que je n'ai trouvée dans aucun de „ vos juges?”

Il me répondit paisiblement qu'il n'ignoroit rien; que la mort l'effrayoit peu & que ses adieux étoient faits à la vie: que si, quelque jour, comme il se le promettoit de ma tendresse, je prenois soin de publier ses intentions, il croyoit sa mémoire à couvert dans l'opinion des honnêtes gens; que la vengeance d'une mere & d'un pere, sur de monstrueux coupables qui se déroboient au châtiment, étoit un devoir forcé, un cas où non-seulement un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la justice; que si ses juges en décidoient autrement, ces principes qu'il

trouvoit dans son cœur, ne suffisoient pas moins pour le consoler.

„ Mais vous périssez ! ” m'écriai-je douloureusement ; „ l'échaffaud se dresse : votre sentence „ ne peut être différée trois jours. — Pendant „ votre éloignement , ” repliqua-t-il avec la même sérénité , „ je vous avoue qu'elle a fait ma „ crainte. Aujourd'hui je suis tranquille. ” Et me regardant d'un air attendri : „ Vous con- „ naissez des secours que vous ne me refuserez „ pas & je vois que le besoin est pressant. — Des „ secours ! interrompis-je : moi ! j'en connais qui „ puissent ! . . . ”

Un profond soupir, le seul qu'il ne put arrêter, se fit un passage malgré lui. „ Dans toute „ autre circonstance, reprit-il, je ne me serois „ jamais permis de vous rappeler des souvenirs „ affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma „ situation . . . à la loi de notre honneur commun. „ Qu'ai-je à redouter avec le secours qu'une „ malheureuse erreur vous a fait employer pour „ ma mere ? ”

Il se tut pour attendre ma réponse. J'atteste le ciel que je n'avois rien compris à sa première ouverture ; mais l'affreuse idée que cette explication m'offrit tout d'un coup, fut accompagnée d'un sentiment que tous mes malheurs successifs ne m'avoient pas encore fait éprouver.

Anciens & préfens , ils fe réunirent tous pour me déchirer le cœur. Une impreflion de cette violence étoit néceffaire pour foutenir mes forces. „ O mon fils ! ” lui dis-je d'une voix baffe, en tremblant d'horreur & de pitié, „ à „ qui le demandez-vous ce fatal fecours ? & „ pouvez-vous l'attendre de la main d'un pere ? „ Oui , répondit-il d'un ton ferme ; c'est la „ feule à qui je puiſſe me fier de votre honneur „ & du mien. L'échaffaud, la fentence même, „ votre diligence peut tout prévenir.”

Je demeurai fans réponſe. Mes réflexions, fi ce nom convient aux douloureux mouvemens qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible propoſition, que les mortelles répugnances de ma tendreſſe. Dans les préjugés d'honneur qui me tyranniſoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous ſauver l'ignominie du ſupplice, & celle-même de la fentence, me paroiſſoit préférable à quelques heures de vie, paſſées dans les horreurs d'une ſi cruelle attente. Je ſentois auſſi tout le danger du délai, car j'étois arrivé la nuit précédente ; j'avois paſſé le matin à ſolliciter les juges ; & n'ayant pu me faire ouvrir la priſon que l'après-midi, les trois jours que le commandant m'avoit fait eſpérer, étoient déjà raccourcis. Qui me répondoit du reſte, dont je n'avois eu l'obligation qu'au ha-

zard? Le moindre incident pouvoit avancer la sentence & l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils! préparer moi-même & lui présenter le breuvage empoisonné! craindre de ne pas me hâter assez pour l'horrible office! mon cœur, mon imagination se soulevoient; toutes mes entrailles étoient émuës.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore; celui qui me tomba dans l'esprit de préparer du poison pour deux & d'en avaler ma part, de la même main dont j'aurois présenté la sienne à mon fils; cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma sur le champ mes agitations. Je sentis plus que jamais l'importance du temps; & ne doutant pas que le reste du jour ne fuffit pour mon dessein, je me levai brusquement; j'embrassai mon fils avec une fermeté qui se ressentoit déjà de ma résolution: „ vous serez content, lui dis-je; „ mais vous ne mourrez pas seul. Je suis à vous „ dans une heure.”

Il ne me falloit pas plus de temps pour la composition du breuvage; & dans une grande ville il me fut aisé de me procurer les mortels ingrédiens par le ministère d'un valet fidele. Je retournai aussitôt à la prison, quelques papiers à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domestiques. Un retardement

de quelques minutes caufoit déjà de l'impatience & peut-être de l'inquiétude à mon fils. Mais lorsqu'il me vit paraître avec la liqueur & tenir le vase qui la contenoit, la joie se peignit sur son visage. „ Voyons la couleur, ” me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. „ Les „ apparences, ” répondis-je d'un ton grave, qui lui reprochoit une curiosité superflue, „ ne „ changent rien à l'effet ; ” & sans le moindre soupçon, je lâchai le vase pour un moment. Mais, au lieu d'observer la liqueur, il l'avala d'un seul trait.

Concevez, s'il est possible, tout l'excès de ma surprise & de ma confusion. J'en devins comme immobile. Mon fils fourioit d'un trouble & d'une consternation dont il pénétoit la cause. Il avoit compris mes vues par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudissoit de son adresse, & je ne pus me défendre d'une sorte de ressentiment. „ Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à „ retarder ma résolution de quelques moments ? „ Croyez-vous emporter avec vous un secret „ dont je n'ai que trop appris la vertu par mes „ funestes épreuves ? ” Alors il me confessa qu'ayant compris mon dessein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occasion de l'exécuter, dans l'espérance de me le faire perdre entièrement par

de puissantes raisons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'asseoir pour l'écouter.

Son discours fut aussi réfléchi, aussi calme que si le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans son sein, & peut-être à circuler déjà dans ses veines. Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon absence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Ses intérêts personnels qu'il jugeoit capables de me faire aimer la vie, celui-même de son frere pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendresse, ne firent pas la moindre impression sur mon cœur. Tout sembloit glisser sur une surface endurcie ; & branlant la tête à chaque article , je fouriois à mon tour de la faiblesse de ses arguments. La raison toute-puissante , irrésistible, étoit réservée pour la dernière. Lorsqu'il me vit insensible à toutes les autres : „ si l'honneur, „ ajouta-t-il , vous est assez cher pour vous „ avoir fait précipiter la dernière heure de ma „ mere & pour vous faire avancer aujourd'hui „ la mienne, pouvez-vous fermer les yeux sur „ les suites de votre résolution ? Deux morts „ qui s'entre-suivront de si près, passeront-elles „ jamais pour des événements naturels ? Et si la „ justice en prend connaissance avec un peu de „ rigueur , de quel opprobre notre mémoire

„ n'est-elle pas menacée ? ” Il s'arrêta un moment pour chercher ma pensée dans mes yeux...
 „ Au lieu, reprit-il , qu'en me laissant mourir
 „ seul & me survivant avec une douleur modé-
 „ rée , vous ne faites trouver dans ma mort
 „ qu'un accident ordinaire & de toutes parts je
 „ vois notre honneur en sûreté.”

Ce triste raisonnement eut toute la force qu'il desiroit. J'en fus si frappé que , sans y faire la moindre objection , j'abandonnai mon dessein , en remettant la disposition de ma vie à d'autres temps. Mon silence néanmoins fut le seul consentement qu'il put obtenir. Je me laissai tomber sur son cou , que j'arrosai de mes larmes ; & passant les bras autour de lui , je le tins étroitement embrassé ; pendant qu'il me recommandoit le soin d'une vie que l'effort même que je me faisois pour consentir à cette prolongation , devoit être capable de m'arracher ; j'étois dans cette posture , lorsque le geolier vint m'avertir qu'il étoit temps de me retirer. Mes deux bras ferrèrent mon cher fils , & mon visage pressa le sien avec un redoublement de tendresse & de douleur , mais dans le même silence. Au moment que je sortois , la tête penchée & les yeux fermés , il me demanda s'il pouvoit compter sur ma promesse ? „ Oui , ” lui dis-je ; & ce mot fut le seul que j'eus la force de prononcer. „ Eh

„ bien ! ” l’entendis - je répondre , „ j’attendrai
„ tranquillement mon fort . ”

La forme de cet adieu , & nos dernières expressions qui n’échapperent pas au geolier , servirent beaucoup , le jour suivant , à détourner les soupçons d’une catastrophe méditée . Je me rendis le lendemain matin à la prison ; le geolier m’apprit lui-même qu’étant entré dans la chambre de mon fils à l’heure ordinaire , il l’avoit trouvé mort dans ses draps , & que les chirurgiens par lesquels il avoit été visité sur le champ , n’avoient découvert aucune marque de violence . Tout préparé que j’étois à la première de ces deux nouvelles , mes forces n’y résistèrent pas , & je tombai dans un profond évanouissement ; mais en revenant à moi , la seconde excita mon courage & m’inspira la pensée de demander le corps , qu’un ordre du premier président me fit accorder . Cependant , après m’avoir fait cette faveur , il ajouta que c’étoit prendre beaucoup sur lui dans une affaire de cette importance , & que la même raison l’obligeant d’en rendre compte , il me conseilloit de retourner promptement à Paris , pour obtenir de la cour que le procès fût entièrement abandonné . Ce discours me fit comprendre qu’il reittoit de fâcheuses suites à redouter . Je confiai le corps de mon fils à notre parent , qui se chargea de le transporter

au tombeau de nos ancêtres ; & traînant mon défefpoir avec moi , je repris le chemin de la capitale.

Le miniftre ne me fit pas acheter trop cher la grace que je venois demander. Il y joignit même des confolations flatteufes pour l'honneur de ma maifon ; mais il me fit entrevoir qu'il devoit une partie de ma tragique aventure & que la vifite des experts ne lui en impofoit pas. Un filence auquel ma douleur eut plus de part que la confidération de ma sûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus baffe, en penchant la tête vers moi , qu'il plaindroit toujours un pere à ma place.

Mais , hélas ! que me valut ce refpect pour l'opinion des hommes , auquel j'avois fait tant d'horribles facrifices ? & quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur par laquelle toute ma vie avoit été gouvernée ? Un fruit que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens ; un fruit fi terrible , qu'avant la lumiere à laquelle il m'a fait parvenir , j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus infupportable pour le cœur humain , que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette efpece de trouble ou de tourment infernal que le terme de remords exprime trop faiblement.

Je n'en connus pas tout d'un coup la nature,

parce que je le confondis d'abord avec la douleur, & qu'un sentiment si juste ne pouvoit me causer de surprise ni d'effroi. Mais lorsque le temps l'eut affaibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations & des terreurs dont je ne pouvois soutenir la violence, ni me demander la cause à moi-même. Tout devint pour moi non-seulement ennuyeux & fatigant, mais redoutable & terrible. Une ombre me faisoit frissonner; le moindre bruit pénétoit mes sens & me consternoit l'ame. La solitude qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un supplice auquel je ne trouvois plus la force de résister. On veilloit autour de moi la nuit & le jour. Si je demeurois seul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma situation que je pâlissois; mon front se couvroit d'une sueur froide: j'étendois les bras en frémissant & j'appellois du secours. Dans mes compagnies familières, je m'abandonnois à de longues & de sombres distractions, qui ne finissoient que par un tressaillement & dont il ne me restoit rien dans la mémoire. La vue même & les soins de mon second fils, le seul qui me restoit, n'adoucissoient pas mes noirs & douloureux sentiments. Quelquefois il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impossible de retenir; quelquefois des larmes, mais amères & cuisantes, qui laissoient leurs

traces sur mes joues & qui ne servoient pas à me soulager.

Vous ferez surpris que j'aie méconnu si longtemps la cause du mal , ou plutôt que fermant l'oreille à cette voix du ciel qui m'en instruisoit avec tant d'énergie , j'aie pu m'obstiner dans une erreur que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger par tout ce que vous venez d'entendre , que je n'avois jamais eu des principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de ma naissance. J'étois passé de bonne heure au métier des armes. Les plaisirs de l'abondance avoient succédé. Ma religion étoit l'honneur , & je la pouffois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle disposition , non-seulement je croyois toutes les actions de ma vie bien justifiées ; mais les jugeant indispensables , j'aurois regardé le doute ou le repentir comme une faiblesse. Loin de reconnaître que la main du ciel s'appesantissoit sur moi , je me roidissois contre ses avis & ses châtimens. Je cherchois sa justice dans l'excès de sa rigueur. J'allois jusqu'à réclamer mon innocence. Ainsi mes yeux se fermant sur la cause du mal , au lieu de m'aider à la découvrir , les mêmes préventions qui me déroboient cette connoissance , m'éloignoient à jamais du remède.

J'étois dans ce déplorable état & sans espoir

d'en sortir, lorsqu'après une longue insomnie causée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeler toutes les circonstances de mes malheurs, un léger assoupissement me fit espérer quelques instants de repos. Je m'endormis en effet, si l'état où je passai peut vous paraître un sommeil. Songe ou vision terrible ! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je sois condamné par la justice du ciel à porter jusqu'au tombeau cette affreuse image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le sang ; je me l'épargne à moi-même, qui ne suis pas toujours sûr que mes forces y fussent.

Que vis-je ? Toutes les victimes de mon aveugle fureur & de ma cruelle tendresse, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'existence. Je les vis ; je les reconnus ; j'entendis leurs cris ! Elles m'appelloient par mon nom : elles me reprochoient leurs tourments ; elles m'annonçoient le même sort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel élément qui les dévorait, se fit sentir jusqu'à moi ? Songe ou vérité, dois-je répéter ; mais l'impression en fut si vive & si pénétrante, que m'arrachant au sommeil comme l'application d'un fer embrasé, elle me fit pousser un cri fort aigu.

Je demeurai dans un trouble que je vous laisse

à vous figurer. Mes gens accourus au bruit, me trouverent baigné de sueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux mains, comme le premier secours qui s'étoit offert. Mais ce qui vous surprendra beaucoup, j'arrêtai leurs soins, je leur ordonnai même le silence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au spectacle que j'avois encore devant les yeux & contre l'horreur duquel leur présence sembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'observai ce qui me consternoit & me déchiroit le cœur, avec une attention obstinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel, qui vouloit faire servir cette scene d'horreur au soutien comme à la naissance de mes résolutions, en la grayant pour jamais dans ma mémoire: elle disparut enfin. Mes domestiques prirent le désordre de mes sens & de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En sortant de cette étrange extase, je considérai mon songe ou ma vision avec un peu plus de liberté d'esprit; & le fruit de mes réflexions ne fut pas longtems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout sentiment de religion, ou se rendre à des éclaircissements forcés, qui faisoient évanouir toutes mes fausses idées d'honneur. Non qu'un songe dût avoir cette force en lui-même; mais, quoique les instructions de ma jeu-

nesses eussent été négligées , elles n'étoient pas effacées de ma mémoire ; & s'y réveillant , à la faveur de ce nouveau jour , elles portèrent ma condamnation , sans autre lumière. La vérité , lorsqu'elle est reconnue de bonne foi , ne laisse aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma conversion.

Le ciel , me dis-je à moi-même , ne me doit pas de miracle ; & rien ne m'oblige de reconnaître ici l'opération de sa puissance : ainsi je suis libre de traiter mon songe , ou ma vision , de vapeur montée au cerveau , de toutes les parties d'un corps languissant , & condensée en noires images qui ne m'ont représenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication ; car pourquoi ma femme , cette victime innocente d'une barbare imposture , seroit-elle au nombre des coupables ? Et les autres , sans excepter mon malheureux fils , dont le désespoir n'a que trop été volontaire , n'ont-ils pas eu , jusqu'au dernier instant de leur vie , une ressource dans la clémence du ciel , qui ne permet pas de prononcer sur leur sort ? Mais , quand tout ce que j'ai vu ne seroit qu'un songe , une pure illusion de mes sens troublés , la réalité du lieu terrible , dont ils m'auroient offert une fautive image , n'en est pas moins certaine. Il n'en est pas moins constant que les crimes y seront punis ,

& par des rigueurs plus affreuses que ma faible imagination n'a pu me les représenter. Il est de la même vérité, qu'entre mes victimes, les coupables ont mérité cet épouvantable châtement, & que, sans égard pour de frivoles excuses, telles qu'ont été les miennes, ils le subissent avec toutes ses horreurs, si la justice n'a pas été désarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triste objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens & complice d'une si grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes supplices ? Qu'importe ce que j'ai vu ? C'est un songe ; mais il me ramène à la connaissance des plus importantes vérités. Il devient pour moi, ce qu'il y a de plus respectable & de plus intéressant après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuses faveurs que le ciel ait jamais accordées aux âmes rebelles.

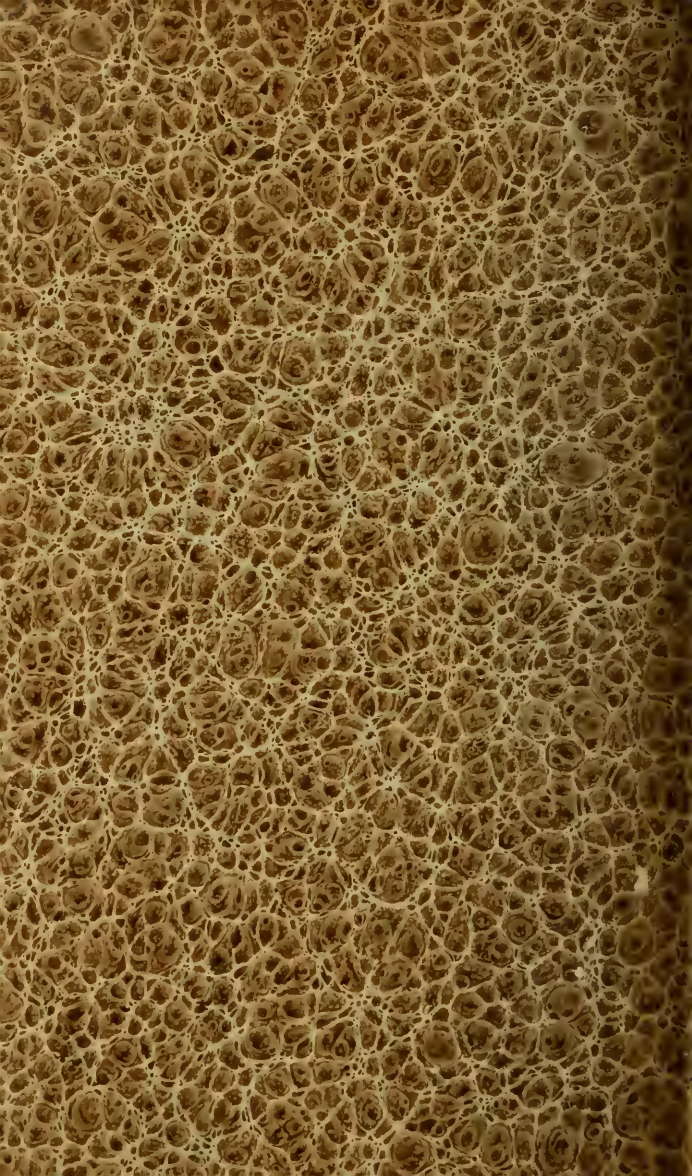
Ces raisonnements fortifiés par la redoutable impression qui m'étoit toujours présente, me conduisirent bientôt à des résolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embrasser. Leur premier effet, avant le rétablissement même de ma santé, fut d'adoucir l'amertume & le trouble de mes sentiments. La bonté du ciel permit, pour soulager mon imagination, que je crus sentir diminuer le poids de mes crimes, à mesure que je faisois quelques pas vers le repentir ; & m'ai-

dant aussi par les douceurs de l'espérance, il m'inspira celle d'expié par ma pénitence & par mes larmes, non-seulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnais la cause ou l'occasion. Consolation inexprimable ! si le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, oisoit s'y livrer. Chere épouse ! mon fils ! malheureux major ! où êtes-vous ? A quel horrible sort vous ai-je exposés ?

Telles sont, Monsieur, les raisons qui m'ont conduit, & qui me soutiennent dans cette carrière si pénible, si révoltante pour la nature. Vous conviendrez à présent, que ma pénitence, loin d'être excessive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la justice du ciel, & qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver son martyre affreux & souhaiter qu'il redouble.

Fin du second Volume.



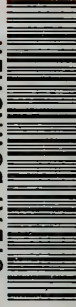


PQ Arnaud, François Thomas Marie
1954 de Baculard d'
A7A19 Oeuvres dramatiques
1782

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 01 03 009 5